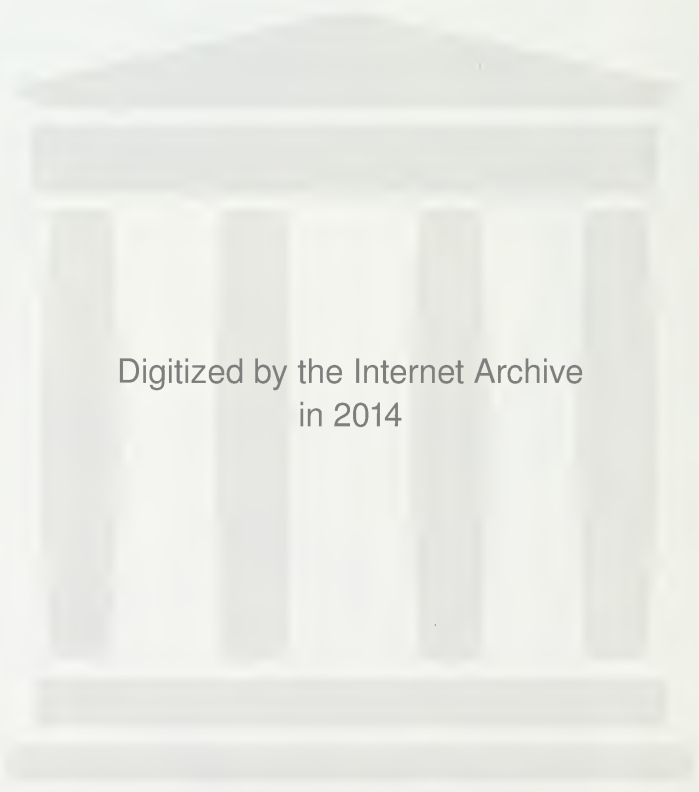




Digitized by the Internet Archive
in 2014



MAI-AOUT.

6^e ANNÉE. — 1857.

N^{os} 1, 2, 3, 4.

ALLEN COUNTY PUBLIC LIBRARY



3 1833 01828 2050

GENEALOGY

944

B873ZX,

1857-1858

Bulletin de la Société DE L'HISTOIRE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu...., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs.... et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, 1, 5.)

« Je trouveroie bon, qu'en chacune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la verité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, ie m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 105.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. — J. Cherbuliez et Ch. Meyrueis et C^e. — GENÈVE. — Cherbuliez.
LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — Léopold Michelsen.
AMSTERDAM. — S. De La Chaux et fils. — BRUXELLES. — Deltenre-Walker.

1858

L'envoi du présent Cahier, qui était prêt depuis plus de trois mois, a été retardé par des difficultés matérielles et par des circonstances indépendantes de la volonté de la direction.

Aujourd'hui des mesures sont prises pour que la marche du Bulletin ait une régularité et une exactitude qui n'avaient pu être obtenues jusqu'ici, malgré les efforts tentés à plusieurs reprises.

Nous espérons que, de leur côté, MM. les sociétaires et abonnés seconderont notre administration mieux que par le passé.

L'AGENCE DE LA SOCIÉTÉ est confiée à M. *Emile COURTOIS*, à la LIBRAIRIE MEYRUEIS ET C^e, rue de Rivoli, n° 174.

C'est à lui qu'on doit s'adresser dorénavant pour tout ce qui concerne les souscriptions et abonnements.

Il est chargé, dès à présent, d'opérer les recouvrements arriérés et ceux de l'année courante.

Les Cahiers nos 5 à 10 de la sixième année sont sous presse et se succéderont rapidement, pour arriver à une périodicité régulière de deux en deux mois.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

[ERRATUM. — Par suite d'erreur, les feuilles 6 et 7 ont été paginées 65 à 92 au lieu de 81 à 108.]

	Pages.
SIXIÈME ANNÉE. — Introduction.	1
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	5
La requête sur les billets de confession et le Journal de Barbier (1752).	<i>ibid.</i>
Papiers de Bouhereau à la bibliothèque Marsh, de Dublin. — Abjurations à La Rochelle en 1650.	8
Recueil de pièces : Montauban justifié, etc. — Remonstrance de l'assemblée du clergé (1665). — Factums pour Nîmes, le Vigan, Vitry, etc. — Déclarations et arrêts (1680-87). — Signification aux Consistoires de l'acte de l'assemblée du clergé de 1682.	9
Les archives du Consistoire de Nîmes. Catalogue analytique des manuscrits qui s'y trouvent.	11

(Voir la suite du sommaire à la 3^e page de la couverture.)

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

SIXIÈME ANNÉE.

« Travaillez, prenez de la peine... »

Un de nos amis, joignant le précepte à l'exemple, ouvrait notre cinquième année en conviant tous les travailleurs à s'entr'aider par l'intermédiaire du *Bulletin*. Malheureusement son exemple a été trop peu suivi. On trouvera pourtant ci-après de nouvelles communications qui répondent à son désir.

Quelques mois plus tard, le même ami, cherchant à donner à sa proposition une forme plus pratique et plus féconde, renouvela directement aux consistoires des Eglises protestantes un appel que nous leur avions déjà fait d'une manière indirecte. Il demanda que ces corps s'intéressassent à notre œuvre, et y concourussent en déléguant certains d'entre leurs membres, pour opérer avec ensemble des recherches historiques locales, qui ne pourraient manquer d'être toujours plus ou moins fructueuses, et seconder ainsi activement les travaux de la Société. Nous avons bien reçu à ce sujet quelques observations, mais aucun consistoire, que nous sachions, n'a mis la question à son ordre du jour, et il ne faut pas trop s'en étonner, puisque nous voyons qu'au temps même où les Eglises en avaient reçu de leurs Synodes la recommandation formelle et réitérée, elles négligèrent de s'occuper de leur histoire, et méritèrent du dernier Synode national du XVII^e siècle (celui de Loudun, novembre 1659) le blâme contenu en cet article 10 du chapitre VII de ses Actes : « Cette Assemblée étant informée combien peu on étoit soigneux de « mettre en exécution le 33^e article du I^{er} chapitre de la Discipline, « enjoit à toutes les provinces et Eglises particulières de l'observer « plus exactement à l'avenir, et de conserver exactement à l'avenir, « les registres des événements mémorables concernant notre religion, « et d'en envoyer les actes aux Colloques et Synodes, par quelques « personnes judicieuses, afin qu'ils puissent être délivrés à la per-

« sonne qui avoit la charge de les recueillir et compiler en un juste volume. Et on renouvelle cet ordre, fait dans le Synode national de Vitré, l'an 1617, et on enjoint à toutes les provinces de nommer chacune un pasteur particulier dans leurs synodes, à qui on pût faire le rapport de tous les faits remarquables. »

Déjà, soixante ans auparavant, le Synode national de Montauban (juin 1594) avait gourmandé cette négligence des Eglises, en statuant ainsi par l'art. 21 des faits généraux : « Toutes les provinces seront censurées pour le peu de soin qu'elles ont eu de faire un *Recueil des choses mémorables* qui sont arrivées dans ce Royaume. C'est pourquoi il a été enjoint derechef, à tous leurs députés, d'en avoir tir, à leur retour, leurs Colloques, afin qu'ils s'acquittent de ce devoir, et fassent une relation de ces matières au prochain Synode national » (1).

Si donc nos Eglises protestantes montrent trop peu souci de venir en aide à leurs historiographes, si elles font la sourde oreille, on voit que c'est chez elles un vieux péché : mettons-le leur sur la conscience, et, quant à nous, faisons ce que devons, selon notre pouvoir.

Voici ce que nous ont écrit à ce sujet divers correspondants. « J'approuve fort, nous dit l'un d'eux, la proposition de M. Vaurigaud; j'en loue surtout l'esprit, et je crois que, mise en pratique, elle pré-

(1) On nous a fait observer que lorsque nous avons appelé et reproduit les extraits des synodes relatifs à la recommandation de l'œuvre historique, précédemment rapportés dans le *Bulletin*, nous avions omis trois articles cités à la page 579 du t. II. Nous réparons ici cet oubli involontaire :

Synode de Lyon, 10 août 1563. — Les Eglises seront adverties de recueillir diligemment les mémoires des choses notables servant à l'estat de l'Eglise et histoire de nostre temps, enverront tout ce qu'elles auront aux frères de Lyon, pour le mettre en lumière, escript et bon ordre.

Synode provincial de Saintonge, tenu à Pons, le 1^{er} février 1576. — Art. IV. Sur l'advertissement des faits mémorables advenus et qui adviendront en ceste guerre, a esté advisé que chacune Eglise en particulier sera advertie comme autres fois d'estre soigneuse de les rédiger par escript qui sera apporté au colloque, pour là estre examiné, et puis envoyé au frère Rouspeau, ministre de Pons, auquel on a donné charge de les rédiger tout en un corps d'histoire, lequel sera puis après apporté au synode provincial, pour estre envoyé au synode national.

Deuxième synode de Vitré, 18 juillet 1617. — Les députés de Béarn ayant apporté un recueil de l'histoire des martyrs de Béarn en l'année 1569, la compagnie a ordonné qu'il sera envoyé au sieur Goulard, pasteur de l'Eglise de Compagnie, pour ajouter à la première impression qui sera faite du *Livre des Martyrs*.

Voici encore un article que nous avons omis de relever :

Synode national d'Alais, 1620. — L'art. IX du synode de Vitré, concernant la commission donnée au sieur Rivet, de recueillir les choses mémorables concernant nos Eglises, pour en dresser une histoire, ayant esté lu, avec les excuses contenues dans les lettres dudit sieur Rivet, par lesquelles il déclare n'avoir rien fait pour cet ouvrage, faute d'avoir reçu les mémoires qui lui devoient être envoyés par les provinces, la Compagnie a ordonné qu'on écrirait au sieur

senterait des avantages de plus d'une sorte. Mais je doute que, dans leur état d'isolement et d'incurie, nos consistoires mettent beaucoup d'empressement à faire quelque chose : il est si aisé de ne rien faire ! Et puis, qui prendra l'initiative ? Qui indiquera à chacun son champ de travail ? Il faudrait peut-être appeler spécialement l'attention des pasteurs et des laïques zélés (s'ils en est qui attendent ce secours) sur ce qu'ils auraient à chercher ou étudier dans leurs localités. Cela même serait assez difficile à faire, et demanderait une connaissance détaillée des faits relatifs à chaque lieu... » — On voit que cette appréciation, assez peu flatteuse et peut-être assez juste, se répond à elle-même. N'est-ce pas à ceux qui résident dans une région à en reconnaître eux-mêmes le passé et les ressources historiques ?

« Certes, nous écrit un autre correspondant, il eût été bien désirable que les corps constitués de nos Eglises prissent tous fait et cause pour une société dont le but est de rassembler les matériaux de leur propre histoire. Mais je crains d'abord que les consistoires n'aient ignoré, pour la plupart, l'appel qui leur était fait. Je crains aussi, je l'avoue, que ce ne soit trop attendre de ces conseils... Pour aller au but plus sûrement, ne vaudrait-il pas mieux s'enquérir des travailleurs de Paris, de la province, de l'étranger, et les organiser en association de secours mutuels historiques, en leur offrant le titre de Correspondants spéciaux du Comité central, qui dépouillerait chaque mois la correspondance et la publierait par extraits, dans un court bulletin *ad hoc*, indépendant du Bulletin actuel, et ne donnant que des notes, des résumés, des indications, des avis, des questions... On serait correspondant à la condition de travailler et d'envoyer quelque chose tous les six mois au moins. Nous aurions d'emblée une première liste de correspondants, en relevant les noms de ceux qui ont déjà fait des communications au Bulletin depuis cinq ans : leurs contributions passées seraient des gages de leur activité future... » « La proposition de notre collègue M. Vaurigaud, nous écrit un autre, est très digne d'être approuvée, et elle a mon entière adhésion. Il pourrait être fort utile d'avoir, dans tous les centres un peu importants, un comité chargé de recueillir, ou tout au moins de recevoir et de transmettre les matériaux. Le fait seul de cette institution et la publicité qui lui serait donnée, feraient surgir des trésors qui restent enfouis. C'est pourtant le cas de répéter ici que les insti-

Buffon, lieutenant général de Casteljaloux, pour l'exhorter à continuer l'histoire de ce temps, qu'il a entrepris d'écrire, et le prier de communiquer son ouvrage au synode de sa province, et toutes les autres provinces sont chargées de lui envoyer leurs mémoires.

tutions ne valent que par les hommes... » — « Je ne vois point, nous écrit un quatrième collaborateur, la possibilité de réaliser la proposition, si louable d'ailleurs, de M. Vaurigaud. Isolés comme le sont nos consistoires, il est déjà si difficile de les faire marcher même pour leurs intérêts actuels et matériels : comment les mettre en mouvement, les faire agir pour une œuvre dont le caractère est à leurs yeux essentiellement rétrospectif, et dont ils ne sentent point encore la portée et l'avenir? Et non-seulement les consistoires pris en masse, mais les hommes mêmes manquent à la tâche. Le goût des recherches historiques n'est pas encore assez développé : notre Société a sans contredit fait déjà beaucoup en ce sens, mais avons-nous, à l'heure qu'il est, le vingtième de nos pasteurs, et le dixième de nos laïques, qui prennent un intérêt sérieux, intelligent, soutenu, aux études d'histoire protestante, et sur lesquels on puisse compter? Il faudrait un peu plus de ce bon levain... Faisons donc naître les travailleurs, augmentons leur nombre, avant d'espérer les voir s'organiser... »

Ces observations, qui émanent d'amis sincères et compétents, nous révèlent sans doute la pensée tacite de la plupart de ceux à qui s'adressait l'appel de M. Vaurigaud. Nous en profiterons en faisant, dès à présent, quelques additions à notre cadre, ou du moins en ouvrant des divisions spéciales et régulières pour deux sortes de matières qui s'étaient trouvées jusqu'ici comprises dans les catégories précédemment établies. Nous voulons parler : 1^o des *appels* adressés aux lecteurs du Bulletin sur tels ou tels points indiqués, et 2^o des *sources de l'histoire du protestantisme français*, qui seront désormais distinguées de la *Correspondance* et de la *Bibliographie* proprement dites.

I^o Sous le titre de QUESTIONS ET RÉPONSES, déjà utilement employé dans d'autres recueils, nous grouperons toutes les demandes de renseignements qui nous parviendront avec les explications auxquelles elles donneront lieu.

II^o Sous la rubrique de BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS, nous commencerons à dresser une sorte d'inventaire des nombreux documents qu'il importe avant tout de reconnaître et de mettre à contribution, lorsqu'on s'occupe de nos travaux, et nous réussirons peut-être à résoudre, chemin faisant, divers problèmes bibliographiques, en même temps que nous dégagerons les véritables sources de notre histoire, les monuments authentiques de nos annales, dont nous essayerons de former ainsi, avec le concours de tous, un précieux répertoire.

Cette double amélioration, en provoquant les investigations sur

des sujets donnés, en mettant sous les yeux et entre les mains de chaque lecteur les instruments les plus nécessaires, nous semble de nature à intéresser, à instruire, à faire des initiés et à préparer les voies de l'avenir (1).

Enfin, nous avons fait l'essai, dans le cours de la cinquième année qui vient de finir, d'une tournée accomplie par M. G.-P. Hugues en Hollande, avec un zèle et un succès qui ont déjà pu être appréciés par ceux qui en ont lu le compte rendu inséré dans les derniers cahiers du *Bulletin* (2). Faire connaître l'œuvre, lui acquérir des adhérents, des ressources, des matériaux, c'est ce qu'a très heureusement commencé M. Hugues, semant d'une main et moissonnant de l'autre. Eh bien, nous renouvellerons cet essai ailleurs, et notamment dans notre propre champ national, où il faut bien confesser qu'il y a beaucoup à défricher et à ensemer, pour récolter ensuite. Il s'agit d'une « mission intérieure historique » : elle nous est signalée comme très nécessaire, elle se fera. Nous demandons ici à tous nos amis de la seconder efficacement.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—
AVIS DIVERS, ETC.

La Requête sur les billets de confession et le Journal de l'avocat Barbier (1752).

Nous recevons de M. Mich. Nicolas la communication suivante, qui nous fait connaître la date précise et les circonstances du curieux factum que nous avons publié dans les deux avant-derniers cahiers (t. V, p. 452 et 528). Elle confirme d'ailleurs le jugement que nos lecteurs ont dû en porter aussi bien que nous-mêmes. Evidemment la *Requête des sous-fermiers* n'était qu'une excellente plaisanterie, méritant le double honneur qu'on lui a fait, de la condamner en Parlement et de la brûler en Grève.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Montauban, le 24 juin 1857.

Monsieur le Président,

Je viens de rencontrer dans le *Journal de Barbier*, que l'on réimprime

(1) « Il est un projet, nous écrivait naguère un pasteur, que je n'ai pu exécuter dans l'Eglise où je me trouvais, mais que je veux réaliser enfin prochainement dans celle où je suis appelé : c'est de faire à mes catéchumènes un cours régulier d'histoire du protestantisme français. Je considère ce cours comme essentiel, et j'ai à cœur de l'entreprendre. Les publications de la Société m'y seront bien utiles, et j'espère la servir aussi par ce moyen. »

(2) On trouvera plus loin plusieurs documents provenant de cette fructueuse enquête.

au grand complet en ce moment, sous le titre de *Chronique de la régence et du règne de Louis XV* (1718-1763), un passage qui se rapporte à la *Requête des sous-fermiers du domaine au roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle*, pièce singulière à divers titres, dont vous avez fait paraître le commencement dans le dernier *Bulletin*. C'est en juillet 1752 que cette plaquette fut répandue à Paris. Voici ce que Barbier en dit à cette date :

« Il court dans Paris un imprimé, qui est une requête présentée au roi
« par les sous-fermiers du domaine, pour demander que les billets de con-
« fession soient écrits sur du papier timbré et assujettis au contrôle. On
« fait voir dans cette requête, d'abord la nécessité des billets de confession,
« et l'utilité et l'avantage, de l'avis des sous-fermiers, tant pour la religion
« que pour l'augmentation des finances du roi. C'est une plaisanterie char-
« mante, écrite avec légèreté de style et beaucoup d'esprit. L'auteur tourne
« cette matière de tous les côtés; il tourne en ridicule les évêques, même
« un peu la confession; il tape aussi le ministère sur les impôts, mis géné-
« ralement sur tout. Cela est plus concluant contre l'usage des billets de
« confession que toutes les remontrances ampoulées du Parlement. Il est
« sûr qu'on aura lu cette pièce au roi pour l'amuser, et qu'elle fera plus
« d'effet peut-être sur lui que tout ce qu'on a dit jusqu'ici. On en a distri-
« bué une grande quantité, et on l'a réimprimée à force, parce que cela
« s'envoie de tous côtés. On me dit hier qu'il en était parti un exemplaire
« pour Milan. Il est vrai qu'on commence à tourner un peu en dérision les
« choses spirituelles et les plus sérieuses de la religion; mais elles le mé-
« ritent un peu, et il seroit à souhaiter que sur quelque autre idée aussi
« plaisante on fit une pareille pièce : sur le jansénisme et sur le Parlement;
« ce seroit le vrai moyen de séparer les combattants, et de faire finir toutes
« les disputes, bien plus tôt qu'avec des arrêts du conseil. Il y a trois jours
« qu'on parle et qu'on attend un arrêt du Parlement qui supprime cette
« *Requête*, quoique toute en faveur du Parlement; mais il n'a encore rien
« paru; peut-être a-t-on honte de compromettre la gravité d'un arrêt de la
« cour sur une plaisanterie ridicule. Il n'y aurait que la raison de l'impres-
« sion sans permission.» (*Chron. de la régence*, etc. Paris, Charpentier, 1857. Cinquième série, p. 259 et 260.)

Deux paragraphes plus loin, on lit :

« Par arrêt du Parlement, du 22 juillet, la *Requête des sous-fermiers des domaines*, toute plaisante qu'elle est, a été condamnée à être brûlée
« par le bourreau; ce qui a été exécuté le 26 juillet. Ce même arrêt sup-
« prime en même temps la *seconde* et la *troisième Lettre à Monseigneur*

« l'évêque de... sur l'affaire du Parlement, au sujet du refus des sacrements. » (*Ibid.*, p. 260 et 261.)

Dans une note au bas de la page 259, le titre de cet imprimé est indiqué comme il suit : *Requête des sous-fermiers du domaine du roi, pour demander que les billets de confession soient assujettis au contrôle.* In-12. M. de La Villegille indique comme les auteurs de cette pièce l'avocat Marchand, qui mourut vers 1783, et l'abbé Claude Mey, avocat au Parlement de Paris, et l'un de ceux qui prirent part à la rédaction des *Nouvelles ecclésiastiques* (1).

Ce fut ainsi, au milieu des longues discussions soulevées par la constitution *Unigenitus*, et à l'occasion des billets de confession, sans lesquels la plupart des évêques ne voulaient pas qu'on administrât les mourants, que parut la singulière pièce reproduite par le *Bulletin*. Permettez-moi d'ajouter un fait que rapporte Barbier. Il paraît que les protestants ne restèrent pas spectateurs indifférents et désintéressés de cette querelle, qui cependant ne les touchait pas directement. Après avoir fait remarquer que le parti janséniste comptait de nombreux partisans, non-seulement à Paris, mais encore dans les provinces, Barbier ajoute, mars 1752 : « Ils ont même pour eux sous main tous les protestants, à cause de leur opposition à l'Eglise romaine. » (5^e série, p. 189.)

Le mot de protestantisme se trouve une autre fois sous la plume de l'avocat de Paris; c'est en janvier 1751. Le passage n'est pas très important; mais il peut nous apprendre qu'il n'y avait plus de bien vive répugnance contre la religion protestante chez un grand nombre d'hommes de cette époque, qui n'étaient catholiques que de nom, et qui ne restaient dans l'Eglise catholique qu'à la condition de ne pas y être forcés. Après avoir indiqué les dispositions favorables du roi pour le maintien de la bulle *Unigenitus*, Barbier dit : « Il est à craindre que cela finisse sérieusement, et que par le crédit des jésuites et l'horreur qu'on a en cour des jansénistes, il n'y ait quelque règlement pour autoriser cet usage des billets de confession, qu'on pourrait introduire dans tous les cas, ce qui donnerait un grand crédit aux gens d'Eglise, et ce qui seroit peut-être aussi cause un jour d'une révolution dans ce pays-ci, pour embrasser la religion protestante. Il est quelquefois dangereux, dans les grands Etats, de trop gêner la liberté de conscience, et il faut éviter toute espèce d'inquisition. » (5^e série, p. 2.)

(1) Telle est en effet l'indication que fournit le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier. La *Biographie universelle* de Michaud attribue la *Requête* à l'un et à l'autre de ces deux personnages. Nous avons constaté qu'il fut fait quatre éditions de ce piquant opuscule, dont une, la première peut-être, in-4^e, s. l. n. d., et trois autres in-12, également s. l. n. d., sauf une qui porte la date de 1752. (*Réd.*)

J'ai pensé, Monsieur le Président, que ces quelques extraits du *Journal de Barbier* pourraient jeter quelque jour sur la *Requête des sous-fermiers*, et c'est dans cette intention que je prends la liberté de vous les communiquer.

Veuillez, Monsieur le Président, agréer, etc.

MICHEL NICOLAS.

**Papiers de Bouhereau à la Bibliothèque Marsh, de Dublin. —
Abjuration à la Rochelle en 1650.**

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

La Rochelle, le 29 avril 1857.

Monsieur le Président,

J'ai été informé par le chapelain d'un des hôpitaux de Dublin, que les manuscrits français dont il a été question dans le *Bulletin* de décembre 1853 (t. II, p. 407), contiennent une instruction de M. Elie Bouhereau, portant que ces papiers doivent rester à la Bibliothèque Marsh, jusqu'à ce que l'Eglise de la Rochelle les réclame. Un journal anglais le *Christian Examiner*, nous a donné le même avis. En conséquence le Conseil presbytéral de la Rochelle va faire des démarches pour entrer en possession de ces précieux documents. Si nous parvenons à les recouvrer, nous nous entendrons avec la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*, pour voir le parti qu'on peut tirer de leur contenu.

En feuilletant quelques vieux registres de notre Consistoire, j'y ai trouvé la formule d'abjuration en usage dans l'Eglise de la Rochelle, en 1650 et en 1654. Je vous envoie la copie de quelques-unes de ces abjurations, dans le cas où vous penseriez qu'elles peuvent intéresser les lecteurs du *Bulletin*.

Veuillez agréer, etc.

DELMAS, pasteur-président.

Extraits.

« Le vendredi, 40 juin 1650, M. Bouhereau, conduisant l'action, Jean
« VIGÉ, natif de Saumur, âgé de 20 ans ou environ, a fait abjuration des
« erreurs de l'Eglise de Rome, et embrassé la religion réformée en la
« profession de laquelle il a protesté de vouloir vivre et mourir. Ledit Vigé
« a déclaré ne savoir signer. »

EFFRIE, ancien et scribe du Consistoire

En voici une autre avec une addition relative au sacrifice de la messe.

« Le vendredi, 6 octobre 1654, M. Drelincourt conduisant l'action, Jean
« CHAMPANIAT, étudiant en philosophie, natif de Champaignac en Limou-
« sin, âgé de 29 ans ou environ, a fait abjuration des erreurs de l'Eglise
« romaine, renoncé particulièrement au prétendu sacrifice de la messe, et

« embrassé la religion réformée, en laquelle il a protesté de vouloir vivre
« et mourir, en foi de quoi il a signé le présent acte. »

J. CHAMPANIAT. EFFRIE, *ancien et scribe du Consistoire.*

Enfin en voici une troisième pour les relaps :

« Le dimanche, 42 juin 1650, M. Flanc conduisant l'action, David Borel,
« âgé de 22 ans ou environ, s'étant présenté à la compagnie, y a fait re-
« connaissance de la faute qu'il a ci-devant commise, en délaissant la vé-
« rité, en laquelle il avait été élevé, pour adhérer aux erreurs de l'Eglise
« romaine, auxquelles ayant présentement renoncé, avec protestation de
« vouloir à l'avenir vivre et mourir en la profession de la religion réfor-
« mée, il a été reçu à la paix de l'Eglise, et a été exhorté de faire la même
« reconnaissance en son Eglise, lorsqu'il y sera de retour, ce qu'il a pro-
« mis de faire. En foi de quoi il a signé le présent acte. »

David BOREL. EFFRIE *ancien et scribe du Consistoire.*

Recueil de pièces : Montauban justifié, etc. Remontrance de l'assemblée du clergé (1665). Factums pour Nîmes, le Vigan, Vitré, etc. Déclarations et arrêts (1680-87). Signification aux consistoires de l'acte de l'assemblée du clergé de 1682.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Montpellier, le 4^{er} mai 1857.

Monsieur le Président,

Je crois utile de vous faire connaître deux liasses de papiers réunis en volumes qui me sont tombés sous la main, et qui appartiennent au Consistoire de Montpellier. Le premier est un recueil de pièces imprimées allant de 1664 à 1665. Le pour et le contre, les accusations et les défenses du protestantisme se trouvant côte à côte dans ce recueil, je ne pourrai, du moins quant à aujourd'hui, vous en donner qu'une idée tout à fait sommaire.

La première pièce est : *MONTAUBAN JUSTIFIÉ, et réponse aux fidèles de la religion réformée qui demandent : 1° Si l'on peut faire son salut dans l'Eglise romaine. 2° S'il leur est permis pour des avantages temporels et particulièrement en temps d'affliction, de changer de religion.* Par J. D. B. et J. L. J. ministres du saint Evangile. Sans nom d'imprimeur ni désignation du lieu de l'impression. 67 pages in-4°.

La deuxième pièce est intitulée : *REMONTRANCE DU CLERGÉ DE FRANCE faite au roy, par Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Jacques*

Adhémar de Monteil de Grignan, évêque et comte d'Uzès, conseiller du roi en ses conseils, abbé des abbayes de Fondouce et Saint-Georges, assisté de tous Messieurs les archevêques, évêques et autres députés de l'assemblée générale qui se tient présentement à Paris. Imprimé à Paris, chez Antoine Vitré, imprimeur ordinaire du Roy et du clergé de France. 1665. Avec privilège de sa Majesté. 26 pages in-4°. C'est une provocation on ne peut plus violente à la persécution. *J'aurai l'honneur, y dit l'évêque au roi, d'être l'interprète de sa douleur (de l'Eglise); Votre Majesté aura la gloire d'en être le médecin.*

Dans l'impossibilité de transcrire ici même les titres de toutes les pièces, je vais me borner à les grouper. Ce recueil contient un grand nombre de *factums* ou plaidoiries en faveur de diverses Eglises que l'on veut priver de ses temples ou de quelques-uns de ses privilèges. Il y en a trois pour Nîmes, un pour *Le Vigan*, un pour *Vitré* en Bretagne; mais c'est surtout pour le *Poitou* et le *Béarn* que ces pièces abondent. Les plus importantes sont signées LORIDE DES GALESNIÈRES, avocat. Une des pièces fait connaître que ce Loride était avocat au conseil d'Etat et privé du roy et au parlement de Paris (1). Le plus grand nombre et généralement toutes celles qui ont peu d'étendue ne portent point de signature.

Je passe au deuxième recueil. Celui-ci est surtout composé de Déclarations du Roy et d'arrêts du Conseil et du Parlement. Les dates, un peu mêlées, me paraissent pourtant se renfermer entre 1680 et 1687. Il y a quelques pièces relatives à des pasteurs suspendus.

Ce recueil contient quatre relations très intéressantes de ce qui se passa à Charenton, à Caen, à Sedan et à Bionne, en 1682 et 83, lorsque l'acte de l'assemblée du clergé y fut signifié en consistoire, par l'intendant de la province et des représentants de l'évêque. Le consistoire de Charenton était alors présidé par Claude, celui de Sedan par Gantois et celui de Caen par Dubosc. Les deux premières relations sont imprimées. Le procès-verbal très détaillé de ce qui eut lieu à Riom (dans l'Orléanais) est manuscrit, et très intéressant (8 pages). Pour Caen, je n'ai retrouvé qu'une copie du discours de Dubosc. Une page de ce grand prédicateur n'est pas à dédaigner : je vous l'envoie (2).

Veuillez agréer, etc.

P.-L. CORBIÈRE.

(1) Pierre Loride était en effet avocat du conseil privé du roi et ancien du consistoire de Paris. Il fut en cette qualité membre et secrétaire du dernier synode national tenu à Loudun en 1659. Il y reçut commission de suivre toutes les affaires et procédures que les Eglises auraient à Paris. Voir son article dans la *France protestante*, t. VII, p. 127. (Réf.)

(2) Il sera publié ultérieurement comme document.

Les archives du Consistoire de Nîmes. Catalogue analytique des manuscrits qui s'y trouvent.

Sous le règne de Josias, treizième roi de Juda, le livre de la sainte Ecriture, que Dieu avait ordonné à Moïse de mettre par écrit, avait été perdu, et ce fut le souverain sacrificateur Hilkija, qui, en faisant faire des réparations au temple de Jérusalem, le retrouva caché dans un coin obscur et ignoré. Il est arrivé une chose à peu près semblable aux manuscrits qui composent les archives du consistoire de Nîmes. Après la révocation de l'édit de Nantes, en effet, ils avaient disparu, il n'en restait point le moindre vestige, nul ne savait ce qu'ils étaient devenus, lorsqu'en 1812, en reconstruisant la façade de l'hôpital général, on les retrouva, en parfait état de conservation, au fond d'une cachette pratiquée dans les fondements; le préfet, baron Rolland, en fit faire l'inventaire et les rendit à leurs possesseurs naturels, par un arrêté que contre-signa Vincens-Saint-Laurent, conseiller de préfecture.

Cet événement providentiel n'a pas été le seul de son espèce qui soit arrivé dans la ville de Nîmes; c'est ainsi qu'en 1846, lorsqu'on démolit une île de maisons de la place de la Couronne, qui, depuis 1608 jusqu'en 1685, avait été l'un des trois cimetières acquis par les protestants, on mit à découvert un caveau muré, qui, probablement, avait servi de sépulture aux pasteurs Jean Faucher, en 1628, Jean Chauve, en 1650, et Claude Rosselet, en 1664, dans lequel on trouva une Bible in-folio, « imprimée à Genève par Anthoine Cho-
« vet, en MDCLXXVIII, avec une préface *montrant que Christ est la fin de*
« *la loi*, par maistre Jean Calvin, » et un Psautier, « se vendant à Charen-
« ton, par Etienne Lucas, marchand libraire, demeurant à Paris, rue Chat-
« tière, près le Puits-Certain, à la Bible d'or, MDCLXXV. ».

Le Recueil des Actes des synodes nationaux, quoique composé de trois forts et épais volumes, n'est pas complet; des quinze qui se sont tenus dans le XVI^e siècle, il n'y a que les procès-verbaux authentiques de celui de Paris, en 1559, qui est fondamental, parce qu'il jeta les premières bases de la confession de foi et de la discipline ecclésiastique; de celui de La Rochelle, en 1571, qui compléta les articles de l'une et de l'autre, et de celui de Nîmes, en 1572, qui fut honoré de la présence de Théodore de Bèze. Mais il n'en manque aucun des quatorze du XVII^e siècle, c'est-à-dire depuis l'année 1604 jusqu'en 1659. L'exemplaire de ce dernier est même double, sans doute à cause des résolutions importantes qui y furent prises en présence de la persécution déjà systématisée. Quoiqu'il soit plus commode et plus facile de consulter les documents de ces assemblées synodales dans le livre imprimé d'Aymon, cependant il n'est pas sans intérêt pour l'histoire du protestantisme français de constater que la plupart des originaux, ou du

moins leurs copies collationnées sur eux et certifiées exactes par les signatures des modérateurs et des secrétaires, existent encore et sont précieusement gardés par quelques-uns des consistoires désignés par le synode national de Castres en 1626, pour devenir les dépositaires « des réclamations, « brevets, cahiers répondus, et telles autres pièces concernant le général « des Eglises. »

Les actes des synodes nationaux qui se réunirent au désert de 1726 à 1763 manquent complètement, il n'y a que la minute de celui de 1758; mais le recueil entier en est possédé par le capitaine Roger de Nages, qui me l'a confié, et dont j'ai fait imprimer l'analyse en 1846, pour en faire connaître l'organisation, le personnel et les travaux.

Si les grandes questions religieuses et les affaires ecclésiastiques trouvaient leur solution définitive dans les assemblées synodales des Eglises du royaume, elles n'arrivaient cependant devant ces sanhédrins temporaires et périodiques que par l'intermédiaire des synodes provinciaux; la collection des procès-verbaux de ceux du Bas-Languedoc forme quatre volumes, et commence en 1596 pour ne se terminer, pour la première période, qu'en 1678. La seconde recommence en 1765 et se prolonge jusqu'en 1791. Si on y ajoute les actes particuliers des trois colloques de Montpellier, de Nîmes et d'Uzès, qui composaient cette province ecclésiastique, on trouve réunis des documents complets sur les événements intérieurs qui se sont passés dans les nombreuses et florissantes Eglises qui se succèdent pour ainsi dire en se touchant, dans le plat pays, dans la Vaunage et dans la Gardonnenque. Deux de ces réunions synodales offrent, parmi les autres, un grand intérêt historique, celle du 13 juin 1613 et celle du 9 mai 1661. Dans la première, l'acte d'excommunication de Jérémie Ferrier fut rédigé, et on le trouve transcrit dans le procès-verbal, tel qu'il fut prononcé le 13 juillet suivant, dans le temple de La Calade, par Brunier, pasteur d'Uzès, devant onze de ses collègues en robes, et une assemblée de fidèles aussi nombreuse qu'imposante, convoquée à huit heures du matin pour cet objet spécial. — Dans la seconde, après que le synode eut découvert la trame d'un dessein ourdi en secret par le prince Armand Bourbon de Conti, gouverneur de la province, qui consistait à corrompre les pasteurs sous le prétexte spécieux de vouloir unir les deux religions romaine et protestante, et d'accommoder leurs différends; il déclara qu'aucun chrétien sincère ne pouvait avoir cette pensée sans se rendre coupable d'une faute qui méritait une punition exemplaire, vu l'impossibilité qu'il y avait d'unir les ténèbres avec la lumière et Dieu avec Bélial, déclaration qui fut cause que le conseil d'Etat, pour punir l'assemblée d'avoir employé des expressions si hardies, cassa, par son arrêt du 6 août 1664, sa délibération, et condamna le ministre Jean Claude, comme l'ayant autorisée en sa qualité de modérateur

et au préjudice des défenses du commissaire royal, à l'interdiction de ses fonctions pastorales à Nîmes, et au bannissement de la province du Bas-Languedoc dans l'espace de deux mois à compter du jour où l'ordonnance lui aurait été signifiée.

Les synodes provinciaux ne faisaient que confirmer ou modifier les délibérations des consistoires. Celui de Nîmes, depuis son organisation le 30 mars 1564, jusqu'à sa dissolution le 18 avril 1685, en a pris de si nombreuses qu'elles remplissent *douze* épais volumes. Ce corps tenait régulièrement une séance chaque mercredi, après le prêche qui se faisait ce jour-là à onze heures du matin, pendant lequel les boutiques des marchands et les portes de la ville étaient fermées comme le dimanche. Chaque pasteur, à tour de rôle, modérait l'action, de telle sorte qu'en notant avec précision l'époque de l'apparition successive de chacun d'eux sur le fauteuil de la présidence alternative, on suppose exactement leur nombre, l'ordre de leur succession et la durée de leur ministère. Les procès-verbaux de ces séances hebdomadaires ont ceci de particulier, c'est qu'à l'encontre de ce qui se fait de nos jours, ils portent tous en tête les noms des membres absents; cela s'explique par l'amende pécuniaire qui était infligée aux pasteurs, aux surveillants et aux diacres retardataires ou négligents par le règlement de l'Eglise. Ce règlement se trouve transcrit par la main de Théodore de Bèze, qui était présent lors de son élaboration, après la dédicace du temple de la Calade, le 27 janvier 1566. C'est la reproduction de celui qui était en vigueur à Genève. Le premier article précise en ces termes l'ordre des délibérations : « Au consistoire, où les pasteurs président à leur tour et par ordre, on vide premièrement les faits de ceux qui se présentent, puis les causes vieilles ou charges qui ont été baillées aux consistoires précédents, de l'exécution desquelles chacun rend compte, et finalement des causes nouvelles qu'on a proposées, soit des scandales, soit des nécessités des pauvres ou autres. » Les articles suivants, au nombre de vingt-trois, déterminent d'abord les fonctions de chaque diacre et de ses deux anciens ou surveillants, qui étaient de lever les deniers des pauvres un quartier de l'année, et lorsque le temps de cette charge était expiré, de visiter, tous les jours de dimanches et mercredis, les cabarets, jeux et brellans, et de faire fermer les boutiques pendant les prédications. Ils prescrivent ensuite les règles de la comptabilité, et déterminent enfin le mode des *appellations*.

Le livre *des appelés au consistoire pour être censurés*, dans les années comprises entre 1569 et 1685, fait connaître les habitudes religieuses et les mœurs sociales des protestants du XVII^e siècle. En voici quelques courts extraits : — Le 14 avril 1591, la femme du capitaine Ducros fut suspendue des sacrements pour avoir demandé aux bohémiciens la bonne fortune. — Le

12 septembre, Firmin Bagard fut censuré pour avoir *honoré l'idole*, en assistant à une procession faite par les catholiques-romains, et en tenant le chapeau à la main pendant tout le temps qu'elle passa devant lui. — En avril 1592, il fut défendu de faire entrer dans la ville des violons et des hautbois pour la fête de la basoche, et de se livrer à des jeux diffamatoires et scandaleux contre l'honneur et la gloire de Dieu. — Le 2 décembre, le pasteur de Chambrun fut envoyé chez la présidente de Clausonne pour prendre des informations sur un magicien qu'elle logeait dans sa maison, et il apprit de sa bouche que cet homme n'était ni magicien ni sorcier, mais homme de bien, puisqu'il allait souvent au temple prier Dieu et chanter les psaumes. — En octobre, le maître du jeu de paume, nommé Robert Tinelly, fut appelé au consistoire et censuré pour avoir fait charger du fumier sur sa charrette le dimanche précédent, à une heure après midi, etc. Ces détails, qui abondent, sont caractéristiques et forment un contraste frappant avec nos usages et nos mœurs ; mais si on peut les taxer avec raison de formalisme, ils n'en condamnent pas moins notre négligence et notre relâchement.

Si ce corps religieux contrôlait de la sorte la conduite des individus, il ne négligeait pas les affaires majeures dont il avait pris la direction. C'est ainsi qu'en 1564 il prit des mesures pour la sûreté de la ville en élisant des capitaines de quartiers ; et qu'en 1620, il ordonna des levées d'argent pour la solde des troupes, dont le *livre de la grande imposition* de cette année et le *compte rendu du collecteur* déterminent la quotité et l'emploi. Malgré le maniement considérable de fonds dont il disposait, il ne thésaurisait cependant pas ; les trente-huit *livres longs pour les gages des pasteurs*, les *livres des recettes et des dépenses des pauvres*, et les cinq *livres de caisse générale*, qui rendent compte de la situation financière, la présentent souvent dans un tel état d'embarras et de gêne, qu'en 1588, après avoir fourni 4,376 écus pour solder les troupes du roi de Navarre, qui venaient de remporter la bataille de Coutras, le consistoire ne put subvenir à ses propres besoins et payer les honoraires des pasteurs, qu'en imposant aux membres de l'Eglise une contribution extraordinaire de 4,050 livres, qui se trouve détaillée dans le *rôle des tariffes que l'on prit sur iceux pour l'entretien des ministres*. En 1592, un déficit de 2,000 livres se trouva dans la caisse des dépenses. En 1595, une année après l'abjuration d'Henri IV, le temple ayant eu besoin de blanchir, cette réparation ne put se faire que parce qu'un gypcier nommé Jacques Says, s'engagea à l'entreprendre et à la finir en six semaines, en fournissant ce qui était nécessaire, à condition qu'il lui serait permis, après cela, d'aller de maison en maison, demander ce qu'on voudrait librement lui donner pour payer ses fournitures et son salaire. De plus, de Fonfroide fut prié d'avancer cinq

livres, pour l'achat de deux plats d'étain en forme de bassins, destinés à contenir le pain de la sainte Cène. Voilà un résultat irrécusable, mais en même temps bien instructif, du système volontaire de libre cotisation ; car cette Eglise aux ressources si exiguës était composée de toutes les familles notables de la ville. — On trouve leurs noms, accompagnés de leurs titres et qualités nobiliaires, dans *la tariffe et dénombrement des personnes possédant des bancs au temple de la Calade*. Ces bancs étaient des propriétés héréditaires de chaque famille et portaient ses armoiries. Chaque corporation, en outre, avait le sien, et on les voit se multiplier à mesure que le nombre des convertis augmente. Son accroissement est constaté, non pas en chiffres, mais par la nomenclature de leurs noms propres, dans *deux livres d'abjurations* ; du temps de Viret, en 1561, elles s'opérèrent pour ainsi dire en masse, ce qui n'est pas un indice de leur sincérité. Après la Saint-Barthélemy, en 1592, elles augmentèrent encore dans une énorme proportion. Lors du commencement du ministère de Claude Rosselet, en 1621, époque où les armes charnelles de la guerre civile avaient été remplacées par celles de la controverse publique, il se présenta vingt-deux personnes à la fois, le 16 décembre, devant le consistoire, pour *renoncer à l'idole* ; quarante-trois le 12 janvier 1622, trente et une le 20 février, et nonante-cinq une semaine après, en tout cent quatre-vingt-quatorze dans l'espace de deux mois. Dans ce long catalogue de noms, on y trouve ceux de plusieurs prêtres, de cinq chanoines, d'un vicaire général, de quelques abbesses et religieuses, de deux prieurs, de deux rabbins juifs, de beaucoup de nobles, de clercs, de bourgeois, d'ouvriers et de cultivateurs ; on y remarque surtout ceux de presque tous les conseillers au présidial, des quatre consuls et des membres du conseil politique de la ville.

La conversion de ces deux classes de magistrats donna naissance à l'*assemblée mixte des trois corps*, composée des membres du consistoire, des quatre consuls et des conseillers au présidial, qui prit en main les affaires de l'Eglise et de la cité, et qui, quoique modifiée par la déclaration du 19 octobre 1631, qui ordonna que deux consuls, le premier et le quatrième, devaient être catholiques, les dirigea jusqu'au 12 décembre 1678, jour où parut un arrêt du conseil d'Etat qui exclut les protestants du consulat et de son conseil politique.

Ce fut l'assemblée mixte des trois corps qui, après avoir organisé l'université et le collège des Arts, en nomma toujours le recteur, avec le double conseil académique ; le principal avec les régents, ainsi que les professeurs publics de philosophie, d'éloquence, de jurisprudence et de théologie. Comme en 1582, les fléaux de la guerre civile et de la peste en avaient affaibli la discipline et les études, Jean de Serres fut chargé de rédiger de nouveaux statuts ; il le fit en latin, à la manière et dans le style des Douze

Tables, sous ce titre : *Academiæ Nemausensis leges, ad optimarum academiarum exemplar collatis doctissimorum virorum judiciis, summâ curâ et diligentia instauratæ atque emundatæ*. — Tous les employés universitaires devaient prêter le serment, devant l'assemblée mixte qui les avait choisis, de remplir leurs fonctions selon l'ordre prescrit par ces statuts ; de s'abstenir d'introduire aucune nouveauté, soit dans la doctrine religieuse, soit dans la discipline intérieure ; d'éviter également une trop grande sévérité et une trop grande indulgence, parce que la meilleure manière d'enseigner n'est pas d'user de châtimens, mais plutôt d'employer la raison, les exhortations, les remontrances paternelles, et surtout l'exemple de l'assiduité et de l'application. — Les précepteurs de la jeunesse étaient donc choisis avec soin, selon les règles que prescrit Plutarque, et on exigeait d'eux l'instruction, la foi en l'Evangile et une conduite sans reproche. Les statuts qui donnent ces renseignements contiennent ensuite, non-seulement le programme des études année par année et de toutes les classes, mais encore l'emploi des heures de chaque jour, avec le formulaire des prières qui se prononçaient soir et matin, avant l'ouverture et après la fermeture des leçons.

Il n'existe point de registre spécial pour l'école de théologie, parce qu'elle était une institution synodale et non pas universitaire ; dès lors, ce n'est que dans les procès-verbaux des synodes nationaux et provinciaux que l'on trouve les décisions qui la concernent. — Mais, par contre, il en a été conservé un de très détaillé sur l'hôpital protestant. Cet établissement de charité était demeuré mixte depuis l'établissement de la Réforme, lorsque, le 16 août 1654, Louis XIV, par une ordonnance datée de Péronne, prescrivit que l'hôpital qui servait à recueillir tous les malades de la ville sans distinction de culte, appartiendrait aux catholiques seuls, et que pour les protestants il en serait bâti un autre, avec le produit des contributions imposées sur tous les chefs de famille du diocèse. Le registre énumère la quotité de cette contribution spéciale ; sa répartition, l'acte d'achat d'une maison passé devant maître Claude Privat, notaire, le 22 octobre 1654 ; le coût des réparations, le nombre de lits, le personnel du service, l'énumération des entrées et des sorties des malades ; l'inventaire du mobilier, les revenus et les dépenses, et se termine par le procès-verbal de sa fermeture, qui fut ordonnée le 22 février 1667, par le tribunal exceptionnel des grands jours, qui, immédiatement après son installation à Nîmes, délégua deux de ses membres, Le Long et de Burte, pour s'entendre avec les quatre consuls, alors tous catholiques, afin de se rendre ensemble à l'hôpital protestant, situé rue Carréterie, et y prendre possession des meubles et du local au nom du roi.

C'était l'époque de la décadence de l'Eglise, occasionnée par l'oppression graduelle qui avait déjà commencé en 1664, par la fermeture de l'école de

théologie, par la démolition du petit temple, et par le pouvoir accordé au recteur des jésuites, de nommer et de révoquer, sans autre forme ni figure de procès, les régents du collège des Arts. La catastrophe finale arriva le 18 octobre 1685, et deux mois après, *une déclaration de fidélité à l'Eglise catholique*, dont l'original a été conservé, fut déposé dans la maison du président de Montclus, où *trois cent vingt-six* chefs de famille furent forcés par les dragons à venir y apposer leurs signatures, en présence de Chazel, procureur du roi, et de Chastang, son greffier.

Un siècle se passa, pendant lequel s'organisa et vécut, au milieu des luttes sanglantes, la pieuse et sainte Eglise du désert cévenol. Ce ne fut qu'en 1770 que l'hôpital supprimé en 1667 put être remplacé par *une chambre*, prise à location. Les dépenses de toute nature qu'elle occasionna, comme sa translation de quartier à trois époques successives, se trouvent consignées dans un registre intitulé : *Dépenses de la chambre servant d'hôpital, de 1770 à 1786*.

L'année suivante, l'édit de 1787, qui proclama la tolérance, prélude de la liberté de conscience, fut préparé par plusieurs mémoires, dont les suivants sont dus à la plume de Rabaut Saint-Etienne : *Apologétique en faveur des protestants* ; — *Problème politique, avec sa solution* ; — *Précis des demandes que les protestants doivent faire au gouvernement* ; — *Réflexions impartiales d'un philanthrope sur la situation des protestants*. Et lorsque l'édit qui commença d'absoudre la nation de la grande erreur de Louis XIV fut rendu, il publia des observations sur chaque article, qu'il développa à la tribune de l'Assemblée nationale, le 28 août 1789, avec une si grande puissance oratoire, qu'il s'ensuivit la proclamation de la liberté de conscience et de culte.

Il est à regretter que les papiers si nombreux et si intéressants de Paul Rabaut n'aient pas été déposés dans les archives de son consistoire ; mais ils sont restés entre les mains de sa famille, et ont servi à Ch. Coquerel pour la composition de son *Histoire des Eglises du Désert*. — Il n'en a pas été de même des documents que le vénérable Olivier Desmont a recueillis pendant sa carrière pastorale, soit à Bordeaux, soit à Nîmes ; ils se composent : de *quelques lettres écrites à Court de Gébelin en 1782* ; — des *Actes des synodes de la Saintonge, du Périgord et de la Guienne* ; — d'une *copie d'actes concernant les protestants, de 1543 à 1667* ; — de sa *correspondance avec les pasteurs étrangers* ; — d'un *cahier des délibérations prises par l'Assemblée représentative de 1791* ; — d'une *nomenclature des étudiants synodaux de 1764 à 1770, etc., etc.*

L'étude de ces divers manuscrits est difficile et longue ; je l'ai cependant entreprise, et poursuivie avec patience, et elle a eu pour résultat la publication de mon *Histoire de l'Eglise réformée de Nîmes, depuis son origine*,

en 1533, jusqu'à la loi organique du 18 germinal an X (7 avril 1802), dont la première édition a paru en 1844, et que la *Société des Livres religieux de Toulouse* a rééditée en avril 1857, après qu'elle a été entièrement refaite sur un autre plan, et avec les documents inédits dont je viens de donner une succincte analyse.

A. BORREL pasteur.

Questions et Réponses.

Une chanson attribuée à Calvin. — Des chansons huguenotes en général.

M. Geffroy, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Bordeaux, dans son récent ouvrage, intitulé : *Notices et extraits des manuscrits concernant l'histoire ou la littérature de la France qui sont conservés dans les Bibliothèques ou Archives de Suède, Danemark et Norvège* (Paris, imprimerie impériale, 1856, 4 vol. in-8°), parle d'une vieille dissertation d'Upsal : *De historia patriæ vetusta in traditionibus vulgi residua*; dans laquelle on trouve cette curieuse indication, que Calvin avait employé pour convaincre ses adeptes, non-seulement les raisonnements et les discours, mais aussi les chansons : « *Haud secus ac suæ gentis genio se accommodans, Johannes Calvinus cantus non minus quam argu-menta adhibuit, quorum unus incipit : O moines, ô moines, il faut vous marier !* » (p. 14.) Puis, M. Geffroy ajoute : « L'auteur semble insinuer que cette chanson avait pénétré en Suède. »

La chanson indiquée dans cette note est-elle connue? Peut-on en donner le texte? Est-elle en effet attribuée à Calvin?

Nous profitons de l'occasion pour demander à nos collaborateurs, de vouloir bien nous signaler ou nous transmettre toutes les chansons huguenotes, chansons spirituelles, cantiques historiques, plaintes, etc., des trois derniers siècles qu'ils pourraient recueillir soit dans les imprimés et les manuscrits, soit dans la tradition populaire. Nous désirons être à même d'en former une collection aussi complète que possible.

Renseignements sur le psautier et la liturgie des Eglises réformées.

M. Van Gœns, de Leyde, a exprimé à l'un de nos amis le vœu que les collaborateurs du *Bulletin* y publiassent ce qu'ils pourraient réunir de renseignements bibliographiques, historiques, archéologiques, sur le *Psautier* huguenot, sa formation, ses remaniements, son usage surtout pendant les

guerres de la religion, alors que les psaumes étaient aussi des hymnes de combat, d'actions de grâces après la victoire, de consolation après la défaite. De même sur les *liturgies* du baptême, de la cène, etc., etc., sur les *versions françaises* de la Bible, sur la *Confession de foi* classique, qu'on croit assez généralement être sortie de la plume de Théodore de Bèze, à l'occasion du Colloque de Poissy. Ces renseignements auront, aux yeux de M. Van Gœns, un intérêt tout à la fois archéologique et religieux, et les destinées remarquables de ces monuments pourront, mieux connues de ceux qui suivent le culte en français en Hollande, rehausser l'intérêt qu'ils y portent. L'ancienneté bien appréciée d'un document de piété, d'ailleurs vénérable en soi, ajoute encore au prix qu'on y attache.

Nous appelons sur l'expression de ce vœu l'attention de nos collaborateurs, en les priant de nous communiquer les renseignements qu'ils jugeront propres à le réaliser en temps et lieu. Nous rappelons d'ailleurs que déjà nous avons publié plusieurs articles sur les Psaumes (t. I, p. 34, 94, 443, 409; II, 417). Nous avons bien l'intention d'y revenir, et nous ne néglignons pas les occasions de recueillir des matériaux à cet effet.

Déclaration de guerre du duc Wolfgang à la cour de France, en 1569.

Dans l'intérêt d'un travail biographique sur le duc Wolfgang de Deux-Ponts, on nous a demandé s'il n'y aurait pas moyen de retrouver la *Déclaration de guerre* qu'en 1569 ce prince envoya à la cour de France, lorsqu'il s'est mis en campagne pour venir au secours des huguenots. Un auteur du siècle dernier a publié quelques fragments de cette pièce, mais sans indiquer la source. De Thou l'a connue, car il en fait une analyse au livre XLV de son Histoire. On l'a cherchée inutilement dans différentes archives d'Allemagne. Diverses investigations faites en France ont été jusqu'ici sans succès. Si l'on parvenait à la découvrir, on rendrait service non-seulement à un travailleur étranger, mais à l'histoire même, car le document dont il s'agit paraît avoir une véritable importance.

Renseignements sur Jean Welsh (ou Welsch), gendre de John Knox.

Dans l'intérêt d'une biographie de Jean Welsh, qui se prépare en Ecosse, nous publions la note que voici et qui appelle des éclaircissements :

« JEAN WELSH, ou WELSCH, né en l'année 1569. Ministre d'Ayr en Ecosse de 1600 à 1605. Banni par Jacques VI, roi d'Angleterre, en 1606. Réfugié en France, il prêcha occasionnellement à La Rochelle, à Saumur et à Bor-

deaux, en 1607. On le trouve établi ministre à Jonzac avant le 16 septembre 1608.

« Il a publié un ouvrage intitulé : *L'Armageddon de la Babylon Apocalyptique*, etc., par Jean Welsch, ministre de l'Eglise de Jonzac. Jonzac, 1612, in-42. Il en a préparé un autre : *Sur la discipline*. On ne sait pas s'il a été imprimé.

« Plusieurs Eglises lui ont adressé des vocations, entre autres celles de Châtellerault et de Bergerac. Le duc de Bouillon, Henri de la Tour, lui écrivit aussi afin d'obtenir ses services pour une des Eglises de Sedan, l'année 1644.

« Il a demeuré à Jonzac jusqu'en 1644, et il a été ministre à Nérac, Jarnac, ou Clairac, pendant une ou deux années après 1644, et en dernier lieu à Saint-Jean d'Angely, de 1647 à 1624. Il a déployé un véritable héroïsme quand cette ville fut assiégée par Louis XIII, en 1624. S'étant rendu à Campvere en Hollande, et de là à Londres, il y mourut en 1622.

« Jean Forbes, Robert Dury ou Durie, Jean Sharp, et André Duncan, furent les compagnons de Welsch dans son exil. Les deux premiers ne demeurèrent que peu de mois en France. Forbes devint ministre à Middleburg, puis à Delft en Hollande; et Dury à Leyden. Sharp fut ministre et professeur à Die en Dauphiné; et Duncan fut reçu dans le Collège de La Rochelle.

« Welsch avait trois fils : *Guillaume*, docteur en médecine, *Jozias* et *Nathaniel*. Les deux premiers reçurent leur éducation probablement en France, aux Académies de Saumur, ou de Montauban, ou de Sedan, entre les années 1612 et 1624.

« Les connaissances de Welsch étaient dans les provinces de Saintonge, Aunis et Angoumois. Il était en relation d'amitié avec Du Plessis-Mornay, gouverneur de Saumur, et Samuel Bouchereau, l'éloquent pasteur de cette ville, avec ses compatriotes Robert Boyd, Guillaume Craig et Mark Duncan, professeurs de cette célèbre Académie, ainsi qu'avec Béraud l'ainé, ministre de Montauban, Jacob Dumas ou des Mais, et Jean de Vertueil ou de Malheret, tous deux anciens de l'Eglise de Bordeaux.

« On désirerait vivement obtenir des renseignements puisés dans des lettres ou autres documents originaux concernant Welsch le père, ou ses fils Guillaume et Jozias Welsch, ou ses frères en exil. Les papiers inédits de Du Plessis-Mornay contiennent peut-être des notes relatives à Boyd, Craig, ou Duncan. Pourrait-on les signaler?

« On désirerait acquérir un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *L'Armageddon de la Babylon*, etc., ainsi que tous autres écrits des Ecossais qui ont résidé en France au commencement du XVI^e siècle, tels que David Home ou Hume, Archibald Adair, et les exilés dont il a été fait mention ci-dessus. »

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

COUP D'ŒIL SUR LES PRINCIPES ET LES LOIS

QUI RÉGISSAIENT EN FRANCE LA QUESTION DE LA PUNITION DES HÉRÉTIQUES
LORSQUE ÉCLATA LA RÉFORMATION DU XVI^e SIÈCLE.

Pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, on le sait, l'Eglise réprouva toute violence en matière de religion ; et quand , au IV^e, des tendances contraires vinrent à se manifester dans son sein, elles furent d'abord combattues énergiquement par les docteurs les plus respectables. Lactance ne cessait de répéter que *la religion doit être libre. O douleur ! s'écriait saint Hilaire de Poitiers, on prétend soutenir par des moyens terrestres la foi, qui est d'origine divine ! Gémissons sur notre époque ! Des dignitaires de l'Eglise ont recours à l'exil et à l'emprisonnement pour jorcer la soumission !* (1) Les deux évêques qui sollicitèrent l'emploi de la peine de mort contre l'hérésiarque Priscillien (exécuté à Trèves en 385) encoururent l'animadversion de la grande majorité de leurs collègues. Saint Martin de Tours, rempli d'indignation , alla jusqu'à rompre toute communion avec eux et avec leurs partisans. « Que les hérétiques, disait-il, soient exclus des « églises par sentences épiscopales, c'est tout ce qu'on peut demander « contre eux. S'adresser au juge temporel pour les faire punir aussi par « lui, c'est un crime nouveau et inouï » (2). Partout cet homme, aux sentiments vraiment larges et généreux, s'efforça d'obtenir la mise en liberté des disciples de Priscillien, quoiqu'il combattît leurs doctrines. De même saint Ambroise de Milan, et Siricius, évêque de Rome.

Mais, malheureusement, l'influence de saint Augustin et de saint Léon le Grand, qui se prononcèrent pour le système antiévangélique de la contrainte, prévalut plus tard dans l'Eglise (3). On trouva commode de se débarrasser des hérétiques et des schismatiques en appelant sur eux les rigueurs du pouvoir, et, à partir de saint Léon, une foule de lettres adressées par les papes à des autorités temporelles recommandèrent à celles-ci la punition des chrétiens hétérodoxes comme un devoir de religion (4). Les défenseurs du prin-

(1) *Gieseler, Kirchengeschichte*, deuxième période, § 104, notes 6 et 7.

(2) *Ibidem*, note 11.

(3) Saint Léon le Grand (évêque de Rome, de 440 à 461) se laissa entraîner jusqu'à approuver formellement la condamnation à mort de Priscillien, *Epist. ad Turribium*, 15. « Les lois sévères des princes chrétiens, écrivit-il, sont utiles « à l'Eglise, parce que la crainte du supplice corporel fait souvent recourir au « remède spirituel. » Funeste principe, dont l'application ne fait que des hypocrites.

(4) Par exemple, dans le *Corps du Droit canonique (Decreti secunda Pars*,

cipe de la tolérance civile, autrefois en majorité, virent leur nombre diminuer d'âge en âge, au point que, dans le XI^e siècle, c'est à peine si l'on rencontre encore, en France ou dans les Pays-Bas, quelque évêque dont le langage rappelle celui de saint Hilaire de Poitiers et de saint Martin de Tours. La célèbre maxime : *Personne ne doit être contraint à la foi*, n'était plus guère appliquée qu'aux juifs, qu'aux mahométans et qu'aux païens. Les évêques supportaient dans leurs diocèses ces non-chrétiens, à titre de gens qui n'avaient rien de commun avec eux, tandis qu'ils faisaient punir les hérétiques comme *apostats*, comme enfants et sujets de l'Eglise révoltés contre leur mère et souveraine (1). C'est ainsi qu'on justifiait les conciles de proscrire d'une manière absolue les chrétiens hétérodoxes, tout en laissant aux juifs l'exercice de leur culte dans certaines localités.

Dès l'entrée du XI^e siècle, les historiens nous parlent de nombreux hérétiques qui furent brûlés en France. Le *pieux* roi Robert et sa femme Constance assistèrent eux-mêmes, devant les murs d'Orléans, à une de ces barbares exécutions (1022). Treize prêtres se trouvaient parmi les victimes, entre autres l'ancien confesseur de la reine. Le moine Glaber Raoul, dans sa *Chronique*, après avoir donné des détails sur cet auto-da-fé d'Orléans, ajoute qu'ailleurs aussi les hérétiques furent ainsi « exterminés, » et que par là *venerabilis catholicæ fidei cultus clarior emicuit!* Vers la fin du siècle suivant et au commencement du XIII^e, le concile de *Vérone*, présidé par Luce III (1184), et le grand concile œcuménique de *Latran*, où près de cinq cents évêques furent réunis, sous la présidence d'Innocent III (1215), interdirent au pouvoir temporel, de la manière la plus sévère, toute tolérance envers les chrétiens dévoyés de la foi de l'Eglise (2). Les princes et

Causa 23, De re militari, canones 43, 44, 45). « Vous hésitez peut-être, » écrivit le pape Pélage I^{er} à Narsès, gouverneur de l'Italie; « vous craignez de passer pour « persécuteur; c'est pourquoi je vous ai montré, par toutes sortes d'autorités et « d'exemples, que ceux qui font schisme dans l'Eglise doivent être condamnés « par les puissances publiques non seulement à l'exil, mais aussi à la privation « de leurs biens et à un emprisonnement rigoureux. » La confiscation des biens devint plus tard règle générale dans le droit canon, à l'égard des hérétiques.

(1) Fidèle à cette théorie, le concile de Trente, aussi, décréta que tous ceux qui ont été baptisés, fût-ce par des hérétiques, sont par là devenus membres de l'Eglise romaine, et doivent, au besoin, être *forcés* à suivre ses lois. *De baptismo, canones 4, 8, 14*.

(2) Lire ces décrets terribles dans le *Corps du Droit canonique (Decretales Gregorii IX, lib. 5, tit. 7, De hæreticis, cap. 9, Ad abolendam, et cap. 13, Excommunicamus)*. Ils sont dirigés contre ceux qui « osent penser ou enseigner. « touchant la foi et les sacrements, quelque chose qui diffère de l'enseignement « et de la pratique de l'Eglise romaine. » Menaces d'excommunication, de déposition et d'interdit (*terris ipsorum interdicto Ecclesiæ supponendis*), contre les puissants de ce monde qui négligeraient de *purgare suam terram ab hæretica fœditate... Catholici vero qui, Crucis assumpto caractere, ad hæreticorum exterminium se accinxerint, illa gaudeant indulgentia, illoque sancto privilegio sint muniti quæ accedentibus in Terræ sanctæ subsidium conceduntur* (c'est-à-dire mêmes indulgences et mêmes privilèges que pour les Croisés d'outre-mer). On sait que depuis cette époque, la promesse par serment de s'appliquer à *extermi-*

les magistrats furent mis en demeure de jurer qu'ils s'appliqueraient de toutes leurs forces à *exterminare de terris suæ jurisdictioni subjectis universos hæreticos ab Ecclesia denotatos*. L'erreur en matière de foi était qualifiée de crime (*crimen hæreseos*), et les hérétiques qui, après avoir été arrêtés et admonestés, refusaient d'abjurer leurs erreurs, devaient être *abandonnés au bras séculier*, ce qui, d'après l'ensemble des textes et dans la pratique, équivalait à la peine de mort (1). Plusieurs synodes particuliers s'assemblèrent ensuite dans le midi de la France, à Toulouse (2), à Narbonne, à Béziers, à Albi (de 1227 à 1254), pour appliquer les principes posés dans le concile œcuménique de 1215, et pour en déduire une législation détaillée contre tous hérétiques, adhérents, accueillants, fauteurs ou défenseurs d'hérétiques (3). De plus, on vit paraître, vers cette époque, des bulles pontificales organisant l'inquisition des frères dominicains, et prescrivant l'exécution rigoureuse de la loi de l'empereur Frédéric II (1224) sur la punition de l'hérésie (4), des dissertations de l'évêque Guillaume de Paris et de saint Thomas d'Aquin qui préconisèrent l'emploi de la peine de mort dans cette matière (5), et enfin, même de la part de l'excellent Louis IX (égaré par saint Thomas), une loi qui livra aux flammes tous ceux qui seraient jugés hérétiques par leur évêque (6).

nare de suis terris universos hæreticos ab Ecclesia denotatos, fut exigée des rois de France jusqu'à Louis XVI inclusivement. — *Exterminare* signifiait ôter, faire disparaître (sans spécifier la manière).

(1) Dans un grand nombre de pièces officielles de ce temps, il est dit que les hérétiques qui, après leur arrestation, renoncèrent à leurs erreurs, devront, pour faire pénitence, être enfermés dans une prison leur vie durant, mais que ceux qui, même alors, refusent d'abjurer, devront être *abandonnés au bras séculier*. Cette antithèse parle assez clairement, ce nous semble. Voir, par exemple, la Bulle de Grégoire IX, de 1235, dans le *Corps du Droit canonique* (*Decretales Gregorii IX*, titre *De hæreticis*), les *Actes du concile de Tarragone* de 1242, et la Bulle de Paul IV, de 1559, qui renouvella tout ce que le saint-siège avait jamais prescrit au sujet des hérétiques.

(2) Décision de ce même concile de Toulouse (1229), sur la possession des Livres saints : « On ne tolérera pas que des laïques aient les livres de l'Ancien ou du « Nouveau Testament. Seulement, si quelqu'un, par dévotion, désire posséder un « Psautier, un Manuel pour les offices divins, ou les Heures de la sainte Vierge, « on pourra lui accorder cela, mais que ce ne soit pas en langue vulgaire; nous « le défendons de la manière la plus rigoureuse. » Chap. XIV.

(3) Voir les principales dispositions de ces conciles dans le savant et impartial ouvrage de M. Charles Schmidt, *Histoire et doctrines des Cathares ou Albigeois* (Paris, chez Cherbuliez, 1849), tome II, p. 174 à 224. Nous ne citerons qu'une seule de ces dispositions; elle ne fera que trop bien connaître l'esprit des autres. Le concile de Toulouse (1229, ch. 45) et celui de Béziers (1246, chap. 42) menacèrent les médecins qui oseraient prêter le secours de leur art à quelque personne hérétique ou soupçonnée d'hérésie!!!

(4) Par exemple, la Bulle d'Innocent IV (1243), dans Mansi, *Sacrorum Conciliorum Collectio*, t. XXIII, p. 586 et suiv. M. Schmidt en cite plusieurs autres de la même teneur. L'une d'elles (de Boniface VIII, 1298) a été insérée dans le *Corps du Droit canonique* (*Sexti Decretalium*, *De hæreticis*). La peine en question était celle du bûcher. *Vivi comburantur*.

(5) Charles Schmidt, t. II, p. 221 et 222.

(6) *Ordonnances des rois de France de la 3^e race*, par De Laurière, I, p. 475,

Dans cette triste énumération de monuments d'un zèle aveugle, arrêtons-nous un instant à la théorie de saint Thomas d'Aquin, car elle devint dominante en France. Ce théologien, surnommé l'*Ange de l'école*, déclara que l'hérésie est un péché digne de mort, parce qu'en altérant les dogmes de la foi, elle compromet le salut éternel; — que cependant l'Eglise, dans sa miséricorde, ne repousse pas de son sein l'hérétique qui désire y rentrer, mais que lorsque celui-ci, une ou deux fois exhorté, persévère dans ses erreurs, elle le retranche du nombre des fidèles par l'excommunication, et « l'abandonne pour le reste au pouvoir séculier, afin d'être exterminé du monde par la mort. » *Relinquit eum judicio sæculari à mundo exterminandum per mortem.* — Quant aux relaps, d'accord avec le concile de Narbonne (1235) et avec une décrétale d'Alexandre IV (1258), saint Thomas enseigne que non-seulement les relaps opiniâtres, mais même ceux qui déclarent vouloir être réconciliés à l'Eglise, doivent être abandonnés au bras séculier pour subir la peine capitale.

« Si les hérétiques qui reviennent à l'Eglise, disait-il, étaient toujours réintégrés, de façon qu'ils conservassent leur vie et leurs autres biens temporels, il serait à craindre que cela ne tournât au préjudice du salut d'autrui, et cela de deux manières : 1^o au cas où ils retomberaient dans l'erreur, ils pourraient en infecter d'autres personnes; et 2^o si on les voyait demeurer sans châtement, d'autres pourraient en prendre occasion de tomber eux-mêmes dans l'hérésie avec plus de sécurité. L'Eglise, il est vrai, non contente de recevoir au sacrement de la pénitence ceux qui, une première fois, quittent l'hérésie, conserve encore à ceux-ci la vie, et même quelquefois leur rend par dispense les dignités ecclésiastiques qu'ils possédaient auparavant, si leur conversion est jugée véritable; mais quand ceux qui ont été réconciliés une première fois tombent de nouveau dans l'hérésie, cela montre leur inconstance en matière de foi. Et, par conséquent, s'ils reviennent de nouveau à l'Eglise, on doit les admettre

ordonnance de Louis IX, année 1270. (Nous modernisons un peu le style et l'orthographe.) « Si quelqu'un est soupçonné de bouguerie (c'est-à-dire d'hérésie cathare; on croyait que cette hérésie était venue de la Bulgarie), la justice laïque « le doit prendre et envoyer à l'évêque, et s'il est convaincu, on le doit *ardoir* « (brûler), et tous les meubles sont au baron. De cette manière doit-on agir « avec l'homme *hérétique* (hérétique), lorsqu'il est convaincu, et tous les meubles « sont au prince ou au baron, selon le droit écrit aux Décrétales. » De Laurière ajoute en note : « Lorsque celui qui avait été soupçonné d'hérésie en avait été « convaincu en court de chrétienté (c'est-à-dire devant le tribunal ecclésiastique), « il était livré au bras séculier, qui le faisait brûler. » Voir aussi, dans Michelet, t. II, p. 634, ce que saint Louis disait des coups d'épée par lesquels il faudrait, selon lui, répondre aux objections des Juifs. Ce qui frappe le plus, quand on étudie les hommes du XIII^e siècle attachés à l'Eglise romaine, c'est l'impossibilité où ils étaient de supposer qu'on pût, *de bonne foi*, avoir des opinions religieuses différentes des leurs. Il fallait penser comme eux, ou se voir traité en impie. Encore Jésus-Christ avait-il défendu de tuer les impies. (Saint Matthieu XIII, 29.)

« au sacrement de la pénitence, il est vrai, mais non pas de façon qu'ils « soient délivrés de la sentence de mort » (1).

C'est là la doctrine affreuse qui prévalut, notamment dans l'Université de Paris, et qui, par le concile œcuménique de Constance, fut sanctionnée pour toute la catholicité. En effet ce concile, dans sa 44^e session, présidée par Martin V (février 1418), ordonna à tous les pouvoirs séculiers de « punir « par le feu, comme on doit punir les hérétiques relaps (c'est-à-dire sans « distinction d'impénitents et de pénitents), quiconque serait convaincu « d'avoir prêché, enseigné ou défendu les erreurs ou hérésies de Jean « Huss et de Jean Wiclef, condamnées par le concile, et d'avoir parlé de « Jean Huss et de Jérôme de Prague comme de personnages catholiques et « saints » (2).

Sans cette théorie sur les relaps, on ne comprendrait pas que Jeanne Darc ait été à la fois déclarée admissible aux sacrements et punissable à titre d'hérétique. C'est qu'elle fut rangée dans la catégorie des *hérétiques relaps pénitents*. Comme *relapse*, elle avait irrévocablement encouru la peine de mort; comme *pénitente*, on ne pouvait lui refuser l'Eucharistie. Ceci nous conduit à un rapprochement qui, pour paraître nouveau et peut-être même forcé (la routine a tant d'empire sur nos esprits!), n'en repose pas moins sur un fondement sérieux. Jean Huss, sommé de reconnaître l'autorité absolue du concile, réservait toujours celle de notre Seigneur Jésus-Christ. Jeanne Darc, quand on la pressa de se soumettre au jugement de l'Eglise (du pape, des évêques, etc.), répondit : *Notre Seigneur étant servi premièrement* (3). Comme le martyr de la Bohême à Constance, ainsi, à Rouen, seize ans plus tard, la pieuse vierge entendait en elle une voix divine plus forte encore que la croyance alors si universelle en l'infailibilité de l'Eglise. Tous deux plaçaient quelque chose au-dessus du tribunal de cette Eglise. Contre la sentence des évêques, tous deux déclaraient s'en rapporter à l'Evêque souverain du ciel. Tous deux, enfin, périrent en invoquant le nom de Jésus et en pardonnant à leurs juges d'ici-bas.

La doctrine cruelle de saint Thomas, confirmée par le concile de Constance, et la loi de saint Louis étaient encore en pleine vigueur en France lorsque éclata la Réformation du XVI^e siècle. Aussi la Sorbonne s'empressa-t-elle de condamner comme une erreur la proposition de Luther, que *brûler les*

(1) ... *Recipiantur quidem ad pœnitentiam, non tamen ut liberentur a sententia mortis*. Nous n'ajouterons aucune réflexion. *Archives du Christianisme*, 12 août 1854, p. 135, et *Manuel des Inquisiteurs*, par l'abbé André Morellet (1762), section des *Relaps*. *Summa theologiæ*, de saint Thomas d'Aquin, secunda secundæ, quæstio 11, art. 3 et 4.

(2) *Tanquam hæretici relapsi lapsi puniantur ad ignem*. Dans les 24 articles dressés par le concile contre les sectateurs de Huss.

(3) Michelet, *Hist. de France*, V, p. 132, 133, 145.

hérétiques est contraire à la volonté du Saint-Esprit (1), et obtint-elle bientôt des bûchers contre les « luthériens. » Elle n'avait pour cela, malheureusement, qu'à invoquer la jurisprudence antichrétienne suivie depuis plusieurs siècles.

Une remarque encore, et nous aurons fini ce triste sujet. Depuis que les principes de tolérance religieuse se sont, grâce à Dieu, répandus en Europe, on a souvent prétendu que les hérétiques du moyen âge furent punis à titre de malfaiteurs publics, de rebelles contre les lois civiles. L'étude des documents prouve le contraire. Les prescriptions les plus redoutables que le moyen âge ait promulguées contre les hérétiques ne renferment que des considérations tirées de l'ordre religieux. On punissait le chrétien hétérodoxe parce que ses erreurs, disait-on, offensent Dieu (2), le privent lui-même du salut éternel et nuisent à celui des autres. Cela est si vrai que, pour produire quelque texte qui paraisse infirmer cette assertion, l'on est réduit à appliquer à des sectes religieuses un passage des Actes du troisième concile de Latran qui se rapporte uniquement aux excès de la soldatesque des *routiers*. Bossuet ne travestissait pas ainsi l'histoire. Tout en racontant sans aucun blâme que l'hérésie des Vaudois était punie de mort, l'évêque de Meaux ne nie pas les bonnes mœurs de ces religionnaires. Il ne les représente pas comme des gens qui auraient mérité des châtimens par des crimes contraires à l'ordre civil. Et certes, s'il l'avait pu sans mentir à l'histoire, il ne s'en serait pas fait faute. Les seuls reproches qu'il ait su adresser aux Vaudois sous le rapport de la conduite morale, sont consignés dans un paragraphe de son *Histoire des Variations*, par lequel nous allons finir. Sur tous les points qu'il ne touche pas dans ce réquisitoire, son silence parlera assez haut.

§ 143. *Ce qu'il faut croire de la vie des Vaudois.*

« On me demandera peut-être ce que je crois de la vie des Vaudois, que « Rénier a tant vantée (3). J'en croirai tout ce qu'on voudra, et plus, si l'on

(1) *Hæreticos comburi esse contra voluntatem Sancti Spiritus*. La condamnation de cette proposition de Luther par la Sorbonne est du 15 avril 1521. (D'Argentré, *Collectio judiciorum de novis erroribus*.) Elle avait de même été condamnée par Léon X, dans sa bulle *Exsurge, Domine*, de l'année 1520 (error n° 33).

(2) L'argument favori était celui-ci : « On punit le crime de lèse-majesté humaine, à plus forte raison faut-il punir celui de lèse-majesté divine; car offenser la Majesté éternelle est beaucoup plus grave que d'offenser une majesté temporelle. Or les hérétiques, en déviant de la foi (*aberrantes in fide*), offensent « le Chef de l'Eglise, Jésus-Christ. » Voir, par exemple, la bulle *Vergentis*, d'Innocent III, dans les Décrétales de Grégoire IX, *De hæreticis* (*Corps du Droit canonique*).

(3) Reinier Sacchoni, inquisiteur dominicain, qui a écrit vers 1250 une *Summa de hæreticis*. Bossuet dit de lui qu'il a *marqué sincèrement le bien et le mal*, et qu'il nous a raconté *plus exactement qu'aucun autre les différences des sectes de son temps*. (*Hist. des Var.*, XI, § 54.)

« veut, que n'en dit Rénier ; car le démon ne se soucie pas par où il tiennne les
 « hommes. Ces hérétiques toulousains, manichéens constamment, n'avaient
 « pas moins que les Vaudois cette piété apparente. C'est d'eux que saint Ber-
 « nard a dit : *Leurs mœurs sont irréprochables ; ils n'oppriment personne ;*
 « *ils ne font de tort à personne ; leurs visages sont mortifiés et abattus par*
 « *le jeûne ; ils ne mangent point leur pain comme des paresseux, et ils*
 « *travaillent pour gagner leur vie.* Qu'y a-t-il de plus spécieux que ces hé-
 « rétiques de saint Bernard ? Mais, après tout, c'étaient des manichéens, et
 « leur piété n'était que feinte. Regardez le fond : c'est l'orgueil, c'est la haine
 « contre le clergé, c'est l'aigreur contre l'Eglise ; c'est par là qu'ils ont avalé
 « tout le venin d'une abominable hérésie. On mène où l'on veut un peuple
 « ignorant, lorsque après avoir allumé dans son cœur une passion violente,
 « et surtout la haine contre ses conducteurs, on s'en sert comme d'un lien
 « pour l'entraîner. Mais que dirons-nous des Vaudois, qui se sont si bien
 « exemptés des erreurs manichéennes ? Le démon a fait son œuvre en
 « eux, quand il leur a inspiré le même orgueil, la même ostentation de leur
 « pauvreté prétendue apostolique, la même présomption à nous vanter leurs
 « vertus, la même haine contre le clergé poussée jusqu'à mépriser les sacre-
 « ments dans leurs mains, la même aigreur contre leurs frères portée jusqu'à
 « la rupture et jusqu'au schisme. Avec cette aigreur dans le cœur, fussent-
 « ils à l'extérieur encore plus justes qu'on ne dit, saint Jean m'apprend qu'ils
 « sont homicides (1 Joann. III, 15). Fussent-ils aussi chastes que les anges,
 « ils ne seront pas plus heureux que les vierges folles dont les lampes étaient
 « sans huile (Matth. XXV, 3), et le cœur sans cette douceur qui seule peut
 « nourrir la charité » (4).

Style admirable sans doute. Une réflexion pourtant sera permise. Si les Vaudois ont mérité l'épithète d'*homicides* par cela seul que leur aigreur contre le clergé romain les décida à s'en séparer, quel nom fallait-il donner à ceux qui, pour se venger de cette séparation, firent tuer les Vaudois ? Mais le grand évêque n'a pas un mot de blâme pour les actes des bourreaux. Il ne voit de mal que dans les sentiments secrets qu'il prête aux victimes !

A. MUNTZ.

(1) *Hist. des Variations*, liv. XI, § 143. Reinier n'est, du reste, pas le seul inquisiteur qui ait parlé favorablement des mœurs des Vaudois. Tous leur rendaient sous ce rapport un témoignage favorable. Seulement, ils s'en dédommageaient en attribuant ces bonnes mœurs (*speciem pietatis, justitiam coram hominibus*, comme ils disaient) au démon, qui s'en serait servi comme d'un moyen de séduction. Même explication de la constance des Vaudois dans les supplices, et de leurs prières pour leurs persécuteurs. Tout ce qui, dans les Vaudois, pouvait rappeler les premiers chrétiens, était attribué par leurs adversaires à une ruse du Tentateur.

LETTRE INÉDITE DE JACQUELINE D'ANTREMONT

VEUVE DE L'AMIRAL COLIGNY

A FRANÇOIS HOTMAN.

1573.

Il existe une Vie latine et anonyme de l'Amiral de Coligny, intitulée : *Gasp. Colinii Castillionii magni, quondam Franciæ amirallii, Vita*. 1575, in-8°, s. l. — Autre édition de 1579. — Autre de 1644, Ultrajecti (Utrecht), in-42 (4). Cette Vie, qui est fort estimée, a été longtemps attribuée à Jean de Serres. Jean Decker (*de Scriptis adespotis*, cap. 14) la lui donnait. Le père Lelong, dans sa Notice qu'il lui consacre, dit : « Je ne trouve point d'autre preuve qu'il en est l'auteur que son nom écrit de la main de Pierre Dupuy sur un exemplaire qui lui appartenait, et qu'il a laissé à la Bibliothèque du Roi, et cette preuve me paraît convainquante. » Il ajoute pourtant que La Monnoye attribue ce même ouvrage à Jean Hotman, père de Jean Hotman, sieur de Villiers. Même mention au n° 31766 (t. III de la *Bibliothèque historique de la France*), avec cette remarque : « Il y en a, comme M. du Fourny, p. 969 de son *Histoire des grands officiers de la couronne*, qui l'attribuent à Jean de Villiers-Hotman, frère de François Hotman. » Puis Fevret de Fontette ajoute : « Cette Vie faite par un huguenot zélé, contient des faits assez curieux. Les Guises y sont maltraités, et le massacre de la Saint-Barthélemy s'y trouve détaillé avec les circonstances (concernant l'Amiral) qui l'avaient précédé. »

La *France protestante* n'a pas manqué de restituer définitivement cet ouvrage à François Hotman.

Si la question était encore douteuse, elle serait tranchée par la lettre autographe qu'on va lire, et qui fut écrite par la noble veuve de Coligny dès le 15 janvier 1573 (2), pour demander à Hotman d'écrire la vie de son illustre époux. Nous l'avons trouvée au tome XVI, fol. 100, du fonds dit des *Cinq-Cents de Colbert*, aux manuscrits de la Bibliothèque impériale. Hotman se mit de suite à l'œuvre et eut bientôt fini, car il écrit à Cappel que le magistrat de Genève « par une sagesse admirable, nouvelle, et qui n'a pas l'approbation de tous, n'a pas permis qu'on imprimât ici la vie de l'Amiral. » C'est par erreur que M. Sayous (*Etudes litt. sur la Réf.*) a vu dans cette désignation l'écrit que Hotman publia vers le même temps : *De furoribus gallicis*, etc. Le document que nous mettons au jour ne laisse plus aucune incertitude.

(1) Elle a été traduite en français et publiée avec des annotations, par D. L. H., Amsterdam, 1643, in-4°; et à Leyde, Elzévir., 1643, in-16 (moins complète que l'in-4°). Elle a été réimprimée à Paris en 1665, in-16, sous le titre de : *Mémoires de messire Gaspard de Colligny, seigneur de Chastillon, admiral de France*.

(2) Par un *lapsus calami* évident, elle a écrit 1572 pour 1573.

A Monsieur Othoman.

Monsieur Othoman, si les seuls escrits d'éloquence ont rendus immortels les noms des illustres et grands capitaines ou empereurs, sans que le temps qui effasse toutes choses leur aie sçu effasser leur nom et mémoire, et que Pisistratus, l'un des trente tyrans d'Athènes, n'ait voulu parler au philosophe Damonidas, et Philippe, roy de Macédoine, ait plus vaincu de villes par l'éloquence de Théomastes que par la force de ses armes, ne trouvez étrange, je vous supplie, si j'ai essayé de réveiller votre plume pour laisser à la postérité autant de témoignages de la vertu de feu monseigneur et mari, que nous ennemis la veulent désigner. J'estime que nostre Seigneur aura compassion de nostre calamité, et asseurez-vous, Monsieur Othoman, que si jamais mes enfans ou moi avons quelques biens, je vous assurerai que nous n'oublierons ce que saint Paul a dit : Si nous vous semons des biens spirituels, c'est bien la raison que nous recueillons des vivres temporels. Je fais ceste comparaison pour ce qu'il n'y en peut avoir de l'excellence de la Parole de vie avec la petitesse de tout ce qui est au monde. Aussi quand je aurois moyen de vous donner cent fois plus de biens que je n'en ai, ce seroit moins que rien auprès de ce que vous faites pour mes enfans et moi, estimans, après le salut de l'âme, l'honneur plus que les biens. Nostre Seigneur vous donne heureux contentement et parfaite félicité. De Saint-André de Brior, le 15 de janvier 1572 [1573?].

Vostre plus affectionnée, certaine et à jamais meilleure amie,

JACQUELINE D'ANTREMONT.

UNE CONFÉRENCE THÉOLOGIQUE A NIMES

ENTRE

DANIEL CHAMIER, MINISTRE DE MONTÉLIMAR

ET LE JÉSUITE COTON

1600.

Jusqu'ici nous n'avons guère fait place aux disputes théologiques des temps passés, et l'on ne peut que nous en savoir gré. Elles offrent pourtant parfois un intérêt historique, qu'il nous est permis d'y chercher,

en laissant de côté la partie *théologomachique* de ces controverses, pour mettre en relief la partie narrative et pittoresque; c'est ainsi que nous allons donner quelques extraits de l'ouvrage fort rare intitulé : *Les Actes de la Conférence tenue à Nismes entre Daniel Chamier, ministre du saint Evangile, pasteur de l'Eglise de Montélimar, et Pierre Coton, jésuite, prédicateur audit Nismes, publiez maintenant par ledit Chamier, pour faire voir les faussetés de ceux que Coton a fait imprimer à Lyon par Estienne Tantillon, sous le nom de P. Demezat*. A Genève, Gabriel Cartier. 1604. In-8° de 256 pages.

Si l'on se reporte à la piquante entrevue du 22 novembre 1607, entre Chamier et le père Coton, à Fontainebleau, sous l'œil narquois de Henri IV, telle que Chamier lui-même l'a si bien notée en son *Journal* (1), on trouvera d'autant plus curieuse la joute que le jésuite avait provoquée et soutenue contre le célèbre pasteur de Montélimar sept ans auparavant, on sera bien aise de les voir en présence dans ces documents originaux où leur physionomie respective se montre au vif, et telle qu'elle est restée pour la postérité.

Coton avait pris les devants. Nous apprenons par un Avis de l'imprimeur (daté du 24 juin 1604), expliquant le titre même transcrit ci-dessus, qu'un « homme de paille ou de Coton, surnommé Demezat (2), » avait osé publier de soi-disant *Actes de la Conférence de Nismes*, etc., et prétendre que c'était pour rétablir la vérité altérée dans le compte rendu de Chamier : or, ce compte rendu n'avait pas encore vu le jour. « Il y a six mois que les Actes de Coton volent, et son advertiseur est si « abesti de dire que nous l'avons précédé, n'ayans achevé qu'un mois entier « après que son libelle est sorti de la presse. Ces gens-ci feront donc un « Calendrier tout nouveau, et mettront Juin à la place de Janvier, de Février « ou de May. » Le livret de Coton-Demezat (3) avait en effet été achevé d'imprimer le 24 mai, tandis que celui de Chamier venait seulement d'être terminé à Genève ce jour même, 24 juin. Et cependant on lisait dans l'Avertissement de Demezat, que « M. Chamier ayant esté si osé que de publier « lesdits Actes pleins d'absurdités, dépravations, faussetés.... » Pour le coup, le père Coton s'était un peu trop pressé, et il se trouva pris à son piège, car sa publication, au lieu d'être, comme il l'alléguait faussement, la réfutation de celle de Chamier, se trouva au contraire réfutée et confondue par celle-ci, arrivant en second.

C'est de quoi se prévaut Chamier en ces termes : « Je publie ces Actes... « assez tard, dira quelqu'un. Et certes ils le pouvoient bien estre plustôt... « Mais si ne suis-je pas marri des choses qui sont survenues, et ont dé- « layé ceste publication; puisque tant de choses se sont passées depuis en

(1) « Coton me témoigna beaucoup d'affection, disant que ce que nous « avions escrit l'un contre l'autre, c'estoit ayant tous deux un bon but et pour « la gloire de Dieu, estant d'accord de la majeure, mais non de la mineure... » (*Bull.* t. II, p. 307.)

(2) « Faux ou vrai, on sait le nom, » dit-il encore page 49. « Très bon escolier d'un si habile maître, » dit-il ailleurs (p. 203). Ce même Demezat avait déjà publié, quelques semaines après la conférence, une lettre adressée au cardinal, lettre où les faits étaient entièrement dénaturés, et dont le père Coton s'était fait le colporteur à Avignon, Grenoble, Lyon, etc. (ci-après p. 236).

(3) Ou Demezat-Coton, dit encore ailleurs Chamier.

« la farce jouée sous le nom de *collationnement*, qui mettent au jour et
 « les convilleries de mon homme et ma sincérité. Joint l'avantage que je
 « ne prise pas peu, de la publication qu'en a faite P. Demezat, qui a servi
 « en ceci à Coton, comme La Ramière à Gontier, taschant l'un et l'autre
 « d'affubler du manteau de son impudence la honte de leurs abuseurs. Le-
 « quel avantage ne sera pas petit, à qui voudra comparer la naïveté des
 « Actes à ces effronteries : et n'est-ce pas beaucoup, que le sieur Coton
 « n'ait publié que les menteries, moy ne publiant que la vérité!... »

L'ouvrage de Chamier est un récit animé de tout ce qui se passa en cette conjoncture ; il y encadre, en les accompagnant de remarques, les procès-verbaux des sept sessions ou séances, qui eurent lieu du 27 septembre au 3 octobre 1600 ; puis il raconte comment la Conférence fut terminée et ce qui en résulta. Voici le début, où le portrait du Père Coton est tracé avec verve et, l'on peut dire aussi, avec vérité :

« Au mois de may de l'année 1600, il advint à Pierre Coton, jésuite, de publier un livre du sacrement-sacrifice de la Messe, dont il avoit longtemps auparavant menacé le sieur André Caille, pasteur de l'Eglise de Grenoble, pour repartir sur la Conférence par escrit, qui avoit esté publiée l'année auparavant⁽¹⁾. Je m'estudiaï d'être des premiers à le recouvrer, et y employai ou perdis quelques jours, le lisant avec beaucoup d'étonnement qu'un homme qui vivoit avec réputation de n'avoir pas mal employé le temps de la jeunesse aux escholes, eust commencé à se mettre au jour par un escrit si mal basti. Escrit qui n'a pour son langage qu'une perpétuelle afféterie de certaines façons de parler non ouïes auparavant, et toutes de son cru, avec des périphrases recherchées par dépit, et en outre plein d'une certaine escorcherie du grec et du latin, qui sent sa pédanterie à toute teste. — Escrit, de qui les discours ne s'entretiennent pas mieux que des haillons descousus, comme si les paragraphes n'estoient trouvés que pour un nom honorable de ce qu'autrement l'on appelle un coq-à-l'âne. — Escrit, de qui les preuves sont ou faussetés grossières, ou perpétuelles suppositions, ou sophismes à peine bien séants à ceux qui débattent au fond d'une classe à qui trompera son compagnon. — Escrit, enfin, plein de honteuses calomnies, tantôt en gros contre tout le corps de ceux qui font profession de la religion qu'il impugne, tantôt en détail contre les particuliers, nommément contre celui à qui il a affaire...

« Or, me trouvant meslé dans ces calomnies, je ne pus me tenir de lui en escrire, selon que desjà, depuis deux ans et davantage, nous avions eu assez espaisse communication par lettres, quelquefois aussi de bouche : au

(1) *Conférence par escrit entre Pierre Coton, jésuite, et André Caille, ministre du saint Evangile*. S. C. 1599. In-8° de 131 pages. — *Response aux allégations de P. Coton, jésuite, où il est monsté que les censures faites par lui publiquement en ses sermons, à Grenoble, sur la traduction de la Bible imprimée à Genève, sont nulles*. Par Benj. Cresson, ministre de la Parole de Dieu en l'Eglise de Grenoble. A Genève, 1599. In-8° de 91 p.

commencement avec beaucoup de douceur et modestie ; sur la fin avec beaucoup d'aigreur, pour s'estre iceluy, tout à coup et sans occasion, desbordé en des violences estranges, lesquelles il a depuis publiées en son Apologétique. Je mis donc la main à la plume pour me plaindre à luy-mesme des faux blâmes dont il me chargeoit, et, de mesme main, pour luy donner quelque goust du mérite de son livre, sur lequel je sçavois que sa partie travailleroit à fonds, je luy marquai un rôle assez long des allégations dont il avoit farci ses pages ; sans pourtant m'obliger à ramasser tout, adjoustant pour la clôture que je m'offrois luy soutenir l'accusation de telles faussetés, soit de bouche ou par escrit, comme il l'aimeroit mieux. »

Chamier raconte ensuite que, faisant un voyage à Nîmes, il porta lui-même sa lettre ; mais Coton était à Avignon, où il la lui envoya. Le jésuite se mit alors à préparer sa justification, à laquelle il travaillait depuis trois mois environ, lorsque, « s'enflant de vanité, » il prend nouveau conseil, nouveau dessein, pour, avec un grand éclat, pousser avant sa gloire, pousser avant ma honte. Adresse au consistoire de l'Eglise de Nîmes la grande réponse qu'il me faisoit, et l'accompagne de ceste lettre :

P. Coton à Messieurs du Consistoire de Nîmes.

« Messieurs, j'ay pitié de vous : on vous trompe, on vous enivre de
 « bourdes, on met votre honneur en compromis, et, ce qui est plus à des-
 « plorer, vos âmes en voye de perdition. Et vous triomphez en vos ruines !
 « Au nom de Dieu, permettez que vous soit utile ce peu de temps qui me
 « reste entre vous, de vive voix ou par escrit, et, s'il se peut, en toutes les
 « deux manières. Pour l'une, vous recevrez la réponse aux passages in-
 « culpés de faux par M. Chamier, avant-courrière de celle que je minute à
 « l'inventaire de M. Moynier. Pour l'autre, je vous supplie trouver les
 « moyens, puisqu'ils sont entre vos mains, que nous puissions conférer
 « charitablement deux fois la semaine sur les points de nos controverses,
 « et voir, comme je vous en ai requis autrefois, quelle est sur iceux la vo-
 « lonté de Dieu par les saintes Escritures, et quelle la créance des saints
 « Pères à l'ouverture des livres. On vous a fait voir les papiers volants de
 « M. Chamier ; on a imprimé le cayer de M. Moynier ; donnez autant de
 « temps et d'attente lecture aux feuilles que je vous envoie (pour après
 « les adresser, quand bon vous semblera, à qui elles se rapportent), que je
 « vous offre de prompté volonté pour quand il vous agréera me rendre au-
 « tant d'effet que d'affection.

« Votre plus humble serviteur selon Dieu,

« PIERRE COTON, *de la Compagnie de Jésus.*

(*Et par apostille :*) Messieurs, vous serez advertis comme demain, porte

« ouverte, nous continuerons, Dieu aidant, au Chapitre, l'oculaire vérification, sur les originaux, des passages que je vous envoie par écrit. »

Le chanoine Aymini est chargé de porter ce message au consistoire, le mercredi 20 septembre. Il le fait tardivement, pour arriver après la séance, afin de gagner huit jours, et faire cependant courir le bruit des vaillances du jésuite, qui ne faisoit que chercher son ennemi. Mais les sieurs Chalas et Cheiron rassemblent de nouveau le consistoire tout exprès dès le lendemain matin, et on envoie de suite le grand cahier à Chamier, qui le reçoit le vendredi 22, avec des lettres par lesquelles on le sollicitait de venir, pour rabattre les bravades de son adversaire. En attendant, le consistoire lui avait répondu en ces termes :

Réponse du Consistoire au Père Coton.

« Monsieur Coton, pour réponse à la vostre, nous sommes contraints de vous dire que nous avons compassion et prions tous les jours pour ceux qui, trompés par vous et vos semblables, au lieu d'écouter le principal pasteur et évêque de nos âmes, suivent l'étranger et ceux qui ensorcelent tellement les mal avisés, que, les abusant par paroles de persuasion, leur content des fables, pour butiner les âmes en les dévoyant de Jésus-Christ, l'unique chemin pour la vie éternelle. Le Seigneur et ses apôtres nous ont découvert tels séducteurs, qui couverte ment introduiront des sectes de perdition, et, par paroles desguisées, feront trafic des per-sonnes... Puisque vous recherchez d'être convaincu en face de vos im-putures, nos très chers frères, MM. Moynier et Chamier, qui ont imputé de faux les passages de votre livre de la Messe, ne sont si loin qu'ils ne puissent se rendre ici pour, à l'ouverture des livres, vérifier les fausetés de vos allégations... Nous n'avons estimé estre nécessaire faire lecture de votre réponse à M. Chamier. Ains, tout aussitost elle a esté donnée à M. Chalas, pour la faire rendre seulement là où elle s'adresse. Quant à la conférence sur les controverses qui sont entre nous, touchant la religion, nous l'accepterons, assurés d'avoir permission de MM. les magistrats de nostre religion : ayez la mesme assurance des vostres. Et sur ce, nous demeurons au Seigneur vos plus affectionnés.

« Ceux du Consistoire de l'Eglise de Nismes :

« Et, pour eux, Ursy, greffier dudit Consistoire. »

Cette lettre fut portée par M. Cheiron, docteur ès droits. Nous laissons de côté tous les pourparlers qui s'en suivirent, pour arriver au fait. « Reçues que j'eus, continue Chamier, les dépêches de Nismes, je les communiquai au Consistoire de l'Eglise de Montélimar, qui, tout considéré, trouve nécessaire que je fasse le voyage, et nomme M. Alain du Four, avocat et

ancien de l'Eglise, pour m'accompagner et servir de tesmoin de ce qui se passeroit. C'estoit le vendredi au soir. Le samedi j'apportoï et emballoï des livres qui m'estoient nécessaires. Le dimanche fut pour l'exercice de nostre piété. Le lundi matin nous prenons la poste, laissant un voyage qu'il falloit faire le lendemain à Crest, où se tenoit le colloque de nos Eglises, et y envoyons les excuses de nostre absence, qui furent trouvées raisonnables. Or, trouvasmes-nous les postes si mal fournies, à cause de quelques grands qui couraient en mesme temps, qu'il ne fust possible de coucher à Nismes. Mais nous y fumes le mardi de bon matin, qui estoit le dernier des six jours marqués au sieur Coton par le sieur Cheiron. Je n'y trouvai des pasteurs de la ville que le M. de Chambrun, étant absent M. Moynier; y trouvai aussi M. de Massouverain, qui y preschoit cette semaine, et partit le samedi. M. Gigord, pasteur de l'Eglise de Montpellier, vint le vendredi au soir, et M. Moynier fut de retour le samedi. Voilà les noms de tous les pasteurs qui ont assisté à la conférence. Moins de deux heures après mon arrivée, je priaï les sieurs Chalas et Du Four de faire savoir ma venue au sieur Coton. Ils s'y en vont, accompagnés d'un notaire et de témoins, pour rendre les choses plus assurée. Trouvent qu'il estoit au logis de M. de Sourdis, archevesque de Bordeaux et cardinal, arrivé en la ville dès le jour auparavant. Cela fait, on s'adresse au sieur Aymini, hôte du sieur Coton. A peine achève-t-on de parler à lui que le sieur Coton arrive. A lui donc s'adresse le sieur Chalas, dit qu'il apporte des nouvelles qui devoient le réjouir, que j'estois arrivé expressément pour le soutien de la lettre qu'il avoit reçue de ma part, qu'il choisisse donc le lieu, le temps et les personnes. Il respond qu'il estoit aise de ma venue, qu'il remettoit à Messieurs les magistrats tout ce choix, estimoit toutefois que pour ce jour on ne pouvoit commencer, parce qu'il seroit empesché après ledit sieur cardinal, feroit néanmoins response sur le tout à l'après-dinée. On luy dit qu'il seroit bon que le cardinal y assistast, qu'il feroit bien de moyenner cela : comme de fait, il promit de s'y employer. Quelques heures après, comme nous estions à table, on nous porte un billet écrit et signé de la main du sieur Coton, que le cardinal désirait se trouver en la conférence, pour tant qu'il falloit commencer dès le jour mesme à une heure après midi.»

« Telles furent les préparatives dispositions et approches de la conférence : pour laquelle donc nous nous trouvasmes à l'heure dite au logis du Roy, nommé la Thrésorerie, qui avoit esté baillé par MM. les consuls audit sieur cardinal, lequel pour ce jour assista en habit violet, comme archevesque, hormis qu'il avoit le bonnet rouge. Assistait aussi M. de Valernaud, évesque de Nismes, puis MM. de Calvière, juge criminel, et de Rozel, lieutenant principal, qui furent les modérateurs de l'action tant qu'elle dura. Y eut aussi deux conseillers du Parlement de Toulouse, item les autres sieurs magistrats, tant d'une que d'autre religion : MM. les consuls, plusieurs avocats, nommément les principaux et plus anciens, et grand nombre d'autres notables et bons habitants. Avant toutes choses, je demandai qu'il y eût des secrétaires, nommés d'une part et d'autre pour prendre les actes : ce que M. de Sourdis trouva raisonnable, et sans autre formalité me de-

manda de nommer le mien, qui fut le sieur Isaac Cheiron; ensuite le sieur Coton nomma pour lui M. Trémondi, chanoine et conseiller, clerc au présidial. Cela fait, je demandai, puisqu'il estoit question d'une chose qui concernoit et l'honneur de Dieu et nos consciences, qu'il me fust permis, selon nostre coutume, de faire ma prière à Dieu. A quoy M. le cardinal, M. le lieutenant Rozel, et tous les autres de la religion romaine s'opposèrent... Il fut accordé qu'un chacun feroit sa prière à part soy et secrettement. Ce qui fut fait, et après on commença d'entrer aux discours.

« Or, ces discours, je me délibère de les représenter avec toutes les particularités qui s'y passèrent, autant que la mémoire me les pourra fournir, sans fausser la vérité. Dès le commencement, Messieurs les secrétaires recueillirent, selon leur jugement, le sommaire de ce que l'un et l'autre disoit; mais ce fut fort peu. Alors nous nous mîmes à leur nommer tout du long ce que nous voulions ou proposer, ou répondre: dont l'ouverture fut faite par le sieur Coton et reçue très volontiers par moy... »

Le combat théologique s'engage donc et se poursuit durant sept séances (du 27 septembre au 3 octobre). Passons de suite à l'incident qui y mit fin et à ce que Chamier appelle la farce du collationnement, qui s'ensuivit.

Le lundi 2 octobre, « M. Boucaud, avocat du roi, en la chambre [de l'Edit] de Castres, estant arrivé à Nîmes dès le jour auparavant, fut prié d'assister à la conférence. Il le fit en ceste session (séance) et aussi en la suivante, estant de séjour pour attendre Monseigneur du Fresne-Cañaye, président de ladite chambre (4). »

« Le soir du mardi, arrive en effet à Nîmes Monseigneur du Fresne-Cañaye... Il venoit de la cour, qui se trouvoit en Savoye... J'eus l'honneur de souper à sa table chez M. le garde des sceaux, et l'entretenir du commencement et progrès de la dispute, dont j'achevai le discours par une prière que je lui fis de nous rendre utile sa venue par un bon règlement, lequel nous eussions à suivre pour nous contenir dans les bornes de la question. Il y avoit beaucoup de gens d'honneur présens, et de Nîmes et d'Uzès, qui pourront m'en rendre tesmoignage, si besoin est. Le lendemain, nous ne faillîmes pas, le sieur Coton et moi, de nous rendre au lieu accoutumé... attendant la venue de MM. les modérateurs, qui estoient cependant assemblés au logis de M. le président du Fresne, avec tous les magistrats, tant d'une que d'autre religion. Je ne sçai point les propos qui furent là tenus, d'un côté et d'autre. Si Demezât a eu des mouches qui les luy aient éven-

(4) Voir ci-dessus, page 26, note 2. Il est à remarquer que ce personnage essentiellement politique était alors à six mois de son abjuration, qui eut lieu en avril 1601. Le rôle qu'il joue ici est digne d'attention. On trouvera un peu plus loin quelques nouveaux détails qui le concernent.

tés, je m'en rapporte à ce qui en est : bien crois-je que ce qu'il en dit, il n'oseroit en ouvrir la bouche en la présence de ceux qu'il se licencie de nommer. Tant y a qu'enfin, voici arriver à nous MM. de Vignoles, juge des conventions, et de Bonald, lieutenant ordinaire, avec charge de dire à l'oreille, au sieur Coton et à moi, que M. du Fresne nous mandoit pour parler à lui en son logis. On parla, toutefois, plus à lui qu'à moi... Nous allâmes donc. Arrivés que nous fusmes, Monseigneur du Fresne nous fit un assez long discours : « Qu'il avoit appris de MM. les magistrats toutes
 « les particularités qui s'estoient passées en la conférence, et que nous nous
 « y estions très bien portés, mesmement pour le regard de la modestie.
 « Qu'il eust désiré luy-mesme d'y pouvoir assister, pour son contentement.
 « Mais qu'il sçavoit l'intention du roi estre que les disputes touchant la
 « doctrine de la religion ne soient point permises en son royaume (1) : en-
 « core qu'il trouve bon qu'on fasse paroistre ceux qu'en soustenant leur
 « parti, on pensera s'estre portés en mauvaise conscience; comme il avoit
 « permis ce qui se passa à Fontainebleau entre les sieurs Du Plessis et D'E-
 « vreux. Qu'il pensoit, suivant cela, que si nous nous fussions contenus
 « dans les termes de la matière pour laquelle nous estions rassemblés, qui
 « estoit l'accusation de faux en quelques allégations, il se fust pu faire que
 « ce qui estoit commencé se fust achevé. Mais que nous estant jetés en des
 « lieux communs de la doctrine desbattue dès si longtemps, sur laquelle,
 « quoique nous nous portassions fort modestement, tant y a que les assis-
 « tants se passionnoient; de sorte qu'il en estoit à craindre quelque chose
 « de pis, il ne pouvoit moins faire, en passant par le lieu, que de nous in-
 « hiber la continuation de ladite dispute; nous laissant toutefois la liberté
 « de recourir à Sa Majesté, qui pourroit y pourvoir, sur les requêtes qui
 « lui en seroient présentées. Qu'autrement faisant, il craignoit d'en avoir
 « des reproches de Sadite Majesté.

« A tant acheva Monseigneur le président. Le sieur Coton repartit : « Qu'il sçavoit rendre toute obéissance au roy, comme il l'avoit bien monstré, lorsque, par des lettres escrites au Parlement de Provence, Sa Majesté lui fit faire commandement de sortir hors la ville d'Aix, non pour aucun sien forfait particulier, mais pour en faire, par sa résidence audit lieu, quelque espèce de préjugé pour le restablissement de tout l'ordre en France. Que ce qu'il vouloit donc dire, il n'entendoit pas que ce fust pour désobéir aucunement ou à la volonté du roi, ou à l'ordonnance de Monseigneur, qui représentoit sa personne : seulement qu'il le supplioit qu'on eust égard à son honneur, tant intéressé par l'accusation de fausseté. Que pour les discours où il s'estoit jeté sur les points de la doctrine, il y avoit esté nécessité par

(1) Voir *Bull.* t. II, p. 440, ce que Henri IV dit à Chamier, en 1608, au sujet des disputes.

sa partie. Qu'il supplioit, toutefois, qu'il plust à Monseigneur de prescrire des lois et conditions à la dispute, toutes telles que bon lui sembleroit, dans lesquelles il promettoit de se contenir doresnavant. »

« Comme il eut achevé, je dis de mon costé : « Que ce que le sieur Coton avoit dit, que je l'avois nécessité à ses digressions, se trouveroit autrement, et par les actes, et, comme je m'assurois, par le tesmoignage des assistants, qui sçavoient combien de fois je les leur avois reprochées. Que son ordinaire estoit pour peu que je nommasse quelque chose incidemment, ou qu'il se rencontrast quelque mot dans les passages allégués, fust par lui ou par moi, de prendre le large pour entasser des lieux communs les uns sur les autres. Au reste, que je m'estois promis ce bien de la venue de Monseigneur; que, selon sa sagesse et autorité, il nous apporteroit du remède à telles confusions, pour faire continuer la conférence, et paisiblement comme elle avoit commencé, et par bon ordre. Que j'avois tant plus d'occasion d'estre marri, que, tout à coup et contre toute attente, on interdisit une chose qui ne pouvoit estre que de grand fruit, si elle s'achevoit comme il falloit. Que je me joignois donc aux requestes du sieur Coton, desquelles je suppliois qu'on fist bonne considération; que je ne doutois point qu'il ne prist résolution de se contenir doresnavant suivant ses promesses. Et pour mon regard, j'avois assez montré en tout ce qui s'estoit passé combien j'avois d'envie de presser ce pour quoi j'estois venu, et ne sortir point de mon accusation. »

« Ce fut en sommaire tout ce qui se discourut d'un costé et d'autre; mais Monseigneur répliqua, en un mot, « qu'on ne sçauroit lui faire « changer d'avis, qu'au reste, les actes demeureroient entre les mains pour « nous servir autant que de raison; et que nous avions toute liberté de « continuer par escrit, le roy n'entendant nullement d'empescher cela. » Ce fut la fin : en laquelle Demezat passe une mensonge qu'il a apprise de son père, qui s'en est fait ouïr souvent ainsi qu'il se verra ci-après (1). Dit donc que Monseigneur le président lui avoit permis de répondre par escrit. Cela ne fut jamais dit par la considération particulière de sieur Coton, mais bien en général de la continuation de la dispute autant pour moi que pour lui : Comme je m'en sers aussi, publiant le reste des faussetés dont je l'accusois, puisqu'il ne nous fut permis d'en toucher que les deux premiers articles.... Pour revenir au propos, après ses deffenses, « chacun, dit « Demezat, se retira, excepté M. Chamier, lequel, avec une troupe des siens, « s'en alla derechef à la Thrésorerie, donna le tour de salle, dit devant le « peuple qui estoit là : Du moins le champ nous est demeuré. Thrasonade, « qui depuis a servi de risée à plusieurs, et a esté des autres appropriée au

(1) En donnant ailleurs un autre démenti à Demezat : « C'est une *cotonine*, dit Chamier : mieux ne pourrois-je dire fausseté. » (Page 197.)

« proverbe : *Lepus vellit barbam leoni mortuo.* » — Menteries. Je m'en retournay voirement à la Thrésorerie, où le peuple nous attendoit, où estoient les secrétaires, où estoient mes livres, où estoient surtout les actes (procès-verbaux). Mais le sieur Coton y fut aussi bien que moi. Que le champ me fust demeuré, je ne le dis point, et pour tout ne parlay point au peuple. Quand je l'eusse dit toutefois, je n'eusse ni fait du Thrason, ni faussé la vérité; non pas tant pour ce que je parlay le dernier, car je laisse aux femmes d'attribuer cela à gain de cause : mais pour ce qu'en la chose le sieur Coton demeure convaincu de deux faussetés; en cela mesme de tant plus condamnable, que, n'ayant de quoi les soustenir, il n'a voulu pourtant les confesser. La chose a montré si j'ai redouté la vie, en présence d'icelui, pour me parler à ceste heure d'un « lion mort : » mais il faut que la vanité paroisse là où elle est; et elle n'est nulle part du monde si avantageusement qu'en la panse des jésuites.

« Or, au sortir de chez Monseigneur le président, au descendre mesme des degrés, il y eut un de mes amis, et personnage de marque, qui me dit que, dans le conseil mesme où fut prise la résolution de l'interdiction, il y avoit je ne sçais lequel, qui avoit lasché quelques mots de brusler les actes. Encore un autre, comme je fus dans la Thrésorerie, me dit qu'il avoit entendu quelqu'un, après toutes les harangues ci-dessus couchées, et en sortant du mesme logis, dire qu'en toutes façons il les falloit perdre. Cela fut cause que tout soudain je trouvoy moyen de retirer l'original des mains de M. Cheiron. Original signé non-seulement de lui, mais aussi de M. Trémondi, au bout de chaque session, qui mesme durant toute l'action avoit esté gardé par ledit sieur Trémondi, comme celui du sieur Trémondi par le sieur Cheiron, selon qu'il fut advisé dès le premier jour pour éviter tous soupçons. Tout ce mercredi donc se passa ainsi, sans autre chose faire ni dire. Se passa tout de mesme façon le jeudi suivant : se passa mesme tout le vendredi, jusques sur le soir tard qu'on commença de nous parler de remestre les actes entre les mains de MM. de Calvière et Rozel, qui avoient esté les modérateurs. En mesme instant j'eus avis de plusieurs conseils, assemblés par le sieur Coton en divers lieux, que je marquerai bien à un besoin, avec leurs tenans et aboutissans, comme on dit. Cela me donna l'alarme plus chaude de perdre les témoignages de mes avantages. Quand j'eus fait sentir que je ne m'en dessaisirois pas, alors on parla de collationner et parafer les deux originaux, afin qu'ils en fussent tant plus authentiques et moins sujets à la falsification. Prétex te du tout beau. Je ne le refuse pas aussi; mais je demande d'estre présent en la collation avec le sieur Coton, et que mon original me demeure enfin. Sur cela on ne se feint point à dire qu'on vouloit les retenir, et en despescher des copies à qui on voudroit. Je dis que je voulois donc qu'on me permist de faire une copie,

laquelle seroit en mesme instant que les originaux collationnée, parafée et enfin signée tout de mesme, afin qu'elle me servist d'original. Je remontrai cela le samedi matin à MM. de Calvière, juge criminel, et d'Aguillonet, conseiller, qui trouvèrent la condition raisonnable, et promirent d'en parler au conseil. Sur laquelle espérance, je vais tout soudain faire mettre la main à ladite copie. Mais des personnages de qualité m'avertissent alors qu'on se roidissoit toujours à avoir les originaux : si bien qu'il n'y avoit pas de meilleur moyen que de les faire marcher hors de Nismes. Ce que je fis tout soudain, les adressant à Uzès à M. Brunier, pasteur de l'Eglise, où je les pris le lundi suivant. Et le fis de tant mieux, que je vis le moyen du collationnement perdu pour l'heure ; d'autant que M. Trémondi, l'un des secrétaires sans lequel cela ne se pouvoit faire, estoit parti ceste même matinée, prenant le chemin d'Allez, pour baiser les mains à Monseigneur le Connestable (qui y estoit fraîchement arrivé) de la part du Chapitre : et que M. le criminel, avec M. le lieutenant Rozel, et autres magistrats, s'apprestoient pour les mesmes occasions à partir le lendemain, comme ils firent. Ce qui nécessairement mettoit ceste collation en des grandes longueurs, et il me falloit avoir esgard à mon Eglise, qui estoit incommodée par mon absence. Messieurs les magistrats estant sortis du conseil, et sur le midi, voici venir un huissier qui m'intime une ordonnance de la cour.... »

Cette ordonnance de la Cour présidiale intimait à Chamier et à Coton la défense de rien publier jusqu'à ce que les actes de la Conférence fussent collationnés et paraphés par les modérateurs.

« Je séjournai encore en la ville tout ce jour et le lendemain dimanche, continue Chamier. Le lundi matin je me résous à partir, estimant avoir assez fait de séjour pour donner le loisir et le moyen au sieur Coton de me faire savoir ses volontés. Voyant donc qu'il ne me sonnoit mot, je pensai de retourner à mon Eglise : mais ainsi que je voulois monter à cheval, arriva M. Cheiron avec un notaire et des tesmoins, pour me sommer, à cause du commandement qui lui avoit esté fait par la Cour, de lui remettre entre les mains les actes que j'avois retirés... »

« L'an mil six cens, et le 9^e jour du mois d'octobre, avant midi, par-devant moi notaire royal de la retenue de Nismes, soubsigné, et présents les tesmoins cy-après nommez, se seroit présenté maistre Isaac Cheiron, docteur ès droitz, advocat en la Cour présidial de Nismes : lequel a sommé et requis M. maistre Daniel Chamier, ministre de la Parole de Dieu en l'Eglise réformée du Montélimar, de lui vouloir rendre les actes de la conférence que ledit sieur Chamier a eue avec M. maistre Pierre Coton, jésuite, lesquels actes, l'exposant lui auroit baillez incontinent après la conférence et vérification des passages accusez de faux, rompue et interdite par M. le président du Fresne, et messieurs de la Cour et Siège

présidial dudict Nismes, à la reddition desquels actes, ledit exposant est contraint, par ordonnance desdits sieurs magistrats de la cour de M. le seneschal de Nismes, à peine mesmes d'y estre contraint par corps, autrement à faute de ce a protesté contre ledit sieur Chamier de tout ce qu'il peut et doit protester de droit, de tout despens, dommages et intérêts; et requis actes à moy, notaire.

« Ledit sieur Chamier a respondu estre vray qu'ayant eu avis que quelques-uns de ceux qui favorisent au sieur Coton, dès lors qu'il fut proposé de rompre la dispute, parlèrent de jeter les actes au feu, il les retira des mains dudit sieur Cheiron, se fondant sur l'expresse déclaration qu'avoit fait monseigneur le président du Fresne, que les actes, estant entre les mains des conférents, leur serviroient comme de raison. Que depuis se passèrent deux ou trois jours sans qu'on lui dist mot de les rendre, ni de les collationner, encore qu'il eust divers avis de plusieurs allées et venues que faisoit ledit sieur Coton et autres, pour cest effect. Sur quoi il seroit entré en des appréhensions, que, sous quelque prétexte on voulust obtenir ce qu'on n'osoit demander ouvertement, qui fut la cause que dès le samedi matin, septième du présent, avant l'intimation de l'ordonnance de la Cour, et sçachant le despart de M. Trémondi, secrétaire, les mit hors de ses mains et les envoya en Daupiné, ne pouvant n'estre esmeu de l'appréhension qu'on lui donnoit de perdre les tesmoignages autentiques de l'avantage que Dieu lui a donné. Déclare donc ne pouvoir les remettre pour le présent, ès mains dudit sieur Cheiron. Offre toutesfois, arrivé qu'il sera audit Montélimar, d'en faire une copie, laquelle il fera collationner en présence du Magistrat du lieu, et deuëment parafer; l'envoyer audit sieur Cheiron pour la faire collationner et signifier par l'un et l'autre des secrétaires, et, si on veut, par messieurs les modérateurs : voire par le sieur Coton, s'en servir si on la lui envoie pour original, et la suivre, pourveu néantmoins qu'il n'y soit rien changé qui importe à la substance des choses qui se sont passées.

« Ledit maistre Cheiron a protesté comme dessus, et requis acte.

« Fait et récité à Nismes dans la maison de M. maistre Antoine Chalas, docteur et advocat : ès présences de sire Pierre Malet, marchand, M. maistre Jaques Pineton de Chambrun, ministre de la Parole de Dieu, M. maistre Jean Chalas docteur ès droit, et M. Claude Guiraud, dudict Nismes, et moy Jean Petit, notaire royal, dudict Nismes. »

« Cet acte ainsi fait, je pars, pour coucher à Uzès. Je prie ceux qui prendront la peine de lire ces actes de ne s'ennuyer de toutes ces petites particularités que je ramasse. Je proteste que j'y suis contraint par les insolences du sieur Coton et de ses compagnons, qui ont esté extrêmement soigneux de desguiser toute la vérité, en faisant courir divers bruits, pour faire croire que ce n'a esté de mon fait que pure supercherie. Ils ont fait grand cas de ce que j'avois gardé les actes, et veulent qu'on prenne pour tesmoignage, que je ne voulois point de collation. « On s'est esbahi, dit « Demezat, du refus que fit M. Chamier de rendre l'original des actes, « faisant accroire qu'il les avoit envoyés au Montélimar : chose qui mons-

« tre assez ce qu'on en disoit, qu'ils avoient esté falsifiés et que partant il « redoute de les produire, et ne veut permettre qu'ils soient collationnés, « selon tant la coutume que l'ordonnance de la Cour..... » Je pense qu'on recognoistra aisément la nécessité qui m'est imposée de défendre mon innocence, et, par conséquent, de particulariser le menu de ce qui s'est passé, et toute ceste suite de la conférence, par où j'espère qu'il apperra que le sieur Coton a moins visé à la vérité, qu'à ce en quoy il establit tout son honneur, c'est de paroistre je ne sais quoy de grand : pour à quoy parvenir il n'espargne artifice quelconque, ni de vanité pour se louer, ni de hardiesse pour me calanger.

« Environ les trois heures après midi de ce jour, dont j'estois parti le matin, le sieur Coton vint au logis de monsieur Chalas, qu'il sçavoit bien estre le mien, demande si j'estois parti, s'estonne quand on lui dit qu'oui, comme s'il n'en eust rien sceu, comme s'il fust venu en intention de me rencontrer, à quoi il n'avoit osé penser plustost. Quand on lui dit que mon Eglise avoit besoin de moy, il mascha je ne sçais quoi d'une permission du Roy, laquelle si on obtenoit, il faudroit bien que j'absentasse mon Eglise pour plus longtemps. Vous eussiez dit qu'il ne pensoit qu'à la poursuite et sollicitation de cela. Il lui fut dit que quand la considération de son honneur la lui auroit fait poursuivre jusques à l'obtenir, il devoit s'asseurer que je me porterois partout où la raison voudroit. Il demanda que c'estoit que je voulois faire des actes, ayant ouï que je pensois à les publier; si ne lui sont-ils pas, dit-il, si avantageux comme il croit. Cela se verra, lui dit-on, mais il en pense bien autrement. Sur cela il jeta quelques reproches de la collation : mais on lui dit que les originaux estoyent signez. Si parla du soupçon de fausseté, disant que les deux originaux se trouveroient contraires en plus de vingt endroits. Je supplie les lecteurs de prendre garde à ce traict : car il est lasché en un temps qui suffit à faire voir le jour à travers de ceste finesse quelque épaisse qu'elle soit. Mais, je vous prie, comment pouvoit-il affermer cela de la contrariété des originaux, lui qui ne les avoit jamais eus tous deux ensemble, pour les comparer? C'est donc deviner à lui que de le dire ainsi. Et ce dernier, qu'est-ce, sinon donner soupçon de soi-mesme, et de ce qu'il desseignoit? Toutesfois la suite descouvrira mieux le tout, et fera voir combien peu j'ay pensé à la falsification. Avant que sortir de ce pourparler, le sieur Coton demanda de nouveau au sieur Chalas, le roole des passages par moi allégués en la dernière session : et il les lui nomma l'un après l'autre. Cela vaut encore le peser; car qu'est-ce qu'on pouvoit attendre de lui, s'il eust respondu sur-le-champ, comme il demandoit, ou le lendemain comme nous pensions; puisqu'encore cinq jours après, il n'avoit pas veu les passages dont il s'agissoit? Certes, il est ainsi, que ces gens ne se conduisent rien moins que par un jugement mûr, ou par une bonne

conscience, mais seulement par une folle passion et vaine bombance, se faisant à croire que, pourveu qu'ils puissent bien gazouiller en poussant hors tout ce qui leur vient à la bouche, le triomphe leur sera tout prest et ne faudra que corner victoire.

« Arrivé que je fus au Montélimar, je travaillai en toute diligence à la copie des actes, que j'avoys promis d'envoyer pour la collation, et achevée que je l'eus en grande diligence, je l'adressai au sieur Chalas, le priant d'avoir soin de tout ce qu'il falloit y faire ; et ensemble une lettre au sieur Coton, en ceste sorte.

« Monsieur Coton, j'envoÿe à M. Chalas une copie de l'original que j'ai
 « des actes de nostre conférence. Vos allées et venues, vos consultations
 « en divers endroits, que je vous nommeroyz bien à un besoin, le langage
 « de ceux qui avoyent parlé de mettre les papiers au feu, et le refus des
 « ouvertures plus que raisonnables que je faisoys pour la collation : tout
 « cela me donna l'alarme pour ne m'en dessaisir pas. Or si on ne me
 « demandoit autre chose que la collation, on a de quoi se contenter, car
 « ceste copie servira assez, laquelle si on me renvoÿe en forme authen-
 « tique, c'est à dire bien signée par les secrétaires, je promets de m'en
 « servir et renvoyer l'original, si besoin est. Je l'ai signée, faites-en autant,
 « si bon vous semble, pour donner à cognoistre que la publication ne vous
 « faschera pas. Vous me parlastes de vous rendre le papier que m'avez
 « envoyé pour l'augmenter : je refusai cela, et vous promis toutesfois,
 « qu'avant que travailler à la réfutation, j'attendrois vos augmentations
 « encore tout ce mois : regardés donc à me faire sçavoir vostre résolu-
 « tion, afin que je sache moi-mesme que c'est que je dois faire. Pour la fin,
 « puisqu'il vous est clair que la mauvaise cause que vous soustenés vous
 « fait rechercher des faussetés et recevoir peu d'honneur à les opiniaster,
 « vous devriez penser à vostre concience, en donnant gloire à Dieu par un
 « bon renoncement à tout ce qui vous détient en erreur, et vous fait y
 « détenir les autres. C'est le seul moyen de vous rendre honorable, et de
 « couvrir toutes les fautes passées qui avilissent tant tout ce qu'autrement
 « Dieu a mis de beau en vous. Je le désire et en prie le Seigneur. Du
 « Montélimar, ce 17 octobre 1600. »

« CHAMIER. »

« Le sieur Coton se trouva hors de Nismes et à Beaucaire. On l'attendit quelques jours, mais enfin le sieur Chalas s'adresse au sieur Hannibal d'Eymini, chapoine et hoste dudit Coton, pour lui rendre la lettre et entamer les propos de la collation, en lui faisant voir la copie des actes. Il en appert par un acte du 25 octobre receu par maistre Michel Ursi, notaire

royal. Enfin revient le sieur Coton, et, après quelques façons, on se trouve chez M. le Juge criminel, assavoir messieurs Chalas et Cheiron d'un costé, et messieurs Coton et Trémondi de l'autre. M. le lieutenant Rozel n'y fut point, s'excusant sur quelques occupations. Quand on se fut mis sur le propos de la collation, la première chose que demanda le sieur Coton, ce fut que le sieur Cheiron n'y assistast du tout point. Estoit-ce pas une belle desmarche, refuser mais bien rejeter la présence du secrétaire qui avoit esté nommé par moi? D'un, par conséquent, qu'il devoit rechercher quand bien il eust refusé d'y estre; d'un enfin, sans qui on ne pouvoit bonnement rien faire? Mais on résista fort et ferme à une demande tant incivile. Il passa de là à une autre, c'est qu'il lui seroit permis d'adjouster sa réplique à la dernière session, et qu'on y mettroit que c'estoit suyvnt l'ordonnance de monsieur le président du Fresne. On lui répliqua ne pouvoir consentir à ce qu'il y fust ainsi parlé de l'ordonnance de monsieur le président, mais bien qu'on trouveroit bon que sa réplique fust adjoustée, en marquant le jour que cela seroit fait, et après la dispute rompue depuis tel jour et à sa réquisition. Sur quoi fut longtemps contesté sans pouvoir tomber d'accord. Enfin le sieur Coton dit qu'il laisseroit le tout au sieur Trémondi, et que, dans huit jours, on feroit ladite collation, pourvoyant à tout par avis commun. Ainsi se sépara-t-on pour lors. Ces huit jours expirés, fut ledit sieur Trémondi chez monsieur le Criminel, portant un bobulaire ayant trois fois autant de corps que tous les actes ensemble. C'estoit ceste response qu'on vouloit adjouster aux actes; mais monsieur le Criminel dit qu'il la falloit m'envoyer; n'estant raisonnable qu'après l'interdiction de la dispute, on y innovast aucune chose. Autre sollicitation ne se fit de ce costé-là. Cependant le sieur Coton semoit ses vanités, en divers bruits faux qu'il faisoit courir. Voici une sienne lettre qu'il escrivit à un capitaine du Montélimar, dans laquelle on pourra recognoistre sa conscience :

« Monsieur et bon ami, ce mot est pour vous signifier le regret que tous
 « les catholiques de Languedoc ont en leur âme, de ce que la conférence,
 « dont vous avez ouy parler, entre monsieur Chamier et tous les ministres
 « circonvoisins et moi, a esté interrompue par leurs menées, et par l'autorité
 « de monsieur du Fresne-Canaye, président en la chambre mi-partie de
 « Castres. C'estoit un coup du ciel et l'un des beaux moyens qu'on eust
 « sceu désirer pour aider une ville telle que celle-ci, et qui se peut appeler
 « la fille aînée de Genève. Tout, grâces au Père de lumière et protecteur
 « de vérité, y estoit, sans controverse en matière de controverse, à nostre
 « avantage; et bien que leur coustume soit de corner victoire après leur
 « desroute, voire mesme après leurs cendre et poudre, si est-ce que les
 « plus apparents et judicieux d'entre eux ne désavouent qu'il estoit du tout

« expédient pour eux et pour l'honneur de leurs pasteurs, qu'on coupast
 « broche. Trop d'esbranlement se faisoit d'heure à autre. Si l'affaire ne me
 « concernoit en personne outre la cause qui nous est commune par indivis
 « avec la gloire de Dieu et le bien de son Eglise, je vous en dirois davantage
 « et coucherois ici les particularités : mais il sera plus séant, que vous les
 « appreniez d'ailleurs; seulement ai-je voulu vous en tracer ce mot, comme
 « à celui que j'aime et que j'honore particulièrement, tant pour vous saluer
 « à l'occasion de cest honneste homme qui m'en a requis et qui vous rendra
 « la lettre, que pour vous prier, avec tous les bons catholiques, de sup-
 « plier ce bon Dieu de faire renaistre souvent semblables rencontres, l'évé-
 « nement desquels est, par sa grâce, à nous lucre récent, à nos adversaires
 « dommage émergeant. Je lui requiers d'avoir pitié de tant de pauvres
 « âmes esgarées qui ne lui coustent rien que le sang et la vie de son Fils,
 « par les mérites duquel il lui plaise aussi de vous accroistre ses grâces et
 « bénédictions. Je vous envoie un apologétique : chose que j'eusse fait
 « plustost, si plustost la commodité se fust présentée de ce faire; vous le
 « recevrez s'il vous plaist, de telle affection que je le vous offre, et que je
 « demeure, Monsieur, vostre plus humble serviteur selon Dieu,

« PIERRE COTON, *de la compagnie de Jésus.* »

« Voyez-vous la vanité? Reconnoissez-vous l'imposture? *Tous les minis-
 tres circonvoisins*, dit-il. Hercule nouveau! Combien qu'encore le proverbe
 ne veut pas croire, qu'Hercule peust fournir à deux; et cestui-ci en ter-
 rasse tout à la fois une vingtaine. N'a-t-il pas bien de quoi chanter son triom-
 phe? Puis, nous voici encore les coups du ciel remis sur les rangs. C'est la
 phrase qui sert tant aux jésuites pour abestir le peuple. Derechef, tout estoit
 à leur avantage, et l'estoit sans controverse. Les actes en tesmoigneront :
 en tesmoigneront aussi ceux qui ont esté présens. Et il ose parler du juge-
 ment des principaux d'entre nous? Mais donc, qui? quand? où? Impostures.
 Ce sont vos fantaisies, Coton, que vous attribuez à qui il vous plaist. Ce sont
 vos songes, dont vous accusez ceux qui ne furent jamais si fiévreux d'y
 penser. Enfin il se faisoit tous les jours trop d'esbranlement. C'est moi,
 vraiment : car il en fut un grand, quand après que vous eustes si à certes,
 voire avec engagement de vostre honneur, nié qu'il y eust aucun livre nommé
Index Expurgatorius, ainsi seulement, l'indice des livres prohibés par le
 Concile de Trente; on vous en convainquit en face de toute la compagnie,
 produisant l'exemplaire, dans lequel pourtant, et vous et les vôtres, empes-
 chastes qu'on leust aucune chose. C'en fut un autre, ce beau *Crac* le voilà,
 sorti de vostre bouche (1), pendant que parqué en posture de Missifiant, vous

(1) On voit par un autre passage (page 202) que Coton, voulant représenter l'instant de la transsubstantiation, en avait exprimé l'instantanéité par un *Crac*,

nous exposiez par ces termes tous emphatiques, termes tous divins, termes de la vraie cresse de la théologie de Tournon; nous exposiez, dis-je, les hauts mystères de l'instant de votre dite Transsubstantiation. Termes aussi dont vous savez que les enfans firent merveilleusement bien leur profit. C'en fut un autre encore, quand pour la fin, et pour la bonne bouche de la session qui se trouva enfin la dernière, vous dites tout haut que vous me soutiendriez en dispute, quand je voudrois, qu'un prestre fait plus de mal à se marier qu'à putasser. Théologie toute sainte, toute nette, toute céleste; bref le miroir, mais bien la source de chasteté. Je pense que ce sont là ces grands esbranlemens, ces admirables coups du ciel, qui rendoyent stupides dès lors vos partisans; vous rendent vous-mesme extatique depuis, quand vous y repensez. Je le veux bien, et vous permets volontiers de vous égayer en cela, puisque c'est votre meilleur: je m'en vais suivre l'histoire de la collation.

« Ces huit jours de délai que le sieur Coton avoit donnés estans expirés, et n'y ayant autre propos de collationnement que ce que j'ai dit que fit le sieur Trémondî envers monsieur le Criminel, le sieur Chalas se remet sur ses sollicitations; sollicité lui-mesme par l'édition des impudences de Demezât, ausquelles on avoit déjà fait voir le jour, s'en va donc sommer le sieur Trémondî... »

« Voilà les diligences faites en mon nom, ajoute Chamier. Reste un autre acte qui contient la réponse du sieur Eymini, laquelle il avoit promise, et les répliques qui lui furent faites... »

« Voilà où moururent, et comment moururent toutes les poursuites de la collation. Poursuites esquelles, quand on vit si espais retentir la demande d'accepter la dernière réponse par escrit; qui ne void que c'estoit l'anguille sous roche? que c'estoit le tout des désirs du sieur Coton? Car il n'y a pas apparence, que si son principal eust esté la collation, qu'il l'eust abandonnée pour un accessoire, et n'eust pas esté fait en homme d'esprit. Combien qu'il n'est pas besoin de ceste conjecture, puisque le discours de Demezât, tant plein de calomnies, faussetés et impostures, donne très clairement à conoistre combien peu on se soucioit de la vérité des choses passées. Le sieur Eymini a bien fait de le désadvouer, et de se fâcher qu'on l'attribuast

le voilà! (Phrase merveilleusement théologique, dit Chamier, et bien relevée aussi par l'assistance.) Ce mot, qui rappelle la formule des prestidigitateurs: Passez, muscade! était digne du fameux petit père André.

D'Aubigné n'a eu garde d'oublier à l'occasion cette bouffonnerie si caractéristique. Son baron de Fœneste y fait encore allusion lorsqu'il dit plaisamment avec son accent gascon: « A quiconque père Couton en promet (une pension), c'est autant de varré (de fait)... Et comme il dit en preschant de la transsubstantiation, dès que les paraules sont dites, c'est *Crac! il est dedans*, » (*Avent. du baron de Fœneste*, Ed. Mérimée. Coll. Jannet, p. 85.)

à son révérend père : car tous meschans traits sont reniables. Et crois bien que si on en recherchoit mesme un peu de près le sieur Coton, aussi bien le renonceroit-il, comme ceste sottise, qu'il a intitulée *La teste de M. Caille*. Mais ce n'est pas tout un, dire nenny, et se purger. Pour le moins est-il très vray (outre les indices qu'on peut recueillir du style) qu'il a semé l'un et l'autre, en faisant des présents de sa propre main : comme je sçay qu'il en a fait en ceste ville de Montélimar et à Valence. Mais considérons le reste. Ils se plaignent à demi-bouche de ce que j'avois envoyé une copie écrite et signée de ma main. Voyez si cela peut s'accorder avec le doute qu'ils feignoient d'avoir que je ne falsifiasse les actes. Car quel plus beau moyen de m'y surprendre que cestuy-là ? de me descrire m'y ayant surpris ? Mais ce n'estoit ni ce lièvre ni ce giste qu'ils cherchoient. Quoi donc ? seulement qu'il eust la dernière parole. Voyons donc sous quel prétexte. Premièrement, qu'il estoit le soustenant. En après que monseigneur le président en avoit prononcé. Raisons vaines l'une et l'autre. Je l'avois accusé voirement, et en ce cas, il eust peu s'il eust voulu se tenir sur les termes de respondant : mais les actes monstrent qu'il ne le fit pas, et aima mieux se porter pour argumentant. Pourquoi donc le dernier à lui, plustost qu'à moi ? En après, cela peut estre bon, quand on n'avance rien de nouveau : mais qu'on se tienne à avancer des argumens ou passages et autorités non produites auparavant, et puis dire : Je ne veux pas qu'on reparte sur cela, c'est demander qu'on lui livre son ennemi lié et garrotté. Et je m'assure que quand on en eust ouvert le propos, soit à Monseigneur le président, soit à messieurs les magistrats, ils n'eussent jamais commandé de me taire, sinon après avoir cognu que c'eust esté du discours du sieur Coton. Davantage, quelle impertinence est-ce au sieur Coton, quelle foiblesse de jugement de voir la dispute rompue contre l'ordre, et par une autorité absolue, puis presser sur cela l'ordre de la dispute ? Quant au dire de mondit seigneur le président, ou il fut très mal compris, dès lors qu'il fut prononcé, ou il a esté calomnieusement exposé depuis. Il parla voirement de la plume : mais c'estoit pour la continuation de la dispute. Dispute qui ne comprenoit pas seulement la journée qui avoit pour lors au sieur Coton : mais aussi tout le reste, autant qu'il en eust peu suivre, jusques à un entier esclarcissement de tous les articles de mon accusation. C'estoit cela qu'on remettoit à la plume, qu'on remettoit à l'estude. C'est à quoi le sieur Coton doit penser, et s'y disposer, puisque je publie tout d'un bout à l'autre, pour monstre combien maigrement il sçait excuser ses fautes qui sont si grossières. Et de grâce, qu'il me die, pourquoi il se tourmente plus de ceste journée que de tant d'autres articles, esquels, je l'ay non-seulement accusé, mais publié, mais encore puis-je dire, descrié comme faussaire ? Que ne se plaint-il, qu'à lui qui est ainsi accusé, ainsi intéressé en son honneur, on ne donne non pas

une journée, mais autant qu'il lui en falloit pour se justifier? Quel plus grand intérêt avoit-il en cest article qu'en cinquante et tant d'autres? Sans doute, il n'y a que sa passion qui le gouverne : et elle l'empesche de voir plus loin que son nez. Quant à moi, je ne serai pas si vain que lui : ains déclareray, dès ceste heure, que je ne prétends aucun avantage à avoir parlé le dernier, sinon en cas qu'il ne réfute ce que j'y ay avancé. Pourtant, s'il a de quoy, hardiment, qu'il se mette sur les rancs. On lui a permis la plume : je la lui permets aussi, et l'exhorte de s'en servir. Que je voye un peu s'il a quelque chose de plus courageux, de plus sçavant, de plus solide, que ses maistres, que Bellarmin, que Coster, que Grégoire de Valence, que Richeome, qui ont fait semblant de ne voir point une partie des passages de l'antiquité dont je me suis servi, et sur l'autre ne disent rien qui vaille.

« Il y a bien d'autres particularités en ces procédures qui pourroyent estre relevées. Mais je les laisse à la discrétion des liseurs, pour représenter le dernier acte de ceste tragicomédie ; ainsi puis-je bien l'appeller, pour le grand bruit que menoit une telle vanité. Le sieur Coton donc ayant prins congé de ceux de sa religion, partit de Nismes, s'en va en Avignon, où s'imprimoit le discours de Demezat. De là s'en va à Grenoble, d'où enfin il m'escrivit une lettre de soldat, toute de fougues, toute de colères, toute de rodomontades. Et je lui fis response pour rabatre son audace, sans me soucier pourtant de relever par le menu tous les points, desquels on pourra assez recognoistre le conte qu'il faut faire, par la lecture des actes. »

A Monsieur Chamier.

« Monsieur Chamier, on sçavoit assez qu'une mauvaise cause ne se peut
« défendre qu'avec supercherie. On voyoit assez que la dispute et conférence
« vous cuisoit : chacun assez jugeoit que vous auriez de la peine à mendier
« ça et là cataplasmes propres ou impropres à consolider vos playes, sans
« vous tant travailler à vous rendre plus injurieux, plus reprochable, plus
« ridicule. Injurieux en mon endroit, reprochable en vos déportements, ri-
« dicule en vos excuses : et qui plus est, encore désobéissant à justice.
« Quelle dispute s'est jamais faite, de laquelle les actes n'ayent esté colla-
« tionnés sur les originaux? Quels originaux ont esté authentiques sans
« estre signés par les modérateurs ou arbitres, par les secrétaires, et par
« les antiparties? Quels modérateurs ou arbitres reçoit-on, sinon ceux aus-
« quels l'on se veut rapporter et l'on se doit fier? Quelle confiance se desfia
« jamais et fit jamais mauvais jugement des siens propres? Quel jugement
« bien fait se servit jamais, pour toute défensive, de prétexte? Quel pré-
« texte, de n'obéir au Roy et à justice? Quelle justice, de vouloir estre et
« le premier et le dernier à respondre tant de vive voix que par escrit,

« quoique demandeur ? Quel demandeur qui ne veut recevoir les responses
 « quand elles sont offertes, et qui fait tousjours l'agresseur ? Quel aggres-
 « seur qui fuit la lice provoqué tant de fois au combat ? Quel combattant qui
 « veut batailler sans adversaire ? qui après les inhibitions va sur les lieux,
 « arpeute la salle, et se vante que la place lui demeure ? Quel place d'hon-
 « neur peut demeurer à celui qui ne couvre sa honte qu'avec un plus grand
 « et signalé déshonneur ?

« La charité chrestienne, Monsieur Chamier, m'a commandé de vous repré-
 « senter ces choses, et vous prier de les mettre en considération. Ce faisant,
 « je vous rends bien pour mal, et je pratique en vostre endroit le précepte
 « de correction fraternelle, d'autant plus que vous avez les yeux bandés ; et
 « que vos plus intimes ne vous l'osent dire, sçachant combien la vérité
 « aisément vous offense. Il vous cousta cher devant les hommes de juge-
 « ment, et ne vous cousta rien de dire devant les moins versés, que vous
 « aviez envoyé au Montélimar l'original des actes, quoiqu'ils fussent à
 « Nismes, tant vous craigniez la touche, et redoutiez qu'ils fussent mis au
 « net et au vray. Il vous sembla bon de faire le zélé, exposant bras, veines,
 « sang et vie, plustost que d'obéir à la Cour, ne prenant garde au tort ex-
 « trême que vous inférez à vos Eglises prétendues réformées, de les faire
 « paroistre maistresses de rébellion, comme si leur coustume estoit de
 « n'obéir que quand bon leur semble au Roy et à justice. Vous cuidiez de
 « bien rencontrer pour vous mettre en crédit et faire estimer, sinon vostre
 « dire, du moins vostre dictation, grinçant des dents, et disant que vous
 « mourriez plustost que de vous dessaisir des actes, qui ne sont non plus
 « vosres que miens : et causant qu'on les vouloit brusler, pour en empescher
 « l'impression et publication, et ne vous apperceviez que ce faisant vous
 « vous montriez petitement meublé de bons discours : attendu que, pour
 « empescher ladite promulgation, ce seroit assez à messieurs les modérateurs
 « (s'ils le voyoyent ainsi, et jugeoyent estre à propos) de les parafer et
 « signer, veu l'ordonnance du présidial. Où estoit donc vostre perspective ?
 « où vostre estimative ? où vostre sapience ? où vostre discours ? Je voy que
 « c'est : il estoit question de mettre non au feu, mais en lumière, lesdits
 « actes, et de leur faire prendre le jour et la clarté, tant par la collation que
 « vérification d'iceux. Chose que vous redoutiez : et partant qu'il vous falut
 « courir à l'advance, et empescher ce que vous craignez, faisant contenance
 « de le souhaiter de toute vostre âme, de toutes vos forces et de toute vos-
 « tre pensée. Sur quoi quelqu'un dit très à propos, que comme en dispu-
 « tant vostre principale armeure et plus assurée cuirasse estoit de tenir
 « bonne mine, et de bien remplir toutes les dimensions d'une chaire : ainsi
 « qu'à force de beaux semblans, vous vouliez, en mirifique, faire croire
 « aux simples qu'il y avoit de l'ineffable, de l'ἄρρητον ἀνεκλαλητόν et du

« τινὶ πρὸς τοὺς ἐν ὑμῖν : et qu'à l'opposite par mes écrits la pa-
 « pauté seroit grandement incommodée. Or ne vous paisez plus de vanité.
 « Votre lettre me fut rendue à Beaucaire, avec acte de notaire ; le terme
 « que j'avois donné de séjourner à Nismes estant expiré, assavoir après la
 « Toussaints, lorsqu'on jugeoit que je n'y retournerois plus, je rebrousse
 « carrière pour tousjours vous faire soubre de raison : me présente à M. le
 « Criminel : on me remet au lendemain, un jour passe et l'autre après en
 « délais : à peine puis-je assembler vos gens le 3, ayant cherché M. Chalas,
 « chez lui, ce qui le mit tellement en humeur, qu'il cuida se despassionner,
 « et n'eust esté la présence de deux magistrats qui se trouvèrent là, il eust
 « bien esclaté et desbordé d'autre sorte, ainsi qu'il s'est jacté. Enfin on
 « comparoit chez M. le Criminel. Je demande deux choses, l'une d'estre
 « receu à la collation des actes, faite sur les originaux, comme porte le
 « jugement de la Cour ; l'autre qu'on veuille recevoir ma response par escrit,
 « suivant ce qu'en avoit esté dit par M. du Fresne. On refuse l'un et l'autre.
 « Au lieu de l'original, on présente une copie, non-seulement signée, mais
 « écrite de vostre main, c'est-à-dire telle qu'il vous avoit pleu de la faire.
 « Je remontre, telles procédures estre suspectes, pour ne rien dire de plus
 « aigre, tant plus qu'elles estoyent jointes à la désobéissance, et accompa-
 « gnées de meffiance à l'endroit de M. le Criminel, mesmement là présent :
 « que toutesfois pour leur faire voir combien j'estois désireux que le public
 « ne fust frustré du fruit qui en pouvoit réussir, j'estois content de colla-
 « tionner sur ladite copie, pourveu qu'on m'assurast que ma duplique seroit
 « insérée et incorporée dans les actes, signée et parafée par les secrétaires
 « et par messieurs les modérateurs, ainsi qu'il avoit esté jugé équitable.
 « Qu'autrement M. Chamier, qui estoit l'agresseur et le demandeur, se
 « trouveroit le premier et le dernier tant de vive voix que par escrit. On nie
 « que M. du Fresne en ait parlé : M. le Criminel l'affirme ; j'offre d'abondant
 « de le faire attester à toute la Cour et à plus de 50 personnes. Je me con-
 « tente qu'on y mist une clause, par laquelle il seroit dit que ma dernière
 « response auroit esté baillée quelques jours après, pourveu qu'on adjous-
 « tast que je l'avois présentée dès lors, et que c'estoit en suite du com-
 « mandement qui nous avoit esté fait. M. le Criminel trouve qu'il estoit
 « raisonnable (parole qu'il réitéra trois ou quatre fois). Ni pour cela. Ils
 « demandent temps à y penser et à prendre conseil. On leur donne huit
 « jours de terme à délibérer. Je prends le chemin d'Avignon, où j'estois
 « pièce attendu. L'octave expirée, M. d'Emini leur présente l'original de
 « M. Trémond, ma copie, ma response. Ils refusent tout. L'advent et la
 « promesse m'appellent à Grenoble. Qu'est-il de faire ? M. Chamier, que
 « dois-je croire de vous ? que dois-je dire de vous ? Je proteste, devant les
 « anges et les hommes, vos déportements estre tels, qu'ils sont plus que

« bastants à faire détester en suprême degré vostre prétendue religion et
 « indubitable irréligion : et vous adjure au nom de Dieu, ou de ne jamais ne
 « traiter des choses qui concernent le salut des âmes, ou de changer de
 « façons de faire, de dire et d'escrire. Ceste feuille servira pour vous faire
 « cognoistre que nous entendons assez pourquoi au vray vous avez mis
 « tant d'obstacles à la collation authentique dont il estoit question. Que si
 « la vérité vous escorne, d'autant que le mensonge vous aveugle, patience
 « et meilleure résolution. Adieu. De Grenoble, viii décembre 1600. Vostre
 « ami, si vous l'estes de Dieu,

« PIERRE COTON, *de la compagnie de Jésus.* »

A Monsieur Coton.

« Voire, voire : c'est le moyen de couvrir vostre honte, Monsieur Coton,
 « que de vous mettre en colère et rodomonter de loin. Les chiens en font
 « ainsi, après qu'on les a bien estrillés. Mais si vous estes sage, vous vous
 « garderez d'appeller mauvaise nostre cause, jusques à ce que vous ayez
 « autant d'avantage sur moy comme Dieu m'en a donné sur vous : avantage
 « si manifeste, qu'il ne vous reste que le recours ordinaire des mauvaises
 « consciences, assavoir l'imposture : tesmoin ceste belle lettre sous le
 « nom de Demezat, laquelle vous allez semant, comme un empoison-
 « neur, ses emplastres : dans laquelle, outre les faussetés toutes ordi-
 « naires qui concernent l'action, vous vous estes peint en posture d'un
 « nouveau miracle, fraîchement esclos par quelque coup du ciel, pour la
 « restauration de la pauvre sainte mère Eglise romaine. Car il n'y a rien si
 « dru semé que les desmesurées louanges de vostre éloquence, de vostre
 « mémoire, de vostre sçavoir, de vostre jugement ; par une partie desquelles
 « il vous souvient que sans rougir, et par modestie jésuitiquement nouvelle,
 « vous commençastes vostre harangue du samedi : afin crois-je, que puisque
 « les autres ne vous cornioient, vostre bouché au moins vous servist de
 « trompette. Je ne sçay pourquoy vous m'appellez injurieux en vostre en-
 « droit : si c'est injure de se contre-garder de vos artifices, j'avouë le crime :
 « certes, je vous ay injurié, et plus que vous ne voudriez, pense encore avoir
 « donné occasion aux autres de vous injurier comme cela : mais si vous
 « entendez vous faire tort, je me contente que ce ne soit pas à vous d'en
 « juger. Mais pourquoy reprochable en mes déportements ? Si ne sçauriez-
 « vous me convaincre d'une seule fausseté, non pas mesmes m'en accuser,
 « là où je suis toujours prest à vous faire honte des vostres, en toutes les
 « façons que vous voudrez. Pourquoi encore ridicule en mes excuses ? Vous
 « devriez au moins en avoir cotté quelcune, pour faire voir que vous ne
 « parlez pas tout de colère. Mais ne m'appellez jamais rebelle à la justice,

« sans vous ressouvenir de l'affront qu'à ce propos M. Chalas vous fit recevoir en la présence de M. le Criminel. Et qu'est-ce que vous pouvez dire par ceste pointe : *Quelle justice de vouloir estre le premier et le dernier à répondre tant de vive voix que par escrit, quoyque demandeur ? Quel demandeur ! qui ne veut recevoir les responses quand elles sont offertes, et fait toujours de l'agresseur ?* Ce me sont des énigmes, ou peu s'en faut. Il est bien vray que la dispute fut rompue sur la dernière fois que je parlay : mais oseriez-vous dire qu'il y ait eu de l'artifice de mon costé ? Et quand vous voudriez tant avant sortir des bornes, je m'en rapporterais à Messieurs les magistrats de Nismes, tant d'une religion que d'autre, qui savent tout ce qui en est : m'en rapporterais à M. le président du Fresne-Canaye, et M. Boucaud, avocat du Roi, qui savent que, le jour auparavant, je les avois suppliés de régler la dispute, pour vous faire tenir pied à boule ; à quoi Messieurs les modérateurs n'avoient peu vous assujétir : et savent encore que je me plaignis à eux en particulier de l'interdiction, lorsque je fus leur baiser les mains à leur départ. Depuis cela, en 5 jours que je demeurai encore dans Nismes, vous ne me fistes porter la moindre parole du monde. Pourquoi donc dites-vous que je ne voulusse point recevoir vos responses ? Comment mesmes les m'eussiez-vous offertes, quand vous n'y aviez pas encore bien pensé ? Car sur le tard du jour, dont j'estois parti le matin, vous fustes trouver M. Chalas, qui vous donna le roole des passages que j'avois allégués. Et si, après cela, vous ne dites mot de ces responses, sinon lors que vous fustes chez M. le Criminel, sous prétexte de la collation, de laquelle vous empeschastes l'effect par vos desraisonnables demandes, dont l'une estoit que M. Cheiron, qui estoit l'un des secrétaires, n'y assistast point : là donc vous monstrastes je ne sçai quel bobulaire (1) de papier contenant trois fois autant que tous les actes. Vous appeliez cela vostre response, et vouliez qu'on l'insérast à la suite du reste. A quoi M. Chalas s'accordoit en mon nom, pourveu qu'on mist la datte du jour et qu'on marquast que c'estoit après la dispute interdite : mais vous n'y voulustes entendre. Est-ce pas une belle occasion de crier contre moi ? Est-ce pas un beau prétexte pour redomonter ? Car ce que vous dites que monsieur le Président l'avoit ainsi ordonné, est une nouvelle fausseté. Il dit bien que pour la poursuite de la dispute nous avions la plume, de laquelle nous pouvions nous servir : mais c'est toute autre chose cela que ce que vous vouliez faire. J'ai fuy, dites-vous, la lice, estant provoqué tant de fois au combat. C'est moi, dis-je ? Car quand je prins la poste, sur les avis que j'eus de vos grands

(1) Sans doute un *gros rouleau de papier*. Ce vieux mot ne se trouve que dans le vocabulaire français-anglais de Randle Cotgrave (1585). C'est un des dérivés de la racine *bobant*, enflure, d'où vanité, orgueil, présomption.

« coups rués en mon absence, ce fut volontiers pour m'aller cacher? Quand
 « je vous envoyai soudain, après avoir mis pied à terre, messieurs Chalas
 « et du Faur, pour vous déclarer mon arrivée, en présence d'un notaire et
 « des tesmoins, c'estoit pour ne vous voir point? O vanité! ô jésuitisme!
 « Mais il est bien vrai que je me mocquoy's à bon escient de vostre façon de
 « faire; quand, estant attaché au combat, vous me provoquiez à des nouvelles
 « disputes, une fois, deux fois la semaine; puis tous les matins, comme si
 « ce que nous étions là n'estoit point pour disputer. Et souvenez-vous que
 « je vous respondoys en ces propres termes: « Non, non; je vous tiens par
 « un pied: vous ne m'eschapperez pas. » Vostre habile menteur Demezât dit
 « que sur cela tous les assistans s'estonnoyent que je peusse boire tant de
 « honte: me reproche mesme la carrabinade du prescheur de M. de Sourdis,
 « cardinal, qui me deffia, ou là, ou à la cour. O protocole digne de vous!
 « O vous digne du protocole! C'est ce qui vous faschoit; c'est ce qui vous
 « nuisoit, que vous n'eussiez rencontré quelque teste aussi légère que la
 « vostre, pour sauter après vous d'un esgarement à autre. Mais où est-ce
 « que vous aviez vostre sens, bon homme? Nous estions sur le champ de
 « bataille: je vous donnoys de la peine tout vostre plein ventre; et au partir
 « de là, croire que vous me feriez un affront de m'appeller hors de là! C'est
 « comme j'ai veu faire à des enfans, qui, mesurant leurs forces à leur
 « malice, se font battre loin de leur maison, et puis disent qu'ils se défen-
 « droient bien mieux en leur rue. O jésuites! ce n'est pas laisser la fièvre,
 « que changer de lict. Mais vous cherchiez des défaites et creviez de despit,
 « quand je vous en ostoy les occasions. Ainsi lira-t-on en la 2^e journée
 « des actes, qu'ayant appelé simples péristases tous les arguments que
 « vous aviez avancés pour le texte de saint Chrysostome, vous dites que
 « vous offriez d'en disputer une autre fois. Cela est: est escrit et signé par
 « vostre secrétaire aussi bien que par le mien; l'un et l'autre l'ayant prins
 « mot à mot comme vous le dictiez.

« Je ne veux rien dire pour ce coup de tout ce qui s'est passé pour le fait
 « de la collation: car la publication des actes y satisfera. Et satisfera en
 « sorte, que si vous entreprenez d'y contredire, il y aura beau moyen de
 « vous donner sur les doigts: car je ne ferai ni le menteur, comme Demezât,
 « ni le vain thrason, comme vous. Protestez, escriez, jurez tant que vous
 « voudrez: je sçai que ces rhétoriques ne vous coustent rien, et sçai que
 « vous estes de ceux à qui il faut croire tant moins, quand ils s'en servent
 « le plus. Puis les actes me serviront mieux pour vous rendre honteux qu'à
 « vous toutes ces façons pour vous couvrir. Mesmement, peut-on bien pré-
 « juger lequel de nous avoit moins de besoin, moins de désir de la collation,
 « par ces menteries que vous avez semées. Car n'y ayant que la vérité des
 « actes qui puisse descouvrir les impostures, il n'y a pas apparence que celui

« voulust qu'on les vist en leur entier, qui s'est tant hasté à publier tant
 « de menteries. Et afin que vous ne vous deschargiez sur autrui ; outre
 « ce que vous-mesme en propre personne avez semé ces discours, encore
 « escrivistes-vous au capitaine Tenot des lettres toutes semblables à cela
 « en substance, y disant nommément que vous aviez eu en teste non-seule-
 « ment moi, mais tous les ministres voisins. Menterie trop estrange ! puis-
 « quelle peut si aisément estre convaincue par un milier de tesmoins, entre
 « lesquels je ne refuserai pas de nommer tous ceux de vostre religion, et
 « qui estoient bien marris de vous voir si rudement traité. Mais on ne
 « sçauroit changer le naturel d'un jésuite, non plus que nettoyer la teste à
 « un asne. Ils sont nourris dès leur commencement en tels artifices, et en
 « ont fait habitude, comme le pourceau du boubier. M. Coton, il seroit
 « temps meshui de penser à estre homme de bien, et changer de peau. Mais
 « quand bien vous sèrez opiniastre, ne pensez pas que nous en valions
 « moins. Dieu nous a donné de quoi rembarrer vos fougues, de quoi mes-
 « priser vos artifices, et de quoi faire honte à vos mensonges : une bonne
 « cause, une bonne conscience, une bonne constance. Cela nous fera tous-
 « jours plus de bien que vous ne sauriez nous souhaiter de mal, ni tous les
 « vostres ensemble. Du Montélimar, ce 49 décembre 1600.

« CHAMIER. »

Tel est ce compte rendu dont nous avons tenu à donner le tableau d'ensemble, tel que le présente Chamier. Dans la discussion théologique que nous avons omise à dessein, surtout dans les remarques dont notre auteur accompagne chaque séance, il y aurait encore des passages curieux à citer.

LETTRE DU PRINCE DE CONDÉ, ET RÉPONSE DU DUC DE ROHAN.

1628.

« Avec tous les talents le ciel l'avait fait naître (*Rohan*) ;
 il agit en héros, en sage il écrivit ;
 Il fut même un grand homme en combattant son maître... »

VOLTAIRE.

On lit dans les *Mémoires du duc de Rohan*, à la date de novembre 1628 :

« . . . Rohan, appréhendant quelque émotion en cette province [les Cévennes] y va, y mène les députés de Nismes et Uzès, fait assembler les deux provinces à Anduze, y fait résoudre qu'on ne rendroit point Aymargues, et qu'on traiteroit avec pareille rigueur tous ceux qu'on tenoit prisonniers et qu'on prendroit à l'avenir, comme le seroient ceux de Galargues, et, afin d'avoir sa revanche, il va assiéger Monts, n'ayant que deux mille

hommes au plus... Il battit le château... les assiégés se rendirent aux conditions de subir les mêmes peines que l'on feroit souffrir aux prisonniers de Galargues, se persuadant qu'Annibal, à qui étoit la maison, qui est frère bâtard du duc de Montmorency, auroit assez de crédit envers lui pour sauver ses parents et amis. Mais, afin de faire éclater cette action à la cour, ledit de Montmorency ayant mandé qu'il avoit pris l'élite des capitaines et soldats des Cévennes, le Roi ordonna que tous les chefs et officiers fussent pendus, les soldats mis aux galères. Et le prince en ayant eu connaissance ne voulut donner le temps de faire savoir à la Cour ce qui étoit arrivé à Monts, si bien qu'il en fit pendre *soixante-quatre*, non qu'ils fussent tous officiers, mais ceux qui étoient bien vêtus se disoient tels pensant être mieux traités... Le duc de Rohan de son côté en fit pendre autant n'oubliant les principaux, hormis quelques-uns qu'il retint pour en retirer d'autres, qu'Annibal avoit obtenus pour les siens, dont depuis l'échange s'est fait... »

C'est à ces déplorables conjonctures qu'il faut rapporter les deux lettres qui suivent, et dans lesquelles se retrouve tout entier le caractère de ceux qui les ont écrites. La hauteur de sentiments et la vive éloquence qui distinguent celle de Rohan en font un véritable chef-d'œuvre. Comme il écrase de son ironie ce prince de Condé qui prétend donner aujourd'hui des leçons de fidélité, en lui rappelant celle qu'on lui avait vu professer autrefois soit envers son Roi, soit envers ceux qui servaient sa cause ! Ce n'est pas lui, Rohan, qui a fait tirer son horoscope pour savoir s'il deviendrait souverain ! qui a fait venir les Allemands en France ! Puis, il lui rejette à la face ces menaces de massacre dont il prend l'initiative, et le rend responsable des représailles qu'il sera obligé de faire, « contre son naturel. » Il met à nu l'hypocrisie de son orthodoxie catholique, la vanité de ses imprécations et de ses prophéties, enfin sa cupidité, qui a pu se satisfaire ailleurs, mais qui ne saurait trouver son compte dans ces pauvres Cévennes, où il y a « plus de coups à recevoir que de pistoles à gagner. »

I

Lettre de Monseigneur le Prince à Monsieur le duc de Rohan.

Monsieur, les pieuses volontés du Roy d'entretenir ceux de la Religion Prét. Réf. en entière liberté de conscience m'ont jusques icy fait conserver tous ceux qui sont demeurés dans l'obéissance due à Sa Majesté tant dans les places que villes catholiques en une entière liberté, la justice a eu son cours libre, le presche se continue partout hormis en deux ou trois lieux, où il servoit non d'exercice de religion,

mais de moyen de l'acheminer à la rebellion. Les officiers sortis des villes rebelles ont continué leurs charges. En un mot, on a traité les Prét. Réf. obéissants également aux catholiques fidèles au Roy ; aussy les plus avisés de vostre religion ont maudit vostre rebellion, et connu que jamais le Roy ne vous a fait ni à vous ni à eux du mal que celuy que vous vous estes procuré vous-mesmes, attirans par vos désobéissances la malédiction de Dieu et la juste colère du Roy sur vous. J'ay veu par la vostre qu'escrivez à M. de Nesmond la résolution de l'Assemblée d'Anduze, à quels termes vous porte le désespoir de voir vos finesses descouvertes et la folle résolution que prenez contre les catholiques. Ceux qui ont esté pris à Galargues sont pendus par vostre ordonnance, puisque vous préférez Aimargues à leur vie. Par toute règle de guerre, quand ce seroit entre deux souverains, ils périssent justement. Mais en celle-y, qui est du valet au maistre, du sujet tel que vous estes avec son Roy souverain ! Oui, vos menaces tant contre les prisonniers que de tous d'autre nature que les vôtres et contre les catholiques restés dans les villes rebelles, cela retombera sur vous. Vous crachez contre le ciel : vous et vos suivans en recevront tost ou tard une punition exemplaire. Pour moy, je vous advoue que je ne lairray de disposer des prisonniers prins à Galargues comme j'entendray avec raison, et outre Savignac que je tiens avec 30 autres qui sont ès prisons de Thoulouze, les prisonniers du Traquet et Montpellier, et tous autres pris et à prendre souffriront les mesmes traitemens que vous ferez souffrir à ceux que vous tenez, et tous les huguenots des villes du Roy, les ministres et officiers non exempts, le mesme que ferez recevoir aux catholiques qui sont en vostre puissance dans les villes que vous occupez ; tenez-le très assuré. Et sur la fin des abors de La Rochelle, à ceste heure que les Anglais connoissans vos tromperies vous ont abandonnés, contentez-vous d'avoir adjousté à toutes vos rebellions passées trois crimes notables : le premier d'avoir vous seul appelé l'estranger dans le royaume, et de vous en estre vanté par escrit ; le 2^e d'avoir créé des officiers de justice ; le 3^e d'avoir fait battre monnoie aux marques royales et deües au Roy seul. Dieu vous récompense selon vos bien-faits et vous donne un bon amendement. Pour moy, je voudrois de bon cœur que le service du Roy me permist d'estre

De Montpellier,
ce 4^e de novembre 1628.

Vostre affectionné serviteur,
HENRY DE BOURBON.

II

Lettre de Monsieur le duc de Rohan à Monseigneur le Prince.

Monseigneur, comme vostre qualité de prince du sang vous donne des privilèges de m'escrire ce qu'il vous plaist, aussy elle m'empesche de vous respondre avec toute liberté mon sentiment, me contentant de me justifier sur vos principales accusations. J'advoue d'avoir une seule fois pris les armes mal à propos, parce que ce n'estoit point pour les affaires de nostre Religion, mais pour celle de vostre personne, qui nous promettoit de faire réparer les infractions de nos édits, et n'en fistes rien, ayant songé à la paix avant qu'avoir nouvelles de l'assemblée générale. Depuis ce temps-là chacun sçait que je n'ay eu les armes à la main que pour une pure nécessité, pour défendre nos biens, nos vies, et la liberté de nos consciences. Si les Anglois sont venus à nostre assistance, ils y estoient plus obligés que les Allemans que vous fistes venir en France, parce que par le consentement du Roy ils estoient entremetteurs de nostre paix et s'en rendirent garants. Si l'on a battu monnoie parmi nous, c'est au coing du Roy, comme il s'est pratiqué en nos guerres civiles : le mesme ayant esté observé pour la création des officiers de justice. Je me connois assez pour ne prétendre à estre souverain, aussi n'ay-je jamais fait tirer mon horoscope pour voir si je le deviendrois. J'advoue que je suis en exécution parmi ceux qui procurent la ruine de l'Eglise de Dieu, et je m'en glorifie. Mais je crois d'estre en bénédiction à son peuple. Pour vos menaces, elles ne m'estonnent point. Je suis résolu à tous événements. Je cherche mon repos au ciel, et Dieu me fera la grâce de trouver tousjours celui de ma conscience en la terre. Vous faites mourir les prisonniers de Galargues; je vous imite en faisant le semblable de ceux que j'ay pris à Monts. Je croy que ce jeu nuira plus aux vôtres qu'aux nôtres, parce qu'ils doivent plus craindre la mort, puisqu'ils sont incertains de leur salut. Vous me faites commencer un mestier contre mon naturel. Mais je penserois d'estre cruel à nos soldats, si je ne leur immolois des victimes. Quant au massacre, dont vous nous menacez, de ceux de la Religion qui sous la foy publique sont parmi vous, c'est un bel exemple pour leur apprendre à se fier à leurs ennemis, et une justification de nostre légitime défense. J'espère aussy que le Roy connoistra un jour que je ne

l'ay pas desservy et qu'il s'appaisera. Vous dites que Dieu me maudira. J'avoue que je suis un grand pécheur, dont j'ay une sérieuse repentance, mais outre que les prophéties sont accomplies et que je n'ajoute nulle foy à celles de ce temps, je ne crains point que le feu du ciel m'abisme. En un mot, je ne crois point que ce soit tout de bon que vous fassiez ces imprécations contre moy, mais seulement pour acquérir créance sublime parmi les papistes. Car en cette guerre vous n'avez pas mal fait vos affaires, à ce qu'on dit. C'est ce qui me donne quelque assurance que vous laissez en repos nos pauvres Se-vènes, vu qu'il y a plus de coups à recevoir que de pistoles. Il ne me reste pour la fin qu'à prier Dieu qu'il ne vous traite selon vos œuvres, mais que vous faisant retourner encore une fois à la vraye Religion, il vous donne la constance d'y persévérer jusques au bout, afin qu'à l'exemple de Monseigneur vostre père et ayeul vous deveniez le défenseur de son Eglise, et ce sera lorsque je me pourray dire de vostre personne ce que je me dis maintenant de vostre qualité, que je suis

Vostre très humble et très obéissant serviteur,

HENRY DE ROHAN.

D'Alez, ce 6^e novembre 1628.

Ces deux lettres ont été publiées pour la première fois, croyons-nous, dans l'édition des Mémoires de Rohan donnée par la collection Michaud et Poujoulat (gr. in-8°, 4837). Nous les reproduisons d'après une copie qui se trouve au tome II, fol. 437, du fonds des *Cinq-Cents* de Colbert.

JOURNAL MANUSCRIT D'ANNE DE CHAUFFEPIÉ

A L'ÉPOQUE DES DRAGONNADES ET DU REFUGE.

1685-1688.

Ce document est celui que M. le pasteur de Chauffepié, d'Amsterdam, a bien voulu communiquer pour nous à M. J.-P. Hugues, et qui a été indiqué par lui dans le compte-rendu de sa tournée (*Bull.* t. V, p. 484). La copie d'après laquelle nous le publions a été, ainsi qu'on le voit par le titre ci-après, faite par une nièce de l'auteur. Elle remplit 26 pages petit in-8° d'une écriture fine et nette. A la fin se trouve cette mention : *Écrit*

à *Balk en Frise* en 1689. On remarquera avec intérêt que ce journal offre plusieurs traits de rapprochement avec celui de Jean Migault (V. *Bull.* t. III, p. 382). Au point de départ, il y est question des mêmes localités du Poitou, des Eglises de Mauzé et d'Aunay. Et lorsque Jean Migault, arrivé en Hollande, se rend d'abord dans la Frise, en mai 1688 : « A Balk, dit-il, « nous eûmes le plaisir de rencontrer M. du Chauffepié, ancien pasteur « des Eglises de Couhé et d'Aunay... » On sait qu'ailleurs il parle aussi de M. et Madame d'Olbreuse.

COPIE D'UN ÉCRIT FAIT PAR MA TANTE, ANNE DE CHAUFFEPIÉ.

Année 1685.

Dieu n'ayant pas voulu exaucer les souhaits que je faisais pour ma demeure à Mausé, où la persécution de l'Eglise d'Aunay avoit amené mon frère second et ma sœur Des Aubiers, au mois d'avril dernier, et où ma sœur De la Croix étoit venue peu de temps après, nous en avons tous été chassés par les dragons, qui, étant répandus par tout le royaume pour persécuter, avec une fureur épouvantable, tous les réformés, sont venus chez M^{lles} de la Forest, le 15 ou 16 septembre, et en trois jours ont pillé, volé et vendu tous les meubles qu'ils ont trouvés dans la maison, que nous fûmes toutes réduites à quitter dès ce temps-là. Mes tantes de la Forest se réfugièrent à la Laigne, et M^{lle} de Saumaise, ma sœur De la Croix et moi, à Olbreuse. Ma sœur Des Aubiers avoit été, huit ou dix jours avant cela, avec M^{lles} Bion, vers la Rochelle, pour y faire vendange, et de là, sachant notre état, elles prirent la résolution de s'embarquer pour sortir du royaume, et passèrent toutes heureusement en Hollande; et nous demeurâmes à Olbreuse, avec assez de repos pour l'état où étoient toutes choses alors (pendant trois mois).

Au commencement de celui d'octobre, nous présentâmes requête à M. Arnou; intendant d'Aunis, pour avoir la liberté de retirer nos meubles de ceux qui les avoient achetés, en leur rendant leur argent, qui étoit peu de chose; il répondit favorablement à la requête, et nous retirâmes par là tout ce que nous en pûmes trouver chez les particuliers de Mausé, qui les avoient achetés ou serrés pour nous faire plaisir, car quelques-uns en avoient pris dans cette vue. Nous vendîmes volontairement, ma sœur De la Croix et moi, tout ce que nous avions pu recouvrer, et n'ayant point d'égard à ce que chacune de nous

avoit plus ou moins perdu, nous partageâmes tout l'argent par tiers, nous prîmes chacune le nôtre, et envoyâmes celui de ma sœur Des Aubiers par mon frère second, quand il sortit de France. Nous résolûmes aussi de partager également quelque linge, que nous réservâmes. Tout ce que nous vendîmes nous revint à peu près à trois cent trente ou quarante livres pour nous trois.

Dès le mois de novembre, M. et M^{me} d'Olbreuse furent avertis que M^{me} de Maintenon ne trouvoit pas bon qu'ils nous gardassent chez eux, et M^{me} d'Olbreuse écrivit là-dessus une lettre pleine de bonté pour nous à cette dame, pour la supplier de nous laisser auprès d'elle, sachant qu'elle le pourroit facilement faire si elle vouloit; mais sa dureté ne put être amollie là-dessus; et, sans écrire elle-même, elle fit mander à M^{me} d'Olbreuse, par un de ses frères, qu'elle nous envoyât, si elle ne vouloit avoir bientôt sa maison pleine de dragons, dont elle avoit été exempte jusques à ce temps par les sollicitations de M^{me} la duchesse de Zell, sœur de M. d'Olbreuse. De sorte qu'il nous fallut quitter cette demeure et nous cacher, comme plusieurs autres personnes, dès la fin de décembre [1685]; et après bien des inquiétudes, des alarmes et des embarras, le 8 d'avril [1686], M^{lle} de Saumaise et moi allâmes du côté de la Rochelle, pour tâcher de nous embarquer. Ma sœur De la Croix demeura vers Mausé, pour y attendre de nos nouvelles. Mes tantes et M^{lles} de Saint-Lorens, que nous avons vues en passant à la Laigne, prirent le même parti que nous, et se vinrent cacher dans un village à demi-lieue de la Rochelle, où M^{lle} de Boisragon les vint chercher, et les trouva peu de jours après qu'elles y furent. M^{lle} de Saumaise et moi entrâmes à la Rochelle, à pied, le jeudi au soir, 11 avril, qui étoit le jeudi saint, à l'heure que les dévotes de la religion romaine venoient de visiter les églises à la campagne; on nous prit pour être de ce nombre, et cela fut cause qu'on ne nous demanda pas à la porte qui nous étions et d'où nous venions. Nous nous cachâmes dans la ville neuve, chez des gens qui nous étoient inconnus, mais à qui notre état fit pitié, parce que nous étions résolues de coucher sur le pavé si nous n'eussions pas trouvé assez promptement des gens qui nous retirassent. Nous leur dîmes, et ils nous firent entrer chez eux avec beaucoup de charité, se faisant un plaisir de rendre office à des personnes qui avoient eu le bonheur de persévérer dans la religion qu'ils avoient reniée par une signature, que la violence des dragons leur avoit malheureusement

extorquée. Nous demeurâmes là jusqu'au 23 du mois [d'avril 1686], et ce jour-là, qui étoit un mardi, après avoir pris toutes les précautions que le temps et l'état des choses nous avoient pu permettre, et après avoir invoqué le nom du Seigneur et demandé sa bénédiction, M^les de la Forest, qui sont mes tantes, dont l'ainée se nomme M^le de Puiscouvert, et la cadette, M^le de la Vergnais, M^le de Saint-Lorens, M^le de Boisragon et nous, nous rassemblâmes dans la place Abert, vers les neuf heures du soir; et entre dix et onze, nous nous embarquâmes dans le havre de la Rochelle, dans la barque d'un batelier nommé Diligent, qui, par l'entremise d'un homme considérable de la ville, avoit fait marché avec nous à un louis d'or pour chacune de nous, afin de nous mener fort sûrement à un bord anglais qui étoit près de mettre à la voile pour s'en aller dans son pays. Nous passâmes la nuit sur la barque, et vers le point du jour, le batelier nous ayant fait descendre dans le fond de sa barque, où il nous avoit promis de ne mener que notre petite troupe cette nuit-là, nous fûmes surprises d'y trouver plus de quarante personnes, dont la plupart nous étoient entièrement inconnues; mais comme nous étions tous dans le même dessein, nous nous laissâmes conduire au batelier sans savoir où il nous menoit. Vers les deux heures après-midi du 24, nous fûmes abordés par un garde de la patache de Rhé, qui, après plusieurs menaces de nous prendre tous, composa avec nous, promettant de nous laisser sauver, pourvu que nous lui donnassions 100 pistoles, qui lui furent délivrées dans le même moment que le marché fut fait. Il sortit aussitôt de la barque, et sur les cinq heures du soir elle joignit le vaisseau anglais où elle vouloit laisser sa charge. Le batelier nous y fit tous monter en foule et avec précipitation. A peine y fûmes-nous que la patache, à la vue de qui cela s'étoit fait, nous aborda, et les officiers, s'étant promptement rendus maîtres du vaisseau anglais, qui avoit voulu faire une résistance inutile, firent passer le capitaine et tous les Français fugitifs dans leur bord, où ils passèrent la nuit, qui fut cruelle et rude pour tous les prisonniers, quoiqu'ils n'y reçussent point d'insulte dans leurs personnes; mais toutes les hardes qu'ils avoient, excepté celles qui étoient sur eux, furent pillées par les soldats; quelques-uns dans la suite en ont recouvré une partie, mais je ne suis pas de ce nombre, et d'autres y ont perdu considérablement.

Le lendemain, 25, on nous amena, dès six heures du matin, dans la citadelle de Rhé, où nous fûmes reçus par le major, qui fit d'abord

séparer les deux sexes, faisant conduire les hommes en deux cachots, et les femmes dans un corps-de-garde. Deux heures après il nous fit toutes mener dans des chambres voisines de là, et proches les unes des autres, et nous laissa la liberté de nous voir. Les cinq demoiselles nommées et moi fûmes mises ensemble avec trois autres filles, qui avoient servi quelques-unes de nous.

Dès le même soir, M. le major amena M^{lle} de Saint-Lorens chez lui, avec de grandes assurances qu'elle verroit ses amies quand elle voudroit; mais cette promesse ne lui fut point tenue, car elle n'eut pas seulement la liberté de nous parler par une fenêtre, quoiqu'elle se promenât quelquefois sous les nôtres. Le 28, l'assesseur criminel de la Rochelle vint interroger tous les prisonniers et prisonnières, et le fit fort honnêtement. Le 7 mai, un capitaine de la garnison vint dire à M^{lles} de Puiscouvert et de Saumaise de passer dans une autre chambre, où il les conduisit. Deux heures après, le gouverneur de l'île, le major de la citadelle, et plusieurs officiers, entrèrent dans la chambre où j'étois encore avec les autres de mes compagnes qu'on n'en avoit pas ôtées. Le gouverneur me parla d'une manière dure et emportée, et me fit plusieurs menaces, sur ce que je lui avois dit que je ne pouvois prendre ni suivre le conseil qu'il me donnoit de changer de religion. Un moment après, le major me fit passer dans la chambre de M^{lles} de Puiscouvert et de Saumaise, où l'on nous renferma, avec une sévère défense de nous laisser communiquer avec pas une des autres.

Le 8, un lieutenant de la garnison nous vint ordonner de descendre dans un cachot, qui seroit une assez jolie chambre s'il y avoit de l'air; mais comme il n'y a qu'une petite fenêtre tout au haut de l'étage, grillée, et fermée par dedans d'une grosse toile, à peine y voit-on lire dans les impressions communes aux heures les plus claires du jour, et le lieu est si humide, que nos jupes et nos bas n'y séchoient point. On ôta pour nous y mettre des soldats destinés pour Canada, qui y avoient laissé tant de puanteur, qu'il étoit difficile d'y être sans beaucoup d'incommodité. Nous fûmes renfermées là sans que personne eût la liberté de nous voir, jusqu'au 5 de juin, que, par le moyen de pressantes sollicitations d'une dame de la religion romaine de nos amies, on nous en tira pour nous mettre dans une chambre auprès, où nous fûmes aussi renfermées que dans le cachot, pendant que toutes les autres prisonnières logées au-dessus et à côté de nous se voyoient les unes les autres et voyoient tous leurs amis du dehors.

Pendant le séjour que nous avons fait au cachot, on avoit mené M^{lle} de Boisragon, avec M^{lle} de Saint-Lorens, chez le major, et de là toutes deux au couvent des Filles de la Providence, à la Rochelle, la dernière par lettre de petit cachet, et la première, par ordre de l'intendant de la province, qui avoit commission de la cour pour juger tous les prisonniers en dernier ressort. Le 25 juin, il se rendit en Rhé pour travailler à leur procès; et après diverses tentatives, où plusieurs succombèrent par effroi, il commença des informations juridiques. Le 27, un jésuite déguisé en homme séculier, conduit par ce lieutenant dont il a été parlé, qui faisoit l'office de geôlier, vint dans notre chambre; et après des civilités d'une douceur affectée, il nous dit qu'il étoit là de la part de M. l'intendant, pour savoir nos sentiments sur la religion que nous professons, et pour nous en faire connaître les erreurs. Nous eûmes ensemble une conversation de plus de trois heures sur cette matière; mais cette conversation, toute pleine des subtilités ordinaires aux missionnaires ordinaires de Rome, n'ayant rien produit dans nos esprits qu'une plus ferme résolution de persévérer dans une vérité que nous ne voyions combattue que par de méchantes et faibles raisons, le jésuite sortit de la chambre, et un moment après y rentra avec le prévôt de la Rochelle, quelques officiers et le major de la citadelle, qui demanda au jésuite s'il avoit gagné quelque chose. Il lui répondit que non, et ajouta que nous n'avions point de doute dans notre religion. Le major nous dit là-dessus que puisque cela étoit ainsi, et que n'ayant point de doute, nous ne voulions point nous convertir, il étoit obligé de nous faire un message dont Monsieur, dit-il en montrant le jésuite, n'a pas eu le cœur de s'acquitter : c'est qu'il faut tout à l'heure aller en des cachots, où l'on vous mettra des fers aux pieds. Nous reçûmes cet ordre sans changer de contenance ni de couleur, et répondîmes d'un air gai que nous étions toutes prêtes. La chose fut exécutée dans le moment à l'égard du cachot, mais non pas des fers, parce qu'il ne s'en trouva pas de faits pour toutes les prisonnières, qui étoient encore douze. Il y avoit aussi cinq hommes, qui avoient toujours été dans un cachot depuis l'emprisonnement; mais de tout cela il ne restoit que huit filles et une femme après le jugement donné, le reste ayant succombé par la peur qu'on leur a fait, et laissé malheureusement le parti qu'ils paroissent d'abord bien résolus de soutenir. Les huit personnes qui ont persévéré jusqu'à la fin sont : M^{lles} de Puiscouvert, de Saumaise.

de la Vergnais, de Saint-Lorens, de Boisragon, du Mas, de la Pomme-raie, autrement du Perot, M^{me} de Ruffignac et moi, qui fus remise, avec mes deux compagnes de chambre, dans notre premier cachot, où l'on mit aussi M^{lle} de Vergnais avec nous.

Dès que nous fûmes entrées, un vieux jésuite, dans son esprit et dans son habit ordinaire, y entra, avec le lieutenant qui nous sert de geôlier, qui se nomme La Coste. Le jésuite fit des efforts et des raisonnements aussi inutiles que mauvais et injustes; après quoi La Coste nous ôta tous les livres, les couteaux et les ciseaux qu'il nous put trouver, et nous menaçant de nous fouiller, si nous ne lui donnions volontairement. Nous lui donnâmes ce que nous crûmes ne pouvoir sauver de ses mains, par la crainte que nous eûmes qu'il n'exécutât violemment sa menace. Toutes nos autres compagnes furent traitées de la même manière. Entre les livres qu'il nous ôta, il y en avoit de prières et de méditations, de MM. Le Faucheur et Du Moulin. Il les montra au jésuite et lui dit que cela étoit bon, et qu'il ne faudroit point nous les ôter. Le jésuite répondit qu'il étoit vrai que ces livres étoient très bons, mais que cependant il falloit qu'il fit sa charge. Aussi, pour nous chagriner davantage et nous priver de toutes consolations, on nous les prit aussi bien que nos Bibles. J'en avois une en trois volumes, qui me fut ôtée, et qui, par une merveille de la Providence, me revint ensuite entre les mains, pour ma grande consolation dans les divers états où je me suis trouvée depuis.

Le dimanche, 30 du mois, le major vint de bon matin dans notre cachot, et emmena lui-même M^{lle} de Puiscouvert, pour rendre son audition devant M. l'intendant; toutes les autres furent ouïes le même jour, ensuite de quoi on nous mit toutes ensemble dans le cachot où j'étois, où nous passâmes fort mal la nuit, n'ayant ni assez de quoi manger, ni place pour nous coucher.

Le lendemain [1^{er} juillet], on nous sépara toutes, deux à deux, et l'on observa de mettre ensemble celles qui se connoissoient le moins, et surtout le major recommanda fort de séparer M^{lle} de Saumaise et moi, parce qu'on avoit su que nous étions fort amies; elle, M^{lle} de Puiscouvert et moi, fûmes mises en des cachots différens, avec chacune une compagne, et les autres de même en des chambres. On fit venir ce jour-là M^{lle} de Boisragon de la Rochelle, et on la mit seule dans un cachot au-dessous du mien.

Depuis ce jour-là jusqu'au vendredi 5 de juillet, on fit aller tous les

jours les prisonniers et les prisonnières devant M. l'intendant, pour être recolés avec plusieurs témoins, que nous ne connoissions pour la plupart que parce qu'ils avoient été pris avec nous, et même quelques-uns nous étoient presque entièrement inconnus, ne les ayant jamais vus ailleurs que là. Après toutes ces règles de justice, observées dans l'exactitude qu'on apporte contre les criminels les plus coupables, on renferma les prisonnières comme elles étoient devant, et on les garda avec une grande sévérité, leur ouvrant à peine la porte pour leur donner à manger deux fois le jour. Quelques-unes de nous en prenions dans la citadelle, et les autres en faisoient apporter de la ville. L'on avoit commis les clefs de toutes nos portes à un sergent, le plus bigot et le plus sévère de ceux qui font cette charge dans ce lieu-là. Il ne nous ouvroit jamais sans tâcher de nous épouvanter par la crainte de maux qu'on nous préparoit. La compagne de M^{lle} de Saumaise ayant succombé par cette tentation, jointe à l'espérance de sortir du royaume facilement, elle demeura seule dans son cachot, sans qu'on pût jamais obtenir du gouverneur M^{lle} de Boisragon et elle ensemble.

Le 14, M. l'intendant, qui s'en étoit allé le 6, revint en Rhé, accompagné du juge de l'amirauté et de cinq conseillers de la Rochelle, pour juger tous les prisonniers. Le soir, à dix heures, le sieur La Coste nous en vint avertir, avec de grandes sollicitations à changer, par la crainte du terrible jugement qu'on donneroit contre nous.

Le 15, à neuf heures du soir, M. de Miremon, lieutenant du roi de l'île, vint à la citadelle, et fit sortir M^{lle} de Saumaise sur la place, pour la solliciter par douceur et l'épouvanter par menaces; surtout il voulut lui donner de la terreur du jugement qu'on donneroit le lendemain contre elle. Elle répondit qu'elle craignoit moins cette justice humaine que le jugement de la justice divine qu'elle attireroit sur elle en péchant ainsi contre sa conscience. Là-dessus il la fit promptement ramener dans son cachot, avec beaucoup de colère.

Le 16, nous fûmes toutes menées, les unes après les autres, devant nos juges, et interrogées sur la sellette. Après quoi M^{lle} de Boisragon fut mise seule dans une chambre, avec une fille chargée de la servir; et M^{lles} de Puiscouvert, de Saumaise, de la Vergnais, du Mas, de la Pommeraie, M^{me} de Ruffignac et moi, dans un petit cachot où à peine pouvions-nous nous tourner. On nous y fit nourrir, pour notre argent, par ce même sergent qui nous servoit de geôlier, sans que

personne, ni de la citadelle, ni d'ailleurs, eût la liberté de nous voir, ni même de nous parler au travers des portes et des grilles qui nous renfermoient. Nous demeurâmes dans cet état jusqu'au 7 août, que, croyant que nous avions de la consolation d'être ensemble, malgré l'incommodité du lieu, l'on nous vint séparer : on laissa M^{lles} de Saumaise, de la Vergnais et moi dans ce même cachot, et l'on mena nos trois compagnes dans un autre où l'on croyoit qu'elles seroient un peu mieux. Nous fûmes toujours sans commerce les unes avec les autres, et n'en eûmes non plus avec les gens de dehors.

Le 23 du mois [d'août], le major vint le matin à notre cachot, et ayant appelé M^{lle} de Saumaise à la porte, il lui dit que M. l'évêque de Meaux, qui est son parent, avoit écrit à M. le gouverneur de Rhé en sa faveur, et qu'il y avoit même une lettre de cet évêque pour elle, que M. le gouverneur, qui viendrait ce jour-là à la citadelle, lui apporterait. Sur les quatre heures du soir, un sergent la vint querir et la mena dans une chambre où étoit le gouverneur, le major et un capitaine de frégate. On lui donna la lettre de M. de Meaux, qui lui parloit fort honnêtement sur son état, et qui lui offroit de la tirer de prison pour la faire aller à Meaux, sous deux conditions : l'une, qu'elle voulût entrer dans un couvent de religieuses, pour y être avec plus de bienséance que chez lui; et l'autre, qu'elle souffrit qu'on lui parlât quelquefois, mais sans violence, de la mauvaise religion qu'elle professoit; et il ajoutoit : « Je fais la même offre, sous les mêmes conditions, à M^{lle} de Chauffepié, votre intime amie, et je vous assure que je ne serai jamais cause qu'on vous sépare; je travaillerai plutôt à vous réunir dans la véritable Eglise; » c'étoient là ses termes. M. le gouverneur demanda là-dessus à M^{lle} de Saumaise ce qu'elle vouloit faire, et s'il ne manderoit pas à M. de Meaux qu'elle consentoit, et sa bonne amie aussi, à ce qu'il lui proposoit. Elle répondit que non; qu'elle étoit en état d'obéir à ce qu'on lui commanderoit, pour demeurer là ou pour aller ailleurs, mais que pour consentir qu'on lui parlât de sa religion comme mauvaise, elle n'en feroit rien; qu'elle étoit persuadée de sa bonté, et qu'elle n'en changeroit jamais. On la pria, on la menaça, on la flatta, et l'on fit ce que l'on put pour l'épouvanter; et enfin, le gouverneur lui dit qu'il voudroit bien faire quelque chose pour satisfaire M. de Meaux, mais qu'il falloit qu'elle lui accordât ce qu'il demandoit, et qu'à moins de cela il ne pouvoit rien pour elle. Elle lui répondit là-dessus que la seule grâce qu'elle

lui demandoit étoit en sa puissance, puisque c'étoit de laisser entrer quelquefois dans son cachot des personnes qui avoient envie de la voir, elle et ses amies avec qui elle étoit. Il s'emporta là-dessus comme un furieux, et lui dit que bien loin de lui laisser voir quel-qu'un, il empêcheroit, s'il pouvoit, que l'air n'entrât où elle étoit. Elle lui répondit sans s'émouvoir qu'il ne lui étoit pas difficile, en faisant boucher une petite fenêtre qu'il y avoit, mais que cela ne sauroit empêcher les consolations de l'Esprit de Dieu d'y entrer. L'emportement du gouverneur augmenta par ces paroles, et monta jusqu'à cet excès, qu'il commanda qu'on la fit sortir tout à l'heure de devant lui, qu'on ôtât des soldats d'un cachot bas et infâme, et qu'on l'y mit seule. Elle sortit en lui disant : « Oui, Monsieur, j'irai; et voilà un bel effet des recommandations de M. de Meaux. »

Cet ordre cruel fut exécuté une heure après, et cependant l'on ramena M^{lle} de Saumaise à notre cachot, et nous fûmes toutes dans une terrible désolation de cette injuste ordonnance qu'il fallut subir. On tira donc notre chère compagne d'avec nous; on la mit dans le cachot qui lui étoit préparé, où elle n'eut pas seulement une poignée de paille pour se coucher; elle y passa la nuit en luttant par ses ardentes prières avec son Dieu.

Le lendemain 24, sur les quatre heures du soir, on la tira de cet horrible séjour, dans un état qui fit pitié même aux soldats, et on la mena toute seule dans une petite chambre haute fort éloignée de nous.

Le 27, à neuf heures du soir, on l'en ôta, et l'on nous mit ensemble dans le premier cachot où nous avions été.

Le 28 août, à même heure, on nous ramena toutes deux dans celui où nous étions avec M^{lles} de Puiscouvert et de la Vergnais; mais en même temps on les en fit sortir, et on les mit toutes deux dans la chambre d'où M^{lle} de Saumaise avait été tirée le jour précédent.

Le 30, le major alla trouver M^{lles} de Puiscouvert et de la Vergnais, à la porte de leur chambre, et leur dit qu'il venoit les avertir en ami que le bourreau venoit en deux jours pour les raser, suivant leur sentence, qui le portoit ainsi, et qu'elles pensassent à elles, qu'il en étoit encore temps. Elles répondirent que leur résolution étoit prise, il y avoit longtemps, et qu'elles étoient prêtes à souffrir toutes les peines qui leur étoient infligées. Le major fit faire le même message à toutes les autres prisonnières par notre geôlier. Nous y répondîmes

à peu près de la même manière, et il conseilla à M^{lle} de Saumaise et à moi de la part de M^{me} la majeure, de couper nos cheveux, de peur que le bourreau n'en profitât. Nous lui dîmes en même temps l'une et l'autre, que nos cheveux étoient courts, que nous en étions bien fâchées, que nous les abandonnerions avec bien plus de joie s'ils en valaient mieux la peine, et que nous ne voulions rien ôter au bourreau de ce que la justice lui donnoit. Tout cet avis ne fut suivi de rien, car le bourreau ne vint point, et nous demeurâmes toutes dans les lieux où nous étions, sans aucun commerce avec personne, ni communication entre nous, que fort secrètement et trompant par de petits billets le soin exact de notre concierge.

Le 25 septembre, on reçut ordre de la cour de mener M^{lle} de Boissragon à la Rochelle, pour la faire conduire, avec M^{lle} de Saint-Lorens, à Paris. Elle y fut menée le lendemain, par M. de la Coste, et quelques jours après elle en partit avec sa compagne, sous la conduite de M. Poirel, subdélégué de M. l'intendant, et furent menées et mises ensemble aux Nouvelles-Converties, à Paris.

Le 26, M. de Gassion, lieutenant de roi de la citadelle, vint fort honnêtement et avec beaucoup de douceur au cachot où j'étois avec M^{lle} de Saumaise; elle et moi étions fort incommodées du séjour que nous avions fait dans un si vilain lieu, où nous avons été quatre mois à deux fois. Il nous dit qu'il avoit obtenu de M. le gouverneur de nous mettre dans une chambre où nous serions mieux. Il nous y conduisit lui-même dans ce moment-là, et nous sollicita aussi fortement qu'il put de nous mettre en liberté par la voie que presque tout le monde prenoit. Nous lui répondîmes que nous ne nous en servirions jamais, et que nous passerions plutôt toute notre vie en captivité. Nous lui parûmes si résolues de faire ce que nous disions, qu'il ne nous a presque plus parlé là-dessus, quoiqu'il nous ait rendu visite deux ou trois fois, aussi bien qu'à M^{lles} de Puiscouvert et de la Vergnais, à qui il avoit parlé de la même manière, et qui lui avoient paru de la même résolution.

Le 13 octobre, il monta dès le matin dans leur chambre, et leur dit qu'il avoit demandé et obtenu permission de les mettre dans une meilleure, avec leurs compagnes. En effet, il les amena tout à l'heure dans celle où nous étions, M^{lle} de Saumaise et moi, qui étoit un étage plus bas, et fit aussi retirer d'un cachot et mettre dans une chambre proche de celle-là nos trois autres compagnes de captivité, M^{lles} du

Mas et de la Pommeraie, et M^{me} de Ruffignac. Mais quoique voisines de logement, nous ne nous vîmes pas et n'eûmes aucun commerce ensemble, non plus qu'avec un gentilhomme nommé M. de Voutron, prisonnier pour la même cause, qui étoit dans une chambre dont la porte regardoit celle de la nôtre. Nous ne voyons, ni les uns ni les autres, qui que ce soit, et on défendoit même à toutes sortes de personnes et aux soldats de la citadelle de nous parler par nos fenêtres ni au travers de nos portes, où il y avoit une sentinelle le jour et la nuit.

Le même jour, 13 octobre, le sergent qui nous nourrissoit cessa de lui-même de le faire, et alla chercher une femme de notre connaissance à la ville, pour nous faire apporter à manger par elle; l'on commit en même temps les clefs de nos portes au sergent qui montoit la garde, et chacun à son tour nous venoit ouvrir, mais toujours accompagné de deux mousquetaires, la mèche allumée.

Le 21 novembre, le major vint à six heures du soir dans nos trois chambres, prendre nos noms, nos qualités, le lieu de notre naissance, celui de notre demeure, le temps de notre emprisonnement, celui de notre jugement, les noms et les lieux de la naissance de nos pères et mères, et nous dit que c'étoit par ordre du roi, qui vouloit savoir tout cela, prendre connaissance de notre affaire.

Le 6 janvier [1687], à cinq heures du soir, le lieutenant La Coste vint redemander les mêmes choses, et de plus nos âges, et dit à M. de Voutron que c'étoit pour envoyer à l'évêque de la Rochelle, qui vouloit être instruit de toutes ces choses. Après cela nous avons demeuré dans la même situation pendant quatre mois, recevant de temps en temps de nouveaux chagrins, par les diverses manières dont ceux qui commandoient dans ce lieu-là nous traitoient, et par les menaces qu'il nous faisoient d'une séparation et de fâcheuses peines à souffrir.

(La fin au prochain Cahier.)

DEUX LETTRES INÉDITES DE JEAN CAVALIER.

1706-1707.

Les deux lettres qui suivent sont celles que M. J.-P. Hugues a transcrites pour nous d'après les originaux autographes conservés aux Archives de l'Etat à La Haye et qu'il nous annonçait dans son compte rendu (*Bull.*

t. V, p. 484). Il a fallu régulariser un peu l'orthographe de Cavalier qui laisse infiniment à désirer :

A Leurs Hautes Puissances.

Messeigneurs,

Je me donne l'honneur de représenter à Vos Hautes Puissances comme tous les réfugiés dernièrement sortis du royaume de France sont pleins de zèle pour la cause commune et pour la délivrance de nos pauvres frères qui sont exposés aux souffrances, et voyant que Dieu bénit évidemment les armes de Vos Hautes Puissances, le pauvre peuple implore votre clémence, comme aussi celle de Sa Majesté la reine de la Grande-Bretagne, espérant que dans une occasion si favorable Leurs Hautes Puissances y donneront leurs secours et assistance.

Voici les moyens, si Vos Hautes Puissances le jugent à propos : Tous les réfugiés qui sont dans le Virtemberg, ou qui pourront s'assembler sur les frontières de Suisse et autre part en Allemagne, il y aura une bonne troupe, dont on en peut former un bataillon, ou davantage. Ils peuvent être rendus ici dans deux mois, après les ordres donnés, et être transportés en Catalogne, étant à la paye de la reine d'Angleterre ou de Vos Hautes Puissances ; cela ne manquera pas de faire une grande impression dans l'esprit de ceux qui sont encore dans le pays, leur faisant savoir qu'on vient là pour les secourir et pour les délivrer. On peut leur envoyer des gens pour les encourager, et il ne sera pas difficile d'avoir correspondance avec eux, ceux de Barcelone avec ceux des Cévennes ; et quand même ces troupes ne pourroient pas joindre ceux des Cévennes, il sera toujours d'une grande utilité, étant sur les frontières du pays ; il ne sauroit manquer de faire une grande diversion, et puisque nous y avons soutenu un si long temps, n'ayant ni provisions de guerre, de bouche, ni espérance d'en avoir, étant dépourvus de tout, à plus forte raison étant sur les frontières. L'on peut y porter des armes et des munitions nécessaires. On peut être assuré de réussir, les esprits étant dans le même sentiment qu'il y étoit dans ce temps-là ; se voyant secourus, ils ne manqueront pas en même temps de s'assembler pour secouer le joug qu'ils sont obligés de porter, et de faire tous leurs efforts pour se tirer de l'esclavage où ils sont réduits.

Si Vos Hautes Puissances trouvent cela à propos, je les supplie très humblement de vouloir me donner leurs ordres, devant que passer en Angleterre, et je travaillerai à les assembler à l'endroit le plus propre qu'il me sera nommé, avec toute la diligence possible.

Et nous continuerons à faire des vœux au ciel pour la prospérité de vos armes et pour tous les confédérés; et moi, en mon particulier, qui suis, avec un très profond respect,

De Vos Hautes Puissances,
Messeigneurs,
Le très humble et très obéissant serviteur,
CAVALLIER.

Hauts et puissants seigneurs,

C'est avec un très profond respect que je représente par celle-ci à Leurs Hautes Puissances, le malheur que j'ai eu de perdre mon régiment à la bataille d'Almansa; c'est aussi avec douleur que j'ai vu, pour la première fois que j'avois l'honneur de combattre sous les étendards de Leurs Hautes Puissances, que leurs armes n'ont pas eu le succès que j'aurois souhaité. La seule consolation qui me reste, c'est que le régiment que j'ai eu l'honneur de commander n'a jamais regardé en arrière, et y a vendu sa vie chèrement, comme M. le baron de Friesheim peut en avoir écrit à Leurs Hautes Puissances; je combattois jusqu'à mon dernier homme, lorsque la multitude des ennemis m'accabla, perdant une grande quantité de sang, par douze blessures que j'eus dans cette action. Je fus bientôt regardé au nombre des morts, et dépouillé comme eux, mais la Providence me donna encore assez de force pour me tirer des mains de mes ennemis. Présentement que je commence à être guéri de toutes mes blessures, MM. les généraux me disent que si j'étois en état d'agir, le service de Leurs Hautes Puissances demandoit que je passasse auprès de S. A. Royale. D'abord j'embrassai cette occasion avec joie, et après avoir été recevoir les ordres de S. Exc. M. le comte de Noyelles, me suis embarqué pour Livourne, et de là à Gênes, d'où je partirai pour joindre l'armée incessamment. J'ai plusieurs lettres pour remettre à S. A. Royale; je sais qu'elles tendent toutes à m'employer. Je souhaite qu'il se rencontre bientôt quelque nouvelle occasion, mais plus favorable, à pouvoir continuer à donner des marques à Leurs Hautes Puissances de mon attachement et affection à leur service. J'espère aussi de la générosité ordinaire de Leurs Hautes Puissances, qu'elles voudront bien donner ordre que je puisse remettre mon régiment, pour conserver encore un tiers des officiers qui sont restés, dont la plus grande partie sont blessés et prisonniers; comme aussi que mon solliciteur puisse être payé des arrérages qui me sont dus, et à mon régiment. Il ne me reste plus qu'à faire des vœux au ciel pour la

prospérité de l'Etat et de Vos Hautes Puissances, étant, avec tout le respect dont je peux être capable,

De Leurs Hautes Puissances,
Le très humble et très obéissant serviteur,
CAVALLIER.

De Gènes, le 10 juillet 1707.

LETTRE INÉDITE DE RAPIN-THOIRAS A LE DUCHAT

SUR PÉLISSON, SON ONCLE.

1722.

M. Jean de Dompierre de Jonquières, descendant de Paul de Rapin-Thoyras, Chef du service des Eglises au Ministère des Cultes à Copenhague, possède de riches archives de famille, dont il veut bien nous promettre de nous faire profiter. Voici une intéressante lettre de Rapin-Thoyras à Le Duchat, sur le célèbre Péliisson-Fontanier, qui était son oncle maternel. Nous y joignons quelques notes empruntées à un Mémoire écrit par l'abbé de Faur-Ferriès, cousin de Péliisson, pour le président Bouhier. Nous croyons devoir notamment mettre en regard de ce que Rapin dit de la mort de Péliisson ce qu'en dit cet abbé. (Voir aussi *Bull.*, IX, 522, et *Mémoires de Rou*, II, 304.)

A M. Le Duchat.

May 1722.

Monsieur,

Je vous suis infiniment obligé du soin que vous avez bien voulu prendre pour moi, et je vous prie d'être persuadé que j'en ai toute la reconnaissance possible.

Je suis bien aise que vous ayez connu particulièrement M. Péliisson mon oncle, frère de ma mère. Je crois pouvoir dire sans le flatter que c'étoit un esprit des plus aisés et des plus nets qu'il y ait eu depuis longtemps. Avant qu'il allât à Paris dans sa jeunesse, il s'étoit distingué dans Castres sa patrie, par son esprit et par ses petites poésies, quoiqu'il n'eût pas négligé l'étude du droit dans lequel il avoit fait de très grands progrès (1). Je ne sais si vous avez eu une petite paraphrase du premier livre des *Institutes* de Justinien qu'il avoit faite dans sa jeunesse. Je l'ai trouvée par hasard en Hollande dans une auction. Il excelloit surtout dans la connaissance de la langue grecque qui lui étoit très familière quoiqu'il n'affectât de se faire valoir par là. Il ne fut pas plus tôt à Paris qu'il s'y fit connaître à toutes les personnes

(1) Il avoit pris ses degrés à Cahors.

de son temps, distinguées par leur esprit ou par leurs ouvrages, et par là il trouva un accès chez les grands. Il y lia un commerce très étroit avec M. Conrart, M. La Bastide, son intime ami, M. Morus, et principalement avec la fameuse M^{lle} de Scudéry, avec laquelle il contracta une amitié qui dura autant que sa vie. Son *Histoire de l'Académie française* lui acquit une grande réputation et lui procura l'honneur d'être admis dans cet illustre corps sans l'avoir demandé, contre les statuts de l'Académie qui voulut bien faire ce passe-droit en faveur de son historien. Enfin, M. Fouquet, surintendant des finances, le prit à son service. Je ne saurois dire précisément en quelle qualité (1) ; mais je sais parfaitement que M. Fouquet avoit une estime toute particulière pour lui, et qu'il le regardoit moins comme un serviteur que comme un ami, jusqu'à lui communiquer ses secrets les plus importants. Jusqu'alors M. Pélisson avoit été poussé et protégé par les savants et les beaux esprits, mais quand il fut si avant dans la faveur du surintendant il devint à son tour leur protecteur, et leur rendit tous les services qui furent en son pouvoir. Il eut l'honneur d'être connu du roi et de la cour, et il passa quelques années dans un grand lustre. Comme il avoit eu part à la faveur de M. Fouquet, il eut aussi part à sa disgrâce, et il fut arrêté avec lui à Nantes, et conduit à la Bastille où il fut détenu quatre ans, parce qu'il ne voulut jamais abandonner les intérêts de son bienfaiteur. Cette longue prison ne fut pas le seul effet de son attachement à M. Fouquet. Comme il passa toute sa vie dans les sentiments de reconnaissance pour son patron, il s'attira par là l'inimitié de MM. Le Tellier, Louvois et Colbert, qui ne lui pardonnèrent jamais cet attachement invincible aux intérêts de M. Fouquet, non plus qu'une certaine satire en vers qu'il fit étant à la Bastille, dans laquelle MM. Le Tellier et Colbert étoient trop bien désignés, et que ses amis eurent l'imprudence de faire imprimer. Comme il n'avoit ni plume, ni papier, ni encre, il écrivit cette satire sur la marge des livres qu'il lisoit avec de petits crayons qu'il faisoit du plomb qu'il détachoit des vitres de sa chambre. Vous n'ignorez pas tout ce qui se passa dans le procès de M. Fouquet, qui, après trois ou quatre ans d'examen et de prison, fut en quelque manière absous par ses juges et ensuite condamné par l'autorité suprême du roi à une prison perpétuelle. Il n'y avoit pas plus à dire contre M. Pélisson que contre M. Fouquet. Aussi ne parla-t-on jamais de lui faire son procès, quoiqu'il subît quelques interrogatoires. Ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit, mais à son maître. On l'auroit donc laissé peut-être toute sa

(1) On sait que c'était en qualité de *premier commis*.

vie à la Bastille, si le roi lui-même n'avoit témoigné quelque bienveillance pour lui. Mais on trouva, le moyen d'opposer à la bonne volonté du roi la religion du prisonnier. Cela fut cause que le roi souhaita qu'il se rendit digne de ses grâces en changeant de religion. Mon père, qui connoissoit parfaitement M. Péliisson, son beau-frère, ne doutoit nullement que ce témoignage de la bienveillance du roi ne fût la principale du changement de M. Péliisson. Dès lors, il commença à étudier fort exactement les controverses, mais certainement avec un désir secret de trouver cause à se satisfaire dans la religion romaine. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se laissa éblouir par le dogme de l'autorité de l'Eglise, si rebattu depuis par MM. de Meaux, Arnaud et Nicole. Quoi qu'il en soit, il sortit de la Bastille sans avoir changé de religion; mais peu de temps après, il fit abjuration. Comme il sentoit bien qu'il y avoit quelque chose d'odieux dans un changement fait par des motifs humains, il affecta toute sa vie de témoigner qu'il étoit véritablement converti.

Son changement lui procura la faveur du roi, qui lui fit acheter une charge de maître des requêtes et lui fournit plus de la moitié de l'argent nécessaire. Il lui témoigna toujours de la bienveillance, jusqu'à lui donner un brevet pour assister au petit coucher et au petit lever, quoiqu'il n'eût aucune charge qui lui donnât ce droit (1) : faveur très particulière en ce temps-là. Ensuite M. Péliisson ayant pris le petit collet fut pourvu de deux bénéfices, dont l'un étoit le prieuré de Saint-Orens d'Auch, valant 2,000 livres de rentes, et l'autre l'abbaye de Bénévent dans la Marche, valant 10,000 livres (2). Je dirai ici par parenthèse que M. Péliisson, qui étoit mon parrain, m'avoit destiné le premier, si j'avois voulu changer de religion. Il se distingua tellement par son zèle pour la religion catholique que le roi le fit économe de Clugny et de Saint-Germain des Prés, dont les revenus furent destinés aux pensions que vous savez (3). Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que pendant sa vie le roi ni la cour ne le soupçonnoient point d'hypocrisie par rapport à la religion, et que la seule cause qui l'empêcha de s'avancer, et d'être fait conseiller d'Etat, ce fut son constant attachement à M. Fouquet dont il avoit toujours le portrait dans sa chambre, et le refus absolu qu'il fit de se dévouer à M. de Louvois, qui le fit sonder sur ce sujet. Il ne voulut jamais avoir d'autre patron que le

(1) Il avoit été nommé pour écrire l'histoire du roi.

(2) On fit des difficultés à Rome pour les bulles de Bénévent. Il eut à la place l'abbaye de Gimont, diocèse d'Auch, valant 8,000 liv.

(3) Il fut pourvu, pendant l'économat de Clugny, du prieuré de Saint-Orens, qui étoit de la collation de l'abbé de Clugny. L'abbé de Faur-Ferriès dément ce fait, rapporté dans la *Vie de Louis XIV* par Larrey.

roi, et il étoit le seul homme de la cour dans cette situation. La bienveillance du roi fut bien capable de le garantir des efforts que les ministres auroient pu faire pour la miner. Mais ce fut tout. Dans toutes les occasions importantes ces mêmes ministres, ses ennemis secrets, trouvèrent les moyens d'empêcher son avancement, et principalement par rapport à la charge de conseiller d'Etat. Il eut par là l'occasion de connaître la fausseté de la maxime qu'il avoit suivie, en prétendant se pousser à la cour par la seule protection du roi, sans l'appui d'aucun ministre. C'est donc à cette fausse maxime qu'il faut attribuer le défaut d'avancement auquel naturellement un homme comme lui connu, estimé, et aimé du roi pouvoit s'attendre. Quant à la religion, il auroit fallu avoir des yeux bien perçants pour démêler ses sentiments secrets parmi ses actions extérieures par lesquelles il affectoit sans cesse de témoigner une persuasion très sincère de son attachement à la religion romaine, et de quelques-unes desquelles vous avez été le témoin. La seule chose qui auroit pu causer quelque soupçon, mais qui n'étoit pas publique, c'est que depuis son changement jusqu'au temps de la grande persécution, il ne fit jamais aucun effort pour pervertir ni ma mère, sa sœur, ni mon père, ni mon frère aîné, ni moi. Mon frère et moi demeurâmes deux mois avec lui à Paris en allant étudier à Saumur, sans qu'il nous dit jamais un seul mot sur la religion. Je passai seul avec lui une autre fois environ deux ou trois mois, sans qu'il me parlât sur ce sujet. Dans le temps même de la persécution, il rendit de si grands services à notre famille par ses recommandations auprès de M. le duc de Noailles, de M. de Bâville, de l'évêque de Saint-Papoul, que nous fûmes peut-être les seuls dans la province de Languedoc qui, sans vouloir changer de religion, ne fûmes point persécutés et n'eûmes pas même de logement. Mais depuis que je fus arrivé à Londres, je me vis obligé à soutenir de terribles assauts contre lui. Il me tenta par toutes sortes de voies. Outre ses lettres de controverse qui me venoient toutes les semaines, et de grandes offres si je voulois retourner en France, il me fit solliciter par M. Barillon, ambassadeur de France auprès du roi Jacques, par M. le marquis de Saissac, par M. de Bonrepos, notre parent commun, et plus directement encore par M. l'abbé de Denbeck, neveu de l'évêque de Tournay, qui se trouvoit alors à Londres. Mon obstination, c'est ainsi qu'il l'appeloit, le dégoûta enfin de moi et lui fit perdre l'espérance qu'il avoit conçue de me persuader. Deux choses entre autres contribuèrent à me faire perdre ses bonnes grâces. La première fut que, comme il s'efforçoit dans ses lettres de me persuader par son exemple, je lui répondis naïvement que je trouvois fort étrange que

lui qui avoit fait profession ouverte de n'avoir changé de religion qu'avec connaissance de cause, voulût me persuader de changer par d'autres motifs. Il fut piqué de ce reproche, mais encore plus d'une raillerie, quoique très innocente de ma part. Il avoit fait un livre intitulé : *Réflexions sur les différends de religion* dans lequel il prétendoit avoir battu les réformés eux-mêmes. Il me fit donner ce livre par M. de Bonrepos et m'écrivit en même temps qu'il me prioit de lire ce livre avec exactitude et de lui en dire mon sentiment comme je me le dirois à moi-même, sans consulter qui que ce fût. J'obéis exactement à son ordre. Je ne sais si vous avez lu ce livre, mais quoi qu'il en soit il ne respire que la douceur et la charité, et il établit pour maxime qu'on ne convertit point les gens en leur disant des injures et par la violence, etc. Comme il ne m'avoit point averti qu'il fût l'auteur de ce livre et que M. de Bonrepos ne me l'avoit pas dit, je ne le crus point de lui. Ainsi entre plusieurs choses, je lui dis que j'approuvois beaucoup les maximes de douceur que l'auteur établissoit; mais qu'il me sembloit qu'elles venoient assez mal à propos dans un temps où manifestement on suivoit en France des maximes toutes contraires; qu'il me sembloit entendre Sganarelle écrire à sa femme : *Mon cher cœur, je vous rosserai. Doux objet de mes yeux, je vous assommerai.* Depuis ce temps là il cessa peu à peu ses sollicitations, et je n'eus pas beaucoup de peine à m'apercevoir qu'il n'avoit plus pour moi les sentiments qu'il avoit eus auparavant. Cependant quelques années après, M. de La Bastide me procura de sa part un présent de cinquante pistoles, pour m'aider à supporter les frais d'une grande blessure que j'avois reçue au siège de Limerick en Irlande. Voilà, Monsieur, les contrastes qui donnent quelque lieu de douter de ses sentiments intérieurs par rapport à la religion. D'un côté point d'efforts pour nous pervertir, mes frères et moi, pendant que nous avons été en France, et de l'autre, de violentes sollicitations à mon égard dès que j'ai été hors de France. Lorsque j'accompagnai mylord Portland dans son ambassade de France en 1698, je fis tout mon possible pour découvrir si le bruit qui avoit couru que M. Péliisson étoit mort huguenot avoit quelque fondement; mais pour dire la vérité je ne découvris rien de positif. Quelques-uns me dirent qu'absolument il n'avoit pas voulu communier. D'autres me dirent qu'on lui avoit proposé de recevoir la communion sur-le-champ, mais qu'il l'avoit refusé en disant qu'il avoit accoutumé de ne pas communier sans préparation; qu'il avoit pris jour avec M. l'évêque de Meaux pour communier, mais qu'il fut prévenu par la mort. Cela paraît assez naturel, mais aussi il peut avoir été inventé pour couvrir son refus. Je trouvai à Paris un de ses valets de chambre qui

avoit quelque emploi à la cour, mais il me parut si réservé quand je voulus lui toucher cette corde qu'il me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose qu'il n'étoit pas à propos de me découvrir (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que le curé de Versailles se plaignit au roi, même avant sa mort, et qu'immédiatement après qu'il eut expiré le roi fit mettre le scellé dans sa maison de Versailles et de Paris, je ne sais sous quel prétexte. Quoi qu'il en soit, aucun de ses neveux ou nièces n'a profité d'un sou de sa succession et j'ignore encore de quelle manière le roi dispose de ses effets (2).

Que direz-vous de moi, Monsieur, de vous avoir entretenu si longtemps de M. Péliisson? Je vous prie de l'attribuer à deux causes : la première, l'intérêt que je prends encore à un oncle qui a eu quelque nom dans le monde par plusieurs belles qualités, quoique ternies par son changement de religion ; l'autre, le plaisir que je ressens dans l'honneur de vous entretenir par lettres, ne pouvant avoir le bonheur de le faire de bouche.

Je prends la liberté de vous envoyer le dernier tome de mon histoire d'Angleterre, et de vous prier très humblement de m'en dire votre avis avec franchise. Je suis persuadé que s'il y a de la politesse à ne trouver rien à redire dans un livre déjà imprimé, il y a une espèce de malice et de cruauté à déguiser son sentiment à un auteur qui cherche plutôt à se defaire des préjugés où il pourroit être en sa faveur qu'à s'attirer des louanges. Je vous assure très sincèrement que c'est là la situation où je me trouve. Je n'ai ici personne que je puisse consulter ni qui soit capable de me donner de bons avis. ce qui m'engage à abuser de votre bonté, et à vous prier instamment de me dire naturellement ce que vous pensez de cet ouvrage, et, si en le lisant vous trouvez quelques endroits qui méritent votre censure, de ne me l'épargner pas, puisque j'ai encore le temps d'en profiter. Je vous prie sur toutes choses de faire attention aux caractères

(1) « Quelques heures avant sa mort, dit l'abbé de Faur-Ferriés, il écrivit de sa main à Mademoiselle de Scudéry de ne se point alarmer de son mal, qui n'étoit pas si grand qu'on le croyoit. Il se promena le soir un peu dans sa chambre ; il se mit tout habillé sur son lit, il s'endormit, et il fut trouvé mort lorsque M. l'abbé de Ferriés, trouvant son sommeil trop long, voulut le faire éveiller. Ainsi, les bruits que les protestants ont fait courir, qu'il n'avoit pas voulu recevoir les sacrements et qu'il étoit mort calviniste, ne sont qu'une pure calomnie, qui n'a pas le moindre fondement. C'est de quoi l'illustre évêque de Meaux, M. Bossuet, son intime ami, et qui connoissoit mieux que personne ses véritables sentiments, a rendu témoignage dans sa lettre à Mademoiselle de Scudéry, qui a été rendue publique. »

(2) Tous les papiers concernant les sciences et la littérature furent remis, par ordre du roi, à M. l'abbé de Faur-Ferriés, cousin germain de Péliisson. Le roi lui avoit accordé de rentrer dans ses biens, qui avoient été confisqués. Un ministre éluda l'exécution de cet ordre. Un autre ordre fit défense aux porteurs de certains billets souscrits par Péliisson dans l'intérêt de Fouquet, lorsqu'il étoit son premier commis, de rien demander pendant sa vie ; mais ces créanciers eurent hypothèque sur les biens qu'il laissa.

que je donne à Jacques I^{er} et à Charles I^{er}, et qui m'ont engagé à insérer dans mon histoire beaucoup de pièces entières qui m'ont paru propres à justifier ma conduite. Je me suis trouvé à cet égard dans une espèce de détroit, en danger de faire naufrage en m'écartant tant soit peu d'un côté ou d'autre. Les uns sont des espèces de héros (1) de ces deux rois. D'autres les abaissent extrêmement. J'ai pris le parti de former mon jugement sur leurs actions, indépendamment des éloges des uns et des invectives des autres, et c'est principalement pour savoir si mon jugement est juste que je souhaite d'avoir votre avis. Au reste, Monsieur, si je prends la liberté de vous envoyer ce dernier tome de mon histoire, ce n'est pas dans la vue que vous le fassiez voir à plusieurs personnes qui n'y peuvent prendre aucun intérêt. Cependant s'il se trouvoit quelqu'un de vos amis, capable, qui eût assez de loisir et assez de bonté pour l'examiner avec quelque soin, je vous avoue que bien loin de refuser un pareil secours, je lui en aurois, et à vous aussi, une extrême obligation. Mais autrement il me paraît assez inutile, et même dangereux de le communiquer à plusieurs personnes. Quand vous l'aurez lu, je vous prie de me le renvoyer par la même voie et de l'empaqueter avec soin, car il me seroit difficile de me servir de mes brouillards pour le refaire.

DÉPÊCHE DE SAINT-FLORENTIN AU DUC DE CHOISEUL.

SUR LA JUSTICE ET L'HUMANITÉ DE LOUIS XIV A L'ÉGARD DES CONDAMNÉS
POUR CAUSE DE RELIGION.

1763.

Depuis 1762, dit M. Eug. Haag, on ne trouve plus de condamnation aux galères pour cause de religion. Il paraît que les Protestants français furent redevables de cet adoucissement à leur sort à une nouvelle intervention du gouvernement anglais. C'est ce qui ressort d'une lettre inédite de Saint-Florentin au duc de Choiseul, lettre si curieuse que nous la reproduisons textuellement, d'après la minute que nous avons trouvée dans les registres du secrétariat, aux Archives impériales (E 2524) :

A Monsieur le duc de Choiseul.

16 janvier 1763.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, concernant trente-sept protestants détenus aux galères, et vingt protestantes prisonnières à Aigues-Mortes, qui presque tous ont été condamnés pour avoir assisté à des assemblées, et dont M. le duc de Bedford demande la liberté. Je ne peux que vous rappeler à ce sujet les observations que je vous ai faites le 28 juin dernier, à l'oc-

(1) Sic, pour hérauts, panégyristes.

casion de deux religionnaires qui venoient de sortir des galères, auxquelles ils avoient été condamnés pour le même crime. Le feu roi, par son édit de 1685 et par ses déclarations de 1686 et 1698, a défendu à tous ses sujets de faire aucun exercice de la R. P. R. et de s'assembler pour cet effet, à peine, contre les hommes, des galères perpétuelles, et contre les femmes, d'être rasées et enfermées pour toujours, et le roi a renouvelé les mêmes deffenses sous les mêmes peines, par la déclaration du 14 mai 1724. Le feu roi avoit si fort à cœur l'exécution de celles qu'il avoit données sur le fait de la religion, que par un règlement particulier concernant le détail des galères, et qui est dans vos bureaux, il décida qu'*aucun homme condamné pour cause de religion ne pourroit jamais sortir des galères*; et si S. M. s'est écartée des dispositions tant de ce règlement que des édicts et déclarations, ce n'a été que fort rarement, par des considérations très importantes, et en faveur de quelque particulier seulement, de sorte que la rareté et les circonstances mêmes des grâces accordées n'ont fait pour ainsi dire que confirmer les édicts et déclarations, et prouver la résolution où étoit S. M. d'en maintenir la rigueur. Malgré cette intention manifestée, et malgré la sévérité de ces édicts et déclarations, on a eu beaucoup de peine, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, à empêcher les assemblées, et depuis le commencement des guerres que nous avons eues, elles sont devenues très fréquentes et très nombreuses dans plusieurs de nos provinces. L'excès est monté à un tel point, qu'il est difficile d'imaginer comment on pourra y remédier, d'autant plus que les prédicants ont eu soin de persuader aux religionnaires que S. M. est disposée à leur accorder la liberté de leur culte. Ce seroit fortifier cette fausse persuasion que de faire grâce au grand nombre de coupables compris dans les listes que vous avés pris la peine de m'envoyer. Ce seroit donner l'atteinte la plus violente aux édicts et déclarations de 1685, 1686, 1698 et 1724, et même les rendre entièrement inutiles. Les assemblées ne feroient que se multiplier, et le nombre des coupables s'augmenter par l'espérance d'une impunité presque certaine, ou plutôt par la fausse opinion d'une tolérance déjà établie. Cependant, rien de plus important pour la religion et pour l'Etat, que la cessation de ces assemblées. Il ne sera jamais possible de ramener les religionnaires, tant que des prédicants pourront les assembler, les entretenir dans leurs erreurs, les révolter contre toute autorité spirituelle, donner à leur fausse religion une forme de culte, et leur administrer ceux des sacrements qu'ils reconnoissent. Les missions ordonnées et payées par le roi en Languedoc resteront sans fruit, et non-seulement on ne convertira pas de religionnaires, mais nombre de nouveaux

convertis retomberont, et plusieurs catholiques seront séduits et apostasieront, comme on n'en a que trop d'exemples depuis quelque temps. D'un autre côté, l'Etat, dont les loix défendent et punissent indistinctement toutes assemblées illicites, sera sans cesse exposé aux périls que ces loix ont voulu prévenir. Des assemblées formées par un faux zèle et sous prétexte de religion, sont plus dangereuses que toutes autres. Le fanatisme y domine, et il a bientôt allumé le feu de la sédition et de la révolte. D'ailleurs il se fait journellement dans ces assemblées des conjonctions illicites aussi contraires aux lois civiles qu'à la religion, et les enfans nés de ces concubinages sont bastards. Depuis que les guerres ont ôté le pouvoir et le moyen de réprimer les assemblées, ce mal, qui en est une suite, s'est tellement étendu, que les provinces infectées de l'hérésie sont actuellement pleines de gens dont la fortune est aussi incertaine que l'état, et que le désespoir pourroit pousser à tenter de les assurer par la force, ou à quitter le royaume. Il seroit extrêmement difficile de remédier au passé à cet égard, mais au moins faut-il profiter de la paix, afin de pourvoir au présent et à l'avenir. C'est à quoi on ne parviendra cependant pas tant qu'il y aura des assemblées, et il y en aura tant que ceux qui y assisteront pourront se promettre qu'on ne les punira pas ou qu'on leur remettra facilement les peines qu'ils auront encourues. Ils auront tout lieu de s'en flatter, quand ils verront tout à la fois cinquante-sept personnes soustraites à ces peines par l'ordre exprès de S. M. Je suis très porté à croire que MM. les évêques du Languedoc lui feroient des représentations à ce sujet, et il pourroit y en avoir aussi de la part de quelques parlemens, et en particulier de celui de Grenoble, par la vigilance et la sévérité duquel le Dauphiné a été mieux maintenu dans le devoir par rapport à la religion que les autres provinces. Quelques-uns des religionnaires dont on demande la liberté ont été condamnés par ce parlement, et ils auront besoin de lettres de rappel dont il faudra qu'ils poursuivent soit en ce parlement, soit devant les juges du ressort, l'entérinement qui pourra bien leur être refusé. Car je suis bien aise d'avoir l'honneur de vous observer qu'il ne suffit pas que des condamnés, soit pour fait de religion ou pour tout autre délit, soient renvoyés des galères pour qu'ils en soient véritablement affranchis. Il faut que le roi leur remette cette peine par des lettres ou des brevets, suivant les circonstances, sans quoi les juges peuvent non-seulement poursuivre contre eux l'exécution de leurs jugemens, qui subsistent toujours, mais encore leur faire leur procès comme à des gens légitimement suspects d'avoir eux-mêmes rompu leurs fers. Au reste, Monsieur, je n'ai pas entendu dire que nous ayons demandé grâce pour des catholiques condamnés

en Angleterre pour avoir contrevenu aux loix du pays. Les Anglais ne devroient donc pas solliciter en faveur des religionnaires français condamnés pour avoir violé les nôtres. Je doute fort qu'ils nous écoutassent, si nous leur demandions quelque chose capable d'ébranler celles que leur inimitié pour le catholicisme leur a dictées, et les demandes qu'ils nous font ne tendent à rien moins qu'à énerver entièrement plusieurs de nos loix que l'intérêt de la religion et la sûreté même de l'Etat ont rendues nécessaires. Ils ne souffriroient certainement pas chés eux des assemblées de catholiques au nombre de deux et trois mille hommes, comme nous en avons eu ici un grand nombre de protestantes; et ils exigent de nous en faveur des gens qui ont assisté aux assemblées une indulgence qui en seroit une véritable en faveur des assemblées elles-mêmes. Enfin, il me paroît que s'il étoit question de faire grâce à ces condamnés, il conviendrait mieux qu'ils dussent leur pardon à la clémence du roi qu'à une puissance étrangère par laquelle on pourroit croire qu'il a été arraché à S. M.

Voilà, Monsieur, les réflexions que j'ai faites au sujet de la demande de M. Bedford. Quant à celle qui a été faite à M. le duc de Nivernois par M. l'archevêque de Cantorbéry, elle ne me paroît pas plus susceptible de faveur. Si M. *Bel* qu'elle regarde se présente en qualité de catholique pour obtenir son retour en France et le rétablissement dans tous ses droits civils, il pourroit mériter d'être écouté. Mais si les déclarations du roi de 1698 et de 1725 excluent pour toujours du royaume tout François réfugié pour cause de religion, à moins qu'il n'ait abjuré, il paroît qu'on ne doit pas non plus y laisser revenir, ni encore moins y rétablir dans ses biens un homme qui y a été condamné pour fait de religion, et qui n'a pas, autant qu'il est en lui, et par une abjuration indiquée par la loi, réparé le crime qui a fait le titre de sa condamnation. Ce seroit réintégrer dans le royaume un coupable autorisé, pour ainsi dire, dans son erreur et aussi dangereux pour la religion que pour l'Etat. On en peut dire autant de tous ceux pour lesquels M. le duc de Bedford agit, puisque, sans contredit, ce sont les religionnaires les plus fanatiques qui ont fréquenté les assemblées. Au surplus, la matière dont il s'agit ici me paroît assez importante pour croire qu'il seroit nécessaire d'en parler au Conseil, avant de prendre aucun parti, et je présume que vous le penserez comme moi.

Cette lettre explique pourquoi les listes qui suivent s'arrêtent à l'année 1762.

RELEVÉ GÉNÉRAL DES PERSÉCUTIONS

EXERCÉES CONTRE LES PROTESTANTS DE FRANCE

DEPUIS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1685-1789.

La 1^{re} partie du tome VII de la *France protestante* vient de paraître. Cette livraison, non moins riche que les précédentes, renferme un document d'une valeur et d'un intérêt incomparables pour l'histoire des églises dites du Désert, du protestantisme français *sous la Croix*.

C'est un inventaire chronologique de toutes les persécutions exercées contre les protestants depuis l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la Révolution française, — inventaire dressé de toutes pièces d'après les sources authentiques, — travail d'investigation de plus de douze années.

1^o *Assemblées du Désert surprises*, depuis celle du 19 février 1686, la première de toutes, dont nous avons naguère donné le récit (ci-dessus, page 214);

2^o *Prédicateurs exécutés*;

3^o *Prédicateurs exécutés en effigie*;

4^o *Galériens pour cause de religion* :

1 ^o	Mis à la chaîne,	de 1685 à 1690 ;
2 ^o	—	de 1690 à 1695 ;
3 ^o	—	de 1695 à 1700 ;
4 ^o	—	de 1700 à 1705 ;
5 ^o	—	à une date inconnue, mais antérieure à 1705 ;
6 ^o	—	de 1705 à 1714 (année où la reine Anne intervint et obtint leur libération) ;
7 ^o	—	sous la régence du duc d'Orléans ;
8 ^o	—	sous l'empire de la déclaration de 1724 ;

Tel est le programme de ce grand martyrologe de la liberté de conscience, que M. Eug. Haag est parvenu à remplir à force de labeur, de patience et de dévouement à son œuvre. Il a, certes, bien mérité une fois de plus, non-seulement de ses coreligionnaires, mais de tout ami sincère de la vérité historique. On saura bon gré à l'éditeur, M. Cherbuliez, de nous avoir autorisé à reproduire un document d'une si grande importance.

PERSÉCUTIONS EXERCÉES CONTRE LES PROTESTANTS DEPUIS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

1^o *Assemblées religieuses surprises.*

1686. Février. Entre Durfort et Saint-Félix. Deux des prisonniers exécutés: *Teissier*, vignier de Durfort, et *Poujet*. — Mars. Dans les carrières de Mus. *Bétrine* exécuté, plusieurs envoyés aux galères. — Près de Mialet, *Pradet* exécuté. — Avril. Près de Gibertène. Fusillade. — Juillet. Près d'Uzès. Massacrée, sauf quelques prisonniers immédiatement pendus à des arbres. — Octobre. Près du Vigan. Plusieurs tués ou blessés. *Tommeysrolles*, *Antérieu*, *Dauté*, *Portals* de St.-Laurens, *Hillaire*, *Coste* et trois femmes *Balsine*, *Delon* et *Gaches*, exécutés. — Décembre. Près de Nismes. Fusillée, presque à bout portant. Six prisonniers dont deux exécutés: *Barbu*, négo-ciant en soieries, et *Mibassé* son commis.

1687. Janvier. A Pouzauges. Quatre prisonniers: *Bigot* exécuté, deux autres condamnés aux galères, et le dernier au bannissement. — A Lédignan. Pendus: *Salendre* et *Meyrieu*. — Plusieurs assemblées écharpées dans

le Dauphiné. On n'a conservé le nom que d'une des victimes : *Louise Maulin*, de Beaufort, pendue devant sa maison.

1688. Février. Au Grand-Ry. Plusieurs tués, trente et un envoyés aux galères; quatre : *Mignan*, qui faisait les fonctions de ministre, de *Touches*, dit le grand Thomas, *Guérin* et *Russeau*, exécutés aux flambeaux, et deux femmes condamnées au fouet. — Assemblée surprise dans le Poitou. Quatre tués, deux pendus. — Dans les environs de Selan. *Jérémie Chevalier*, *Paul Sacrelaire*, *Josué Benoist*, condamnés à mort par contumace.

1689. Plusieurs assemblées surprises dans l'Albigeois, le Vivarais et le Dauphiné. Au nombre des personnes exécutées, on cite *Arnaut*, *Alexandre Sambu*, *Simon Barnavon*, *Marie Morin*, *Marguerite Luth*, *Moreli* ou *Bourel*, *Clairant*, *Dufour*, *Reignier*, *Pignet*, *Buisen*, trois sœurs *Dumas*, deux filles *Reynier*, tous du Dauphiné. *Louis Vallette*, du Vivarais. *Pau' Bérault*, prophète, tué; sa fille *Sara* emprisonnée. *Villaret*, *Escandre*, de Mazamet, *Matth. Escandre* de Castelnau-de-Brassac, *Sinson* et *Bru*, exécutés en Languedoc. — Déc. Dans les environs de Montauban. Condamnés aux galères : *J. Valette*, *Arn. Monteil*, *Is. Gonnal*, *Ant. Petit*, *Is. Petit*, *Ant. Beray*, *J. Plagne*, *J. Copeille*, *Esaïe Gardes*, *Dav. Garrigues*, *J. Lataune*, *Ant. Dorguel*, *J. Petit*, *J. Tissié*, *Dav. Valette*, *Samson Drulhec*, *Barthél. Manson*; à être rasées et enfermées dans des maisons de force : *Anne Delpeyrou*, *Jeanne Péchels*, *Jeanne Dorguel*, *Jeanne* et *Antoinette Bertrand*, femme *Petit*, femme *La Caze*, *Jeanne Gardes*, femme *Durou*, fille *Benech*, femme *Laboulie*.

1690. Au Mas de l'Espinass. Pendu : *Bonijoli*, notaire; relégué à Pierre-Encise : baron de *Barre*. Plusieurs envoyés aux galères.

1691. Près de Boucairan. Condamnés aux galères ou exilés : barons de *Fons* et d'*Aigremont*, de *Sauzet* et *Gajan* son fils, de *Domessargues* et *Du Fesq*.

1692. En Guienne. Plusieurs assemblées surprises. *Pagès-de-Magueron*, de Sainte-Foy, exécuté sous les yeux de sa femme, qui fut elle-même enfermée dans un couvent. *Jean Constans* condamné aux galères perpétuelles, *Jean Bessette*, aux galères pour cinq ans, *Marie Gentillot*, *Jeanne Burbe* et *Isabeau Gentillot*, veuve *Vilotte*, à être rasées et enfermées; par contumace, *Peyraut*, *Milheau*, *Peyférié* ou *Puyferrier* et *Fontenotte* à être pendus. Maison de *Peyférié* rasée. Prise de corps contre vingt autres. Supplément d'instruction : *Robert de La Roche*, ancien lecteur de l'église de Duras, âgé de 50 ans, qui racheta sa vie en livrant ses frères.

1693. Près de Brignon. Tués : *André Roure*, *Souleyrol* et quelques autres; quarante prisonniers envoyés aux galères ou à la Tour de Constance.

1694. Dans la Vaunage. Garnisaires envoyés dans les communes voisines. — Dans le Dauphiné. Exécutés : M^{me} *Coiteau*, veuve du sieur de *Rochebonne*, qui avait été lui-même pendu en 1683, et six autres personnes, entre autres *Faure* et *David Henri*.

1695. Dans les Cévennes.

1696. Près de Privas. Envoyés aux galères : *Daniel Arsac* et *Laurens*. — Entre Sauve et Saint-Hippolyte. Plusieurs prisonniers condamnés à diverses peines, entre autres *Jeanne M'ward*, *Roux* et sa sœur, la jeune *Séquin*. — A Crocy. Envoyés aux galères : *Daniel* et *Salomon Bourguet*, *Benjamin Germain*. Condamnés à la même peine par contumace : *Jarq. Bourguet*, *Michel Bourdon*, *Daniel Coterel*, *Salomon Bourdon*, *Pierre Penel*, *Paul Penel*; au bannissement perpétuel : *Charles* et *Gilles Coterel*, *Guill. Penel* et *Susanne*

Badouet. — A Landouzy. Bannis : *Pierre Barthe, Jérémie de Troyes, Gobert Lambert, Jean Chemin et Nicolas Nicole*.

1697. En Poitou. *François Caillet* et d'autres, exécutés.

1698. Près de Vébron. Cinq personnes condamnées aux galères.

1699. Près de Nismes. Roués : *Bernard*, de Marvéjols-les-Gardons, et *Bonnafoux*, de Cardet ; plusieurs envoyés aux galères, d'autres morts dans les prisons de Toulouse.

1701. Août. A Foissac. Plusieurs personnes exécutées, entre autres, *Nègre*, de Coulorgues ; d'autres envoyées aux galères, comme *Pasquier*. — Septembre. Au creux de Vaie. Beaucoup de tués ou de blessés. Cinq exécutés : *David Marlié* père *Gaspard*, prédicateur, *Jacques Silomon*, *René Faillet* et une fille de *Mirlé*. Cinq envoyés aux galères : *Charles Aurenche*, *Noé Peyre* et trois fils de *Mirlé*. Un 4^e fils de *Mirlé* mort en prison de ses blessures. — A Sainte-Croix-de-Caderle. Plusieurs tués, entre autres *Bouras* de La Salle. — Novembre. Près de Tornac. Plus de quinze personnes tuées. — Sur les bords du Vistre. — Près d'Uzès. Dix-huit tués.

1702. Près de Saint-Cosme. — Dans le bois de Candiac. — Mars. Aux garrigues de Vauvert. Beaucoup de tués, comme dans toutes les circonstances semblables. *Petit-Marc*, prédicateur, exécuté. Quatorze hommes envoyés aux galères. Trois filles fouettées. — Avril. A Vergèze. *Monthonroux*, de Bernis, pendu à un arbre. — A Vilemagne, *Gonse*, de Pignan, pendu.

1703. Avril. Près de Nismes. Toute l'assemblée égorgée et brûlée dans un moulin. — Juin. Près d'Anduze. Quatre-vingts tués, quatre roués, autres, *Brunel*, de Vauvert, et *Jean Durand*, de La Serre.

1709. Près de Nismes. Quatre-vingt-douze prisonniers, tous condamnés, les hommes aux galères, les femmes à une prison perpétuelle. — A Sommières. De même.

1710. A Millerines. Tués : *Matthieu Mazel*, prédicateur, *Marie Nadal*, *Marie Soulier* et *Susanne Martin*. *Gaches* exécuté.

1712. Près de Bordeaux. *Débora Phelipeaux* enfermée.

1713. Septembre. Près du Cayla. Condamnations aux galères. — Oct. Près de Milbau. Dix-sept accusés. Condamnés aux galères : *Pierre Vaissière* et *André Caldesaigne* ; à la détention perpétuelle dans des hôpitaux : *Susanne Vaisvière*, veuve d'Etienne Pellet, *Claire Gausen*, veuve de Jacques Fontanier ; à deux ans de prison : *Susanne de Villa*, femme d'Antoine Fages, *Marie Gaujoux*, femme de Jean Aldebert, *Susanne Ricard*, femme de Jean-Pierre Séverac, *Catherine Céré*, femme de Pierre Fulcrand, *Marthe Bellory*, veuve d'Etienne Nazon, *Marquerite Nazon*, *Susanne Pagès*. Pendus par contumace : *Guill. Brouillet* et *François Aldebert*. Plus ample informé : *Jeanne Brouillet*, veuve d'Etienne Merlhon, *Catherine Roucouly*, *Antoinette Devoyrin*, veuve de Singla, *Fajon*, femme de Rouquette.

1715. Mars. Près de Vauvert.

1716. Près de Mandagout. Plusieurs envoyés aux galères. — Près de Sommières.

1717. A Molières, près d'Anduze. Fusillade. Une cinquantaine de femmes enfermées à Carcassonne et à la Tour de Constance ; 24 hommes envoyés aux galères. — Près de Valence en Languedoc.

1718. En Dauphiné. Maisons rasées en plusieurs endroits. Garnisaires.

1719. Dans le Poitou. Exécutés : *Jean Rouil*, *P. Potet*, *Joseph Fosseaux* et *Jacques Chouillet*, ce dernier sous les yeux de sa femme et de ses enfants. D'autres envoyés aux galères.

1720. A la Baume de Fades. Condamnés aux galères.

Boucaru. Incarcérées à la Tour de Constance : M^{mes} *Quissac*, *Prunet*, *Guidesse*; dans des couvents : M^{lles} *Alizon*, *Berger*, *Pavouillan*, *Bertrand*; dans la citadelle de Montpellier : M^{mes} *Mazet*, *Chambon*, *Missot*, *Amidon*, *Damas*, *Valentin*, *Paradis*. Déportés à la Louisiane : *Plantien*, *André*, *Pepin*, *Cabot*, *Roussel*, *Etienne*, *Morgue*, *Du Fague*, *Etienne Pellet*, *Mazelier*, *Brugueyrole*, *Espérandieu*, *Guérin*, *Salles*, *Laune Bérias*, *Marquerot*, M^{mes} *Pellet*, *Gazai*, *Boisseron*. Emprisonnés : *Bourdi* et M^{lle} *Bourdi*. Acquittés : *Girard*, *Peschaire*, *Saint-Martin*, *Rosier*, d'*Alard*, M^{mes} *Bruguier*, d'*Alard*, de *Raud*, *Maruège*, *Du Moulin*, *Chatanel*, *Roure*. — Au massage de *Bagnas*.

1721. Septembre. A Castres. Fusillade. Deux blessés. Onze prisonniers, entre autres, *Fesquet* de Sauve, deux *Gaubiac* et *Couvet*; ces trois derniers, envoyés pour servir de fossoyeurs à Alais pendant la peste, y périrent bientôt. — A Saint-Hippolyte. — A Saint-André-de-Valborgne. Deux tués. Trois prisonniers.

1725. A Alais.

1726. A Sainte-Croix-de-Valfrancesque. — Près de Valleraugue.

1727. Près de Nismes.

1729. Près d'Alais.

1730. A Lunel. Vingt prisonniers. — Près de Nismes. Un jeune homme condamné aux galères et onze femmes jetées dans la Tour de Constance, entre autres, la femme de *Peire*, la sœur de *François Bastide*, etc.

1734. Au rocher de Caileux, près de St.-Affrique. Condamnations aux galères : *Paul Courtois*, *Jean Reilhac*, *Etienne Bosc*; à la détention perpétuelle dans l'hôpital de Montauban : *Marie Lafleur* et *Isabeau Sarrus*. Admonestation et amende : *Pierre Rastel*. Plus ample informé : *Françoise Girbal*, *Catherine Caldier*, *Anne Laserre*, *Jean André*, *Jacq. Fabre*. Liberté provisoire : *Etienne Courtois*, *Jean Cournoul*, *Pierre Reilhac père*, *Susanne Courtois*, *Marthe Romayrol*, *Jeanne Carrière*, *Madelaine Courtois*.

1735. Dans le Vivarais. Plusieurs hommes condamnés aux galères. Trois femmes rasées et enfermées.

1736. Près de Montauban. Quatre hommes condamnés aux galères. *El* veuve *Aquié* enfermée. — Près de Mandagout. — A Cabrières. Quatre-vingt-quatre prisonniers. Condamnés au bannissement et à l'amende : *Paul Meynard*, *Antoine Ore*; à l'amende de la moitié de leurs biens : *Jean-René Meynard*, *Marie Milan*, veuve de *Giraud Bernard*, *Marguerite Roman*, femme de *Franç. Clot*, *P.-A. Aillaud*, *Jérémie Aillaud*, *Rose Aillaud*, *Jacq. Sambuc*, *Anne Sambuc*, *Barthélemy Sambuc*. Condamnés par contumace aux galères perpétuelles : *Jacq. Murat*, *Louis Rux*, *Daniel* et *Antoine Roux*, *Ant. Courbon*, *P. Jourdan*; au bannissement : *Daniel Jourdan*, *Jacq. Salen*, *Anne Estailard*, femme de *P. Jourdan*, *Jean Clot*; à l'amende : *Mathieu-Daniel* et *Antoine Félician*, *Jean Louis* et *Matth. Félician*, *P. Cuuletin*, *Louis Jourdan*, *J. Roman*, *Franç. Lagrange*, *Daniel Pascal*, *Franç. Courbon*, *J. Guvrin*, *Jacq. Palenc*, *Marc Ripert*, *Ant. Meilleuret*, *Matt. Perrin*, *Jeanne Roux*, *Catherine Furet*, *Marie Silvestre*.

1737. Près de Sauve.

1738. A Freissinet.

1740. En Vivarais. *Morel*, tué. *M. Morel*, envoyé aux galères.

1741. En Dauphiné.

1742. Près de Brassac.

1743. Près de Saint-Hippolyte.

1744-45. En Dauphiné. Cent soixante-quinze condamnations aux galères perpétuelles et autres peines moins fortes prononcées contre *Paul Achard*,

Etienne Arnaud, Pierre et Antoine Berrard, Jean Foure, Claude Piatlat, Louis Noir, etc. Beaucoup de femmes battues de verges : *Susanne Monier, Madelaine Collet*, etc.; d'autres rasées et enfermées : *Permingeat, Marthe Martin*, etc. Bannissement : *Alexandre Forte, Jacq. Bognard, Jacq. Plumel, J. L. Bertram, Simon Bérard, J. Beinat, J. Bouiat, Mat. Boutan, Abr. Thomas, J. Chisol, J. Ferrier, Jeanne Girard, Jacq. Rostain, André Poulat, J. Forest, Louis Ducros*. Question : *Joseph Lambert*. Destitution : *Joseph Maigre*, notaire. Dégradation de 31 gentilshommes des familles de *Richaud* et de *Bouillane*. Maisons rasées : de *Jean Allier*, de *Susanne Monnier*, de *Jean Isnard*, de *Daniel Payan*, d'*Abraham Thomas*, de *Jean Chisol*, de *Jacques Galand*, de *Pierre Chomès*, de *Claude Piatlat*.

1745. Mars. Près de Mazamet. *Guitard*, sieur de Lanan, *Doulès*, sieur de La Tour-du-Redondet, et six autres condamnés aux galères. — Près de St-Hippolyte. — Près de Saint Ambroix. *Antoine Reux*, médecin, condamné aux galères. — Près de Villefagnan. Emprisonnés : *La Prade, Serzet, P. Rousseau, Tessier, Cante* père et fils, *Isaac Rousseau, Baudin Roquillon*, de *Ruffec*.

1747. Avril. Près Saint-Ambroix.

1748. Septembre. Près de Saint-Ambroix. Plusieurs blessés, entre autres, *Molière* de St Jean-des-Anels.

1749. Juin. A Montmoiran. — A Lussan. Trois condamnations aux galères.

1750. Novembre. A Uzès. Plus de deux cents prisonniers. Cinq conduits aux galères, deux femmes à la Tour d'Aigues-Mortes.

1751. Mars. Près d'Anduze. Fusillade à bout portant. Trois tués, plusieurs blessés.

1752. Janvier. Près de Beauvoisin. *Jean Roques* exécuté. — Février. Près de Clarensac. *Jean Say, Jacq. Compan, André Guisard, Louis Tregon*, condamnés aux galères. — Mars. A Carnas. *Marthe Céré*, blessée à mort. Plusieurs hommes conduits aux galères. Neuf femmes enfermées : *Anne Boulan, Marie Coyné, Jeanne Mercadier, Marie Dalès, Jeanne Ruelle, Géraude Arbus, Jeanne Alran, Jeanne Vaisières, Marque Delpon*. — Novembre. Près de Ganges. *Malleville* mis au fort de Brescou. — A Castres. *Blanc*, père et fils, et *Maffre* emprisonnés au château de Ferrières.

1753. Mars. Près de Durfort. — Près d'Uzès. — Juin. Près de Clairac.

1754. Février. A Dions. *Bécharde* condamné aux galères, *Fromental*, à la prison. — Juin. A Saint-Jean-de-Ceizargues. Plusieurs prisonniers. — Oct. Près de Castres. Deux tués, *Cottar* arrêté. — Au bois de Miral. Condamnations aux galères contre *Pierre Vareilhès*, de Réalmont, *Guill. Le Nauttonnier, Barrau, La Chaume, Mauriès* et *Albigès*.

1755. Au bois de Merlet. *Thomas*, de Riollot, et beaucoup d'autres, incarcérés. — Mai. A Saint-Géniez.

1756. Août. Près de Saint-Cosme. Plusieurs blessés mortellement.

1767. Mars. A Orange.

A ce long catalogue de confesseurs et de martyrs, il convient d'en ajouter quelques-uns arrêtés et condamnés à mort à la suite d'autres assemblées dont le tableau précédent ne fait pas mention.

1687. *Jean Roques*, à Nismes ; *Richard*, à Montmeyran, et ses deux fils.

1688. *Vialaret (Villaret?)*, à Nismes.

1701. *Floutier*, à Montpellier.

1702. *Moïse Bonnet*, à Saint-André-de-Lancize ; *Pierre Nouvel*, à La Devezé.

1703. *Peytaud*, à Alais; *Jacq. Pointier*, à St-Hippolyte.
 1704. *Louis Jonquet*, à Nîmes; *Marie Michel*, à Nîmes.
 1705 *Bourri*, de St-Césaire; *Brouillet*, à Sommières; *Brouillet fils*, à Sommières; *Deleuse*.

1746. *Pierre Roland*; *Elie Vivien*, de Marennes.

Quant aux suivants, dont les noms nous sont fournis par Benoît, il n'est pas sûr qu'ils aient été exécutés pour *crime d'assemblée*; mais on peut affirmer que ce fut pour cause de religion.

Vers 1686. *Castan* de Nîmes; *Dumas*, en Languedoc; *P. Gaches*, en Languedoc; *Jacq. Guérin*; *Manuel de La Salle*; *Thomas Marché*; *Martinesque*, de La Parade; *Myruis*; *Jérémie Partoi* et son fils; *Souveiran*, en Languedoc; *Tornier*, en Guienne.

II^e Prédicateurs exécutés.

<i>Isaac Homel</i> , à Tournon, 20 oct. 1684.	<i>Gaspard</i> , à Montpellier, nov. 1701.
<i>Fulcran Rey</i> , à Beaucaire, 8 juillet 1686.	<i>Petit-Marc</i> , à Vauvert, 3 juin 1702.
<i>Manuel Dalgues</i> , à Nîmes, 25 juin 1687.	<i>Pierre Séguier</i> , à Pont-de-Montvert, 12 août 1702.
<i>David Bertezène</i> , à St-Hippolyte, janv. 1689.	<i>Mandagout</i> , à Alais, oct. 1702.
<i>Gabriel Astier</i> , à Baix, 2 avril 1689.	<i>Abraham Pouget</i> , à Alais, oct. 1702.
<i>Pierre Boisson</i> , natif de Genève, à Nîmes, 15 nov. 1689.	<i>La Quoite</i> , à Saint-Jean-de-Gardonenque, nov. 1702.
<i>Dombre</i> , à Nîmes, 15 nov. 1689.	<i>Etienne Gout</i> , à Saint-Jean-du-Gard, nov. 1702.
<i>Olivier</i> , à Montpellier, 15 janvier 1690.	<i>Daire</i> , à Montpellier, sept. 1703.
<i>Mazel</i> , à Montpellier, 11 fév. 1690.	<i>Castanet</i> , à Montpellier, 26 mars 1705.
<i>David Quet</i> , à Montpellier, 17 juin 1690.	<i>Barandon</i> , à Vauvert, mars 1705.
<i>Bonne-Mère</i> , à Montpellier, 17 juin 1690.	<i>Pierre Brun</i> , à Nîmes, 30 avr. 1705.
<i>Roussel</i> à Montpellier, 3 janv. 1691.	<i>François Sauvaire</i> , à Nîmes, 30 avr. 1705.
<i>Etienne Plans</i> , à Montpellier, 16 juin 1692.	<i>La Jeunesse</i> , à Nîmes, avr. 1705.
<i>Paul Plans</i> , à Montpellier, 16 juin 1692.	<i>Salomon Couderc</i> , à Montpellier, 3 mars 1706.
<i>Paul Cognac</i> , à Massillargues, 13 oct. 1693.	<i>Nicolas Moyse</i> , à Montpellier, 8 juin 1706.
<i>Papus</i> , à Montpellier, 8 mars 1695.	<i>Etienne Arnaud</i> , à Alais, 22 janv. 1718.
<i>La Porte</i> , à Montpellier, 27 fév. 1696.	<i>Jean Hue</i> , à Montpellier, 22 avr. 1723.
<i>Henri Guérin</i> , à Montpellier, 22 juin 1696.	<i>Jean Vesson</i> , à Montpellier, 22 avr. 1723.
<i>Pierre Plans</i> , frère d'Etienne et de Paul Plans, à Montpellier, 1697.	<i>Alexandre Roussel</i> , à Montpellier, 30 nov. 1728.
<i>Claude Brousson</i> , à Montpellier, 4 nov. 1698.	<i>Pierre Durand</i> , à Montpellier, 22 avr. 1732.
<i>Daniel Raoul</i> , à Montpellier, 9 sept. 1701.	<i>Louis Ranc</i> , à Die, mars 1745.
	<i>Jacques Roger</i> , à Grenoble, 22 mai 1745.
	<i>Matthieu Majal</i> , à Montpellier, 1 ^{er} févr. 1746.

François Bénézet, à Montpellier, 27
mars 1752.

Etienne Teissier, à Montpellier, 17
août 1754.

François Rochette, à Toulouse, 19
fév. 1762.

III^e Prédicateurs exécutés en effigie.

Jacques Boyer, en Dauphiné, 1736.

Hollard, en Dauphiné, 1736.

Duperron, à Grenoble, 1745.

Olivier, à Auch, 1745.

P. Cortés, à Auch, 1745.

Vouland, à Grenoble, 1746.

Descours, à Grenoble, 1746.

Dunoyer, à Grenoble, 1746.

Roland, à Grenoble, 1746.

Dubuisson, à Grenoble, 1746.

Alexandre Ranc, à Grenoble, 1746.

Paul Faure, à Grenoble, 1746.

Coste, à Nismes, 1752.

Gibert, à La Rochelle, 1756.

Guérin, à La Rochelle, 1756.

Bérenger, à Mens, 1767.

IV^e Galériens pour cause de religion.

I^o Mis à la chaîne de 1685 à 1690.

1685 (1).

Jacq. Bard. Dauphiné.
Ant. Baurain. Normandie.
P. Bedon. Bretagne.
P. Blanc. Dauphiné.
J. Borel. Id.
P. Boucheis. Beauvoisis.
Alex. Bourdeaux. Dauphiné.
Abrah. Bousquet. Bas-Languedoc.
Ant. Buis. Dauphiné.
Ant. Cabane.
P. Cambon. Bas-Languedoc.
J-Franc. Carra. Dauphiné.
Abr. Charlet.
P. Chevalier. Dauphiné.
Dav. Chion. Id.
J. Clément.
Dav. Combe. Dauphiné.
J. Courche. Normandie.
J. Cousin. Ile-de-France.
J. Coustet. Haut Languedoc.
J. Enouf. Normandie.
Louis Evenot. Bretagne.
Ant. Faure. Dauphiné.

René François.
Claude Frodin. Bretagne.
Jacob Germain. H.-Languedoc.
Claude Guérin. Vivarais.
David Isaac. Dauphiné.
Etienne Jean. Maine.
Moïse Jougnet. Dauphiné.
Sylvain Lebœuf. Marche.
Guill. de Liepure. Bretagne.
Jacob Luya. Dauphiné.
P. Magne. Comtat.
J. Mesnil. Blaisois.
J. Morlat. Ile-de-France.
J.-Bapt. Nicolas. Dauphiné.
J. Ollivier. Bas-Languedoc.
P. Parant. Armagnac.
P. Paul. Bas Languedoc.
Moïse Pelat. Dauphiné.
Barthélemy Pre-soir. Ile-de-France.
P. Prim. Dauphiné
J. Racolet. Vexin.
David Raillance. Dauphiné.
Daniel Rollande.
P. Royer. Dauphiné.

(1) Dès 1684, *François Duloup*, de Bourgogne, *J.-Fr. Delor*, de Bourbourg, *Etienne Gouzelin*, de Rouen, *Pierre Lebrun*, de Montpellier, *Claude Joussand* et *Abraham Janois*, de Champagne, avaient été envoyés aux galères pour cause de religion. Nous croyons inutile de prévenir que nous ne garantissons pas la complète exactitude de nos listes. Nous les avons dressés sur celles qui ont été publiées par *Benoît*, *La Chapelle*, *Court*, *Ch. Coquerel*, et, à diverses époques, par les églises wallonnes de Hollande, en les contrôlant au moyen des Registres du secretariat. Pour rendre ces tableaux parfaitement complets et exacts, il faudrait compulser les archives des intendances, ainsi que les recueils des arrêts des parlements; qui entreprendra jamais ce prodigieux travail? Ces archives existent-elles d'ailleurs et sont-elles ouvertes aux gens de lettres?

<i>Guigue Ruelle.</i>	Dauphiné.	<i>Grambois</i> , mi-	
<i>Franç. Sauvebois.</i>	Id.	nistre de Scieu-	
<i>J. Teissier.</i>	Bretagne.	rac.	Gascogne.
<i>J. Villard.</i>	Dauphiné.	<i>P. Bregnard.</i>	
<i>Philibert Vinay.</i>	Normandie.	<i>René Bregnard.</i>	
		<i>Isaac Breville.</i>	Champagne.
1686.		<i>Franç. Bridon,</i>	
		45 ans.	Dauphiné.
<i>Ant. Achard.</i>	Dauphiné.	<i>Pierre Butaud-de-</i>	
<i>P. Albert.</i>		<i>Lansonnière</i> , m.	
<i>Phil. Allia</i> , 58 ans.	Normandie.	1707.	Poitou.
<i>Henri Alma.</i>	Champagne.	<i>Marc-Antoine de</i>	
<i>P. Alquier.</i>	Languedoc.	<i>Cadur.</i>	Cevennes.
<i>Dav. Andra.</i>	Dauphiné.	<i>J. Calas.</i>	Languedoc.
<i>D'Appelvoisin.</i>		<i>Et. Cambon.</i>	Id.
<i>J. Armand.</i>	Languedoc.	<i>Ant. Capieu</i> , mi-	
<i>Ant. Arnaud.</i>	Id.	nistre de Saint-	
<i>Matt. Arnaud.</i>	Id.	<i>Laurent.</i>	Languedoc.
<i>P. Arnaud.</i>		<i>J. Carnic</i> , 37 ans.	Rouergue.
<i>Dan. Aubert.</i>	Champagne.	<i>P. Carrière</i> , 1.	
<i>Henri Baille.</i>	Languedoc.	1713.	Rouergue.
<i>J.-B. Bancelhon</i> ,		<i>Jacq. de Cassiau</i> ,	
37 ans, libéré en		régent de Sallies.	Béarn.
1713.		<i>J. Chamailard.</i>	Id.
<i>J. Barbusse.</i>	Languedoc.	<i>P. Chauguion.</i>	Champagne.
<i>Et. Barnavon</i> ou		<i>Ant. Chertier.</i>	Lorraine.
<i>Barnabon</i> , mort		<i>J. Chevet.</i>	Champagne.
en 1711.	Dauphiné.	<i>Salom. Clavet.</i>	Dauphiné.
<i>René Barraud</i> ,		<i>Paul Coing.</i>	Id.
sieur de La Canti-		<i>Daniel Comte</i> , 1.	
nière, m. en 1693.	Poitou.	1713.	Poitou.
<i>P. Barraut.</i>		<i>Jacq. Corbière.</i>	Languedoc.
<i>Jacq. Barrière.</i>	Béarn.	<i>Elie Cordier.</i>	Périgord.
<i>J. Barte</i> , l. 1713.	Cevennes.	<i>P. Cottin.</i>	Dauphiné.
<i>Ant. Baux.</i>	Languedoc.	<i>Dan. Couvert.</i>	Orléanais.
<i>J. Beauvaine.</i>		<i>P. Daires</i> , m.	
<i>Louis Béranger.</i>	Dauphiné.	1708.	Champagne.
<i>P. Béranger.</i>		<i>J. Darnier.</i>	Id.
<i>Ant. Bergillac.</i>	Dauphiné.	<i>J. Dauvergne.</i>	Guienne.
<i>J. Bernard.</i>		<i>P. Deleuse.</i>	Languedoc.
<i>J. Besset.</i>		<i>Et. Deleuse.</i>	Id.
<i>Jacq. Blanc.</i>		<i>Ant. Delon.</i>	Id.
<i>Joseph Bois - de-</i>		<i>Louis Depris.</i>	Flandres.
<i>La Tour</i> , 44 ans.		<i>Paul Descams.</i>	Champagne.
<i>Ant. Boissy.</i>	Vivarais.	<i>Franç. Desgroux</i> ,	
<i>J. Boniol.</i>	Id.	proposant.	Picardie.
<i>Philippe Boucher</i>	Normandie.	<i>Isaac Donel.</i>	Languedoc.
<i>Dan. Bouillet.</i>	Dauphiné.	<i>Jacq. Donzel</i> ou	
<i>Ch. Bouin</i> , 42 ans.		<i>Dolzot.</i>	Languedoc.
<i>J. Boulard.</i>	Champagne.	<i>Dav. Dubois.</i>	Champagne.
<i>P. Boulogne</i> , 48		<i>Louis Dumoulard</i>	Dauphiné.
ans, l. en 1713.	Languedoc.	<i>J.-Bapt. Duples-</i>	
<i>P. Bregeon</i> , dit		<i>sis.</i>	Champagne.

<i>Toussaint Durieux.</i>	Picardie.	<i>J. Laduye.</i>	Agénois.
<i>Ant. Du Riou</i> , ministre de Silhac.	Vivaraïs.	<i>Ant. La Pise.</i>	Cevennes.
<i>J. Dusaux.</i>	Normandie.	<i>P. Larique.</i>	Flandres.
<i>P. Etienne.</i>	Dauphiné.	<i>Dan. de LaVoëlle.</i>	Lorraine.
<i>Anselme Fabri.</i>	Champagne.	<i>Isaac Le Cog.</i>	Poitou.
<i>P. Fay.</i>	Vivaraïs.	<i>Isaac Le Fèvre</i> , 50 ans.	Nivernais.
<i>Dan. Ferrand.</i>	Béarn.	<i>Alex. Le Port.</i>	Hainaut.
<i>Claude Filliole.</i>	Dauphiné.	<i>P. Lucas.</i>	Picardie.
<i>J. Filon.</i>	Poitou.	<i>Mathurin Mahias.</i>	Bretagne.
<i>Ant. Folchier.</i>	Vivaraïs.	<i>Denis Manes.</i>	Aunis.
<i>Noël Folchier.</i>	Id.	<i>Denis de Marc-de-Savigny.</i>	Touraine.
<i>Phil. Fouque.</i>	Ile-de-France.	<i>Claude Mariette.</i>	Orléanais.
<i>Clément Fradin.</i>	Anjou.	<i>Louis de Marolles</i> , m. 1692.	Champagne.
<i>J.-Bapt. Frier.</i>	Dauphiné.	<i>Jacq. Martin.</i>	Languedoc.
<i>Didier de Gan.</i>	Champagne.	<i>Louis Marujols.</i>	Id.
<i>Jacq. Garnier</i> , 69 ans.	Beauce.	<i>J. Marcègue</i> , 53 ans.	Périgord.
<i>J. Garnier.</i>	Champagne.	<i>P. Matthieu.</i>	Lorraine.
<i>Barthélemy Gasquet.</i>	Dauphiné.	<i>P. Matthieu.</i>	
<i>Isaac Gasquet.</i>	Id.	<i>Elie Maurin</i> ou <i>Morin</i> , 34 ans, l. 1713.	Poitou.
<i>Abel Gaucherat.</i>	Blaisois.	<i>Pierre Mauru</i> , 30 ans, m. 1696.	Brie.
<i>J. Gaurnier</i> ou <i>Garnier.</i>	Lorraine.	<i>Dav. Mazey.</i>	Quercy.
<i>Claude Gauzorgues.</i>	Cevennes.	<i>Charles Melon</i> , 58 ans, l. 1713.	Languedoc.
<i>P. Geneste.</i>	Périgord.	<i>J. Micault.</i>	Anjou.
<i>Guill. Ginac.</i>	Languedoc.	<i>Ant. Millet.</i>	Dauphiné.
<i>Jean Ginac.</i>	Id.	<i>Jacq. Morel</i> , 42 ans, l. 1713.	Champagne.
<i>Barth Ginoux.</i>	Id.	<i>Louis Moulon.</i>	Lorraine.
<i>Louis Girard.</i>	Poitou.	<i>J. Mourgue.</i>	Languedoc.
<i>Matt. Girard.</i>	Champagne.	<i>Josué Mousson.</i>	Lorraine.
<i>Jacq. Girod</i> ou <i>Giraut.</i>	Languedoc.	<i>Jacq. Nadal.</i>	Languedoc.
<i>Ant. Grangier.</i>	Guienne.	<i>Daniel de Noli-bois</i> , lieutenant.	Lorraine.
<i>Jacq. Gras.</i>	Cevennes.	<i>J. Ogier.</i>	Dauphiné.
<i>Philibert Grassy.</i>	Lorraine.	<i>Gasp. Orillon.</i>	Languedoc.
<i>Dan. Guerre.</i>	Dauphiné.	<i>P. Parat.</i>	Béarn.
<i>J. Guicharet.</i>		<i>Et. Paris.</i>	Normandie.
<i>Cardin Guillemot</i> , 65 ans.	Poitou.	<i>Clément Patonnier</i> , 33 ans, l. 1713.	Dauphiné.
<i>Jacq. Hanat.</i>	Picardie.	<i>Georges Pellièrre.</i>	Champagne.
<i>Louis Hersart.</i>	Bretagne.	<i>Isaac Pignan.</i>	Languedoc.
<i>L.-Jacq. Hersart.</i>	Id.	<i>J. Pilliet.</i>	Normandie.
<i>Ant. Hulain.</i>	Picardie.	<i>.-Ant. de Piloty</i> , sieur de Lézan.	Languedoc.
<i>Jacq. Jadot.</i>	Champagne.		
<i>Gabriel Jumet.</i>			
<i>J. Jumet.</i>			
<i>J.-P. Laclau</i> , régent de Caresse.	Béarn.		

<i>P. Pinet.</i>	Languedoc.	<i>Isaac Apostoly,</i>	
<i>P. Plantat.</i>	Id.	33 ans, l. 1713.	Dauphiné.
<i>Armand Pour-</i>		<i>André Arbret.</i>	Poitou.
<i>taud.</i>	Béarn.	<i>Paul Avon.</i>	Dauphiné.
<i>J. Prim.</i>	Dauphiné.	<i>J. Baille.</i>	Guienne.
<i>Claude Puget.</i>	Languedoc.	<i>Rostan Barlon.</i>	Dauphiné.
<i>Louis - François</i>		<i>Daniel de Barna-</i>	
<i>de Quenot.</i>	Poitou.	<i>ta.</i>	Béarn.
<i>P. Quet, 23 ans,</i>		<i>P. Barrau.</i>	Castrais.
<i>l. 1713,</i>	Gévaudan.	<i>J. Bernard.</i>	Dauphiné.
<i>Louis Raffin.</i>	Dauphiné.	<i>Thomas Bernard.</i>	Languedoc.
<i>Jacq. Rafinesque.</i>	Cevennes.	<i>Dan. Bertrand.</i>	Lorraine.
<i>Albert de Rail-</i>		<i>Henri Beveteau,</i>	
<i>lan.</i>	Languedoc.	50 ans.	Aunis.
<i>Philippe Re-</i>		<i>Michel Bigot.</i>	Touraine.
<i>gnaud.</i>	Champagne.	<i>Gabriel Boisson.</i>	Comtat.
<i>Jacob Rendau.</i>	Id.	<i>J. Bonnet.</i>	Lorraine.
<i>P. Richard, 31</i>		<i>Louis Bonnet.</i>	Dauphiné.
<i>ans.</i>	Dauphiné.	<i>P. Bonnet.</i>	Languedoc.
<i>Louis Roche.</i>	Périgord.	<i>Jacq. Bounau.</i>	Comtat.
<i>Henri Roques.</i>	Languedoc.	<i>Claude Bour-</i>	
<i>Louis Rosier.</i>	Cevennes.	<i>gault.</i>	Normandie.
<i>J. Rouvière.</i>	Dauphiné.	<i>André Bousquet,</i>	
<i>Claude Roux.</i>	Languedoc.	46 ans, l. 1713.	Comtat
<i>Pierre Sanier.</i>	Id.	<i>Louis Bouverin.</i>	Dauphiné.
<i>Nicolas Sellier.</i>	Picardie.	<i>Phil. Braconnier.</i>	Lorraine.
<i>Jacques Serguiè-</i>		<i>P. Braucourt.</i>	Bas-Languedoc.
<i>res, 47 ans.</i>	Languedoc.	<i>Guil. Brochon.</i>	Dauphiné.
<i>Dav. Serres, 33</i>		<i>Et. Brunet.</i>	Blaisois.
<i>ans, l. 1713.</i>	Languedoc.	<i>Jérémie Camin.</i>	Anjou.
<i>J. Serres, 30 ans,</i>		<i>David de Cau-</i>	
<i>l. 1713.</i>	Languedoc.	<i>mont - Montbe-</i>	
<i>P Serres, 37 ans.</i>	Id.	<i>ton, l. 1687.</i>	Languedoc.
<i>Isaac Sibleyras.</i>	Vivaraïs.	<i>J. Cazalès, 24</i>	
<i>J. Talin.</i>	Dauphiné.	<i>ans, l. 1713.</i>	Béarn.
<i>P. Tourreil, 48</i>		<i>Dan. de Cazenave.</i>	Id.
<i>ans.</i>	Béarn.	<i>Moïse Celce.</i>	Dauphiné.
<i>J. Tribout.</i>	Lorraine.	<i>J. Cellier.</i>	Languedoc.
<i>André Vallette -</i>		<i>Paul Charles.</i>	Id.
<i>de - Vaissac, 60</i>		<i>P. Chartier.</i>	Ile-de-Fra
<i>ans, m. 1711.</i>	Quercy.	<i>Elie Chevalier.</i>	Saintonge.
<i>J. Verguol, mi-</i>		<i>Fr. Chevalier.</i>	Dauphiné.
<i>nistre de Mont-</i>		<i>Abraham Chouet.</i>	Lorraine.
<i>flanquin.</i>	Agénois.	<i>P. Clos.</i>	Id.
<i>J. Vidal.</i>	Languedoc.	<i>Jacques Cochet.</i>	Brie.
<i>Samuel Vilmat.</i>	Lorraine.	<i>Louis Cochet, 45</i>	
		<i>ans, l. 1713</i>	Brie.
		<i>J. Pierre de Co-</i>	
		<i>libet.</i>	Béarn.
		<i>César Colignon.</i>	Lorraine.
		<i>Abel Commeau, 41</i>	
		<i>ans, m. 1712.</i>	Poitou.

4687.

<i>Jacob Coudray.</i>	Bourgogne.	<i>Henri Le Roux,</i>	
<i>Philip. Coutin.</i>	Poitou.	baron de Jarjaye.	H.-Languedoc.
<i>Isaac Crepoy.</i>	Bretagne.	<i>J. Loustalet,</i> ou	
<i>Constant Daunis</i>	Languedoc.	<i>L'Hostalet,</i> 44	
<i>P. Defaux.</i>	Lorraine.	ans, l. 1713.	Béarn.
<i>Nic. Du Chesne.</i>	Id.	<i>P. de Maille.</i>	Id
<i>P. Du Cros.</i>	Languedoc.	<i>J. Marcel.</i>	Dauphiné.
<i>P. Durand</i>	Id.	<i>Zacharie Marcel.</i>	Id.
<i>P.-Jean Estèbe.</i>	Dauphiné.	<i>Jacques Marion-</i>	
<i>J. Fayon, prosé-</i>		<i>neau.</i>	Poitou.
<i>lyte.</i>	Dauphiné.	<i>J. Mercier, 49 ans.</i>	
<i>Dan. Flan.</i>	Id.	<i>J. Miroir.</i>	Champagne.
<i>Antoine Gaches,</i>		<i>Nic. Monnet.</i>	Dauphiné.
sieur de Prades.	Castrais.	<i>Dav. Morlot.</i>	Comté de Mont-
<i>P. Gaches.</i>	Id.	<i>P.</i>	béliard.
<i>Louis Galan.</i>	Dauphiné.	<i>J. Mulier.</i>	Normandie.
<i>Jacq. Galice.</i>	Agénois.	<i>J. Noguier.</i>	Bas-Languedoc.
<i>Martin Galier.</i>	Languedoc.	<i>J. Panson.</i>	Champagne.
<i>J. Gambier.</i>	Normandie.	<i>J.-Benoît Panson.</i>	Id.
<i>Paul Gemy.</i>	Lorraine.	<i>Sébast. Peirolle.</i>	Dauphiné.
<i>J. Gervais.</i>	Languedoc.	<i>J. Piednoël.</i>	Normandie.
<i>J. Goudin.</i>	Béarn.	<i>J. de Fiquemil.</i>	Béarn.
<i>J. Guéjon.</i>	Bas-Languedoc.	<i>Louis Poumier.</i>	Anjou.
<i>Dan. Grandjean.</i>	Lorraine.	<i>P. Prince.</i>	Normandie.
<i>Dav. Grimaudet.</i>	Dauphiné.	<i>Abrah. Raspailh</i>	
<i>J. Grosjean.</i>	Lorraine.	ou <i>Rispail,</i> 32	
<i>Jacq. Guitard.</i>	Languedoc.	ans, l. 1713.	Dauphiné.
<i>J. Haichelin.</i>	Champagne.	<i>J. Richard ou Ro-</i>	
<i>Louis de Hais.</i>	Normandie.	<i>chard.</i>	Poitou.
<i>J. Hébrard.</i>	H.-Languedoc.	<i>J. Rigaud.</i>	Guienne.
<i>Adam Honoré.</i>	Picardie.	<i>J. Rodot.</i>	Lorraine.
<i>Isaac Honoré.</i>	Id.	<i>P. Roumain.</i>	Bourbonnais.
<i>Dan. Husson.</i>	Lorraine.	<i>Jacob Saurice ou</i>	
<i>J. Japi.</i>	Saintonge.	<i>Surice.</i>	Guienne.
<i>Pierre de Jaquet.</i>	Béarn.	<i>Dan. Simon.</i>	Champagne.
<i>Jacq. Jonquet.</i>	Dauphiné.	<i>Tobie Soulages,</i>	
<i>Henri Joyeux.</i>	Id.	apostat.	Castrais.
<i>Isaac Labez.</i>	Béarn.	<i>J. Tixeau ou Tis-</i>	
<i>J. de La Cazis.</i>	Id.	<i>seau</i>	Poitou.
<i>Paul Lafont.</i>	Vivaraïs.	<i>Thomas Toffin.</i>	Picardie.
<i>J. La Garde.</i>	Bigorre.	<i>Et. Toussaint.</i>	Lorraine.
<i>Jacq. Lambert,</i>		<i>J. Toussaint.</i>	Id.
24 ans.	Champagne.	<i>Louis Toussaint.</i>	Id.
<i>Dav. La Place.</i>	Dauphiné.	<i>Nic. Vachon.</i>	Dauphiné.
<i>J. Lardent, 32</i>		<i>Jacob Valadier.</i>	Languedoc.
ans.	Normandie.	<i>Jacq. Venet.</i>	Id.
<i>P. La Serre.</i>	Id.	<i>Abrah. Villom.</i>	Lorraine.
<i>Ant. Laubert, ré-</i>		<i>P. Vinatier.</i>	Dauphiné.
gent.	Languedoc.		
<i>Abrah de Lenge-</i>			
<i>vin.</i>	Béarn.		
<i>J. de Lengevin.</i>	Id.		

1688.

Daniel Aubin. Poitou.

<i>Charles Ban.</i>	Poitou.	<i>Abraham Mar-</i>	
<i>Daniel Barillot.</i>	Id.	<i>chais.</i>	Poitou.
<i>Dan. Baudouin.</i>	Id.	<i>Franç. Martin.</i>	Languedoc.
<i>Jacq. Beaulieu.</i>	Id.	<i>Dav. Mazel.</i>	Id.
<i>Dan. Benoît, 43</i>		<i>J. Meussac.</i>	Guienne.
<i>ans.</i>	Poitou.	<i>And. Monfageon.</i>	Languedoc.
<i>André Bertrand.</i>	Languedoc.	<i>André Moreau.</i>	Poitou.
<i>Dan. Bonneau.</i>	Poitou.	<i>Pierre de Mussy.</i>	Ile-de-France.
<i>Jacq. Boudon.</i>	Languedoc.	<i>Moïse Naudy.</i>	Guienne.
<i>André Bouffard.</i>	Poitou.	<i>J.-Jacq. Nautery.</i>	Id.
<i>Charles Bouin, l.</i>		<i>J. Nègre, 26 ans.</i>	
<i>1713.</i>	Poitou.	<i>P. Nissoles.</i>	Languedoc.
<i>Simon Bouin ou</i>		<i>Abrah. Noguet.</i>	Poitou.
<i>Bonin.</i>	Poitou.	<i>Claude Oudet ou</i>	
<i>Ant. Bourguet.</i>	Languedoc.	<i>Odet, 58 ans.</i>	Lorraine.
<i>P. Buquet.</i>	Normandie.	<i>P. Pigeon.</i>	Normandie.
<i>Isaac Calcais.</i>	Languedoc.	<i>Dan. Pigeot.</i>	Poitou.
<i>Pierre Capelain,</i>		<i>André Regnault.</i>	Id.
<i>31 ans.</i>	Normandie.	<i>Nic. Riblet.</i>	Lorraine.
<i>Dan. Casemajor.</i>	Béarn.	<i>Nic. Robeline, 38</i>	
<i>Girardin Cocki-</i>		<i>ans.</i>	Brie.
<i>nard.</i>	Champagne.	<i>J. Roubin.</i>	Poitou.
<i>Jacques Collor-</i>		<i>J. Saudrin.</i>	Pays Chartrain.
<i>gues.</i>	Languedoc.	<i>Marc - Antoine</i>	
<i>Vincent Dubreuil.</i>	Poitou.	<i>Sausse.</i>	Languedoc.
<i>Jacq. Fauret ou</i>		<i>Claude Sauvet,</i>	
<i>Fort.</i>	Périgord.	<i>43 ans, l. 1713.</i>	Languedoc.
<i>J. Faye.</i>	Id.	<i>P. Serven ou Sil-</i>	
<i>P. Fougère.</i>	Guienne.	<i>vain, 37 ans.</i>	Languedoc.
<i>P. Galibert.</i>	Castrais.	<i>P. Taureau.</i>	Poitou.
<i>J. Gautier.</i>	Poitou.	<i>Dav. Trinquies.</i>	Castrais.
<i>André Gazeau, 43</i>		<i>René Turpin.</i>	Bretagne.
<i>ans, l. 1713.</i>	Poitou.	<i>J. de Vaucienne.</i>	Champagne.
<i>J. Gontard.</i>	Dauphiné.	<i>Laurent Ventou-</i>	
<i>Jacob Goulard.</i>	Languedoc.	<i>rou.</i>	Gâtinais.
<i>P. Guignard ou</i>		<i>Jacq. Vigne, 44</i>	
<i>Gagnard.</i>	Poitou.	<i>ans, l. 1713.</i>	Dauphiné.
<i>Louis Guimard.</i>	Id.	<i>J. Villaret, 55</i>	
<i>J. Guimbel.</i>	Normandie.	<i>ans, l. 1713.</i>	Languedoc.
<i>Abrah. Guiot.</i>	Ile-de-France.		
<i>Ant. Guiraud.</i>	Languedoc.		1689.
<i>Alex. Jullien.</i>	Dauphiné.		
<i>Julien - Alain de</i>		<i>Jacob Albert, 29</i>	
<i>La Mothe.</i>	Bretagne.	<i>ans.</i>	
<i>Dav. Lauret, 31</i>		<i>J. Archimbaud.</i>	Dauphiné.
<i>ans.</i>	Languedoc.	<i>Alexandre Astier,</i>	
<i>Joachim Lautrec,</i>		<i>22 ans, l. 1713.</i>	Vivaraïs.
<i>65 ans.</i>	Comté de Foix.	<i>François Augier,</i>	
<i>J. Le Barbier.</i>	Normandie.	<i>28 ans.</i>	Dauphiné.
<i>Dan. Le Comte.</i>	Poitou.	<i>Jacq. Aussy.</i>	Id.
<i>Jacob Mailley.</i>	Ile-de-France.	<i>J. Bancelhon, 34</i>	
<i>Jean Mailley.</i>	Id.	<i>ans.</i>	Gévaudan.

<i>P. Bastide</i> , 35 ans, l. 1713.	Languedoc.	<i>Henri Chambon</i> .	Dauphiné.
<i>J. Begon</i> .	Dauphiné.	<i>P. Chapelle</i> , 36 ans, l. 1713.	Gévaudan.
<i>Ant. Bernard</i> , m. 1699.	Orléanais.	<i>P. Chapoulon</i> .	Languedoc.
<i>Etienne Bertrand</i> .	Dauphiné.	<i>J.-Pierre Chastel</i> .	Dauphiné.
<i>P. Bèze</i> .	Languedoc.	<i>J. Comerc ou Comère</i> , 28 ans.	Dauphiné.
<i>P. Bioro</i> , aliàs <i>Borne</i> .	Beauce.	<i>David Comte</i> , 50 ans, l. 1713.	Cevennes.
<i>Jacques Blanc</i> , 35 ans.	Dauphiné.	<i>Dav. Corbière</i> .	Dauphiné.
<i>P. Blanc</i> , 34 ans.	Id.	<i>Dav. Cordelle</i> .	Cevennes.
<i>P. Boitias</i> , 32 ans.	Provence.	<i>P. Coréard</i> .	Vivaraïs.
<i>Elie Bonin</i> , 53 ans.		<i>Fortunat Cor-sange</i> .	Dauphiné.
<i>Dan. Borel</i> , 24 ans.	Dauphiné.	<i>Daniel Cros ou Ducros</i> , l. 1713.	Castrais.
<i>P. Borreau ou Borrué</i> .	Saintonge.	<i>J. Curson</i> .	Vivaraïs.
<i>Isaac Boulade</i> .	Languedoc.	<i>Abrah. Daudé</i> , 28 ans.	Languedoc.
<i>J. Bourrely ou Bourlier</i> , 33 ans, l. 1713.	Cevennes.	<i>J.-Laurent Delux</i>	Dauphiné.
<i>Dav. Bourrier</i> .	Languedoc.	<i>P. Didier</i> , 37 ans.	Id.
<i>J. Bousqueneau</i> .	Dauphiné.	<i>Ant. Doalette</i> .	Vivaraïs.
<i>Barthélemy Bouvier</i> .	Dauphiné.	<i>J. - P. Douchon</i> .	Dauphiné.
<i>Bernard Bouvier</i> .	Id.	<i>Louis Duclos</i> , 24 ans, l. 1713.	Vivaraïs.
<i>J. Bouvier</i> .	Id.	<i>César Dumets</i> .	Saintonge.
<i>P. Bouvier</i> .	Id.	<i>J. Durand</i> , 40 ans, m. 1702.	
<i>Th'oph. Bouvier</i> .	Id.	<i>Jacq. Duvaux</i> .	Dauphiné.
<i>Ant. Bovène</i> , 65 ans.	Dauphiné.	<i>Dav.-J. Enton</i> .	Id.
<i>Louis Boyer</i> .	Languedoc.	<i>Hector Escoffier</i> .	Id.
<i>Pierre Boyer</i> .	Dauphiné.	<i>Louis Estoile ou L'Estoile</i> .	Vivaraïs.
<i>Ant. Bréal</i> .	Vivaraïs.	<i>Jean Estran</i> .	Provence
<i>Fortunat Breton</i> .	Dauphiné.	<i>Samuel Fabre</i> .	Castrais.
<i>J. Brevais</i> .	Vivaraïs.	<i>Denis Falot</i> .	Vivaraïs.
<i>Alexand. Brunel</i> , 30 ans, l. 1713.	Dauphiné.	<i>Claude Fauchon</i> .	Dauphiné.
<i>Ant. Buisson</i> .	Id.	<i>Etienne Fer</i> .	Id.
<i>Dav. Buisson</i> .	Id.	<i>Dan. Fontbonne</i> .	Vivaraïs.
<i>J.-Jacques Calme</i> .	Id.	<i>Moïse Francha</i> , ou <i>Frache</i> , 50 ans.	Vivaraïs.
<i>P. Calvet</i> .	Castrais.	<i>Etienne Friguet</i> , aliàs <i>Pastre</i> , 32 ans.	
<i>J. Champion</i> , 28 ans.		<i>J. Gachon</i> , 28 ans.	Languedoc.
<i>Noël Camusat</i> .	Orléanais.	<i>Alex. Gaillard</i> .	Dauphiné.
<i>Jacq. Castanier</i> , l. 1713.	Languedoc.	<i>J. Garnier</i> .	Id.
<i>J. Caudy</i> .	Dauphiné.	<i>Barthélemy Gau-ma</i> , 49 ans.	
<i>Félix Chabrières</i> .	Id.	<i>Michel Gazanet</i> ,	

ou Gascuel, 26 ans, l. 1713.	Languedoc.	J.-Jacq. Meynardier.	Languedoc.
Alex. Gleize.	Dauphiné.	Etienne Miaille.	Id.
J. Gourtol.	Vivaraïs.	J. Moitié.	Normandie.
Armand Gras, m. 1697.	Dauphiné	J. Molle, 36 ans, l. 1713.	Velay.
P. Grefeuill.	Cevennes.	Odos de Monmor.	Dauphiné.
P. Grimault, 39 ans.	Saintonge.	J. Morin, 43 ans, l. 1713.	Languedoc
César Gros.	Dauphiné.	Nicolas Noël.	Lorraine.
Paul Gueyle.	Id.	Louis Obie.	Saintonge.
Isaac Guilloton.	Saintonge.	Marc Odon, 37 ans.	
Philippe Hoche ou Hauch.	Béarn.	Franç. Ogier.	Dauphiné.
André Jean.	Provence.	Bertrand Oult.	Id.
Etienne Jean.	Id.	P. Pagot.	Vivaraïs.
Jean Jullien, 50 ans.	Dauphiné.	David Pech, 26 ans.	Cevennes.
Jacq. Juventin.	Vivaraïs.	Matt. Pelanchon, 37 ans.	
H. de La Combe.	Dauphiné.	J. Pélissier.	Cevennes.
P. Lafont, 35 ans, l. 1713.	Cevennes.	Matt. Pélissier.	Dauphiné.
J.-Vincent Lambrois.	Dauphiné.	P. Pellerin.	
P. Laurens.	Id.	Paul Pelletan, 33 ans.	Saintonge.
J. Laurent.		J.-Ant. Penailh, l. 1713.	Dauphiné.
Abraham Lenud.		Ant Perrier, 25 ans, l. 1713.	Cevennes.
P. Liotard.	Dauphiné.	Thomas Piquet.	Dauphiné.
Pierre Lorphelin 31 ans.		Jacq. Poissant, 30 ans,	Saintonge.
J. Loup.	Castrais.	Franç. Polet.	Languedoc.
Isaac Lunadier, 25 ans.		P. Pottier.	Id.
J.-Vincent Maillet ou Malet, l. 1713.	Dauphiné.	Matt. Poudrel.	Dauphiné.
Pierre Maistre, m. 1699.		J. Prunier, 57 ans.	Id.
P. Mallet ou Maillet, 28 ans, l. 1713.	Vivaraïs.	Dan. Pugnet.	Vivaraïs.
J. Marcellin, 30 ans, l. 1713.	Dauphiné.	J. Raymond.	Auvergne.
Jacq. Martin.	Id.	Dav. Reboul, 35 ans, m. 1711.	Vivaraïs.
Jacq. Martin.	Provence.	Marc-Antoine Reboul, 33 ans l. 1713.	Languedoc.
P. Martin.	Dauphiné.	Paul Reboul.	Vivaraïs.
P. Mazet, 29 ans.	Vivaraïs.	Daniel de Rège.	Champagne.
J. Ménène (Se-mainé ?).	Languedoc.	Moïse Renaud, 41 ans, l. 1713.	Provence.
Etienne Meusnier, 36 ans.		Pierre Renaud, 31 ans	
		Ant. Reselas.	Dauphiné.
		Jacq. Rey.	Velay.

<i>Ant. Reynard</i> ou <i>Brenard</i> , 58 ans.		<i>P. Sauzet</i> , 57 ans, l. 1713.	Vivaraïs.
<i>Claude Reynaud</i> .	Dauphiné.	<i>Etienne Tardieu</i> ,	
<i>P. Reynaud</i> .	Id.	52 ans.	Dauphiné.
<i>Elie Rianjaud</i> , 33 ans.		<i>Philippe Tar-</i> <i>dieu</i> , 33 ans.	Dauphiné.
<i>Matt. Ribery</i> .	Dauphiné.	<i>André Thiers</i> , 37 ans.	Dauphiné.
<i>P. Rieu</i> .	Vivaraïs.	<i>Isaac Thouliers</i> ou <i>Thaulier</i> .	Vivaraïs.
<i>Elie Riost</i> .	Saintonge.	<i>Isaac Tourchai-</i> <i>res</i> .	Dauphiné.
<i>P. Riou</i> .	Languedoc.	<i>Franc. de Tour-</i> <i>toulon</i> , sieur de Valescure.	Bas-Languedoc.
<i>Dan. Rivault</i> .	Poitou.	<i>Esprit Turc</i> .	Dauphiné.
<i>Ch. Rochebois</i> .	Dauphiné.	<i>J. Turc</i> .	Id.
<i>J. Rogeron</i> . ap.	Id.	<i>Phil. Turc</i> , 59 ans.	Id.
<i>Barthélemy Ros-</i> <i>signol</i> , l. 1713.	Vivaraïs.	<i>P. Turel</i> ou <i>Tou-</i> <i>reil</i> .	Dauphiné.
<i>J. Rostan</i> , l. 1713.	Dauphiné.	<i>Alexandre Va-</i> <i>cher</i> , 30 ans.	Dauphiné.
<i>J. Rousseron</i> .	Id.	<i>P. Vallat</i> , 40 ans, l. 1713	Cevennes.
<i>J. Rouvière</i> , 26 ans.	Languedoc.	<i>J.-Jacq Versil</i> .	Dauphiné.
<i>P. Roux</i> .	Dauphiné.	<i>P. Vial</i> .	Dauphiné.
<i>Dav. Rouzerean</i> , 34 ans.		<i>J. Vignon</i> .	Id.
<i>P. Sabarot</i> .	Dauphiné.	<i>J. Villars</i> .	Languedoc.
<i>Franc. Sabattier</i> , 30 ans, l. 1713.	Languedoc.		
<i>J. Samène</i> ou <i>Se-</i> <i>maine</i> , l. 1713.	Dauphiné.		

II^e Mis à la chaîne de 1690 à 1695.

1690.		<i>Joseph Corbière</i> ,	
<i>Claude Allamand</i>	Dauphiné.	40 ans, l. 1713.	Vivaraïs.
<i>Bertrand Aurèle</i> ,		<i>Marc - Antoine</i> <i>Damouin</i> , 28 ans.	Languedoc.
l. 1713.	Dauphiné.	<i>J. Delaurens</i> .	Cevennes.
<i>Gabriel Benech</i> .	Languedoc.	<i>J. Delcauze</i> .	Id.
<i>Ant. Beray</i> .	Quercy.	<i>J. Dintre</i> .	Vivaraïs.
<i>Etienne Berna</i> .	Vivaraïs.	<i>J.-Pierre Dintre</i> ,	
<i>Et. Bertrand</i> , 56 ans.	Cevennes.	33 ans.	Vivaraïs.
<i>J. Bessède</i> .	Id.	<i>Ant. Durand</i> , 30 ans.	Normandie.
<i>Jacq. Bets</i> ou <i>Bel</i> ,	Vivaraïs.	<i>Moïse Durand</i> .	Cevennes.
m. 1701.	Id.	<i>Etienne Dussaut</i> .	Id.
<i>Jacq. Bois</i> .	Id.	<i>Franc. Fort</i> .	Languedoc.
<i>Pierre Boniol</i> .	Cevennes.	<i>Ant. Foussa</i> .	Id.
<i>Esaïe Bonneau</i> ,	Poitou.	<i>Isaac Gonnal</i> , 26 ans.	Quercy.
<i>Israël Bouchet</i> , 31 ans, l. 1713.	Languedoc.	<i>Etienne Gouze</i> .	Id.
<i>Jacq. Bouchet</i> .	Cevennes.	<i>Claude Gran</i> .	Vivaraïs.
<i>Moïse Brisac</i> , 32 ans.		<i>Ant. Grange</i> , 34 ans, l. 1713.	Vivaraïs.
<i>J. Capelle</i> , 35 ans.	Quercy.	<i>P. Hugon</i> .	Cevennes.

<i>P. La Combe.</i>	Languedoc.	<i>J. Soubairan ou</i>	
<i>Jacq. Lanteyrez.</i>	Cevennes.	<i>Souveran.</i>	Languedoc.
<i>Elie-Franç. Le-</i>		<i>P. Teaulé.</i>	Cevennes.
<i>doux, 44 ans.</i>	Picardie.	<i>J. Tessier - de -</i>	
<i>Louis Leyris.</i>	Cevennes.	<i>Jaussaud.</i>	Languedoc.
<i>Moïse Lodenot.</i>	Bourgogne.	<i>J. Tourtelot, 30</i>	
<i>Matt. Malartie,</i>		<i>ans.</i>	
<i>43 ans.</i>		<i>Et. Treboulon.</i>	Cevennes.
<i>Louis Manuel, 31</i>		<i>J. Valette.</i>	Quercy.
<i>ans, l. 1713.</i>	Cevennes.	<i>J. Veirrier.</i>	Dauphiné.
<i>J. Maurin, 56</i>		<i>Charles Verdier.</i>	Cevennes.
<i>ans, l. 1713.</i>		<i>P. Vielzeu.</i>	Id.
<i>P. Meynadier,</i>			1691.
<i>28 ans, l. 1713.</i>	Cevennes.	<i>Etienne Arnal,</i>	
<i>Ant. Méjanel, 58</i>		<i>49 ans, l. 1713.</i>	Cevennes.
<i>ans.</i>	Languedoc.	<i>P. Auzereau ou</i>	
<i>Gabriel Melgues.</i>	Cevennes.	<i>Augereau, 46</i>	
<i>Bertrand Mira-</i>		<i>ans, l. 1713.</i>	Guienne.
<i>mont.</i>	Languedoc.	<i>P. Baragua, 28</i>	
<i>Arnaud Monteil.</i>	Quercy.	<i>ans, l. 1713.</i>	Dauphiné.
<i>P. Moulin.</i>		<i>J. Barque, 35 ans.</i>	
<i>A. Mounier ou</i>		<i>J. Barthe.</i>	Languedoc.
<i>Munier, 33 ans.</i>		<i>J. Dubuy, 31 ans.</i>	
<i>P. Paloyer, 28</i>		<i>Jacq. Dufour, l.</i>	
<i>ans.</i>	Vivaraïs.	<i>1713.</i>	Dauphiné.
<i>Ant. Perrier, 29</i>		<i>P. Dumas, 29 ans.</i>	
<i>ans, l. 1713.</i>	Cevennes.	<i>Jacq. Dupont, 23</i>	
<i>J. Perrier.</i>	Id.	<i>ans, l. 1713.</i>	Languedoc.
<i>Ant. Petit.</i>	Quercy.	<i>J. Espaze, 25 ans.</i>	
<i>Isaac Petit.</i>	Id.	<i>P. Gascuel, 39</i>	
<i>Simon Pineau,</i>		<i>ans.</i>	Cevennes.
<i>53 ans, l. 1713.</i>	Saintonge.	<i>J. Guiraud, 23</i>	
<i>J. Piron.</i>		<i>ans, l. 1713.</i>	Languedoc.
<i>J. Plaigne.</i>	Quercy.	<i>J. Lépicier, 49</i>	
<i>Daniel de Rame,</i>		<i>ans.</i>	
<i>26 ans.</i>	Languedoc.	<i>J. Liron, 27 ans.</i>	
<i>J. Rampon.</i>	Gévaudan.	<i>André Pélevier</i>	
<i>J. Retel.</i>	Normandie.	<i>ou Pelecuer, 40</i>	
<i>J. Revolte.</i>		<i>ans, l. 1713.</i>	Gévaudan.
<i>J. Reynol.</i>	Languedoc.	<i>Jacq. Pinet, 30</i>	
<i>Jacq. Rialhon.</i>	Vivaraïs.	<i>ans.</i>	
<i>César Rioumal.</i>	Cevennes.	<i>Etienne Salle, 33</i>	
<i>Jacq. Rioumal</i>	Id.	<i>ans, l. 1713.</i>	Cevennes.
<i>J. Roche-de-Vil-</i>		<i>Ant. Second, 43</i>	
<i>lefort.</i>	Languedoc.	<i>ans.</i>	
<i>Michel Roma.</i>	Id.	<i>J. Soulages, 31</i>	
<i>Jacq. Rouveraud.</i>	Vivaraïs.	<i>ans, l. 1713.</i>	Cevennes.
<i>Guill. Roux, 32</i>			1692.
<i>ans, l. 1713.</i>	Cevennes.	<i>Ant. Astruc, 70</i>	
<i>P. Salque.</i>	Vivaraïs.	<i>ans.</i>	
<i>J.-P. Sivart.</i>	Dauphiné.		

<i>P. Baymon.</i>	Cevennes.	<i>J. Pierre</i> , 44 ans, l. 1713.	Saintonge.
<i>Louis Capellier</i> , 52 ans, l. 1713.	Bas-Languedoc.	<i>P. Raymond</i> , 50 ans, l. 1713.	Gévaudan.
<i>Jacq. Chaulet</i> , 27 ans, m. 1704.		<i>J. Severac</i> , 37 ans.	Languedoc.
<i>César Combet</i> , 28 ans.		<i>David Teysson-</i> <i>nière</i> , 28 ans.	Cevennes.
<i>J. Constant.</i>	Guienne.		
<i>Fiacre Dablin</i> , 24 ans, l. 1713.	Champagne.		1693.
<i>Pierre Dalgues</i> , 66 ans, m. 1699.		<i>J. Flavart</i> , 32 ans.	
<i>J. Daudé</i> , 57 ans, l. 1713.	Languedoc.	<i>P. Guay</i> , 29 ans, l. 1713.	
<i>Jean de Falgue-</i> <i>rolles</i> , m. 1695.		<i>Dav. Loup.</i>	Cevennes.
<i>Armand Du Cai-</i> <i>la</i> , 30 ans.		<i>Jacq. Périquier</i> , 23 ans, l. 1713.	Languedoc.
<i>Jean Glaude.</i>		<i>J. - Pierre Péri-</i> <i>dier</i> , l. 1713.	Languedoc
<i>Aaron Guérard</i> , 30 ans, m. 1698.		<i>J. Rousseau</i> , 36 ans.	
<i>Nic. Josué</i> , 29 ans.		<i>J. Viaud</i> , 26 ans, l. 1713.	
<i>Samson Labusca-</i> <i>gne</i> , 28 ans, l. 1713.	Guienne.		1694.
<i>P. Marlié ou Mal-</i> <i>lié.</i>	Cevennes.	<i>J. Biliaud ou Bil-</i> <i>laud</i> , 54 ans.	
<i>Jacq. Martel</i> , 26 ans, l. 1713.	Guienne.	<i>J.-P. Goudovin.</i>	Aunis.
<i>J. Martin</i> , 23 ans, l. 1713.	Cevennes.	<i>Dan. Gouin</i> , 40 ans.	
<i>J. Michel</i> , 29 ans		<i>P. Péraud.</i>	Saintonge.
<i>Elie Pichot</i> , 28 ans, l. 1713.	Guienne.	<i>P. de Proux.</i>	Béarn.
<i>Jacq. Piémarin</i> , 27 ans, l. 1713.	Cevennes.	<i>Franç. Rochebi-</i> <i>lière</i> , prosélyte, l. 1713.	Vivarais.
		<i>J. Ruland.</i>	Saintonge.

III^e Mis à la chaîne de 1695 à 1700.

	1695.		1696.
<i>Ant. Agulhon</i> , 32 ans, l. 1713.	Gévaudan.	<i>Daniel Arsac</i> , 27 ans, l. 1713.	Vivarais.
<i>J. Gallien</i> , 35 ans.	Dauphiné.	<i>P. Bertaud</i> , 35 ans.	
<i>J. Mounier</i> , dit <i>La Croix</i> , m. 1709.		<i>Dan. Bersot ou</i> <i>Bertot.</i>	Cevennes.
<i>Jacq. Sabattier</i> , 50 ans.		<i>Daniel Boulon-</i> <i>nois</i> , 49 ans, l. 1713.	Picardie.
		<i>André Bousquet.</i>	Cevennes.
		<i>Ant. Chabert</i> , 25 ans, l. 1713.	Languedoc.

<i>Dominique - Joseph de Cousé.</i>		<i>Dav. Laget</i> , 37 ans.	Cevennes.
<i>Clande Laurens</i> , 24 ans.	Vivaraïs.	<i>Gabriel Lauron</i> , 1. 1713.	Languedoc.
4697.		<i>P. Lèques</i> , 49 ans, 1. 1713.	Languedoc.
<i>Isaac Bonnet</i> , 64 ans, m. 1699.		<i>P. Martinique ou Martinengue</i> , 48 ans.	Languedoc.
<i>Dan. Bourguet</i> , 54 ans, m. 1708.	Normandie.	<i>Ant. Pelletan</i> , 26 ans.	Orléanais.
<i>Salomon Bourguet</i> , 48 ans, 1. 1703.	Normandie.	<i>J.-Dav. Petit</i> .	
<i>Josué Chaigneau</i> , 1. 1713.	Poitou.	<i>J.-Ant. Pontié</i> , 36 ans.	
<i>Etienne Cros</i> , 32 ans, m. 1703.		<i>Ant. Privat</i> , 1. 1713.	Languedoc.
<i>Jacq. Drillaud</i> , 1. 1703.	Poitou.	<i>André Réchias ou Raschas</i> , 1. 1713.	Languedoc.
<i>Benjamin Germain</i> , 47 ans, 1. 1713.	Normandie.	<i>P. Roumegeon</i> , 1. 1713.	Gévaudan.
<i>Daniel Rageau</i> , 1. 1713.	Poitou.	<i>Ch. Sabattier</i> , 48 ans, 1. 1713.	Bas-Languedoc.
<i>J. Sénagat</i> , 63 ans, 1. 1713.	Castrais.	<i>P. Sauvet</i> , 40 ans.	
4698.		<i>Jacq. Souleyrol</i> , 45 ans, 1. 1713.	Languedoc.
<i>P. Bertrand.</i>		<i>P. Souleyrol</i> , 60 ans, 1. 1713.	Languedoc.
<i>Jacq. Bruzun</i> , 1. 1713.	Languedoc.	<i>Dav. Teissier</i> , 25 ans, 1. 1713.	Gévaudan.
<i>Céphas Carrière</i> , 1. 1713.	Languedoc.	<i>J. de Tempes</i> , 1. 1713.	Languedoc.
<i>Michel Chabrit</i> , 48 ans, 1. 1713.	Languedoc.	<i>J. Vestiou</i> , 24 ans, 1. 1713.	Cevennes.
<i>François Courteserre</i> , 1. 1713.	Languedoc.	4699.	
<i>Matt. Dannis</i> , 1. 1713.	Velay.	<i>Jacq. Durand</i> , 1. 1713.	Languedoc.
<i>Laurent Foulquier</i> , 1. 1713.	Languedoc.	<i>J. Le Fèvre.</i>	Normandie.
<i>J. Gaigneux</i> , prosélyte.	Bretagne.	<i>Claude Pavie</i> , 1. 1713.	Vivaraïs.
<i>Etienne Gout</i> , 25 ans, 1. 1713.	evennes.	<i>Dan. Rousselin.</i>	Guienne.
<i>Louis Issoire</i> , 1. 1713.	Languedoc.	IV ^o Mis à la chaîne de 1700 à 1705.	
<i>Etienne Jalabert</i> , 1. 1713.	Languedoc.	1700.	
<i>Nicolas Julien</i> ,	Normandie.	<i>J. Bonelle</i> , 1. 1713.	Brie.

Franç. Noirau. Poitou.
P. Vardot. Id.
Claude Villaret. Languedoc.

1701.

Charles Auren-
che. Vivarais.
Et. Aussière. Languedoc.

Dan. Basque ou
Bascoul, 40 ans,
 l. 1713. Languedoc.

Louis Bertrand. Id.

Dav. Dumas. Id.

Dupuy. Guienne.

Jacq. Fauché, l.
 1713. Dauphiné.

P. Gaillard. Vivarais.

Isaac La Venue. Guienne.

Dan. Le Gras. Id.

J. Deleuze. Cevennes.

Jacq. Marlié. Vivarais.

Jean Marlié. Id.

Pierre Marlié. Id.

Matt. de Mars. Id.

J. Marteilhe, 17
 ans, l. 1713. Guienne,

Louis Merle, dit
Rousson. Vivarais.

Et. Metge. Cevennes.

P. Montasier. Poitou.

Mouret. Guienne.

Denis Pasquier,
 m. 1702.

Noé Peyre, m.
 1702. Vivarais.

Jacq. Pic. Cevennes.

René Prat. Vivarais.

Ant. Roland. Languedoc.

J. Royer, l. 1713. Saintonge.

Dav. Serres. Dauphiné.

1702.

Paul Aumèdes. Languedoc.

J. Broussan. Id.

Jacq. Brun. Id.

J. Campet. Id.

Simon Cazallet,

P. Cervière ou
Servières. Languedoc.

P. Chardenon. Id.

Roustan Gleize. Languedoc.
Denis Hostin. Id.

P. Loubié, m.
 1711. Languedoc.

Franç. Martinel. Dauphiné.

Ch. Pau. Languedoc.

Dav. Roubaud ou

Routéau, l.

1713. Languedoc.

Et. Vincent. Agénois.

1703.

Ant. André. Cevennes.

J. Baradon. Languedoc.

Israël Bernard. Id.

Moïse Berthet. Id.

Noël Biesot ou
Biau. Languedoc.

Franç. Bigot. Id.

Jacq. Brier. Id.

Louis Bruguère. Id.

Jacq. Brunel. Id.

Adam Castan. Id.

Ant. Chabrol. Id.

J. Chapon. Id.

Jacques Comber-
nous. Languedoc.

J. Fabre. Cevennes.

Jacq. Fabre ou
Favre. Languedoc.

J. Favas. Id.

Dav. Fesquet, m.
 1710. Languedoc.

Jacq. Fontanieu
 ou *Fontanon.* Languedoc.

P. Fournelle. Id.

A.-Noël Guérin. Id.

P. Lebat, apostat. Id.

J. Momméjean. Id.

Jacq. Olivier. Id.

Pelet-de-Salgas. Id.

J. Peyre. Cevennes.

Daniel Piot. Languedoc.

J. Planque. Id.

Fr. Rampon. Gévaudan.

J. Rampon. Id.

Jacq. Roquette. Languedoc.

J. Roussin ou
Roustan. Languedoc.

Fulcran Soulier,
 apostat. Languedoc.

<i>Jacq. Thomas.</i>	Languedoc.	<i>J. Fusiès.</i>	Cevennes.
<i>P. Valgalier, apostat.</i>	Languedoc.	<i>Dav. Garcin.</i>	Dauphiné.
1704.		<i>Jacq. Gravier.</i>	Languedoc.
		<i>Jacq. Isnard.</i>	Id.
		<i>Pierre Jullien.</i>	Id.
		<i>J. Lantayres.</i>	Id.
		<i>Henri Lieutart.</i>	Id.
<i>Louis Bourdaries.</i>	Languedoc.	<i>Dav. Mafre.</i>	Castrais.
<i>Isaac Bouri.</i>	Id.	<i>André Metge.</i>	Languedoc.
<i>Ant. Cordile, apostat.</i>	Languedoc.	<i>J. Nerse.</i>	Id.
<i>Jacq. Cordile.</i>	Id.	<i>Ant. Noé ou Nouy.</i>	Id.
<i>P. Courtois.</i>	Dauphiné.	<i>Jos. Ricard.</i>	Id.
<i>Ant. Dauphin.</i>	Id.	<i>Claude Roger.</i>	Id.
<i>Louis Defer.</i>	Languedoc.	<i>P. Saincian.</i>	Id.
<i>J. Fise.</i>	Id.	<i>J. Saumade, m.</i>	
<i>Alex. Floret.</i>	Dauphiné.	1713.	Languedoc.
<i>Marc Foucard.</i>	Languedoc.	<i>Claude Terrason.</i>	Languedoc.
<i>Ant. Fraisse.</i>	Vivaraïs.	<i>Claude Vermeil.</i>	Id.

V° Mis à la chaîne à une date inconnue, mais antérieure à 1705.

<i>J. Albéric, 24 ans.</i>	<i>Claude Boissier, m. 1709.</i>
<i>P. Allard, 37 ans.</i>	<i>Salomon Bonnet, m. 1703.</i>
<i>Et. Allègre, m. 1698.</i>	<i>P. Bontoux, m. 1709.</i>
<i>J. Amour.</i>	<i>Dan. Bosc, m. 1708.</i>
<i>André André, apost.</i>	<i>Isaac Bouchet.</i>
<i>André Archimbaud, m. 1701.</i>	<i>J. Bourdier.</i>
<i>J. Artigues, m. 1701.</i>	<i>André Bourray, apost.</i>
<i>Louis Aubier.</i>	<i>Abrah. Bousique, apost.</i>
<i>Ant. Audoyer, m. 1703.</i>	<i>André Briquel, m. 1700.</i>
<i>J.-B. Banier.</i>	<i>Jacq. Brujat.</i>
<i>J. Barafort, m. 1692.</i>	<i>Guillaume Brun, m. 1704.</i>
<i>Et. Baunier, apost.</i>	<i>Gabriel Can.</i>
<i>Is. Beaumont.</i>	<i>Ant. Capellier.</i>
<i>Elie Bédard, m. 1697.</i>	<i>Castel.</i>
<i>Samuel de Bedat.</i>	<i>J. Chapelier.</i>
<i>Jacq. Belbèche.</i>	<i>Dav. Charières, m. 1709.</i>
<i>Dan. Benet, m. 1701.</i>	<i>J.-J. Chebert.</i>
<i>Et. Bernard.</i>	<i>Et. Cheminon, m. 1703.</i>
<i>J. Bertrand.</i>	<i>J. Cheminon, 32 ans.</i>
	<i>J. Cheverat.</i>

J. Chiraud, m.
 1695.
J. de Combes, m.
 1705.
Ant. Compan, m.
 1698.
Franç. Cornuau,
 m. 1702.
Barthélemy Cos-
son, m. 1697.
Isaac Cotterel.
Isaac Couliers.
Abel Damouin,
 33 ans, l. 1713.
Etienne Damouin,
 31 ans, l. 1713.
Nic. Daubigny,
 m. 1709.
P. David.
P. Debled, m.
 1703.
Henri Delo.
J. Destample, l.
 1713.
P. Desvignes.
Ant. Detas.
J. Devèze, m.
 1709.
Jacq. Donadieu,
 m. 1707.
Charles Dorince,
 m. 1702.
Dav. Doyert, m.
 1694.
Et. Droume.
J. Dumas, m.
 1706.
Ant. Duplan, m.
 1707.
Ant. Durand.
L. Emmanuel.
Elie Ervand.
Isaac Esnard.
Ant. Falon.
De Farci.
Dav. Fésier.
J. Fesquet.
J. Filliole, m.
 1689.
Ant. Flessière.
J. Flotte.
Sébastien Font-

bonne, m. 1709.
Nic. Foritte.
Jonas Fournaton.
André Frère.
J. Fromental, m.
 1709.
J. Galari, m.
 1706.
Ant. Galissan,
 m. 1705.
Jacq. Gandouin.
P. Garnier, 36 ans.
J. Gausse.
P. Gaussen, m.
 1708.
J. Gazan, m.
 1696.
Ant. Grand.
Méric Grasse.
P. Greste.
Joseph Guigner,
 27 ans.
Antoine Haidan,
 apost.
P. Hemps.
J. Hète.
Dan. Holéron.
Elie Honnin.
Dav. Housquet.
J. Imbert.
Gilles Irlande,
 m. 1710.
Jean Jacques, 27
 ans.
P. Jalabert, m.
 1707.
Dan. Javel, 27
 ans.
P. Joustean.
L. Kerveno - de-
Laubouinière,
 m. 1693.
De La Bergerie.
Joseph Lafons,
 34 ans.
J. Laire, m. 1703.
Claude Lambas-
tier.
P. Lamberton, m.
 1695.
P. Lamièze.
Lanquet.

Gabriel Lant, m.
1702.

J. Lant.

Franç. La Piste.

Ant. La Porte,

André Latelle,
m. 1708.

*De La Tour-Na-
geat*.

J. Lause, m.
1703.

*Le Bosc-de-Bré-
jou*.

Abraham Le Noir.

J. Lèques, m.
1704.

C. Lestanchat.

Pierre L'Etoile.

*Philippe L'Hos-
tier*.

P. Lomer.

Paul Lorier.

Adam Loup, m.
1703.

Dav. Mage, m.
1686.

J. Malefosse, m.
1705.

P. Manuel, 42 ans.

Louis Marles.

J. Massip, m.
1713.

Zacharie Massip.

J. Masson.

Claude Meilhard,
m. 1706.

P. Méjan, m.
1696.

A. Mercier, l.
1713.

J. Merle.

J. Mesebergue.

P. Meunier.

Et. Michel.

Philip. Michel.

J. Mielgues, m.
1706.

Jacq. Migaut.

P. Mingau, m.
1696.

Fr. Montasier, m.
1702.

Dav. Moran, m.
1705.

Ant. Morin.

Isaac Moucha, m.
1691.

P. Nadal.

Elie Néau.

P. Nébaude.

P. Nerbusson, m.
1703.

P. Nicolas.

Claude Noël, m.
1710.

*Dav. Odon ou O-
dou*.

Ch. Palisse, m.
1699.

*Abraham Panel
ou Painet*, m.
1698.

Philibert Pascal.

P. Pascaud, m.
1694.

P. Pau.

J. Pauget.

Dan. Pelletan, m.
1704.

J. Penchinade,
m. 1710.

J. Pérols, m.
1700.

Isaac Perrier, m.
1698.

P. Perrier.

Claude Peyre, l.
1713.

Jacq. Pinard, l. Vivarais.
1713.

Samuel Pintard.

*P. Piron ou Pi-
coron*, mort
1703.

*Abraham Plante-
fer*.

Isaac Plantier,
apost.

Ant. Platon, 34
ans.

P. Pons, m. 1700.

*Michel Porche-
ron*, m. 1703.

P. Préal.

<i>Jacq. Privat</i> , m. 1703.		<i>P. Serreste</i> , m. 1709.	
<i>Ant. Prujat</i> .		<i>P. Servièrre</i> , l.	Bas-Languedoc.
<i>Georges Pruneau</i> , m. 1703.		1713.	
<i>P. Puget</i> , m. 1694.		<i>D. Serville</i> ,	
<i>Dan. Racoule</i> , apostat.		<i>Joseph Sorbier</i> .	
<i>Bonaventure Rey</i> , m. 1702.		<i>Etienne Souley-</i> <i>rol</i> , m. 1699.	
<i>Ribes</i> .		<i>Isaac Sugla</i> .	
<i>Dan. Ricard</i> ou <i>Richard</i> , 20 ans.		<i>Ph. Taillard</i> .	
<i>P. Richard</i> , l. 1713.	Dauphiné.	<i>Ant. Talon</i> , m. 1705.	
<i>Etienne Rodez</i> , m. 1705.		<i>L. Teissier</i> .	
<i>Jacq. Rols</i> , m. 1699.		<i>Dav. Thomas</i> , m. 1706.	
<i>P. Roubineau</i> , m. 1701.		<i>P. Tourtereau</i> .	
<i>Michel Roussièrre</i> , m. 1700.		<i>Franç. Traver-</i> <i>sier</i> , m. 1709.	
<i>Isaac Rouverand</i> , m. 1699.		<i>Franç. Tridon</i> .	
<i>Ant. Rouvière</i> , m. 1707.		<i>P. Tromparen</i> , m. 1701.	
<i>J. Sabourin</i> .		<i>J. Varnier</i> .	
<i>J. Saucine</i> , l. 1713.	Bas-Languedoc.	<i>Claude Vaupiliè-</i> <i>re</i> , m. 1703.	
<i>Jacques Sel</i> , m. 1702.		<i>De Velaux</i> .	
		<i>J. Vial</i> , l. 1713.	Dauphiné.
		<i>J. Vialard</i> .	
		<i>J. Viguier</i> , m. 1709.	
		<i>Ant. Villard</i> , m. 1699.	
		<i>J. Vincent</i> , l. 1713.	Dauphiné.

VI^o *Mis à la chaîne depuis 1705 jusqu'en 1714, que l'intervention de la reine Anne fit rendre la liberté aux Protestants détenus aux galères pour cause de religion.*

<i>J. André</i> .	1705.	<i>P. Combettes</i> .	Rouergue.
<i>Jacq. Armentières</i> , l. 1713.	Languedoc.	<i>Ant. Coutarel</i> .	Languedoc.
<i>Cl. Béchard</i> .	Id.	<i>César Dorthé</i> .	Id.
<i>Jacques Bonnet</i> , apost.	Languedoc.	<i>Isaac Espéran-</i> <i>dieu</i> .	Vivaraïs.
<i>J. Boudet</i> .	Id.	<i>Louis Favette</i> .	Languedoc.
<i>Ant. Bourelly</i> .	Cevennes.	<i>Fourneau ou Fro-</i> <i>meau</i> .	Languedoc.
<i>Et. Bouvier</i> .	Languedoc.	<i>Michel Gaussen</i> .	Id.
<i>J. Briesse</i> .	Id.	<i>P. Gautier</i> .	Id.
<i>Isaac Bussié</i> .	Id.	<i>Thomas Grisel</i> , m. 1710.	Languedoc.
<i>P. Canilhère</i> .	Id.	<i>J. Hugues</i> .	Id.
<i>Claude Castan</i> .	Id.	<i>J. Istié</i> .	Id.

J. La Croix, l.
4718. Languedoc.
P. La Guerre. Cevennes
Elie Malinas. Languedoc.
Ant. Martel. Id.
Jacq. Merlin. Vivarais.
Dav. Mouraille. Languedoc.
P. Paledan, apost. Id.
Laurent Paulet. Gévaudan.
Jean Pic, apost. Languedoc.
Et Polis. Id.
J. Pougneau. Poitou.
Ant. Raynaud. Languedoc.
J. Rigal. Id.
Claude Roques. Id.
J. Roumiou. Id.
Isaac Soulier,
apostat.
J. Verdailhan. Cevennes.
Abr. Vigier. Languedoc.

4706.

Etien. Audoyer,
apost. Languedoc.
J. Bruguière, m.
4744. Languedoc.
Jacq. Cabanis, l.
4713. Languedoc.
Ant. Clavel. Gévaudan.
J. Granier.
P. de Larbie, m.
4710. Vivarais.
P. Lascour. Id.
P. Liorac, m.
4707. Dauphiné.
J. Luneau. Saintonge.
J. Malet.
Joseph Mours, m.
4709. Vivarais.
P. Muret. Gévaudan.
J. Ruat. Languedoc.
Joseph Teule, m.
4709. Vivarais.

4707.

Claude Brun. Languedoc.

4705-4710.

Cl. Agulhon.

P. Aurès.
Louis Berger.
Jacq. Bérion.
Isaac Boissier.
L. Bourguet.
Franc. Bourrier
ou *Boury*.
Cambette.
P. Camoetes.
Julien Capellier.
J. Chabrier.
N. Chabrol.
J. Colas.
Ant. Combasson.
Jacq. Cors.
P. Cors.
Louis Coste.
Ant. Coulet.
P. Fontbonne.
J. Fontanelle.
Et. Fournet.
P. Foussatié.
Et. Geminard.
Isaac Gouchon.
Dan. Granier.
Henri Grisot.
Louis Guérin.
A. Guiringuier.
Adrien Jenar.
J. Lacombe.
J. La Croisette,
Dan. Leuton.
J. Lequel.
Létier.
Pascal de Lon.
J. Malbernard.
J. Manuel.
Bénéd. Martin.
Ant. Massip.
J. Maurel.
P. Pontié.
Abrah. Puget, m.
4712.
Dan. Puech.
Thomas Rocay-
rol.
André Roux.
J. Suleman.

4744.

Jacq. Vabres, m.
4712. Vivarais.

1712.

Paul Dormond.
P.-Joseph de Ri-
redebras.

1713.

Guil. Arnoul.
P. Barrière.
J. Belremon.
P. Benique.
Audirant Bonfils.
Nic. Cabane.
P. Chantar.
Jacq. Checalier.
Michel Claris.
Jacob Crinquer.

Louis Dissere.
Joseph Dizon.
André Dubriol.
Joseph Egly.
Louis Graneau.
J. Guierdit.
J. Guillaume.
Ch. Guinedy.
J. Horison.
Moïse de Mardre,
prédicant.
P. Martin.
Dav. Maurin.
J. Niret.
P. Petit.
Franc. Pontovy.
Isaac Ramon.
P. Sanseau.
Claude Voiron.

VII^e Condamnés aux galères sous la régence du duc d'Orléans.

1717.

Jacques Benniol,
48 ans.
Louis Bernard ,
24 ans.
P. Bernard , 25
ans.
Jacq. Bertezène ,
34 ans.
Henri Enjaleras,
60 ans.
Franc. Fesquet,
47 ans.
J. - Pierre Fes-
quet, 35 ans.
Ant.-Jean Fréon,
50 ans.

J. Laporte, 48 ans.
Isaac Martin, 35
ans.
J. Millet, 58 ans.
Ch. Nicolas, 45
ans.
Dav. Pautet, 66
ans.
Jacq. Pitel, 17 ans.
Semire, 40 ans.
Dav. Seyte, 34 ans
Et. Seyte, 38 ans.
Jér. Seyte, 36 ans.

1723.

André Versel, éva-
dé en 1750. Cevennes.

VIII^e Mis à la chaîne depuis le fameux Edit de 1724.

1726.

Bonifas La Co-
lombie.

1728.

Jacques Martin ,
31 ans. Cevennes.

1734.

J. Cabrol, évadé
en 1750. Languedoc.
Jacq. Paget , 58
ans, l. 1767. Cevennes.
J. Raynard , 38
ans, m. 1753. Languedoc.

1735.

Matt. Allard, 20
ans. Dauphiné.

1737.
Jacq. Clergues, 63 ans. Vivarais.
1740.
J.-P. Espinas, 30 ans, l. 1765. Vivarais.
Jacq. Hongniet.
Matth. Morel, 45 ans, l. 1764. Vivarais.
1741.
Alexandre Cambon, de Pranles, 48 ans, l. 1769.
1744.
Jacq. Guilhot, de Menglon, 43 ans, l. 1754.
1745.
Paul Achard, de Châtillon, 28 ans, l. 1774.
J. Allier, de Tresclou, 39 ans, m. 1754.
Jacq. Amic, de St-Dizier.
Et. Arnaud.
Louis Bel, de Mazamet, 24 ans, l. 1753.
Antoine Bérard.
J. Bérard, de Châteaudouble, l. 1748.
Louis Bérard, de Châteaudouble, l. 1750.
Paul Bérard, de Châteaudouble, l. 1750.
Pierre Bérard.
Dav. Bernadou, de Mazamet, 30 ans.
P. Bernadou, de Mazamet, m. 1753.
J.-P. de Bouillane, de Bonnet.
Boule.
J. Buès, de St-Dizier, m. 1749.
J. Cartier.
Alexis Corbière, de La Sarnarié, 36 ans.
Barth. Faure, de Vinsobres, l. 1750.
- J. Faure*.
Jacq. Doulès, de La Tour-du-Redon det.
Georges Gand.
J.-J. Guittard-de-Lanan, d'Angles, 54 ans, m. 1753.
J. Isnard.
Guil. Isoire, de Nismes, l. 1750.
Ant. Julien, de Tresclou, l. 1750.
P.-P. Lami, de St-Dizier, 54 ans, l. 1755.
P. Loubier, de Mazamet, l. 1750.
J. Molinier, de Hautpoul, 20 ans.
J.-Matt. Morin, de St-Julien.
Ant. Riail, d'Oste, 42 ans, l. 1774.
André de Richard, de St-Julien.
P. Roland, de St-Dizier.
Ant. Rouvier, des Arnoux, l. 1750.
Ant. Roux, de Saint-Ambroix, 36 ans, m. 1752.
P. Sabattier, de Mazamet, 30 ans.
Et. Tortel.
1746.
Louis André, de St-Just.
Henri Bataranieu, du Conserans.
Bellet père, du Conserans.
Bellet fils, du Conserans.
Moïse Bérard.
Bertin, de Montélimart.
Paul de Biros, du Conserans.
De Bousquet, du Conserans.
J. Bouvet.
Marc-Ant. Buzac, de St-Just.
Louis Cabanac, du Conserans.
J. Canebat, du Conserans.
Cantagrel, du Conserans.
Jacob Caussade, de Lauzac, 30 ans.
P. Chaissière.
P. Chanas, de Beaumont.
Jacq. Cleissa.
Simon Combe.
Courdir.
Barthél. Daud.
J. Daud.
Jacq. Ducros.
Du Garil, du Conserans.
J.-J. Eymeri, des Arnoux, l. 1751.
Fageau, du Conserans.
J.-Louis Faure.
Jacq. Galand.
Paul Garry, de Bellegarde, 26 ans.

De Gassion, du Conserans.

André Grenier-de-Barmont, du Conserans.

Isaac Grenier-de-Lasterme, du Conserans, 70 ans, l. 1755.

J. Grenier fils, du Conserans.

J. Grenier, du Conserans, m. 1751.

J. Grenier-de-Courtalas, du Conserans.

Marc Grenier, du Conserans, m. 1749.

J. Hautequerre, du Conserans.

Jacq. Jensel.

J. Jourdain.

J.-Franc. La Barthe, du Conserans. Lachard.

J. La Perrière, du Conserans.

La Plane, du Conserans.

Jacq. La Prade, du Conserans.

Jean La Prade fils, du Conserans.

La Riverole, du Conserans.

Franç. La Salle, du Conserans.

Louis La Tourrette, du Conserans.

Marc La Vignasse, du Conserans.

Henri Le Chard, du Conserans.

Louis Le Noir, de Châtillon.

J.-Paul Loumet, du Conserans.

Magnoac, du Conserans.

J.-Paul Magnoac fils, du Conserans.

J. Menut, de Mazel, 30 ans.

Joseph Monbat, du Conserans.

De Moner, du Conserans.

Jacq. Moner, du Conserans.

J. Moner, du Conserans.

J. Moner, du Conserans.

Octave de Moner, du Conserans.

P. Moner, du Conserans.

Vincent Moner, du Conserans.

Monez.

Montauriol, du Conserans.

Niger, du Conserans.

J.-André Pommier, de Berlin, l. 1750.

Ch. Pontiez, du Conserans.

André Poulat.

Paul Prunier.

Ant. Riaillon, de Gigors, l. 1750.

De Robert, du Conserans.

J. Robert, du Conserans.

Louis Robert, du Conserans.

Octave de Robert, du Conserans.

Pierre Sayn.

J.-Louis Souchon.

Jacq. Tromparen.

Verbizier-de-Pondelas, du Conserans.

Guy Verbizier, du Conserans.

Vergez, du Conserans.

J. Véziat, du Liège.

Jacq. Vignasson, du Conserans.

1747.

Barthélemy Coste, de Saint Martial, m. 1749.

Louis Farjon, de Clarensac, évadé en 1749.

Raimond Gaillard, de Léojac, 43 ans.

J. Lantheaume, de Lauzeron, 34 ans, l. 1752.

J. Moussier, du Fau, 21 ans.

1749.

Fr. Boibeleau, de Saintonge.

J. Boisson, de Saintonge.

J.-P. Bouvilla, de Sabarat, 30 ans.

Franç. Fargues, du Mas-d'Azil, l. 1749.

Et. Laborde, du Mas-d'Azil, 38 ans, l. 1755.

Paul Laborde, du Mas-d'Azil, 50 ans, l. 1755.

Franç. Lafons, du Mas-d'Azil, 23 ans.

J. Lafons, de Sabarat, 30 ans.

P.-Paul Mercier, du Mas-d'Azil, 25 ans, l. 1755.

P. Rondeau, de Saintonge.

1750.

Franç. Anton, de St.-Médiars.

André Bernard, de Vindras, 30 ans.

Jacq. Boucairan, de Bourdic, 50 ans.

André Bridonneau, de Velaudin.

Et. Chapelier, de Saussines, 26 ans.

J. Cros, de Romeyer, 33 ans, l. 1755.

J. Garagnon, de Montaren, 37 ans.

P. Maillefaut, de Lavardez, 23 ans, l. 1755.

Henri Martel, de Fons, 29 ans.

1754.

Jacq. Muletier, de Gigors, 36 ans,
1. 1755.

Louis Nègre, de Collorgues, 40 ans.

P. Pinet, de Menglon, 27 ans, 1.
1755.

J.-Ant. Riaillon, de Vercheny, 27
ans, 1. 1755.

P. Rambert, d'Ozillac, 66 ans.

Franç. Rougier, de St.-Paul-Trois-
Châteaux, 42 ans, 1. 1753.

1754.

Claude Chaumont, de Genève, 33
ans.

Paul Matthieu, de Nismes, 66 ans.

Ant. Mortier, de Calvisson, 71 ans.

J. Trouillet, de La Fraignée.

1752.

Joseph Bernier, de Nions, 33 ans.

Jacq. Compan, de Clarensac, 56
ans.

Blaise Delphon.

J. Feral.

Louis Fregon, de Bernis, 45 ans.

P. Galan, de Montauban.

André Guisard, de Clarensac, 62
ans, 1. 1772.

Elie Mariette.

Etienne Montagut.

J. Roques, de Beauvesin, 21 ans, 1.
1772.

J. Say, de Lezan, 56 ans.

P. Tachard.

Louis Tregon, de Bernis, 45 ans,
1. 1772.

Ant. Verlhac.

1753.

Ant. Béranger, du Plan-de-Baix,
35 ans.

J. Albigès, de Réalmont, 51 ans,
1. 1762.

J. Barrau, de Réalmont, 34 ans,
1. 1762.

André Barthès, des Fournials, 37
ans, m. 1755.

Dan. Bic, de Castres, 64 ans, 1.
1764.

P. Béchard, de St.-Geniez, 65 ans.

J. Blanc, de Sauves, 20 ans, 1.
1756.

J. Bonnafous, de Bédarieux, 60 ans.

J. Caldier, de Bédarieux, 58 ans, 1.
1764.

Philippe Gaches, des Fournials, 50
ans.

Et. Galzy, du Pont-de-Camarès,
71 ans,

J.-B. La Chaume, de Réalmont,
26 ans.

Guill. Le Nautonnier, de Venez, 61
ans, 1. 1757.

Henri Lyron, de Sauve, 23 ans.

Mauriers, 1. 1763.

Jacq Novis, du Mas de Novis.

J. Raymond, de Faugères, 34 ans,
1. 1767.

1756.

J. Fabre, de Nismes, 28 ans, 1.
1762.

Sébastien Graveau, de St.-Sulpice.

Honoré Turges, de Nismes, 56 ans,
1. 1762.

1760.

Dominique Chérugue, de Mire-
poix, 34 ans.

1762.

J. Viala, d'Anduze, 49 ans.

P. Vignier, de Négrepelisse, 53 ans.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

AUGUSTIN MARLORAT, PASTEUR ET MARTYR.

1560.

« ... En ce temps vint à Rouen *Augustin MARLORAT*, l'érudition et bonne vie duquel acquit bientôt telle autorité que, sans aucune sédition, et mesme au contentement de plusieurs adversaires plus équitables, luy et son compaignon Des Roches preschèrent et soir et matin, en secret et en public, es parvis de Saint-Vivien, Saint-Ouen, Saint-Patrice, et au Marché-Neuf, auxquels d'autre costé Secard, curé de Saint-Maclou, prestre, et Favallon, curés et docteurs de Sorbonne, s'opposèrent, preschant les vieilles calomnies imposées aux Eglises chrestiennes dès le temps des apôtres, et faisant des complots et monopoles... »

(*Hist. eccl. des Egl. réf. au royaume de France, etc.*
Anvers, 1580, t. I, p. 310.)

Tant de ministres et pasteurs fidèlement annonçons la pure Parole du Seigneur y ont laissé la vie... Desquels la mémoire demeure précieuse devant Dieu, et sainte à toute son Eglise, pour leur grande piété et érudition. Et entre plusieurs on ne doit oublier M. *Augustin MARLORAT*, que les ennemis ont fait pendre et estrangler en la ville de Rouen, en laquelle il estoit établi ministre.

(*Actes des martyrs*, de Jean Crespin. Genève, 1564, in-fol. *in fine*.)

MARLORAT (*Augustin*), que la providence divine destinait à devenir une des grandes lumières de l'Eglise réformée de France, et l'un de ses premiers martyrs, commença par être victime de l'un des nombreux abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise romaine, pendant les ténèbres du moyen âge.

Né à Bar-le-Duc, en 1506, il était à peine âgé de huit ans lorsqu'il eut le malheur de perdre son père et sa mère. Comme ils lui laissèrent quelque fortune, un oncle avare, qui lui fut donné pour tuteur, forma le criminel projet de l'en dépouiller; et pour y parvenir il le fit entrer, malgré son extrême jeunesse, dans un couvent de moines augustins. Là rien ne fut épargné pour le former à l'état ecclésiastique, quoiqu'il ne l'eût nullement embrassé par son libre choix. Le jeune novice, résigné par nécessité, se livra de bonne heure et avec la plus louable assiduité, aux divers genres d'études auxquelles on l'appliqua, et fit des progrès remarquables dans les langues et dans la théologie, telle qu'on l'enseignait alors. Il paraît que s'étant rendu familiers les meilleurs commentaires sur l'Ecriture sainte, il montra aussi d'heureuses dispositions pour la chaire; car, après qu'il eut fait pro-

fession comme moine (1), et qu'on lui eut conféré les ordres sacrés comme prêtre, ses supérieurs, pour utiliser les talents qui commençaient à briller en lui, lui permirent de sortir du couvent pour aller, en divers lieux, remplir les importantes fonctions de prédicateur.

Nous avons lieu de croire que c'est par erreur que Dupin affirme (2) que « Marlorat, ayant changé de religion, les réformés le firent successivement « ministre à Bourges, à Poitiers et à Angers. » Il nous semble bien plus probable, d'après Théodore de Bèze, auteur contemporain, que ce fut comme moine qu'il prêcha, « avec beaucoup de fruit, » dans ces trois villes épiscopales, vers l'année 1533 et les suivantes. Il y avait été devancé par d'autres prédicateurs, désireux, comme lui, de *parvenir à la connaissance de la vérité*, quoique nés aussi dans une Eglise dégénérée, où la lumière de l'Evangile avait été si longtemps *mise sous le boisseau*. Ce n'était pas en vain qu'un autre moine augustin, en Allemagne, avait remis la Bible en lumière. La grande voix de Luther, et ses puissantes attaques contre les usurpations et les abus de Rome, avaient retenti jusqu'en France ; et ses écrits, en pénétrant secrètement dans plus d'un monastère, avaient augmenté partout le besoin généralement senti d'une réforme religieuse. Déjà Calvin se préparait à seconder ce mouvement salutaire. C'était dans cette même ville de Bourges qu'il avait fait une partie de ses fortes études, et, si l'on en croit la tradition (3), ce fut à Poitiers qu'il rompit définitivement les derniers liens qui l'attachaient à l'Eglise romaine, et qu'il célébra la première cène, avec la simplicité des premiers chrétiens. Marlorat dut retrouver, dans ces mêmes lieux, des souvenirs récents du grand réformateur, dont il devait plus tard devenir un fervent disciple. Il y rencontra aussi d'autres messagers de la bonne nouvelle, qui cultivaient soigneusement la sémence bénie que Calvin avait plantée. De Bèze mentionne entre autres les moines Chaponneau et Jean Michel, docteurs en théologie ; puis deux autres augustins, Jean de l'Epine et Jean Loquet, qui employaient leurs talents oratoires à seconder Marlorat dans cette œuvre d'évangélisation, autant du moins que le permettaient les circonstances, et la réserve que leur imposait leur costume, *quantum quidem cucullato licebat* (4). On comprend, en effet, que n'ayant pas encore secoué le joug de Rome, ils ne pouvaient « qu'exhorter le peuple à se repentir, et à recourir à la grâce de « Dieu par Jésus-Christ, au lieu d'insister, comme leurs anciens collègues,

(1) En 1524, suivant Chevrier, cité par MM. Haag, *France protest.*, 13^e partie, p. 257.

(2) *Bibliothèque des auteurs séparés de l'Eglise romaine*, par L.-E. Dupin, t. 1^{er}, 2^e partie, p. 485. Moréri répète la même erreur, édit. de 1759, v^o *Marlorat*.

(3) Voyez l'*Histoire des Eglises réformées en Saintonge*, par M. Crottet, pasteur, p. 7-11.

(4) Bèze *Icones* et Melchior Adam, *Vitæ Theolog. extér.*, p. 23.

« sur les indulgences, sur les pèlerinages et sur les suffrages des saints (1). » Mais cela ne suffisait pas toujours pour contenter le commun des auditeurs, auxquels les abus régnants avaient inspiré le goût d'une controverse agressive. Aussi arriva-t-il un jour, dit Théodore de Bèze (2), « qu'un homme « en habit d'hermite, ayant une Bible dans sa besace, au sortir d'un sermon de Marlorat, se présenta sur une boutique, et prenant les mêmes « propos du sermon qu'il avait entendu, prêcha plus ouvertement que Marlorat contre la religion romaine. Et cela fut tellement agréable, que les « écoliers le firent encore prêcher depuis, devant les grandes Ecoles de « droit, sur une haute pierre où se font communément les criées publiques « à son de trompe; jusqu'à ce que les prêtres cherchant à l'empoigner, on « le fit évader. »

On ignore pendant combien de temps Marlorat se livra ainsi aux travaux de la prédication, et s'il prêcha ailleurs que dans les trois villes mentionnées ci-dessus. On sait seulement que son éloquence, jointe à son profond savoir et à sa modération, étendit sa réputation au loin et le fit rechercher pour édifier d'autres Eglises. Lui-même nous apprend que « l'année où il quitta « le froc il avait été désigné pour prêcher le carême à Rouen (3). » Mais malgré les éloges et les applaudissements des hommes, plus il avait réfléchi sur son genre de vie, et comparé sa vocation monacale avec les exigences de la Parole de Dieu, qu'il annonçait aux autres, plus s'était fortifiée en lui l'effrayante conviction qu'*il n'y faisait point son salut*. Cette raison, qu'il a donnée lui-même de son changement de religion, en fut, sans aucun doute, le principal motif. Il y en eut pourtant un autre, qui nous a été révélé par Théodore de Bèze; c'est « qu'il se fit conscience de prêter plus longtemps « sa langue et son travail pour nourrir des ventres paresseux, qui abusaient « de son savoir et de sa diligence pour maintenir leur cuisine (4). »

Quoi qu'il en soit, dès qu'il fut pleinement persuadé qu'il ne trouverait la paix que dans la franche et libre profession de l'Evangile, tel qu'il était enseigné dans l'Eglise réformée, il n'hésita pas un instant à tout sacrifier, même son traitement comme prier d'un couvent de son ordre, à Bourges, pour suivre la vocation nouvelle que le Seigneur lui adressait. Et comme il vit de toutes parts, en France, les supplices se multiplier, et l'autorité civile et ecclésiastique persécuter de concert ce qu'on appelait à tort les *nouvelles doctrines*, il se souvint de cette parole du divin Maître (S. Matth. X, 23) : *Quand ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre; et*

(1) Vincent, *Recherches sur les commencements de la Réformation à La Rochelle*, p. 67.

(2) *Histoire ecclésiastique des Egl. réformées*, etc. Anvers (Genève), 1580, t. I^{er}, pp. 56-59.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 657.

(4) *Vrais portraits*, etc., art. *Marlorat*, p. 183.

aussitôt, franchissant la frontière, il se rendit à Genève, *ayant soif de Christ* (1), et impatient de *servir Dieu publiquement en esprit et en vérité*. Là, *pour n'être à charge à personne*, il commença par *travailler de ses mains*, à l'exemple de saint Paul. Il se fit correcteur de livres, joignant ainsi ses pieux efforts à ceux de Farel, de Calvin, et des imprimeurs genevois qui multipliaient les éditions françaises de la Bible, du Nouveau Testament, et de divers traités religieux et de controverses, que des colporteurs infatigables répandaient ensuite en France et jusqu'en Normandie. Ce genre d'occupation et les fréquentes prédications que Marlorat eut occasion d'entendre, fortifièrent tellement sa mémoire, qui était déjà excellente, qu'il en vint, dit un de ses biographes, jusqu'à savoir presque toute la Bible par cœur (2). — Un peu plus tard, il augmenta encore le trésor de ses connaissances à Lausanne, où l'appelèrent les vœux des seigneurs de Berne, qui y avaient fondé une école, à la tête de laquelle Théodore de Bèze se trouvait. L'ex-moine de Bar-le-Duc y resta le temps qui fut jugé convenable pour achever de le préparer aux fonctions du saint ministère; et, en mars 1549, après avoir reçu l'imposition des mains, il fut nommé pasteur à Crissier, village du pays de Vaud, à peu de distance de Lausanne (3).

Nous manquons de détails sur la durée du séjour qu'il y fit, et sur la manière dont il remplit cette tâche importante; mais ce qui paraît prouver qu'il s'en acquitta dignement, c'est l'empressement que l'on mit, plus tard, à lui confier un poste plus considérable. L'Eglise de Vevey (4) lui adressa une vocation (5), qu'il accepta, et ce fut dans cette jolie ville, sur les bords du lac Léman, qu'il passa les années les plus paisibles et les plus utilement occupées de sa vie. Ce fut là, en effet, qu'il composa, ou du moins qu'il termina ses savants *Commentaires sur les saintes Ecritures*, comme on le voit par la préface de celui *sur le Nouveau Testament*, qui est datée de *Vevey, janvier 1559*. Ce fut aussi là qu'il épousa une femme du canton de Berne, c'est-à-dire une habitante du pays où il se trouvait; car ce qu'on nomme aujourd'hui le canton de Vaud, dépendait encore alors de l'autorité bernoise.

Ce mariage, comme celui de quelques autres réformateurs, qui avaient aussi prononcé des vœux monastiques, n'a pas manqué de leur attirer des critiques amères, et même de donner lieu à de noires calomnies de la part des théologiens de Rome. Ainsi, le Dr L.-E. Dupin, qui n'était pourtant pas un des plus intolérants, n'a pas craint de soutenir que Marlorat, « après avoir

(1) *Christum esuriens, relicto cœnobio, Genevam petit*. G. Fenguereius, *Thesaurus Scripturæ*.

(2) *Memoriam... ita excolit, ut ea integra pene Biblia teneat*. Ibid.

(3) Ruchat, *Hist. de la réformation de la Suisse*, Nyon, 1836, t. IV, 488.

(4) Et non *Viviers*, comme le dit L.-E. Dupin.

(5) Ruchat, *Ubi supra*, t. IV, p. 375, note 3.

« passé soixante ans dans la continence, se maria, et que ce fut la raison « pour laquelle il se fit calviniste (1). » Certes, c'est être bien mal inspiré, ou vouloir mal soutenir une mauvaise cause que d'employer des arguments de cette faiblesse. D'abord, Marlorat n'avait pas alors soixante ans, puisqu'il a été martyrisé dans sa cinquante-sixième année. Ensuite, peut-on supposer, sans absurdité, qu'ayant réprimé ses passions pendant cinquante et quelques années, et donné l'exemple d'une moralité sans reproche, il en serait devenu tout à coup tellement esclave, qu'il aurait trahi sa foi, pour les satisfaire à tout prix ? Non, si plusieurs réformateurs ont cru devoir se marier, même dans un âge avancé, ils ne l'ont fait que pour mettre leur conduite d'accord avec leurs enseignements ; ils ont voulu par là, protester contre les inconvénients scandaleux d'un célibat forcé, et y opposer l'exemple édifiant de toutes les vertus domestiques.

L'achèvement des *Commentaires* de Marlorat ayant ajouté un nouveau lustre à sa réputation, il fut sérieusement question, à Berne, de le faire nommer premier pasteur de Lausanne, où il était déjà bien connu. La proposition lui en fut faite (2) ; mais quand il sut que le célèbre Pierre Viret, qui occupait honorablement ce poste, n'en était renvoyé par le gouvernement bernois que par suite d'un différend sur des questions de culte et de discipline, Marlorat, qui approuvait la manière de voir de Viret, n'accepta pas cette vocation, quelque flatteuse et avantageuse qu'elle fût.

La même année, c'est-à-dire en 1559, il en reçut une autre, à laquelle probablement il ne s'attendait pas. Parmi les Eglises réformées de France, celle de Rouen était une des plus nombreuses, et des plus anciennement organisées. Déjà, plusieurs de ceux qui partageaient ses croyances y avaient courageusement souffert le supplice du feu ; Pierre Bar, le 23 juillet 1528, Etienne Le Court, en 1533, un autre, le 30 août 1535, Constantin et trois autres, en 1542, et Guillaume Husson, en 1544 (3). Cependant, l'Eglise naissante de Rouen s'était progressivement accrue. Elle était déjà très notable, lorsqu'en 1547, Calvin lui adressa une lettre d'exhortation, conservée dans ses œuvres complètes ; et lorsque cette même Eglise, tant de fois et si cruellement éprouvée, fit prier Marlorat de venir la diriger et l'éclairer de ses lumières, les historiens du temps nous disent qu'elle était très populeuse : *populosissima* (4).

Malgré son âge, la distance, et la difficulté de transporter en France les enfants que Dieu lui avait donnés ; malgré la persécution qui continuait à

(1) *Bibliothèque des aut. ecclésiast. du XVI^e siècle*, t. II, p. 561.

(2) Ruchat, *Ubi supra*, t. VI, p. 270.

(3) Ces supplices sont racontés dans l'*Hist. de Rouen*, par Farin, dans le *Martyrologe* de Crespin, et dans les livres de Théodore de Bèze.

4) Bezae *Icones*, et Melchior Adam.

sévir, et qui, en cette même année (1559) avait envoyé au feu « deux hommes, durant l'exécution desquels, dit Th. de Bèze (1), fut faite, contre la coutume, une procession générale, qui passa au Marché-Neuf, devant les flammes de ces infortunés, pour mieux animer le peuple, » Marlorat n'hésita pas à accepter la vocation des protestants de Rouen. Il se mit presque immédiatement en route; mais arrivé à Paris, une tâche, aussi délicate que pénible, lui fut imposée officieusement par ses frères en la foi, dont il ne crut pas devoir s'affranchir. On sait que le conseiller Anne du Bourg avait été mis en prison, sous inculpation d'hérésie. Sa perte était presque assurée. Tout à coup, on apprend que ses amis, selon le monde, sont sur le point d'obtenir de lui qu'il *dissimule* en partie sa croyance, pour éviter le dernier supplice; et on ne connaît personne plus capable que Marlorat, de prévenir une telle faiblesse, en ranimant sa première fermeté. Aussitôt, ce fidèle serviteur de Dieu lui écrit dans ce but. « Il lui représenta le devoir de ceux que le Seigneur appelle à rendre témoignage de sa vérité devant les magistrats, lui annonça les jugements de Dieu contre ceux qui la désavouent ou la déguisent, l'exhorta à préférer l'honneur et la gloire de Dieu à sa propre délivrance, lui remit devant les yeux sa première constance, et combien elle avait été en édification à tous les fidèles; lui déclara que les yeux de tous les vrais chrétiens étaient sur lui, qu'il devait prendre garde à ne pas scandaliser les faibles, et à ne rien faire par crainte qui fût contraire à sa première confession, de peur de ruiner ce qu'il avait édifié; et il lui tourna ces exhortations d'une manière si touchante et si forte, en l'assurant du secours de Dieu s'il perséverait comme il avait commencé, que *du Bourg*, qui sentait déjà les premiers remords de sa faute, lorsqu'il reçut cette lettre, fut entièrement confirmé dans le dessein de la réparer (2). » En sorte qu'il est vrai de dire, qu'après Dieu, ce fut en grande partie à Marlorat, le futur *martyr de Rouen*, qu'on put attribuer la fin si courageusement chrétienne et si saintement édifiante du *martyr de Paris*.

Arrivé enfin à Rouen, vers le milieu de 1560, Marlorat, secondé par trois autres pasteurs, nommés Desroches, du Perron et Leroux, se dévoua sans réserve au service de son nombreux troupeau, que Th. de Bèze évalue, quelque part, à *dix mille âmes*. La plus grande partie se composait, il est vrai, de gens de moyenne fortune, et de ceux appartenant aux divers corps de métiers; mais peu à peu, des prédications plus fréquentes et mieux préparées, l'éloquence de Marlorat et son caractère plein de dignité, attirèrent des auditeurs d'une condition plus relevée. Des nobles, des avocats,

(1) *Hist. ecclésiast.*, t. I, p. 498.

(2) *Hist. abrégée des martyrs français*, Amsterdam, 1684, p. 381.

quelques membres du Parlement eux-mêmes, excités d'abord par la curiosité, se laissèrent gagner par l'évidence et la force des doctrines évangéliques. Plusieurs centaines d'adeptes se réunissaient le soir, silencieusement, enveloppés dans de grands manteaux, dans des lieux indiqués d'avance, tantôt au Marché-Neuf, tantôt aux parvis de Saint-Vivien, de Saint-Patrice, ou de la Cathédrale. Plus tard, forts de leurs convictions, et pour réfuter les odieuses calomnies que leurs adversaires inventaient contre leurs mœurs, ils osèrent même s'assembler en plein jour, pour la célébration de leur culte, non sans courir quelquefois de grands dangers. Mais généralement parlant, la conduite exemplaire de Marlorat, ses discours et sa vaste érudition lui valurent la considération et l'estime de tous les partis politiques et religieux.

En 1561, il fut momentanément distrait de ses fonctions pastorales, par le colloque de *Poissy*, où il joua le premier rôle, après Théodore de Bèze. Ce fut lui, en effet, qui, avant l'arrivée de ce dernier, présenta au roi, au nom des autres ministres, une requête contenant les conditions que ceux-ci désiraient voir remplies, dans les débats qui allaient avoir lieu. Egalité entre les représentants des deux cultes, présidence du roi, autorité suprême des saintes Ecritures, nomination de secrétaires choisis des deux côtés, en nombre égal, pour rédiger des procès-verbaux, qui feraient foi après avoir été signés, tels étaient les principaux points que Marlorat réclamait. Mais on sait que rien de tout cela ne put être accordé, et que ce colloque fameux, sur lequel on avait fondé de si belles espérances, n'aboutit à aucun résultat. Chaque parti resta, comme auparavant, fidèle à ses croyances. On s'était réuni pour tâcher de s'entendre et de vivre en paix, et, dès l'année suivante, catholiques et protestants étaient en armes, les uns contre les autres.

Nous passerons sous silence le cruel *massacre de Vassy*, qui donna le triste signal de ces *guerres*, dites *de religion*. Nous croyons superflu de prouver que, quand les réformés s'emparèrent de plusieurs villes importantes, et entre autres de *Rouen*, bien loin de vouloir se *rebeller* contre l'autorité royale, ils croyaient plutôt la *protéger* et la *défendre*, comme la reine mère les y avait encouragés, dans ses lettres au prince de Condé. Nous tenons surtout à montrer que, dans ces déplorables conjonctures, Marlorat ne fut ni un *fauteur de troubles*, ni une *trompette de sédition*, comme ses adversaires l'ont prétendu faussement; et que par conséquent, ayant été *injustement* condamné, on peut le regarder comme un véritable *martyr*.

On sait que les calvinistes se saisirent de l'administration de la ville de Rouen, dans la nuit du 15 au 16 avril 1562. Etudions l'emploi que Marlorat faisait alors de son temps, et nous le verrons occupé de toute autre chose que de discussions politiques. Ayant principalement en vue la gloire de Dieu

et l'édification de l'Eglise, il avait entrepris *deux tables* très étendues, en latin et en français, pour faciliter l'étude de l'*Institution chrétienne* de Calvin, dans ces deux langues; et sans se laisser distraire par ce qui venait d'arriver, il poursuivit et acheva cet important travail, dont il écrivit, le 4^{er} mai suivant, la préface adressée « *aux lecteurs fidèles qui aiment le Seigneur Jésus.* » Le 42 du même mois, un premier Synode provincial se tint à Dieppe. Plus de cinquante ministres y assistèrent, et ce fut Marlorat qui en fut nommé le président ou le *modérateur* (1). Retourné à Rouen, bien loin d'y autoriser par ses prédications, ces scènes trop fréquentes de pillage et de dévastation des Eglises et des couvents, que se permettait la lie d'une vile populace qui n'était réformée que de nom, cet homme de Dieu exhortait ses auditeurs « à *ôter l'idolâtrie intérieure*, premier que de « *commencer à l'extérieure*, attendu que c'est au magistrat à y mettre la « main (2). » Ensuite, il commença, avec un zèle que rien ne ralentissait, à rassembler les matériaux de son *Trésor des saintes Ecritures*, sans s'effrayer de l'idée d'ajouter un *in-folio* de plus à ses œuvres déjà volumineuses. Et lorsque au mois de septembre, la ville fut assiégée par l'armée royale, pense-t-on que le premier pasteur de l'Eglise se montra intimidé, ou obstiné outre mesure? Non, il continua de remplir avec fidélité ses devoirs, devenus toujours plus nombreux. Beaucoup de malades et de blessés à consoler et secourir, beaucoup de morts à inhumer, d'utiles conseils à donner pour le plus grand bien du troupeau, voilà ce à quoi on le vit consacrer ses journées. Il aurait même consenti volontiers « à s'en aller jusqu'aux extré-
« mités de la terre, pour mettre fin à une guerre désastreuse, si l'Eglise
« lui eût donné congé; » mais dès qu'on l'eut prié de ne pas laisser sans secours spirituels tant d'âmes qui lui étaient confiées, il sacrifia tout, plutôt que de les abandonner en se sauvant lui-même.

Les résultats d'un dévouement si chrétien furent tels qu'il était aisé de les prévoir. Malgré le courage des assiégés, qui avaient demandé la liberté de conscience et de culte, la ville fut prise d'assaut, le 26 octobre 1562. Marlorat, réfugié avec sa famille, dans une tour du Vieux-Palais, y fut découvert par un traître, qui le livra sans pitié aux Guise et au Parlement. Son procès fut promptement instruit, et quoiqu'il n'ignorât pas que sa condamnation était résolue d'avance, les réponses qu'il fit à ses ennemis et à ses juges, furent pleines de calme et d'une noble simplicité. Quand le connétable de Montmorency alla le voir dans son cachot, il lui dit : « *Vous êtes le séducteur de tout ce peuple.* — Si je les ai séduits, répondit le « prisonnier, Dieu m'a donc séduit le premier, car je ne leur ai prêché

(1) Vitet, *Hist. de Dieppe*, t. I^{er}, p. 118.

(2) De Bèze, *Hist. ecclésiast.*, t. II, p. 656.

« *que la pure Parole de Dieu. — Vous êtes un séditieux*, reprit Montmorency ; à quoi Marlorat répliqua : — *Je m'en rapporte à tous ceux de Rouen, de l'une et de l'autre religion, si j'ai prêché la sédition, ou si je me suis mêlé d'affaires politiques* (1). » Amené ensuite sur la sellette comme un criminel, en face du tribunal, son langage ne fut ni moins simple, ni moins digne. Il raconta les principaux événements de sa vie, justifia sa conversion, et démontra son innocence. Mais comment désarmer la haine, ou rendre équitable un fanatisme aveugle ? Le savant théologien, le pasteur fidèle, le père de famille exemplaire, celui que Dupin appelle *un des plus célèbres et des plus généreux calvinistes de France* (2), fut condamné sans hésiter, comme s'il avait violé toutes les lois divines et humaines ; et la cruelle sentence fut exécutée dès le lendemain, 30 octobre, tandis que la ville entière continuait d'être livrée au pillage et à des calamités de tous genres. En ce jour à jamais néfaste pour l'Eglise réformée de Rouen, son vénérable père spirituel, fut traîné sur une claie ignominieuse, de la Conciergerie à la place de la Cathédrale, pour y être mis à mort. Là, tandis que le martyr courageux exerçait son ministère évangélique jusqu'au dernier moment, en exhortant à une constance chrétienne deux de ses paroissiens destinés au même supplice, on entendit tout à coup (chose horrible à dire !) le connétable et son fils se répandre contre le patient en invectives grossières et sanglantes ! On vit le grand bailli Villebon d'Estouteville, lui donner, en blasphémant, un violent coup de baguette. Et enfin, quand il venait d'expirer au haut de la potence, un soldat fut vu, assénant un coup d'épée sur une des jambes du cadavre !!! Tristes et coupables effets d'une rage impuisante ! On plaint les malheureux qui se déshonoraient en s'y abandonnant ; mais on bénit la mémoire du digne imitateur de Jésus-Christ, qui s'était montré aux yeux de tous fidèle *jusqu'à la mort*, et qui était allé *recevoir de son Sauveur la couronne de vie et d'immortalité*.

D'après Théodore de Bèze, la Providence ne fit pas longtemps attendre une sévère et juste punition. « Le capitaine qui avait livré Marlorat fut tué, trois semaines après, par le plus lâche soldat de sa compagnie. Deux des juges moururent bientôt de maladies étranges. Le soldat qui avait donné le coup d'épée eut une dispute, sur le lieu même, avec un de ses camarades qui le tua. Quant à Villebon, il arriva que, le 16 février suivant, il prit querelle, après boire, avec le maréchal de la Vieilleville, lequel lui coupa le poing même qui avait donné le coup de baguette (3). » Ce dernier fait est authentique et confirmé par le savant historien Floquet (4).

(1) A. Floquet, *Hist. du parlement de Normandie*, t. II, p. 447 et suiv.

(2) *Bibliothèque des auteurs séparés*, etc., t. I^{er}, 2^e partie, p. 585.

(3) *Hist. ecclésiast.*, t. II, p. 660.

(4) *Hist. du Parlement*, etc., t. II, p. 500.

La veuve de Marlorat et ses cinq enfants se réfugièrent en Angleterre. En mars 1576, deux des enfants étaient morts, et il est fait mention, sur les registres de l'Eglise française de Londres, que les trois autres et leur mère continuaient à recevoir les secours dont ils avaient besoin.

L.-D. PAUMIER, pasteur à Rouen.

MÉLANGES.

CHARLES IX A-T-IL TIRÉ SUR LES HUGUENOTS ?

LE BALCON D'OU IL AURAIT TIRÉ EXISTAIT-IL EN 1572 ?

De nouvelles communications nous ont été adressées sur la question d'archéologie et d'histoire que nous avons posée (Voir *Bull.* t. IV, p. 332), et il y a tout lieu d'espérer qu'elle finira par être résolue d'une manière complètement satisfaisante. Ceux qui ont cru pouvoir alléger Charles IX de la circonstance aggravante qui pèse sur sa mémoire en déclarant solennellement que *la fenêtre* d'où l'on prétendait qu'il avait tiré n'existait pas, seront obligés de chercher une autre thèse et d'alléguer que le *pavillon* royal n'était pas construit, si mieux ils n'aiment soutenir que le Louvre lui-même n'avait pas encore existence. Mais après les arguments archéologiques sur la *possibilité* du fait traditionnel mis à la charge du misérable fils de Médicis, nous aurons peut-être bien encore à produire quelques témoignages historiques inattendus et importants sur la *réalité* dudit fait.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Paris, le 25 février 1857.

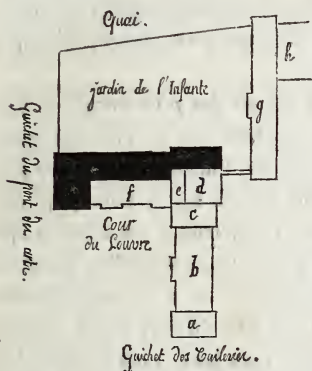
Monsieur le Président,

Après avoir lu, dans le dernier numéro du *Bulletin*, les notes dont vous avez accompagné ma lettre, je reste plus convaincu que jamais que Charles IX a tiré sur les protestants. Seulement je crois que ce n'est pas du pavillon qui termine, du côté du Louvre, la grande galerie du Musée (laquelle était pourtant bien réellement construite en 1572), mais d'un pavillon voisin, aujourd'hui masqué par les bâtiments de Perrault.

En effet, Brantôme nous apprend que le roi a tiré « de la fenêtre de sa chambre » : or, la *chambre du roi* se trouvait au premier étage du pavillon formant l'angle du Louvre du côté des Tuileries, avant les constructions entreprises sous Louis XIV. Elle se trouve aujourd'hui fondue dans la grande pièce dite *des sept cheminées*.

Au reste, pour éclaircir ce point historique, qui a bien son importance, je vous propose de publier le petit plan ci-joint, qui fait connaître la distribu-

tion des appartements du premier étage du Louvre sous Henri II, Charles IX et Henri III. Pour les dénominations que je donne à ces pièces, je puise mes renseignements dans les procès-verbaux des états généraux de 1593, qui se tinrent dans les appartements royaux. (Voyez le livre que j'ai publié sur cette assemblée, dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France*, en 1842). Les constructions élevées sous Louis XIV sont ici figurées en noir, pour qu'on se rende mieux compte de l'état des lieux.



Légende.

- a Grands degrés par lesquels on se rendait aux appartements du roi.
- b Salle haute ou des Gardes.
- c Antichambre du roi.
- d Chambre du roi.
- e Chambre du lit.
- f Appartements de la reine.
- g Galerie dite aujourd'hui d'Apollon.
- h Grande galerie allant aux Tuileries, commencée par Catherine de Médicis avant 1572.

De ce qui précède il résulte, suivant moi, que Charles IX a tiré de la pièce indiquée par la lettre *d*, laquelle avait deux croisées du côté du quai, comme on le voit sur le plan du vieux Louvre donné par Du Cerceau. Les boiseries de cette pièce et de la suivante (*e*) ont été retrouvées par M. de Clarac dans les greniers du Louvre, et rétablies par lui, mais dans une portion du palais qui n'existait pas alors, celle de la colonnade, ce qui est très fâcheux au point de vue historique.

Veuillez agréer, etc.

AUG. BERNARD.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Paris, le 10 mars 1857.

Monsieur le Président,

Dans l'intéressante discussion que contient votre dernier *Bulletin*, relativement à l'épisode la Saint-Barthélemy, dont le balcon dit de Charles IX perpétue le souvenir, cet épisode a particulièrement été envisagé au point de vue historique ou moral, et, en ce sens, je laisse bien volontiers à d'autres le soin de déterminer s'il est, oui ou non, apocryphe. Mais le problème posé soulève une question archéologique importante, fort mal traitée jusqu'à ce jour, et, partant, restée très obscure. Or cette question, comme m'en

faisait un devoir la tâche que j'ai entreprise (1), je l'ai étudiée avec soin, et je me crois à même de l'élucider; pardonnez-moi donc si je vous demande à en dire quelques mots à vos lecteurs.

Le balcon de Charles IX existait-il vraiment lors de la Saint-Barthélemy? entends-je répéter de toutes parts. A cela je réponds que, suivant toute apparence, le balcon n'existait point à cette époque, mais qu'il est oiseux de le rechercher, parce que Charles IX a pu tout aussi bien tirer de la fenêtre que du balcon, et que ce dont il y a seulement à se préoccuper, c'est de savoir si le bout de la petite galerie, avec la baie qui y est percée, remontent effectivement à l'année néfaste 1572.

M. A. Bernard, en renvoyant au second volume des *plus excellents Bas-timens de France*, a invoqué l'argument probant qui se présente immédiatement à l'esprit de tous ceux pour lesquels l'histoire du Louvre n'est pas entièrement inconnue, et certainement un des mieux faits pour convaincre. Afin d'établir qu'un édifice était déjà construit à une certaine époque, que saurait-on citer de mieux que le dire et les dessins d'un architecte contemporain? On ne l'imagine point. Conséquemment il est matériellement certain qu'au moins un an ou deux avant 1579, date du livre de Du Cerceau, la petite galerie, figurée sur un de ses plans, était bâtie, avait la même longueur que de nos jours, et présentait également la grande baie en avant-corps, au devant de laquelle est placé le célèbre balcon.

Mais, objectera-t-on, de ce que la petite galerie s'étendait, en 1578, aussi près de la rivière qu'elle le fait actuellement, il ne s'ensuit pas forcément qu'il en fût de même six ans auparavant. Cela peut sembler bien probable, mais ce n'est nullement prouvé. — Le raisonnement est rigoureux; seulement il est des arguments qui en détruisent toute la portée; les voici :

La fondation de la grande galerie implique absolument la fondation de la petite, qui la relie au Louvre, car on ne s'explique pas à quoi aurait été destinée la première, si elle eût été isolée, et on se l'explique d'autant moins qu'on sait mieux qu'elle fut imaginée avant tout dans le but de réunir les deux palais du Louvre et des Tuileries. Le prouver, et prouver en même temps que la grande galerie fut commencée avant 1572, c'est rendre évident que la petite galerie est d'une origine antérieure à cette date; les lignes suivantes, que j'extrais de mon travail, auront pour résultat, je l'espère, d'en donner la conviction.

« Que la grande galerie ait été commencée sous Charles IX, cela résulte d'abord du passage où Germain Brice, généralement bien informé, dit : « Il paroît que cet ouvrage (la partie orientale de la grande galerie) a été com-

(1) On sait que M. Berty prépare depuis longtemps une *Histoire du Louvre, des Tuileries, et des terrains sur lesquels s'étendent les deux palais*.

« mené sous Charles IX » (1); puis de l'affirmation de Palma Cayet, témoin oculaire, car il vécut de 1525 à 1610, lequel déclare que « les superbes galeries pour aller du Louvre aux Tuilleries, furent commencées seulement par Charles IX, qui n'y fit que mettre la première pierre, de l'avis de la reine, sa mère » (2); et surtout de l'inscription qui y fut placée par Henri IV et contenait ces mots : *Porticum hanc à Carolo IX, alta olim pace, coeptam* (3). Subsidiairement l'historien De Thou, contemporain, comme on sait, en relatant la fondation du palais des Tuileries, dit que Catherine de Médicis fit élever des bâtiments magnifiques, qu'une galerie intermédiaire devait rejoindre au Louvre, *ades sumptuosissimas, quæ media porticu cum Lupara conjungerentur, coepit extruere* (4); et J. Androuet du Cerceau, aussi contemporain, dont le témoignage, comme architecte et protégé de Catherine, a la plus haute valeur, dans le second volume de son ouvrage sur *les plus excellens Bastimens de France*, paru en 1579, après avoir parlé du Louvre, s'exprime ainsi : « Davantage ont esté par ladicte dame encommencéz quelques accroissemens et *galleries et terraces*, du costé du pavillon (celui du sud-ouest), *pour aller de là au palais qu'elle a fait construire et édifier au lieu appellé les Tuilleries.* » Il est certes absolument impossible de se refuser à voir dans ces galeries allant du Louvre aux Tuileries, la grande galerie et ses dépendances. Or on sait que Catherine, effrayée d'une prédiction, renonça aux travaux des Tuileries avant 1572, et à coup sûr personne n'admettra qu'elle ait pu faire élever une galerie pour conduire à ce dernier château, postérieurement à l'époque où elle en abandonna la construction. Donc la grande galerie a dû nécessairement être entreprise entre 1564 et 1572. En 1564, il n'y avait point encore de château des Tuileries; en 1572, on ne s'occupait déjà plus des édifices qu'on y avait commencés; et depuis la Saint-Barthélemy jusqu'à la mort de Charles IX, il y eut l'effroyable agitation qui suivit ce massacre, une période où la reine mère eut peu le loisir de songer à autre chose qu'à la politique, un état de troubles enfin qui ne ressemble guère à cette paix profonde, *alta pax*, à laquelle il est fait allusion dans l'inscription que nous venons de mentionner. »

(1) *Descript. de Paris*, t. I, p. 161, de l'édition de 1752.

(2) *Chron. sept.*, liv. VII, p. 283. Coll. Michaud. — En disant que Charles IX ne fit que poser la première pierre de la galerie, P. Cayet exagère, pour rehausser le mérite de Henri IV qui la fit achever. Ce qu'on éleva de la grande galerie au temps de Charles IX, ce n'est rien moins que tout l'étage supérieur, depuis la salle des antiques jusqu'aux environs du pavillon de Lesdiguières. Avant Henri IV la grande galerie était couronnée par une terrasse.

(3) Morisot, *Henricus Magnus*, cap. XLVI, p. 148. M. Poirson, dans son savant ouvrage sur le règne de Henri IV, est le premier, parmi les auteurs modernes, qui ait fait connaître cette curieuse inscription, et attiré l'attention sur le passage de P. Cayet, que nous venons de citer.

(4) Tome II, p. 290 de l'édition de 1620.

En réalité, l'inscription disait vrai, et c'est pendant la paix qui régna du mois de mars 1563 à la fin de septembre 1567, que furent jetés les fondements de la grande galerie. Un texte à date précise, parfaitement explicite et authentique, que j'ai recueilli récemment, mais dont je pense inutile de faire connaître la source avant la publication de mon ouvrage, en donne une preuve incontestable et pouvant, seule, suppléer à toutes les autres : dans ce texte il est parlé de la « *gallerye que Sa Majesté a ordonné estre faicte* » proche de « la seconde descente approchante du port Saint-Nicolas, devant les clostures du Louvre. » C'est suffisamment clair, je pense.

Le fait est donc acquis à l'histoire monumentale, si compliquée et si mal connue, du Louvre : cinq ans au moins avant la Saint-Barthélemy fut commencée la grande galerie, dont, nous l'avons fait remarquer, la construction implique celle de la petite dans toute sa longueur. Mais comme l'extrémité de la petite galerie ne saurait, sans extravagance, se concevoir dépourvue d'une baie donnant vue sur la rivière, baie dont l'existence est d'ailleurs matériellement constatée pour l'année 1579, on est en droit de l'affirmer, il est désormais hors de toute controverse que la fenêtre dite de Charles IX existait en 1572. C'est ce que je me proposais de démontrer.

Si je savais une objection à tout ce qui précède, je me hâterais d'aller au-devant et de l'évoquer moi-même, parce que je n'ai souci que de la vérité et que ma persuasion est profonde ; mais j'avoue franchement n'éprouver aucune inquiétude à l'endroit des faits que je soutiens être vrais, et que je considère comme bien et dûment établis. Au surplus, et par un hasard singulier, pour prouver que Charles IX n'a pas tiré sur les huguenots le jour de la Saint-Barthélemy, tous les arguments, si spécieux au premier abord, que l'on peut emprunter à l'état du monument, sont ceux qui se réfutent le plus radicalement ; et, que l'on rejette mes conclusions touchant l'âge de la fenêtre ou qu'on les accepte, c'est tout un quant à la question agitée. En effet, j'ai les moyens de faire voir que, au lieu même où se trouve l'extrémité de la petite galerie, il y avait, antérieurement à sa création, une construction encore plus commode pour tirer sur des gens traversant la Seine, car elle avait été faite dans un but analogue, bien avant les guerres de religion. D'un autre côté, que dit Brantôme ? Que le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, puis qu'il prit une grande arquebuse et s'en servit contre les fuyards. Mais où était la chambre du roi à cette époque ? Il est de toute notoriété qu'elle faisait partie du gros pavillon de l'angle du sud-ouest, qui, pour cette raison, s'est appelé le pavillon du Roi (1), et que personne n'ignore avoir été bâti par Henri II.

Ainsi, et on le voit surabondamment, lorsqu'à l'avenir il plaira de nou-

(1) Il est aujourd'hui masqué par les additions de Perrault. Voir ce que Sauval en dit. t. II, p. 25 et 27.

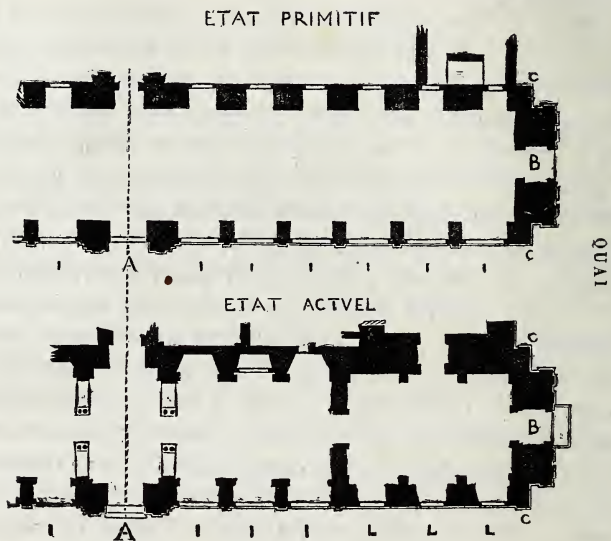
veau à quelqu'un de s'inscrire en faux contre la révélation de Brantôme, il conviendra de ne plus invoquer l'état supposé des bâtiments du Louvre, car il est impossible d'y puiser un argument dirimant, et l'on n'en tirera jamais que des objections fausses et absurdes comme celles que l'on a présentées jusqu'ici.

Je termine en reconnaissant que si, historiquement, l'erreur de ceux qui nient l'ancienneté de la fenêtre de Charles IX est sans excuse, puisqu'elle ne découle que de l'ignorance ou de la fausse interprétation des textes, archéologiquement elle mérite moins les objurgations, parce qu'elle a pour cause un remaniement de maçonnerie fait pour égarer quiconque n'a point une grande habitude d'apprécier de pareille reprises. A une époque et dans un but que je crois connaître, l'extrémité méridionale de la petite galerie a subi des modifications qui lui ont fait perdre son caractère primitif et lui en ont imprimé un nouveau, décelant un art postérieur. Néanmoins l'antiquaire familier avec ces implantations de styles les uns sur les autres, reconnaîtra assez vite que la baie du balcon et ses pilastres jusqu'à la corniche, ont été bâtis du même jet que les sept arcades de goût italien donnant sur le jardin de l'Infante, et accusant si bien la contemporanéité avec la période de Charles IX. La similitude est telle entre l'arcade du midi et celles de l'orient, qu'elle se perçoit jusque dans le faire de l'ornementation et des bas-reliefs des tympans. Ce qui a eu lieu est infailliblement ceci : comme on l'observe sur le plan de Du Cerceau, la galerie présentait d'abord vers son centre (voir le plan) un avant-corps A, de chaque côté duquel il y avait six baies semblables IIIII (1); l'avant-corps central A est resté intact, ainsi que les trois baies de chaque côté qui en sont le plus rapprochées; mais les autres, LLL, ont été entièrement refaites, et d'arcades transformées en fenêtres par leur rétrécissement, le changement de leur arc plein-cintre en arc bombé, et la suppression des pilastres qui les séparaient. En même temps, on a repris les encoignures de la face sur le quai, et on les a garnies de bossages vermiculés CC, sans pour cela toucher à la baie B de l'avant-corps regardant sur la rivière, et c'est ce qui fait qu'elle a conservé son ancien caractère, si peu en harmonie avec les parties relativement modernes dans lesquelles elle est en quelque sorte encadrée. Il est manifeste que, si l'extrémité méridionale de la galerie avait été entièrement élevée, et non point simplement remaniée, au temps où l'on construisit les fenêtres bombées LLL, on ne se fût pas efforcé de faire de la baie sur la rivière B un pastiche minutieux des anciennes arcades du côté oriental III, lorsqu'on cherchait si peu à raccorder avec celles-ci, sous le rapport des lignes et de

(1) A l'exception de la première vers le nord, qui communiquait avec l'espèce de pont conduisant au pavillon du Roi.

l'ornementation, les nouvelles fenêtres LLL, situées tout auprès, et qu'on embrassait d'un même coup d'œil.

Plan de la moitié méridionale de la petite galerie du Louvre (1).



Telles sont, Monsieur le Président, les observations pour lesquelles je sollicite, une fois de plus, la bienveillante hospitalité de votre excellent recueil. Comme vous l'avez sans aucun doute déjà remarqué, elles reposent uniquement sur des faits qui ne sont guère attaquables, aussi est-il peu vraisemblable qu'on essaye de les réfuter ; mais, soyez-en bien convaincu, cela n'empêchera pas, pendant bien des années encore, une foule de gens d'aller répétant que la fenêtre de Charles IX a été construite du temps de Henri IV, de même qu'ils disent que la rue Saint-Denis est la grande voie antique, que l'hospice des Quinze-Vingts a été fondé pour trois cents chevaliers aveuglés par les Sarrazins, que la porte Baudet devait son nom aux Bagaudes, et un millier d'autres absurdités semblables qu'on ressasse sans cesse avec un acharnement à faire honneur aux moutons de Panurge eux-mêmes, et tout à fait digne de leur haute intelligence.

Agréez, etc.

ADOLPHE BERTY.

P. S. — Je n'ai point à répondre directement à cette assertion si légère

(1) Par suite d'une fâcheuse distraction du dessinateur, ce plan se trouve venir à l'envers à l'impression, et nous nous en apercevons tardivement. Pour subvenir à cet inconvénient, on n'aura qu'à regarder l'image réfléchie dans une glace.

de M. E. Fournier : « Je sais trop bien que cette partie du Louvre (le bout de la petite galerie) n'a été construite que vers la fin du règne de Henri IV, » parce qu'en logique, c'est à celui qui affirme de prouver, et je dois donc attendre que M. Fournier prouve ce qu'il a avancé. Je crois que j'attendrai longtemps. car si M. Fournier s'est laissé aller à écrire la malencontreuse phrase en question (laquelle n'a d'autre fondement qu'une lettre de Malherbe mal comprise), il est beaucoup trop homme d'esprit pour commettre la maladresse d'insister. Quant à l'article de M. Méry, ce n'est point une chose à prendre au sérieux ; mais, en revanche, c'est un spécimen fort curieux et fort caractéristique de la science et de la sagacité d'appréciation dont font habituellement preuve les littérateurs qui ont le monopole de la publicité dans les grands journaux : il s'y trouve une erreur à chaque ligne. M. Méry dit : « Le roi se plaça au balcon d'un pavillon du Louvre qui n'existait pas. » — La petite galerie n'est pas un *pavillon*, et le grand pavillon d'angle, d'où il est probable que Charles IX a tiré, était, on est presque honteux de le rappeler, déjà construit sous Henri II. « Il n'y avait pas de quai. » — Il y avait un quai dès le commencement du XVI^e siècle au moins, et François I^{er} commanda de le refaire par lettres du 15 mars 1527. — « La Seine baignait les pieds du Louvre. » — La Seine ne baignait donc pas les pieds du Louvre, et il y avait déjà au XIV^e siècle une muraille entre le château et la rivière. « Et de la tour de Nesle, bâtie sur le terrain occupé aujourd'hui par l'Institut. » — Détail qui n'est point d'une précision exagérée : la tour de Nesle était située au lieu où se trouve le pavillon oriental de la bibliothèque Mazarine. « Là couraient pêle-mêle catholiques et protestants. » — C'est le cinquième acte de l'opéra de M. Scribe que M. Méry raconte là. Brantôme, un peu mieux à même d'être renseigné, parle « d'aucuns » qui se sauvaient. « A une assez grande distance du Louvre. » — Du bout de la petite galerie au rivage opposé, il y avait à peine 200 mètres. « Car la rivière coulait alors dans toute sa *longueur* vagabonde. » — Il est peu aisé d'imaginer quelle corrélation il y a entre la *longueur* d'une rivière et l'écartement de ses rives : mais le mot fait bien, et on nomme cela du style coloré. « Charles IX, le 24 août 1572, placé sur un balcon qui a été construit en 1608. » — Nous avons dit ce qu'il en est ; mais peut-être, dans les chroniqueurs qu'il a consultés pour écrire sa *Guerre du Nizam*, M. Méry aura-t-il trouvé quelque précieux et nouveau renseignement sur le sujet. « Charles IX... distinguait parfaitement les huguenots sur l'autre rive. » — Je ne comprends pas la grande difficulté que Charles IX, à moins qu'il ne fût myope, aurait pu éprouver à distinguer les huguenots des catholiques, ceux-ci portant pour insigne une manche blanche, qui devait se voir de fort loin. D'ailleurs les protestants, surpris, n'étaient point armés, et ceux qui les traquaient, le morion en tête et la cuirasse sur le dos, aux premiers rayons d'un soleil de

mois d'août, ne pouvaient guère être confondus avec eux. « Il tuait adroitement les calvinistes. » — C'est exactement le contraire de ce qu'on a dit : Charles IX ne tuait point les calvinistes, il essayait seulement, et n'y réussissait pas. « Les arquebuses venaient à peine d'être inventées : elles datent de 1550. » — Les arquebuses n'ont point été inventées en 1550, puisque vers 1520 elles étaient déjà d'un usage ordinaire. « Mirabeau a vu Charles IX tirer sur les protestants ; du moins, il a vu la fenêtre. » — Pourquoi Mirabeau n'aurait-il pas vu Charles IX tirer, puisque M. Méry l'a bien vu se refuser à le faire ? « Le tir à l'arquebuse de Charles IX restera éternellement dans la mémoire des hommes. » — Ah ! pour cela, c'est bien probable, surtout si cette croyance n'est jamais battue en brèche que par des arguments aussi irréfutables que ceux dont s'est servi M. Méry, aimable conteur, chacun le sait, mais qui, décidément, est peu fort sur l'histoire monumentale du Louvre, au temps du roi Charles le IX^e.

AD. BERTY. .

UNE INSCRIPTION COMMÉMORATIVE DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

A-T-ELLE EXISTÉ SUR L'ARC DE LA PORTE SAINT-DENIS?

Sous forme de question posée à M. Edouard Fournier, un rédacteur du *Courrier de Paris* a inséré dans le numéro du 21 juillet 1857 de ce journal l'article suivant :

Il y avait autrefois, sur la porte Saint-Denis, une triste inscription, une inscription rappelant la révocation de l'Edit de Nantes, et ainsi conçue :

LUDOVICO DECIMO QUARTO

SUPPRESSO EDICTO NANNETENSE.

Il ne reste d'ailleurs aucune trace de cette inscription.

La révocation de l'Edit de Nantes est du 26 octobre 1685. C'est en 1674 que le prévôt des marchands et les échevins de Paris décidèrent que l'on érigerait un arc de triomphe en mémoire des exploits des armées françaises dans la Flandre et dans la Franche-Comté.

L'architecte de la porte Saint-Denis, François Blondel, qui fut à la fois maréchal des camps et armées du roi et architecte, illustre par sa bravoure et par ses talents d'artiste, publia, en 1698, un cours d'architecture dans lequel il ne parle aucunement de cette inscription ; au contraire, on y lit le passage suivant, qui semble l'exclure tout à fait. Voici ce passage :

« Mais la rapidité des conquêtes du roi dans son voyage de Hollande, et ce fameux passage du Rhin à Tholus, qui arriva dans l'année que la porte

Saint-Denis fut commencée, nous obligea de prendre d'autres mesures. Messieurs les prévôts des marchands et échevins crurent que l'on ne pouvait point accompagner la porte Saint-Denis d'autres ornements, ni plus heureux ni plus magnifiques, que de ceux qui pourraient servir de marques de ces grandes actions et de ces victoires. J'ai cru que je ne pouvais mieux faire que d'attacher sur les pyramides et aux distances où j'avais voulu placer les rostres des galères, des masses de trophées antiques, pendues à des cordons noués à leur sommet, entremêlées de boucliers chargés des armes des provinces et des villes principales que le roi avait subjuguées. J'ai même fait asseoir des figures colossales au bas des mêmes pyramides, à l'exemple des excellents revers de médailles que nous avons d'Auguste et de Titus, où l'on voit des figures de femmes assises au pied des trophées ou des palmiers, et qui marquent ou la conquête de l'Égypte, par Auguste, ou celle de Judée, par Titus. C'est ainsi que, d'un côté, j'ai fait mettre une statue de femme affligée, assise sur un lion demi-mort, qui, d'une de ses pattes, tient une épée rompue, et, de l'autre, un trousseau de flèches brisées et en partie renversées; et, de l'autre, la figure d'un fleuve étonné. Et, dans l'espace qui se trouve entre le haut de l'arc de la porte et l'entablement, j'ai trouvé place pour un grand cadre de bas-relief, où j'ai fait tracer cette action si surprenante du passage du Rhin à Tholus. »

On voit, par là, que la révocation de l'Edit de Nantes n'entra pour rien dans l'ornementation du monument. On en pourrait conclure qu'aucune inscription ne devait la rappeler.

Ni Sauval (1724), ni Félibien (1725), ni G. Brice (1752), ne font mention de cette inscription.

Dulaure lui-même n'en dit pas un mot.

Et cependant elle a existé. C'est dans le *Moniteur* que nous en trouvons la preuve.

En effet, on lit dans le numéro du *Moniteur* du 24 août 1792, le compte rendu de la séance de l'Assemblée du 22 août. Dans ce compte rendu, on lit ce qui suit :

« BROUSSONNET. — Les commissaires vont s'occuper des moyens de serrer (*sic*) tous les chefs-d'œuvre.

« DUSSAULX. — Et serreront-ils aussi la porte Saint-Denis? (On rit.)

« CHARLIER. — Je demande qu'aux emblèmes et aux hiéroglyphes où l'on flagorne Louis XIV, soit substituée la déclaration des Droits de l'Homme. (On applaudit.)

« LOYSEL. — Et moi je demande la démolition de la porte Saint-Denis.

« L'Assemblée passe à l'ordre du jour.

« MERLIN. — J'appuie la proposition de M. Charlier, et je demande sur-

tout qu'on efface cette abominable inscription : *Ludovico decimo quarto, suppresso edicto nannetense.* (On applaudit.)

« Cette proposition est décrétée. »

L'inscription existait donc ?

Car si elle n'eût pas existé, comment Merlin en aurait-il demandé la suppression ? Comment l'Assemblée nationale eût-elle décrété cette suppression ?

Le fait est resté jusqu'à présent inaperçu, ou du moins n'a pas été relevé.

M. Edouard Fournier seul peut nous expliquer cela, et nous dire quelle fut celle des inscriptions primitives de Blondel, — rétablies depuis et encore existantes, — qui fit place à cette odieuse inscription relative à la révocation de l'Edit de Nantes.

Le *Courrier de Paris* s'est félicité de s'être adressé à la spirituelle érudition de M. Ed. Fournier, en recevant la réponse suivante, qu'il a publiée dans son numéro du 23 juillet :

Paris, 22 juillet 1857.

Cher Monsieur,

J'ai bien peur qu'en vous adressant à moi d'une manière si bienveillante pour la solution de l'*énigme parisienne* posée dans votre charmante *Chronique* d'avant-hier, vous n'ayez trop présumé de ma compétence. En fait d'énigmes, on ne résout jamais bien que celles qu'on s'est posées soi-même ; or, franchement, je ne m'attendais pas le moins du monde à être interrogé sur celle-là. Je vais toutefois en appeler à tout ce que je puis avoir de connaissances sur Paris, et tâcher de vous répondre de mon mieux. Une question faite par vous, cher Monsieur, ne mérite pas moins.

Je commencerai par nier nettement que l'inscription dont vous parlez ait jamais existé sur la porte Saint-Denis ; mais, comme vous verrez ensuite, Louis XIV n'y perdra rien. Le rapprochement que vous faites si judicieusement entre la date de 1672, époque de la construction du monument, et la date de 1685, qui est celle de la *révocation de l'Edit de Nantes*, est pour moi, comme c'était pour vous, une première raison de nier.

En 1672, la *révocation* était en projet, et depuis longtemps : sept ans auparavant, le 3 mars 1665, Gui-Patin, bien renseigné, avait déjà écrit à Spon, son ami : « On dit que pour miner les huguenots, le roi veut supprimer toutes les chambres de l'Edit, et abolir l'Edit de Nantes. » En l'année dont nous parlons, en 1672, le projet était plus mûr encore, et l'on en parlait plus haut. Dans un livre publié à cette date, et qui a pour titre : *Le Tombeau des Controverses ou le Royal accord de la Paix avec la Piété*, petit in-42, le coup d'Etat orthodoxe est donné comme imminent : « Le roi, y est-il

dit de la façon la plus menaçante, ne veut plus souffrir deux religions dans son royaume. » Voilà qui est clair ; mais nous n'en sommes point encore pourtant au moment où l'inscription triomphante pourra être gravée dans la pierre, le marbre ou le bronze. On ne consacre par des monuments que les exploits accomplis, et, je le répète, il faudra sept années encore pour que celui-ci le soit complètement ! En 1672 donc, encore une fois, la révocation de l'Edit de Nantes, bien que déjà réalisée en idée par Louis XIV, ne pouvait avoir sa mention monumentale sur l'arc de triomphe de la porte Saint-Denis.

Plus tard, à mon avis, cette mention ne dut pas y figurer davantage. Il eût fallu, — car la page était bien remplie, — que cette ligne s'y substituât à une autre : ce n'est pas admissible. Le grand roi tenait fort à chacun de ses hauts faits ; tout lui était également cher et précieux dans sa gloire ; ne croyez donc pas qu'il eût permis qu'on vint y déranger, et surtout en émonder quoi que ce fût. Il était homme d'ordre aussi : même dans l'éloge il lui fallait de l'exacitude et de la chronologie. Inscrire sur un monument de 1672 un événement de 1685, eût été un anachronisme qui eût jeté le trouble dans toute l'économie de son histoire ; jamais il ne l'eût souffert !

Qu'avait-il besoin, d'ailleurs, de presser, d'entasser les faits sur un seul monument ? La place lui manquait-elle pour les inscrire tous ? N'avait-il que ce seul arc de triomphe ? Je lui en connais trois autres dans Paris : la porte Saint-Martin, la porte Saint-Antoine, la porte Saint-Bernard. Comptez-vous aussi pour rien les piédestaux de ses statues ? Chacun de ces monuments avait ses inscriptions particulières, rappelant les faits les plus rapprochés de la date de leur construction. C'étaient autant de feuillets du règne, écrits à leur moment.

Si la ligne concernant la révocation de l'Edit de Nantes se trouvait inscrite quelque part, elle ne pouvait l'avoir été que dans ces conditions-là. La date du fait marquait naturellement la place de l'inscription. Je savais l'une, restait à trouver l'autre. J'ai cherché, et j'ai découvert.

Le seul monument de ce règne qui fût, à quelques mois près, contemporain de la fatale révocation, était la *statue de la place des Victoires*, inaugurée en 1686 ; c'est donc là qu'il fallait regarder. Je courus aux pages de la *Description de Paris*, par Piganiol de la Force, qui donnent l'inscription de la pédestre effigie (t. III, p. 64 et 65), et bien il m'en prit : j'y lus la fameuse mention. Elle n'est point telle que Merlin, dont la mémoire ce jour-là n'était d'aucune façon heureuse, la reproduisit à la séance de l'Assemblée. L'inscription ne parle pas de la révocation de l'Edit, ce n'était qu'un détail, mais bien du fait principal : la destruction de l'hérésie. Les mots y sont on ne peut plus brutalement formels ; les voici, qu'on les pèse bien : *DELETA CALVINIANA IMPIETATE, pour la destruction de l'impiété calviniste*. Un

siècle et demi de foi militante traité d'impiété! C'est bien plus cruel et plus insultant que le *suppresso edicto nannetense*, inventé par Merlin.

On comprend qu'au moment du réveil de la liberté, à l'avènement de l'égalité proclamée pour tous, surtout pour les sciences, ces lignes devaient être effacées des premières par la main du peuple. Elles l'étaient déjà depuis douze jours, quand Merlin fit sa proposition. Chamfort écrivait en effet, le 12 août 1792 : « J'ai fait ce matin le tour de la statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'était mon jour de visite aux rois détrônés, et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très salulaire. »

Il est bien entendu que lorsque la statue fut rétablie, l'inscription ne le fut pas avec elle.

Voici, cher Monsieur, tout ce que je puis pour votre curieuse énigme. Je ne sais pas si j'ai dit toute la vérité, mais je crois bien avoir détruit un mensonge.

Agréez mes salutations empressées,

EDOUARD FOURNIER.

LA MUSIQUE DU PSAUTIER HUGUENOT ET CELLE DE CERTAINS CANTIQUES CATHOLIQUES.

Jean Rou, dont les Mémoires inédits viennent de voir le jour, avait publié en 1682, à La Haye, des *Remarques sur l'Histoire du Calvinisme de Maimbourg*, où, avant que Bayle eût encore fait paraître sa célèbre *Critique* du même ouvrage, il signalait bon nombre de faussetés. Cet opuscule fut très bien accueilli. Il est devenu rare. Nous en extrairons ici deux curieux passages relatifs à la musique du Psautier huguenot, attaquée en ces termes par le père Maimbourg :

MAIMBOURG, page 98 : « Il n'y a rien de moins conforme à son original, que cette version des psaumes de David par Marot : pour ne point parler d'une infinité de bévues, et de la manière basse et infiniment éloignée de la majesté du style de ce grand prophète, qui font pitié en cette traduction, qu'on ne peut nier qui n'ait du moins quelque chose de l'air burlesque, sans jamais approcher de cette belle et noble expression qu'on voit dans la version de M. Godeau, etc. Ce sont là les psaumes qu'on chantoit alors, et qui furent mis en musique en un certain air de chanson mol et efféminé, qui n'a rien de dévot et de majestueux, comme le chant de l'Eglise catholique, etc. »

Voici maintenant ce que Rou répond à Maimbourg, et les représailles qu'il tire de son adversaire :

« On ne sauroit lire deux pages dans cet auteur, sans trouver de la mauvaise foi ou de l'ignorance; il y a infiniment de l'un ou de l'autre à dire

d'un ton si affirmatif que la version de Marot est dans une manière basse et éloignée de la majesté du style de David, et il y a encore plus d'imprudence à traiter l'ouvrage de ce poète de burlesque; la chose gît en preuve, il n'est pas impossible de trouver un Marot, en tout cas nos psaumes sont dans les mains de tout le monde; il est si vrai que cette poésie est fort conforme au texte, que tout autant de gens qui n'ont pas su que Vatable servoit de truchement à Marot, se sont étonnés comment ce dernier avoit entendu l'hébreu dans une telle perfection; mais comme l'auteur le remarque lui-même, cette justesse de l'un ne venoit que de la conduite de l'autre. Il ne faut donc point dire une chose si absurde, et pour ce qui regarde le style, à la réserve de quelques petits changements que cent quarante ans et plus ont apportés à notre langue, il y avoit dans cet ouvrage des beautés pour ce temps-là comme il y en a dans Godeau pour celui-ci. Si la langue a changé, Marot n'en est non plus responsable que Godeau ne le sera de celui qui pourra succéder dans un siècle à l'égard de sa version. Mais je dis plus, l'auteur se moque-t-il de faire une comparaison des *Psaumes* de Marot avec ceux de Godeau. La rhétorique nous enseigne qu'une comparaison est défectueuse quand elle roule sur des choses de nature différente. Marot a fait une traduction formelle, M. Godeau s'est licencié jusqu'à la paraphrase, et en cela le premier a sur l'autre cet avantage qui n'est pas de petite importance, que plus il s'est attaché au mot à mot du texte, moins il s'est écarté des idées du Saint-Esprit; au lieu que l'autre, à force de donner dans l'éloquence mondaine, a quitté le langage de Dieu pour parler celui des hommes.

« Il y a bien des gens d'un autre avis que M. Maimbourg au sujet de Marot et de ses *Psaumes*; et ce qui doit nous donner de la consolation, c'est que ces gens sont d'un autre poids que lui; ils ne sauroient d'ailleurs être suspects, puisque durant leur vie ils ont toujours professé la religion romaine, et qu'aucun intérêt que celui de la bonne foi et du bon sens, ne les a jamais fait agir. Voici entre autres le jugement du célèbre M. Pasquier, conseiller du roi et avocat général en la Chambre des comptes de Paris.

« Quant à Clément Marot, ses œuvres furent recueillies favorablement de « chacun. Il avoit une veine grandement fluide, un vers non affecté, un sens « fort bon..... Bref, jamais livre ne fut tant vendu que le sien, je n'en « excepterai pas un seul de tous ceux qui ont eu la vogue depuis lui. Il fit « plusieurs œuvres, tant de son invention que traduction, avec un très « heureux génie; mais entre ses inventions je trouve le livre de ses *Epi-* « *grammes* très plaisant, et entre ses traductions il se rendit admirable « en celle des cinquante psaumes de David, aidé de Vatable, professeur du « roi ès lettres hébraïques, et y besogna de telle main, que quiconque a « voulu parachever le Psautier n'a pu atteindre à son parangon; ç'a été une « Vénus d'Apelles. » (Pasquier, *Recherches*, liv. VII, ch. 5.)

« Au reste, rien n'est plus faux que ce que M. Maimbourg dit que la musique de nos psaumes est *molle et efféminée*; j'ai toujours ouï dire aux plus experts musiciens qu'il n'y en avoit pas de plus parfaite; aussi est-elle d'un des plus grands hommes qui aient jamais excellé en cet art, je veux dire de Claudin le Jeune dont le nom seul fait un éloge. Quand on écrit il faut prendre garde à ne pas faire de si lourdes bévues; comme les psaumes sont de différents caractères, les uns sur des matières de réjouissance, les autres sur des sujets de complainte et de tristesse, les uns graves, les autres gais et libres, les uns de louange et d'action de grâces, les autres de confession et de prière, il faut nécessairement que les airs suivent cette variété d'affections et de mouvements, et c'est en quoi le musicien a excellemment réussi; on trouvera des exemples de toutes ces diversités dans ces cinq ou six psaumes, pour n'en alléguer pas un plus grand nombre : le VI^e, et le LI^e, qui sont des psaumes de confession et de prière, ont un air qui leur est proportionné, étant tout languissant et triste; le LXXIX^e, le LXXX^e et le CXXXVII^e, qui sont sur des sujets d'affliction, sont absolument lugubres; le XLIX^e, qui est un psaume de doctrine, a un air grave, entièrement musical et plein de majesté; le XIX^e, qui est un hymne de louange, est animé mais libre et tranquille; et le LXXXI^e, qui en est un de consolation et d'allégresse, a des mesures si pressées qu'il semble n'être fait que pour une danse par bonds et par sauts.

« Mais je trouve l'auteur admirable de critiquer le chant de nos psaumes! C'est bien aux musiciens de sa communion à toucher une pareille corde, eux dont les noëls ridicules semblent être faits tout exprès pour apprêter à rire, et parmi lesquels on n'oit point d'autres hymnes que ceux qui s'entonnent sur les plus libertins airs de cour, sur des coq-à-l'âne du Pont-Neuf, sur des chansons de cabaret, et ce qui est encore plus infâme, sur des intermèdes de comédie ou sur des pas de ballet et des morceaux d'opéra. Il n'y a point ici d'exagération, tout le monde sait quels sont les Cantiques imprimés chez *Florentin Lambert, rue Saint-Jacques, à l'Image Saint-Paul, devant Saint-Yves*. Ce recueil est un livre authentique, il ne peut être récusé par M. Maimbourg puisqu'il est d'un des pères de cette Société dont il faisoit partie, il n'y a encore que trois jours, puisqu'un capucin de réputation y a contribué de sa veine *purgative et illuminative*; puisque ce livre est autorisé par une approbation de docteurs en théologie, et qu'il est imprimé avec privilège du roi. C'est dans ce curieux livre qu'on trouve des *Gaudinettes* et des *Colins*, qu'on entend des soupirs de l'époux céleste sur l'air des *Enfarinés*, des entrées de l'âme juste dans le ciel sur l'air *Daye den Daye*, des dialogues entre l'homme et Satan sur celui de

Vous y perdez vos pas,

Nicolas.

Et, ce qui vaut peut-être mieux que tout le reste, un délaissement de toutes choses sur

*Ce que fait et que défend
L'archevêque de Rouen.* » (1)

MAIMBOURG, page 99 : « Les calvinistes chantèrent ces Psaumes publiquement, pour la première fois, dans le lieu le plus fréquenté de Paris pour la promenade, ce qui irrita tellement le bon bourgeois que l'on alloit prendre les armes pour se jeter sur eux, si le magistrat n'eût promptement apaisé ce tumulte par l'emprisonnement de ceux qui furent trouvés les plus échauffés à chanter d'une manière si séditieuse. »

« On reconnaît là le caractère de la superstition romaine ; si nos pères eussent chanté des airs profanes et impudiques, on ne leur auroit rien fait, comme encore aujourd'hui on en chante de tels en toute liberté dans les maisons et dans les carrefours parmi nos adversaires ; mais si on surprend quelque homme de bien qui chante les louanges de Dieu telles qu'elles ont été dictées par le Saint-Esprit, c'est assez pour le mettre en justice et le faire pourrir dans un cul de basse-fosse. Cette rigueur ne s'étoit pas jusqu'ici exercée si hautement à Paris qu'elle l'est depuis longtemps dans les provinces, mais il est aujourd'hui d'une notoriété publique qu'on a défendu depuis un an le chant des psaumes en bateau et en carrosse sur chemin de Charenton, pendant qu'on laisse les débauchés au vin et aux femmes s'éclater en chansons dissolues dans leurs promenades libertines de *Pique-Puce et de Saint-Maur*.

« Je ne puis sur ce sujet m'empêcher de faire le récit de ce qui se passa il y a quelques années dans une petite ville dont j'ai oublié le nom. Le bailli, sollicité par un curé séditieux, envoya faire défense à un serrurier de la religion qui demuroit vis-à-vis de l'église, de plus chanter des psaumes dans sa boutique ; le service de la messe, au sentiment du bon prêtre, étoit troublé tous les matins par ce chant importun, et il ne l'étoit pas par les perpétuels coups de marteau du cyclope, et par le ratissement aigu de sa lime : comme le serrurier ne se pressa pas d'obéir aux premiers ordres, on réitéra la défense, qui lui fut même signifiée par un sergent dans toutes les formes de la justice, et parce qu'il falloit que le sergent écrivît sur son exploit la réponse de l'assigné, le pauvre homme représenta qu'il n'avoit rien à répondre. — *Mais il faut bien que je mette quelque chose*, dit le pousse-cul. — *Ho ! bien, dit le serrurier, mettez donc :*

(1) On sait que le célèbre abbé Pellegrin, protégé de madame de Maintenon, a composé : 1° des *Cantiques spirituels sur différents airs d'opéra, pour les dames de Saint-Cyr* ; 2° *l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, sur les airs d'opéras et des vaudevilles* (1705) ; 3° *les Psaumes de David sur les plus beaux airs de Lulli, etc.* (1705) ; 4° *l'Imitation de Jésus-Christ en cantiques, sur des airs d'opéras et de vaudevilles* (1727).

Jamais ne cesseray
De magnifier le Seigneur
En ma bouche auray son honneur
Tant que vivant seray.

BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE **DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.**

LES DIVERSES ÉDITIONS DU MARTYROLOGE DE JEAN CRESPIN.

« Merveilleux livre, que ce *Livre des Martyrs*,
et qui met dans l'ombre tous les livres du temps;
car celui-ci n'est pas une simple parole, c'est un
acte d'un bout à l'autre, et un acte sublime... »
(MICHELET, *La Ligue et Henri IV*, p. 463.)

Le LIVRE DES MARTYRS, ou le *Martyrologe protestant*, de Jean Crespin, d'Arras, avocat au parlement de Paris, puis imprimeur à Genève, en même temps que savant écrivain, est, avec l'*Histoire ecclésiastique* (voir t. II, p. 217), un des monuments les plus précieux et les plus authentiques des annales de la Réforme française.

M. le pasteur Ch.-L. Frossard nous transmet un relevé des diverses éditions de cet ouvrage, propre à compléter les indications contenues dans les articles que Senebier, Prosper Marchand et la *France protestante* de MM. Haag ont consacrés à Jean Crespin. Nous le faisons précéder de l'article qui se trouve dans la *Bibliothèque historique de la France*, de Lelong et Fontette.

1^o Extrait de la *Bibliothèque historique de la France*.

N^o 5851. *Le Livre des Martyrs, depuis Jean Huss jusqu'en 1554*. Genève, Crespin, 1554. In-8^o.

— *Idem liber, latinè redditus* [à Claudio Baduello]. Genevæ, Crispini, 1556. In-8^o.

Troisième recueil des actes des martyrs. (Genève), 1559. In-12.

Quatrième recueil des actes des martyrs. (Genève), 1561. In-12.

Je ne marque pas le second recueil de ces actes, parce que je ne l'ai point trouvé. Bayle, dans son *Dictionnaire*, n'attribue à Jean Crespin que l'édition de cet ouvrage; cependant, comme cet imprimeur de Genève, qui mourut en 1572, était sçavant dans les langues grecque et latine, il peut bien avoir composé cette histoire, qui lui est attribuée dans le titre suivant. Son style est plus approchant du panégyrique que de l'histoire, au jugement de Varillas.

N° 5852. *Histoire des martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des apôtres jusqu'à présent, traduite du latin de Jean Crespin, d'Arras, à laquelle est jointe l'Histoire des martyrs de Béarn, de l'année 1569* (1). Genève, 1570. In-fol.

— La même histoire, publiée sous ce titre : *L'Histoire des vrais témoins de la vérité de l'Evangile, qui de leur sang l'ont signée, depuis Jean Huss jusqu'au temps présent*; comprise en huit livres, contenant actes mémorables, etc. L'Ancre de Jean Crespin, 1570. In-fol.

— La même histoire, sous le titre d'*Histoire des martyrs*, augmentée jusqu'en 1574. Seconde édition. Genève, 1582. In-fol.

— Troisième édition, augmentée de deux livres, jusqu'en 1597. Genève, 1597. In-fol.

Cette édition et les suivantes ont été augmentées par Simon Goulart, de Senlis, ministre de Genève, mort en 1628.

— *Quatrième édition, revue et augmentée des deux derniers livres : Item, plusieurs histoires et choses remarquables es précédents.* Genève, Vignou, 1609. In-fol.

Cette édition contient dix livres.

— La même histoire, fort augmentée, et composée en douze livres. Genève, 1619. In-fol.

Cette dernière édition est continuée jusqu'à la mort du roi Henri IV.

Ce livre avait paru d'abord par parties en 1554 etc., sous différents titres, et avec plusieurs augmentations. L'édition en 12 livres est la dernière et la plus complète, puisqu'elle s'étend après la mort de Henri IV. Elle a été donnée par Simon Goulart, de Senlis, ministre de Genève, mort en 1628, âgé de 83 ans. Il est dit dans l'Avis au lecteur, que c'est M. Jean Crespin, homme docte, qui a fait les recueils des martyrs de ce temps. Bayle a cru qu'il n'en avait été que l'imprimeur. Quel qu'en soit l'auteur, il commence son histoire à Wiclef, après avoir montré la conformité des persécutions dont il s'agit avec celles des premiers siècles de l'Eglise. On sent assez combien il est partial. On trouve cependant dans cet ouvrage plusieurs choses qui peuvent beaucoup servir à l'histoire ecclésiastique, puisque, outre les panégyriques des prétendus martyrs, il y rapporte des morceaux intéressants comme confessions de foi, lettres, recueils, discours et particularités notables, tant sur les souffrances et les tourments de ses héros, que sur l'état où étaient alors les calvinistes de France, et l'histoire ecclésiastique du royaume, depuis 1540 jusqu'en 1597.

2° Relevé des diverses éditions de Crespin.

I°. — 1554. Le Livre des Martyrs, depuis Jean Huss jusqu'en 1554. Genève, in-8°. (Cité par Lelong.)

II°. — 1555. Recueil de plusieurs personnes qui ont constamment enduré la mort pour le nom du Seigneur, depuis J. Wicleff jusqu'à cette présente année. Gen., in-16. (Cité par P. Marchand.)

III°. — 1556. Recueil..... jusqu'au temps présent, avec une 3^e partie, contenant autres excellents personnages, puis naguères exécutés pour une même confession du nom de Dieu. In-16. 952 pages.

(1) Conférer ci-dessus (p. 2, note) l'article que nous avons cité du deuxième synode national de Vitry, 1617.

- IV°. — 1556. *Acta Martyrum qui sæculo XVI in Gallia, Germania, Anglia, Flandria, Italia, constans dederunt nomen Evangelio idque sanguine suo obsignârunt.* Genève, in-8°. C'est la traduction de la précédente, par Cl. Baduel.
- V°. — 1559 } Deux nouvelles éditions in-12, selon le P. Lelong, imprimées
VI°. — 1561 } à Genève.
- VII°. — 1560. *Actiones et monumenta eorum qui a Wiclefo et Husso ad nostram hanc ætatem pro Christo mortui sunt.* Genève, in-4°. (Nouvelle édition du n° IV.)
- VIII°. — 1564. *Actes des Martyrs, déduits en VII livres, depuis le temps de Wiclef et de Huss jusqu'à présent.* Genève, par I. Crespin, avec sa marque. Petit in-fol.
- IX°. — 1570. *Histoire des vrais tesmoins de la vérité de l'Evangile, qui de leur sang l'ont signée, depuis J. Huss jusqu'au temps présent, comprinse en VIII livres.* Gen., in-fol.
- X°. — 1570. *Histoire des Martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des Apostres jusqu'à présent, traduit du latin de Jean Crespin, d'Arras, à laquelle est jointe l'Histoire des martyrs de Béarn de l'année 1569.* Genève, in-fol.
- XI°. — 1582. Réimpression du n° IX, augmentée de II livres, par Simon Goulart. Genève, Eustache Vignon. In-fol.
- XII°. — 1597. *Histoire des Martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des apostres jusques à l'an 1597.* Genève, in-fol. 4526 pages.
- XIII°. — 1608. *Histoire des Martyrs, etc., sans nom d'auteur.* Imprimée à Genève, par E. Vignon. Un vol. in-fol. sur deux colonnes.
- XIV°. — 1609. [Réimpression du n° XII. In-fol. Genève, chez E. Vignon.]
- XV°. — 1619. *Histoire des Martyrs persécutés et mis à mort pour la vérité de l'Evangile, depuis le temps des apostres jusqu'à présent, comprise en XII livres.* Genève, imprimé par Pierre Aubert. In-fol.
- XVI°. — 1660. *Sentences remarquables et Actes héroïques des martyrs qui, dès le temps de la Réformation, ont souffert pour le nom de Jésus : y joincts divers jugemens de Dieu sur les persécutés, par P. Freinaut.* Embden. In-8°.
- XVII°. — 1684. *Histoire abrégée des Martyrs français du temps de la Réformation, depuis l'an 1523 jusqu'en 1597.* Amsterdam. 1684. In-12.

XVIII^e. — 1837. Galerie chrétienne, ou Abrégé de l'Histoire des vrais témoins de la vérité de l'Evangile, par MM. Bonifas et Petit-Pierre. Paris, deux vol. in-8^o.

Nous recevrons avec plaisir toutes les additions et tous les éclaircissements que nos lecteurs pourraient avoir à nous communiquer, afin de rendre ce relevé bibliographique aussi complet que possible.

**LA PREMIÈRE ÉDITION DE L'*Institution chrétienne*
DE CALVIN.**

A M. Ch. Read, Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Cher Président,

Appelé à combattre, dans la *Revue Chrétienne*, une opinion déjà exposée dans le *Bulletin* par M. Haag, je vous adresse la note suivante qui se reliera tout naturellement dans ce recueil aux prémices d'une controverse qui semble définitivement close aujourd'hui.

J'hésite moins à m'exprimer ainsi, puisque M. Haag lui-même, avec une loyauté qui l'honore, m'en reconnaît le droit, et cet aveu de l'historien de la *France protestante*, de l'auteur qui fait revivre parmi nous les labeurs, le savoir et l'impartialité des Bénédictins, est la meilleure sanction de la légitimité des conclusions que je vous sou mets.

Veuillez agréer, etc.,

JULES BONNET.

Paris, 18 août 1857.

**Quelques mots sur la date de la première édition
de l'*Institution chrétienne* de Calvin.**

Dans une étude récente sur l'*Institution chrétienne* de Calvin (1), M. le pasteur Louis Bonnet, recherchant la date de ce livre célèbre, émet une opinion déjà soutenue avant lui par de nombreux auteurs dont je ne saurais contester l'autorité, si aux plus ingénieuses hypothèses et aux plus habiles conjectures je n'avais à opposer de solides raisons, confirmées par le témoignage de Calvin lui-même.

Quelle est la date de l'apparition de ce livre, monument également imposant dans l'histoire des lettres et de la religion, et dont la première édition connue, en latin, porte le millésime de 1536? Telle est la question que j'aborde, à mon tour, après les plus récents biographes de Calvin, le docteur

(1) *Revue chrétienne* du 15 avril dernier, p. 209 et suiv.

Paul Henry et M. Eug. Haag. « L'opinion la plus probable, dit ce dernier, est que Calvin publia son *Institution* en français, sans y mettre son nom, dès 1535; mais, ajoute-t-il, on ne connaît jusqu'à présent aucun exemplaire de cette édition primitive. » C'est la même conjecture, sagement motivée, que reproduit le même auteur dans le *Bulletin* (t. II, p. 440 et suiv.).

Impossible de résumer avec plus de netteté les arguments invoqués à l'appui de cette thèse depuis Sponde, Maimbourg, Bayle, Basnage, et qui n'ont trouvé, avant nos jours, qu'un contradicteur sérieux, le célèbre bibliographe David Clément (4).

A vrai dire, M. Louis Bonnet n'apporte dans le débat aucun argument nouveau. Il rappelle, comme ses devanciers, les rigoureuses persécutions qui signalèrent en France les commencements de l'an 1535, et l'obligation pour Calvin de réfuter, sans retard, dans une langue comprise de tous, les calomnies répandues contre les réformés. Il invoque la date de l'Épître à François I^{er}, date invariablement reproduite dans toutes les réimpressions françaises, Bâle, 1^{er} août 1535, qui semble révéler une édition antérieure à celle de 1536. Il cite enfin le passage de la préface des Psaumes, duquel on a conclu que la première édition de l'*Institution* était anonyme, particularité qui ne saurait s'appliquer à la version de 1536, revêtue, à la première page, du nom de l'auteur : *Johanne Calvino Noviodunensi Auctore*. Sans méconnaître l'importance de ces arguments, il est permis d'en éprouver la valeur; je le ferai avec une respectueuse liberté, qui sera une convenance de plus à l'égard du pieux collaborateur auquel je réponds.

Il est hors de doute, dirai-je avec lui, que Calvin dut achever en 1535 l'œuvre qu'il avait commencée sous le toit de Louis Tillet à Angoulême, et qu'il avait toujours poursuivie au milieu des vicissitudes de sa vie errante à Paris, à Strasbourg, à Bâle. Fixé, dès le mois de septembre 1534, dans cette dernière cité où le retient sa double passion de retraite et d'étude, il y revoit son traité de l'*Immortalité des âmes*, et la Bible de Robert Olivétan (2). C'est au milieu de ces paisibles travaux qu'il reçoit tout à coup la nouvelle des cruautés exercées contre les luthériens de Paris, et des calomnies propagées contre eux au dehors pour étouffer jusqu'à la pitié dans le cœur de leurs coreligionnaires étrangers. Sous l'impression de ces douloureuses circonstances, il écrit à la hâte l'épître dédicatoire à François I^{er}, magnifique explosion d'éloquence et de foi dont la date varie entre le 1^{er} et le 23 août 1535 (3). L'*Institution* paraît peu après, probablement

(1) *Bibliothèque curieuse*, t. VI, p. 64 et suiv.

(2) Lettre à Christophe Fabri, Basileæ, 3 Idus Septembris 1534. *Calvins Letters*, édit. d'Edimbourg, t. I, pag. 18.

(3) Comme le prouve la préface des éditions latines et françaises de l'*Insti-*

en septembre ou octobre, en tout cas avant la fin de l'année, portant, selon l'usage encore suivi de nos jours, la date anticipée de l'année suivante : c'est le millésime de 1536 (1). Ainsi s'explique la différence, plus apparente que réelle, entre la date de la préface et celle du livre ; ainsi tombe un des principaux arguments de la thèse que je combats (2).

Est-ce un argument plus décisif que celui qui place Calvin dans l'alternative de plaider en français la cause de ses frères, ou de manquer son but ? On oublie trop, en tenant ce langage, le but véritable de l'*Institution*, destinée à réhabiliter surtout dans les cours d'Allemagne, auprès des princes protestants, protecteurs naturels de la foi réformée, la croyance des martyrs suppliciés à Paris. Entre le monarque persécuteur et ses sujets proscrits, Calvin prenait pour juge l'Europe chrétienne et lettrée ; il adressait à l'opinion un appel qui, pour être entendu, devait être exprimé dans la langue universelle du temps, le latin. Familier, dès sa jeunesse, avec les monuments de la littérature profane et sacrée, maniant avec une merveilleuse dextérité le langage de Cicéron et de Sénèque, il ne pouvait hésiter sur le choix de la langue qui devait servir d'instrument à son dessein. Composer l'*Institution* en français n'était-ce pas la dérober à ses véritables juges, en circonscrire au moins la lecture et le succès dans l'étroite limite d'un seul pays ?

Calvin ne commit point cette faute, et l'*Institution chrétienne*, franchissant toutes les frontières, porta partout, avec la foi des martyrs, une victorieuse réponse aux calomnies de leurs bourreaux. J'ai eu sous les yeux, et j'ai examiné avec la plus scrupuleuse attention, un exemplaire unique peut-être, de l'édition primitive, conservé à Bâle (3). Nulle allusion dans le titre à l'existence d'une édition antérieure publiée dans une autre langue, nulle mention des remaniements et des additions que subit, de l'aveu de l'auteur lui-même (4), la seconde édition de son livre. Calvin, toujours si

tution publiées du vivant de Calvin. Celle de 1536 porte cette seule indication : *Basileæ, X Cal. Septembris*, qui se rapporte évidemment à l'année 1535.

(1) Qui ne s'applique qu'au *livre*, on ne l'a pas assez observé. Que dire de l'inadvertance des éditeurs qui, confondant le millésime du livre avec la date de la préface (comme par exemple celui d'Amsterdam), ont *postdaté* d'un an la préface, sans soupçonner le bizarre anachronisme dont ils se rendaient coupables : *Basileæ, Cal. Aug. Anno Dom. [1536!]* Bayle lui-même n'a pas discerné cette erreur, dans laquelle tombe à son tour M. Louis Bonnet, en y cherchant une preuve de plus à l'appui de sa thèse.

(2) Si l'on objecte l'indication plus précise de l'exemplaire décrit par Turretin (Bayle, art. Calvin), et publié à Bâle : *Mense Martio 1536*, il est tout au plus permis d'en conclure que l'édition originale en latin ne parut pas en une seule fois, mais qu'elle obtint, à cause de son rapide succès, les honneurs de plusieurs tirages distincts et successifs.

(3) Il en existe un second à Edimbourg, dans la bibliothèque de M. David Laing, le savant éditeur des œuvres de Knox. 1 vol. petit in-8° de 514 pages.

(4) « Neque id *secunda* tantum editione tentavi, sed quoties deinde excusum fuit opus... locupletatum fuit. » *J. Calv. Lectori*. Avertissement de l'édition d'Am-

soigneux de nous avertir des moindres particularités relatives à la publication de ses ouvrages, se tait sur ces circonstances si graves, et son silence est une confirmation de plus de la thèse que je soutiens.

Mais, dira-t-on, si Calvin se tait dans le titre de l'*Institution*, il a parlé dans la préface des Psaumes, et son langage ne laisse subsister aucun doute sur la véritable date de son livre. Ne nous apprend-il pas en effet « qu'en publiant cet ouvrage il était si peu préoccupé de la gloire qu'il s'éloigna de Bâle aussitôt après, laissant ignorer à tous qu'il en était l'auteur, » preuve sans réplique que l'édition princeps était anonyme? Voilà l'objection dans toute sa force, voici ma réponse. Je trouve une explication plus naturelle de ce langage dans un fait bien connu, mais que l'on a laissé trop longtemps en oubli. Qui ne sait, en effet, que le jeune réformateur, en s'éloignant de la France, avait caché son vrai nom sous divers pseudonymes, *Passelius*, *Lucanius*, *d'Espeville*? Sa correspondance de cette époque en fait foi : la lettre qu'il écrit de Bâle à Christophe Fabri, ministre de Neuchâtel, le 11 septembre 1534, est signée : *Martianus Lucanius tuus*. C'est sous le pseudonyme de *Charles d'Espeville* qu'il partira un an après pour l'Italie, et il ne faudra pas moins que la pieuse indiscretion de Louis du Tillet pour révéler plus tard à Farel, et pour retenir à Genève le glorieux auteur de l'*Institution chrétienne*; tant il est vrai qu'en signant, à l'insu de tous, de son véritable nom, ce livre célèbre, Calvin ne cessait point de se cacher au public et de se dérober à sa propre gloire!

Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire jusqu'au bout la phrase des Psaumes (1). L'interprétation que j'en donne ici me paraît la seule explication possible du mystère dont parle Calvin, mystère qui n'était pas celui de l'anonyme, puisqu'il survécut à l'*Institution* signée de 1536, et ne se dissipa qu'à Genève, le jour où Calvin, déchirant tous les voiles dont il s'était jusqu'alors entouré, reprit le nom qu'il avait inscrit un an auparavant sur la première page de l'*Institution* (2).

Ainsi se trouve réduite à sa juste valeur la déclaration de la préface des Psaumes, tant invoquée au profit d'une édition antérieure à celle de 1536. Il ne me reste qu'à porter à cette édition imaginaire un dernier coup, en

sterdam. Si l'édition de 1536 était la seconde, comme on le suppose, comment Calvin, errant en Italie, aurait-il pu la revoir et l'augmenter, selon sa déclaration expresse qui ne saurait s'appliquer qu'à l'édition de 1539 : *Institutio christianæ religionis nunc vere demum suo titulo respondens*? 1 vol. in-fol. de 434 pages, dont un exemplaire est en la possession de M. le professeur Adert, à Genève.

(1) « Quum nemo illic sciverit me autorem esse, quod etiam alibi semper dissimulavi, et in animo erat idem institutum prosequi, donec Genevæ... *relentus sum*. »

(2) C'est la solution que semble pressentir David Clément, quand, reconnaissant l'impossibilité d'expliquer par l'anonyme le mystérieux langage de Calvin, il ajoute : « Il faut que ces paroles se rapportent à quelque circonstance qui nous est inconnue. »

produisant contre elle un témoignage décisif, irréfutable, emprunté à Calvin lui-même.

Parmi les plus précieux trésors de la Bibliothèque de Genève, il existe un exemplaire d'une des plus anciennes éditions de l'*Institution chrétienne* en français. C'est un volume in-4° de 648 pages, non compris la préface et les indices. Le titre manque, mais à la dernière page se lisent ces mots : *Achevé d'imprimer le vingtiesme d'octobre mil cinq cens cinquante et un*. Ce volume, fidèle compagnon de mes études passées, et témoin oublié dans une controverse de trois siècles, contient cependant le mot qui seul devait la trancher, l'arrêt sans appel formulé par Calvin ; écoutons-le : « ... Voyant donc, dit-il, que c'estoit une chose tant nécessaire que d'aider en ceste façon ceux qui désirent d'estre instruits en la doctrine du salut. je me suis efforcé, selon la faculté que Dieu m'a donnée, de m'employer à ce faire, et à ceste fin j'ay composé ce présent livre. *Et premièrement l'ay mis en latin à ce qu'il pust servir à toutes gens d'estude, de quelque nation qu'ils fussent; puis après désirant de communiquer ce qui en pouvoit venir de fruit à nostre nation française, l'ay aussy translaté en nostre langue* (1). » Ces remarquables paroles, qui n'ont pas besoin de commentaires, sont d'ailleurs confirmées par la correspondance inédite de Calvin. Dès le mois d'octobre 1536, dans une lettre à son ami François Daniel, il se montre déjà préoccupé de la traduction française de son livre, *de gallica libelli editione* (2) ; il se plaint ailleurs (janvier 1539) de la négligence de son imprimeur qui tient trop longtemps en suspens la juste impatience du public, et, l'année suivante, il publiera la première édition connue en français du livre qui, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, multiplié par des éditions sans nombre, portera partout le nom et l'influence réformatrice de son auteur.

La genèse de l'*Institution* est donc semblable de tous points à celle des premiers ouvrages de Calvin, composés d'abord en latin, et traduits ensuite en français. L'Épître dédicatoire à François I^{er} fait seule exception ; mais il est permis de douter que ce morceau, écrit à la fois dans l'une et l'autre langue, et bientôt consacré par l'universelle admiration, nous soit parvenu, en français, sous la forme correspondante à sa glorieuse date (3).

Chercherai-je maintenant, à l'exemple de M. Louis Bonnet, dans les correspondances contemporaines, la confirmation du fait qui demeure définitive-

(1) *Argument au Lecteur*, p. 1. Je retrouve une déclaration analogue en tête de la version italienne de l'*Institution* faite en 1557, sous les yeux de Calvin lui-même, par Jules-César Paschali : « Havendo l'autore questo suo volume scritto primo in latino e poi in francese. »

(2) Francisco Danieli, *Calvins Letters*, p. 23.

(3) 1^{er} août 1535. Je donnerai ailleurs les raisons de ce doute, dont il me suffit de déposer ici l'expression.

vement acquis à l'histoire, à savoir que l'édition *princeps* de l'*Institution* est bien celle de Bâle : 1536 ? J'en trouverai, au besoin, une preuve indirecte dans le fragment même qu'il cite à l'appui de la thèse contraire, et dont il ignore l'auteur et la date ; dans la lettre de Charles de Sainte-Marthe à Calvin, évidemment écrite sous l'impression d'une publication récente et partout applaudie : « Oh ! que ne possédons-nous un grand nombre de Calvins, ou d'imitateurs de ses talents et de ses vertus ! non que je vous envie tant de privilèges, mais je déplore que vous nous soyez ravi, et que cette voix de Calvin, je veux dire l'*Institution chrétienne*, ne puisse parvenir jusqu'à nous. Heureuse l'Allemagne de posséder le trésor sans prix qui nous est refusé » (1).

Il m'est doux de terminer par cet hommage rendu à Calvin dans une des chaires de la savante Université de Poitiers, la controverse aride, mais nécessaire, que j'ai dû consacrer à son livre. L'histoire a ses landes stériles qu'il faut traverser résolument avant d'entrer dans ses régions brillantes et cultivées. Heureux l'historien si ses explorations ne sont pas perdues, et si dans la minutieuse étude qu'exigent les monuments d'une antiquité reculée, il peut, en s'aidant d'un fil conducteur, épeler quelques syllabes de plus, et franchir le seuil du temple après en avoir fixé la date !

P. S. Depuis que ces lignes ont été écrites, j'ai retrouvé un exemplaire très rare de l'*Institution*, conservé à la Bibliothèque du Havre, et dont voici le titre : *Institution de la religion chrestienne, composée en latin par Jehan Calvin, et translâtée en françois par luy-mesme*, 1 vol. petit in-4°, comprenant XXI chapitres et 798 pages, avec cette épigraphe : *Jusques à quand Seigneur ?* et au-dessous : par Philibert Hamelin. MDLIV. Ce volume, comme celui de Genève, contient l'Argument au lecteur, avec l'importante déclaration que j'ai reproduite plus haut. Je trouve enfin, dans un extrait d'un Catalogue raisonné de l'*Institution*, l'indication d'une édition plus ancienne, conservée à la Bibliothèque des avocats d'Edimbourg : *Institution de la religion chrestienne, composée en latin par Jehan Calvin et translâtée en françois*, etc., 1 vol. in-8° de 1027 pages. Genève, 1515. Ainsi Calvin ne se lasse pas de nous avertir de la marche qu'il a suivie dans la composition de son ouvrage. D'un autre côté, il ne reconnaît lui-même dans la préface de l'*Institution* latine de 1539, qu'une seule édition d'une date antérieure : « *In prima hujus nostri operis editione leviter... defunctus fueram*, etc. » L'édition ainsi désignée n'est-elle pas celle de 1536 ? Devant tous ces témoignages réunis de la bibliographie et de l'histoire, le doute est-il encore possible ? C'est au lecteur impartial d'en juger.

(1) Car. Sammarthanus Calvino, 4 Idus Aprilis 1537 ; Msc. de la Bibliothèque de Gotha. Ch. de Sainte-Marthe devint plus tard maître des requêtes de la reine de Navarre et le digne précurseur d'une famille distinguée dans les lettres.

BIBLIOGRAPHIE.

JOURNAL INÉDIT D'ARNAULD D'ANDILLY

(1614-1620)

Publié et annoté par ACHILLE HALPHEN. Paris, Techner, 1857. In-8°.

Particularités sur le siège de La Rochelle (1628).

Robert-Arnauld d'Andilly, l'aîné des nombreux enfants d'Antoine-Arnauld et frère du fameux docteur, a laissé, outre des *Lettres* et des *Mémoires* imprimés, un *Journal* manuscrit dont il avait annoncé l'existence dans les *Mémoires* que nous venons d'indiquer, mais que l'on croyait perdu lorsque M. Varin en annonça la découverte dans son ouvrage, publié en 1847, *La vérité sur les Arnauld*. C'est dans le dépôt de la musique, à la Bibliothèque de l'Arsenal, qu'il avait retrouvé huit cahiers autographes et manuscrits de ce journal, lesquels, joints à une copie des messieurs Conrard, incomplète de la fin mais plus complète du commencement, formaient un ensemble s'étendant en tout depuis le 4^{er} janvier 1614 jusqu'au 14 décembre 1632.

Mais une espèce de fatalité s'est attachée à ce journal. M. Varin, qui l'avait découvert, est mort en 1849, au moment où il achevait de classer et de cataloguer les papiers de la famille Arnauld; et lorsqu'un jeune magistrat, M. Achille Halphen, songea, il y a quelques années, à publier ce document curieux, il ne put retrouver à l'Arsenal que la partie conservée dans la copie de Conrard, et il est mort lui-même fort peu de temps après avoir préparé cette publication incomplète; le reste, c'est-à-dire les huit cahiers autographes, s'étant de nouveau égaré dans cette bibliothèque.

Heureusement quelques curieux (et nous sommes du nombre) avaient eu communication de cette partie restée forcément inédite. Nous en avons pris des extraits sur lesquels nous nous réservons de revenir ailleurs; mais nous avons pensé que ceux qui suivent, relatifs à l'histoire du protestantisme, seraient particulièrement bien placés dans ce *Bulletin*.

Les années 1621 à 1628 du journal renferment, sur les guerres religieuses de cette époque, un assez grand nombre de faits curieux. L'auteur nous apprend qu'il suivait l'armée royale avec son frère Arnauld de Corbeville, mestre de camp général des carabins. Il assistait au siège de Saint-Jean-d'Angely, sur lequel il donne des détails très circonstanciés, joignant souvent à ses notes personnelles des pièces du temps, imprimées ou manuscrites, telles que la sommation adressée aux habitants et remarquable par

ses termes, la capitulation, etc. Sous l'année 1628, 19 janvier, on trouve également des particularités relatives à l'entreprise de Montpellier, aux opérations militaires devant les villes de Castres, Castelnau, etc.

Mais c'est principalement sur le fameux siège de La Rochelle, sur le maire Guiton, sur l'héroïque défense des protestants, que le journal d'Arnauld d'Andilly fournit des témoignages d'autant plus précieux que, zélé catholique et attaché par les devoirs de sa charge à la suite du roi et du maréchal de Schomberg, il mérita la confiance des deux partis, fut mêlé aux négociations qui se poursuivaient en même temps que les travaux du siège, et, comme il nous l'apprend, envoyé plusieurs fois dans l'intérieur de la ville, sur la demande des habitants eux-mêmes, pour porter les propositions de l'armée royale.

Voici ce que nous trouvons à la date du 24 octobre 1628 : « Le Roy ayant permis aux marchands de Paris de garder une nouvelle redoute en la coste d'Angoulins, il n'y en a point eu meilleur ordre ny mieux armée. On l'appelle la *Redoute des merciers*. On ne s'y fust pas fié pourtant si elle eust été attachée aux autres travaux. »

Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler qu'on avait réussi à échauffer l'esprit public à Paris contre les religionnaires, et qu'on y avait enrôlé un certain nombre de gens de métiers qui, organisés tant bien que mal en compagnies, suivirent l'armée royale au siège de Montauban, à celui de La Rochelle, etc. Des souvenirs naïfs de cette petite croisade populaire revivent dans quelques chansons du temps, que les chanteurs des rues répétèrent jusqu'au règne de Louis XIV.

Chanson nouvelle d'un jeune chapelier de la rue Saint-Denis, pour s'en aller à Montauban, sur un chant nouveau :

Qui veut ouyr chanson,
Chansonnette jolie,
D'un jeune chapelier
Qui avoit bonne mine?

Un jour lui print envie
D'aller passer son temps
Et de faire voyage
Jusques à Montauban.

La chanson raconte ensuite comment il fait ses adieux à son père, à sa mère et à tous ses parents; il les console en disant qu'il sera « fourrier dedans sa compagnie. » Il suit son capitaine l'épée au côté,

Luy promettant la foy
Qu'il avoit bien envie
D'aller servir le roy.

Cette envie, toutefois, ne dure pas longtemps :

Quand fut à Montlhéry,
Sur ces hautes montagnes,
Voyant derrière luy
Toutes ces grandes montagnes,
Fit trois pas en arrière,
Ah ! que le monde est grand !
La volonté me change
D'aller à Montauban.

Lors son sergent l'a prins
Rudement par l'espaule :
Soldat, que pensez faire ?
Avez l'argent reçu,
Vous viendrez à la guerre
Ou vous serez pendu.

Notre *volontaire* ne résiste pas à cet argument ; il finit probablement par s'aguerrir et par devenir, comme tant d'autres, un héros, malgré lui, car nous retrouvons dans le même recueil la *Réponse du chapelier aux mesdisants* et *La mort du chapelier, lequel a esté tué auprès de La Rochelle, et comme deux feraillers l'ont porté en terre.*

Revenons aux extraits du journal d'Arnauld d'Andilly relatifs au siège de La Rochelle. Cet épisode de notre histoire et de l'histoire du protestantisme, sur lequel tant d'écrits ont été publiés de part et d'autre, n'a jamais inspiré rien d'aussi saisissant que le passage que l'on va lire :

« Il est péry de faim plus de 45,000 personnes (M. de Noyers m'a assuré 23,000). Ils n'avoient plus la force de creuser les fossés pour enterrer leurs morts, et quand ils estoient tombés, ils ne se pouvoient plus relever. Leur constance estoit telle, qu'ils alloient se faire prendre la mesure de leur fosse et bierre, la payoient tout ce qu'on vouloit, et, quand ils alloient au convoi d'un de leurs amis morts, ceux qui se sentoient trop foibles demeuroient dans le cimetière sur le bord de la fosse, prioient les autres de s'en retourner, et, à mesure qu'ils se sentoient affoiblis, se rouloient dans leur fosse. Jamais les pauvres habitants mourant de faim n'ont tasehé de prendre le bled que l'on portoit moudre pour ceux qui en avoient encore... L'éloquence du ministre Gaulbert a beaucoup servy pour les résoudre à souffrir ces extrémités, et l'opiniastreté de Guiton, maire, auquel (*sic*) un de ses amis, lui montrant un honeste homme de leur connoissance qui mouroit de faim, il respondit : Vous estommez-vous de cela ? Il faut bien que vous et moy en venions là ; et comme un autre lui disoit que tout le monde mouroit de faim, il respondit : Pourveu qu'il en demeure un pour fermer la porte, c'est assez !... »

E.-J.-B. R.

**ZUR GESCHICHTE DER FRANZÖSISCHEN COLONIEEN
IN HESSEN-CASSEL**

(Pièces et documents devant servir à l'histoire des Colonies françaises dans la Hesse-Cassel),

Par CH. DE ROMMEL. Cassel, 1857.

L'importance de cette brochure pour les études historiques sur le Refuge ne peut être méconnue ; M. de Rommel, après avoir exposé en quelques pages la formation des Eglises françaises dans la Hesse électorale, leur organisation, leur discipline, leur moralité, enfin leur absorption par l'Eglise nationale, emprunte aux registres paroissiaux et à des papiers de famille mis à sa disposition, de curieux documents, qui forment à eux seuls presque tout le volume.

I^o C'est d'abord un état nominatif des principaux colons de 1685 à 1730, renfermant les noms des pasteurs, lecteurs, chantres, maîtres d'école, libraires ; des membres de la chancellerie et commissaires des colonies à Cassel ; des colons pensionnés ou remplissant des charges publiques ; des médecins et chirurgiens ; des architectes et mathématiciens, et particulièrement de Dwy et Papin ; des négociants ; enfin des manufacturiers et artisans : le tout accompagnés de détails biographiques, avec plus d'une rectification des travaux antérieurs.

II^o Vient ensuite toute une série de pièces en français, dont voici les titres et le contenu sommaire :

A) Registre des actes de la Compagnie des ministres et anciens de l'Eglise réformée française de Cassel, recueillie sous la protection de S. A. S. Mgr. Charles, landgrave de Hesse, 28 octobre 1685 (vieux style). — Réunion chez Grandidier ; Célébration d'un jeûne ; Prédication de Lenfant.

B) Rétractation et réception de M. de Vernicourt et de Madame Le Gendre, 8 avril 1686. — Signées par les pasteurs de Beaumont et de Lambermont, Henry et Jérémie Grandidier.

C) Appel à l'Eglise de La Haye pour l'érection d'un hôpital, — Inséré au *Bulletin*, t. IV, p. 544.

D) Acte de discipline contre les lieux défendus, 27 juin 1699. — Plaintes contre l'usage des cartes et du billard, l'habitude de rester aux auberges après minuit et le dimanche pendant les services ; les excès de boisson ; citation des aubergistes. — Saint-Amour qui se soumet et Gireoud qui résiste.

« La Compagnie lui a dit, par la bouche du modérateur, qu'il ait à s'abstenir de la Sainte-Cène qui doit se célébrer dimanche prochain, et qu'on

ne lui donneroit point de marreau pour s'en approcher, à moins qu'il ne revienne de cette résistance et rébellion entre ci et ce jour-là : ce qui est conforme aux articles de notre discipline.» — Signé : De Beaumont, min. D., Ferry, ancien et secrétaire. — Appendice : Pénitence de M. Gireoud, 4^{er} août, sur sa promesse d'avertir les consommateurs de se retirer à l'heure de la retraite; l'abstention de la Cène est rapportée. — Signé : Joly, min., Ferry, secrétaire.

E) Acte de discipline et réconciliation de quelques familles, 1702. — Jacq. Etienne et J. B. de Latre, qui s'étaient injuriés, promettent de se réconcilier. — Signé : De Beaumont, min., Ferry, secrétaire.

F) Extrait du registre de l'Eglise de la colonie de Louisendorf; allocution du pasteur Abraham Fontaine sur Gen. XII, 1, 2. — 1703.

G) Concession pour les pasteurs de bénir les mariages dans les maisons particulières, 24 août 1706; pour épargner les dépenses et éviter la curiosité, on payera 3 écus à un ancien. — Signé : De Beaumont, min., Denys Papin, secrétaire.

H) Acte de discipline. Tentative pour la réconciliation de M. de la Cour et de sa femme, 13 décembre 1708. — Signé : De Beaumont, min., P. Isnard, secrétaire.

I) Résolution de la Compagnie des ministres et anciens pour restreindre l'accès à la chaire aux ministres passants, 19 septembre 1709. On examinera d'abord leurs témoignages. — Signé : Joly, min., J. Estienne, secrétaire.

J) Concession concernant (*sic*) l'administration de la sainte communion et du baptême des enfants dans les maisons particulières, 4 janv. 1713. — On pourra donner la sainte Cène aux malades à l'hôpital ou chez eux, à condition qu'il s'y trouve au moins 4 ou 5 personnes pour former une assemblée et recevoir la sainte Communion ensemble. — Le baptême ne sera administré hors de l'Eglise qu'en cas de nécessité pressante. — Signé : Couderc, min., J. Estienne, secrétaire.

K) Supplique de la Compagnie des anciens et ordonnances du landgrave concernant (*sic*) les rang et fonctions des pasteurs, 12 décembre 1716.

Les pasteurs Rivalier et Vernajoul ne pouvant s'entendre au sujet du pas, le landgrave ordonne :

Que les pasteurs prendront rang, suivant qu'ils auront été appelés et reçus pour exercer leur ministère dans la résidence ;

Il fixe l'ordre du culte, décide que les deux pasteurs prêcheront alternativement dans les deux Eglises, qu'ils feront eux-mêmes les prières et ne les laisseront pas au lecteur, qu'ils donneront deux fois l'instruction religieuse dans chaque Eglise; qu'ils visiteront les écoles et l'hôpital; qu'ils assisteront à *tous* les enterrements et seront à l'heure fixe aux réunions du Conseil presbytéral.

L) Acte de discipline. Citation de la fille de chambre de madame de Wartensleben, 1716 (pour fait d'ivrognerie).

M) Actes de discipline concernant les bals masqués, l'omission des exercices de piété et la surveillance des habitants de la colonie de Saint-Ottilien, 1718. — Signé : Rivalier, min., Couderc, min.

N) Contrat entre les pasteurs de l'ancienne et de la Haute-Ville neuvede Cassel, concernant la communion de la maison pastorale et des biens ecclésiastiques, 14 février 1720. — Signé : Du Moulin, modérateur ; Couderc, min. ; F. Martel ; Hofprediger ; P.-D. Rochemont, pasteur ; Jean Telmat, ancien, *etc., etc.* (*sic*).

O) Actes concernant la visite et l'inspection des Eglises et colonies françaises, établies dans les Etats de S. A. S. le landgrave de Hesse, 5 juin 1724.

Les inspecteurs sont : François Martel et Philippe de Rochemont.

Dénombrement des Eglises françaises (12), de leurs pasteurs (16), y compris leurs annexes (7).

Actes de l'Eglise de Mariendorf et Immenhausen, 9 juin 1724. — Plaintes contre le pasteur Vaudré. — Un règlement lui est imposé. — On lui fixe l'heure à laquelle il montera en chaire et l'époque de ses prédications. — « Il s'abstiendra, dans ses sermons, de propositions dures et d'expressions qui peuvent faire naître des scrupules dans l'esprit de ses auditeurs, ou du moins il les expliquera d'une manière plus claire, soit en public, soit en particulier. Il évitera aussi de nommer si souvent le diable dans ses sermons sans nécessité et sans que son texte l'y oblige, et il n'y caractérisera personne dans ses censures. » — Un règlement est aussi arrêté : pour le presbytère, dont chaque membre est élu pour quatre ans, et n'est pas rééligible ; — pour le lecteur, le chantre et le maître d'école ; — pour les chefs de famille, qui auront à respecter leur pasteur. — Le tout à la date du 10 juin 1724.

III° L'ouvrage se termine par un aperçu des colonies fondées par le prince Charles, et leur histoire jusqu'à nos jours. — A celles citées au *Bulletin* (t. 1, p. 349) nous ajouterons : Hofgeismar, Immenhausen, Wolfhagen, Treysa, Marbourg ; dans toutes, la langue allemande devint la langue de la chaire chrétienne entre 1820 et 1837 ; sont restées françaises : les colonies de Cassel, Immenhausen, Mariendorf, Louisendorf et Weissenfeld. D'après l'auteur, les descendants des réfugiés français se distinguent encore aujourd'hui dans les villages de leurs frères allemands par leur teint plus brun, leurs cheveux noirs, leur vivacité et leurs habitudes, qui trahissent le citadin sous l'habit du campagnard. Enfin, une liste de 81 noms de famille est jointe aux détails historiques sur l'Eglise de Cassel.

E. S.

**PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE FRANCE PENDANT LES TEMPS
MODERNES.**

(Tome II, de 1461 à 1610)

Par M. AUG. POIRSON, conseiller honoraire de l'Université, etc., etc. 3^e édition,
revue et augmentée. In-12. Paris, 1852, L. Colas, éditeur.

La meilleure manière de recommander cet ouvrage à l'attention de nos lecteurs est de mettre sous leurs yeux toute la partie que l'auteur a consacrée aux principes sur la liberté de conscience, à l'histoire de la Réforme et au tableau général de ses progrès sous François I^{er}. On appréciera ainsi comme il convient ce travail important, le premier sans doute de ce genre qui ait été traité avec un tel soin, d'après les sources mêmes, et l'on reconnaîtra que M. Poirson a voulu s'inspirer du même esprit qui animait l'illustre historien De Thou, lorsqu'il écrivait en ses *Mémoires* (liv. V) ces belles paroles : « Les censeurs de l'*Histoire* de J.-A. De Thou reprochent comme « un crime à un homme qui a travaillé, depuis treize ans, par l'ordre « de Henri le Grand, à réconcilier les esprits, de parler des protes- « tants avec modération, et de leur rendre la justice qui est due à « tout le monde. Imbus d'une nouvelle doctrine, et se flattant que « la Providence favorisera leurs entreprises, ils croient procurer la « gloire de Dieu par des cabales et des conjurations, par la guerre et « par les massacres. La contrition, les prières, les larmes, des confé- « rences paisibles avec nos frères séparés leurs paraissent des moyens « trop doux..... Ces hommes dangereux qui, abandonnant le soin des « brebis égarées, se sont dépoñillés de l'esprit de charité de nos an- « cêtres, aiment mieux, sous le prétexte de la liberté ecclésiastique, « traiter avec une dureté hors de saison ceux qui tâchent de conser- « ver le lien de la paix et de la concorde. »

I^{re} Observations générales sur la religion et sur la Réforme.

Etat de l'Eglise : réformes légitimes et possibles à opérer.

Le moyen âge périssait ou se modifiait dans l'ordre politique, comme dans l'ordre intellectuel. Les royautes locales, nommées duchés et comtés, avaient fait place à une grande royauté nationale. Les lettres, les sciences, les arts, subissaient, de leur côté, un renouvellement total, comme nous le verrons bientôt. Le mouvement révolutionnaire s'était également étendu à l'Eglise, depuis les conciles de Constance et de Bâle. On lui demandait de substituer le principe de liberté au principe de monarchie spirituelle d'Innocent III, par le rétablissement des élections canoniques ; d'abolir les impôts levés par les papes sur les royaumes de la chrétienté sous le nom d'annates, réserves,

expectatives, dépouilles, décimes, commandes, indulgences, etc., etc. On demandait encore aux clergés particuliers des divers royaumes de se conduire en citoyens et en propriétaires, et non pas en tributaires à l'égard de la cour de Rome, et en dominateurs à l'égard du peuple; d'accepter une part dans les charges publiques supportées jusqu'alors par le peuple seul; de payer une portion des impôts, en cessant d'envoyer de l'argent à Rome; d'abolir ou de modérer les dîmes et les taxes pour l'administration des sacrements; et d'après les principes de l'Evangile, de soulager ainsi doublement les populations confiées à leurs soins par la Providence. Enfin on demandait à l'Eglise, papes, cardinaux, évêques, prêtres, moines, d'éclairer la chrétienté par leurs lumières, et de travailler à son perfectionnement moral par leurs exemples, c'est-à-dire de se conformer encore à l'esprit de l'Evangile et de leur institution.

Une foule de circonstances donnaient du poids à ces demandes de réforme. Le grand schisme d'Occident, les doctrines des conciles de Constance et de Bâle, la renaissance des lettres et l'imprimerie avaient substitué l'examen et la réflexion à l'habitude et à l'obéissance aveugle. Le temps était arrivé où une chose ne devait plus se faire parce qu'elle s'était faite depuis des siècles, mais sous la condition seulement qu'elle était juste et légitime. L'opinion, cet unique mobile des actions, n'était plus imposée; elle se formait en liberté; puis, d'après ses convictions réfléchies, elle décidait les actes ou bien les arrêtait.

Le clergé ne comprit pas les obligations nées pour lui de cet ordre de choses entièrement nouveau. Il suivit avec une déplorable opiniâtreté les errements du moyen âge. Les peuples avaient un intérêt immense, moral et matériel tout à la fois, à ce que des réformes eussent lieu : il n'en opéra aucune nouvelle, et revint même sur celles qui avaient été opérées. Nicolas V avait détruit la Pragmatique de Mayence, et Pie II la Pragmatique de Bourges. Jules II avait excommunié le roi Louis XII pour des intérêts temporels, et dépouillé les Vénitiens. Alexandre VI avait souillé la chaire de saint Pierre des cruautés et des débauches de Néron. Et maintenant même, Léon X, par le concordat de 1516, ruinait la liberté ecclésiastique en ôtant les élections canoniques; recouvrait les abus des annates et des réserves; répandait dans l'Europe entière le scandale des indulgences à prix d'argent; remplissait son trésor d'une autre manière encore en vendant trente chapeaux de cardinaux tout d'une fois; détruisait les derniers feudataires des Etats romains, les Baglioni, les Freducci, les Amadi, les Severiani, par des perfidies et des supplices dignes d'Alexandre VI; faisait représenter devant lui la *Mandragore* de Machiavel; accordait un archevêché comme récompense à un musicien, et comblait l'Arétin de présents : il vivait enfin en grand prince voluptueux et non en vicaire de Jésus-Christ, exemple trop imité par le

sacré collège. Le clergé, dans les divers Etats de l'Europe, excepté en Espagne, mettait encore moins de sévérité dans ses mœurs. Le tableau des désordres auxquels se livrait celui de France en particulier, tel que le représentent Maillard, Menot et Brantôme, d'après les contemporains, inspire autant de dégoût que d'indignation. Le pape et les cardinaux se recommandaient au moins par l'instruction et l'esprit; mais la masse des évêques restait plongée dans une honteuse ignorance, celle des riches abbés était proverbiale. Autre abus criant. Les mêmes hommes possédaient la plupart du temps quatre ou cinq, quelquefois même jusqu'à huit ou neuf archevêchés, évêchés, abbayes : Wolsey, Duprat, le cardinal de Lorraine, peuvent être cités parmi une foule d'autres prélats de ce temps, comme ayant cumulé cette énorme quantité de bénéfices ecclésiastiques, rapportant chacun annuellement plusieurs centaines de mille livres. De là un luxe royal, une mollesse et des excès de Sybarites : de là aussi, en l'absence du titulaire, l'indigne administration des évêchés par des remplaçants payés au rabais, et le défaut de surveillance pour la conduite et la doctrine du clergé inférieur.

Il y avait nécessité de détruire ces abus. En effet, une partie considérable des peuples, et les hommes éclairés de toutes les nations sans exception, se prononcèrent, non pas tous pour la réforme de Luther ou pour celle de Calvin, mais pour une réforme en général. Il y avait possibilité d'opérer cette réforme sans déchirements politiques, puisque Charles VIII et Louis XII avaient rétabli la Pragmatique, supprimé les cumuls, ordonné la résidence dans les évêchés, diminué le nombre des moines, rétabli la régularité des mœurs parmi les ecclésiastiques, tiré des subsides du clergé, ordonné la convocation périodique de conciles nationaux, sans consulter les papes, et sans éprouver de résistance sérieuse de la part du peuple ni de l'Eglise gallicane.

Tous ces changements portaient sur la discipline et ne touchaient en rien aux dogmes. Si l'on eût donné satisfaction à l'opinion publique par des réformes légitimes dans la discipline, les innovations de Luther et de Calvin dans les croyances n'auraient trouvé ni sympathie, ni chaleur dans les masses. En effet, pourquoi leurs hérésies firent-elles fortune ? Parce qu'en attaquant les sacrements et la présence réelle, elles attaquaient en même temps tout ce qui blessait le peuple dans son sentiment moral ou dans ses intérêts, nous voulons dire la corruption d'une partie des membres du clergé, ses privilèges abusifs et ses richesses. Parce que partout où pénétraient les nouvelles doctrines, la dîme était abolie ; les revenus des archevêchés, évêchés, abbayes, étaient appliqués soit aux besoins de l'Etat, soit à des établissements d'utilité publique.

Conduite à tenir à l'égard des dissidents.

La multitude étant désintéressée par la destruction des abus, n'ayant plus à imputer au catholicisme ni scandales ni exactions, aurait été faci-

lement retenue dans la communion catholique. Les sectaires en petit nombre qui auraient embrassé les doctrines des novateurs devaient obtenir pleine liberté de conscience et de culte. Ce droit imprescriptible de croire et d'adorer à sa manière, consacré par l'esprit de liberté et de charité du christianisme, par la doctrine et l'exemple des premiers Pères de l'Eglise, avait même été reconnu et laissé par des barbares, par des infidèles, par les Turcs, aux Grecs vaincus. Des rois devaient-ils moins faire pour leurs sujets, des compatriotes pour leurs compatriotes, des chrétiens pour leurs frères dissidents?

Dans le parlement, l'ignorance et l'habitude de maintenir l'ordre établi; dans le clergé, l'intérêt et la passion, étouffèrent d'abord les idées de tolérance. Mais un certain nombre de membres de l'un et de l'autre corps présentèrent d'honorables exceptions par la modération de leurs sentiments. Ces exceptions suffisaient à la royauté pour l'avertir et l'éclairer, pour la garantir d'un déplorable entraînement, pour lui montrer la vérité au milieu du conflit des opinions. La conduite de son prédécesseur offrait aussi à François I^{er} un précédent respectable à consulter. Il ne lui fallait donc ni effort de génie, ni effort de courage pour s'élever au-dessus des erreurs et des passions religieuses de la multitude. Louis XII avait assuré aux Vaudois le paisible exercice de leur culte. Renaud d'Alleins, gentilhomme d'Arles; Chasseneux, président au parlement d'Aix avant d'Oppède, défendirent pendant plusieurs années ces malheureux contre la rage de leurs bourreaux. Guillaume Petit, confesseur de François I^{er}; le cardinal du Bellay; Sadolet, évêque de Carpentras; Duchâtel, évêque de Mâcon, disputèrent à la persécution la vie et les biens des Vaudois, des luthériens, des calvinistes, dont ils plaignaient les erreurs, sans les partager. Comme le cardinal de Tournon reprochait à Duchâtel d'avoir plaidé en faveur de l'infortuné Dolet : « J'ai parlé en évêque, répondit Duchâtel; vous avez agi « en bourreau. » La véritable religion, toujours subsistante parmi les impostures et les fureurs qui prennent son nom et singent son extérieur, la véritable religion est tout entière dans ce mot; elle y révèle son existence et son esprit.

Ainsi, dans le gouvernement, dans la partie éclairée de la noblesse, des parlements, du clergé, François I^{er} trouvait des exemples et des principes de tolérance propres à le guider au milieu des difficultés des affaires religieuses, tandis que la puissance absolue acquise à la royauté lui fournissait les moyens de faire triompher ces mêmes principes de tolérance des efforts du fanatisme.

Effet de l'intolérance et de l'inquisition.

On a sérieusement agité la question de savoir si la persécution, en frap-

pant des individus, n'aurait pas été utile au corps de la nation. Les querelles religieuses, a-t-on dit, enfantèrent, avec les guerres civiles et les proscriptions, les maux dont la France fut accablée depuis le commencement du règne de Charles IX jusqu'à la révocation de l'Edit de Nantes ; elle eût échappé à ces calamités, si une rigueur salutaire eût, dans le principe, maintenu en France l'unité de croyance : l'intolérance a préservé l'Espagne de ces désastres. D'abord il est certains expédients qu'il faut écarter, parce qu'ils sont contraires à la morale et au droit, et qu'un gouvernement, pas plus que les particuliers, ne doit violer la morale et le droit. Or, aucun gouvernement ne peut légalement attenter à la liberté religieuse, pas plus qu'à la liberté civile et à la liberté politique des citoyens ; ajoutons qu'il ne la viole jamais impunément, et que tôt ou tard il porte la peine des infractions qu'il ose y faire. Nous ne voulons d'autre preuve de cette vérité que l'histoire même d'Espagne invoquée par les partisans de la persécution religieuse. Certes Philippe II et le duc d'Albe ne se firent faute ni d'inquisition, ni de confiscations, ni d'exécutions sanglantes. Quels résultats obtinrent-ils ? L'Espagne n'était pas alors seulement dans la péninsule ibérique : elle était encore dans les Pays-Bas. Elle essuya, dans ces provinces, l'une des guerres civiles les plus longues, les plus désastreuses, dont le seizième siècle présente l'histoire : elle ne la termina que par l'abandon forcé de sa souveraineté sur les provinces bataves, et par la cession des provinces belges à la maison d'Autriche. Quant à la péninsule ibérique, si l'inquisition a fermé l'entrée de ce pays à l'hérésie et aux guerres nées des querelles théologiques, elle y a, en même temps, dégradé l'intelligence humaine et la religion. Sous sa surveillance ombrageuse et despotique, l'Espagne a perdu toute liberté, toute énergie d'esprit : elle est descendue peu à peu au dernier rang des nations européennes, dans tout ce qui touche aux sciences, aux lettres, aux arts, comme dans ce qui concerne l'industrie et le commerce. D'une autre part, le christianisme y a perdu la noblesse et la hauteur de ses croyances, de ses inspirations, de sa morale ; il s'est rapetissé à une misérable superstition qui tarife l'éternité à des pratiques et à des donations pieuses, tue le sentiment et l'observation des devoirs, et ne laisse même pas la foi intacte : en effet, elle transporte aux saints l'adoration de latrie que l'Eglise réserve à Dieu seul. Il est impossible d'être plus près de la mort morale.

A ce prix, la victoire de l'intolérance sur la liberté de conscience eût été déplorable pour la France, quand bien même elle lui eût sauvé les malheurs des guerres civiles. Mais cette victoire était impossible : les faits sont là pour le prouver. En effet, François I^{er} sévit contre la Réforme, et introduisit l'inquisition dans le royaume. Henri II ajouta aux rigueurs de son père : il donna à l'inquisition toute l'extension compatible avec son propre

pouvoir, qui était absolu; avec les mœurs et l'esprit public, qu'il essaya de ployer à ses idées. Qu'arriva-t-il cependant? Le nombre des réformés s'accrut incessamment sous François I^{er} et sous Henri II : l'inquisition, enchaînée par les mœurs et l'esprit public, resta renfermée dans des limites qui ne lui permettaient ni d'atteindre, ni d'écraser les nouvelles doctrines. Les Guises, véritables rois sous François II, essayèrent de fortifier l'inquisition, d'imposer à la France le système religieux de l'Espagne. L'affaire fut examinée dans le conseil d'Etat : d'après l'exemple récent des séditions provoquées à Naples et à Rome par la tentative d'y établir le saint-office; d'après l'examen des dispositions qui animaient les populations en France, on craignit qu'un essai pareil n'excitât une révolte contre laquelle viendrait se briser le pouvoir, et le projet fut abandonné. On recula donc devant l'impossible. Et en effet, d'une part, l'esprit français, essentiellement et constamment libre penseur; l'esprit français, fécond, à certains égards et pour certains objets, en résistances insurmontables, même au pouvoir absolu; d'un autre côté, la situation géographique du royaume et ses relations commerciales qui le mettaient en rapport continu avec les foyers de la Réforme, l'Allemagne, la Suisse et Genève; enfin l'impossibilité de fermer la vaste ligne de nos frontières aux écrits propagés par l'imprimerie : toutes ces circonstances réunies rendaient impraticables, pour la France, des mesures bonnes pour la péninsule espagnole, isolée du reste de l'Europe.

Conduite de François I^{er} à l'égard de la Réforme.

Il reste à examiner les motifs et les conséquences de la conduite que tint François I^{er} à l'égard de la Réforme. Des incidents que nous mentionnerons en leur lieu, des affections et des goûts personnels, les conseils d'hommes sages arrêtaient ou suspendirent quelquefois ses rigueurs; mais ses accès de tolérance furent courts, et il sévit habituellement contre les novateurs. Il crut que le titre de roi très chrétien lui imposait le devoir de les détruire; il crut aussi qu'il rachèterait par des persécutions les fautes dans lesquelles le jetait l'amour effréné du plaisir. Le besoin de conserver des alliés en Italie lui fit une nécessité de poursuivre toute secte qui blessait la suprématie spirituelle et les intérêts temporels de la cour de Rome. Dès le principe, les anabaptistes, nés de la Réforme quoique désavoués par elle, battirent en brèche les institutions sociales; plus tard, la ligue de Smalkalden éleva une puissance rivale de la puissance impériale, et combattit à outrance le bon plaisir. La Réforme apparaissait donc à François I^{er} comme un principe d'anarchie et de résistance au pouvoir qu'un roi de France devait entretenir chez un ennemi, mais étouffer chez lui. En conséquence il adopta le sentiment de ce légat du pape qui lui disait

« qu'une nouvelle religion, mise parmi le peuple, n'attendait plus que le » changement du prince. » Ainsi les erreurs et la corruption de sa conscience, l'intérêt de sa politique extérieure, sa jalousie du pouvoir, l'armèrent également contre la Réforme. L'extermination des Manichéens sous le roi Robert, l'extermination des Albigeois sous Philippe-Auguste, lui parurent des précédents à suivre. C'était un cruel anachronisme. Les nouvelles doctrines avaient acquis par l'imprimerie autant de facilité pour se répandre, que le pouvoir civil et ecclésiastique avait perdu de moyens de répression par la révolution opérée dans les idées. On eut pour combattre l'hérésie des bourreaux comme sous Robert; des soldats, comme du temps de Montfort. Mais la question n'était pas de savoir si l'on parviendrait à verser du sang, mais bien si on le verserait avec quelque profit pour la chose publique; si en ôtant aux citoyens la plus sacrée des libertés, la liberté de conscience, on maintiendrait la force au pouvoir, l'ordre à la société, la prospérité au pays. On ne tint aucun compte des changements survenus dans les circonstances et dans les dispositions des esprits. On alluma les bûchers; les sectaires y montèrent tant qu'ils furent peu nombreux et que le gouvernement fut fort. Quand la chance eut tourné de part et d'autre, ils prirent les armes. Parmi eux, les uns soutinrent la révolte des princes du sang; les autres essayèrent d'établir des républiques sur le modèle de celle des Provinces-Unies. Dans la période écoulée entre l'avènement de François I^{er} et le ministère de Richelieu, si l'on en excepte seize années du règne de Henri IV, qui furent des années de tolérance et de fusion religieuse et politique, la France, sanglante et ruinée au dedans, méprisée et attaquée au dehors, souffrit plus de maux qu'il ne semblait donné à un Etat d'en supporter sans périr.

II^e De la Réforme sous François I^{er}.

On ne trouve dans aucun ouvrage moderne une histoire suivie, complète et impartiale des commencements de la Réforme en France. Nous essayerons de combler cette lacune avec l'aide des historiens originaux et des plus graves historiens d'entre les modernes (1). En faveur de l'importance et de la nouveauté du sujet, on nous pardonnera d'excéder les proportions que nous avons suivies jusqu'à présent, et de remplacer un résumé par un tableau un peu détaillé. Nous nous ferons d'autant moins de scrupule de nous

(1) De Bèze, *Hist. ecclés. des Eglises réformées au royaume de France*, l. I, t. 1, p. 1-66, édit. 1580. — Labbé, *Collect. des conciles*, t. XIV, p. 426-482. — *Gallia christiana*. — Félibien, *Hist. de la ville de Paris*, l. XVIII, p. 948; l. XIX, p. 981-985, 996-999. — Bouche, *Hist. de Provence*, l. X, p. 608-682. — De Thou, l. VI, p. 221-228, édit. de Lond., 1733. — Sleidan. — Garnier, *passim*. — Gaillard, t. V, VI, édit. de 1769. — M. de Sismondi, t. XVI, XVII, *passim*. — Bossuet, *Hist. des Variations*, l. II. — M. de Barante père, art. *Calvin*, dans la *Biogr. univ.*

livrer à quelques développements, que beaucoup de circonstances, indépendamment de la lumière qu'elles jetteront sur les questions religieuses, fourniront des documents sur les mœurs du temps.

Commencements de la Réforme en France. Luthéranisme.

Luther avait commencé ses attaques contre l'Eglise romaine en 1517. Dès 1519, quelques esprits hardis adoptèrent en France ses opinions relativement aux indulgences, et mirent en avant des propositions censurées par la faculté de théologie. En 1521, la Sorbonne condamna Luther comme hérétique; et la solennité de sa déclaration attira vivement l'attention publique sur les opinions du novateur. La même année, plusieurs membres du clergé français les embrassèrent : de ce nombre étaient l'évêque Briçonnet, Fabry, Martial, Girard, Ruffi, docteurs en théologie, qui les répandirent dans le diocèse de Meaux, principalement parmi les cardeurs en laine et les drapiers de la fabrique de Meaux. Les cordeliers ne tardèrent pas à susciter la persécution contre la nouvelle doctrine. L'évêque et Martial abandonnèrent des opinions devenues dangereuses; les autres prédicants se sauvèrent; les cardeurs en laine tinrent bon. L'un d'eux, Jean Leclerc, ayant affiché un placard contre les indulgences sur les murs de l'église de Meaux, fut fustigé trois jours de suite et flétri au front. De Meaux, il porta la Réforme dans la Brie, puis à Metz. Ayant détruit les images dans une chapelle située près de la ville, il fut puni de ce délit par un épouvantable supplice : on lui coupa la main droite, on lui arracha le nez, et les mamelles, on lui tennailla les bras, après quoi on le jeta dans un bûcher. Un moine augustin, en 1524, prêcha la Réforme au milieu de la faveur du peuple, de l'indignation des prêtres et des moines, et eut le même sort que Leclerc. Metz n'appartenait pas alors à la France, et le gouvernement français fut étranger à ces exécutions : elles furent ordonnées par Jean, cardinal de Lorraine, évêque de la ville.

François I^{er} se montra d'abord tolérant pour la Réforme. Les conseils de son confesseur Guillaume Petit, homme instruit et modéré, influèrent sur ses déterminations : il aimait et estimait les savants, qui la plupart embrassèrent, en tout ou en partie, les doctrines de la Réforme; tandis que les scolastiques, ennemis à la fois de la science et des innovations religieuses, lui inspièrent un mépris mêlé d'aversion; enfin il semble avoir voulu examiner avant de prendre un parti.

Dans le principe, tolérance du roi.

En 1523, il arrêta les censures de la Sorbonne et les poursuites du parlement contre les écrits et la personne de Jacques Merlin et de Lefèvre d'Etaples. Les choses durèrent ainsi jusqu'à la captivité du roi, et les nou-

velles opinions firent quelques progrès parmi le clergé, la noblesse et les étudiants. Mais, dans ces trois corps, les sectaires ne formaient encore qu'une exception, et une exception très faible.

Persécution du clergé et du parlement.

En 1525, durant la captivité du roi, le parlement dénonça à la régente l'indulgence dont on usait envers les luthériens de France, comme la cause du malheur qui venait de frapper le pays. Louise de Savoie, pour gagner le parlement dans ces conjectures difficiles, ordonna le supplice de deux sectaires, l'un en place de Grève, l'autre au parvis Notre-Dame. Pour cette dernière exécution, le clergé assembla la multitude au son du bourdon de la cathédrale, et conduisit l'hérétique au bûcher en répétant que c'était un homme damné qu'on menait au feu d'enfer.

Le clergé perdait tout à la réforme luthérienne : puissance, richesses, existence même. Qu'emporté, par la passion, dominé par l'esprit du temps, il ait écrasé des ennemis, qu'il aurait dû ramener par la persuasion et par la destruction des abus, l'intérêt personnel, blessé au vif, explique une pareille conduite. Les rigueurs du parlement surprennent d'abord davantage. On s'étonne de trouver l'ardeur de la persécution dans des magistrats qu'on se représente avec le caractère d'une gravité un peu impassible, et dans un corps qui avait avec les réformés au moins un point de contact, l'opposition à la cour de Rome. Mais à un examen plus mûr, la conduite du parlement ne présente plus rien d'extraordinaire. La moitié de ses membres se composait de conseillers clercs, c'est-à-dire d'hommes appartenant au clergé. En 1525, le temps du grand développement intellectuel de ce règne n'était pas encore arrivé : les conseillers du parlement, fort savants en jurisprudence, assez ignorants sur toute autre matière, n'avaient puisé ni dans l'étude, ni dans la comparaison des doctrines, ces doutes qui conduisent à l'indulgence. En matière religieuse, ils se réglaient par les principes de ce concile de Constance, réformateur de la discipline, mais impitoyable défenseur du dogme, qui, au milieu de ses attaques contre les abus de la cour de Rome et de l'Eglise en général, avait brûlé Jean Hus et Jérôme de Prague. Enfin, depuis Philippe le Bel, il y avait dans le parlement une habitude d'information et de condamnation contre tout homme qui troublait l'ordre public. Or, à cette époque, qui était celle de Munzer et de Storck, comme celle de Luther, l'anabaptisme se présentait de front avec la doctrine luthérienne, et épouvantait l'Allemagne et la France de ses fureurs. Quinze mille paysans de Souabe, enthousiastes féroces, niveleurs fanatiques, pénétraient en 1525, immédiatement après la bataille de Pavie (1), sur les frontières de Lorraine. Ils menaçaient de mort quiconque

(1) Les prédications de Munzer se rapportent à l'an 1524; les excès des paysans

refusait de se faire rebaptiser ; ils prétendaient que l'exemple des patriarches autorisait chacun à prendre plusieurs femmes ; les mains teintes du sang de leurs seigneurs, ils demandaient que les hommes vécussent dans une parfaite égalité ; qu'on mît les biens en commun ; qu'on détruisît l'office du magistrat, comme un empiètement illégitime sur la liberté. Il était naturel, quoiqu'il ne fût pas juste, de confondre au premier abord l'anabaptisme avec la réforme luthérienne dont il était né : on devait craindre que la Réforme en France ne conduisit la populace aux mêmes doctrines et aux mêmes excès. Indépendamment de toute opinion religieuse, le parlement était donc amené à poursuivre les réformés comme des ennemis des principes sur lesquels reposaient les sociétés européennes.

Sorti de captivité, François I^{er} se conduisit pendant deux ans encore (1526-1528) par les principes de modération qu'il avait suivis d'abord. Noël Bédà, fougueux syndic de la Sorbonné, avait intenté un procès contre Erasme, devant la faculté de théologie de Paris ; il avait fait jeter dans les prisons de l'officialité son ami Louis Berquin, appelé par les contemporains *le plus savant de la noblesse*, auteur de plusieurs ouvrages propres à répandre le luthéranisme. Le roi remit Berquin en liberté, ordonna au parlement d'arrêter le débit des livres de Bédà, de veiller sur les démarches de la Sorbonné, et d'empêcher que les docteurs ne publiassent des libelles contre Erasme (1526).

Zwinglianisme.

Dans l'intervalle de 1526 à 1528, les doctrines de Zwingle pénétrèrent en France. Elles proscrivaient toute espèce de messe, et rejetaient la présence réelle dans l'eucharistie. Elles se trouvaient en opposition bien plus violente encore avec l'ancienne religion que le luthéranisme. Elles furent adoptées dans quelques localités par un petit nombre de sectaires, dont l'un était Calvin. Ainsi, ceux qui s'étaient séparés de l'Eglise romaine appartenaient déjà à deux sectes très distinctes : les uns au luthéranisme, les autres au zwinglianisme, précurseur du calvinisme. Toutefois les sectaires continuèrent à être désignés, indistinctement et exclusivement, par le nom de luthériens, sous François I^{er} et sous Henri II. En 1528, les deux hérésies avaient des partisans, quoique rares, dans les principales villes de France.

Le clergé redouble d'efforts contre la Réforme. Fanatisme des réformés.

François I^{er} sévit enfin contre eux.

Cette année, François I^{er} changea entièrement de conduite à l'égard des de Souabe et de Thuringe, à la fin de 1524 et au commencement de 1525. La date de 1526, indiquée dans la traduction de Robertson, t. II, p. 358 et suiv., est fautive.

sectaires. Il était alors engagé contre Charles-Quint dans une nouvelle et dangereuse lutte qui avait l'Italie pour théâtre. Il avait besoin du pape, et comme souverain de l'un des Etats italiens, et comme suzerain disposant de l'investiture du royaume de Naples, dont Lautrec tentait la conquête. Il avait plus besoin encore du concours du clergé, l'un des corps influents dans l'Etat. Or, l'un des plus ardents désirs du pape était de voir l'hérésie extirpée du royaume, et le clergé demandait avec instance sa destruction dans ce moment même. Au mois de décembre 1527, la Sorbonne, dans sa censure de divers écrits d'Erasme, insérait un titre où elle soutenait « la nécessité, la justice et l'utilité d'infliger la peine de mort aux hérétiques. » Dans les premiers mois de 1528, plusieurs conciles provinciaux assemblés à Paris, à Lyon, à Bourges, à Rouen, à Tours, à Reims, anathématisaient unanimement la doctrine luthérienne. Celui de Paris invitait tous les souverains de l'Europe, et François I^{er} en particulier, « à poursuivre les hérétiques comme ennemis capitaux de leur couronne, et à recourir aux supplices même pour les détruire (1). » Dans ces circonstances, les réformés français, au lieu de détourner les coups du pouvoir par la modération de leur conduite, provoquèrent ses rigueurs par leur fanatisme intolérant. Regardant l'adoration des images comme une idolâtrie, et leur destruction comme une œuvre méritoire, ils mutilèrent et percèrent de coups de poignard une image de la Vierge placée au coin de la rue des Rosiers, à Paris (mai 1528). Le peuple, dont la religion consistait presque entièrement dans des pratiques, accueillit cette profanation avec indignation et horreur. Le roi y vit un attentat contre l'ordre public, les lois et son autorité. Il célébra une procession expiatoire, puis ordonna une recherche active et une punition exemplaire des coupables. N'ayant pu les découvrir, il s'en prit avec une déplorable sévérité aux dissidents en général, et, par leur supplice, donna tout à la fois satisfaction au pape, au clergé, au peuple et à ses propres ressentiments. D'après l'avis de Duprat, il déféra en première instance la connaissance et l'accusation des luthériens aux juges et magistrats séculiers. « Cela fut cause, dit de Bèze, que tous les parlements commencèrent à s'échauffer de plus en plus, et notamment celui de Paris. » Dans le ressort de cette dernière cour, un certain Denis de Rieux fut brûlé à Meaux pour avoir attaqué de paroles la sainteté et l'utilité de la messe (juillet 1528). Le procès de Berquin fut repris par dix commissaires tirés du parlement : sur son refus de se rétracter, il fut étranglé,

(1) Le concile tenu à Paris est appelé concile de Sens, parce que Duprat, archevêque de Sens, le présidait. Labbe, t. XIV, rapporte les actes de ce concile. On y lit, p. 462 : « *Longum esset felicitatem et gloriam eorum recensere qui fidei catholice adherentes, hæreticos tanquam capitales sue coronæ hostes ad interecionem usque deleverunt... Itaque christianos principes instantèr rogamus a potenti brachio fidem catholicam tueantur, ac ejus hostes viriliter satagunt debellare.* »

puis brûlé sur la place Maubert (avril 1529). La nuit suivante, les blés gelèrent en France : ce froid tardif amena la famine et la peste ; les réformés s'écrièrent que c'était une juste punition des cruautés dont on usait envers les saints de Dieu.

Persécutions à Vienne, à Séez, à Toulouse : inquisiteurs.

Le parti contraire voyait dans ces saints de Dieu des suppôts du diable, et les traitait en conséquence. Depuis le supplice de Berquin, les exécutions se multiplièrent contre eux dans plusieurs villes. A Vienne, c'est un cordelier brûlé et vingt citoyens emprisonnés, dont la moitié meurt de langueur et de mauvais traitements. A Séez, c'est le curé Lecourt auquel la sentence est prononcée par l'évêque, assisté de l'inquisiteur de la foi. A Toulouse, le parlement ordonne l'arrestation de trente-deux luthériens ; l'inquisition instruit leur procès ; on célèbre un *auto-da-fé* ; vingt d'entre eux sont condamnés à des peines plus ou moins sévères, et un licencié en droit périt par le feu. A Paris, un chirurgien paye de sa vie le conseil luthérien qu'il a donné à quelques prêtres de se marier pour échapper aux dangers de l'incontinence. Ces faits se rapportent aux années 1529 et suivantes jusqu'en 1533. Ceux qui se passèrent à Séez et à Toulouse prouvent que l'inquisition avec ses pratiques s'introduisait en France. Faible et timide sous ce règne, elle s'enhardit sous les règnes suivants, et tenta de s'agrandir : nous verrons à cette époque le résultat de ses efforts, qui attaquaient dans leur principe vital la raison humaine et même la véritable religion.

Oscillations du roi.

Dans les affaires religieuses, François I^{er} ne se guida jamais par des principes fixes et arrêtés, mais par les impressions du moment et par les circonstances. Les réclamations du clergé, les clameurs du peuple, sa propre indignation, l'avaient précédemment poussé à des rigueurs contre les réformés. En 1533, il était ramené à l'indulgence par les avis de quelques hommes tolérants, entre autres les deux frères du Bellay ; par les insultes que les professeurs du collège de Navarre et de la Sorbonne avaient dirigées contre la personne et les ouvrages de sa sœur Marguerite ; par l'audace de Bédac, qui s'en prenait au roi lui-même, et l'accusait d'être trop indulgent envers l'hérésie ; enfin par la scandaleuse supercherie des cordeliers d'Orléans pour tirer de l'argent au prévôt de la ville, et par leur audace à se jouer des mystères et des croyances du christianisme. Déjà le roi exilait Bédac ; rendait la liberté à deux docteurs accusés d'hérésie ; demandait à Mélanchton un mémoire conciliatif, et songeait à l'appeler en France pour entendre de sa bouche l'exposé et la défense de la Réforme, et pour opérer un rapprochement entre les deux religions.

*Nouveaux excès des réformés, nouvelles rigueurs du roi :
édits odieux.*

Les excès des religionnaires au dehors et au dedans du royaume rompirent le propos du roi. En 1534, les anabaptistes d'Allemagne détruisirent à Munster tout ordre politique et civil. Les réformés français affichèrent dans Paris, et dans Blois, à la porte même de la chambre du roi, des placards, du style le plus violent, contre la messe et contre l'eucharistie. Cette bravade mit le roi hors de lui : le cardinal de Tournon et le grand maître Montmorency, deux suppôts de la persécution qui avaient son oreille, saisirent l'occasion pour irriter son ressentiment et pour l'armer de nouveau contre les dissidents. Il fit saisir presque tous ceux qui résidaient à Paris, et après une procession expiatoire, assista au supplice de six d'entre eux, exécutés sur les principales places de la ville. La victime était attachée à l'extrémité d'une balance qu'on abaissait sur le bûcher et qu'on relevait alternativement pour prolonger ses souffrances. La cérémonie terminée, le roi déclara solennellement au parlement, au clergé, aux ambassadeurs des pays étrangers réunis, en désignant sa propre famille, « que s'il savait un « sien membre infecté de cette doctrine, il l'arracherait, de peur que le « reste n'en fût corrompu (1535). »

Voltaire (1) demande où Mézeray, Maimbourg et Daniel ont trouvé cet abominable discours de François I^{er}. Il est rapporté textuellement dans Théodore de Bèze, au livre premier de son *Histoire ecclésiastique* (2). Tous les actes qui suivirent ne sont malheureusement que trop propres à en prouver la vérité. Le roi rendit un premier édit pour l'entière extermination de la secte luthérienne et autres hérésies, décrétant la peine de mort contre les dissidents et contre ceux qui les recélaient, et offrant aux dénonciateurs le quart de la confiscation de leurs biens : on croirait cette dernière disposition empruntée aux proscriptions de Sylla, qu'elle rappelle. Les poursuites furent continuées contre les religionnaires dont la justice s'était saisie, et dix-huit furent suppliciés. Un autre édit abolit l'imprimerie dans tout le royaume, et défendit sous peine de mort d'imprimer quelque livre que ce fût (janv. 1535).

En recherchant à quelle condition appartenaient les suppliciés et les exilés, on voit dans quelles classes de la société s'était répandue la Réforme. On trouve parmi eux des écoliers de l'Université, des bourgeois riches, des marchands, de simples artisans, qu'il faut joindre aux membres du clergé et aux savants, chez lesquels la Réforme avait fait ses premiers pro-

(1) Voltaire, *Hist. du Parlement*, c. XIX.

(2) De Bèze, *Hist. ecclés. des Eglises réformées de France*, l. I, t. I, p. 21, éd. 1580.

sélytes. Dans toutes ces classes, excepté parmi les savants, les dissidents étaient encore en très faible minorité. Le peuple, en particulier, demeurait, presque sans exception, attaché à l'antique foi, et, excité par le clergé, la défendit avec un zèle furieux. Au rapport de l'historien de ce temps « les « inquisiteurs faisoient à Bourges et à Sancerre des prêches autant sédi- « tieux qu'il en fut oncques, pour esmouvoir le peuple à tuer et à brusler. » A Paris, les six réformés désignés pour le supplice y furent conduits « au « milieu des merveilleuses huées du peuple tellement esmu, que peu s'en « falloît qu'il ne les arrachast des mains des bourreaux pour les déchi- « rer (1). » La férocité des mœurs du temps se peint vivement dans ces détails, et explique plus tard la Saint-Barthélemy : quelques ambitieux parent bien la résoudre ; mais il fallut des milliers de bras pour exécuter, pour *jouer des couteaux*, et on les trouva dans la populace.

Edit de Coucy. Accusation du roi contre les réformés.

Les rigueurs de François I^{er} indignèrent les réformés d'Allemagne : ils se disposèrent à rompre avec un prince qui envoyait leurs frères au supplice. Pour regagner ces importants alliés au moment d'une nouvelle guerre contre l'empereur, François I^{er} fit une concession temporaire et un mensonge. Il adressa des lettres et de nouvelles avances à Mélanchton. Il rendit l'édit de Coucy, qui ordonnait de suspendre toute poursuite pour fait de religion, et remettait aux réformés les peines encourues jusqu'alors par eux. Le même édit leur enjoignait à la vérité d'abjurer dans l'espace de six mois, et proscrivait les nouvelles doctrines (juin et juillet 1535). Mais François I^{er} justifiait cette sévérité en accusant les réformés de son royaume de conspirer à la fois contre la religion, contre son autorité et contre la société ; en prétendant qu'ils devaient être assimilés, non pas aux luthériens, mais aux anabaptistes de Munster, que les luthériens travaillaient alors même à détruire.

C'était une imputation calomnieuse. Aucun des réformés français n'avait pris les armes, n'avait ni attaqué les personnes, ni les propriétés, ni le gouvernement, ni l'autorité civile. Les plus emportés d'entre eux s'étaient permis des hardiesses blâmables, plutôt que des outrages envers le roi. Quant à la religion, ils reconnaissaient tous les dogmes fondamentaux non du catholicisme, mais du christianisme ; ils ne différaient que sur des points particuliers de doctrine et sur la discipline : ils prétendaient introduire, non pas une nouvelle religion, mais une variété dans la religion établie. La parole et les livres étaient les seuls moyens de propagation avoués de la secte, qui n'avait ni élu un seul chef, ni enrôlé un seul soldat. Les violences

(1) De Bèze, *Hist. ecclés. des Eglises réformées de France*, l. I, t. I, pp. 16, 20, 21.

commises contre quelques signes extérieurs du culte dominant étaient le fait d'une demi-douzaine de dissidents; fait dont on ne pouvait, sans injustice et sans absurdité, rendre responsables leurs coreligionnaires. D'où il résultait que dans les choses même où la Réforme donnait prise contre elle, et avait encouru un juste blâme, il y avait délits particuliers, délits correctionnels, mais non pas complots, ni attentats.

Calvin se chargea de repousser les royales accusations, et de satisfaire en même temps à toutes les nécessités de son parti. Jusqu'alors la Réforme n'avait eu que des moyens très limités de propagation. Ils se bornaient à des traités d'une théologie abstraite, bons pour les seuls savants; et à des prédications plus à la portée de la multitude, mais toujours restreintes à un petit nombre d'auditeurs, locales, fugitives, contrariées, et arrêtées par le pouvoir. C'était ainsi que Calvin et ses disciples avaient fait péniblement de rares adeptes à Bourges, à Paris, à Poitiers, à Nérac (de 1530 à 1534). Parmi ceux que les abus du catholicisme éloignaient de cette communion, les uns étaient retenus par la difficulté de se former une nouvelle croyance, de se dresser de nouveaux articles de foi, après lecture et examen de l'Écriture et des Pères; les autres se trouvaient arrêtés par la crainte de s'engager dans une route où ils compromettraient leur salut; d'autres enfin hésitaient devant les dissidences de Luther et de Zwingle.

Institution chrétienne; son contenu et sa forme.

Calvin tenta de laver la Réforme des imputations dont on la noircissait, et de la tirer des difficultés où elle était embarrassée, par son *Institution chrétienne*, composée à Bâle, publiée à la fin de 1535, quoiqu'elle porte la date de 1536, et dédiée au roi par une préface célèbre. Calvin prétendit que les réformés français n'étaient ni des anabaptistes, ni des séditeux, ni des ennemis des institutions politiques et civiles. Il établit un corps de doctrine et dressa un formulaire de foi, avec clarté, méthode, logique, et adresse tout ensemble. Il rassura les consciences timorées en essayant d'établir que la Réforme était non une déviation de l'Évangile, mais un retour à l'Évangile et au christianisme primitif: il mit un art infini à rapprocher les Pères de l'Eglise de ses opinions, et à excuser ses opinions, quand elles s'éloignaient des Pères. Son ouvrage, à la hauteur des intelligences les plus relevées, par l'importance des questions qu'il aborde et la manière dont il les traite(1); à la portée des esprits les plus vulgaires, par la lucidité de l'exposition et du raisonnement; d'une étendue et d'un prix médiocres; composé à la fois en latin et en français, dans la langue savante et dans la langue vulgaire, fut bientôt entre toutes les mains, devint pour toutes les classes une puissante et continuelle prédication.

(1) Bossuet, *Hist. des Variat.*, l. IX, t. II, p. 51, in-4^e, 1688.

Comme l'*Institution chrétienne* et les ouvrages qui servirent à l'expliquer et à la compléter devinrent en peu de temps le symbole des réformés en France, il est nécessaire d'en faire connaître les points principaux (1). Calvin dépasse Luther de bien loin sur la matière du libre arbitre, du mérite des bonnes œuvres, de la justice imputative : il tient que les enfants des fidèles apportent la grâce en naissant ; d'où résulte une sorte de prédestination (2). Il n'admet d'autres vœux que ceux du baptême, d'autres sacrements que le baptême et la cène, et ne veut même pas qu'on regarde ceux-là comme indispensables au salut. A la suite de discussions dans lesquelles il entra plus tard au sujet de l'eucharistie, il s'arrêta à l'opinion de Zwingli, nia la présence réelle (3), et soutint que la cène n'était qu'une figure et une commémoration de celle de Jésus-Christ et de ses disciples. Il traite la messe d'impiété, les honneurs rendus aux saints d'idolâtrie, et rejette toute espèce de cérémonies. Il n'attaque pas seulement la primauté du siège de Rome, mais l'autorité même des conciles généraux : il ne reconnaît pas plus de caractère d'évêque et de prêtre, que le caractère de chef visible de l'Eglise ou de pape.

Circonstances qui accompagnent et qui suivent sa publication.

Les circonstances dans lesquelles il publia son livre étaient déjà très favorables à la fortune de sa doctrine. La supercherie scandaleuse des cordeliers d'Orléans produisit sur les esprits en France la même impression que la supercherie des dominicains de Berne sur les esprits en Suisse. Le rapprochement fut populaire et banal, comme on le voit dans les auteurs du temps, le résultat fut le même : l'une et l'autre aventure rendirent méprisable et odieuse la religion romaine. Les supplices infligés en son nom, l'an 1535, ajoutèrent à l'aversion qu'elle inspirait. Dans un temps où la science se propageait de proche en proche, où déjà on pensait beaucoup, l'opinion publique se déclara contre la répression du roi et des parlements ; répression toute matérielle, toute brutale, qui ne répondait à des raisonnements que par des sentences de mort. Par pitié pour les victimes, par indignation contre les bourreaux, par esprit d'opposition, bien des citoyens

(1) Bossuet, *Hist. des Variat.*, t. II, et M. de Barante père, *Biogr. univ.*, t. VI, p. 576 et suiv., ont donné l'analyse de l'*Institution chrétienne* et des écrits complémentaires de Calvin. Nous profitons ici de leur travail en le coordonnant.

(2) Bossuet, l. IX, t. II, p. 7 : « Si l'on joint à ces dogmes celui qui enseigne que les enfants des fidèles apportent au moins la grâce en naissant, dans quelle horreur tombe-t-on, puisqu'il faut nécessairement avouer que toute la postérité d'un fidèle est prédestinée. »

(3) Bossuet, l. IX, t. II, p. 33 : « Personne n'a jamais été moins disposé que Calvin à croire du miracle dans l'eucharistie : autrement, pourquoi nous reprocher sans cesse que nous renversons la nature, et qu'un corps ne peut être en plusieurs lieux, ni nous être donné tout entier sous la forme d'un petit pain ? »

embrassèrent des croyances qu'on voulait noyer dans le sang. *L'Institution chrétienne* parut alors. Réunissant et fixant les opinions par son corps de doctrine, les entraînant par sa logique serrée et par son éloquence, elle doubla le mouvement favorable à la Réforme. Tous les événements qui suivirent contribuèrent à la propager en France. Entre 1536 et 1544, Calvin établit sa doctrine à Strasbourg et à Genève. La part qu'il prit à la révolution qui mit Genève en liberté lui fournit les moyens de joindre l'importance politique à l'influence religieuse : il devint un véritable dictateur dans la nouvelle république. François I^{er}, alors en guerre ouverte avec le duc de Savoie, fut contraint de protéger Genève révoltée contre le duc ; d'un autre côté, les Genevois s'allièrent avec les Suisses. Sous ce double patronage, Calvin donna à ses dogmes et à son culte un plein développement et une inébranlable solidité. Or Genève, au temps des persécutions, ouvrit un asile aux dissidents français : d'où il résulta que dès lors la Réforme de France échappa au moins en partie aux coups du pouvoir, et se déplaça, au lieu de périr. De Genève, située sur nos frontières, et où il disposait de tout en maître, Calvin répandit avec facilité et profusion les écrits, les correspondances, les prédications de la nouvelle religion, sur les provinces méridionales de la France ; tandis que Strasbourg en portait les semences dans les pays de l'Est et du Nord, situés hors du rayon et de la portée de Genève. Ces deux villes devinrent pour la Réforme des séminaires et des chefs-lieux de propagande.

Progrès de la Réforme. Calvinisme.

Ces faits entraînèrent avec eux les deux résultats suivants : 1^o la Réforme gagna chaque jour du terrain en France ; 2^o la plupart de ceux qui avaient précédemment adopté les opinions de Luther ou de tout autre novateur les abandonnèrent pour celles de Calvin ; et tous ceux qui se séparèrent désormais de l'Eglise romaine entrèrent dans la communion de Genève et non dans celle d'Augsbourg : malgré le langage des édits et des historiens, qui à cet égard a induit en erreur jusqu'à la fin du règne de Henri II, la Réforme en France fut presque exclusivement calviniste et non pas luthérienne.

État de la Réforme après la trêve de Nice.

Pendant les dix-huit mois qui suivirent la trêve de Nice (juin 1538), au dehors, François I^{er} s'unit étroitement à Charles-Quint, dont il espérait obtenir le Milanais, et à l'intérieur confia la principale direction des affaires au connétable de Montmorency. Le connétable, par suite de ses liaisons avec le cardinal de Tournon et avec le clergé ; l'empereur, par jalousie de pouvoir et par haine contre la ligue de Smalkalden, voulaient détruire l'hé-

résie. François 1^{er} régla ses démarches sur leurs sentiments. A la fin de 1538, il proscrivit la Réforme en France par un délit qui surpassait en rigueur tous ceux rendus jusqu'alors. Les parlements obéirent; le clergé saisit avec empressement l'occasion, offerte par le pouvoir, d'écraser ses ennemis. En 1539 et 1540, plusieurs dissidents furent suppliciés ou bannis : à Agen, par le concours de l'archevêque de Bordeaux, de l'évêque d'Agen et du parlement de Bordeaux; à Beaume, à la poursuite du parlement de Dijon; à Annonay, dans le Vivarais; à Embrun, dans le Dauphiné, à la diligence de l'évêque d'Embrun et d'un inquisiteur de la foi; à Paris enfin, à la poursuite du parlement. Ces persécutions, malgré leur rigueur, n'étaient pas même l'annonce et le prélude de celle que l'on préparait aux Vaudois; car cette dernière sort des limites que la fureur religieuse la plus aveugle et la plus sanguinaire semble pouvoir atteindre.

État des Vaudois.

Une colonie des anciens Vaudois avait été ramenée par leurs seigneurs, des montagnes du marquisat de Saluces, dans quelques districts de la Provence qu'elle occupait depuis environ deux cent sixante-dix ans. La vie de ces hommes était sainte et laborieuse; les cantons où ils s'étaient établis, jadis déserts arides, avaient été transformés en fertiles domaines par leurs soins opiniâtres. Ils peuplaient, aux environs d'Aix et du comtat Venaissin, deux petites villes, Mérindol et Cabrières, et une trentaine de villages. Depuis leur retour en France, ils avaient persévéré dans les opinions religieuses de leurs ancêtres, qui ne se rapprochaient des doctrines réformées qu'en un petit nombre de points, et dans ceux-là même fort imparfaitement. Ils admettaient toutes les principales croyances de l'Eglise romaine, et, avec des modifications, six de ses sacrements. Ils ne rejetaient guère des croyances catholiques que le culte des saints et les prières pour les morts; et des sacrements que l'ordre, avec l'autorité des prêtres, des évêques, du pape. Ils faisaient dépendre l'effet des sacrements de la sainteté des ministres; refusaient le pouvoir de les conférer aux ministres catholiques, dont ils contestaient la vertu; et attribuaient ce même pouvoir à des laïques d'une vie pure, aux *barbes* qui leur servaient de prêtres.

Le clergé catholique leur payait en haine et en persécution l'indépendance qu'ils affectaient à son égard. Sous le règne de François 1^{er}, un inquisiteur nommé de Roma déploya contre eux la cruauté des chauffeurs: il ordonnait de remplir des bottines de graisse bouillante, et les faisait chauffer à ceux des Vaudois qui avaient encouru particulièrement son animadversion. Les Vaudois cherchèrent une protection contre ces excès dans la puissance chaque jour croissante des réformés étrangers. En 1530, ils ouvrirent des conférences avec les chefs de la Réforme à Bâle, à Berne

et à Strasbourg, et adoptèrent une doctrine mêlée de luthéranisme et de zwinglianisme; en 1536, ils reçurent le calvinisme de Farel. Enveloppés, dès 1530, dans les sanglants édits rendus contre les réformés de France en général, ils furent compris également, en 1535, dans l'amnistie conditionnelle de Coucy. Ils traitèrent comme nul l'article qui limitait à six mois le temps de leur abjuration, et demeurèrent fermes dans leur nouvelle croyance.

Arrêt contre les Vaudois.

Leurs ennemis épiaient leurs démarches d'un œil attentif. Ils profitèrent de leur fatale désobéissance pour les perdre. De Bèze (1) raconte dans les termes suivants cette épouvantable affaire : « A l'instance du procureur du « roy au parlement d'Aix, et sollicitation de l'archevêque d'Arles, évêque « d'Aix, et autres ecclésiastiques, arrest fut donné contre eux, le plus « exorbitant, cruel et inhumain qui fut jamais donné en aucun parlement. « Car outre que par coutumace les adjournés (les habitants de Mérindol), « hommes et femmes, sont condamnés à estre bruslés vifs par ledit arrest, « leurs enfants, serviteurs et familles déshés et proscrits, il est dit que le « lieu de Mérindol sera du tout rendu inhabitable, les bois coupés et abbat- « tus deux cents pas à l'entour : le tout sans jamais avoir ouï les dessus « dits. » (18 novembre 1540.) Chasseneux, alors président du parlement d'Aix, s'autorisa, par deux fois, de ces défauts de forme, pour prétendre que l'arrêt n'était pas définitif, et pour en refuser l'exécution comme contraire aux lois du royaume. Mais l'archevêque d'Arles, l'évêque d'Aix, quelques abbés, prieurs et chanoines sollicitèrent à frais communs l'exécution de l'arrêt. S'appuyant de la majorité du parlement d'Aix contre le président, et forçant la main à ce dernier, ils marchaient déjà contre les Vaudois avec des gens de guerre soudoyés par eux, et avec de l'artillerie, quand les ordres de la cour survinrent et suspendirent le massacre.

Suspension des poursuites contre les Vaudois et les autres réformés.

Trompé par Charles-Quint, le roi rompit avec ce prince, disgracia Montmorency, qui l'avait entraîné dans cette alliance (34 décembre 1540), et rechercha de nouveau les protestants d'Allemagne. Ceux-ci sollicitèrent en faveur des Vaudois, devenus réformés; et François Ier fut forcé de leur donner satisfaction à cet égard, pour essayer de les attirer à son parti. Dans le même temps, le gentilhomme Renaud d'Alleins réveillait le zèle de Chasseneux pour les Vaudois, et suscitait de sa part une opposition nouvelle et inattendue aux attaques de leurs ennemis. Le roi chargea son lieutenant en Piémont, Dubellay-Langey, d'examiner l'affaire des Vaudois,

(1) *Hist. ecclésiast.*, l. I, t. I, p. 37.

et sur son rapport leur accorda des lettres de grâce (février 1544). Il usa de la même tolérance à l'égard des autres réformés de France; et pendant dix-huit mois on ne trouve, même dans les écrivains de leur parti, aucune trace de persécution dirigée contre eux.

Mais le roi perdit ses avances avec les protestants d'Allemagne. L'empereur les gagna par sa condescendance à la diète de Ratisbonne (28 juillet 1544), et par les concessions bien plus importantes qu'il leur fit à la suite de cette diète. Dès lors le roi n'avait plus aucune raison de ménager les dissidents français. D'un autre côté, il croyait avoir besoin de donner à la chrétienté un éclatant témoignage de la pureté de sa foi, au moment où ses flottes allaient se joindre à celles de Barberousse sur les côtes de l'Italie, et où il allait introduire les Turcs jusqu'au cœur de l'Europe.

Les supplices recommencent contre les réformés.

Aussi les ménagements temporaires dont il avait usé envers la Réforme de France cessèrent-ils tout à coup. Après le supplice d'Aymon de la Voye, à Bordeaux, qui fut le signal de nouvelles rigueurs, le roi rendit, dans les derniers jours d'août 1542, un nouvel édit portant injonction aux divers parlements du royaume de procéder contre les hérétiques, et d'en faire une si prompte et si rigoureuse justice, que ce fût un exemple pour les populations de s'en tenir strictement aux doctrines et cérémonies catholiques. Conformément à ces instructions, le parlement de Paris défendit, sous les peines les plus sévères, de vendre les livres censurés par la Sorbonne, notamment l'*Institution chrétienne* de Calvin. Le parlement de Normandie envoya au bûcher un certain Constantin et quatre de ses adhérents (1542). Les circonstances de l'arrestation et du supplice de ce Constantin et de De la Voye prouvent que la conviction profonde et enthousiaste des anciens chrétiens animait les premiers apôtres de la Réforme. On avertit De la Voye qu'une prise de corps était lancée contre lui par le parlement de Bordeaux, et que l'huissier approchait pour le saisir. Il avait le temps et les moyens de se soustraire aux recherches, et ses amis le pressaient de fuir : « C'est à faire à mercenaires et à faux prophètes, leur répondit-il : « suivant l'exemple de saint Paul, je suis prêt à être non-seulement lié à « Bordeaux, mais aussi à sceller par mon sang la doctrine que j'ai prêchée. » Et il attendit les suppôts de la justice qui le condamna à la peine capitale. A Rouen, on conduisit Constantin au supplice sur le tombereau destiné d'ordinaire à recevoir les immondices. Faisant allusion à cette circonstance, il s'écria : « Vraiment, comme dit l'Apôtre, nous sommes la ballayeuse du « monde, et nous puons maintenant aux hommes de ce monde. Mais ré- « jouissons-nous ; car l'odeur de notre mort sera plaisante à Dieu et ser- « vira à nos frères. » De quelque opinion, de quelque croyance que l'on

soit, on ne peut méconnaître la noblesse de ce dévouement et de ces paroles : comme leurs sentiments, leur langage devenait sublime.

Au mois de septembre 1544, François I^{er} et Charles-Quint terminèrent leur quatrième et dernière guerre par le traité de Crespy. L'un et l'autre regardaient la liberté religieuse comme un principe de liberté politique et d'opposition à la puissance absolue : ils se promirent mutuellement d'annéantir la Réforme dans leurs Etats. Tandis qu'à la diète de Worms (1545) Charles-Quint commençait contre les protestants d'Allemagne des attaques qui devaient se terminer plus tard par la bataille de Muhlberg, François se préparait de son côté à frapper d'un même coup les luthériens et les calvinistes de France. Plusieurs circonstances ne permettent pas de douter qu'il n'ait eu d'abord l'intention d'excepter les Vaudois de cet arrêt de proscription. Mais le clergé ne pouvait pardonner à ces sectaires, les plus anciens de ses ennemis dans toute l'Europe. A la suite d'une maladie qui mit les jours du roi en danger, le cardinal de Tournon lui conseilla de laver ses fautes dans le sang hérétique des Vaudois. Le clergé de Provence joignit ses instances à celles du cardinal. Enfin, on représenta au roi les Vaudois comme de dangereux rebelles. On leur prêta le dessein de lever un corps de troupes, de se saisir de Marseille par un coup de main, et de l'ériger en Etat républicain, comme Genève, ou comme un canton de la Suisse. Par ces insinuations et ces calomnies, on parvint à lui arracher la révocation de ses lettres de grâces, et à tirer de lui un ordre de mettre à exécution l'arrêt rendu en 1540 par le parlement d'Aix.

Exécution de l'arrêt contre les Vaudois.

Par une déplorable coïncidence, les circonstances se prêtèrent trop bien en Provence au plus affreux massacre dont notre histoire fasse mention avant la Saint-Barthélemy. Le tolérant Chasseneux était mort : les ennemis des Vaudois, redoutant son opposition, l'avaient empoisonné avec un bouquet de fleurs, et l'avaient remplacé par d'Oppède. D'Oppède, n'ayant pu obtenir la main de la comtesse de Cental, qui tirait d'immenses revenus du travail des Vaudois, avait résolu d'exterminer ces malheureux pour ruiner la fortune de la comtesse qui lui échappait, et pour augmenter la sienne de leurs dépouilles. Enfin le baron de la Garde, chargé du commandement des troupes en Provence, pendant l'absence du gouverneur Grignan, cherchait une occasion de se laver du reproche dangereux d'avoir pris du goût pour le mahométisme, en faisant la campagne de 1543 avec Barberousse.

Tel était l'état des choses en Provence, quand l'ordre du roy y parvint. Le président d'Oppède, l'avocat général Guérin, le baron de la Garde, conduisirent sur le territoire des Vaudois un corps de troupes, auquel le légat du pape dans le comtat Venaissin, Antonio Trivulzio, joignit ses soldats

(avril 1545). Les Vaudois, qui auraient pu réunir et armer 15,000 hommes, n'opposèrent aucune résistance. D'Oppède et de la Garde en massacrèrent 3,000, en condamnèrent 660 aux durs et infâmes travaux des galères, et en envoyèrent 250 à des commissaires, pour subir un jugement et un supplice au lieu d'une mort instantanée. Le reste fut dispersé dans les bois et les montagnes, où la plupart périrent de faim : les plus vigoureux seulement parvinrent à se sauver chez les Genevois et chez les Suisses. Dans une expédition entreprise au nom de la religion, les enfants et les vieillards furent massacrés sans pitié : parmi les femmes, les unes furent brûlées dans un grenier rempli de paille auquel d'Oppède ordonna de mettre le feu ; on ne fit périr les autres par la faim et par l'excès des mauvais traitements qu'après les avoir d'abord déshonorées. Les maisons furent détruites, les bois coupés, les arbres fruitiers arrachés. Cette destruction des hommes et des choses fut étendue à vingt-deux bourgades : on convertit en désert l'un des pays les plus peuplés et les plus fertiles de la France méridionale : des sauvages n'auraient pas mieux fait.

Quelques historiens prétendent que ces actes d'une froide et atroce cruauté inspirèrent des remords à François I^{er}. Si le fait est vrai, il ne les ressentit donc qu'au lit de la mort. En effet, par sa déclaration du 48 août 1545, il approuva l'exécution. Comme les cantons protestants de la Suisse intercédèrent auprès de lui en faveur des Vaudois qui avaient échappé, il répondit que les Vaudois avaient reçu le juste châtiment de leurs crimes, et que les Suisses n'avaient point à se mêler des affaires de son royaume. En 1546, quelques mois avant sa mort, il laissa les divers parlements rivaliser d'acharnement avec celui de Provence dans la poursuite des dissidents : le parlement de Paris fit saisir soixante réformés à Meaux, en condamna quatorze à être brûlés vifs, et quarante-six à subir diverses punitions plus ou moins rigoureuses. Au rapport des contemporains, la populace les suivit au lieu du supplice, « en criant comme forcenés : *O Salutaris hostia*, et *Salve, regina*. » D'autres religionnaires furent torturés et brûlés à Paris, à Sens, à Annonay, à Issoire, à Lyon : la plus illustre de ces victimes fut le grand cicéronien Etienne Dolet.

Nous avons fait connaître précédemment et l'assistance que Duchâtel essaya vainement de prêter à Dolet, et la réponse du courageux évêque au cardinal de Tournon. Ce mot résumé toute l'époque. L'esprit de l'Evangile n'avait pas entièrement abandonné le clergé de France ; mais une minorité respectable l'avait seule conservé, et se trouvait réduite aux sollicitations et aux remontrances. La majorité, possédée d'un fanatisme sanguinaire, agissait et entraînait le pouvoir dans la voie des persécutions. Le clergé vanta donc le massacre des Vaudois, renouvelé du massacre des Amalécites et des Philistins, et de tous les massacres de l'Ancien Testament. Quand

d'Oppède eut à s'en justifier quelque temps après, il commença son discours par ces paroles du Psalmiste : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta*. On torturait, on exploitait l'Écriture sainte pour tous les crimes. Mais la voix de l'indignation publique couvrit les éloges prodigués aux assassinats religieux.

Dans le tableau que nous avons présenté des commencements de la Réforme en France, nous avons trouvé incessamment un intérêt quelconque dominant et inspirant la conduite du pouvoir dans les affaires religieuses : nulle part la persécution n'est dégagée de motifs humains, ni le fanatisme pur dans son aveuglement. L'intérêt se montre plus clairement, plus grossièrement encore dans l'affaire des Vaudois. Le roi veut détruire des sectaires qu'il regarde comme dangereux au pouvoir absolu : il espère de plus racheter par leur supplice les peines de l'autre vie, qu'il a encourues par ses excès. Le clergé de Provence et le cardinal de Tournon écrasent les hommes qui, depuis plusieurs siècles, se sont affranchis de la hiérarchie de l'Eglise, et qui maintenant l'attaquent dans le principe même de son existence. De la Garde a pour but de se laver d'imputations capables de compromettre son avancement ou même sa sûreté ; d'Oppède satisfait son avidité et sa vengeance. Dans le parti catholique, il n'y a de conviction et d'enthousiasme véritable pour les anciennes croyances que chez le peuple. Parmi les réformés, il n'y a encore que des hommes sincères et passionnés pour la nouvelle foi, parce qu'il n'y a encore, dans les doctrines de Luther et de Calvin, que mort et confiscation à trouver. Quand la Réforme, par le nombre de ses sectateurs, pourra jouer un rôle politique, alors viendront les chefs, les habiles, qui se placeront derrière les hommes sincères et profondément religieux d'entre les réformés : comme le roi, le clergé, les magistrats, les capitaines se mettent maintenant derrière le peuple des catholiques et le poussent à tel ou tel acte, dont ils tirent tel ou tel avantage. L'examen des faits prouve la vérité de cet exposé. Cet exposé, à son tour, mérite toute attention, parce qu'il donne la seule explication véritable d'une partie importante de la période qui nous occupe, et de toute l'histoire de France pendant les guerres-vulgairement appelées de religion, où la religion servit d'instrument à la politique.

Etat de la Réforme à la fin de ce règne.

A la fin du règne de François I^{er}, la Réforme avait déjà pénétré et fait plus ou moins de progrès dans dix-sept provinces ou subdivisions de provinces, et dans trente-trois villes environ. Nous en donnerons ici le tableau :

Champagne. . Meaux, Bar-le-Duc, Châlons, Troyes, la Fère en Tardenois, Sens, Langres.

Ile-de-France. Paris, Senlis.
Normandie. . . Rouen.
Perche. Bellesme.
Orléanais. . . . Orléans, Blois.
Nivernais. . . . Corbigny.
Bourgogne. . . Mâcon, Beaune, Autun.
Berry. Bourges, Sancerre, Aubigny, Issoudun.
Anjou. Angers.
Poitou. Poitiers.
Auvergne. . . . Issoire.
Rouergue. . . . Quelques bourgades, mais pas de villes.
Agenois. . . . Agen, Villeneuve, Sainte-Foy, Tonneins.
Languedoc. . . Toulouse, Castres.
Vivarais. . . . Annonay.
Lyonnais. . . . Lyon.
Provence. . . . Mérindol et les villages voisins.

Dans cette énumération, nous ne comptons pas Metz et le pays Messin, parce qu'ils ne furent réunis à la France que sous le règne suivant.

Toute opinion gagne à la persécution, si elle devient l'objet des rigueurs du pouvoir dans le temps où elle excite la sympathie et l'enthousiasme des masses, et où elle se sent soutenue par l'opinion publique dans les pays voisins. Au milieu des supplices, la Réforme gagna chaque jour du terrain en France, depuis l'époque de sa naissance, en 1521, jusqu'à l'expédition contre les Vaudois, en 1543. Toutefois, jusqu'à cette dernière année, elle avait été timide et furtive; ses croyances et ses pratiques étaient restées individuelles, isolées. Les choses changèrent après le massacre des Vaudois. L'horreur fut générale, et une foule de conversions d'indignation augmenta le nombre des dissidents. Ils commencèrent alors à professer publiquement leur religion et à former des Eglises. On en trouve une première à Senlis en 1546. La même année, une autre fut érigée à Meaux sur le modèle de celle de Strasbourg : quatre cents réformés environ prirent pour ministre un ancien cardeur de laine, Pierre Leclerc; ils se réunissaient quelquefois au nombre de soixante chez Mangin, où ils entendaient le prêche et participaient au sacrement. Ainsi la Réforme prenait dès lors une consistance et une régularité qui présageaient d'une manière certaine les vastes accroissements où elle parvint sous le règne suivant.

A. POIRSON.

Errata. — Page 120, ligne 19, au lieu de 1579, lisez : 1576; — ligne 23, au lieu de 1578, lisez : 1574; — ligne 25, au lieu de six ans auparavant, lisez : deux ans.

(Suite du Sommaire.)

Questions et réponses.	18
Une chanson attribuée à Calvin. — Des chansons huguenotes en général.	<i>ibid.</i>
Renseignements sur le Psautier et la liturgie des Eglises réformées.	<i>ibid.</i>
Déclaration de guerre du duc Wolfgang à la cour de France, en 1569.	19
Renseignements sur Jean Welsh (ou Welsch), gendre de J. Knox.	<i>ibid.</i>
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	21
Coup d'œil sur les principes et les lois qui régissaient en France la question de la punition des hérétiques lorsque éclata la Réformation du XVI ^e siècle, par A. Muntz.	<i>ibid.</i>
Lettre inédite de Jacqueline d'Antremont, veuve de l'amiral Coligny, à François Hotman (1573).	28
La conférence théologique de Nîmes entre Daniel Chamier et le jésuite Coton (1600).	29
Lettre du prince de Condé et réponse du duc de Rohan (1628).	53
Journal manuscrit d'Anne de Chauffepié, à l'époque des dragonnades et du refuge (1685-88).	57
Deux lettres inédites de Jean Cavalier (1706-07).	68
Lettre inédite de Rapin-Thoyras à Le Duchat, sur Péliisson, son oncle (1722).	71
Dépêche de Saint-Florentin au duc de Choiseul sur la justice et l'humanité de Louis XIV à l'égard des condamnés pour cause de religion (1743).	77
Relevé général des persécutions exercées contre les protestants de France, depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la révolution française (1685-1789).	81
I. Assemblées religieuses surprises. — II. Prédicateurs exécutés. — III. Prédicateurs exécutés en effigie. — IV. Galériens pour cause de religion.	<i>ibid.</i>
NOTICES BIOGRAPHIQUES.	93
Augustin Marlorat, pasteur et martyr à Rouen (1561), par M. le pasteur Paumier père.	<i>ibid.</i>
MÉLANGES.	118
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots? — Le balcon d'où il aurait tiré existait-il en 1572? — Nouvelles lettres de MM. Aug. Bernard et A. Berty sur cette question, avec plans explicatifs.	<i>ibid.</i>
Une inscription commémorative de la révocation de l'Edit de Nantes a-t-elle existé sur l'arc de la porte Saint-Denis? Lettre de M. Ed. Fournier au <i>Courrier de Paris</i>	124
La musique du Psautier huguenot et celle de certains cantiques catholiques. Remarques sur le Calvinisme de Maimbourg.	130
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE.	134
Les diverses éditions du <i>Martyrologe</i> de Jean Crespin.	<i>ibid.</i>
La première édition de l' <i>Institution chrétienne</i> de Calvin.	137
BIBLIOGRAPHIE.	144
Journal inédit d'Arnaud d'Andilly (1614-1620). Particularités sur le siège de La Rochelle.	<i>ibid.</i>
Pièces et documents pour servir à l'histoire des colonies françaises dans la Hesse-Cassel, par Ch. de Rommel.	146
Précis de l'histoire de France pendant les temps modernes, par M. Auguste Poirson. 1 ^o Observations générales sur la religion et la Réforme. 2 ^o De la Réforme sous François I ^{er}	149

AVIS. — Ceux de MM. les Sociétaires qui n'ont pas encore réclamé leur exemplaire des *Mémoires de Jean Rou* au prix de faveur, sont priés de le faire sans délai.

L'AGENCE DE LA SOCIÉTÉ est confiée à M. *Emile COURTOIS*, à la LIBRAIRIE MEYRUEIS ET C^e, *rue de Rivoli, n° 174.*

C'est à lui personnellement qu'on doit s'adresser (et *directement*, autant que possible,) pour tout ce qui concerne les souscriptions et abonnements.

Il est chargé, dès à présent, d'opérer les recouvrements arriérés et ceux de l'année courante.

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. Avis, etc.	173
L'église de Villers-lès-Guise, en Picardie (1660?).	<i>ibid.</i>
Nouveaux renseignements sur la conversion des officiers de la marine du port de Brest, sous Louis XIV (1686-1688).	175
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	178
La confession de l'Eglise réformée française de Strasbourg , publiée par le ministre Jean Garnier (1549). Comm. par M. Ch. Schmidt.	<i>ibid.</i>
Projet de fondation d'une école de théologie à Londres pour les ministres réfugiés en Angleterre après la Saint-Barthélemy (1572-1574). Comm. par M. Fr. Waddington.	188
Les deux duchesses. Lettres de madame de Bouillon et de madame de la Trémoille (1621), par M. Paul Marchegay.	191
Dialogue entre deux drapiers de Saint-Nicaize sur les controverses prêchées par le P. Véron, en l'église de Notre-Dame de Rouen, le tout en langage de la Boise (1628?). Comm. par M. Alb. Réville.	207
Les professeurs de l'ancienne Académie de Montauban (1598-1685), par M. Michel Nicolas.	242
Journal manuscrit d'Anne de Chauffepié à l'époque des dragonnades et du refuge (1685-88). <i>Suite et fin.</i>	256
Services impayables d'un petit président d'Aubusson pour la conversion des religionnaires (1686). Comm. par M. Clavel.	268
Dépêche du chancelier Voysin à l'évêque de Gap , sur l'exécution rigoureuse des ordres du Roy contre les religionnaires (1713). Comm. par M. Ch. Charronnet.	269
Un galérien protestant obtenant la liberté... de servir dans les grands grenadiers du roi de Prusse. Dépêche du comte de Maurepas (1724). Comm. par M. L. du Clercq.	270
Une lettre oubliée de Jacques Saurin sur la prédication et la tolérance (1724). Comm. par M. L. Lacour.	271
MÉLANGES.	274
De l'enlèvement des enfants protestants après la révocation de l'Édit de Nantes , d'après les documents officiels (1685-1764), par M. Alph. Jobez.	<i>ibid.</i>
Un Traité à l'usage des victimes de la révocation de l'Édit de Nantes. — Faiblesse de ceux qui succombaient. — Violences des persécuteurs. — Louis XIV. — Bossuet (1687).	278
Sur le nom de « Huguenots, » d'après l'ouvrage de M. le professeur Soldan : <i>Histoire du Protestantisme en France, jusqu'à la mort de Charles IX.</i> Leipsick, 1855. Par M. Ernest Albaric.	287
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE.	295
La persécution de l'Eglise de Metz décrite par le sieur Jean Olry, cy-devant avocat au parlement et notaire royal en ladite ville. Hanau, 1690.	<i>ibid.</i>
BIBLIOGRAPHIE.	315
L'Eglise sous la croix pendant la domination espagnole, chronique de l'Eglise réformée de Lille , par M. Ch.-L. Frossard.	<i>ibid.</i>
Les Tragiques , par Th. AGRIPPA D'AUBIGNÉ. Edition nouvelle donnée par M. Lud. Lalanne.	317
Tome VII de la France protestante , 1 ^{re} partie. Table des articles.	335
Mémoires inédits et Opuscules de Jean Rou , publiés par Fr. Waddington. <i>Testimonia.</i>	331

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS. —
AVIS DIVERS, ETC.

L'Eglise de Villers-lès-Guise, en Picardie (1660?).

*A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme
français.*

Quincy-Ségy (Seine-et-Marne), 31 déc. 1856.

Monsieur le Président,

Vous trouverez ci-dessous quelques détails sur l'intéressant opuscule que vous m'avez signalé, et que son possesseur, M. Edouard Piette, de Vervins, a bien voulu me communiquer.

En voici le titre : *Lettre à Messieurs de la R. P. R. du préche de Villers-lès-Guise. — A Laon, par Agrand Rennesson, imprimeur du roy et de Monseïg. l'éminent card. d'Estrées, évêque-duc de Laon, — sans date.* Le nom de l'auteur ne se trouve qu'au bas de la lettre : *Charles Bénigne Hervé, prêtre.*

Cette publication de 431 pages in-42, ne peut remonter au delà de 1674, époque à laquelle César d'Estrées (1) fut fait cardinal par Clément X (Ladvoat, *Dictionn. historiq.*); par conséquent, et c'est là un fait qui nous est révélé par cette lettre, malgré l'émigration qui suivit l'arrêt du 22 septembre 1664 interdisant l'exercice dans les lieux de Landouzy, Gerçis, Fontaine-lès-Vervins, Lemé (rue des Boheims) (2), et Leval (3), le

(1) C'est à lui et à Camille de Neuville, prieur de l'abbaye de Taigny, que les protestants de la Thiérache durent l'arrêt de 1664, dont il va être question.

(2) Tous les auteurs, jusqu'à MM. Drion et Haag, ont vu là deux lieux de culte. C'est sans doute une erreur. Le temple actuel de Lemé, situé non loin de l'ancien, se trouve encore dans la rue de Bohain.

(3) Les historiens disent aussi : Val, Vals et Lavalle. Toutes mes recherches pour découvrir ce lieu où les réformés de Guise allaient au temple sont jusqu'ici restées infructueuses. Peut-être faudrait-il penser à la vallée aux Bleds, à deux lieues de Guise, où il se trouve d'anciennes familles protestantes. Je n'ai pu retrouver non plus Moulin, Moulins, encore Eglise de Guise. Le temple de Vals fut rasé en 1684, en même temps que celui de Crupier, sans doute Crupiller.

culte protestant continua d'être célébré dans le Vervinois au moins jusqu'en 1674, et peut-être jusqu'à la Révocation.

Le même arrêt ordonnait la démolition du temple de Gercis. L'Eglise de ce lieu était nombreuse, dès lors une foule de gens ne surent où aller prier Dieu. « Mais ils se recueillirent enfin dans les maisons de deux gentilshommes qui se trouvèrent en état de leur donner un lieu de retraite. L'un fut le seigneur du Vez (4), qui acheta la terre de Villé, proche de Guise, et qui des matériaux même du temple de Gercis fit bâtir un lieu où l'Eglise se put assembler... Villé était un lieu où l'exercice n'avait jamais été établi; néanmoins on l'y laissa établir sans opposition. » (Benoist, t. III, p. 593.)

Villers était donc le dernier asile, le rempart de l'hérésie dans cette contrée doublement favorisée, car tandis qu'ailleurs les dragons fonctionnaient, on se contenta d'y envoyer un convertisseur, qui n'y fit, dit-il, qu'une courte mission : c'est notre Bénigne Hervé.

Sa mission touchant à sa fin, et les pasteurs et anciens ayant refusé la dispute qu'il leur avait offerte, dit-il, mais ayant déclaré qu'ils ne manqueraient pas de répondre aux arguments qu'il leur laisserait par écrit, le convertisseur prend la plume, promettant aux protestants qu'il les traitera avec le même respect dont il ne s'est pas écarté dans sa prédication. — Sa controverse, dépourvue d'invectives, est réellement d'un homme habile; voulant battre les hérétiques avec leurs propres armes, il ne s'appuie que sur les saintes Ecritures et sur les Pères des cinq premiers siècles, tirant de tout cela des arguments parfois très justes contre la confession de 1559, principalement quand il analyse certains passages bibliques dont elle prétend, à tort, renfermer la substance. Mais sa discussion devient puérile quand il prétend prouver que l'Eglise protestante n'est pas la véritable Eglise; 1° parce qu'elle manque de l'unité de la foi; 2° parce qu'elle manque de la sainteté des mœurs; 3° parce qu'elle n'est ni apostolique, ni ancienne; 4° parce qu'elle ne se trouve point, ni même aucun de ses articles, dans l'Ecriture sainte; 5° parce qu'elle n'enseigne pas la doctrine des apôtres et des saints Pères des premiers siècles.

Tel est le plan de la première partie. — La seconde traite de la présence réelle dans l'Eucharistie, de la communion sous une seule espèce, du sacrifice de la messe, de la confession et du purgatoire.

La page 127 nous apprend que plusieurs protestants s'étaient laissés

(4) Josué du Vez, sieur de Missy, commissaire du roi pour rechercher les contraventions à l'Edit de Nantes dans la généralité de Soissons, avec Jean de Proisy, seigneur de Mauregny, qui abjura peu après 1661, et Benjamin Robert d'Ully, vicomte de Novion, dont le cadavre fut livré à la justice de Coucy par les moines de Prémontré, jeté dans un égout pendant le procès, puis traîné sur la claie.

prendre dans les filets de la dialectique du convertisseur (ou s'étaient laissé gagner par les *secours* qu'on accordait alors, sur la caisse de Pellisson, à tous ceux qui abandonnaient l'erreur); quoi qu'il en soit, plusieurs avaient abjuré, ce que le missionnaire fait sonner bien haut, en invitant leurs frères à suivre un si bel exemple. Puis pour achever de porter la conviction dans les cœurs, il évoque les hérétiques du fond des enfers, les sommant de raconter à leurs enfants tous les tourments qu'ils endurent et dont on ne peut se garantir qu'en rentrant dans le giron de la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine.

Ainsi s'éteignit le protestantisme à Villers et dans bien des villages voisins. Peut-être vous adresserai-je un jour une notice sur les Eglises de la province de Thiérache, autrefois nombreuses, et singulièrement réduites par la Révocation, « ce crime qui dura trente années, » et dont les suites nous affligent encore aujourd'hui.

Veuillez agréer, etc.

O. DOUEN.

Nouveaux renseignements sur la conversion des officiers de la marine du port de Brest sous Louis XIV (1686-1688).

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Nantes, le 24 août 1857.

Monsieur le Président,

Permettez-moi de compléter les renseignements que je vous avais adressés au sujet de la conversion des officiers protestants de la marine, et que vous aviez bien voulu insérer dans le tome III du *Bulletin*, pages 474 et 475. Il y était question des succès obtenus par l'éloquence de M. l'intendant, secondée par celle des RR. PP. jésuites, et aussi un peu de cette opiniâtreté huguenote, si obstinée qu'elle osait résister aux menaces comme aux promesses du *grand Roi*.

Un officier entre autres, Dobré de Robigny, semblait craindre beaucoup moins le déplaisir de Louis XIV que celui de Dieu. C'était en vain qu'on lui avait successivement fait entrevoir un grade supérieur ou la prison. Résista-t-il toujours? je l'ignore; mais dans tous les cas, il le fit pendant longtemps, et avec un grand courage.

La dernière dépêche que je vous ai communiquée nous le montrait, à la date du 21 décembre 1685, aussi peu converti que le premier jour. On l'avait mis en prison au château de Brest, mais sans plus de succès, comme le prouvent les dépêches échangées entre l'intendant Desclouzeaux et le ministre Seignelay, ainsi qu'il suit :

Desclouseaux à Seignelay.

Du 13 mai 1686.

Mgr ordonnera, s'il lui plaît, ce qui sera fait pour la subsistance de Dobré de Robigny, enseigne de vaisseau, qui est au château par ordre du roy, et toujours opiniâtre et ne veut point de conversion...

Seignelay à Desclouseaux.

Du 26 mai 1686.

..... A l'égard du sieur Dobré de Robigny, vous pouvez lui faire donner quinze sous par jour pour sa subsistance...

On le voit, S. M. ne se montrait pas très généreuse envers ses pensionnaires. Mais, qui sait ? il y avait peut-être encore là une intention pieuse ; un peu de privation ne pouvait que les préparer efficacement à se convertir. Cependant deux ans de ce régime n'avaient pas triomphé, même des jésuites aidant, de la fermeté de ce courageux confesseur. Desclouseaux sera forcé de l'avouer à Seignelay :

Desclouseaux à Seignelay.

Du 1686.

Suivant ce que Mgr m'a fait l'honneur de m'écrire par sa lettre du 20 de ce mois, j'ai passé une partie de la matinée au château de cette ville avec le sieur de Vaussaye, en présence du sieur de Centre, lieutenant du roi, et, après l'avoir examiné, sans trouver beaucoup de différence de la situation où est présentement son esprit à celle où il était lorsqu'il est venu en cette ville, il m'a dit positivement qu'il ne se connaissait plus, et qu'il voyait bien qu'il a été fou, qu'il a pensé être le plus méchant homme du monde en se faisant prêtre, et qu'il l'aurait assurément été si le canonicat qui lui avait été promis n'avait pas manqué. Mais que, grâce à Dieu, il avait reconnu le déplorable état où il était ; que le 5 juillet dernier, étant en prière, il faisait réflexion sur la bonté que le roi avait eue de ne le point faire punir, parce que son crime était très grand ; qu'il priait Dieu pour S. M., et qu'ayant plusieurs fois senti une ardeur de tendresse extraordinaire et avait demandé à Dieu la continuation ; qu'au moment qu'il en parlait il souffrirait le feu, et qu'ayant présentement toutes les lumières qui sont nécessaires pour la religion C., A. et R., il confessait que nous sommes les plus heureux de tous les hommes

de croire ce que nous ne voyons pas, et que le bon Dieu a beaucoup opéré en lui, l'ayant regardé comme saint Thomas; qu'enfin il voyait clair, et qu'il était présentement capable de convertir les plus opiniâtres calvinistes. Il demande que, pour mieux connaître la sincérité de son cœur, les lumières qu'il a, qu'on lui donne un habile religieux qui sait la religion et qui ait le cœur bon, non pas pour se disputer, mais pour lui mieux faire connaître ce qu'il sait et les lumières qu'il a. Je le verrai de temps en temps, puisque Mgr le trouve à propos, et je connaîtrai si la situation de son esprit est toujours semblable; et s'il continue de la manière qu'il m'a paru, je crois qu'il serait à propos de lui faire voir en ma présence et de quelque habile docteur le sieur Dobré de Robigny, huguenot qui est toujours dans ledit château fort opiniâtre. Il serait aussi nécessaire de lui faire voir quelque habile homme pour connaître si effectivement il réussirait à la conversion. En nous séparant, il m'a demandé, au nom de Dieu, de prier pour lui à la messe et devant le saint sacrement.

Desclouseaux à Seignelay.

Du 25 nov. 1686.

Je verrai quelquefois le sieur de Vaussaye, et j'observerai ce que Mgr m'ordonne sur la situation de son esprit, et il ne m'a pas paru qu'il ait envie d'aller à La Rochelle que pour faire connaître au peuple l'aveuglement où il était, et cependant il voudrait bien se réconcilier avec l'Eglise, étant excommunié; c'est présentement la permission qu'il demande...

Desclouseaux à Seignelay.

Du 16 déc. 1686.

M. l'évêque de Léon était ici jeudi dernier. Je le menai au château de cette ville, et lui fis voir le sieur de Vaussaye et le sieur Dobré de Robigny. Le sieur de Vaussaye lui demanda de se réconcilier à l'Eglise, étant excommunié, et le sieur Dobré parut toujours fort opiniâtre. M. l'évêque a dû en écrire à Mgr.

Desclouseaux à Seignelay.

Du 26 mars 1688.

J'ai remis hier à M. de Centré la lettre de S. M. pour mettre en liberté le *sieur de Vaussaye*, auquel je fis connaître qu'elle ne lui

accorde cette grâce que parce qu'elle attend qu'il sera plus sage à l'avenir, et qu'il donnera des marques d'une meilleure conduite et réparera le scandale qu'il a voulu faire; c'est ce qu'il m'a promis, et, en apparence, il est parfaitement converti, communiant fréquemment et donnant des marques de sa piété. Il a une incommodité très grande dont il a donné avis à Mgr et ce qu'il m'a dit, sur quoi il attendra l'honneur de sa réponse.

J'ai mené en même temps au château le père Rolland, jésuite, recteur du séminaire, et, après une longue conférence qu'il eut avec le *sieur Dobré de Robigny*, qui parut toujours fort attaché dans ses sentiments, je lui fis connaître qu'il ne devait point s'attendre de sortir de prison qu'il n'eût fait abjuration. Je continuerai à lui faire voir ce religieux le plus souvent qu'il se pourra.

C'est avec un vrai regret, que vos lecteurs partageront peut-être, que je n'ai plus trouvé trace, après cette date, dans la correspondance du ministre et de l'intendant, de cet officier si énergiquement attaché à sa foi. Que ne pouvait-on pas entreprendre avec des hommes d'une pareille trempe, et portant si haut le sentiment du devoir et le respect de la conscience!

Agréé, etc.

B. VAURIGAUD.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

LA CONFESSION DE FOI DE L'ÉGL. RÉF. FRANÇ. DE STRASBOURG

PUBLIÉE PAR LE MINISTRE JEAN GARNIER.

1549.

Les nombreux réformés français qui, dans le cours du XVI^e siècle, se sont réfugiés à Strasbourg, ont eu en cette ville une Eglise dont l'histoire n'est pas sans offrir un grand intérêt. Florissante d'abord sous la direction de Calvin, de Garnier, d'Olbrac, protégée par l'hospitalité du magistrat et par l'amitié de Bucer et de Jean Sturm, elle finit par être supprimée lorsque la fougue des théologiens luthériens eut réussi à bannir de Strasbourg la tolérance et le calvinisme.

Dès que j'aurai pu me procurer quelques documents qui se trouvent en Suisse, je me propose de faire un travail sur l'histoire de cette Eglise ré-

fugée et de l'offrir au *Bulletin*. Pour le moment, je me borne à donner connaissance aux amateurs de notre ancienne littérature protestante, d'un petit livre, devenu fort rare, intitulé :

Brieue et claire

CONFESSION DE

LA FOY CHRESTIENNE,

contenant cent articles, selon l'ordre

du Symbole des Apostres, faite et

déclarée en l'Eglise Française

de Strasbourg, par Ian

Garnier.

Le catalogue de la vente de M. de Monmerqué mentionne (n° 460) une édition de 1552, s. l., petit in-8°, caractères et marque de Nicole Paris, qui a imprimé à Troyes et à Larrivou. J'ai devant moi l'édition, « revue et de nouveau corrigée, » publiée en 1555, chez P. Jacques Poullain et René Houdouyn, petit in-8°.

Jean Garnier, d'Avignon, succéda, dans les fonctions de ministre de l'Eglise française de Strasbourg, à Pierre Bruly, brûlé vif à Tournay, le 49 février 1545. Garnier, d'abord adversaire véhément de la Réforme, était devenu un de ses plus zélés défenseurs ; savant et pieux, il était estimé de Bucer, de Bullinger, de Calvin, de Farel. En 1549, l'introduction de l'Interim à Strasbourg, l'engagea à quitter cette ville. Quand l'Eglise fut redevenue libre, en 1552, il revint, mais trouva de nombreuses difficultés, non-seulement de la part des théologiens luthériens, mais de quelques membres même de son Eglise, gênés par la sévère discipline qu'il voulait maintenir. Il quitta Strasbourg une seconde fois, en 1555 ; pendant quelque temps il s'occupa de l'éducation de quelques jeunes gens, probablement à la cour du landgrave de Hesse ; il fut nommé professeur de théologie à Marbourg, et débuta par un discours sur l'épître aux Hébreux. Appelé en 1562 comme prédicateur de la cour à Cassel, il revint en 1569 à Strasbourg, pour exercer le saint ministère auprès de ses compatriotes réfugiés, auxquels le magistrat avait accordé de s'assembler pour leur culte dans une maison particulière. Garnier mourut à Cassel, le 6 janvier 1574.

C'est en 1549 que Garnier publia le petit livre dont nous avons donné le titre ; en rendant compte de la doctrine qu'il prêchait dans son Eglise, Garnier voulait justifier son refus de se soumettre aux conditions de l'Interim. Les cent articles de sa confession de foi sont en général entièrement con-

formes aux croyances des Eglises réformées; il sont précédés et suivis de deux morceaux adressés à son troupeau, et qui nous paraissent dignes d'être reproduits comme monuments de la foi de nos pères.

CH. SCHMIDT.

Jan Garnier, serviteur de Jésus-Christ en son Evangile, à toute la petite Eglise françoise de Strasbourg, assemblée pour l'Evangile, au nom de Jésus-Christ : grâce, paix et miséricorde du Père par Jésus-Christ nostre Seigneur, seul sauveur et rédempteur en la vertu du Saint-Esprit, vous soit donnée et augmentée éternellement. Amen.

Quand je considère les claires lumières, grans engins et subtils esprits que le Seigneur, en nostre temps, a mis et dressé en son Eglise (très chers frères et bien-aimez en Jésus-Christ), lesquels ne cessent nuit et jour d'avancer la gloire de Dieu et promouvoir le royaume de Jésus-Christ son Fils, tant par leurs parolles que escrits; desquels je ne suis pas digne d'estre disciple; j'ay honte et crain estre jugé téméraire de mettre la main à la plume après eux, et singulièrement pour traiter choses tant petites et communes, lesquelles ils ont traitées au catéchisme du commencement. Mais vostre saint désir et de plusieurs autres bons frères, lesquels ayans ouy en public la lecture et déclaration de ce petit traité, instamment demandent en estre participans, m'a incité, voire contraint à ce faire, ensemble le grand désir que j'ay de l'avancement de la gloire de Dieu et du salut de tous nos frères; sçachant que Dieu veut tout le monde venir à la cognoissance de la vérité, et par ce moyen estre tous sauvez. Je sçay aussi que pour l'édifice du tabernacle du Seigneur, fait par Moyse, un chacun portoit ce qu'il avoit : les uns de l'or, de l'argent; les autres des pierres précieuses; les autres de toilles, des peaux de chèvres et de boucs; les autres du bois et pierres communes, et le tout estoit mis en œuvre. Ainsi estimé-je, pour l'édifice de ceste maison du Seigneur qui est son Eglise, un chacun pouvoir et devoir porter ce qu'il a; les uns plus, les autres moins, selon ses talents que le Seigneur de la maison leur a donnés. Je me contenteray porter des petites pierres communes pour cest édifice, et j'espère que les maistres ouvriers ne rejetteront point mon service ne mes petites pierres, supposé qu'elles soyent conduisantes à l'édifice (ainsi que

j'espère qu'elles seront, Dieu aidant). La povre femme vefve, qui n'a mis au tronc que deux petites pièces d'argent, n'as pas esté rejetée ne méprisée du Seigneur, ains en a raporté aussi grande louange que les grands et riches qui avoyent mis et donné beaucoup plus qu'elle. Tout cela bien considéré m'a ému de divulguer et mettre en avant ce petit traité en ce temps-ci singulièrement, auquel le Seigneur a le crible en ses mains pour cribler, examiner et repurger son Eglise, auquel aussi seroit merveilleusement bon (à mon avis) que la foy d'un chacun fust connue, et singulièrement de ceux qui font profession de l'Evangile pour endoctriner les autres, comme sont docteurs et ministres de la Parolle, à ce que les faux prophètes et hypocrites qui baissent les espauls et tendent les oreilles aux fausses doctrines papistiques de l'Antechrist fussent connus, chassez et déjettez d'entre les bons et fidelles. Pour ceste cause suis-je content que ma foy, en laquelle je veux vivre et mourir par la grâce du Seigneur, soit connue de tout le monde. Voire en ce temps-ci auquel le diable semble estre délié, le monde forcené et l'Antechrist enragé pour ruiner et détruire l'Eglise de Dieu et sa Parolle.

Or ce petit traité auroit bon besoin d'un second, qui donnast la raison de ce que cestui-ci confesse, car autre chose est confesser la foy, et autre de donner raison de la foy. Confesser la foy, c'est purement, simplement et clairement dire et confesser de cœur et de bouche ou par escrit ce qu'on croit de Dieu et de sa Parolle. Mais donner raison de la foy, c'est prouver et appertement monstrar par texte de l'Ecriture sainte et raisons manifestes fondées en icelle, ce qu'on croit et pourquoy on le croit, comme aussi le commande l'apostre saint Pierre. Ce que j'ay fait ces jours passez, le temps des foires (comme avez ouy et entendu), en preschant et déclarant ceste confession par articles, pour donner quelque petit goust de l'Evangile aux estrangers qui estoyent ici venus, et leur faire entendre quelle est nostre foy et religion en laquelle voulons vivre et mourir, et que nous ne sommes point hérétiques, sédicieux ne blasphémateurs de Dieu (ainsi que plusieurs estiment), ains fidelles et vrais chrestiens, ayans et recevans un seul Jésus-Christ pour nostre Seigneur seul Sauveur, médiateur et advocat, croyant et espérant en luy seul, et non en autre quelconque, par lequel aussi nous voulons exposer non-seulement nos biens externes, mais aussi le corps jusques à la dernière goutte de nostre sang s'il en est besoin. Sçachant que

quiconque perdra sa vie pour l'amour de luy, qu'il la trouvera, et qui la voudra garder en le renonçant, il la perdra éternellement. C'a esté mon but et ma principale fin tout ce temps-là, auquel n'ay pas eu (ny ay encor pour le présent) le loisir de rédiger et mettre par escrit toutes les probations, argumens, et raisons desquelles j'ay usé tant des Escritures saintes que des anciens Pères, pour donner raison de ma foy et monstrar la vérité des articles d'icelles ici contenus. Mais si le Seigneur nous donne une bonne paix, et nous referme encore en ce lieu (ainsi que j'espère qu'il fera par sa miséricorde, combien que ne l'ayons pas mérité), je promets vous donner le second traité correspondant à cestui-ci, auquel je donneray la raison de ma foy comme en cestui-ci je la confesse, et monstrey (avec l'aide du Seigneur) la vérité de tous ces articles, qui sont en nombre cent, tant par la Parolle du Seigneur que par les escrits des anciens Pères, selon ma petite faculté et la grâce que le Seigneur me donnera, et lors me contenteray avoir vescu au monde (1). Cependant, très chers frères, je vous prie recevoir et prendre en gré ce petit don et présent de la main de vostre loyale frère et fidelle ami, en espérance d'en recevoir un plus grand. Je vous assure que la seule Parolle du Seigneur est le beau et spacieux jardin de plaisance, dedens lequel m'ébattant et pourmenant, j'ay cueilli ces belles fleurs odoriférantes et fait ce beau chapeau de triomphe pour mettre sur la teste des vrais fidelles chrestiens (tels que vous estes), et n'ay rien prins dedens la cloaque, sentine, bourbe, puantise, infection et latrine de l'Intérim, ny en autres semblables doctrines papistiques antichrestiennes et inventions humaines; car de telles bourbes, infections et ordures ne sortent point telles fleurs : ains plustost espines et chardons pour paistre et couronner les asnes de l'Antechrist. Je puis hardiment dire qu'il n'y a rien en ce petit traité que je ne puisse monstrey et prouver par la Parolle du Seigneur, laquelle j'ay suivy, et non point les diverses opinions des hommes; car je n'ay point juré en la parolle d'homme quel-

(1) Ce second traité fust fait piéça, si Satan ne m'eust empesché par ses membres. Certes Alexandre le forger, avec ses compagnons, m'a fort empesché et fait beaucoup de maux; le Seigneur leur vueille rendre selon leurs œuvres : car comme Jannes et Jambres résistoyent à Moïse, ainsi les malins aujourd'hui résistent à la vérité, comme très bien monstre le S. apostre Paul en la 2^e à Tim. III et IV. Je prie ce bon Dieu et Père leur pardonner et les amener à vraye pénitence, voire s'ils sont du nombre de ses élus, ou les abismer et confondre bientost s'ils sont du nombre des réprouvez, afin que puissions vivre en paix, et servir à ce grand Dieu, tant de corps que d'esprit, par Jésus-Christ nostre Seigneur et seul Sauveur. Amen.

conque, sinon que en celle de Jésus-Christ sur laquelle ma foy est fondée, et non point sur l'opinion des hommes, pource ay-je parlé ici et escrit librement ce que je sen en mon cœur sans avoir égard à autre qu'à mon seul Seigneur et maistre Jésus-Christ. Ceci pourra servir à tout le moins d'un patron et formulaire de confession de foy à tous ceux qui se voudront déclarer estre du nombre de nostre assemblée, ensuyvant la coustume sainte et louable de ceste petite Eglise, que tous ceux et celles qui veulent participer ou communiquer avec nous en la sainte table du Seigneur, premièrement doivent publiquement faire confession de leur foy, c'est-à-dire déclarer devant l'assemblée la foy et cognoissance que le Seigneur leur a donné de sa Parolle et de l'Evangile de son Fils Jésus-Christ à ce qu'ils soient cognus et manifestez à toute la congrégation, estre du nombre des fidelles et vrais membres de Christ, dignes de participer aux dons, grâces et bénéfices du Seigneur avec les frères. Comme aussi jadis sous la loy, tous les estrangers qui vouloyent communiquer ou participer en l'agneau paschal avec le peuple d'Israël, devoient premièrement renoncer à toute idolâtrie, recevoir la circoncision et faire profession de toute la loy et religion du Seigneur donnée par Moyse, promettant vivre et cheminer tous les jours de leur vie selon icelle, et par ce moyen estoient admis à la Pasque pour manger et communier avec les autres, autrement non, ainsi qu'il est escrit au livre de la Loy. Certes, plus est participer en la sainte table du Seigneur (c'est-à-dire au saint sacrement de la Cène) qu'à l'agneau paschal, d'autant que la clarté est plus que l'ombre, et la vérité plus que la figure ; car la loi n'estoit que l'ombre et figure de la vérité, laquelle nous avons à présent. Si donc sous l'ombre et figure estoit gardée et observée une telle discipline en l'Eglise du Seigneur entre les fidelles, combien plus doit estre observée sous la vérité en la bergerie de Jésus-Christ, qui est son Eglise ; lequel commande aux pasteurs d'icelle de cognoistre les brebis nommément par leur nom, et diligemment considérer leur estat, de peur de donner le pain des enfants aux chiens et les perles aux pourceaux. Comme donc Moyse, serviteur de Dieu, n'admettoit à la Pasque aucuns estrangers, si premièrement ils ne déclaroyent leur foy, aussi le bon et fidelle pasteur ecclésiastique ne doit admettre (selon mon avis, sauf tousjours meilleur jugement) à la sainte table aucuns estrangers, la foy desquels luy est incogne ; ains tascher premièrement cognoistre leur foy et religion, à tout le moins en son

privé et particulier, si ne peut en public devant l'Eglise, à ce qu'il puisse testifier de leur foy devant les frères, et par ce moyen les admettre avec les autres. Ceste police et discipline louable a esté gardée et observée en ceste nostre petite Eglise (comme sçavez) depuis le commencement jusques à ce jourd'hui : le Seigneur face par sa grâce qu'elle puisse durer longuement, à la louange de son nom; car par icelle plusieurs ignorans sont enseignez et endoctrinez aux rudimens de la foy chrestienne, et la cognoissance leur est tousjours augmentée, et n'y a celuy de nous qui n'en rapporte grand profit. A cela donc pourra bien servir ce petit traité d'un patron et formulaire (comme dit est) pour les petits, simples et ignorans, lesquels pourront prendre ce que bon leur semblera et laisser le reste pour éviter prolixité, pour ce l'ay-je aussi divisé et distingué par articles.

Au reste, ceste confession est divisée en quatre poincts principaux : au premier je monstre ce que je croy de la sainte Trinité, singulièrement du Père éternel et des choses par luy faites, de la première création de l'homme et du trébuchement d'icelui; au second, ce que je croy du Fils qui est la seconde personne, et des choses par luy faites, singulièrement de la réparation et restauration de l'homme; au troisième, ce que je croy du Saint-Esprit qui est la troisième personne de la sainte Trinité, par lequel l'homme (fait par le Père et refait ou restauré par le Fils) est maintenu et entretenu en son entier; au quatriesme, ce que je croy de la sainte Eglise catholique et des choses concernantes icelle. Cela fait, je monstre et déclare les grans fruits procédans et provenans d'icelle foy, qui sont en nombre trois principaux qui comprennent tous les autres, comme verrez vers la fin; et le tout est fait et demené selon l'ordre du symbole, qu'on appelle communément des apostres, lequel a esté receu de tous temps sans aucune contradiction en l'Eglise catholique. Et ne faut qu'aucun soit émerveillé si je multiplie ces articles jusques à cent, combien que le Symbole n'en ait que douze; car un chacun des douze en contient bien encores autres douze et davantage. Faites donc, ô mes très chers frères, comme les mouches à miel, lesquelles de toutes fleurs font leur profit; par ce moyen vous augmenterez de plus en plus en la foy et cognoissance du Seigneur, et en charité et dilection vers vostre prochain, c'est le tout de l'homme. En cela pend toute la loy et les prophètes. Or je prie ce bon Dieu et Père céleste, qui vous a délivrez de la tyrannie de l'Antechrist et retirez hors des ténèbres

d'erreur et ignorance, ouvrant vos yeux intérieurs, soy déclarant à vous par son Évangile, luy plaise augmenter tousjours ses dons, grâces et bénédictions en vous, vous conserver, diriger et conduire par son Saint-Esprit jusques en la vie éternelle, au nom de son Fils Jésus-Christ nostre Seigneur et seul Sauveur. Amen.

De Strasbourg, ce 24 de juillet 1549. (*Suivent les cent articles.*)

CONCLUSION.

Voylà, mes très chers et bien-aimez frères en Jésus-Christ, en somme la foy et cognoissance des mystères que le Seigneur m'a donné et communiqué par sa grâce et miséricorde, à moy indigne et povre pécheur, qui n'avoie pas mérité tant de bien envers luy; ains plustost son ire et jugement; et pource je cognoi et confesse le tout estre proeedé de luy, auquel seul je ren grâces éternelles, lequel aussi je prie au nom de son Fils Jésus-Christ nostre Seigneur me vouloir conserver et entretenir par son Saint-Esprit en ceste foy jusques à la fin, et me donner grâce, vertu et puissance de la pouvoir confesser de cœur et de bouche, tant devant fidelles qu'infidelles, tyrans et bourreaux de l'Antechrist, et icelle maintenir jusques à la dernière goutte de mon sang; je désire grandement de vivre et mourir en eeste foy, sachant et estant bien assuré qu'elle a pour son fondement la seule Parolle du Seigneur, et qu'en icelle ont vescu et sont morts tous les saints Pères, patriarches, prophètes et apôtres de Jésus-Christ. C'est la vraye cognoissance du Seigneur, en laquelle gist et consiste la béatitude et félicité de l'homme, comme dit Christ en l'Évangile; eeste est la vie éternelle (ô Père) qu'on te cognoisse seul vray Dieu Dieu et celui que tu as envoyé Jésus-Christ. Ceste est la doctrine vieille et ancienne, maintenant renouvelée et révélée par le Saint-Esprit, laquelle de nostre temps a esté ressuscitée, et comme du plus profond des abismes nous a esté restituée par la grâce et miséricorde du Seigneur, et par le ministère des bons docteurs, vrais et fidelles ministres d'icelle. C'est la vérité cachée, laquelle avoit esté ensevelie et couverte par l'Antechrist de Rome et par ses faux prophètes depuis cinq cens ans ou environ; lesquels, au lieu d'icelle, avoient avancé leurs songes et rêveries, les traditions humaines et autres doctrines semblables, frivoles, vaines et inutiles, au grand déshonneur de Dieu, à l'escandale des fidelles et à la ruine de toute

l'Eglise de Jésus-Christ; comme aussi font encor aujourd'hui en plusieurs lieux parmi le monde, persécutant ceste sainte doctrine évangélique en toutes parts et par tous moyens. Taschant aussi de la rensevelir, cacher, couvrir, et totalement exterminer; mais ils périront tous en la poursuite, et la parolle de l'Evangile demeurera éternellement; car ainsi l'a promis celui qui est seul véritable et ne peut mentir, et plustost le ciel et la terre passeroient que ses promesses ne fussent accomplies. Parquoy heureux celui qui persévérera jusques à la fin en ceste doctrine, car il sera participant de toutes les promesses de Dieu, et par le contraire mal heureux quiconque la contemnera, méprisera ou rejetera; car l'ire de Dieu demeure sur luy. Qui croit en moi (dit Christ) il ne sera point condamné, mais qui ne croit point il est desja condamné, sa part et portion sera avec les hypocrites pervers et meschans en la géhenne du feu éternel.

Cependant je rejete toujours la doctrine de l'Intérim avec lequel je ne veux avoir part ne portion, et aussi renonce à toute la doctrine de l'Antechrist de Rome, à toute idolâtrie, factions humaines, erreurs et superstitions papistiques, ausquelles j'ay esté quelque temps plongé (à mon grand dommage) jusques oreilles, pour le passé : m'abusant après les créatures, laissant mon Créateur, persécutant (voire jusques à la mort) ceux qui enseignoyent ce mesme que maintenant je croy et confesse.

Mais j'ai obtenu ¹¹⁶miséricorde du Seigneur, pource que je l'ay fait par ignorance, en mon incrédulité, ainsi que plusieurs font encor aujourd'hui parmi le monde, estans menez et conduis d'un fol et indiscret zèle : lesquels en accusant, persécutant, et faisant mourir les fidelles et vrais membres de Jésus-Christ (qui ne cherchent que l'honneur du Seigneur et le salut de tout le monde), pensent faire chose agréable à Dieu, et luy offrir grands sacrifices : lesquels je prie n'estre point si précipitans et légers en jugement, mais de plus près examiner, et un peu mieux éplucher la chose avant que rien entreprendre : à fin qu'ils ne soyent un jour contraints de dire et confesser ce que maintenant je confesse de moy-mesme, avoir lourdement erré et péché (pensant bien faire toutes fois) en persécutant mon bon Seigneur maistre et seul Sauveur Jésus-Christ. Car ce que j'ay fait à ses membres et fidelles (lesquels pour lors j'estimoye hérétiques, sédicioux et blasphémateurs de Dieu et de sa Parolle quand ils étoient amateurs d'icelle) je l'estime avoir fait à luy-mesme, car il dit en

l'Evangile que ce qu'on fait à ceux qui croient en luy, l'estime estre fait à soy-mesme, soit bien, soit mal. Ce qu'il a puis après confirmé parlant à Paul, qui persécutoit son Eglise après son ascension.

Moy donques cognoissant les grands erreurs, abus et superstitions ausquelles j'ay esté plongé par ci-devant, maintenant je renonce à toutes idolâtries et fausses doctrines, qui sont contraires et contrevenantes à la doctrine de mon maistre Jésus-Christ, qui est la sainte et pure Parolle de Dieu, contenue aux livres canoniques du vieil et nouveau Testament, révélée par le Saint-Esprit : laquelle je pren pour ma guide et conduite, pour me diriger et conduire en ceste vie mortelle, comme la colonne du feu conduisoit les enfans d'Israël par le désert, jusques en la terre promise et désirable : ce sera la lanterne à mes piés. Ensemble promets pour l'avenir et résidu de ma vie, cheminer et vivre selon ceste doctrine, le mieux que sera à moy possible, moyennant l'Esprit de Dieu, qui m'assistera et dirigera en toutes mes voyes, sans lequel je ne puis rien, avec lequel je puis tout, tellement que le tout sera à la louange de son Fils, à l'édification de toute l'Eglise et au salut de mon âme. Ce que humblement et de bon cœur je demande, à ce bon Père qui est là haut ès cieux : à ce que son nom soit en nous et par nous sanctifié, comme il est saint en soy, et que son royaume avienne, tellement qu'il règne parfaitement sur nous, et que nous obéissions à sa Parolle et commandement, à ce que sa volonté soit faite par nous ici-bas en terre, comme elle est faite par les saints anges là-haut au ciel. Le priant aussi par Jésus-Christ son Fils nostre Seigneur me donner et administrer, en ceste vie mortelle, toutes choses nécessaires, tant à l'âme comme au corps, m'administrant tous les jours le pain quotidien de sa Parolle sans lequel mon esprit ne peut vivre. Et pource que je suis pécheur selon ma nature corrompue, vendu pour péché, ne pouvant autre chose que pécher, et que je l'offence plus que tous les jours, je le prie n'entrer point en jugement avec moi, et ne me vouloir point traiter et punir selon que j'ay mérité, ains miséricordieusement me pardonner toutes mes offenses contre luy commises, comme aussi je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé : et me regarder, non point en moy, ains en la face de son Fils Jésus-Christ, par le moyen duquel je puisse trouver grâce et miséricorde devant luy et devant son juste jugement : luy plaise aussi m'assister toujours par son Esprit, par lequel je puisse échaper les embûches du monde, de la chair et

de Satan : surmonter toujours et vaincre leurs assaux et tentations. sans estre rompu ou vaincu en aucune chose : que leurs laqs et filets rompus, je puisse échaper glorieusement : et par ce moyen cognoistray-je apertement qu'il est le Roy des roys, et Seigneur sur tous seigneurs, seul Dieu, sage, immortel et invisible, tout-puissant, fort et glorieux, auquel seul appartient le royaume, la puissance et la gloire au siècle des siècles. Amen.

FIN.

Quand sera-ce ?

PROJET DE FONDATION D'UNE ÉCOLE DE THÉOLOGIE A LONDRES

POUR LES MINISTRES RÉFUGIÉS EN ANGLETERRE APRÈS
LA SAINT-BARTHÉLEMY.

1572-1574.

[Communiqué par M. Fr. Waddington.]

On sait qu'après la Saint-Barthélemy, beaucoup de protestants français, originaires pour la plupart des côtes de la Normandie, se réfugièrent en Angleterre. Plusieurs nouvelles Eglises, notamment celle de Rye, furent fondées à cette époque, d'autres, et plus particulièrement celle de Londres, reçurent une notable augmentation.

Il a été publié dans le *Bulletin* (t. II, p. 25) une liste de 44 ministres, qui, après la Saint-Barthélemy, vinrent chercher un asile en Angleterre. Les registres de l'Eglise française de Londres contiennent, vers cette époque, quelques renseignements curieux, qu'il nous a paru utile de reproduire ici. Nous y lisons :

« Le 17 septembre 1572, fut admis de faire deux prêches les dimanches au matin, à raison de la grande multitude de ceux qui y viennent, et le temple trop petit pour contenir icelle en ung presche. Le premier presche se fera à 7 heures du matin, finissant à 8 heures, et le second à 9 heures, comme de coutume. »

« 19 novembre 1572. Election de trois anciens et de deux nouveaux diacres. »

« Le lundi 6 de décembre, en l'assemblée des trois Eglises, fut mis

en avant de dresser leçons en théologie pour l'exercice et profit des ministres ici réfugiés. »

« Du mardy 2 de décembre 1572.

« Monseigneur de Lestre(1), ministre de la Parole de Dieu, au nom des autres ministres réfugiés, a requis qu'il plût à la compagnie d'aviser sur l'établissement de certaines leçons en théologie ; ensemble de dresser une prophétie (*sic*), au moyen de quoi (outre le bien qui reviendra à l'Eglise), lesdits ministres puissent, attendant qu'il plaise à Dieu les ramener en leurs Eglises, avancer leurs études et toujours profiter en leur vocation. A esté répondu sur ce premier point que déjà les trois Eglises l'ont pris en délibération, lequel étant conclu, aviseront de leur satisfaire pour le second » (2).

« Du mercredy 3 décembre.

« La proposition de lundi dernier, en l'assemblée des trois Eglises, et requête faite hier au consistoire par M. de Lestre, touchant de dresser quelques leçons de théologie, furent mises en avant, et unanimement fut trouvé profitable et méritant d'estre avancé de tout notre pouvoir. »

« Du jeudy 4 de décembre 1572.

« Les trois Eglises assemblées au consistoire des Flamands, présidant le ministre italien, la chose fut unanimement advouée, et Monsieur

(1) Voyez son article dans la *France protestante* de MM. Haag.

(2) A cette époque il n'y avait encore que trois Eglises à Londres où le culte protestant était célébré suivant le rite réformé : l'Eglise hollandaise d'Austin Friaro, l'Eglise française de Threadneedle street, fondées toutes les deux en 1550, sous le règne d'Edouard VI, et l'Eglise italienne, qui, créée vers la même époque, s'éteignit à la fin du XVI^e siècle, ainsi que nous le voyons d'après l'extrait suivant du livre du Cœtus (ou assemblée des trois Eglises) :

Du 3 d'octobre 1598. « Les frères, anciens et diacres de l'Eglise italienne, ont fait entendre au Cœtus, qu'après plusieurs recherches et devoirs faits tant deçà que delà la mer, avec l'aide de plusieurs amis, ils ne voient moyen aucun de trouver un pasteur de leur langue ; à cette occasion, demandant conseil comment ils se doivent gouverner et estre honnestement déchargés de leurs offices, lesquels ne peuvent exercer plus longuement en cette grande interruption du ministère et diminution de leur troupeau, on leur a donné advis (comme eux-mêmes confessent) que là où la parole deffaut, la discipline, ordre et secours des pauvres aussy s'escoulent, que le troupeau ne peut estre conservé sans pasteur ; ils feront bien, à ces causes, de se ranger et persuader aussy les leurs, qu'ils s'incorporent chacun en l'une ou l'autre des deux Eglises, selon que la langue flamande ou française lui sera familière, et édifiera leur conscience, pour éviter le danger qu'il y auroit qu'une trop grande discontinuation n'en abastardit quelques-uns, et donnast entrée à quelque courreur et non approuvé des autres Eglises de se fourrer parmy eux. Quant aux frères présents, parce qu'ils ont reçu leur vocation de l'Eglise italienne, nous jugeons qu'ils ne peuvent estre déchargés que par l'Eglise italienne. » (*Archives de l'Eglise française de Londres.*)

de Villiers, ministre de Rouen (1), esleu à ceste charge, auquel (aïant esgard à sa grandefamille) est ordonné de pension pour ung an à fournir y quartiers la somme de cinquante livres monnoye de ce pays, pour ce trouver les deux Eglises flamande et française, feront sur leurs biens affectionnés une collecte extraordinaire fidèle et diligente, laquelle ne revenant à la dite somme, le défaut sera fourni par le moyen de ces deux Eglises, savoir de cinq, les trois en l'Eglise française et les deux en l'Eglise flamande. Les leçons se feront en langue latine, au temple des François à 3 heures de relevé et trois jours la semaine, à savoir le lundy, mardy et mercredi. Messieurs Silvianus, Cousin et Baptiste, ministres des trois Eglises, chargés d'en avertir M. l'évêque de Londres, lui proposant nos raisons, et demandant son approbation.»

« Du 24 dudit mois de décembre 1572, veille de Noël.

« Il a esté envoyé en ceste Eglise, par Monseigneur l'évesque de Londres, par les mains de M. Henot, la somme de 320 l. 5 s. 4 d. et demi, monnoye d'Angleterre, que ledit évesque par sa sollicitude et charité envers les pauvres estrangers, tant ministres que autres, avait fait recueillir et assembler, pour icelle somme de 320 l. 5 s. 4 d. et demi estre distribuée aux Eglises estrangères estant en ce pays, pour les pauvres ministres et autres François réfugiés en ce pays depuis les derniers troubles et massacres de France, laquelle somme a esté reçue par Pierre Dubostaguet et François Bissoy pour estre délivrée aux diacres et aux Eglises, comme il sera advisé. »

« Du 13 janvier 1573.

« Six ministres : Villiers, Beaulieu (2), Fontaine (3), Fésaussé, Feugray (4), Mignot (5), assemblés avec le consistoire pour aviser à la réception de ceux qui depuis et en ces derniers massacres se se-

(1) Pierre Loiseleur, seigneur de Villiers, avait suivi Andelot en Bretagne. Il prêcha assez longtemps au Croisic, et desservit ensuite l'Eglise de Rouen, où il resta jusqu'à la Saint-Barthélemy. Son séjour en Angleterre ne fut que de quelques années; devenu chapelain de Guillaume d'Orange, il mourut en Hollande en 1593. (Voyez la *France protestante* de MM. Haag.)

(2) Jean Liévin, dit de Beaulieu, ministre du Vexin français lors de la Saint-Barthélemy. (*Bulletin*, t. II, p. 25.)

(3) Robert le Maçon, dit La Fontaine, ministre d'Orléans. (*Bulletin*, t. II, p. 25.)

(4) Guillaume du Feugueray était ministre à Longueville à l'époque de la Saint-Barthélemy. (*Bulletin*, t. II, p. 26.)

(5) Cardin-Mignot, ministre à Luneray. (*Bulletin*, t. II, p. 25.)

roient pollués en idolâtrie, proposent de les admettre à la sainte cène, pourvu qu'ils prennent l'engagement de se soumettre à la peine que leurs Eglises en France (où la faute a été commise) jugeront à propos de leur infliger. »

« Du 11 mai 1573.

« Touchant le fait de M. de Villiers, lequel est requis d'aller à Temple-Bar faire des leçons, fut advis que cela devoit être accordé aux Anglois. »

Nous voyons que déjà à cette époque, on avait adopté dans l'Eglise française de Londres, l'usage des meraux, pour ôter toute confusion à la célébration de la cène, et que chaque ancien était chargé de les distribuer à ceux de son quartier.

« Du 18 octobre 1574.

« Pierre Loiseleur et Robert Le Maçon acceptent la place de pasteur à Londres, à la condition de pouvoir s'en retourner en France quand ils y seront appelés. »

FR. WADDINGTON.

LES DEUX DUCHESSES.

LETTRES

DE MADAME DE BOUILLON A MADAME DE LA TRÉMOILLE.

1621.

I.

Nées et élevées en Hollande, mais dans une famille française d'origine comme d'esprit, Elisabeth et Charlotte-Brabantine de Nassau ont été mariées, en 1595 et 1598, à des seigneurs français, parents eux-mêmes, entre lesquels existe d'ailleurs une communauté intime d'intérêts religieux et politiques. Ainsi l'intimité vive et cordiale des deux sœurs, loin d'être paralysée par leur changement de condition, y trouve une activité nouvelle et continue.

Un mariage resserre encore les liens qui les unissent : Henri de la Trémoille, duc de Thouars, épouse, le 19 janvier 1619, sa cousine germaine,

Marie de la Tour; et la naissance d'un petit-fils, 47 décembre 1621, complète le bonheur des deux grand'mères.

Cependant la santé de la jeune duchesse de Thouars a été gravement compromise par ses couches. Quoiqu'il se soit écoulé près de huit mois, Marie est toujours faible et même souffrante; elle paraît en outre en proie à la tristesse, à la mélancolie; les ménagements qu'on lui impose ne font que l'irriter (1); et comme chaque jour elle verse d'abondantes larmes, surtout lorsqu'on prononce devant elle le nom de sa mère et de ses sœurs, retenues à une grande distance près d'un père que la goutte rend de plus en plus infirme, Charlotte et Henri insistent pour qu'elle aille revoir sa chère famille. Ils désirent aussi l'éloigner d'une contrée que la guerre civile désole. Marie cède à leurs instances. Elle confie aux soins dévoués de sa belle-mère et de sa jeune belle-sœur le nourrisson, qu'il y aurait imprudence à faire voyager avec elle, quand même il ne serait pas pour la malade un sujet de préoccupations et de fatigues; puis elle franchit à petites journées, avec tous les ménagements permis alors par l'état des routes, le trajet qui sépare Thouars de Sedan. Charlotte-Brabantine a accompagné sa bru pendant plusieurs journées. Elle a reconnu que la facilité avec laquelle le voyage s'opère, les distractions qu'il donne, la joie d'une prochaine arrivée et des embrassements maternels, ont déjà produit sur Marie l'effet le plus salutaire. Assurée d'ailleurs de la prévoyance des gentilshommes, dames et serviteurs qu'elle a choisis pour conduire la jeune femme, elle lui dit adieu et revient près de son petit-fils, heureuse quelques jours après, 30 août 1621, de voir ses espérances confirmées par une lettre de la mère de Marie. « Le voyage, « au lieu de l'incommoder, lui a porté de la santé; et aux trois journées « qu'elle a eu l'honneur de faire avec vous, elle dit que cela s'est bien « marqué. Elle se trouva un peu étonnée, à Amboise, de se trouver seule, « et m'a confessé qu'elle jeta des larmes. »

Henri n'avait pu accompagner sa femme : quelques jours avant son départ, il lui avait fallu prendre une direction tout opposée. Son rang et les intérêts de la famille, dont la mort prématurée de son père (2) l'a rendu chef dès l'âge de six ans, l'appelaient auprès du roi Louis XIII, et l'obligeaient à le suivre dans la guerre qu'il venait d'entreprendre contre les protestants et le duc de Rohan, leur chef militaire (3). Après avoir supporté

(1) « Vous avez très bien fait, ma chère Madame, de l'empêcher d'écrire, et « d'y avoir interposé votre autorité : car l'écriture est fort contraire à la santé, « quand on relève d'une maladie. » (Lettre de Madame de Bouillon à sa sœur, 19 juillet 1621.)

(2) Claude de la Trémoille, mort le 25 octobre 1604. Henri était né le 21 décembre 1598.

(3) Le maréchal, depuis connétable, de Lesdiguières avait écrit de Parthenay, le 21 mai 1621, à Madame de la Trémoille la mère : « Vous verrez la réponse

plus impatiemment l'absence de sa femme (1) que la nécessité de porter les armes contre ses coreligionnaires, le jeune duc parvient à obtenir son congé du roi. En toute hâte il monte à cheval, passe à Thouars, embrasse son fils, et, sans tenir compte de la saison, déjà avancée, ni de la grande distance, sans donner aucun repos aux gentilshommes de sa suite, il accourt à Sedan.

Dans la première des deux lettres olographes et inédites que nous allons publier, Madame de Bouillon dépeint à sa sœur, Charlotte-Brabantine, la grande et agréable surprise causée par l'arrivée inattendue de Henri de la Trémoille, le 22 octobre 1621, au milieu de la famille à laquelle il appartient à un double titre. Par la seconde, Elisabeth raconte l'arrivée de son petit-fils, le 42 mai de l'année suivante. La présence du cher enfant avait été pour la grand'mère et la tante de Thouars une consolation et un divertissement que les circonstances rendaient encore plus doux. « En ce temps fâcheux, où l'on avoit bien plus de sujet de pleurer que de rire, elle avoit un peu diminué leurs chagrins et les avoit réjouies » (2). Madame de la Trémoille la douairière et sa fille Charlotte se résignèrent néanmoins à se séparer du beau nourrisson dès que sa bonne santé et la belle saison permirent de lui faire affronter un voyage de seize jours.

II.

« Ma chère Madame, il ne se peut pas une plus grande et agréable surprise que celle que Monsieur votre fils nous a faite, car nous l'avons plus tôt vu dans la chambre que su qu'il fût arrivé, et je m'en vais vous en faire tout le discours.

« Vendredi, après le souper, le sieur de Chavagnac vient dire à mon Mon-

« qu'a faite le roi à celle que M. le duc, votre fils, lui a faite; laquelle Sa Majesté n'a pas goûtée, car elle désire qu'il vienne, ce qu'il peut faire en toute sûreté... Il me semble donc qu'il peut venir, ou il faut qu'il se déclare du tout, ce que je ne lui voudrois conseiller : car se tenir entre deux, il y a du péril. »

Nous lisons aussi dans une lettre de Madame de Bouillon à sa sœur, 19 juillet 1621 : « J'ai dit à mon Monsieur (c'est-à-dire mon mari), que vous désiriez ses avis; sur quoi il m'a répondu que ne lui disant pas particulièrement sur quoi, qu'il ne peut que vous les dire généralement, et qu'il les restreint tous là dedans : c'est qu'il faut chercher l'union, qu'il faut buter à la paix, demeurer dans le service du roi et s'attacher au bien des Eglises; ne faire point marcher son intérêt particulier devant celui du général. Voilà les bornes dans lesquelles il demeure. Sa crainte, à cette heure, c'est que quand même les uns et les autres désireroient la paix, que nous ne serons pas capables de la bien faire, vu les divers sentimens qui nous feront bien du mal. »

(1) Le sceau privé dont ils se servaient tous deux représente deux autels antiques, dont les flammes se réunissent. La devise porte : SIC VNICA FLAMMA DVOBVS.

(2) « Puisque M. Brusse m'a assurée que vous aviez mes lettres agréables, je ne manquerai à vous en écrire plus souvent. Celle-ci ne sera qu'un mot, car je suis si triste du départ de votre cher enfant, que je ne sais ce que je dis. Il partira dans deux heures, et celle-ci vous sera portée par le messenger. » (Lettre de Mademoiselle de la Trémoille à son frère, 27 avril 1622)

sieur qu'il y avoit un gentilhomme à la porte (1), qui demandoit qu'il lui fût ouvert; sur quoi il répondit : « C'est quelqu'un de privilégié? Faites « savoir qui c'est, et me le venez dire. » Quelque peu après, il vient, et dit que c'étoit un gentilhomme de Monsieur votre fils. Il commande que l'on lui ouvre. Nous commençons tous à deviner qui c'étoit, et le plus de voix fut donné au sieur Lesage. Notre fille, qui étoit toute triste ce jour-là, commença à dire : « Le cœur me bat, et je n'ai pas accoutumé cela les autres fois. Je ne sais quelles nouvelles ce seront? » Un petit après, Chavagnac entre et lève la tapisserie bien haut; nous étions tous étonnés de ce grand respect : en même temps Monsieur votre fils entra. Ce fut de tels cris et exclamations, que je ne sais qui fut le premier à le nommer. Si on nous eût dit que nous n'étions pas bien aises, l'on nous eût fait grand tort, car nous en étions fous, interdits de joie; aussi n'attendions-nous nullement cet honneur si cher.

« Mon Monsieur étoit dans sa chaire (2), sans grande douleur, mais avec une main enflée démesurément de sa goutte, qui le prit dès le partement du sieur Douilyé, et en a été bien tourmenté. Il n'est pas bien guéri encore, mais il ne laissa d'aller hier au prêche. Le contentement de voir Monsieur votre fils lui a ôté du sentiment de ses douleurs, car il a été très grand, et à nous tous, et tel qu'il ne se peut exprimer, ma chère Madame; et de lui voir une si bonne santé, car je ne l'ai jamais vu mieux porter, Dieu merci; et cependant il y avoit de quoi être bien las et harassé, car il avoit eu une pluie continuelle ce jour-là, et estoit trempé jusque à la chemise. L'on eut grand'peine à le débouter, et moi j'eus grand plaisir de voir la bonne chère qu'il faisoit à notre fille, qui avoit une grande joie de sa venue. Elle perdit bien son humeur mélancolique; certes aussi toute la maison étoit bien en allégresse.

« Il n'arriva avec lui que le sieur de Lescure, qui paroissoit bien las quoique bon courrier. Pour le sieur Brusse, il arriva une heure après lui, si malade qu'il en a gardé le lit. Pour Monsieur de Nerlu, il n'est venu que le lendemain, étant demeuré à Paris pour voir Monsieur de Montbazon (3) de sa part, ce qu'il n'a pu, ayant trouvé qu'il étoit au bal, où il passa la nuit. Le sieur de Maseuil arriva avec le sieur Brusse, et Bresseville aussi, mais sa toilette étoit déjà mise. Mon fils (4) avoit pourvu à cela.

« J'aidai un peu à faire son lit, cependant qu'il mangea un morceau. L'on lui fit fort mauvaise chère pour cela, car il étoit huit heures du soir quand

(1) Sedan étoit une place aussi bien gardée que forte.

(2) C'est-à-dire son fauteuil.

(3) Louis VII de Rohan-Guéméné, duc de Montbazon.

(4) Frédéric-Maurice de la Tour.

il arriva ; et l'on ne le voulut point faire attendre, car il avoit besoin d'un bon lit plus que de toute autre chose. Je croyois qu'il seroit encore à dix heures au lit, le lendemain, et dès huit heures il fut en mon cabinet, se portant le mieux du monde. Je l'ai trouvé engraisé, et mon Monsieur dit qu'il ne l'a jamais vu si beau qu'il est ; aussi paroît-il gai et fait bonne chère à tout le monde (1).

« Plût à Dieu, mon cœur, que nous eussions l'honneur de vous voir avec lui, qui nous dit des nouvelles du cher enfant de si bonne grâce, que mon Monsieur l'en admiroit. Il nous a bien assurés aussi de votre bonne santé, dont je loue Dieu et le supplie de vous la continuer. Il nous a dit vous avoir laissée en grande espérance de la paix, et nous y a trouvés aussi ; mais il nous en a ôtés, disant avoir trouvé un courrier qui portoit les nouvelles à Monsieur de Montbazou que le traité étoit tout rompu (2). Nous ne sommes donc point à la fin de nos maux, si Dieu n'a pitié de nous. Depuis ma lettre commencée, ma chère Madame, j'ai su que l'on a mandé que le traité de Monsieur de Rohan étoit renoué. Dieu veuille qu'il produise quelque chose de bon.

« Je pensois donner cette lettre au coche, mais Monsieur votre fils m'a dit qu'il vous vouloit dépêcher le sieur Brusse, qui ira plus promptement, bien que je croie qu'il ne pourra faire grand'diligence, s'étant trouvé si mal. Par lui vous pourrez savoir si particulièrement de nos nouvelles, que [ce] seroit faire tort à sa suffisance que de vous en vouloir dire ; je m'y remettrai donc, mon cœur, et vous ramentevrai (3) seulement de lui demander ce que Monsieur votre fils a dit sur le sujet de la logique, que notre fille dit vouloir apprendre ; et vous assurerai que je ne l'ai jamais vue de si bonne et agréable humeur, et que mon Monsieur fait cette remarque aussi avec grand contentement.

(1) Nous avons aussi retrouvé les lettres dans lesquelles Henri de la Trémoille et sa femme parlent de cette arrivée inattendue :

I. « Je surpris ici tout le monde, et n'y fus connu que dans la chambre de M. de Bouillon, qui m'a témoigné un grand contentement de me voir, et une franchise extraordinaire à me dire tout ce qu'il avoit sur le cœur et qu'il prévoyoit du public et particulier... Les gouttes de M. de Bouillon lui continuent, et sont « certes grandement à plaindre qu'un tel esprit n'ait un corps plus sain. »

II. « Le sieur de Maseuil vous va retrouver pour vous assurer de l'heureux voyage de Monsieur votre fils, l'arrivée duquel nous surprit tellement, qu'il ne se peut davantage. Il arriva assez tard, et les portes même étoient fermées. On demanda de les faire ouvrir au nom d'un de ses gentilshommes, de sorte que je ne m'attendois à autre contentement que d'apprendre de vos nouvelles et des siennes : vous pouvez juger, Madame, combien j'en reçus de me voir ainsi « trompée. Celui que Monsieur mon père en eut l'aide à se reguérir de ses gouttes. »

(2) Celui que l'on avait espéré des conférences tenues le 12 octobre, près de Montauban, entre les ducs de Rohan et de Luynes. — Voyez Bazin, *Hist. de Louis XIII.*

(3) Rappellerai ; de l'ancien verbe *ramentevoir*.

« Nous continuons à désirer de voir notre petit-fils, si vous jugez que sa santé lui puisse permettre : car sa mère, qui se voit en état de ne pouvoir bouger d'ici, l'y souhaite passionnément. Nous vous avons mandé par le sieur Douilyé, selon que vous nous l'avez ordonné, ce que nous jugions à observer pour son voyage, que je prie Dieu de bénir, s'il le fait. Notre fille est un peu dégoûtée, mais Monsieur votre fils l'a bien trouvée en meilleur état qu'il ne pensoit.

« J'ai écrit ce matin à Monsieur votre jeune fils (4), et lui ai dit un mot du jeu, croyant faire chose qui vous seroit agréable ; et cela, de la part de Monsieur mon mari aussi bien que de moi, qui me trouvai hier un petit mal de rhume, mais ce n'est rien aujourd'hui. Nous ne croyons point ce qui s'est dit du comte de Mansfeld (2), car de Liège, d'où on l'avoit mandé, l'on commence à sen dédire, Dieu merci. Pour la santé de mon Monsieur, elle est assez bonne le jour, mais les nuits sont fort fâcheuses. Il nous fallut encore bien chanter hier soir : nous marions Ochemoi (3) dimanche prochain. En peu de temps nous aurons bien fait des noces sans festin ; aussi sommes-nous en un temps plus propre à pleurer qu'à rire.

« Que je me souhaite souvent auprès de vous, ma chère Madame, pour soulager l'ennui de mon esprit abattu, en versant dans votre sein mes appréhensions et mes craintes. Certes, si vous pouviez être sautée ici quand nous le désirons, ce seroit bien souvent. Je m'assure que notre fille vous confirme la même chose ; et le sieur Brusse, comme témoin, vous en peut aussi assurer, car il en a ouï faire le souhait de grand courage à mon Monsieur. Pour moi, ma chère Madame, je n'ai jamais rien désiré avec plus de passion, je vous le jure, et que vous pouvez tout sur moi, qui suis votre très humble et fidèle servante et obéissante sœur. Mon cœur, Madame, c'est,

*
* * (4).

« A Sedan, ce 27^e octobre 1621. »

III.

« Ma chère Madame, le saint nom de Dieu soit béni, qui m'a fait la grâce d'embrasser notre cher petit-fils, et de l'avoir conduit heureusement et avec plus de santé que je ne l'eusse osé espérer. Ce fut jeudi, sur les trois heures après diner, que nous eûmes le contentement de le tenir entre nos bras, qui étoit le seizième jour qu'il vous avoit quittée. Mon cœur, me semble que

(1) Frédéric de la Trémoille. Il étoit alors en Allemagne.

(2) Commandant des troupes de Frédéric V, électeur palatin (proclamé roi de Bohême), et des protestants d'Allemagne contre l'empereur.

(3) L'une des demoiselles de Madame de Bouillon.

(4) Pour la signature, voir à la fin de cette Notice.

vous croyiez qu'il en mettroit deux davantage en son voyage, où Dieu l'a gardé de tout accident, ayant toujours eu beau temps si ce n'est le jour qu'il arriva ici, qu'il étoit fort mauvais et de pluie et de vent, qui m'empêcha d'aller au-devant de lui, plutôt de peur de lui donner de l'incommodité que d'en recevoir, je vous assure.

« Notre fille partit dès sept heures du matin pour y aller, mais elle ne le trouva pas en bonne humeur, et lui vit des tranchées qui la mirent en peine. Il n'en avoit point eu que ce jour-là, et n'en a point eu depuis, Dieu merci, quoique sa nourrice ait quelque chose. L'on me dit qu'elle n'avoit point presque de lait en arrivant, et que cela dureroit sept ou huit jours, mais je vous assure que hier au soir, à huit heures, elle en avoit très bien, et les tétins bien durs. L'on m'apporta de son lait à neuf heures, que je trouvai beau et bon; mais pour vous rendre meilleur compte de cela, chère Madame, il faut quelques jours. Il est bien certain que le jour qu'il arriva elle n'en avoit guère, et l'on l'endormit, sans lui donner à téter, sur les bras, en chantant. L'on lui fit une orge, qu'il prit à minuit, mais hier au soir on ne lui en fit point. J'ai su qu'il a bien dormi la nuit passée, comme il fit aussi l'autre, Dieu merci.

« Puisqu'il est donc fort gaillard, ma chère Madame, je m'en vais vous dire la peur qu'il nous donna à son arrivée. Nous l'attendions, Monsieur son grand-papa, Monsieur son papa et moi, et force bonne compagnie, sur le bas du degré. La Sortay (1) le tenoit au milieu du carosse, appuyée contre la portière. Je ne fis qu'entrevoir ce bel enfant, blanc comme neige, et soudain je la vis renverser par terre, tenant cet enfant entre ses bras. J'eus une grande émotion, mais soudain je vis qu'il ne disoit mot, et ne se mit à pleurer que comme il vit tant de gens crier; mais soudain il s'apaisa et embrassa Monsieur son grand-papa. La Sortay fut si surprise et étonnée, qu'elle cria : « Je suis morte ! » Cependant elle se releva fort soudain, tenant toujours l'enfant, et n'a point eu de mal, Dieu merci; mais l'accident étoit bien grand. L'on le prend tous à bon présage, et même Monsieur Du Moulin (2). Mais je ne vous dis pas, mon cœur, que ce qui fit tomber la Sortay, ce fut que l'on vint ouvrir la portière contre quoi elle s'appuyoit sans qu'elle en sût rien. Certes cela m'émut bien, mais Dieu soit loué qui a tout conduit si heureusement qu'il n'y a eu aucun mal.

« Je fais tout ce que je puis pour apprivoiser le cher enfant, qui n'a fait bien bonne chère qu'à son papa et à son grand-papa aussi, mais bien plus

(1) Nourrice de l'enfant.

(2) C'est le célèbre ministre Pierre Du Moulin.

Henri-Charles de la Trémoille, prince de Tarente, placé et élevé chez les jésuites après l'abjuration de son père (au camp devant la Rochelle, entre les mains du cardinal Richelieu), entra ensuite dans l'Eglise protestante, puis abjura en 1671, avec tous ses enfans, excepté sa fille aînée, mariée au duc d'Oldenbourg.

au premier, qui aussi étoit brave (1), et on remarque qu'il aime cela. Je l'ai trouvé tout tel que je me le représentois, hormis plus blanc. Je trouve qu'il a de l'air de Monsieur son père, mais pas les traits du visage si beaux. Je trouve qu'il a aussi quelque chose de Monsieur votre jeune fils. Pour les mains, il les a en perfection, et endure le mieux du monde ses gants. Il en est fort honnête aussi, car il les baise à tout ce qu'il prend ; mais il est bien volontaire, et, à la moindre chose que l'on lui résiste, il crie. Il n'y a personne qu'il craigne aussi, et n'y avoit que vous, mon cœur, qui en avez eu des soins admirables ; on trouvera bien à dire aux miens auprès des vôtres. Mais il faut que je vous die le scandale qu'il vous donne : c'est que l'on lui dit qu'il danse comme vous faisiez, et soudain ses petits bras vont. Il est gai pourvu que l'on le leuille, mais autrement il rêve fort. Il a trouvé ici des tantes qui lui font beau bruit. Elisabeth l'a déjà si bien su gagner, qu'il a bien voulu aller à elle. Il a été aussi un petit à sa mère ; pour moi, je n'ai pas encore gagné ses bonnes grâces jusque-là. J'ai vu panser son cautère deux fois sans qu'il ait dit mot, mais l'on bat fort les tapisseries : il s'est trouvé en fort bon état, et qui jette bien (2).

« Ma chère Madame, je vous fais un vrai coq-à-l'âne, tant je vous écris à la hâte, Monsieur votre fils m'ayant envoyé dire qu'il vous alloit écrire, et que l'on partiroit dans une heure. C'a été par Mademoiselle Dully (3), qui dit que le cher enfant est plus gai qu'il n'étoit encore hier : c'est qu'il se délassé. Je tiens bien que sa lassitude est cause de quoi je l'ai vu se fâcher si promptement dès que l'on ne fait pas ce qu'il veut. Je ne vous ai pas dit encore qu'il mange bien sa panade, et que l'on croit qu'il lui perce encore des dents, pource qu'il a la bouche chaude. Il en a quatre que j'ai vues.

« Voilà tout ce que je vous en dirai, mon cœur, vous demandant pardon du désordre en quoi je le vous dis ; mais j'ai pris un bouillon, et la tête commence à me faire un petit mal ; il faut que je me promène.

« Si faut-il que je vous die que Monsieur de Berlise a été ici, qui a porté des lettres du roi à mon Monsieur et à Monsieur votre fils, qui ne manquera pas, je crois, de vous en envoyer copies. Je n'ai rien vu, car le jour que ledit sieur de Berlise les vit, j'avois pris de ma casse. C'est sur le sujet de Taillebourg (4), sur lequel je vous fis une grande lettre lundi, par le coche, pour

(1) C'est-à-dire vêtu avec élégance.

(2) Dès le 8 novembre 1621, la grand'mère de Sedan écrivait à celle de Thouars : « Bien que j'abhorre fort le remède des cautères, si est-ce que, si les défluxions « lui continuent, je crois que vous vous devez résoudre à lui en donner un, car « on tient que cela est fort sain. J'ai toujours empêché que mon fils n'en ait eu, « mais aussi lui ai-je vu bien du mal que peut-être il n'eût pas eu. » Sa mère ne l'approuvait qu'à un grand besoin. L'Hippocrate du Bas-Poitou triompha dès lors, et le pauvre enfant fut soumis à ses prescriptions.

(3) Demoiselle d'honneur de Madame de la Trémoille la jeune.

(4) L'une des places les plus importantes de la Saintonge, qui appartenait à la famille de la Trémoille. Louis XIII voulait qu'on la remit entre ses mains.

vous en dire mon déplaisir, et combien je plains vos peines, et comme il nous tarde de savoir quel succès aura eu votre pénible voyage (1). Dieu vous le donne tel que nous le désirons, mon cœur. Les nouvelles que je vous ai mandées d'Allemagne par ma dernière, du 9^e de ce mois, sont vraies. Le roi de Bohême a eu cette grande victoire (2) à son arrivée. Dieu en soit loué. Mon Monsieur est en carosse qui se promène. Le temps s'est remis au beau; il fit hier encore laid.

« Adieu, mon cher cœur; rien n'est à ma pensée comme vous, qui pouvez tout sur moi, qui suis votre servante très humble et obéissante sœur toute à vous, c'est

* *

« A Sedan, ce 14^e mai, samedi, à neuf heures du matin.

« Pour vous parler de tout, il faut vous dire que les deux oncles furent au-devant de notre cher enfant, et que l'on a tiré deux couplevrines. »

IV.

Elisabeth de Nassau était, comme nous l'avons déjà dit, femme de Henri de la Tour, duc de Bouillon et maréchal de France. Célèbre par les intrigues dans lesquelles les Mémoires du temps, et les siens en première ligne, lui font jouer un rôle actif, le duc de Bouillon mériterait aussi le titre de brave et habile capitaine; mais son illustration militaire, presque surpassée par ses fautes politiques, a été éclipsée d'ailleurs par celle de son plus jeune fils, alors enfant et dans lequel, malgré sa résignation à prendre, par précaution, les remèdes dont les médecins étaient si prodigues, on ne pouvait pas encore deviner le grand Turenne. L'aîné de leurs fils, Frédéric-Maurice, est surtout connu par sa participation au complot formé en 1644 contre le cardinal de Richelieu. Il ne se racheta de la mort qu'en livrant au roi sa ville de Sedan. Outre Marie, duchesse de la Trémoille, et l'aînée de leurs enfants, M. et M^{me} de Bouillon avaient encore quatre filles : Julienne, Elisabeth, Henriette et Charlotte. Les trois premières furent mariées à François de la Rochefoucault, comte de Roucy; Guy de Durfort, marquis de Duras, et Amaury de Goyon, marquis de la Houssaye.

Traversée par de nombreuses expéditions militaires, ambassades et résidences à la cour, puis par une longue et menaçante disgrâce (3), l'union d'Elisabeth de Nassau avec Henri de la Tour forme le contraste le plus complet avec les mœurs d'une époque dont Tallemant des Réaux est le peintre souvent trop véridique. Madame de Bouillon, qui est à peine nom-

(1) Probablement à la cour.

(2) C'était une fausse nouvelle, où il s'agit de quelque petit avantage singulièrement exagéré.

(3) Lorsqu'il fut inculpé dans la conspiration du maréchal de Biron.

mée par Baluze dans l'*Histoire de la maison d'Auvergne*, était toute petite mais jolie, non moins courageuse que bonne et spirituelle, timide et modeste par-dessus tout. Aux compliments que lui adressait Charlotte-Brabantine, elle répondait, le 10 septembre 1607 : « Ne me parlez plus, je vous supplie, de mon bon esprit, car vous m'attérez. Je ne suis propre qu'à bercer un enfant et à faire la folle mère, encore que je n'en aie pas le sujet que vous avez. » Les qualités d'Elisabeth de Nassau brillent de l'éclat le plus pur et le plus vrai dans sa correspondance avec Madame de la Trémoille. A défaut d'autres témoignages, ses lettres suffiraient aussi à faire connaître, comme les siens propres, le caractère, l'esprit et la vie intérieure de sa chère Brabantine.

Le 4^{er} septembre 1593, quelques mois après son mariage et son installation à Sedan, elle lui écrit : « Mon cœur, réjouis-toi : je suis bien aimée de tout le peuple de cette ville ! Veux-tu savoir à quoi je le connois ? C'est qu'ils confessent, non pas à moi, mais à ceux qu'ils savent bien qui me le diront, qu'au commencement que je vins ils ne m'aimoient point. L'on leur avoit fait des plus beaux contes de moi qu'il est possible ; mais la façon de quoi je me gouverne avec eux leur a ôté ces opinions. Encore faut-il que je vous dise comme l'on m'avoit dépeinte. J'étois du tout cour-tisane, et avec cela bien mauvaise, qui ne faisais cas de personne, que l'on ne verroit jamais au prêche, qu'il me falloit six heures pour m'habiller ; mille autres fadaïses qui empliroient trop de papier. Ils me trouvent tout autre, et plus trop négligente que trop mondaine. Non, ma sœur, si Monsieur mon mari étoit souvent ici, je serois heureuse selon mon souhait. »

Après la naissance de son premier enfant, Madame de Bouillon déplorait encore davantage l'absence de son mari, que Henri IV avait envoyé en Angleterre et en Hollande. « Ah ! chère sœur, que vous me le deviez désirer au même temps qu'il arriva à la Haye ! Certes, j'ai fait des couches aussi tristes qu'il s'en fit jamais, éloignée de tout ce que j'aimais le mieux au monde. Bon Dieu, que cela est cruel ! Vous m'avez plainte, je m'en assure ; aussi je méritois que l'on eût de la compassion de moi. Certes, mes regrets sont encore tant en ma mémoire, qu'il a fallu que je vous en ennuie ; mais il faut y mettre fin, pour vous assurer que je suis extrêmement aise de la façon que vous vivez avec ce cher mari. Vous lui avez bien fait plaisir, car il désiroit bien cette liberté, comme celui qui vous aime autant qu'une propre sœur. Vous n'en doutez, je m'en assure. Puisqu'il vous a fort parlé de moi, et comme nous vivons, je crois que vous direz avec moi que je suis l'heureuse des heureuses. Je vous souhaite la possession du même bonheur, quand vous changerez votre condition. »

Le duc de Bouillon écrivait lui-même à sa belle-sœur, en protestant contre

l'assurance que le malheur d'une de ses amies lui donnait aux rigueurs du mariage : « Je voudrois, outre mon désir, que quelque digne sujet vous conviât d'être Françoise..., cuidant que nulle autre terre ne soit indigne de vous avoir. » Ce double souhait fut réalisé le 14 mars 1598, lorsque la belle Brabant, comme l'appelaient ses frères Maurice (1) et Henri de Nassau, épousa le chef d'une des meilleures maisons de France, et en extraction et en biens, Claude de la Trémoille, duc de Thouars. « Mais, belle sœur, lisons-nous encore dans une lettre de Madame de Bouillon (20 mars 1599), que vous gardez longtemps votre cher Monsieur près de vous ! Certes, vous êtes bien née sous une plus heureuse planète que moi. J'en murmure. Pourquoi n'avons-nous pas fait rencontre aussi également de ce bien, comme de celui d'être contentes tout ce qui se peut l'être ? Vous ne me plaindrez pas que vous n'ayez expérimenté combien l'absence de ce que l'on aime est ennuyeuse, et de longue durée comme celle que je ressens. »

Les sentiments d'Elisabeth survécurent à celui qui les avait fait naître, et pour lequel ils avaient été toujours aussi fidèles que dévoués ; témoin cet autre extrait d'une lettre qu'elle écrivit à Madame de la Trémoille, le 25 mars 1624 : « Ma chère Madame, tous les jours de ma vie me doivent être douloureux, mais celui-ci particulièrement, puisqu'il y a aujourd'hui un an que je fis ma grande perte. Je serois donc bien plus propre à la pleurer qu'à vous entretenir, mon cœur, s'il falloit vous faire un discours bien suivi ; mais je sais que tout vous est bon de votre pauvre sœur, qui a le cœur bien outré et plein d'amertume. Elle s'en soulagera un petit en le vous disant avec larmes, puisque vous êtes aimée d'elle comme un second soi-même, et qu'elle reçoit de vous tous les offices qu'elle en peut attendre en cette qualité. Toutes vos lettres me font voir, ma chère Madame, que vous ne vous lassez point de prendre de la peine pour moi, qui vous en suis si obligée ; aussi que je n'ai point de remerciement assez digne pour vous en témoigner mon ressentiment, et même à cette heure que mes soupirs m'interrompent si fort que je ne suis plus à moi, me donnant toute à la mémoire de ma perte irréparable. »

Quand Charlotte-Brabantine lut cette triste et touchante missive, elle-

(1) *A Mademoiselle Brabantine de Nassau.*

« Ma sœur, je vois que depuis que je vous ai laissée, notre *Trink, Trink*, s'est changé en hyménée. Il me semble que c'est un hyménée qui est *Grabat*, et que vous ne devez refuser en aucune façon. Je vous le conseille comme celui qui vous aime plus que personne de ce monde, — encore que je sache bien que cela vous ravira de ce pays, ce qui me sera un très grand regret. J'écris à Monsieur et à Madame de Bouillon que, pour moi, je le trouve très bon, mais que Madame (Louise de Coligny, princesse douairière d'Orange) leur mandera plus particulièrement votre volonté. Adieu, ma belle Brabant ; je suis votre bien humble frère à vous faire service. »

MAURICE DE NASSAU.

même était veuve, et depuis près de vingt ans. Son bonheur, auquel Elisabeth portait envie en termes si doucement affectueux, n'avait guère duré que six années : le brave, spirituel et toujours amoureux Claude de la Trémoille (1) était mort dès le 25 octobre 1604.

« J'ai eu, écrivait trois jours plus tard Du Plessis-Mornay (2) à l'électeur « palatin, beau-frère de la duchesse de Thouars, l'honneur et le crève-cœur, « tout ensemble, d'avoir, à sa prière et de Madame sa femme, assisté à ses « derniers jours et reçu ses dernières paroles. Cette pauvre dame, abattue « des douleurs et appréhensions précédentes, a pensé succomber sous ce « coup, et à toute heure nous en donne des alarmes; tâche néanmoins de « se résoudre en la Parole de Dieu, qui seule peut sur de telles afflictions, « duquel nous espérons que l'assistance la soutiendra, pour la conserva- « tion de cette maison et de Messieurs ses enfans. »

Ils étaient alors au nombre de quatre : Henri, le gendre de Madame de Bouillon, qui plongea sa famille dans l'affliction en abjurant le protestantisme, 18 juillet 1628; Frédéric, dont sa tante gourmanda souvent l'inconduite, et qui termina dans un duel, à Venise, sa vie aventureuse et déréglée; Elisabeth, qui mourut peu de temps après son père, et l'héroïque Charlotte (3), mariée au loyal John Stanley comte de Derby, souverain de l'île de Man. Walter Scott l'a mise en scène dans son roman de *Peveril du Pic*, mais non sans commettre de graves erreurs : par exemple, d'une protestante zélée il fait une ardente catholique.

La duchesse de Bouillon mourut le 3 septembre 1642; sa sœur Brabantine lui avait été enlevée vers le milieu de l'année 1634. On peut appliquer à la duchesse de la Trémoille ce que l'historien Clarendon disait plus tard de sa fille, la comtesse de Derby : « Sa vertu, sa piété ont été les plus exemplaires de son temps. » Pour en donner la preuve, il suffira de citer deux passages des lettres que lui écrivait une catholique fervente, Anne Le Veneur, comtesse de Fiesque. En 1623 : « Vous avez une vertu si émi- « nente et une probité si entière, que je me promets que la divine Majesté « ne laissera point tant de rares qualités sans le don de la foi. » Et le 14 octobre 1627 : « Vous savez que je vous honore et vous estime, hors la

(1) Retenu à la cour, il écrivait notamment à sa femme : « J'ai une extrême en- « vie de vous voir... Croyez, ma chère Madame, que mon inclination est de vous « aimer passionnément. N'en faites jamais doute, et croyez que j'ai de l'amour « pour vous autant qu'il s'en peut avoir... Je n'ai nul plus grand contentement, « absent de vous, qu'en pensant à vous. Adieu, mon cœur, je vous baise mille « et mille fois. Je désire plutôt la mort que la diminution de l'amitié que je « m'assure que me portez. »

(2) Voyez *Mémoires et correspondance*, vol. X, p. 13.

(3) A woman of very high and princely extraction, being the daughter of the duke of Tremouille, in France, and of the most exemplary virtue and piety of her time. (*History of the Rebellion of England.*)

« religion, autant que personne du monde, et jusques à vous tenir pour
 « sainte sans ce manquement. Je prie Dieu qu'il le vous ôte de tout mon
 « cœur, ma très chère dame; et si ma vie lui peut être un sacrifice
 « agréable pour émouvoir sa bonté à vous donner les lumières néces-
 « saires pour connoître la vérité, je la lui offre de toutes les affections de
 « mon âme. »

Mesdames de Bouillon et de la Trémoille étaient filles du libérateur des Provinces-Unies, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé le Taciturne, et de Charlotte de Bourbon-Montpensier. Jolie, spirituelle et inclinant déjà vers la réforme religieuse, dont son père était un des ennemis les plus acharnés, Mademoiselle de Bourbon, malgré les prières de sa mère mourante, Jaqueline de Longwy, avait été renfermée dans l'abbaye de Jouarre (1), et contrainte d'y prononcer des vœux avant l'âge prescrit par les canons. On lui conféra même la dignité abbatiale, mais sans pouvoir détruire l'horreur que lui inspirait le cloître. Après s'y être soustraite par la fuite, elle se réfugia à la cour de son parent l'électeur palatin, Frédéric III; et avec l'assentiment de son père, dotée même par lui (2), elle épousa, en 1575, le prince d'Orange, alors veuf de sa seconde femme. Charlotte de Bourbon mourut le 5 mai 1582, des suites de la frayeur que lui avait causée l'attentat de Jaureguy contre la vie du prince d'Orange. Elle lui laissait six filles, qui, selon le témoignage de De Thou, ont toutes été illustres par leur vertu. Elisabeth était la seconde, et Charlotte-Brabantine la quatrième. Les orphelines trouvèrent une seconde mère dans Louise de Coligny, fille de l'illustre amiral, femme du jeune Téligny, qui furent, à Paris, les premières victimes du massacre du 24 août 1572. Guillaume de Nassau l'avait prise pour femme depuis un an à peine, lorsqu'il mourut entre ses bras, le 10 juillet 1584, assassiné par Balthazar Gérard.

V.

Mais sans nous arrêter sur le spectacle du souverain le plus puissant de l'Europe catholique, de Philippe II, roi d'Espagne, cherchant, fanatisant, payant et glorifiant des meurtriers pour tuer celui qu'il n'avait pu gagner par ses promesses ni vaincre par ses armes, revenons aux lettres d'Elisabeth de Nassau à Charlotte-Brabantine, sa sœur.

Leur principal intérêt consiste dans les détails de la vie de famille, dont elles racontent naïvement divers épisodes. Elles ne sont pas non plus dépourvues d'une certaine importance historique : elles se rapportent à des

(1) Ordre de Saint-Benoît, diocèse de Meaux.

(2) Voy. de Thou, *Hist. universelle*, et les *Mémoires d'Aubery du Maurier*.

personnages qui ont joué en France un rôle notable, à la fin du XVI^e et au commencement du XVII^e siècle, et aux troubles qui agitaient alors notre pays; elles parlent aussi de la guerre soutenue contre l'empereur d'Allemagne par le jeune électeur palatin (1), gendre du roi d'Angleterre et neveu des deux duchesses, pour l'établissement de son éphémère royauté de Bohême. Ces lettres font surtout aimer les modestes et solides vertus qui, chez les deux sœurs, étaient le fruit d'une éducation pure et éclairée, d'une piété sincère, et de la vie de famille qu'elles ne voulurent jamais abandonner pour suivre la cour et adopter ses errements.

Leur attrait le plus vif, comme nous venons de le dire, résulte de la vérité charmante et de l'esprit aimable avec lesquels la duchesse de Bouillon raconte l'arrivée de son gendre et de son petit-fils.

D'un côté ce sont les cris de joie de la jeune femme, de ses parents, de ses frères et sœurs, en voyant entrer, sous la tapisserie qu'ils sont étonnés de voir lever bien haut, et avec tant de respect, au lieu d'un simple gentilhomme, le duc de la Trémouille lui-même; puis la peine qu'on a à le débouter, et le mauvais souper qu'on lui sert, au grand regret de sa belle-mère; mais pour se consoler de ce contre-temps, la bonne duchesse aide à faire le lit dont le voyageur a plus besoin que de toute autre chose.

L'autre tableau nous montre le bel enfant, blanc comme neige, arrivant au bruit des couleuvrines. Du haut de l'escalier chacun se précipite à sa rencontre. Tout à coup l'ouverture maladroite d'une portière fait tomber de l'intérieur du carrosse et la nourrice et le nourrisson: chute inoffensive, heureusement, et dont le seul résultat, joint aux fatigues du voyage, est de rendre le petit-fils un peu maussade et sauvage, même pour la grand-mère, qui lui prodigue soins et caresses, et deux jours après pleure de joie d'avoir pu enfin l'apprivoiser (2). Et comme les détails de ces deux tableaux sont dessinés avec une verve pleine d'abandon et de grâce! comme chacun des acteurs y est représenté avec le caractère et la physionomie qui lui sont propres!

On croit généralement que l'éducation des femmes a été très négligée, et même leur instruction à peu près nulle jusqu'au règne de Louis XIV. Sou-

(1) Frédéric V. — On l'appela *le Roi de Neige*, parce que sa royauté ne dura qu'un an : 25 octobre 1619 — 8 novembre 1620.

(2) « Il va déjà librement à sa mère; il est venu aussi une fois à moi, qui en « étois si aise, que je m'en vanter à tout le monde; il reconnoit aussi toutes « ses tantes, et veut bien aller à elles. Il commence à donner la main quand je « lui dis, et fit hier fort bonne chère à force honnêtes bourgeoises qui le vinrent « voir, et meilleure qu'il n'avoit fait aux demoiselles, car il baisa sa main et la « donna à toutes, et voulut bien que je lui ôtasse un de ses gants et la leur « donna à baiser, de façon qu'elles s'en allèrent fort satisfaites de lui, et disant « que les enfans des grands étoient bien plus honnêtes que les leurs. Je ne le « vois plus grondeur, Dieu merci, ni si volontaire. Il l'est encore assez toutefois, « mais la crainte diminuera cela. » (*Lettre du 16 mai 1622.*)

vent aussi on a imprimé qu'avant Madame de Sévigné, aucune dame en France n'a su écrire une lettre avec le naturel, l'élégance et la liberté d'esprit qui constituent le style épistolaire. Ces qualités n'existent-elles pas chez Elisabeth de Nassau, la filleule de l'illustre reine d'Angleterre, la cousine de Henri IV, la fille de Guillaume le Taciturne, la mère du grand Turenne? Et cependant elle avait été élevée hors de France, dans un pays en proie à une guerre acharnée, et au milieu des circonstances les plus cruelles qui puissent frapper une famille.

Nous avons sous les yeux un assez grand nombre de lettres de Madame de Bouillon, toutes inédites, et entre lesquelles ont été prises, presque au hasard, celles imprimées plus haut soit en entier, soit par extraits. Leur orthographe est si irrégulière et si défectueuse, que sa reproduction eût été fatigante pour le lecteur; nous avons préféré suivre l'exemple donné par les éditeurs les plus compétents, dans la publication des ouvrages et des écrits remontant au XVII^e siècle. Du reste, pour montrer comment la duchesse de Bouillon écrivait le français, nous imprimons textuellement, mais avec des accents et une ponctuation qui manquent aux autographes, quelques passages d'autres lettres écrites aussi à Madame de la Trémoille.

La première remonte à l'année 1602 ou à 1603 :

1. « Je n'ay à vous entretenir que de mon petit ménage, quy ce porte
« bien. Je me repen de vous avoir mandé que ma petite estoit belle; depuis
« ce fret (1), je la trouve sy laide. Vous avés abillyé la vostre, à ce que m'a
« dit le dernier laquais que j'ay veu. Je souhaite bien, pour vostre contan-
« tement, que mes petites nièces soyent aussy belle que mon cher neveu
« est beau. Je ne me puis souler de regarder son pourtrait. Mon Dieu, que
« vous le devés aymer! Je ne vous dis pas tout cecy sans m'en désirer un
« pareil » (2).

Dans la seconde lettre, 7 juin 1640, il est question du voyage de la duchesse de la Trémoille à la cour, après la mort de Henri IV, et de la toilette de deuil de Mesdames de Bouillon :

(1) Froid.

(2) C'est au sujet de la naissance de ce fils, Henri de la Trémoille, que la princesse douairière d'Orange, Louise de Coligny, écrivait, le 31 décembre 1598, à Madame de la Trémoille :

« Ma fille, un fils! J'en pleure de joie. Enfin, je n'ai point de paroles pour
« vous représenter mon contentement, car il est par-dessus toutes paroles et tous
« discours. Vraiment vous avez bien de l'avantage sur toutes vos sœurs, d'avoir
« si bien commencé, et si promptement... Je meurs d'envie de voir ce petit-fils,
« et comment vos petites mains le manient. Croyez que votre petit frère (Henri
« de Nassau) est bien glorieux d'avoir ce petit neveu, et Monsieur de Bouillon
« bien en colère de ce que votre sœur ne lui en fait. »

2. « Mais il vous faut parler du monde que vous avés veu. Je me resjouis
 « fort de ceste bonne chère de la roine : je ne doute point que sy elle savoit
 « bien vos inclinations et les mienes, come aussy nos humeurs, qu'elle nous
 « aymeroit encore bien plus qu'elle ne fait; je veux espérer qu'elles luy
 « seront un jour mieux congñues. Je m'estonne que vous ayés trouvé les
 « princesses et les dames en leur gaîté accoutumée, et qu'elles ont déjà
 « quité les petis rabas et pris les cheveux frisés; je ne suis pas preste de
 « faire cela. Mon cœur, j'ay eu mon dœuil et celui de ma fille, de quoy je
 « puis bien vous en rendre grâce, car sans vous cela ne seroit point... Je
 « vous laisseray le soing du surplus, puisque vous avés commensé; mais je
 « vous diray que la Bisette (1) nous a envoyé des choses que l'on ne croi-
 « roit pas venir d'elle, come la coifure de ma fille, quy est un gros bort de
 « soye fait bien à la hâte. Mon grand voile aussy a une des ailles couverte
 « d'une fasson et l'autre d'une autre; pour ma coifure, elle est proprement
 « faite, mais aussy c'est tout. Je vous suplye, commandés que l'on luy re-
 « proche, afin qu'elle fasse mieux une autre fois. »

Enfin, le 27 décembre 1617, revenant de Thouars à Sedan, Madame de Bouillon écrit de Paris à sa sœur, pour lui rendre compte de la visite qu'elle vient de faire à la reine mère, Marie de Médicis, et du résultat de ses démarches afin d'obtenir le tabouret pour sa fille aînée, depuis femme de Henri de la Trémoille :

« Le lendemain de mon arrivée, je ne vis point la Roine, Madame la
 « connestable (2) m'ayant mandé que l'on ne la voioit point, et cependant il
 « fut trouvé que sy. Je luy fis dire un mot de ma fille; elle en parla à la
 « Roine, qui dit que cela dépendoit du Roy, ce qui me fit résoudre de l'en-
 « voyer auprès de Mesdames (3) comme j'irois au cabinet de la Roine, que
 « je trouvé bien plain de princesses et de dames. Dès ma première révérence,
 « la Roine se leva, qui estoit plus d'honneur que je ne m'atendois recevoir;
 « mais je n'us point celui de luy ouïr dire un mot, lorsque je l'assuré que
 « j'estois sa très humble servante. Soudin l'on me porta un siège auprès de
 « Madame la princesse de Conty, quy me fit bien la bonne chère que vous
 « m'aviés dite, comme aussy Madame sa mère (4). Personne ne me tesmoigna
 « froideur, quy me fut un moyen d'assurer ma timidité, etc., etc. »

(1) Probablement l'une des *modistes* de Paris les plus renommées alors.

(2) Madame de Montmorency.

(3) Les deux sœurs de Louis XIII. Plus loin, Madame de Bouillon dit, en parlant de ces princesses : « Je les ai trouvées embellies toutes deux, et fort hon-
 « nêtes. »

(4) La duchesse de Guise.

Ajoutons, pour terminer, que l'écriture d'Elisabeth de Nassau est bonne et hardie, sans ratures ni corrections, même lorsqu'elle tenait la plume entre un bouillon et une dose de casse.

Ses missives portent pour adresse : A MADAME MA SOEUR MADAME LA DUCHESSE DE LA TRÉMOILLE. Au lieu de signature, elles offrent un chiffre ressemblant à deux lambdas grecs ou à deux Y croisés, qu'accompagnent des S barrés. En général, la soie plate qui servait à les clore porte sur cire l'empreinte d'un petit cachet rond, reproduisant ce même chiffre, mais d'une façon plus régulière.

Toutes ces précieuses lettres, et celles dont nous avons ci-dessus publié des extraits, ont été découvertes au château de Serrant, en Anjou.

PAUL MARCHEGAY.

DIALOGUE ENTRE DEUX DRAPERS DE SAINT-NICAIZE

SUR LES CONTROVERSES PRÊCHÉES PAR LE P. VÉRON EN L'ÉGLISE
DE NOTRE-DAME DE ROUEN

LE TOUT EN LANGAGE DE LA BOISE.

1628. (?)

Ce titre, on ne l'a pas oublié, est celui d'un des ouvrages les plus intéressants parmi ceux qu'a mentionnés M. J.-P. Hugues dans le compte rendu de sa tournée en Hollande. « M. A. Réville, qui est originaire de Dieppe, « écrivait M. Hugues (*Bull.* V, 373), ne peut me dire ce qu'est ce pays de « *Boise*. Il reconnaît que le langage dans lequel ce dialogue est composé est « littéralement celui des paysans du pays de Caux, où se trouvaient et se « trouvent encore plusieurs Eglises protestantes (Rouen, Dieppe, le Havre, « Bolbec, Luneray, Montivilliers et plusieurs autres petites localités). D'a- « près M. Réville, il s'agit dans ce livret de deux compères qui devisent en « leur patois sur les controverses que le fameux Véron a tenues à Rouen « contre l'Eglise réformée, et l'un des deux réfute, point par point, les as- « sertions du révérend père; le tout dans un langage assez prolix, mais « empreint d'une certaine verve narquoise tout à fait en rapport avec le ca- « ractère ergoteur et naïvement malin du terroir. Au reste, M. Réville m'ex- « prime l'intention de le copier en entier et d'en faire hommage à notre « Société. »

Ce que nous annonçait ainsi M. Hugues, M. Réville a bien voulu l'accomplir. La bibliothèque de l'Eglise remontrante de Rotterdam, si riche en pamphlets religieux, a été par lui mise à contribution au profit du *Bulletin*,

et pour aujourd'hui nous extrayons de son premier envoi la copie du curieux *Dialogue des deux drapiers*. C'est un petit in-48 de 40 pages, dont le titre manque, et qui forme la treizième pièce d'un volume renfermant plusieurs brochures françaises et catalogué dans la bibliothèque des Remontrants, *Miscell. Théol.*, part. VII, n° 8.

En nous transmettant cette copie, annotée par lui, M. Réville y joint l'observation suivante : « Ce qui donne une valeur réelle à cette composition, c'est qu'elle est écrite dans le patois du pays de Caux, lequel, — cette pièce en est témoin, — n'a guère changé depuis deux siècles. C'est le seul spécimen imprimé que je connaisse de cette langue rustique. Avec un peu d'attention tous nos lecteurs pourront comprendre ce langage, et du reste, j'expliquerai les mots qui s'éloignent le plus du français normal. Malheureusement, j'ignore ce que signifie cette *Boise* dont il est ici question. Mais j'ai trop vécu au milieu des paysans cauchois pour douter un seul moment que ce langage soit le leur. On n'a pas conservé la page qui indiquait le nom d'auteur et celui de l'imprimeur. Mais tout porte à croire que ce pamphlet dirigé contre le père Véron, ainsi que d'autres dont j'aurai à vous parler, était anonyme. Il se meut dans la même situation et fait spécialement allusion au refus du pasteur De l'Angle d'entrer en conférence avec Véron. Le but est évidemment de prémunir les paysans protestants du pays de Caux, que leurs intérêts agricoles ou industriels amenaient fréquemment à Rouen, contre les prédications furibondes du missionnaire catholique. »

MARTIN ET GUILLAUME.

MARTIN.

Bonjour, compère ; d'o viens-tu,
Avec ton grand capel pointu ¹,
Fait tout ainchin ² qu'à l'albanoise ?

[¹ Avec ton grand chapeau.

[² Ainsi.

GUILLAUME.

Je viens de dessus note Boise
Aveu chinq o six bons garchons,
O longtems en maintes fachons
J'avon bien viday des matières.

MARTIN.

Paliaiz-vous point de chaiz misères
Et de tant de calamitaiz
Qu'o veit ³ soudre de tous cotaiz,
Et o point o ne remedie,

[³ Qu'on voit.

Qui fait que chete maladie
En boutte biacoup o trespas ?

GUILLAUME.

Vresment, Martin, tu ny es pas,
Car ie palions bien d'autres choses.

MARTIN.

De quey donc ¹ ? Sont-che lettres closes [¹ De quoi donc.
Pour mey qui n'en deis rien saver ?

GUILLAUME.

Nanin, ie feray men dever ², [² Mon devoir.
Segon ma petite pissanche ³, [³ Selon ma petite puissance.

De te dire chen que j'en say,
Si de partir tu n'ais pressay.
Siais tay prumier ⁴, que je me boutte [⁴ Assieds-toi d'abord.
A t'en paler et pis m'escoute.

Aga ⁵, je palions entre nous, [⁵ Ah ça !
Mais de vray, mey bien pus que tous,
Du pus grand docte et habille homme
Qui set point d'ichy jiqu'à Romme.
Hà Dieu, queu brave prescheur chest !

MARTIN.

Et dy don, de queul odre il est,
Sans en faire tant de vaquerme ⁶. [⁶ Vacarme.
Est-che un Iacopin o un Querme ?
Un Cordelier o un Feuillen ?
Un Recoley o Mandien ?
O bien se chest un Ihesuitre ?

GUILLAUME.

Il en ut otrefois le titre.
A présent chest *Pere Veron*,
Qui pus queux tous a du renon,
Se montrant à combattre habile
Les fauteurs du saint Evangile,
(Cheux quo no nomme à tous propos
Heretiques et Parpaillos),
Si bien les faisant tieux ⁷ conaistre, [⁷ Tels.
En boutant le deit ou la lettre,
Que qui aprais en douteret,

Pu qu'eux heretique seret.
 Et nul n'y pourret contredire ;
 Je n'en pale par ouy dire ;
 Car je l'os prêcher ¹ tous les iours ;
 Et si che ne sont point discours,
 Su qui vainement ie me fonde :
 Car y luit ² devant tout le monde
 Tous leus Bibles ; et va montrant
 Comme y se vont contrariant,
 Prechellement ³ o pus forts termes
 Et les veinq pa leus popres ermes.
 Aga, mon amy, tous chais Preux,
 Chais Cesars les pus valoureux,
 Et tous les douze Pairs de Franche,
 Tant que ly n'ont fait de vaillanche.
 Non pas mesme Sanson le fort,
 Que seul no za veu mettre à mort
 (Ainchin quo le luit en l'histoire,
 O meins ⁴ se i'ay bone memore)
 Ses ennemis les Filistins,
 Qui l'aboyaient comme mastins,
 Et boutit tout le reste en fite.
Pere Veron en fait ainchite.
 Vere ⁵ encor bien pus aisement ;
 Car d'un seul souffle seulement,
 A meins que n'y a que i'en pale ⁶
 Par millairs y vo le zenbale,
 Et rend tretous si marmiteux,
 Qui n'y a pas un seul d'entr'eux
 Qui ose prendre leu querelle.
 Quey ⁷ qu'a dispute y lez appelle,
 Se tourmente, crie et debat,
 Pour le z'engager o combat,
 Un contre un ; o, se bon leu semble,
 Viennent contre ly tous ensemble,
 Y leu montrera leuz erreux :
 Et qui ne sont que des pinpeux ⁸
 Qui pensent, pa leu ley nouvelle,
 Vaincre la note sainte et belle,
 Et no tirer du dret chemin
 Pour sieuvre Luther o Calvin,

[¹ Je l'entends prêcher.

[² Il lit.

[³ Surtout.

[⁴ Au moins.

[⁵ Même.

[⁶ En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

[⁷ Quoique à disputer.

[⁸ Des pipeurs.

Où note Eglise iamaiz n'erre,
 Fondée qua lest chu saint Pierre,
 Du bon Jesu seul lieutenant,
 Comme est le pape maintenant,
 Chef de chete Eglise si pure,
 O chet qui met toute sa cure ¹, [¹ A laquelle il met toute sa cure.
 Qui lier et deslier peut
 O ciel comme ici cheux qui veut,
 Sans en rendre compte à personne.
 A ly seul Dieu chu pouver donne,
 Py que de sa bouche y la dit.
 En vain no zy met contredit ² [² En vain y met-on contredit.
 Quey ? sez apostats misérables
 Sont-y pus que ly veritables ?
 Ainchin chu bon pere Veron
 Fait veir, de sermon en sermon,
 Tant bien leus Bibles il explique,
 Que leu crianche ³ est heretique [³ Créance.
 Et n'y luit que des faussetaiz,
 Qu'il épluque ⁴ de tous costaiz. [⁴ Epluche.
 Que t'en semble ? et pourquey, biau sire,
 Vas-tu t'esgargarant ⁵ à rire ? [⁵ T'égosillant.
 Aussi vray est tout chennela
 Que mey et tey sommes ylà.
 Et si tant set pey ⁶ tu en doute, [⁶ Tant soit peu.
 Va-tyen tey mesme, et l'escoute.

MARTIN.

O cha, escoute mey ta fais ⁷, [⁷ A ton tour.
 Py que pa raison tu le dais,
 Tu n'ais pas tout seul qui chais bourdes
 Et chaiz tant sottes hapelourdes ⁸ [⁸ Balourdisès.
 De chu vrai cherlaten as pris
 Pour perles et diamants de prix.

GUILLAUME.

Que dis-tu, Martin ? su mon ame,
 Chest traiz mal entendu ta game ⁹, [⁹ C'est très mal vu à toi.
 Blasmant chely dent le seul non
 Porte jiqu'o Cieux sen renon,
 Et qui mieux à ma fantasie
 Bat et abbat chete heresie,

Qui no va causant tant de maux.
Vresment, che sont de biaux marraux,
Pour faire que tant tu laiz porte.
Compere, le diable m'enporte,
Se ie ne te connessaiz point,
En t'oyant paler en chu point
Et favoriser ces maheutres,
Ie te dirais es-tu des leutres¹?
Cesse don de *Veron* blasmer,
No ne seret trop l'estimer².

[¹ Des leurs.[² On ne saurait trop.

MARTIN.

Est-che afin de me faire taire
Que tu te boutes en colère
Du premier mot que je t'ay dit,
Mey qui ne t'ay grain³ contredit,
Te laissant paler à ten aise?
Chela est sot, ne t'en deplaise.
Os⁴ don chen que ie te diray.
Se tu ne veux, je m'en iray.
Jamais no ne deit nul reprendre
Avant que chais raisons entendre,
Et quiconque en use autrement
N'a sens, raison ne jugement.

[³ Pas du tout.[⁴ Ecoute.

GUILLAUME.

Il est vray. Men imeur trop pronte
M'a fait interrompre ten conte.
Pale don, compère Martin,
Jiques à demain o matin.
Si pus i'interons ta parole,
Ie consens que le leu⁵ m'acole :
Touche là, ie te le promets.

[⁵ Le loup.

MARTIN.

Je le veux bien, compère ; mais...

GUILLAUME.

Mais quey ?

MARTIN.

Je crains paisdre ma peine.
Car ch'est une chose chertaine,
Que depis que la passion,

Naissant de folle opinion,
 Embureluque une personne,
 Qui toute à elle s'abandonne,
 Sans saver se chest mal o bien,
 Y veut iamais crerre ¹ rien
 De tout cheu qui ly contrarie,
 Fust-che une sottte resverie.
 No la biau pas raison prescher,
 No ne la ly peut arracher,
 Et iamais n'en veut rien rabattre,
 Clignant le zieux opiniatre,
 Tant y cherit l'oscuritay
 Et craint de veir la veritay,
 Qui mene à la vie éternelle,
 Pour m'estre obligé crerre en elle.
 Chest un traiz mauvais avertin ².

[¹ Croire.[² Lubie.

GUILLAUME.

Crais mey, men compere Martin,
 Que veritay est cheu que i'aime,
 Vere ³ aveu passion yeustreme.
 Men salut m'est trop precieux
 Mais en sieuvant nos Pères vieux,
 Et sainte Eglise, note mère,
 Che n'est pas ly 'estre contrere.
 Passe outre, sans pu t'amuser.

[³ Voire.

MARTIN.

Ha ! qu'il est aisé d'abuser
 Tout un povre peuple inbecille,
 En ly preschant pour Evangile
 Chaiz fatras qu'il entend otant
 Que so ly palet allemant;
 Cachans sous leu belle apparence
 Du fiel pus amer quo ne pense.
 Par industrie en fait bien or,
 Que le cuivre semble pur or.
 La fausse monnaye ou desguise,
 Si bien que pour la bonne est mise
 Et bien souvent prinse par cheux
 Qui y sont les pus connesseux,
 Et iamais fausse on ne la trouve

Que par le burin qui l'esprouve.
 Y n'y a que les pus rusaiz
 Qui y sont les meins abusaiz.
 Don en pus preignante matière,
 Par conséquent le deit nen faire ¹. [¹ A plus forte raison doit-on
 Plusieurs ² trop artificieux [² Plusieurs.] le faire en matière plus
 No jettent de la poudre à zieux, importante.
 Qui, sans pouver veir ny comprendre,
 Le nair pour le blanc no fait prendre.
 Che n'est d'ennuit ³ que de *Veron* [³ D'aujourd'hui.
 l'ay entendu tout chu iergon.
 Chest une canchon surennée,
 Que partout il a proumenée,
 Et la rebat ossi souvent
 Qu'il est le Caresme et l'Avent.
 Preschet-y pas la chose mesme
 A Saint-Ouën ⁴ pendant un Caresme, [⁴ Seconde église de Rouen.
 Il y a neuf ans pour le meins,
 Devant mille et mille tesmeins ?
 Y leu zen souvient bien encore.
 En chu tens (ie m'en rememore,
 Non, attend, oui, oui, poprement),
 Queuqu'un de bon entendement,
 Tieul ⁵ pa sen oeuvre ie l'estime, [⁵ Tel.
 Fit un petit livret en rime,
 Titray *la Response au Brouillon*
Qui a composé le Baillon (1).
 Chest chu *Veron* qu'il entend dire.
 Je no me peuz tenir de rire,
 Le viant ⁶ par là chiquetey, [⁶ Le voyant.
 Tout ainchin qu'un porpoint d'estey,
 Dont les taillades en grand nombre
 Ne servent pas à la chair d'ombre ;
 Ains pour montrer en un moment
 Se le linge est blanc seulement,
 Se gros o fin, se la dentelle
 Est de queuque fachen nouvelle,
 Qui d'une folle vanitay
 Montre la curiositay.

(1) Voir plus loin cette pièce.

GUILLAUME.

Que ie sis aise de t'entendre !
Je vey quo peut de tey apprendre
Mieux que d'un qui pale latin.

MARTIN.

Ne te moque point de Martin.
He ! i'ai queuque poy luit, vere ¹, [¹ Voire.
Et pus que tu n'as pas pu fere ;
Mais ie ne m'en vante pourtant.

GUILLAUME.

Pust à Dieu en saver otant !

MARTIN.

Ie n'aime pas que no me flatte.
Chu livret tumbit dens ma patte.
Je ne say pus qui l'aportit,
Je le prins o no le boutit.
Soudain su ly mez ieux je fique.
Et vy comme y feset la nique
A chely que tu vante tant,
Et le payant d'argent contant,
Montret que toutes chais paroles
Ne sont rien que des fariboles,
Qui n'y a de faussetey,
Sa n'est toute de son costey ², [² Si elle n'est toute de son côté.
Qu'ignorant o fol y se plonge
A tourner le vrey en mensonge,
Et segon sen sens preverty
Renger chacun de sen party.
Pour ne trouver d'autre lumière
Que chelle que sa lune esclaire,
Comme si quand le soleil luit
Il estet tout fin dret minuit ;
Qui, bailleux de fausse monnaye,
Veut que pour bonne no la craye,
Ainchin qui la presche et l'escrit,
Quey que contraire à Jesu Christ.
Que chest comme chu biau preufète
Sa sainte parole interprète,
Dit que les doctes qui verront

Tous chais escripts s'en moqueront,
 Comme d'un conteux de fairies
 Qui estalle chais resveries.
 Qu'en preschant no le veit souvent
 S'escrimer seul contre le vent,
 Comme un boufon sus un thiatre :
 Cha, cha, ie les tiens quatre à quatre ;
 Y sent prins ! et pusieurs eyans
 Le jugent comme clairs veyans,
 Bien pu propre, quey quo n'en die,
 A iouer une comédie.
 Mais sus tous chais livres nouviaux,
 Fort dignes de la plache à viaux ¹,
 Touchent de si hautes matières,
 Que biacoup de belles lumières,
 Qui doctes si connessent bien,
 Les luisant n'y entendent rien.
 Ossy ne fait-il pas ly mesme,
 Tant en saver il est supresme,
 Et pour mieux, entre chaiz raisons,
 Condamner chez sottes fachons,
 D'en faire preuve il a cure,
 Par points de la sainte Ecriture,
 Qu'il a tous en marge cottaiz.
 Et mey qui lez ay confrontaiz
 Os Bibles que l'Eglise aprouve,
 Tous veritables ie les trouve.
 Tant que pour paler franchement,
 J'en sis en un grand penchement ;
 Car la veritey la pus forte
 En elle tout men cœur transporte.
 Quand Dieu pale, pour l'escouter,
 Y faut tous les umains quitter.

GUILLAUME.

Dy don, réservé les saints Pères ;
 Car che sont chais grandes lumières,
 Qui de ly sont pus imiteux
 Et de chais loix interpreteux.

MARTIN.

Vien-cha, dy, tout tant que no sommes,

¹ Marché aux veaux.

Tenons-nous de Dieu o de zommes
La Religion et la Fey ?

GUILLAUME.

Ilé, chest de Dieu, comme ie crey.

MARTIN.

O va den chais saints escrits luire,
Qui te pourront bien mieux instruire
Que tous chais Pères inconnus,
Qu'en chent ans tu n'orais pas veus ;
Pis leuz opinions diverses
(Dò naissent tant de controverses,
Bien loins d'y veir la veritay)
N'engendrent rien qu'escuritay.
O ! de Dieu la parole clere
Dans les tenièbres no zeclere,
Qui suffit à no soulager,
Apprendre, instruire et corriger
Seule veritable (1) ; bref, chelle
Qui mene à la vie éternelle.
Chest pourquey je me ris de cheux,
Qui de la luire pericheux ¹,
Aiment mieux feuilleter chais Pères,
O iamais ne proufitent gueres
Que pour apprendre à ergoter,
Quand no veut contr'eux disputer.
Car alleguais leu d'aventure
Chent ² points de la sainte Ecriture,
Qui clers les rendent condamnaïs,
Y vo fiquent devant le naiz
Ferche raisons à la douzeine,
Que d'espluquer y lont pris peine
Dens chais livres des Pères vieux
Qui pensent leu servir le mieux
A soutenir une heresie,
Quand y lont en leu fantasie,
Comme si devaient en tout lieu
Estre bien putost crus que Dieu,
Dent y ne sont que lez images.

[¹ Peureux.

[² Cent.

(1) Ps CXIX, CV ; — 2 Tim. III, 15, 16 ; — Jean V, 4, 9.

Bref, chaiz Pères, pus que Dieu sages,
 Qui set vray (?) luis tant seulement
 Tout sen segond commandement :
 Tu orras les raisons frivoles
 Dont y condamnent chais paroles,
 Aveu mille et mille débats.
 Des choses du ciel, d'ichi bas,
 Dit Dieu à tout l'humain lignage (1),
 Tu ne feras tailler image,
 Devant ly ne t'enclineras,
 Ains à mey seul serviras.
 Termes bien aisaiz à comprendre,
 Niomains on no fait entendre
 Que no za, pa grand faussetey,
 Pour idole image boutey ;
 Afin que tout le peuple pense
 Qu'en chu seul mot gist la deffence :
 Comme si les saints glorieux
 N'estaient pas comme y sont o cieux,
 Qu'en chete deffence quemune ¹,
 Portant notamment *chose aucune*,
 No ne pust pas trouver o bout
 La partie estre dens sen tout.
 Chaist en chaiz tant badines ruses
 Qu'o cherche envers Dieu dez escuses.
 A tant de contraventions
 Miserables se no pensons
 En estre quittes peu ly dire :
 Je l'entendais tout ainchain, sire.
 Su chef que tu no zas donnay,
 Exent d'errer, a ordonnay
 Que chais images fussent mises
 O pu biaux lieux de noz églises :
 Par une bonne intention,
 Y euxcitant la devotion
 De cheux qui en eux se confient,
 Les priant afin que te prient,
 Et en leu salut esperey,
 Trouver le remede asseurey.

[¹ Commune.]

(1) Exode II, 4.

Chaist ainchin que chais faux profestes
 Rendent leuz erreux manifestes.
 Pis ie te laisse à deviner
 Se chaist le meins que s'encliner.
 Chete chose tant defendue,
 Seule ne leu zest pas rendue.
 No leu fait de zonneux ¹ si grands, [¹ Des honneurs.
 Que si chais saints étaient vivans,
 Y les tendraient pou des blafaines.
 Cheux qui firent chais choses mêmes
 A saint Pol y à Barnabas (1),
 Les reputans dieux ichi-bas,
 Chais saints tellement s'en fachirent
 Que leu zabits y deschirirent,
 Et les reprenans aigrement,
 Loins d'y prendre contentement,
 Pa raisons leu firent entendre
 Qua Dieu seul tieux ² honneux faut rendre. [² Tels.
 L'ange à saint lean se presentant,
 Saint lean en voulut faire otant (2),
 Pour l'adorer en queueque sorte,
 (Tant la chair le charnel enporte),
 Quey que pus sage que tretous,
 Et se prosterner à genoux,
 Par une humilitay trèsgrande,
 Que Dieu vers ly tant requemande.
 Mais chu saint ange s'en faschit,
 Et le reprenant l'empeschit,
 D'une tieulle ³ faute commettre, [³ Telle.
 Lu fesant humain reconnettre
 Qui ny a que le Dieu trais haut
 Que seul adorer y no faut.
 Chaist den o zimages muettes
 Quo rend se zoraisons secrettes,
 Ne pus ne moins en checun lieu,
 Qui font o pourraient faire à Dieu :
 Car devant eux les genoux plient,
 Ioignent les mains et s'umilient.

(1) Actes XIV, 13.

(2) Apoc. XIX, 10.

Et comme s'avaient du sens,
 No les va perfumans d'ensens,
 D'iau benite no les zasperge,
 Non meins l'image de la Vierge :
 No leu baille de biaux bouquets,
 Des robes et mille asiquets ;
 No leu zallume des candelles,
 Durant leus fêtes solennelles
 Sans y saillir d'un tout seul point.
 Chu peuple ne distinguant point
 Chaiz mots de *Latrie o Dulie* :
 Ossi leu seret-che follie ;
 Car y ny entend du tout rien.
 Suffit qui pense faire bien,
 Quels deux le contraire crairaient.
 Quand l'Ange et saint Pol y seraient,
 Pis quo conte qui font entreux
 L'Eglise pus criable ¹ qu'eux
 Ainchin l'ordonne. Chaist, en somme,
 Mettre Dieu o dessous de l'homme,
 Py que lez ommes, en effet,
 Font l'Eglise en sen tout parfet ;
 Dont l'erreur palpable et visible
 N'est pourtant envers Dieu nuisible,
 Ly qui iamais n'a reprouvey
 Cheu que l'Eglise a eprouvey.
 Oyons don Dieu en sa parole,
 Non les dits de chaite gent folle.
 Le pus souvent sa veritay
 No masque d'une impietay,
 De faux o de choses pareilles.

[¹ Croyable.]

GUILLAUME.

Tu me contes de grandes merveilles.
 Et je te jure, chu ma fey,
 Que se chetaut autre que tey
 Qui m'eust reveley chais paroles,
 Je les tiendrais pour des frivoles.
 Oncor n'en crey-ie que le meins,
 Se te ne montre tes tiesmeins,
 Qui tout ainchin que ie desire
 Ne pissent aprouver ten dire.

MARTIN.

Je ne sommes pas en procaiz.
 Si te le dire n'est assaiz,
 Ne le crey point : y ne m'inporte.
 Car sè i'en pale en chete sorte,
 Che n'est seulement qu'a prepos ¹,
 Et non pour troubler ton repos.

[¹ Qu'à propos.

GUILLAUME.

Tu es prins, ta feis ², men conpere,
 Car tu te boutes en colere,
 Comme te tenant offencey
 De chose o ie n'ay pas pensey,
 Saver de douter de ten dire.
 Chais tiesmoins qui te faut produire
 Sont tous cheux qui sont rapertaiz
 O marges du livret cottaiz
 Et le petit livret ossite ³

[² A ton tour.[³ Aussi.

MARTIN.

Py qu'ainchin est ie te le quitte ⁴,
 Et ne voudrais pour un escu
 Que chu hazard ne fust esquu ⁵.
 Hier entrant dens note cambrette,
 Je le boutis à ma pouquette ⁶.
 Aga tien, le vela, luis lay ⁷.

[⁴ Puisqu'il en est ainsi, je
te pardonne.[⁵ Echu.[⁶ Dans ma poche.[⁷ Lis-le.

GUILLAUME.

Tu le luiras bien mieux que may;
 Pis chais points, facheux à reprendre,
 Pou l'un me feraient l'autre prendre.

MARTIN.

Je feray tout chen que tu veux.
 Mais, dy-mey, ferai-ie point mieux
 De le luire tout d'une sieute ⁸
 Que checun mot faire une emeute,
 Et trop longuement s'arrêter
 Sus che quo voudret disputêr?
 No dit : la fin l'œuvre couronne,
 Et chete methode fort bonne,
 Outre qu'a ne fait tant de brit
 Aporte biacoup pus de frit ;

[⁸ Suite.

Pis i'epluqueron à noste aise,
 S'il y a rien qui te deplaise,
 Aveu pus de contentement
 Que non pas o quemenchement ¹.

[¹ Commencement.

GUILLAUME.

Ie le veux bien, sus, Martin, boute :
 Luis don, afin que ie t'escoute.

La responce au Breuillon qui a fait le Bâillon.

Tout ainsi qu'il n'y a qu'un seul Dieu Créateur
 En et par qui nous sommes,
 Tout de mesmes il n'y a qu'un seul Médiateur
 Entre Dieu et les hommes (1).

L'Ecriture nous dit quel il est, à sçavoir
 Jésus-Christ, Dieu et homme (2).
 S'il a des compagnons, VÉRON, fay-le donc voir
 Par textes, je t'en somme.

GUILLAUME.

Vela un stile fort haut
 Et qui pale bien quemy faut.

MARTIN.

Chela n'est qu'entrér en matiere.
 Tu orras, se tu te veux taire,
 Tout autre chose que chela.

GUILLAUME.

Bien don, ie feray le hola,
 Queuque chose qu'il en avienne,
 Pis que chaist la voulenté tienne.

Suite de la responce.

Mais dire qu'il en a, se seroit blasphémer
 Et lui faire une injure,
 Pourquoi de falsité nous viens-tu donc blasmer,
 Desmentant l'Ecriture ?

(1) 1 Tim. II, 5; — Hébr. VIII, 6; IX, 15; — 1 Jean II, 1.

(2) 1 Tim. II, 5; — 1 Jean II, 1.

Christ seul est mort pour nous et nous a rachetés
De la mort éternelle :

Par luy Dieu nous fait voir en nos adversités
Sa bonté paternelle (1).

En Dieu seul, Père, Fils et Saint-Esprit croyons.
Qui d'autres en invoque,
A ce faire porté par humaines raisons,
A courroux le provoque (2).

En Dieu n'avons accès, sinon par Jésus-Christ :
Pourquoy ? pource qu'en somme,
Nul autre que luy seul (ainsi qu'il est escrit)
Cognoist le cœur de l'homme (3).

Les vivants savent bien qu'ils mourront, mais les morts
N'ont plus de cognoissance :
Des choses d'ici-bas, après qu'ils en sont hors,
Quelle est donc leur puissance (4) ?

Ce mot *seul* adjousté, à ce que tu prétends,
Dont tu fais un grand crime,
Ne change, or qu'il fust vray, ou le texte ou le sens
Seulement il l'exprime (5).

Ainsi posé, qu'ensemble il soit ou ne soit pas
En nos Bibles, n'importe,
Puisque la vérité dont on fait plus de cas
Demeure la plus forte (6).

Mais l'original grec te fera voir menteur,
Accusateur inique,
D'autant que Jésus-Christ, nostre Médiateur,
Est par là dit unique.

Et ce qui fera voir quel esprit te conduit
En tes sottes pratiques,

(1) Jean X, 15 ; — Rom. IV, 25 ; — Hébr. IX, 14 ; X, 10 ; ce sont les articles de nostre foy.

(2) Rom. X, 13, 14 ; — Matth. VI, 9 ; — 1 Jean II, 1.

(3) Jér. XVII, 5, et XXIX, 12 ; — Ps. L, 14, 15.

(4) Esaïe XLII, 8 ; — Apoc. XXII, 8, 9 ; — Eph. II, 18 ; III, 12 ; — Luc XVI, 25.

(5) Jean XIV, 6 ; — Actes I, 24 ; — Rom. VIII, 32, 33.

(6) 1 Rois VIII, 39 ; — 2 Chron. VI, 30 ; — Ecclés. IX, 5, 6 ; — Job XIV ; — Jér. XXIII, 24.

Est que mesmes les tiens comme nous l'ont traduit
Par leurs Bibles antiques (1).

Mais ils ont retranché, non un mot seulement,
Ains des lignes entières,
Comme en l'original on peut voir clairement.
Quels sont donc les faussaires?

Celuy qui le vray sens en sa traduction
Desguise, est un faussaire :
Mais il faut faire voir la contradiction,
Et tu ne le peux faire.

Tu desguises toi-même, en beaucoup de façons,
Les saintes Escritures,
Et pour textes formels et solides raisons,
Tu nous combats d'injures.

Saint Paul, pour nous monstrier que c'est la seule foy
Qui l'homme justifie,
D'avecques elles exclud les œuvres de la loy,
Afin qu'on ne s'y fie (2).

Par grâce, par la foy, nous dit-il clairement,
Non par œuvres qu'on face,
Les humains sont sauvés, et de fait, autrement,
La grâce n'est plus grâce.

Nous n'avons rien de nous qu'un bien faible désir,
Qui au bien peu opère :
C'est Dieu qui fait en nous selon son bon plaisir,
Le vouloir et parfaire.

Les œuvres nous sauver, ô faibles jugemens
De l'homme misérable!

Veux que qui faut en l'un des saints commandemens
Est de tous fait coupable (3).

(1) Cela se voit par les Bibles translattées de grec en latin en l'an 1539, de l'impression de Franciscus Gryphinus, approuvées par le Concile de Trente. Aux mesmes Bibles et Nouveaux Testaments cotés en marge du précédent quatrain, les confrontant contre l'original grec, on verra que la seconde partie du 6^e vers, 1^{er} ch. aux Romains, est entièrement retranchée.

(2) Rom. III, 20, 23, 25 : IV; V, 1, 2; — 2 Tim. I, 9; — Rom. 10; — Phil. III, 9; — Rom. VII; — Luc XVI, 15.

(3) Gal. V; — Ps. CXLIII, 2; — Eph. II, 8, 9; — Tite III, 4, 5, 6, 7; — Actes XV, 10, 11; — Rom. XI, 8; — 1 Cor. II; — Phil. X, 6; — 2 Cor. III, 5; — Tite III; — Phil. II, 13; — Jacq. I, 10; — Rom. III; — Luc XVI, 15; — Actes XV, 10; Deut. XXVI, 27; — Actes III, 10, 12 et suiv.; — Rom. IV.

Les œuvres de la loy pourroient l'homme sauver,
 Estant toutes parfytes;
 Mais entre les humains nul ne s'est pu trouver
 Qui jamais les ait faites.

Non donc l'œuvre, ains la foi va les hommes sauvant,
 Le pur texte le porte.
 Mais la foi, toutefois en charité euvrant,
 Qui autrement est morte.

Car nous ne disons pas que croire soit assez,
 Sans bonnes œuvres faire;
 Ains les enfans de Dieu, à bien faire poussez,
 Le font pour luy complaire.

Le méchant fait le mal, le bon le bien en suit :
 L'amour de Dieu l'y porte.
 Ains tousjours on cognoist l'arbre au fruit
 Bon ou mauvais qu'il porte.

Nul ne peut sans la foy plaire à Dieu nullement,
 Mais c'est luy qui la donne :
 Et quiconque a ce don, indubitablement,
 A bonne œuvre s'adonne (1).

Si, non la seule foy, mais les œuvres on prend
 Pour nos seules justices,
 Croyons doneques qu'en vain (l'Apostre nous l'apprend),
 Christ est mort pour nos vices (2).

Les œuvres nous sont donc en condamnation,
 Car elles sont impures,
 Et la foy seule en Christ nostre salvation
 Selon les Escritures (3).

En vain donc tasches-tu d'y mettre contredit
 Pour de toy faire monstre :
 Car nous ne disons rien que ce que Dieu a dit,
 L'Ecriture le monstre (4).

En discours fabuleux, en folles vanités,
 Tout à fait tu te plonges,

(1) Hébr. XI, 6; — Eph. II, 8.

(2) Gal. II, 21; — Rom. XI, 6; — Coloss. II, 8.

(3) Gal. III, 11, 12; III, 4; — Tite III, 4, 5; — Phil. III, 8, 9.

(4) Rom. V, 12; VIII, 18; — Luc XVII, 10; — Esaïe LXIV, 6.

Et ta plume et ta bouche, au lieu de vérités,
Ne disent que mensonges.

Tes escrits veus qui ont du jugement,
Te feront recognoistre
Vitupérant celui devant qui seulement
Tu n'oserois paroistre.

Que Du Moulin ait fuy, n'ait voulu répartir !
Mais n'as-tu point de honte,
Devant tant de tesmoins te pouvans desmentir,
De faire un si sot conte ?

Celui qui par mespris combat ses ennemis,
Se va privant de gloire :
Car, quand il les vaincroit, il ne luy est permis
De vanter sa victoire.

Mais qui te cognoistra ne croira nullement
Que tu le puisses faire,
Ains que de l'avoir dit ou pensé seulement,
C'est estre téméraire.

Le seul tiltre insolant qu'en ignorant brouillon
Tu bailles à ton livre,
Montre assez clairement, par ce mot de « bâillon, »
Que tu es fol ou yvre.

Les doctes s'en riront et t'auront en mespris
Pour choses si mal faites ;
Aussi ne croy-je pas que l'on leur donne prix
Qu'entre ces femmelettes,

Entre un peuple grossier l'apparence suivant,
D'un esprit peu sublime :
Car tu tu n'acquerras point le renom de sçavant
Entre les gens d'estime.

Ainsi tiennent, déceus, ces pauvres ignorans,
Tes faits pour des miracles :
Tes contes fabuleux plus que ceux des romans,
Comme de saincts oracles.

Du peuple embeguiné, sans yeux ni jugement,
Les oreilles tu charmes,
Disant que tu nous peux vaincre facilement
Avec nos propres armes.

Et comme si le dire étoit jà l'avoir fait,
Tu le pais de frivoles ;
Mais nous t'en deffions : viens doncques à l'effet,
Et laisse les paroles.

Au contraire, aidant Dieu, nous ferons voir à tous,
Par l'Escriture sainte,
Que c'est vous qui errez, et que ce n'est pas nous,
Bien loin d'en avoir crainte.

Aussi de tes écrits tant sont faits lourdement,
Je fay si peu de conte,
Qu'en les considérant (je parle franchement)
J'ai honte de ta honte.

Il nous sera permis faire voir maintenant,
Puisque tu nous attaques,
Entre plusieurs erreurs que tu vas soutenant,
Quelques certaines marques.

Dieu défend aux humains de le représenter
Soit en bosse ou peinture,
Qui en quelque façon le puisse rapporter
A l'humaine nature (1).

A qui, dit l'Eternel, me comparerez-vous
Et ferez-vous semblable ?
En vos temples pourtant on le voit entre tous,
Comme un vieillard muable (2).

Dieu sans corps, tout esprit, qu'homme n'a jamais veu,
Seul incompréhensible,
L'oser représenter en vieillard tout chenu !
Quel forfait plus horrible !

Les dix commandements en neuf vous réduisez,
Retranchant le deuxième,
Pour ce que contre lui d'images vous usez,
Idolâtrie extrême (3).

Le mesme Créateur deffend expressément
L'infâme paillardise :

(1) Esaïe XLIV et XLV ; XLVI, 5 ; — Jean I, 18 ; — Exode XX, 4.

(2) Deut. IV, 15, 16 et suiv. ; — Exode XL, 18, 25.

(3) Aux Heures imprimées depuis plusieurs années, et aux livres de dévotion de ceux de l'Eglise romaine où l'on emploie les commandemens de Dieu, on verra

Au contraire on la voit par vos chefs librement
En plusieurs lieux permise (1).

Tout vœu qu'on rend à Dieu, sans nul desguisement,
Doit être volontaire.

Hé, combien entre vous, ne pouvans autrement,
Sont-ils contraints d'en faire !

Le mariage à tous de Dieu est ordonné,
Sans exception nulle :

Aux prestres néantmoins vous l'avez condamné,
Le tenant pour maculé.

Dieu nous va commandant de lire et méditer
En la sainte Escriture,
Comme celle qui peut le salut apporter
A toute créature.

Au contraire, entre vous au peuple on le deffend,
Comme un crime notable :
Ainsi les lois de Dieu jamais bien ne comprend,
Abus intolérable.

Saint Paul veut que l'on prie en langage entendu,
Notamment en l'Eglise :
Au contraire entre vous cela est deffendu,
Qui l'abus autorize.

En vain vous m'honorez, vos services sont vains,
Nous dit la voix divine,
Quand les commandements que vous font les humains
Enseignez pour doctrine (2).

Jésus-Christ veut son corps et sang au sacrement,
Par ordonnance expresse,
Etre prins et receu de tous entièrement
Sous l'une et l'autre espèce (3).

Au contraire le peuple entre vous est privé
D'un tel bien salutaire,

que le second n'y est pas, et que du dernier on en fait deux, pour fournir le nombre de dix.

(1) Exode XX; — Deut. XXIII, 17; — 1 Cor. XV, 16, 18; — Lévit. XIX; — 1 Tim. III, 4; — Hébr. XIII, 4; — 2 Tim. III, 15, 16, 17; — Jean V, 30; — 2 P. I, 19; — Ps. I, 2; XIX et suiv.; — Rom. I, 16 et suiv.; XV, 4; — 1 Cor. XIV.

(2) Esaïe XXIX, 13; — Jean VII; — Matth. XV, 8, 9; — Tite I, 14.

(3) Matth. XXVI, 27; — 1 Cor. XI.

Luy retranchant la coupe, où avez-vous trouvé
Que vous le devez faire?

Vous qui de Jésus-Christ vous dites compagnons,
Vous nommans Jésuistes,
Direz-vous imiter ses saintes actions,
Quand vous luy contredites?

Il nous enjoint la paix et la dilection,
L'amour et la concorde :
Vous incitez le trouble et la sédition,
La haine et la discorde.

Par ces eschantillons on voit évidemment
Ceux dont l'erreur procède.
A Dieu, non aux humains, en soit le jugement
Et y donne remède!

—

Guillemme, vela don tout luit¹, [¹ Lu.
Et pis qui s'en va tantost nuit,
Pour faire un branle de sortie², [² Un mouvement pour sortir.
Boutan à demain la partie.

**Continuation du dialogue entre les deux drapiers
de Saint-Nicaize.**

Se tenpendant³ tu penseras [³ Pendant ce temps.
A tout chela, et me diras
Librement tout cheu qui t'en semble,
Quand no no trouverons ensemble,
Et verrons, tout bien espluquey,
Se no crerrons chela o quey⁴. [⁴ Cela ou *quoi*, quelque autre chose.

GUILLAUME.

Nanin, cher compère, demeure.
Soupe aveu mey tout à chete heure.
Noste soupey tost apresey
Sera chu la table boutey.
Si à menger no n'avons guere,
Recompensons-nous à bien bere,
Ainchin que font tous bons garchons.
Pis, de *Veron* no parlerons.
Chaist chen de quey i'ay grande envie,

Otant que i'en euz de ma vie,
 Prenant plaisir à tieux ¹ ébats.
 Cha don ! boute le mantel bas :
 As-tu pur ² que no ne t'escorche ?

[¹ Tels.[² As-tu peur.

MARTIN.

Je le veux, pis que tu m'y forche.

GUILLAUME.

l'en ay men cœur tout resiouy !
 Mais chen que i'ay tantost ouy,
 Est-che une chose veritaibe ?
 Chent mille le tendraient pour flabe ³,
 Comme estant tout entièrement
 Contraire à tout leu sentiment.

[³ Fable.

MARTIN.

Ma fey, compère, ie te jure,
 Se vraye est la sainte Escriture,
 Les points en chu livret cottaiz
 Sont tout otant de veritaiz :
 Qu'ossi bien que mey tu peux dire,
 Se chaist chose que tu desire,
 Ainchin que Dieu la ordonney.

GUILLAUME.

Iamais ne fus pus estonney.
 Mais do vient don qu'en chete ville
 No tient su *Veron* si zabelle ?
 Et que pus que tous les prescheux
 Il a grand nombre d'oditeux,
 Qui chacun, à par sey, aprouve
 Tout chen que tey seul reprouve ?
 Es-tu don pus sage qu'eux tous ?

MARTIN.

Nanin. Mais le nombre des fous
 Et des niais souvent surmonte
 Les autres qui ne tiennent conte
 D'ouyr clabauder si souvent
 Un qui paist le peuple de vent,
 Peuple qui creit que la doctrine
 Réside où est la bone mine,
 Belle bouëtte et rien dedans,

Qui, comme un arracheux de dents,
 Fait valer ses efronteries,
 Dont y masque ses menteries.
 Mais pour o vif les refuter,
 Y ne faut que les repeter,
 Tant leu fondement trop debile
 Montre leu maistre malhabile,
 Qui se fait biau jeu et le prend.
 Y montre a tous et rien n'apprend.
 Hardy, tout le monde il attaque,
 Et o combat che n'est qu'un flasque.
 Tesmoin cher brave prediquen
 Qui le fit tant suer denken,
 Qu'aprais toute sen équipée
 Y demourit la gueule bée¹,
 Honteux, confus et estonney,
 Vere, ly mesme embaillonney,
 Pensant embaillonner lez autres,
 Presence de pusieux des notres.
 Che qui causa mille devis,
 Chacun en disant sen avis,
 Segon ² la passion pus forte
 O l'interest qui le zy porte :
 Mais a qui que la chose plut,
 O Jesuitres a deplut,
 Et si grandement s'en fachirent
 Que *Veron* daveu queux quachirent³,
 Laissant à chete asne le fais
 Et la gloire de chais biaux faits,
 Pour n'en estre estimaiz complices,
 Tachant leu renon de tieux⁴ vices.
 Vela tous chais braves combats
 O le pus y prend sez ebats,
 Achais vaillans soudars semblable,
 Qui, hardis les piais sous la table,
 Perchent à iour les bataillons
 Et, o bout, tournent les tallons.
 No peut bien tous cheux vaincus ren dre
 Qui n'y sont pas pour se defendre.
 Chest de quey y se va vantant.
 Qui n'en pourret bien fere otant ?

[¹ Bouche béante.[² Selon.[³ Chassèrent.[⁴ Tels.

Vela chely dont les merveilles
 Prend le quemun¹ pa lez oreilles;
 Qui vray ignorant en effet,
 Le creyans queuque saint parfait,
 Tiennent ses faits pou des miracles
 Et ses contes pou sainets oracles,
 Et pou se glorifier mieux
 Il ose bien, presontueux,
 Rataquer sen grand aversaire,
 Chely mesme qui le fit taire
 Et qui bravement le vainquit
 O combat, quand y l'ataquit.
 Chest de l'Angle que no le nomme,
 De vrey trais docte et habile homme,
 Qui montrit en meinte fachon,
 Qui savet tro mieux sa lichon²,
 Que chu *Veron*, qui, pauvre pretre,
 Fut vu s'attaquer à sen maistre :
 Dont à iamais, dechu le front,
 Ly en demeurera l'enfront ?
 Qui fet que de ly no se moque.
 Derechef don y le provoque
 D'entrer o combat entrepris;
 S'en donnant la gloire et le pris;
 Contre la veritay pu forte,
 Que faussement y no raporte
 Par parole et par sez ecrits.
 Chaix colporteurs avec leur cris,
 Qui perchent lez pus hautes nues,
 Lez vont publiant par chais rues.
 Y n'y a coins ne recoins
 O no n'entende de fort loins
 Retentir tous chais biaux libelles
 Et chais canchons toutes nouvelles
 De *Veron*, d'orgueil tout boufy :
Vela les cartels de deffy
Que le pere Veron adraische
A de l'Angle et cheux de la praische,
Su tous lez points controversaiz,
Et pour les veir bouleversaiz,
Faute de lez vouler debattre

[¹ Le commun.[² Sa leçon.

Sommais deux, treis feis, vere quatre,

De conparer à leu leisir

En tieu¹ lieu qui veudront choisir

[¹ A tel.

Pour disputer chete matiere.

Y ne l'ont pourtant osé faire,

Et maints defaus chu zeux donnaiz

Le zont renduz pus ostinaiz.

Bref, chais livrets plains de chornettes,

Qui, comme cheux de des Viettes

N'ont sens, ne rime, ne reson.

Otrefais eraient eu l'oison² [² Auraient eu l'oison qu'autrefois...

O clos Saint-Marc (pris ordinere

Que no destinet pour salere

A chely qui le mieux mentet

En la matiere qui tretet),

Mais quey! qui servent de risée.

Y lont une grande visée;

Car chu peuple, d'esprit mal sein,

Qui ne comprend pas chu dessein,

Allant à la bone fey pense

Que de de l'Angle le silence

Est otant qu'un acqiezsement.

Veron qui sait tout autrement,

Mais le tait, qu'un tieul personnage,

Qui a eu su ly l'avantage,

Rare entre les pu biaux esprits,

Va mesprisant tous chais mépris,

Et penseret ternir sa gloire

D'une si chetive victore,

Oposant la lanche et l'escu

Contre un enemi ia vaincu;

Vere³ ly tourneret à honte.

[³ Voire.

Mais Veron sait qu'il en tient conte

Au raport de deux chavetiaiz⁴

[⁴ Savetiers.

Qu'il a devers ly enviaiz.

Tant pus y meurt de le combattre,

Se fougue⁵ et fait tenir à quatre,

[⁵ Se débat.

Pis conclud que par chais refus

Vainqueur, y la rendu confus.

Chen que tout chu peuple inbecille

Creit ossy vrey que l'Evangile,

Et par tieulle seduction
 Le porte à la sedition,
 A laide de tous chais senblables ;
 Choses tant pus intolerables
 Qui n'a, nen pus qu'un perroquet,
 Rien que la plume et le caquet :
 Aveuque une grande inpudence,
 O gist toute sen eloquence.
 Aga ! ie me ferais bien fort,
 Pour mieux juger qui a le tort
 (Et vere o peril de ma vie,
 Pis qui feint d'en aver envie),
 Faire trouver sans contredit
 Au lieu mesme qui seret dit
 Monsieur de l'Angle et ses collegues
 Pour veir si se montreraient begues,
 Quand *Veron* lez atakeret,
 Au moyen qui s'obligeret¹,
 Sans equivoque et sans finesche,
 O le pus y met sen adresche.
 Instruit qu'il est, de longue main,
 Sans rien remettre o lendemain,
 De souffrir pour tous chaiz saleres
 Vint o trente cous d'estrivières
 Pour checun des points o, veinqu,
 Muet il oret le naiz-qu²;
 Le plaisir compensant la peine,
 Qui autrement resteret veine,
 Et *Veron* sage devenu,
 Une otrefois pus retenu.
 De chent qui sont en chete ville,
 Le meindre est chent feis plus habile,
 Et tous rougissent en effet
 Des sots discours que chu fol fait,
 Rians de chais clabauderies,
 Comme en fait de boufonneries.
 Che sont chais gens-la qui vont dret³;
 Palans pa raison, qui faudret,
 Pour bien combatre les ellinistres ;
 Leu saver, comme leur vreis titres,
 De leur semblables trais connus,

[¹ Pourvu qu'il s'obligeât.

[² Le nez rabattu.

[³ Qui vont droit leur chemin.

Feret qui seraient bien reclus¹,
 En chete amiable dispute,
 O en vain chu grand criart butte :
 Pis qu'o vrey, sans en rien cheler,
 Chaist seulement pour quereller,
 Et de sa pus honteuse perte
 Tirer une victore aperte²
 Entre chais gens de grand renon.
 Les dey-ie nommer?

[¹ Reçus.[² Evidente.

GUILLAUME.

Pourquey non?
 De les connestre i'ay envie.

MARTIN.

Leu doctrine et leu bone vic
 Rend leu los³ vere tous assais cher,
 L'un Monsieur le penitancher,
 Et le père Niquet est l'autre,
 Y seraient popres⁴.

[³ Eloge.[⁴ Propres à cette lutte.

GUILLAUME.

Nen, saint piautre⁵ ! [⁵ Juron local, pour saint Pierre.
 Che sont là deux lieuzant soleiz⁶ [⁶ Luisants soleils.
 Qui a eux ont pay de pareiz?
 Pust à Dieu le zy vier ensemble !

MARTIN.

Et mey essay; mais, se me semble,
 Chest trop sus chela s'arrester :
 Veux tu d'autre chose treter ?

GUILLAUME.

Comment den, compere, à ten conte,
 Chu nous querret⁷ toute la honte?
 Mais palons un pey de chu point,
 Se l'Eglise erre o n'erre point :
 Et du pape note saint père,
 Chest là tout le nœu de l'afaire.
 Car si le premier n'est point vray,
 Du reste ien sis assurey,
 O bien se chest tout le contraire,
 Che sera à mey de me taire;

[⁷ Tomberait.

Et crere chete aluesion
Estre mere d'un million.

MARTIN.

L'Eglise pure et trionfante
N'erre point : Mais la militante
A erré, erre et errera,
Tant que le monde durera.
O miserables que no sommes !
Qui erre et peche, que lez ommes ?
Qu'ainsi set, tout cler il apert,
N'a tu point erré o desert ?
Combien et en quantes manières,
Chete Eglise, tous chais vieux pères,
Ont-y provoqué comme nous
De Dieu le despité courroux ?
Dy mey qui furent cheux qui firent
Chu viau d'or et qui l'adorirent ?
Qui cruchift Jesu Christ ?
Qui rechevra chet Antechrist.
Qui, assis o temple supresme
De Dieu, se dira Dieu ly mesme,
Signes et miracles fera ;
Par qui le monde seduira,
Dont la pissanche¹ sans segonde
Fera que tous les roys du monde,
Tous les peuples l'adoreront,
Et en ly pusqu'en Dieu crerront ?
O sera don lors chete Eglise
Pour ne pouver estre sumise
Dessous la crianche² et les lois
De chu grand monarque des rois ?
Et pourra-t-ale dire encore,
Pis qui fodra quale l'adore,
Ainchin que lez autres humains,
Qu'a n'errera point néomains ?
Y n'y a nulle créature,
Qui set iuste, dit l'Ecriture (1),
Vere, non pas jiques à un,
Et don biacoup meins le quemun³

[¹ La puissance.

[² La croyance.

[³ Le commun, l'ensemble.

(1) Prov. XXIV, 16 ; — Ecclés. VII, 20.

O quand à l'apostre saint Pierre,
 Dy mey, avant qui fust su terre,
 L'Eglise a sen quemenchement ¹
 N'avet-ta-point de fondement ?

[¹ Commencement.

GUILLAUME.

Vela une belle demande !

MARTIN.

Mais quand ?

GUILLAUME.

Chely qui ly quemande ²,
 Saver, chu grand Dieu inmortel.

[² Lui commande.

MARTIN.

Non don sus un homme mortel,
 Sur Iesu Christ, la pierre vive,
 Non sus ocun homme qui vive.
 Che seret par trop desroquey.
 N'est-y pas vray qu'interroquey
 Avant sa mort par les siens mesme
 Qui d'eux seret le pus supresme (1)
 (Pure folie en veritey
 Se lors il avet arrestey
 Qu'ils eraient pou leu chef saint Pierre),
 Y respond : Les Rois de la terre
 Vont dominant par de chus tous;
 Ainchin n'en sera pas de vous.
 Que le pus grand o mendre serve.
 Où est denque chete reserve
 O bien chu pouver assolu
 Que donner y ly a voulu
 Pour dominer dechu les autres,
 Non meins sez bien aimaiz Apostres,
 Où et quand ly a ty promis?
 Mais o la ty iamais commis
 Seu lieutenant, quem o devise ³,
 Et seul chef de sa sainte Eglise
 Pour la regir en chais bas lieux ?
 Dire que pa les chefs des cieux
 Qu'en chais mains Iesus voulut rendre ?

[³ Comme l'on dit.

(1) Luc XXII, 25.

Chela se deit assais entendre ;
 C'est choper par trop lourdement.
 Se tu as de l'entendement,
 Reluis les mots et consideres
 Que comme pou ly et ses frères
 Du St-Esprit illuminey,
 Y confessit Iesu Christ ney,
 Estre le Fils de Dieu supresme,
 Ainchin Iesus Christ tout de mesme
 Ly dit, non point qui ly donnet,
 Mais ouy bien qui ly donneret
 Les clefs du reyaume céleste (1).
 Je ne repete point le reste.
 N'est-y vrey quen la complissant
 Y soufflit son esprit pissant ¹
 Sus chete sainte troupe toute,
 Le jour nommé la Pentecoute,
 Leu donnant chet egal pouver
 Quo dit qu'un tout seul deit aver?
 Que iamais saint Pierre en l'Eglise
 La qualité de chef ait prise,
 Tout effronté qui le diret
 Ly mesme le desmentiret.
 Tous les pus magnifiques titres
 (Comme no luit en sez epitres)
 Sont d'*Antien* et frère en Christ (2),
 Comme à cheux a qui il escrit,
 Les zieusortant ², non comme Maistre,
 Mais comme leu zegal de paistre
 Le saint troupel a eux commis,
 Et bien loin de s'estre promis
 Chete imaginaire pissanche,
 Y n'a pas sa reconnessanche
 Sur l'héritage de Sion
 Ocune domination.
 Bien pus. Niomeins la prière
 Que pou ly Iesu promet faire (3),

[¹ Puissant.[² Les exhortant.

(1) Matth. XVI, 16.

(2) 1 Pierre V, 1.

(3) Luc XXII, 32.

De peu de faillir en effet
 A la fey comme il avait fait,
 Reniant sa Majesté haute,
 Y retumbit pourtant en faute,
 Comme saint Pol en est tesmoin (1),
 Qui l'en reprint. Chaist là bien loin
 De presumer que iamais n'erre
 Chu biau successeur de saint Pierre.
 Et pis creyons sans contredit
 Tous chais sots contes quo no dit.
 Dieu dou, par sa misericorde,
 Seul sa grace et pardon accorde
 A tous humains humiliez
 Que leut pechais avaient liez,
 Selon sa parole promise.
 Les pasteurs, non chefs de l'Eglise
 (Y n'y a qu'un seul Iesu Christ
 Qui le set, comme il est escrit)
 Iamais ocuns pecheux ne lient
 Et tout essy poy les deslient (2).
 Y n'en sont qu'anonchiateux¹.
 Bref, si no creit tieux inposteux,
 Dieu doit o Pape obeissanche.
 Car pis que le Pape a pissanche
 De faire à qui ly plaist mercy,
 Y faut que Dieu le veuille essy.
 Et encor en chose si clàire,
 No no zenseigne le contraire,
 Et que tous cheux dannés seront
 Qui chais mensonges ne crerront.
 O que chete loy set nouvelle,
 Oste chela de ta chervelle.
 Qui le dit est bien inposteur,
 Ois que Dieu seul en est l'autheur.
 A qui tient y, bon gré ma vie!
 Que poussé d'une saincte envie,
 Je ne fache veir draiz demain
 Estre Martin et non romain?

[¹ Annonciateurs.

(1) Gal. II, 14.

(2) Ephés. I, 22, 23; IV, 15, et V, 23; — Coloss. I, 18.

Dey-je aver rien pu cher, Guillemme,
 Que le salut de ma povre ame?
 Est-y troser pus precieux,
 Set en la terre, set o cieux?
 N'est-che d'un mantel catholique
 Couvrir une loy hérétique,
 Qui en effet d'un saint renom
 N'a que l'aparence et le nom?

GUILLAUME.

Martin, que tu es habille homme!
 Tu as si bien palé en homme
 Et si bien chais points eclersis
 Que ie ne say comme i'en sis,
 De te crerre et ne te point crerre,
 Tant tous deux me font rude guerre.
 Si faut y que par queuque effort
 Le pus fieble cede o pus fort;
 Pis chose de tieulle importanche
 Merite bien qu'o la balenche.

MARTIN.

Ha! compere, che n'est pas tout.
 Tu en viendras don bien à bout.
 Premier que de tey je separe¹,
 Dieu par mey sera ton vrai fare
 Pour te condire au pus saint but,
 Qui mene les siens a salut
 Par des preuves de toutes sortes
 Otant et pus que cheux-là fortes :
 Et que vrey no peut raporter
 Pou n'en pouver iamaïs douter,
 Outre chelles du petit livre,
 Et par là te rendre delivre
 De tant d'abus qui t'ont coiffey :
 Pendant que je sis escoffey²
 Et qu'en chu dessein, o ie vise,
 Mey mesme en parlant je m'instrise,
 Pis ensieute de chaiz raisons,
 Ie viendrai o comparisons
 De la vie, mœurs et crianche³,
 Ossy bien que de la pissanche

[¹ Avant que je me sépare de toi.

[² Echauffé.

[³ Créance.

De saint Pierre tant renommay
 Et du Pape tant estimay :
 Pour veir et juger tout ensemble
 Se le vivant o mort ressemble,
 Pis que le pape seulement
 Tire d'ylà son fondement.
 Bref se lieutenant qui dit estre
 Y sieut¹ le vouler de sen maistre
 Sans s'en destourner d'un seul point,
 O si ne le sieut du tout point.
 Et afin que mieux tu t'y plaises,
 Ie reduis tout par antithaises,
 A qui d'otant pus tu creirras
 Quo marges la preuve y verras,
 Que pour faire sey de men dire
 De la sainte Bible ie tire.

GUILLAUME.

Compere, qui eust jamais creu
 Que tu en eusses otant seu?
 Mais, viaiz², le queulle est d'ordinaire
 Noste sotte fachen de faire?
 Pis qu'ignorans no condamnons
 Les choses que meins no savons.
 Par une trop grande injustice,
 Ainchin no fet de vertu vice,
 Bien pus souvent que tous les jours.
 Compere, poursieux ten discours.

MARTIN.

Ha! ie dirais bien autre chose
 Du Pape qui partout opose
 Tout chen qui fait, dit y escrit
 O bones loix de Iesu Christ.
 Mais ches la cloque Iordan Boise
 Qu'exquemini ret note Boise,
 Si l'en palais à ten desir
 Et pis, ma foy, ie n'ay loisir.

GUILLAUME.

Compere, ches don assaiz, cesse,
 En sela trop, ie le confesse,
 Pou faire quatre piaix de naix

[¹ Suit.

[² Voyez.

O pus z'ingnorans ostinaiz
 D'entre une sotte populache,
 Qui sieuvent saint Pos à la tracle
 Avant que sa conversion
 L'eust fait vessel d'eslection :
 Qui vrais boutefeux de discorde
 Souhaitent le feu et la corde
 Et mille violens trepas
 A cheux qui ne conoissent pas :
 Qui portais d'un essi faux zelle
 Et de rage non meins cruelle,
 Empliant leu pu grand effort
 Pou les livrer tous à la mort,
 Creyans qu'à Dieu tous cheux suplices
 Sont agriabes sacrifices :
 Condamnans ainchin de tout point
 Les choses qui ne savent point
 Et qui ne veulent pas entendre
 Bien loins de les pouver comprendre.
 Ossi leuz est-il interdit.
 Chest assaiz que no leuz a dit
 Et qu'autrui pour eux se soucie.
 Mille feys ie te remercie.
 Pus à plein ie no reverron.

MARTIN.

Adieu don, compere.

GUILLAUME.

Adieu don.

LES PROFESSEURS DE L'ANCIENNE ACADEMIE DE MONTAUBAN.

1598-1685.

« Cela se devrait faire dans toutes les Universités ou Académies... Nous devrions avoir eu quelqu'un qui eût fait la vie de tous les ministres auteurs; et assurément notre négligence est en cela fort grande. »

(BAYLE, *Lettre à David Constant*, du 5 janv. 1691).

M. Michel Nicolas poursuit les études si utiles qu'il a entreprises à notre intention sur les *Anciennes Académies protestantes avant la révocation de l'Edit de Nantes*. Après nous avoir fait jeter un coup d'œil général sur

leur établissement et leur existence, sur leur organisation et leurs tendances diverses (*Bull.*, t. II, p. 2, 43, 455, 326), il nous a exposé l'état des écoles primaires et collèges établis par nos pères (t. IV, p. 497, 582); puis il nous a fourni une notice spéciale sur l'académie de Die et quelques-uns de ses professeurs (t. V, p. 479, 298). Aujourd'hui, c'est de Montauban qu'il va s'occuper, comblant ainsi peu à peu, autant que cela lui est possible, cette lacune si regrettable que déplorait Bayle, lorsqu'il écrivait à David Constant les lignes ci-dessus rapportées, et se plaignait avec tant de raison qu'on n'eût jamais dressé « une liste des professeurs de chaque académie, « avec un catalogue de leurs écrits. »

Depuis l'origine de l'académie de Montauban, dont la création fut décidée au synode national tenu à Montpellier en 1598, jusqu'à sa suppression définitive, prononcée par un arrêt du conseil d'Etat du 5 mars 1685, soixante ou soixante-dix professeurs ont dû enseigner dans ses différentes chaires qui, en règle générale, étaient au nombre de six, mais qui ne furent pas toujours, dans cet espace de temps, occupées toutes à la fois. Nous avons essayé de dresser la liste de ces hommes honorables et utiles qui, en maintenant dans nos anciennes Eglises une certaine mesure d'instruction théologique, ont puissamment contribué à leur prospérité. Nous n'avons pu, jusqu'à présent, recueillir que trente-deux noms, et encore, quelques-uns d'entre eux sont tellement obscurs, que nous ne les avons retrouvés que dans quelques écrits contemporains, aussi rares que peu connus. Quelque incomplète que soit notre liste, nous avons cru devoir la communiquer aux lecteurs du *Bulletin*, dans le but de provoquer toutes les communications que quelques-uns d'entre eux pourraient peut-être nous faire sur ce sujet. Ayant l'intention de publier plus tard des notices étendues sur ceux de ces anciens professeurs qui ont laissé une trace bien marquée de leur existence, nous serons très court pour la partie biographique; mais nous croyons nécessaire de donner le catalogue de leurs ouvrages aussi complet que possible.

SERRES. C'est le plus ancien professeur de cette académie. Il ne nous est connu que par son nom seul, qui se trouve apposé aux règlements de cette école publiés en 1600. Il est probable que dans le principe, il fut seul chargé d'enseigner la théologie aux quelques étudiants de Montauban qui se destinaient au ministère évangélique.

MICHEL BÉRAUD. La vie de cet homme, qui a joué un si grand rôle dans les Eglises protestantes de France, est couverte de nuages assez difficiles à dissiper. Déjà à l'époque où vivait Bayle, on le confondait avec son fils, et on n'avait qu'un souvenir vague de ses travaux. D'après le *Scaligerana*, il aurait d'abord été moine. Nous croyons que c'est là une erreur, Scaliger ayant confondu deux hommes du même nom, ou la mémoire des rédacteurs du *Scaligerana* les ayant mal servis sur ce point. Michel Béraud fut d'abord pasteur à Aulas, en 1562, et ensuite à Béziers, de 1563 à 1567; la persécution l'ayant définitivement chassé de cette Eglise, il alla exercer le ministère à Réalmont. En 1579, il fut appelé à Montauban, comme pasteur, et il dut être nommé professeur peu de temps après la création de l'académie. De 1606 à 1608, il enseigna à Saumur; cette école qui avait à cette époque quelques-unes de ses chaires vides, avait réclamé ses services pour quelque temps (1). Michel Béraud fut de retour à Montauban vers le milieu de 1608. A partir de ce moment, on ne trouve plus aucune trace de cet homme célèbre. Son nom ne figure pas parmi ceux des pasteurs qui étaient à Montauban pendant le siège; mais on y voit celui de son fils, qui lui avait succédé dans la chaire de théologie. Il paraît cependant que Michel Béraud ne mourut que deux ou trois ans après cette époque. Nous avons quelques raisons de croire qu'il se retira à la Rochelle vers 1618 et qu'il finit ses jours dans cette ville vers 1622 ou 1623. On pourrait probablement trouver quelques renseignements sur ces deux points dans les registres du Consistoire de La Rochelle, s'ils existent encore (2), ou dans ceux de la municipalité de cette ville; comme aussi pour l'époque de sa mort, dans les registres de l'état civil, qu'on doit certainement posséder.

Les écrits de Michel Béraud sont devenus fort rares; ce sont : *Athénagoras d'Athènes, philosophe chrestien, touchant la résurrection des morts, avec une préface du traducteur, contenant certains advertissemens nécessaires, nouvellement traduit du grec en françois, par*

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. I, p. 325.

(2) Il est probable que ces registres, s'ils n'ont pas été détruits, se trouvent dans les archives de l'hôpital de la Rochelle. C'est en général dans les archives des hôpitaux qu'il faut chercher les pièces protestantes antérieures à la Révocation de l'Edit de Nantes; à cette époque, les biens des consistoires ayant été donnés aux hôpitaux, on transporta dans ces établissements les registres et les autres papiers des corps ecclésiastiques protestants.

Michel Béraud, Montauban, 1582, in-16 de 110 pag.; *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Evangile, contre la réplique de Messire Jacq. Davy, évêque d'Evreux, faite article par article sur la même réplique*, Montauban, 1598, in-8°; *Disputationes theologicæ de sacra theologia*, Salm., 1608, in-4°.

PAUL CONSTANS. Il fut collègue de Michel Béraud, avec lequel il ne vécut pas en bonne intelligence. Ce Constant est probablement le même que le ministre de ce nom auquel le *Scaligerana* attribue un commentaire très érudit de l'Apocalypse (1).

DANIEL CHAMIER. La vie de cet homme remarquable est aujourd'hui assez connue pour que nous puissions nous borner ici à rappeler qu'après avoir été pasteur à Montélimart, il fut nommé professeur à Montauban en 1612 et qu'il fut tué, neuf ans après, d'un coup de canon, au siège de cette ville (2). Nous donnerons la liste complète de ses écrits, dont quelques-uns ont été oubliés jusqu'à ces derniers temps par les biographes les plus exacts. Le plus considérable est un ouvrage de controverse, publié après sa mort, par les soins de son fils, Adr. Chamier, et de Bened. Turretin, et imprimé aux frais des Eglises protestantes de France (3); c'est le *Panstratia catholica*, Genève, 1626. 4 vol. in-fol. Cet ouvrage devait avoir un cinquième volume que la mort ne permit pas à Chamier de terminer. Fréd. Spanheim en fit un abrégé sous le titre de *Chamierus contractus*, Genève, 1643, 1 volume in-fol. Ses autres écrits sont : *Epistolæ jesuiticæ et ad eas responsiones*, Genève, 1599, in-fol. — *La Confusion des disputes papistes*, Genève, 1600, petit in-8°. — *Actes de la Conférence tenue à Nismes, entre Daniel Chamier et Pierre Coton, jésuite*, Genève, 1601, in-8°. — *De æcumenico pontifice*, Genève, 1601, in-8°. — *La Jésuitomanie*, Montauban, 1618, petit in-8°. — *Corpus theologicum*, Genève, 1653, in-fol. — *La Honte de Babylone*, 1^{re} partie (sans nom de lieu), 1612, in-8.

BERNARD SONIS. Ce professeur ne nous est connu que par ce que

(1) *Scaligerana*, Cologne, 1695, p. 26 et 27.

(2) Voir, sur Dan. Chamier, *Bull.*, I, p. 20; II, 292, 430; V, 179, 300.

(3) Voir ci-dessus, p. 29.

(4) *Aymon, Synod. nation.*, t. I, p. 404; t. II, p. 100.

rapporte de lui le *Recueil des Synodes nationaux d'Aymon* (1). Chargé par le Synode national de Gap (1603) de composer une réfutation des opinions de Piscatoris, il présenta au Synode national de La Rochelle (1607) un *Traité de la justification*. Cette assemblée, animée de sentiments de conciliation, ne voulut pas permettre l'impression d'un ouvrage qui aurait ranimé des discussions fâcheuses. Il avait composé quelques autres ouvrages qu'il présenta au Synode national de Vitri (1617). Cette assemblée, en donnant des éloges à leur auteur, en renvoya l'examen au Synode provincial du Haut-Languedoc. Nous ne croyons pas qu'aucun d'eux ait été publié.

TENANS. Il fut professeur d'hébreu (2). On le voit en 1609 remplir les fonctions de recteur (3). Une des poésies de Paul Ferry (4) lui est adressée.

Il y avait, en 1536, à Sedan un professeur du même nom, qui prononça l'oraison funèbre de son collègue, Louis Cappel de Moniambert. Nous ignorons si c'est le même personnage que le professeur de Montauban.

GUILLAUME DUNCAN. C'était un médecin qui, vers la seconde moitié du XVI^e siècle, quitta l'Ecosse, sa patrie, pour venir s'établir à Montauban. Il fut professeur de philosophie à l'académie de cette ville. On a de lui : *Physiologia Guill. Duncani*. Tolosæ. 1651, in-4^o.

MARC-ANTOINE BENOIST. Il n'est connu que par ce que le *Recueil des Synodes nationaux* rapporte de ses discussions avec Pierre Béraud (5). Le Synode national de Privas (1619) le força de quitter Montauban.

PIERRE BÉRAUD. Fils de Michel Béraud, et né à Réalmont vers 1578. Il fut d'abord pasteur à Bergerac en 1603, puis à Pamiers en 1615. Appelé en 1618 comme professeur de théologie à Montauban, il fut confirmé dans ces fonctions par le Synode national d'Alais en 1620 (6).

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. I, p. 258 et 302; et t. II, p. 119.

(2) P. Colomnius, *Gallia orientalis*, p. 112.

(3) Aymon, *Synod. nation.*, t. I, p. 320.

(4) *Les premières œuvres poétiques de Paul Ferry, messin*. Montauban, 1610, in-12.

(5) Aymon, *Synod. nation.*, t. I, p. 307 et 411.

(6) *Ibid.*, t. II, p. 201.

Ardent pour le triomphe du protestantisme, il fut un de ceux qui soutinrent le courage des Montalbanais pendant le siège de 1621. Il fit tous ses efforts, en 1626, pour les faire déclarer en faveur du duc de Rohan, et, malgré les représentations d'Ollier, de Cameron, de Charles et de Delon, ses collègues, il réussit à les entraîner. Depuis son arrivée à Montauban, on le voit toujours en lutte avec ceux de ses collègues qui appartiennent au parti modéré. Le Synode national de Castres (1613) eut à se prononcer sur ces discussions auxquelles sa décision ne mit pas fin (1). A la reprise des hostilités, Pierre Bérant fit partie du conseil de guerre chargé de pourvoir à la défense de Montauban. Cette position inconvenante pour un ministre de l'Evangile, et un écrit qu'il publia sans doute pour l'excuser et dans lequel il soutenait qu'il est permis aux ministres de se mêler des affaires publiques et même de porter les armes, quand il s'agit de la défense de la religion, furent plus tard la cause de son interdiction, d'une plainte des commissaires du roi au Synode national de Charenton (1631) et d'une admonestation sévère que lui adressa cette assemblée (2). Depuis cette époque il n'est plus question de lui, et nous ignorons la date de sa mort. En outre de l'écrit dont nous avons déjà parlé, on a de lui : *L'Estat de Montauban depuis la descente des Anglais en Ré, le 22 juillet 1627, jusqu'à la reddition de La Rochelle à Monseigneur le duc de Rohan, pair de France, par Pierre Bérauld, pasteur et professeur de théologie. Montauban, 1628, in-8°.* — *L'espluchement de soy-mesme ou Sermon faict au jeusne des Eglises de France, célébré en celle de Montauban, le 4^e jour de mars 1621, sur le 1^{er} verset du II^e chapitre des Révélations du prophète Sophonie, par Pierre Bérauld, etc. Montauban, 1622, in-8° de 128 pages.* — *La Froissure de Joseph ou Sermon faict le 29^e jour de septembre 1622, en la solennité du jeusne célébré en l'Eglise de Montauban, pour les fideles de Montpellier assiégés, par Pierre Bérauld, etc. Montauban, 1622, in-8° de 102 pages.*

JEAN CAMERON. Né à Glasgow vers 1580, il vint en France en 1600. D'abord professeur de grec et de latin au collège de Bergerac, puis professeur de philosophie à Sedan, il abandonna momentanément la

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 360 et 369.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 456 et 458, 467 et 468.

carrière de l'enseignement pour faire des études de théologie à Genève et à Heidelberg. Il fut nommé pasteur à Bordeaux, en 1608. Dix ans après, il succéda à Gomar dans la chaire de théologie de Saumur. Quand le gouvernement de cette ville eut été enlevé à Duplessis-Mornay, Cameron passa en Angleterre. Une année ne s'était pas écoulée, qu'il était de retour à Saumur; et comme il lui fut interdit par le gouvernement d'enseigner publiquement, il donna des leçons particulières; mais les Eglises lui allouèrent une pension (1). L'interdiction ayant été levée en 1624, il fut appelé à Montauban comme professeur de théologie. On a dans cette nomination une preuve que l'orthodoxie qui dominait dans l'académie de cette ville était loin d'être étroite et exclusive; Cameron était connu partout pour ses opinions hardies et ses projets de modifications dans la théologie généralement admise à cette époque. Arrivé à Montauban, il se rangea du côté des modérés, et il se trouva ainsi exposé aux poursuites du parti exalté qui espérait encore alors de faire triompher par les armes le protestantisme en France. Dans un mouvement populaire où quelques autres professeurs furent maltraités, Cameron reçut des blessures graves. Il se réfugia à Moissac. Quelques mois après il revint à Montauban, où il mourut presque aussitôt.

Voici la liste de ses écrits : *Santangelus, sive Stelitentius in Eliam Santangelium Causidicum*. Rupelli, 1616, in-12. Il s'agit dans ce petit livre d'une affaire concernant le consistoire de Bordeaux. — *Constance, foy et résolution à la mort des capitaines Blanquet et Gaillard*. Bordeaux, 1617, in-12. Brûlé par arrêt du Parlement de Bordeaux. — *Theses de gratia et libero arbitrio disputatæ 14^o august. 1618, una cum duabus prælectionibus, habitæ J. Camerone*. Salmurii, 1618, in-8^o. Pièces du concours à la suite duquel il fut nommé professeur à Saumur. — *Traité dans lequel sont examinés les préjugés de ceux de l'Eglise romaine contre la religion réformée*. La Rochelle, 1618, in-8^o. Trad. en anglais, Oxford, 1624, in-4^o. — *Theses XLII theologicæ de necessitate satisfactionis Christi pro peccatis*. Salmurii, 1620, in-fol. — *Amica Collatio de gratiæ et voluntatis humanæ concursu in Vocatione et quibusdam annexis*. Lugd. Bat., 1622, in-4^o. — *Sept Sermons sur St Jean VI*. Saumur, 1624, in-12. — *Defensio sententiæ de gratia et libero arbitrio*. Salmurii, 1624, in-8^o. — *Præ-*

(1) Aymon, *Synod. nation*, t. II, p. 268 et 269.

lectiones theologicæ in selectiora quædam loca N. T., una cum tractatu de Ecclesia et nonnullis miscellaneis opusculis. Salmurii, 1626-28, 3 vol. in-4^o; réimprimé sous le titre de *Myrothecium evangelicum.* Genevæ, 1632, in-4^o; Salmurii, 1677, in-4^o, et dans les *Critici sacri* de Londres.

JOLI. Il suppléa d'abord Tenans dans la chaire d'hébreu, dont il fut plus tard le titulaire. Il était à Montauban pendant le siège, dont il a laissé un récit sous ce titre : *Histoire particulière des plus mémorables choses qui se sont passées au siège de Montauban et de l'acheminement d'iceluy.* Leyde (Montauban), 1624, in-12.

PIERRE OLIER. Il était aussi à Montauban pendant le siège de cette ville. Il y était au reste arrivé depuis peu. Il était pasteur à Alais, quand, en 1620, il fut appelé à la chaire de théologie. Le Synode national de La Rochelle (1623) le confirma dans ses fonctions (1). Il assista au Synode national de Charenton de 1645 avec son collègue Garissoles. Il appartenait au parti modéré, et il courut quelque danger le jour que Cameron fut gravement blessé par une foule en fureur. Nous ne connaissons rien de plus de sa vie, et nous ignorons s'il a publié quelque ouvrage.

ABEL BICHETEAU. Nommé professeur d'hébreu par le synode provincial du Haut-Languedoc tenu à Puylaurens en 1618, il fut confirmé dans ces fonctions par le Synode national d'Alais (2). Il était aussi à Montauban pendant le siège. Nous ne savons rien de plus sur ce personnage.

Il y a eu à Montauban un professeur de grec portant aussi le nom de Bicheteau ; c'était peut-être le fils d'Abel. Le Synode national de Loudun (1660) accorda une pension de cent livres à sa veuve (3).

ANTOINE GARISSOLES. Né à Montauban en 1587, il fut pasteur à Puylaurens en 1612, et professeur dans sa ville natale en 1630. Il est connu par sa belle conduite au Synode national tenu à Charenton en 1645, synode qu'il présida et où il défendit avec autant d'énergie

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 172, 279.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 161. P. Colomesius, *Gallia orientalis*, p. 150.

(3) Aymon, *Synod. nation*, t. II, p. 798.

que d'habileté les libertés protestantes contre les exigences du gouvernement (1).

Ses écrits sont : *La Voie du salut exposée en huit sermons*. Montauban, 1637, in-12 de vi et 818 pages. — *Decreti synodici carentoniensis de imputatione primi peccati Adæ explicatio et defensio*. Montalbani, 1648, in-12, de xxvi et 821 pages. — *Adelphidos, sive de bello germanico quod incomparabilis heros Gustavus Adolphus magnus Suevorum, Gothorum Vandalorumque rex, pro Germaniæ procerum et statuum libertate gessit*. Montalbani, 1649, in-4°. Poème latin en l'honneur de Gustave Adolphe. — *Panegyricum super triumphalis coronationis pompâ serenissimæ potentissimæque Christinæ Augustæ, etc.* Amstelodami, 1650, in-fol. de 19 pages. Pièce de vers latins sur le couronnement de Christine, reine de Suède. — *Theses theologicæ de Religione et Cultu, sive adoratione religiosa*. Montalbani, 1648, in-4° de 20 pages. — *Theses theologicæ adversus cultum, sive adorationem religiosam creaturarum*. Montalbani, 1649, in-4° de 30 pag. — *Disputationes elencticæ de capitibus fidei inter reformatos et pontificios controversis in academia montalbanensi habitæ sub præsidio DD. virorum S. theologiæ professorum, Ant. Garissolii et Joan Verdierii*. Montalbani, 1650, in-12 de 328 pages. Six de ces dissertations sont de Garissoles et quatre de Verdier. — *De Christo mediatore*. Genevæ, 1662, in-4° de vi et 752 pages et 2 longs index. — Enfin il termina un ouvrage de son collègue Paul Charles, qui mourut avant de l'avoir achevé. C'est une explication du catéchisme des Eglises réformées, sous ce titre : *Catecheseos ecclesiarum in Gallia et alibi reformatarum explicatio, opus a Paulo Carolo primo inchoatum et ab Ant. Garissolio continuatum et absolutum*. Genevæ, 1656, in-4° de iv et 258 pages et un index de 12 pages.

PAUL CHARLES, né à Mauvesin (2) vers 1585. Il fut professeur de théologie à Orthez en 1615. A la suppression de cette école, il resta comme pasteur dans le Béarn. En 1626, il fut nommé professeur de théologie à Montauban où il mourut en 1649. Nous venons de parler de l'ouvrage qu'il laissa inachevé à sa mort, et que Garissoles compléta et publia. Charles, pasteur à Châtelleraut, était son fils (3).

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 635-641.

(2) *Syntagma Thesium Salmuriensium*, pars III, p. 690.

(3) Bayle, *Lettre à Minutoli*, du 4 octobre 1676.

JEAN VERDIER. Il était de Montauban, et il fut nommé professeur de philosophie en 1637 par le Synode national d'Alençon, sur la présentation du Synode provincial du Haut-Languedoc (1). Nous avons déjà parlé du volume de dissertations qu'il publia avec son collègue Garissoles. Nous avons à la Bibliothèque de la Faculté de théologie de Montauban quinze dissertations latines de lui sur divers points de théologie, imprimées les unes à Montauban et les autres à Puy-laurrens, de 1655 à 1666. Quelques-unes sont considérables ; trois entre autres forment un cours complet de théologie. Au point de vue scientifique, quelques-unes ont une véritable valeur et donnent une idée avantageuse de la portée d'esprit de Verdier.

TIMOTHÉE DELON. Il était aussi de Montauban, où il fut professeur d'hébreu. Il mourut dans cette ville en 1650. Nous connaissons de lui deux sermons : *L'Ambassade du ciel, ou Sermon pour l'ouverture du Synode provincial, tenu à Castres le 25 novembre et jours suivants l'an 1637.* Montauban, 1637, in-12 de 107 pages. — *Le Secret de pitié, ou Sermon sur la 1^{re} à Timothée, ch. III, verset 16, fait à Charenton durant la tenue du Synode national.* 3^e édition. Montauban, 1638, in-12 de 119 pages.

SÉBASTIEN DAUBUS. Né en 1613, fils de Charles Daubus, qui fut successivement professeur à Orange et principal de collège de Nîmes et de celui de Nérac, et frère de Charles Daubus, pasteur de cette dernière ville. Sébastien Daubus fut d'abord pasteur à Commonde et ensuite professeur de philosophie à Montauban, où il abjura le protestantisme le 1^{er} août 1658 (1).

COURBANIÈRES. Tout ce que nous savons de lui, c'est qu'il fut nommé professeur de philosophie à Montauban en 1644 (2).

CRUVEL. Aymon l'appelle à tort Cromvel (3), et ailleurs Crumel (4). Il était pasteur à Reyniès (Tarn-et-Garonne), quand il fut nommé,

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 804, et *Lettre d'un ecclésiastique de Montauban à un de ses amis*, sans nom d'auteur ni de lieu, et datée de Montauban, du 3 août 1658.

(2) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 695.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 695.

(4) *Ibid.*, t. II, p. 755

en 1644, professeur de philosophie à Montauban, en même temps que Courbanières (1).

JACQUES GAILLARD. Né à Montauban vers 1620; il fut nommé professeur de philosophie vers 1647 ou 1648. Il fut forcé d'abandonner cette position et de sortir de France pour avoir soutenu de Scorbiac dans une affaire relative à une nomination de conseiller à la chambre mi-partie de Castres, et dont on peut voir les détails dans l'*Histoire de l'Edit de Nantes* (2). Il se retira à Leyde, où il fut nommé pasteur et professeur du collège gallo-belge, et plus tard professeur de théologie à l'université.

Nous connaissons de lui les trois ouvrages suivants : *Genealogia Christi*. Lugd. Bat., 1683, in-8°. — *Specimen quaestionum in Novum Testamentum de filiohominis*. Lugd. Bat., 1684, in-4°. — *Melchisedechus Christus unus rex justitiae et rex pacis*. Lugd. Bat., 1688, in-8°.

ANDRÉ MARTEL. Né à Montauban en 1618, il fut nommé professeur de théologie en 1653. Il était recteur de l'académie quand elle fut transférée à Puylaurens. Après la révocation de l'Edit de Nantes, il se retira dans le canton de Berne. Nous avons sa thèse inaugurale : *De natura fidei et de gratia efficaci*. Montalbani, 1653, in-4° de 20 p. Nous avons aussi à la bibliothèque de la faculté de Montauban dix-sept autres thèses entières de lui, imprimées de 1656 à 1674. On lui doit enfin : *Réponse à la méthode de M. le cardinal de Richelieu, divisée en quatre livres*. Quevilly, 1674, in-4° de XII et 412 pag. Cathalacouture, dans son *Histoire du Querci*, t. III, p. 201, lui attribue divers ouvrages qui ne lui appartiennent pas et qui sont d'un Martel, avocat de Toulouse.

JEAN CLAUDE. Ce célèbre écrivain protestant est trop connu pour que nous ayons besoin de rappeler même les principales phases de sa vie. Nous dirons seulement qu'il fut pendant quatre années professeur de théologie à Montauban, de 1662 à 1666. Ce fut pendant ce temps qu'il composa sa *Réponse au traité intitulé : la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*. Charenton, 1665,

(1) *Ibid.*, t. II, p. 695.

(2) *Histoire de l'Edit de Nantes*, t. III, p. 320-322 Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 793 et 794.

in-8°. Nous croyons également inutile de donner ici le catalogue des autres écrits de Claude. Quelques-uns d'entre eux ont encore des lecteurs nombreux, et tous sont connus, au moins par le titre, à la plupart des personnes qui reçoivent le *Bulletin*.

JOSEPH ARBUSSI. Né à Montauban en 1625, et petit-fils, par sa mère, de Pierre Béraud, il fut, en 1645, pasteur à Sorrèze, et l'année suivante à Montauban. En 1650, il succéda à Timothée Delon dans la chaire d'hébreu. Bien différent de son aïeul et de son bisaïeul, il se rangea du côté des modérés. Cette circonstance et la légèreté de sa conduite lui firent un grand nombre d'ennemis. Le synode national de Loudun (1660) « en usa charitablement à son égard et ne le traita pas à la rigueur ; » mais comme en présence d'une opposition forte et très étendue, il ne pouvait plus exercer avec fruit le ministère à Montauban, on lui donna l'ordre de se pourvoir d'une autre Eglise (1). Bientôt après, il fut nommé pasteur à Bergerac. Deux ans après, il embrassa le catholicisme (2). Nous ignorons ce qu'il devint après son abjuration.

On a de lui : *Lettre de Joseph Arbussi à tous les fidèles des Eglises réformées de France*. Montauban, 1657, in-8°, et *Déclaration contenant les moyens de réunir les protestants dans l'Eglise catholique*. Paris, 1670, in-8°.

La Bibliothèque de la ville de Montauban possède quelques pamphlets relatifs aux longues discussions qu'il souleva à Montauban, et dont plusieurs sont fort curieux et peu édifiants sur la conduite d'Arbussi.

JEAN BON. Il était probablement de Montauban ; mais il fit ses études, du moins en partie, à Saumur. Il fut professeur de philosophie à l'Académie de Puylaurens. Il eut des discussions philosophiques avec Derodon. Bayle, qui en parle, assure qu'il eut part à un ouvrage dirigé contre celui-ci, et intitulé : *L'Impiété découverte*. Nous ne connaissons de lui que l'ouvrage suivant : *Physica Joannis Bon, doctoris medici et philosophiæ professoris in academia montalbanensi, Podiolarum translata*. Castris, 1664, in-12. Cet ouvrage qu'on prendrait, sur son titre, pour une physique, est un recueil de dissertations sur

(1) Aymon, *Synod. nation*, t. II, p. 754-758.

(2) *Histoire de l'Edit de Nantes*, t. III, p. 318-322.

quelques-uns des points de la philosophie d'Aristote, et forme une espèce de métaphysique.

JEAN GOMMARC. Il fut nommé professeur à Puylaurens en 1668. On a la thèse qu'il composa pour sa nomination : *De mediatione Christi et prædestinatione*. Podiolori, 1668, in-4° de 64 pages. La bibliothèque de la faculté de Montauban possède trois autres thèses de lui : *De Scientia Dei quam Jesuitæ mediam sive hypotheticam vocant*. Podiolori, 1670, in-4° de 29 pag. — *De Natura fidei*. Podiol., 1671, in-4° de 14 pages. — *De ortu fidei*. Podiol., 1672, in-4° de 15 pages. Dans ces deux dernières dissertations, il est fait une assez large part, dans la nature et dans l'origine de la foi, à ce que nous appelons aujourd'hui l'élément subjectif. C'est là une grande nouveauté dans l'enseignement de l'ancienne académie de Montauban; elle doit faire désirer de connaître plus particulièrement ce théologien, dont le nom a été jusqu'à présent plongé dans un profond oubli. La liste des pasteurs de 1637 porte le nom de Jean Gommard, pasteur à Vertueil et Château-Renaud, dans le colloque d'Angoumois. Ce pasteur fut un de ceux qui furent chargés, par le synode national d'Alençon, d'examiner les livres de Testard et d'Amyraut (1). Cette commission délicate fait supposer qu'il jouissait de quelque crédit et qu'il passait pour un homme instruit. Ne serait-il pas le père du professeur de Puylaurens? Les habitants de l'ancien colloque de l'Angoumois pourraient peut-être nous dire si ce nom de Gommard s'est conservé dans leur pays; nous ne croyons pas qu'il se retrouve dans le haut Languedoc.

THÉOPHILE ARBUSSI. Né à Montauban, et probablement le neveu de Joseph Arbussi, il fut nommé en 1674 professeur de théologie à Puylaurens, où il mourut en 1681. Nous avons sa thèse inaugurale, qui est intitulée : *Theses theologiæ de libero hominis arbitrio, quas ex præscripto synodi provincialis superioris Occitanicæ et Aquitanicæ composuit et publice agitandas proponit Theoph. Arbussius, sacro-sanctæ theologiæ professor designatus*. Podiolori, 1674, in-4° de 39 pag. — Antoine Arbussi, dont parle Madame Du Noyer dans ses Mémoires (2), et qui écrivit contre Papin (3), était sans doute son fils.

(1) Aymon, *Synod. nation.*, t. I, p. 293, et t. II, p. 572.

(2) Edition de Paris et Avignon, 1790, t. XI, p. 205, 206, 243 et suiv.

(3) Bayle, *Lettres*, édition d'Amsterdam, 1729, t. I, p. 298.

ANTOINE PÉREZ. Il fut nommé professeur en 1674, en même temps que Théoph. Arbussi (1). Sa thèse inaugurale, que nous possédons, porte ce titre : *De Connexione sanctificationis cum justificatione*. Podiolauri, 1674, in-4° de 60 pag. Il était peut-être le fils ou le petit-fils d'un Antoine Pérez, porté comme pasteur de Cazzari dans le Haut-Querci, dans la liste des pasteurs de 1626 (2).

VEEMS ou VEHEMES. Il était professeur de grec à l'académie de Montauban, dont il fut recteur en 1626 (3). Dans la liste des pasteurs de 1637, il est fait mention d'un Isaac de Vehernes, pasteur de Chefrênes (Normandie). Ce nom, à supposer qu'il nous ait été transmis exactement, semble trahir une origine étrangère.

LOQUET. La seule mention que nous ayons trouvée sur ce professeur de l'Académie de Puylaurens est dans un petit livre fort rare, intitulé : *Le Testament de M. Bonafous, ministre de la Parole de Dieu dans l'Eglise réformée de Puylaurens*. Montauban, 1677, in-12 de 110 p. (4). Il y est dit, à la p. 79, que le lundi 28 septemb., M. Loquet, ministre de l'Eglise de Cuq et professeur en éloquence dans l'académie, alla voir M. Bonafous et lui fit une prière. Ces quelques mots nous donnent une idée du triste état de cette académie à cette époque, puisqu'elle était obligée de faire remplir les chaires par des pasteurs des environs, sans doute parce qu'on n'avait pas les moyens d'entretenir au complet le personnel nécessaire à l'enseignement.

ELIE RAMONDou. Professeur de philosophie à l'Académie de Puylaurens en même temps que Martel, Gommard, Th. Arbussi et Ant. Pérez. Il était de la Guyenne, et il avait fait ses études à Montauban sous Garissoles et Verdier. Son nom figure sur une thèse de ce dernier, relative à la descente de Jésus-Christ aux enfers. Il est aussi fait mention de lui dans le *Testament de M. Bonafous*, pag. 96.

(1) Il était déjà professeur des langues orientales en 1667. (Arch. Tr. 315.)

(2) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 426.

(3) Aymon, *Synod. nation.*, t. II, p. 402.

(4) Ce pasteur Bonafous jouissait d'une haute considération dans tout le haut Languedoc. Un grand nombre de thèses de ce temps lui sont dédiées, et d'ordinaire avec de grands éloges. Il fut souvent un des juges des concours académiques.

JOURNAL MANUSCRIT D'ANNE DE CHAUFFEPIÉ

A L'ÉPOQUE DES DRAGONNADES ET DU REFUGE.

1685-1688.

(Fin. — Voir ci-dessus, p. 57.)

Enfin, cette séparation redoutable arriva le 12 de mai. M. de Gassion vint à quatre heures du soir me dire que M. le prévôt de la Rochelle et deux de ses archers étoient là pour m'emmener; qu'il falloit quitter mes trois compagnes et partir avec les trois autres prisonnières qu'on vouloit aussi emmener. J'avois la fièvre dans ce temps-là, et tout mon linge à la ville pour le blanchir; on l'alla querir mouillé, et nous montâmes à cheval pour venir nous embarquer au fort de la Prée. L'adieu que nous nous fîmes toutes fut douloureux, sensible et constant tout ensemble, et notre tendresse naturelle et juste, soutenue par l'Esprit de Dieu, qui nous conduisoit en cette occasion, chacune de nous suivit avec courage la vocation où elle fut appelée ce jour-là. Nous eûmes un peu de peine au trajet de la mer, qui étoit fort agitée ce soir-là. Je fus la plus heureuse de notre petite troupe, car je n'eus ni peur, ni mal; M^{lle} du Mas fut un peu travaillée de ce premier mal, et les deux autres le furent beaucoup de tous les deux; mais, après quelques heures d'agitation, nous arrivâmes heureusement à bord, mais si loin du lieu où un équipage nous attendoit, qu'il nous fallut faire demi-lieue à pied sur les cailloux. Nous en fûmes si fatiguées que nous pensâmes de mourir plusieurs fois par le chemin. Nous arrivâmes enfin dans cet état au bourg de l'Aleu, à onze heures du soir, où le carrosse de M. le prévôt nous attendoit. Il nous mit dedans, et nous conduisit chez lui fort honnêtement; il nous traita comme des amies plutôt que comme des prisonnières.

Le lendemain matin, on nous mit dans un autre carrosse, sous la conduite des deux archers qui nous avoient amenées de Rhé. Ils nous menèrent coucher à Mausé, et ne nous laissoient pas la liberté de voir personne que par une fenêtre, et encore avec peine.

Le mercredi, 14 du mois, nous vîmes dans le même équipage dîner à Niort, et fûmes après dîner mises dans quatre différents couvents, sans avoir aucune communication les unes avec les autres, ni sans savoir de nos nouvelles que par hasard et très rarement. M. le président de la justice étant mon allié, et celui des écus parent de M^{lle} du

Mas, recommandèrent fortement que cela fût ainsi fait, croyant que nous privant de tout plaisir on nous porteroit plus tôt au changement que l'on vouloit de nous; mais l'expérience leur a fait voir et leur montre tous les jours que ces sortes de rigueurs, qu'on ne tient que pour chagriner, ne font que raffermir les esprits dans une religion qui n'enseigne que douceur et les éloigner d'avantage de celle dont les plus forts arguments sont rigueur et captivité.

J'étois aux Ursulines, et M^{lle} du Mas aux Hospitalières, M^{lle} de la Pommeraie aux Cordelières, et M^{me} de Ruffignac aux Bénédictines; et toutes ces demeures nous étoient assignées par lettres de petit cachet. Peu de jours après que je fus dans celle où l'on m'avoit mise, j'appris que les trois compagnes que j'avois laissées en Rhé avoient été transférées : M^{lle} de Puiscouvert, aux Filles de Notre-Dame, à Fontenay; M^{lle} de la Vergnaïs, à celles de la Providence, à la Rochelle, et M^{lle} de Saumaise, aux Saintes-Claïres, dans la même ville, où peu de jours après elle reçut sa liberté de la cour pour passer en Hollande, où elle étoit née; mais jusques au jour de son embarquement, on l'a retenue au couvent avec tant de sévérité qu'elle n'y a vu personne du dehors, non plus que ses autres compagnes, qui ont toujours été tenues dans la même gêne. On ne nous faisoit aller au parloir que pour voir les ecclésiastiques que l'on y faisoit venir de temps en temps.

Peu de jours après que je fus à Niort, M. l'intendant du Poitou, qui se nomme M. Foucaut, y vint, et ayant entré dans le couvent où j'étois, me voulut voir. On me fit lever de dessus mon lit, où j'étois avec la fièvre, pour aller à lui. Quand il me vit dans cet état, il dit qu'on ne devoit pas me faire partir de ma chambre; qu'il ne savoit pas mon mal quand il m'avoit demandée, et me fit comme une manière d'excuse là-dessus. Il me parla fort honnêtement et avec douceur, mais avec de grandes sollicitations à changer de religion, en m'assurant fort qu'après avoir fort longtemps résisté, il faudroit y venir à la fin. Il étoit accompagné de plusieurs personnes qui me parlèrent de même manière. Il dit aux religieuses qu'il me falloit gagner par raisons et par douceur, sans dispute et sans rigueur. Après quinze jours de séjour parmi elles, j'eus le bonheur d'en être fort aimée, et d'avoir plus de liberté dans la maison que d'abord; et comme elles virent que je n'en voulois point abuser, elles ne craignirent point de me laisser prendre tous les petits plaisirs que je pouvois trouver dans

ce lieu-là, par la promenade de leur jardin et par une société libre avec les religieuses et avec les pensionnaires avec qui je mangeois. Le 2 juin, on amena M^{lle} de la Sauvagère de la Taillée dans ce couvent, parce qu'ayant signé une abjuration forcée, elle n'en vouloit rien tenir. L'on nous défendit sévèrement de nous parler, et de nous voir en particulier, et surtout de prier Dieu ensemble, quoique l'on demeurât d'accord que nos prières étoient bonnes. Cet ordre vint de M. le président, qui avoit du chagrin contre les religieuses, parce qu'elles n'avoient pas voulu recevoir une sœur laïe qu'il leur vouloit faire prendre par autorité. La supérieure nous dit là-dessus qu'il falloit que pour quelque temps nous fussions les victimes de son chagrin; que, pour ne s'en attirer pas davantage, il falloit obéir à ces ordres, quoiqu'elle les désapprouvât, et n'être ensemble qu'en présence de quelques personnes de la maison, afin qu'elle pût assurer que nous ne priions pas Dieu ensemble; et, de crainte que nous n'obéissions pas ponctuellement à cet ordre, on nous observa toujours avec grand soin. Le 17 juillet, à sept heures du soir, on vint avertir la supérieure qu'il falloit qu'elle me rendît le lendemain à cinq heures du matin. Elle vint elle-même me donner cet avis, avec des larmes de douleur et des paroles pleines de tendresse; tout ce qu'il y avoit de religieuses et de pensionnaires dans la maison me sollicitèrent par tout ce qu'elles purent imaginer de plus fort et de plus pressant, de plus doux et de plus redoutable, à changer de sentiments, ou à demander du temps pour penser à ce que j'avois à faire. Mes trois autres compagnes de captivité dans cette ville furent traitées à peu près de la même façon dans les couvents où elles étoient, mais tout fut également inutile pour nous toutes. Le vendredi 18 juillet, deux archers de Poitiers nous vinrent chercher toutes quatre, avec un ordre de M. l'intendant aux religieuses de nous rendre. Ils nous conduisirent à cheval jusqu'à Poitiers, en passant à Saint-Maixent. Ils tirèrent avec le même ordre de l'intendant, M^{lle} de la Grolière des Bénédictines, où elle étoit renfermée parce qu'elle ne vouloit pas tenir la signature qu'elle avoit donnée en prison; ils la joignirent avec nous. Nous arrivâmes le lendemain 19 à Poitiers, sur les deux heures après midi. On nous fit mettre pied à terre à la maison de ville, qui est une des prisons; et après en avoir averti M. l'intendant, on nous sépara. Un hoqueton vint de sa part emmener M^{lle} de la Pommeraie et M^{me} Ruffignac à la Conciergerie, M^{lle} de la Grolière et moi à la Pré-

vôté, et laissa M^{lle} du Mas seule à la maison de ville, où il y avoit pourtant deux autres prisonnières pour la même cause, qu'elle vit et avec qui elle mangea. Nous trouvâmes aussi deux compagnes à la Prévôté, l'une nommée Ruffignac, nièce de celle qui étoit venue avec nous, qu'on avoit amenée le jour précédent d'un couvent de Parthenay : elle avoit signé et n'en vouloit rien tenir; l'autre étoit une jeune femme nommée M^{lle} Guiteau, qui avoit toujours persévéré, et qui étoit prisonnière depuis deux mois. Nous fûmes toutes dans nos prisons aussi mal qu'on a accoutumé d'être en de pareils lieux, jusqu'au 23 du mois, qu'on vint dès le matin prendre nos noms et nos qualités, et nous dire d'être prêtes à partir à six heures. A peu près à cette heure-là un exempt du prévôt et deux archers nous vinrent querir toutes sept, et nous menèrent au logis du messenger, où l'on nous donna chacune 5 livres pour nous nourrir, pendant cinq jours que nous avions à marcher pour nous rendre à Chartres, où l'on nous dit qu'on nous menoit; mais on nous fit payer là-dessus le port de nos hardes à 3 sols par livre, à l'exception de quinze livres chacune qu'on nous portoit pour rien. Après cela fait, on nous mit dans un fourgon, et le même exempt qui nous avoit tiré de prison, avec un des archers qui nous avoient amenées de Niort, partirent avec la voiture, et nous conduisirent à grandes journées, mais avec toute l'honnêteté que nous en pouvions souhaiter. Nous tîmes la grande-route de Paris jusqu'à Blois, et de là nous prîmes celle de Chartres par Châteaudun, où nous couchâmes le 26, et le lendemain, qui étoit un dimanche, nous arrivâmes à Chartres sur les six heures du soir; mais M. l'intendant ni son subdélégué n'y étant pas, on nous mit toutes dans une hôtellerie, où nous passâmes la nuit dans l'incertitude de ce que nous devions devenir. Le lendemain lundi matin 28, l'on nous mena à la Conciergerie, où l'on nous mit en prison avec toutes les régularités qu'on apporte à y mettre les criminels. La geôlière et quelques autres personnes sachant la cause qui nous amenoit là, nous reçurent avec des larmes de compassion; l'exempt et l'archer ne purent aussi s'empêcher d'en répandre quelques-unes en nous quittant, et nous ayant rendu à toutes des témoignages avantageux, qui de la prison passèrent à la ville, plusieurs personnes papistes de tout temps eurent pitié de notre état et nous visitèrent quelquefois avec des mouvements de charité bien obligeants. La geôlière n'ayant alors qu'une chambre à donner, où il y avoit déjà deux prison-

nières du diocèse pour la même cause, nommées M^{lles} Joly, nous mit toutes ensemble, quoiqu'on eût ordonné de nous séparer le plus qu'on pourroit. Nous y étions assez pressées, mal couchées et assez incommodées d'ailleurs, mais possédant pourtant une tranquillité d'esprit plus grande que notre état ne sembloit devoir le permettre. Ceux qui nous voyoient en paroisoient surpris, et quelques-uns ont été jusqu'à dire qu'ils avoient peine à croire que notre religion fût aussi méchante qu'on leur disoit, puisqu'ils voyoient souffrir pour elle si constamment des épreuves qui leur paroisoient insupportables sans un secours tout particulier du Seigneur. Une belle-fille de la geôlière en vint jusqu'à nous dire qu'il ne seroit pas bon pour elle qu'elle nous vît souvent, parce que nous la rendrions huguenote; et il y a apparence que ces sortes de discours furent cause que nous ne demeurâmes pas longtemps dans ce lieu-là, où on nous donnoit le pain du roi, et l'on nous apportoit à manger de la ville, tous les jours, une grande soupe avec de la viande ou des choses maigres, qui nous suffisoient pour le matin et pour le soir, parce que nous ne mangions pas beaucoup ni les unes ni les autres. Nous avons passé treize jours dans cet état, en attendant avec patience notre destinée, dont nous commençâmes de savoir une partie le 9 d'août, que M. le vice-bailli de Chartres vint avertir M^{lle} de la Grolière et la plus jeune Ruffignac, qu'il avoit ordre du roi de les mener à l'abbaye de l'Eau; qu'il partiroit dans une heure, et que dans peu de jours il nous emmèneroit aussi toutes en d'autres endroits. Il fallut donc commencer cette séparation, à quoi nous nous étions bien préparées, mais qui ne se put faire sans émotion et sans larmes. Le même soir, à son retour de l'Eau, il envoya dire à M^{lles} du Mas, de la Pommeraie et à moi, de nous tenir prêtes pour le lendemain matin; ce que nous fîmes. Le dimanche 10, on nous amena un soufflet à huit heures du matin, dans la cour de la Conciergerie; nous y montâmes toutes trois, et M. le vice-bailli nous dit qu'il menoit M^{lles} du Mas et de la Pommeraie à l'abbaye des Clairais ensemble, et moi toute seule à celle d'Arsisse, et qu'à son retour il mèneroit M^{lle} Guiteau aux Ursulines, à Vendôme, et M^{me} de Ruffignac aux Calvaires, dans le même lieu. Il fut lui-même notre conducteur à toutes, avec deux de ses archers; et comme il étoit en route avec nous, l'équipage rompit à un bourg nommé Charron, où il fut obligé de coucher avec tout son train. Le lundi 11, nous en partîmes de bon matin, et nous rendîmes à huit heures à Arsisse, où M. le vice-bailli

vit d'abord M^{me} l'abbesse, et lui exposa la commission en lui donnant la lettre de cachet en vertu de laquelle il me mettoit entre ses mains. Elle et toute sa communauté me vinrent recevoir à leur porte avec beaucoup d'honnêteté et des marques de bonté assez propres à adoucir l'amertume de mon état, si elle avoit été moins grande; mais l'adieu qu'il me fallut encore faire à mes deux compagnes, et qui me fit ressentir tout de nouveau la perte des trois que j'avois laissées en Rhé, me remplit l'âme de tant de douleur, que cela joint à tout mon état d'ailleurs, ne me permit guère de trouver de douceur dans ce lieu-là. Mes deux compagnes qui allèrent aux Clairais furent reçues à peu près de même manière que moi. Ces deux abbayes sont dans le pays de Perche, à deux lieues l'une de l'autre. Celle d'Arsisse est entre deux collines, comme dans un fond de désert, dans un canton où il n'y a jamais eu de réformés; il n'y avoit pas une personne dans tout le pays dont j'eus ouï parler. J'y ai demeuré près de dix mois, pendant lesquels je n'ai vu que des ecclésiastiques, à qui l'on me faisoit parler assez souvent. Le confesseur de l'abbaye, qui est d'un assez méchant caractère en tout, me menaçoit, me querelloit ou m'insultoit toutes les fois que je le voyois; plusieurs autres m'ont paru beaucoup plus raisonnables et plus doux, et après de grandes conversations sur la religion, ils m'ont souvent quittée en me faisant des honnêtetés et en défendant aux religieuses de disputer avec moi sur cette matière, car cela, disoient-ils à l'abbesse, ne serviroit de rien dans les sentiments où est Mademoiselle, et cela pourroit, dans la suite, produire de plus méchants effets que vous ne pensez. Cela n'empêchoit pas la curiosité des religieuses : elles vouloient savoir mes conversations avec ces messieurs, et me les demandoient quand l'occasion s'en présentait; je ne craignois pas de leur redire. J'ai souvent éprouvé dans ces sortes d'entretiens la vérité des paroles de notre Seigneur, quand il dit à ses disciples qu'ils ne se mettent point en peine de répondre quand ils comparaitront devant les hommes pour son nom, et ce qui suit du passage. J'allois, sans préparation que celle de la prière, à tout ce qu'on me devoit dire, j'y répondois souvent ce qu'il me sembloit n'avoir jamais su, et j'en sortois toujours sans avoir été convaincue non plus que persuadée par toutes les rubriques et la chicane des docteurs romains, dont l'un me dit une fois qu'il craignoit que la connaissance de l'Ecriture me mit hors du sens. On me donnoit souvent des livres; j'en lisois quelques-uns en présence de l'abbesse; et ayant

arrivé une fois à un plein de calomnies et de mensonges, dans lequel il y avoit une confession de foi à faire horreur à tous ceux qui portent le nom de chrétiens, et qu'on me disoit être celle de nos Eglises, n'osant pas leur montrer, pour les démentir, celle que j'avois dans mon Nouveau Testament, de peur qu'on me l'ôtât, j'en écrivis une de ma croyance, que l'abbesse trouva bonne dans tous ses articles. Elle me dit seulement que quoique ce que je croyois fût bon, je n'en croyois pas assez, et que n'étant pas dans l'Eglise romaine, je n'étois pas dans la voie du salut. La lettre de petit cachet qui m'avoit mise dans cette maison, portoit que je n'aurois aucun commerce, ni au dedans, ni au dehors, ni par écrit, ni de vive voix. Mais l'abbesse, qui est bonne et charitable, et, qui a toujours devant les yeux cette règle d'équité, qu'il ne faut pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit, n'observa pas cet ordre avec exactitude. On me fit d'abord manger avec de jeunes pensionnaires, en présence d'une religieuse à qui on avoit commis le soin de veiller sur ma conduite; mais les évêques du voisinage l'ayant su, ils me retranchèrent cette petite liberté, et, contre le sentiment de l'abbesse, l'on me retint seule dans ma chambre, où j'ai toujours mangé en particulier. Il est vrai que quelques jours après ce nouveau chagrin, une vieille religieuse, extrêmement raisonnable et sage, qui ne m'avoit point encore parlé, me vint voir, et ayant beaucoup de compassion de mon état, tâcha de l'adoucir, et m'obtint, sans le su des évêques, la permission de voir toutes les religieuses qui le voudroient. L'abbesse me donna aussi la liberté de me promener avec elles ou seule quand il me plairoit, et celle d'écrire à mes parents, et d'en recevoir des lettres, en lui montrant les unes et les autres, comme font toutes ses religieuses. J'eus le bonheur de me mettre si bien dans son esprit par la soumission que mon état et mon inclination me faisoient avoir pour ses ordres en tout ce qui n'intéressoit point la conscience, que j'en recevois toutes les petites douceurs qui ne dépendoient que d'elle uniquement. Je travaillai pour elle et pour les religieuses à tous les ouvrages qui n'avoient aucun rapport à leur religion ou à leurs dévotions superstitieuses, car pour ceux-là je n'y ai pas voulu toucher, m'en étant fait un scrupule de conscience; j'en dis mes raisons à l'abbesse, qui les goûta, et qui me dit que, quoique à son avis ce fût un bien et non pas un mal de faire ces sortes de choses, puisque ma conscience en faisoit un scrupule, il ne falloit plus m'en parler.

Toute la bonté de cette charitable fille n'a pas empêché que je n'aie goûté bien des amertumes chez elle, par les superstitions que j'y voyois tous les jours, par les injures et les calomnies effroyables que l'on y vomissoit contre notre sainte religion, contre nos réformateurs et contre nos ministres. J'étois exposée, là comme dans les autres lieux de ma captivité, à diverses tentations : l'amour de la liberté, si naturel à tout le monde; la crainte d'une prison perpétuelle, dont j'étois sans cesse menacée; la tristesse de la solitude où je passois d'ordinaire dix-huit ou vingt heures des vingt-quatre du jour et de la nuit; la douleur d'être séparée des personnes qui m'étoient chères; la perte de toutes les compagnies qui pouvoient m'être agréables, et la privation des exercices publics, livroient quelquefois de rudes combats à ma persévérance. J'ai senti souvent dans ces occasions la faiblesse de l'esprit humain et l'efficacité de la grâce : la chair combattoit contre l'esprit, et la grâce a toujours surmonté et vaincu hautement la nature. Mon âme a été quelquefois pénétrée d'une affliction inexprimable, et jamais la grande miséricorde de mon Dieu ne l'a trouvée dans cet état qu'elle ne l'en ait retirée bientôt par des consolations et des espérances vives de son secours, et des joies intérieures qu'il est impossible de concevoir sans les avoir senties; et je dois sans cesse rendre des actions de grâces au Seigneur pour toutes les faveurs qu'il m'a faites dans ces occasions si pressantes : il a non-seulement écouté mes vœux, il les a exaucés; mais devant que de m'en faire voir l'accomplissement, il m'a fait connaître qu'il les écou-toit favorablement. Il m'est arrivé trois fois pendant nos grandes misères que mon Dieu a répondu d'une manière sensible pour moi aux prières que je lui ai faites. La première est à Olbreuse, le jour de Noël, que, ne sachant que faire ni où aller pour me cacher, je lui demandai instamment qu'il me fit la grâce de sortir du royaume, ou celle de persévérer dans la profession de la vérité contre toutes les tentations où je pourrois être exposée : il ne répondit rien à ma première demande; je n'ouïs point de voix qui frappât mes oreilles pour la seconde, mais j'en sentis une plus forte dans mon cœur qui me dit : Tu persévereras. La seconde est dans le cachot de Rhé, le 25 d'août, en demandant, sous le bon plaisir du Seigneur, d'être rassemblée avec M^{lle} de Saumaise : je sentis le même mouvement. Et la troisième de ces occasions, que je ne veux ni ne dois jamais oublier, est à Arsisse, dans un temps où l'on m'avoit fort chagrinée, en me disant

qu'on ne savoit comment je pouvois vivre sans exercice de religion et sans participation de sacrements : je priai avec toute l'ardeur dont j'étois capable pour le recouvrement de ces deux grands biens dont j'étois privée, et je sentis si vivement que Dieu me les redonneroit, que je me relevai de ma prière en rendant mille grâces à ce bon Dieu de m'avoir exaucée. Mais il faut que j'avoue, à ma confusion, que ces assurances de sa bonté ne m'ont pas toujours garantie de crainte, d'alarmes et de chagrin sur toutes les menaces qu'on me faisoit.

Au mois de mars 1688, j'appris par une lettre que je reçus de Paris, que l'on mettoit les prisonniers de la religion hors de France, et que je devois me préparer au départ bientôt. Ce me fut une grande joie, mais qui fut modérée par le retardement de ce départ souhaité depuis longtemps, sans que je susse quelle raison le causoit; mais mon inquiétude fut bien augmentée le 22 de mai, que j'appris qu'on avoit emmené le jour précédent toutes les prisonnières du voisinage, et que j'étois demeurée seule sans qu'on sût pourquoi. Cela fit redoubler toutes les sollicitations que les religieuses me faisoient à changer de religion; elles me pensèrent désoler par les réflexions qu'elles faisoient sur cette aventure, qu'elles regardoient comme une marque infailible de la volonté divine pour mon changement, puisque la Providence me laissoit là quand elle emmenoit mes compagnes où j'aurois bien voulu aller. Mais enfin, après deux jours passés dans cette nouvelle épreuve, j'en fus tirée, et j'appris que c'étoit par oubli qu'on m'avoit laissée jusqu'au 24 du mois; qu'un archer d'Alençon me vint querir avec un ordre de l'intendant de ce lieu-là; il me mena coucher à une petite ville nommée Mortagne, où je trouvai M^{lles} du Mas et de la Pommeraie, avec deux autres filles de Normandie qui avoient toujours persévéré dans la profession de la vérité. Le lendemain, nous partîmes sur des chevaux de louage, et allâmes coucher à Cés, d'où nous partîmes au point du jour, et vîmes dîner à Argentan, où nous trouvâmes trois gentilshommes qu'on avoit tirés de prison pour les faire sortir du royaume aussi bien que nous. Là, on nous mit tous dans une charette de roulier, accompagnés de deux gardes qui nous conduisoient. Nous vîmes coucher à Falaise. Le lendemain, jour de l'Ascension, nos gardes, voulant aller à la messe, nous laissèrent reposer jusqu'à neuf heures, et ce n'étoit pas sans besoin, car nous n'en pouvions plus, ayant presque toujours marché

une partie des nuits, aussi bien que le jour. Nous vîmes à Caen celui-là, et y arrivâmes sur les six heures du soir. La populace et les canailles nous coururent par toutes les rues où nous passâmes avec tant d'insultes et d'injures, que si les gardes ne les avoient arrêtés en se servant de l'autorité du roi, je crois qu'ils nous auroient lapidés. On nous avoit criés et injuriés en plusieurs autres endroits où nous avions passé, mais moins dans les autres lieux qu'en celui-là. Nos conducteurs cherchèrent dès ce soir-là une barque pour Dieppe, où ils avoient ordre de nous conduire; mais n'en ayant point trouvé de prête, il nous fallut séjourner jusqu'au dimanche matin, qu'un vaisseau hollandais partoît pour aller de ce côté-là, en faisant route pour son pays. Pendant les deux jours de notre séjour à Caen, nous fûmes fort bien et fort honnêtement traités par nos gardes, qui nous permirent de voir plusieurs personnes dans notre hôtellerie, et même de nous promener; aucune de ces libertés ne nous avoit point été donnée jusque-là. Le dimanche étant venu, on nous mena dans notre charrette à un village nommé Etran, où nos gardes et nous montâmes sur le vaisseau, qui nous attendoit pour mettre à la voile, et ce fut là seulement que nos gardes nous dirent qu'on nous enverroit en Angleterre ou en Hollande, car jusqu'à ce moment ils nous avoient toujours fort assuré qu'on nous mèneroit à l'Amérique, et nous étions tous résolus de nous y laisser conduire. Le vent étant bon, nous arrivâmes à Dieppe le lundi à deux heures après midi, et après y avoir débarqué et reçu tous les ordres du gouverneur pour en partir le même jour, nos gardes nous mirent dans une chaloupe à onze heures du soir, pour nous faire remener à ce même vaisseau flamand, que nous avions laissé à une lieue en mer; ils nous dirent adieu avec beaucoup de civilités et de marques d'estime et de compassion fort grandes. Je ne dois pas oublier de dire, à la louange des nouveaux convertis de Caen et de Dieppe, que nous en vîmes plusieurs touchés d'une vive douleur de leur état, et qu'ils nous donnèrent des preuves très obligeantes de leur charité et de l'union de leur cœur avec nous. Nous arrivâmes à notre vaisseau à minuit, et comme ce fut là le premier moment de notre entière liberté, nous rendîmes grâces à Dieu, qui nous l'avoit donnée contre toute apparence, du plus profond de nos cœurs, et nous remettant entre les bras de sa divine providence, nous fîmes le trajet dans une grande tranquillité d'esprit; il est vrai qu'il fut à souhait, car, ayant mis à la voile le 1^{er} juin, à une heure

du matin, nous arrivâmes à Rotterdam le 3 à cinq heures du soir ; et, ne voulant pas nous séparer que nous n'eussions été ensemble rendre nos actions de grâces à l'église, nous logeâmes tous en même auberge, et ayant été au prêche le lendemain au soir, qui étoit un vendredi. Le samedi matin nous nous dîmes adieu, et chacun prit le parti qu'il jugea à propos. Je demeurai près de quatre mois en Hollande, et me rendis ici le 29 septembre. J'y goûte très bien la liberté dont le Seigneur m'y fait jouir, et je suis disposée d'en partir quand il lui plaira, si sa sage dispensation m'en veut retirer pour me conduire où elle jugera à propos. J'ai trouvé ce papier ici dans des hardes que M^{lle} de Saumaise m'a sauvées avec les siennes, et comme je ne possède plus de revenu fixe, ni en commun ni en particulier, n'ayant pas cru un livre de comptes nécessaire pour moi, je m'en suis servi pour écrire tout ceci, sur des mémoires que j'avois faits en France à peu près dans les temps que les choses s'y sont passées. De toutes les personnes dont il y est parlé, il n'y en a point qui n'aient soutenu constamment bien des épreuves ; mais entre les autres, M^{lle} du Mas a été en grande édification à ceux qui l'ont vue ; elle étoit la seule femme qui eût persévéré avec nous en Rhé ; elle a soutenu avec une patience exemplaire les incommodités de la prison, les fréquentes indispositions qu'elle y a eues, les pressantes sollicitations d'une mère dont elle est fille unique, la perte de deux enfants qu'elle a en France, et la mort d'un mari qui l'aimoit et qu'elle aimoit tendrement, et que la douleur de sa captivité a mis au tombeau en Angleterre, où il s'étoit sauvé.

Ecrit à Balk, en Frise, en 1689.

ANNE DE CHAUFFEPIÉ.

Le 13 de juin 1684, le Seigneur a retiré en son repos Mr de Chauffepié, mon très cher et très honoré père, après avoir été retenu au lit par une paralysie sur tout le côté droit, depuis le 25 juillet 1682 jusques au jour de sa mort, qui fut celui de sa délivrance. Il étoit âgé de soixante-quatorze ans deux mois et dix jours, ayant vécu dans une santé et une liberté d'esprit et de corps admirable jusqu'au temps que cette triste maladie l'accabla. Il a été quarante-neuf ans et six mois ministre de l'Evangile, et a toujours exercé son ministère dans un même troupeau, avec une grande édification pour ceux qui l'ont

onï prêcher, ceux de dedans et ceux de dehors ont toujours été témoins de la pureté de ses mœurs, et ont souvent été convaincus de la vérité de sa doctrine et de la force des raisons par lesquelles il la soutenoit. Il a été vingt et un ans cinq mois et vingt-sept jours veuf de damoiselle Claude de la Forest, notre très chère et très honorée mère, qui n'avoit que trente et un jours moins d'âge que lui, et qui est morte le 16 de décembre 1662. Femme de grande modestie, grande sagesse et grande piété, d'un esprit vif et d'une humeur douce tout ensemble. Ils ont vécu, mon père et elle, dans une union parfaite et un mariage aussi heureux que les embarras et les chagrins extérieurs le peuvent permettre, vingt-cinq ans six mois et treize jours, ayant épousé dans le bourg de Mausé, en Aunis, le 2 juin 1637, et ayant demeuré dans celui de Champdenier jusques au jour de leur séparation. Ma mère a été enterrée en ce lieu, auprès de deux enfants qu'elle y avoit mis au monde et qu'elle en avoit vus sortir longtemps devant elle. Elle y en a laissé cinq : deux garçons et trois filles; elle a nourri de son lait tous les sept que le Seigneur lui avoit donnés, et les cinq qui l'ont survécu survivent encore à mon père jusques à aujourd'hui. L'ainé des garçons, âgé de quarante ans, est ministre à Coué, et le cadet, âgé de trente-huit ans, ministre à Aunay; les filles, dont je suis l'ainée, sont âgées de quarante-quatre ans l'une, de quarante-deux la cadette, et de vingt-sept la troisième. Nous sommes encore ensemble dans le bourg de Cherveux, où nous avons enterré mon père, que la cruauté d'un intendant et les persécutions violentes qu'on nous fait nous avoient obligées d'y faire apporter sur un brancard, un an avant que Dieu l'ait arraché à la fureur de nos ennemis pour le mettre en possession de la béatitude céleste, et couronner ses travaux d'une couronne et d'une gloire immortelles. Il joignoit à toutes les sciences nécessaires à un fidèle ministre de l'Evangile, tout l'agrément d'esprit qu'on peut souhaiter dans un homme de grande politesse, et toute l'adresse d'un bon ouvrier pour les arts mécaniques. Son humeur n'avoit pas moins de charmes dans la société familière que ses prédications avoient de force dans ses actions publiques. Et enfin, après avoir vécu en l'amour et en la crainte de son Dieu, il est mort très doucement en sa grâce, et se repose maintenant avec Abraham, Isaac et Jacob, en attendant le jour bienheureux de la résurrection, où nos corps vils seront rendus conformes au corps glorieux de notre Seigneur Jésus-Christ. A lui, comme au Père et au

Saint-Esprit, soient honneur, empire, force et magnificence, dès maintenant et à jamais. Amen.

Fait à Cherveux, le 12 juillet 1684.

ANNE DE CHAUFFEPIÈ.

SERVICES IMPAYABLES D'UN PETIT PRÉSIDENT D'AUBUSSON

POUR LA CONVERSION DES RELIGIONNAIRES.

1686.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Sancerre, 10 juillet 1857.

Très honoré Président,

J'apprécie toujours plus les travaux de la Société de l'Histoire du Protestantisme français. Je n'ai que le regret de n'avoir pu jusqu'ici vous envoyer ma petite pierre pour l'édifice. Il paraît que mes devanciers ont égaré les documents dont ils se sont servis, car je n'ai rien trouvé dans les archives de Sancerre, ni de la Charité, ni même encore à Bourges. Toutefois, je ne désespère pas de découvrir quelque chose en cette dernière Eglise.

Le petit fragment inédit que je vous envoie aujourd'hui, met une fois de plus en lumière les louables moyens employés par le gouvernement du grand roi pour déraciner l'Eglise protestante de France.

Il est bon que l'histoire enregistre, sous la dictée naïve de M. l'intendant de la généralité de Moulins, les prouesses véritablement IMPAYABLES du petit président d'Aubusson.

Veuillez agréer, etc.

J.-B. CLAVEL.

Extrait du procès-verbal de la généralité de Moulins, fait par M. d'Argouges, intendant en ladite généralité en 1686. (Conservé aux archives départementales de l'Allier.)

« RELIGION. — Comme je rends journallement compte au conseil de ce qui se passe en détail concernant les nouveaux convertis de cette généralité, je me contenterai de dire ici, en général, qu'il n'y avoit de religionnaires qu'à Aubusson, dépendant de l'élection de Guéret dans la ville de Château-Chinon, et quelques-uns dans l'élection de Nevers. Depuis que je suis ici j'y ai fait plusieurs voyages et j'en ay fait emprisonner plusieurs, et récompenser des charités du Roy ceux que j'ay cru les mieux convertis, espérant que des ma-

nières si opposées feroient un bon effet. Cela est arrivé comme je l'avois pensé, car depuis le dernier voyage que j'ay fait au Busson au commencement du mois de décembre, les prêtres et juges sont édifiés de l'assiduité des nouveaux convertis à bien remplir leur devoir.

« Il y a dans cette ville un petit président dont les soins sur cela ne se peuvent payer ; il agit avec une application qui ne se peut comprendre pour l'exécution des ordres que je luy donne, et je puis dire que si quelqu'un mérite d'être gratifié dans ces sortes d'employs il ne doit pas être des derniers... »

DÉPÊCHE DU CHANCELIER VOYSIN A L'ÉVÊQUE DE GAP

SUR L'EXÉCUTION RIGOUREUSE DES ORDRES DU ROY CONTRE
LES RELIGIONNAIRES.

1713.

Deux ans avant la mort de Louis XIV, le bruit s'était répandu que, par suite du traité signé à Utrecht, les religionnaires allaient jouir à l'intérieur du royaume d'un peu de tolérance. Ce bruit fut considéré par le vieux roi comme une calomnie, qu'il prit soin de démentir au plus vite. Un édit du 48 septembre 1713 déclara que la liberté du commerce, stipulée dans le traité qui venait d'être conclu, n'autorisait pas les protestants réfugiés à rentrer en France et à s'y établir sans permission, ni ceux demeurés dans le royaume, sous le nom de nouveaux convertis, à passer dans les pays étrangers. En même temps des ordres furent donnés pour que l'on tint partout la main *plus exactement que jamais* à l'exécution des édits. C'est ce que prouve une dépêche du chancelier Voysin à l'évêque de Gap, conservée dans les archives départementales des Hautes-Alpes, et que nous a communiquée M. Charronnet. On a pu voir aussi, par le relevé général des persécutions contenu dans notre dernier Cahier (ci-dessus, p. 80), que cette année 1713, avait fourni son ample contingent d'assemblées surprises au Désert, et de galériens mis à la chaîne pour cause de religion.

A Versailles, le 25 octobre 1713.

Monsieur, je vois par la lettre que vous avez pris la peine de m'escire le 6 de ce mois, que les nouveaux convertys de vostre diocèse croyent que le roy s'est relasché par la paix à leur laisser plus de

liberté sur l'exercice de leur ancienne religion. Il est bon de les détromper, et Sa Majesté veut que l'on tienne plus exactement que jamais la main à l'exécution de tous les ordres qu'elle a cy-devant donnés au sujet de ces nouveaux convertys et des religionnaires. Elle auroit fait punir fort sévèrement les habitants des villages de Serre et d'Orpierre, qui ont enterré deux morts dans leurs anciens cymetières, si elle n'avoit appris en mesme temps que, sur vos premières remontrances, ils sont rentrez dans leur devoir avec soumission et docilité. Le roy veut bien en cette considération leur pardonner et oublier ce qu'ils ont fait.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble
et très affectionné serviteur,

VOYSIN.

UN GALÉRIEN PROTESTANT OBTENANT LA LIBERTÉ.....

DE SERVIR DANS LES GRANDS GRENADIERS DU ROI DE PRUSSE.

Dépêche inédite du comte de Maurepas.

1724.

La dépêche ministérielle ci-après nous est communiquée par M. Louis de Clercq. Elle donne un renseignement, qui ne laisse pas d'être curieux, sur la destinée du galérien protestant Jacques Pastel, délivré en 1724, à la demande du roi de Prusse, pour aller, est-il dit, « servir dans ses grands grenadiers. »

« Il n'est pas à croire, nous écrit M. de Clercq, que ce fût là un simple prétexte : l'intérêt du recrutement de ce fameux bataillon l'emportait, comme on sait, chez Sa Majesté Prussienne, sur toute autre considération : ainsi, à la même époque, elle refusait de livrer au Danemark l'assassin du comte de Rantzau, si le gouvernement danois ne voulait s'obliger à lui fournir en échange six recrues de 5 pieds 10 pouces au moins. »

On remarquera que le comte de Maurepas prévoit le cas où le futur grenadier serait un prédicant ; mais il ne se préoccupe de cette singulière métamorphose que pour ordonner de plus grandes précautions à son égard, depuis sa sortie des galères jusqu'à sa sortie du royaume.

Le pauvre Jacques *Pastel* dont il est ici question, ne serait-il pas le même individu que nous avons vu figurer, sous le nom de Jacques *Pitel*, parmi les condamnés aux galères durant la régence du duc d'Orléans, en 1717, dans

le relevé général de M. Haag, publié ci-dessus (p. 89)? Il avait 17 ans. S'il avait aussi la taille de 5 pieds 10 pouces au moins, on voit que c'était en effet pour le roi de Prusse un parfait grenadier.

Fontainebleau, le 29 novembre 1724.

Sur la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, le 14 de ce mois, au sujet du nommé Jacques Pastel, forçat dont le roy de Prusse fait demander la liberté pour le faire servir dans ses grands grenadiers, j'ay pris les ordres de Mgr le duc pour expédier ceux du roy, nécessaires pour cette liberté, et je les envoie à Marseille; mais comme ce forçat a esté condamné pour fait de religion, qu'il peut estre un prédicant, et qu'en le libérant sans précaution, il seroit à craindre qu'il ne restât dans le royaume, S. A. S. estime qu'on ne doit point le faire sortir des galères que quelqu'un ne soit chargé de le conduire sûrement jusque sur la frontière. Je vous prie de vouloir bien me marquer les mesures qui seront prises pour cet effet, et la personne à qui il devra estre remis, afin que je puisse le mander au commandant et à l'intendant des galères.

Je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

MAUREPAS.

UNE LETTRE OUBLIÉE DE JACQUES SAURIN

SUR LA PRÉDICATION ET LA TOLÉRANCE.

1724.

La lettre suivante du grand prédicateur du refuge se trouve enfouie dans le tome I^{er} des *Mélanges historiques et philologiques* de Michault (Paris, Tilliard, 1754, in-42), et nous est signalée par M. L. Lacour.

Elle est extrêmement digne d'intérêt par les détails que donne Saurin sur sa prédication et surtout par les idées qu'il émet sur la tolérance, « cette « tolérance de support et de charité, — si aimable, ajoute-t-il, si conforme « aux décisions de Jésus-Christ et de ses apôtres, si suivie dans leur ministère, » et qu'il s'étonne de voir si peu suivie par les chrétiens.

On regrette de ne pas savoir à quelle personne est adressée cette lettre. Michault ne la désigne que par l'initiale T***. Le contenu de la lettre fait voir seulement que c'était un auteur résidant en France. Peut-être quelqu'un de

nos lecteurs de Hollande pourra-t-il nous transmettre à cet égard un éclaircissement.

*A M. de T***.*

La Haye, le 27 septembre 1724.

Le livre que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, Monsieur, ne méritoit pas le compliment que vous me faites : procurez-moi le plaisir de vous rendre quelque service considérable et je m'en tiens remercié par avance.

J'ai beaucoup moins mérité vos louanges que vos remerciements. Quand la lecture de vos ouvrages m'auroit donné quelque goût pour l'éloquence, il seroit difficile que cela parût dans nos sermons. On reproche depuis longtemps à notre peuple de faire consister la plus grande partie du culte dans la prédication ; cela nous oblige à prêcher trop souvent : nous ne pouvons employer que quatre ou cinq jours à un sermon, et il faut que nous en fassions toujours de nouveaux. Quoique je retouche ceux que j'imprime, il n'est pas possible qu'ils ne se ressentent de la précipitation avec laquelle je suis contraint de les composer. Je ferai gloire de suivre les bons avis que vous avés la bonté de me donner sur ce sujet : je suis très mortifié de ne pouvoir pas adopter vos idées en toutes choses ; mais nos sentimens sont trop différens en certaines matières pour pouvoir être conciliés. Peut-être différons-nous plus encore sur la manière dont on doit ramener les erreurs que sur le sujet de leur erreur. J'avoue que la tolérance est mon dogme favori ; non une tolérance molle, oisive, indifférente, mais une tolérance de support et de charité. Est-il possible, Monsieur, qu'une doctrine si aimable, si conforme aux décisions de Jésus-Christ et de ses apôtres et si suivie dans leur ministère, ne soit pas embrassée par tous les chrétiens ? Comment peut-on se promettre que les roues et les bûchers suppléent aux démonstrations ; et que des aveux extorqués soient honorables à la religion qui les extorque ?

Pardon, si je touche un point de controverse dans une lettre, qui auroit dû peut-être ne contenir que des marques de reconnaissance pour la bonté que vous me témoignez.

Souffrez encore un mot sur mes ouvrages, puisque vous daigniez m'en parler le premier. Je vais publier un volume sur les principales fêtes qui se célèbrent parmi les chrétiens : il contiendra onze sermons dans lesquels je ne traiterai que des grands principes du christianisme, sur lesquels il n'y a, grâces au ciel, aucune dispute entre vous et nous. J'ai aussi un second volume de dissertations sur la Bible, *in-folio*, prêt à paraître; mais les figures qui y doivent être, en retardent la publication. Il y aura dans celui-ci beaucoup de littérature rabbinique, et beaucoup de monuments de l'antiquité profane:

Assurez-vous, Monsieur, que quand j'ose vous parler d'érudition, ce n'est que comme un disciple en parleroit à son maître. Je n'en ai qu'autant qu'il en faut pour acquiescer avec connaissance à ce que la renommée publie avec tant de justice sur votre sujet. Je suis très affligé que tant d'obstacles m'interdisent l'espérance de vous entendre parler, et m'obligent à me borner au plaisir de vous lire. M. le cardinal Du Bois qui étoit mon ami lorsqu'il n'avoit que le titre d'abbé, m'a quelquefois ébranlé, quand il m'a proposé de faire un voyage en France. J'ai cru que les devoirs de mon ministère ne me permettoient pas de l'entreprendre, et qu'on le regarderoit ici comme une partie de plaisir. Adoucissez, par la continuation de votre bienveillance, les peines que me cause un exil qui sera sans doute aussi long que ma vie.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

SAURIN.

MÉLANGES.

DE L'ENLÈVEMENT DES ENFANTS PROTESTANTS

APRÈS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES, D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS.

1684-1764.

Quand Louis XIV, jeune et livré aux plaisirs, rendait, en 1666, ses premières lois contre les protestants, il ne pensait guère à la route fatale que l'impitoyable logique de la violence le forcerait à parcourir. Tourmenté du désir d'amener les protestants à sa religion, il fit quelques pas dans la voie de la contrainte, avec l'espoir de réussir, ferma une première issue par laquelle il voyait quelques âmes lui échapper, puis une seconde; puis, engagé dans l'exécution d'un projet dont il croyait chaque jour obtenir la réalisation prochaine, il marcha, s'irritant de plus en plus contre les obstacles qu'il s'imaginait avoir renversés et qui se relevaient autour de lui. Les anneaux d'une infernale législation s'allongeaient chaque jour, en sorte que, trois ans après la première tentative d'exécution de son dessein, une loi vint, en face de l'Europe attentive et inquiète des projets ambitieux de la France, déclarer que des enfants de sept ans étaient capables de choisir leur religion, et donner à des néophytes de cet âge le droit de se faire allouer une pension s'ils ne voulaient pas rester dans la maison paternelle.

Cette loi, traduite en hollandais, fut lue dans les rues d'Amsterdam au moment de sa promulgation : elle indigna les peuples à l'égal des dragonnades, et jeta la haine et la douleur dans le cœur de tous les pères et de toutes les mères. Mais la logique n'était pas encore satisfaite. Pour arracher des enfants de sept ans du sein de leurs familles, il fallait les saisir et les séquestrer hors de chez eux, et leur faire faire au moins un simulacre de déclaration de catholicité. « Il faudrait obtenir d'elle de m'écrire qu'elle veut être catholique, dit Madame de Maintenon, lorsqu'il s'agit d'enlever la fille du marquis de Villette. » On ne pouvait, après l'édit qui révoqua celui de Nantes, et dont un article ordonnait d'élever dans la religion catholique tous les enfants nés depuis sa promulgation, laisser ceux venus au monde la veille, l'avant-veille ou quelques mois auparavant, perdre leur âme et grandir dans le sein de la France comme des ennemis en dehors

des lois. La conséquence ne se fit pas attendre, et, moins d'une année après l'édit de Révocation, une loi déclara que des parents engagés dans l'hérésie ne pouvant faire qu'un mauvais usage de l'autorité que la nature leur a donnée, on enlèverait tous les enfants de cinq à seize ans pour les remettre à des catholiques, en ayant bien soin de stipuler que les parents seraient contraints de payer des pensions proportionnelles à leur fortune.

Comment cette odieuse loi s'exécuta-t-elle ? Se borna-t-on à l'appliquer à quelques familles privilégiées, comme celle du duc de Caumont-Laforce, qu'on priva de ses enfants parce qu'il résistait, disait-on, à l'extrême bonté du roi ?

Elle atteignit tout le monde. Jamais le fanatisme, le désir de domination, et quelquefois la pensée de procurer des revenus à certaines communautés ou à certains établissements religieux, ne laissèrent cette loi tomber en désuétude. On sent dans toutes les parties de la France la lutte engagée entre le sentiment de la famille et les hommes qui veulent le braver. Les évêques, malheureusement trop engagés dans le combat, perdent toute modération, et les fonctionnaires laïques ne sont arrêtés que par la résistance passive et quelquefois violente qu'ils voient se produire au milieu des peuples.

Les évêques veulent mettre dans des couvents les enfants de presque tous les religionnaires. L'évêque de Luçon demande qu'on enferme six personnes de la paroisse de Pouzauges ; celui d'Acqs propose un enlèvement de douze enfants ; l'évêque de Viviers demande des lettres de cachet contre un grand nombre de jeunes filles ; l'évêque d'Apt en fait autant, et l'évêque de Montpellier force un Hollandais qui s'était marié dans le Midi, et qui s'en retournait dans son pays natal, après la mort de sa femme, à partir sans ses enfants.

Le ministre répondait à l'évêque de Sisteron, qui demandait qu'on reléguât à Lourmarin un monsieur et une dame de Gassaud, et qu'on mît leurs trois fils au séminaire et leur fille dans un couvent d'ursulines : « Etes-vous disposé à payer les pensions ? Si vous ne le pouvez pas, ils resteront en liberté. » Il disait à l'intendant Saint-Priest : « Ne vous en rapportez pas dans l'avenir avec tant de facilité aux témoignages des missionnaires et des curés, et même des évêques, qui vous proposeront de mettre des enfants dans des maisons pour y être instruits. Faites d'abord vérifier les facultés de leurs parents, et veuillez m'en informer. »

Quand les évêques devenaient pressants, comme l'archevêque d'Aix, qui demandait des lettres de cachet en blanc, et désirait que les troupes fussent mises à sa disposition pour l'enlèvement de plusieurs jeunes filles, le ministre représentait les inconvénients de pareilles lettres de cachet, le danger que couraient l'honneur des jeunes filles, les biens, la vie même de leurs parents, si l'on employait les militaires. Il rappelait à ce même archevêque, qui insistait pour obtenir des ordres du roi, qu'il avait, deux ans auparavant, envoyé des troupes dans la vallée d'Aigues, et que, malgré les rigueurs exercées par les soldats, on n'avait pas pu se faire représenter les jeunes filles dont on voulait se saisir. Le ministre, qui était fort disposé à faire mettre dans des couvents ou des hospices les enfants dont les parents, ou quelques personnes charitables, voudraient payer la pension; qui écrivait à l'intendant Le Nain : « Il est impossible que le roi paye le loyer de M. Martilly; mais on peut obliger les protestants à mettre leurs enfants dans sa pension, » reculait devant la fermentation que des ordres trop multipliés pourraient produire. « Son Eminence le cardinal de Fleury, écrivait-il à l'évêque d'Orléans, est fort édifiée du zèle qui vous engage à vouloir bien pourvoir à la subsistance des enfants de religionnaires que vous désirez faire recevoir à l'hôpital d'Orléans; mais comme on vient d'en faire mettre vingt-deux depuis très peu de temps dans des collèges et des communautés, si on envoyait à présent les autres que vous demandez pour en faire mettre vingt autres, il paraîtrait extraordinaire qu'on eût, en moins d'un mois, fait enlever quarante enfants dans un seul diocèse. Son Eminence croit donc plus convenable que vous attendiez qu'il y en ait quelques-uns de ceux que vous avez fait mettre dans des communautés qui soient assez instruits pour être mis en liberté, et alors on vous enverra des ordres pour en faire conduire quelques autres à l'hôpital, ou dans les autres endroits que vous indiquerez : nous en usons de même dans les diocèses de Saintes, La Rochelle, Luçon et Poitiers. A mesure que les enfants qu'on a mis dans les couvents sont instruits, qu'on croit pouvoir les renvoyer dans leurs familles, on les remplace par d'autres; et comme on n'expédie pas d'ordres que pour deux ou trois à la fois, le pays n'en est pas alarmé. Depuis deux ans qu'on en use ainsi dans les diocèses de La Rochelle, Saintes, Luçon et Poitiers, il s'est fait beaucoup de conversions, au moins extérieures. »

Vivant dans de continuelles alarmes, les protestants cachaient leurs filles. Le ministre invoquait auprès de l'évêque de Luçon, qui voulait faire enfermer une mère parce qu'elle avait fait disparaître les siennes, l'inconvénient de ruiner une famille dont on arrête le chef. Il constatait plus tard qu'à La Coste, toutes les filles d'anciens religionnaires avaient quitté le pays, à la vue des troupes amenées pour en conduire plusieurs dans le couvent de la Providence, à Apt, et donnait des ordres pour en prendre deux qui s'étaient rendues à Mérindol. Les malheureux pères, privés de leurs enfants, en sollicitaient vainement le retour. Un Juif, nommé Emmanuel Léon, ne peut obtenir qu'on lui rende son enfant, âgé de cinq ans, parce qu'il a été, disait-on, baptisé. Un nommé Bienfait expose qu'il a sept enfants; que les pensions qu'on le force de payer pour ses trois filles le ruinent, et qu'en laissant passer le moment de leur apprendre un métier, on leur prépare une misère certaine. Le ministre propose à l'évêque de faire sortir les plus instruites, et de les placer dans les ateliers d'ouvrières catholiques, où l'on veillera à ce qu'elles continuent à remplir leurs devoirs religieux : il sort ainsi d'embarras. La femme Gauthier demandait à rejoindre son mari en Irlande. « Il est contre le droit naturel, écrit-il, d'empêcher une femme de rejoindre son mari; et d'ailleurs, elle trouvera tôt ou tard le moyen de s'évader : il faut donc lui accorder un passe-port, mais retenir ses quatre enfants, en les plaçant à l'hôpital de Nîmes. » Les pères, privés d'un premier enfant, veillaient sur ceux qui leur restaient ; mais il ne manquait pas d'hommes semblables au notaire Chapeau, procureur d'une ville de Saintonge, qui réclamait 5,500 livres pour avoir livré le prédicant Chapel, et, à leur défaut, le zèle de l'évêque de Périgueux indiquait où M. de La Chébaudie avait caché sa fille. On la trouva, mais le père la fit disparaître, et trois ans après, elle fut rencontrée à Paris, et mise dans une famille catholique, où sa moralité fut assez sérieusement menacée pour que le ministre la renvoyât dans l'Angoumois, chez deux de ses oncles, avec injonction de choisir une famille catholique pour l'y placer. Les enfants à élever ne suffisaient pas toujours au zèle laïque ou religieux. On voit, par exemple, l'intérêt de l'Etat et de la religion invoqué pour empêcher une demoiselle Robert d'épouser un Danois, M. Martin, et pour faire renfermer dans un couvent, aux frais de sa mère, cette jeune fille, qui aurait pu se pervertir dans les pays étrangers. Les cartons des ministères étaient

remplis de demandes semblables de la part des évêques et des intendants, et il ne fallut rien moins que le soulèvement de l'opinion publique pour amener des hésitations dans l'esprit de M. de Saint-Florentin, et le porter à écrire à M. de Sartine, au sujet des demoiselles Campan, du Languedoc, en 1764 : « On m'a rapporté que ce gentilhomme, depuis que ses filles sont à Paris est venu s'y établir lui-même ; qu'il est parvenu à les maintenir dans leurs premiers préjugés, et qu'en cherchant à se procurer des recommandations, soit auprès de moi, soit dans mes bureaux, il donne lieu aux tolérants, dont le nombre augmente tous les jours, de s'élever contre les mesures que le roi prend pour faire instruire dans la religion catholique les enfants protestants ; quel parti pensez-vous qu'il faille prendre ? »

Les lois de Louis XIV étaient en effet discréditées. On sentait partout qu'avec la violence on ne fait que des victimes ou des hypocrites. La discipline militaire avait fléchi elle-même. Suivant le langage des bureaux, les troupes finissaient par avoir *le préjugé* qu'elles ne sont pas faites pour inquiéter les gens de la religion, et le régiment de La Ferronaye savait très mauvais gré au chevalier de Pontual d'avoir arrêté le ministre Malines, quoique cet officier n'eût agi que sur les ordres du comte de Moncan (1). ALPHONSE JOBEZ.

UN TRAITÉ

A L'USAGE DES VICTIMES DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Faiblesse de ceux qui succombaient. — Violences des persécuteurs. — Louis XIV. — Bossuet.

1687.

Avant que les *Mémoires de Rou* fussent publiés, nous avons rapporté plusieurs des détails intéressants qu'ils fournissent sur l'un de ces généreux confesseurs, émules de Claude Brousson, qui, après la révocation de l'Edit de Nantes, revinrent en France prêcher l'Evangile *sous la croix*, et dont la destinée est restée un mystère : nous voulons parler ici de Mathu-

(1) Archives de l'Empire, E 3565, année 1728. — E 3566, année 1729. — E 3567, année 1730. — E 3505, année 1744. — E 3508, année 1747. — E 3510, année 1749. — E 3514, année 1753. — E 3511, année 1750. — E 3504, année 1742. — E 3513, année 1752. — E 3508, année 1747. — E 3509, année 1748. — E 3510, année 1749. — E 3566, année 1729. — E 3565, année 1728. — E 3511, année 1750. — E 3568, année 1731. — E 3513, année 1752. — E 3569, année 1732. — E 3511, année 1750. — E 3525, année 1764. — K 1283.

rin (voir t. III, p. 591, 594; t. IV, p. 449, 372). Nous avons dit que Rou avait été chargé de revoir et de publier un traité écrit par ce ministre, « pour la consolation et affermisement des pauvres réfugiés, et pour la « censure des tièdes, qui avoient peine à se mettre à couvert de la persécution en quittant leurs commodités temporelles et leur patrie. » Depuis lors les *Mémoires de Rou* (t. II, p. 495 et 498), en faisant connaître le titre de cet ouvrage de Mathurin, ont aussi donné un nom d'auteur à un livre qui était demeuré couvert du voile de l'anonyme. Publié à La Haye, en 1687, chez Abraham Troyel (in-42 de 288 pages), il est intitulé : *LES FEUILLES DE FIGUIER, ou Vanité des excuses de ceux qui ont succombé sous la persécution*. Comme il est devenu très rare, nous en donnerons quelques extraits, d'après l'exemplaire que possède la Bibliothèque impériale (coté D. 2, 4203). On trouvera spécialement dignes de remarque les passages relatifs à Louis XIV et à Bossuet.

L'Avis au lecteur, écrit par Rou, commence ainsi : « C'est une curiosité « fort ordinaire à un lecteur que de connaître l'auteur d'un ouvrage, mais « je ne puis la satisfaire au sujet de celui-ci. C'est comme une espèce d'enfant trouvé dont le père, pendant quelque temps, m'a été absolument inconnu ; et quoique par la suite j'aie fait là-dessus quelques découvertes, « je ne suis pas en droit d'y donner plus de lumières. Voici naïvement et « dans toute la vérité d'une confession comment la chose s'est passée.

« Un gentilhomme que je ne connaissais point m'apporta, sur la fin de l'année dernière, un assez gros paquet comme de lettres, mais de la taille « d'un petit livre. J'y trouvai en effet huit ou dix feuilles manuscrites dont « on pouvoit faire un raisonnable volume, et parmi ces feuilles, une lettre « si obligeante, que je me donnois bien de garde de la produire, si d'un « côté je n'étois absolument résolu de taire mon nom, et engagé de l'autre « à rendre un compte fidèle et naturel de toute l'ingénuité des circonstances qui regardent l'ouvrage que je publie. » (Suit la lettre qu'on peut lire dans les *Mémoires de Rou* (t. II, p. 496), ainsi que la note et les observations qui l'accompagnent.)

Rou termine ainsi : « C'est tout ce que j'ai à dire sur l'ouvrage que je « publie aujourd'hui, me contentant d'ajouter que si le titre qui paraît au « frontispice du livre (*Les Feuilles de figuier*, etc.) est différent de celui qui « règne au haut de toutes les pages (*Adam sous le figuier ou les Déserteurs sans excuse*), c'est que je l'ai changé de mon chef dans le cours de « l'impression, suivant la permission que j'en ai eue, et cela pour ôter un « sens faux qui auroit résulté de l'équivoque du premier tour qu'on avoit « pris. »

Le titre métaphorique du livre se trouve expliqué par les lignes de la

page 33, adressées à ceux qui prétendent avoir abjuré de bouche, non de cœur : « Après tout, pour te faire voir que tu te couvres de FEUILLES DE « FIGUIER, considère que Jésus-Christ ne dit pas seulement : *Quiconque me « reniera*, mais il ajoute : *devant les hommes*, etc. »

On reconnaît dans l'ouvrage cette forte conviction, cette ferveur de dévouement, qui porta l'auteur à rentrer en France après la Révocation, pour y réveiller les consciences, au péril de sa propre vie. La mort était à ses yeux préférable à l'apostasie, et il aurait pu prendre pour épigraphe de son livre l'admirable vers de Juvénal :

Et propter vitam vivendi perdere causas.

Voici quelques passages propres à faire connaître l'esprit et le ton de cette véhémence et pathétique exhortation d'un martyr :

« Il y a beaucoup de gens qui ont recours à d'autres excuses, ils en trouvent une foule dans leur abjuration, et parce qu'elle est indirecte, ambiguë, involontaire, et suspendue sur divers sens, il leur semble que leur conscience doit être en repos : il est faux néanmoins ce repos, il est mortel ; réveillons donc cette conscience en la convainquant de la fausseté des raisons sur lesquelles on s'endort et s'endurcit.

« J'avoue qu'on n'a jamais vu des abjurations si monstrueuses ; la violence, la fourberie et le sacrilège les rendent dignes de la haine du ciel et de la terre..

« Je dis la violence ; car qui ne sait que les prêtres, l'abjuration à la main, ont paru à la tête des soldats pour la faire recevoir, à peu près comme Judas, qui guida les soldats romains qui étoient destinés pour se saisir de Jésus-Christ ; ou bien que les dragons ont entraîné ces misérables victimes dans les maisons des prêtres, ou dans leurs églises, et que c'est là, où, le couteau à la gorge, ils leur ont fait souscrire à leurs abjurations, poussant même leur cruauté plus loin que les ariens et les eusébiens, qui employèrent la violence dans le concile de Tyr, pour obliger les pasteurs à souscrire à la condamnation de saint Athanase. L'on raconte des miracles de la douceur de M. de Sales ; si l'on en croit la bulle de sa canonisation, il a gagné par là soixante-douze mille dévoyés, et le cardinal Du Perron avoit coutume de dire qu'il n'étoit point d'hérétique qu'il ne convainquit par son raisonnement, mais que pour les convertir, il falloit la douceur de cet évêque. Cela étoit bon pour le commencement de ce siècle, mais présentement l'on est plus raffiné, et la mission dragonne fait plus de merveilles que les raisonnements et les douceurs des cardinaux et des évêques. Cette violence est de notoriété publique ; cependant, ô prodige de cruauté et d'impudence ! il y a plusieurs endroits où, changeant ces abjurations, l'on a fait mettre dans les dernières que l'on avoit signé et changé volontairement. Achab est toujours Achab, Rome est toujours Rome, car qui ignore que les grecs ne souscrivirent au formu-

laire des latins que par égards humains, d'où vient que ceux de Florence et qui signèrent ce que les latins voulurent, ne furent pas de retour dans leur pays qu'ils révoquèrent ce qu'ils avoient fait. Cependant, les papistes, voulant faire voir que les grecs avoient signé par connaissance de cause, et par un libre mouvement de leur volonté, leur faisoient dire et écrire : « Cet acte authentique que j'ai fait de ma profession de foi et de ma pro-messe, avec jurement, après l'avoir lu et relu, je l'ai signé volontairement « de ma propre main. »

« Quelque furieuse qu'ait été cette violence, il est sûr néanmoins qu'elle n'eût pas eu un si grand succès, si elle n'eût pas été accompagnée d'une profonde dissimulation; d'où vient que pour vaincre la résistance que l'on opposoit aux dragons, il n'est point de tour qu'on n'ait employé pour former ces abjurations. Tantôt on les augmentoit, tantôt on les diminuoit. Dans le village, les uns ont signé une abjuration, et dans la ville l'on en a signé une différente. Il y a eu des abjurations pour les paysans et les artisans, il y en a eu d'autres pour les bourgeois et les gens de lettres, et les nobles en ont signé de différentes. Presque chacun a été l'architecte de son abjuration. Celle que l'Eglise proposoit autrefois étoit simple, uniforme, claire, et il n'y avoit rien qui fût capable de l'obliger à se radoucir sur ce sujet. Les ariens vouloient venir parmi les orthodoxes, à condition qu'ils ôtassent le terme *consubstantiel* de l'abjuration qu'ils exigeoient d'eux; mais il n'y eut ni promesse ni menace qui les pût obliger à rayer ce mot, et l'on a justement décrié la lâche complaisance qu'eut le concile de Rimini en l'altérant, bien que ce changement ne fût que d'une simple lettre. L'Eglise romaine n'a pas ces délicatesses ni ces scrupules; tout est bon, pourvu qu'elle vienne à ses fins; or, elle est bien assurée que dans quelqu'un de ces mots à deux ententes qu'elle fait glisser dans l'abjuration, elle aura droit d'exiger de son nouveau converti ce qu'elle voudra, croyant avec Sanchez, ou faisant voir au moins par sa pratique, *qu'il est permis d'user de termes ambigus, en les faisant entendre en un autre sens qu'on ne les entend soi-même* (*Op. mor.*, p. 2, l. 5, c. 6, n. 43). En effet, ces pauvres gens n'ont pas donné dans le piège, que les convertisseurs leur ont découvert tous les mystères de l'abjuration. Ces abjurations voilées étoient comme ces œufs d'aspic dont parle Esaïe, qui cachoient le poison, et ces abjurations découvertes ont été comme ces œufs écrasés d'où l'on voyoit sortir une vipère.

« Par ces abjurations, non-seulement ils dressent des pièges à la vérité, à la simplicité et à la conscience, mais ils forcent de plus à prendre le nom de Dieu en vain, en ajoutant sacrilège sur sacrilège, ils donnent à ces prosélytes l'absolution de leurs péchés. Quoi ! est-il possible que vous accordiez à des gens que vous regardez comme des schismatiques et des hérétiques la rémission de leurs crimes? Il ne serviroit de rien de dire que par leur abjuration

ils ont été transplantés dans votre Eglise ; car comment y seroient-ils passés, puisque la plupart ne savent pas votre doctrine, et quand tous la sauroient, peut-on changer dans un moment ? Mais ce qui est convaincant, c'est que vous ne pouvez pas donner qu'ils ne soient les mêmes. Les dragons que vous employez pour les obliger à faire quelque acte de votre religion, leur tristesse, leur abattement, leurs plaintes, leurs larmes, leurs paroles, leurs cris, tout conspire à faire voir qu'ils ne sont rien moins que papistes...

« Mais si l'on considère les suites de ces abjurations, on ne sauroit concevoir rien de plus sacrilège, car pour ne parler pas de leurs autres mystères, ne force-t-on pas ces gens par des dragons à communier ? Quelle impiété ! quel blasphème !... » (P. 428 à 435.)

« ... Chacun a son excuse. J'irois bien loin si je les rapportois toutes ; cependant il ne faut pas que j'oublie celle-ci, il est de la dernière importance que je l'examine. C'est qu'il y a des gens qui ont fait mettre dans leur abjuration, que ce qu'ils font est *par obéissance à la volonté du roi*.

« Je ne veux point remarquer que ce commandement que le roi de France a fait de changer est d'autant plus irrégulier qu'il l'a fait à des gens dont la liberté de religion étoit fondée sur des édits et des déclarations, non-seulement de ses aïeux, mais de lui-même ; édits et déclarations sur quoi, comme sur un fondement inébranlable, l'on se croyoit d'autant plus assuré qu'ils étoient munis et contenus de sa parole royale, car pour me servir des termes d'un jésuite, « *qu'y a-t-il dans la société civile qui doive être plus inviolable que la parole d'un grand roi ?* » (*Hist. des Crois.*, l. IV.) Ce commandement, qui renverse sa parole, aussi bien que tous les édits et toutes les déclarations qui nous avoient été données, ne sauroient avoir de succès. Tant de gens qui sont dans les prisons, dans les couvents, dans les galères ; tant de gens qui ont été pendus, brûlés et qui ont passé au fil de l'épée ; tant de gens qui sortent du royaume ; tant de gens qui gémissent ; tout ne publie-t-il pas que ce grand roi ne réussira point ? J'efface le terme de *lâche* : à Dieu ne plaise que je renferme dans cette idée un roi si redoutable, mais je ne fais que transcrire, voici le jugement d'un jésuite : « *Ces lâches princes qui ne croient pas être obligés de se soumettre à la loi qu'ils se sont faite eux-mêmes, en donnant solennellement leur foi, ne gagnent bien souvent par leur tromperie que la honte d'avoir fait inutilement, en manquant de parole, une action tout à fait indigne d'un honnête homme.* » (*Hist. des Crois.*, l. II, p. 459 à 461.)

« ... Mais les rois, insistent quelques-uns, n'ont-ils pas puissance sur la conscience ? Saint Paul n'est-il pas formel et exprès sur ce sujet ? *C'est pourquoi*, dit-il, *il faut être sujets, non-seulement pour l'ire, mais aussi*

pour la conscience (Rom. XII, 3). Si cela est vrai, nous n'avons donc pas tort d'avoir obéi au roi sur le sujet de notre religion, puisque nous lui devons être sujets pour la conscience.

« Jamais paroles n'ont fait tant de bruit que celles-ci en font aujourd'hui en France. Les ecclésiastiques les font entrer dans leurs conversations et dans leurs prônes, et les laïques ne parlent presque que de cela; c'est un oracle dont on n'avoit ouï la voix que dans ces derniers temps, et ce mystère étant découvert, il se trouve que saint Paul est le garant des actions du roi de France, et que ce prince, en forçant la conscience, ne s'est servi que du droit que l'apôtre lui donne.

« Siècle heureux, qui, comme un soleil, nous découvre non-seulement ce que nous n'avions pas vu dans saint Paul, mais aussi ce que nous n'avions pas aperçu dans David. Ce prophète dit au psaume XXIV : *Qui est Roi de gloire*? J'avoue que j'eusse cru satisfaire à cet interrogatoire en disant : C'est Christ, c'est Dieu; ou, pour me servir des paroles de David : *C'est l'Eternel fort et puissant, l'Eternel puissant en batailles*; et si l'on m'eût redemandé : *Qui est ce Roi de gloire*? j'eusse répondu une seconde fois avec le prophète : *C'est l'Eternel des armées, c'est lui qui est le Roi de gloire*. Bêvue cependant! bêvue! erreur! grossièreté! si nous en croyons des religieux; car par ce Roi de gloire, ils soutiennent dans des thèses qu'il faut entendre LE ROI DE FRANCE, *c'est l'Eternel fort et puissant*, dont parle David, *c'est l'Eternel puissant en bataille, c'est l'Eternel des armées*, C'EST CE ROI DE FRANCE, *qui est le Roi de gloire* (1). Et de peur que l'on ne crût qu'il y eût de l'exagération dans ces expressions, ils disent sans détour qu'il le faut appeler véritablement le Roi de gloire, fort et puissant en bataille. Le prophète ne demande que deux fois : *Qui est ce Roi de gloire*? Mais ces habiles et pénétrants religieux sont si entêtés et si pleins de découverte, qu'ils répondent douze fois : C'EST LOUIS LE GRAND. Louis le Grand, en qui, selon eux, l'on voit reluire *les linéaments de la très sainte Trinité*, Louis le Grand qui est un *prodige de la grâce de Dieu*, et dont la sagesse est un *argument qui tout seul suffit pour convaincre les athées*.

« Je frémis, je tremble, j'ai de l'horreur en rapportant ces blasphèmes; et ne pouvant plus m'arrêter sur un sujet où mon Dieu est si fort outragé, je m'écrie contre cette société, par une raison plus forte que Tibère contre le sénat : *O les grands esclaves*! (2) Revenons donc à saint Paul. (P. 167 à 170.)

« ... Je vous demande, mes frères, si, ayant été contraints d'aller à l'Eglise romaine comme à une place publique, pour prendre une nouvelle

(1) *La morale de Tacite; de la flatterie*, par Ancelot de la Houssaie.

(2) Tacite, *Annal.*, III.

épouse, je vous demande si vous avez pris par la main cette femme que saint Jean appelle *la grande paillarda* (Apoc. XVII); si, la tenant par la main, vous vous êtes fait voir au monde dans cet état. Je vous interroge, répondez-moi, avez-vous pris la livrée de l'empire romain? l'avez-vous retenue? En ce cas, vous voilà semblables à ces moines et à Léon (1). Ainsi ne prétendez pas vous sauver à la faveur d'une contrainte qui damne.

« Il est vrai qu'ouvrant la bouche à Eléazar, on y mit de la chair de pourceau, mais il publia hautement qu'il n'en goûteroit pas, et il préféra une mort cruelle à la vie qu'on lui promettoit, s'il faisoit seulement semblant d'en manger. Dans cette contrainte qui vous a entraînés à la messe, avez-vous crié que vous ne goûteriez pas de ses viandes? A-t-on ouvert votre bouche par force pour y mettre leur hostie? Après l'avoir reçue, avez-vous craint ces feux que l'on a allumés pour consumer ceux de vos frères qui l'avoient ou jetée ou cachée?

« Jérémie est entraîné dans l'Egypte, mais il n'y est pas plus tôt que je l'entends déclamer hautement contre les dieux de ce pays-là. Vous trouvant dans cette Egypte spirituelle, qu'avez-vous dit? qu'avez-vous fait? Avez-vous crié contre ses images? Avez-vous protesté que l'on ne vous reverroit plus dans ces lieux? Y êtes-vous allés depuis? En un mot, avez-vous imité Eléazar et Jérémie? En ce cas-là, cette contrainte vous justifie.

« L'on me chargeoit de crimes dignes de mort, disent quelques personnes, et l'on m'en a promis l'abolition si je changeois. Que ne feroit-on point pour sauver sa vie et pour se délivrer de la honte du supplice?

« Il est vrai que j'ai vu des faussaires et des banqueroutiers délivrés de leur révolte (abjuration) de la peine qu'ils méritoient. J'ai vu une lettre de M. le marquis de Louvois, ordonnant à un capitaine d'ouvrir la prison à un déserteur qui avoit changé, et l'on sait qu'il y a eu des duellistes qui se sont sauvés par cette porte. Cependant ce sont des crimes irrémissibles en France, tant il est vrai que l'on estime que le changement est d'une si grande vertu, qu'il purifie de tout péché. Cette conduite me fait souvenir de Trasamond, qui promettoit à ceux qui embrasseroient sa religion leur grâce, à l'égard même des crimes les plus capitaux (Procop., *De bello vaud.*, l. I, c. 8).

« Mais que sert-il que le prince offre l'abolition des crimes, si Dieu la refuse? En conscience, croyez-vous que Dieu l'accorde à ceux qui sacrifient leur salut à la conservation d'une vie et d'un honneur terrestres? Vous vous délivrez pour un temps d'une mort honteuse par un changement qui vous assujettit à une mort éternellement honteuse. Quel aveuglement! N'est-ce

(1) Allusion à un exemple historique qui vient d'être cité d'après Maimbourg, *Hist. des iconocl.*, l. II.

pas laisser la neige du Liban pour la pierre d'un champ? pour me servir des paroles d'un prophète » (Jér. XVIII, 44). (P. 256 à 259.)

« ... Voici un piège où bien des gens ont donné. L'on m'a assuré, disent-ils, que ce qui nous séparoit de l'Eglise romaine n'étoit qu'une dispute de mots mal entendus; qu'un entêtement de parti avoit bien plus formé ce grand schisme que l'erreur, et que Calvin s'étoit servi des noms d'hérésie et d'idolâtrie pour donner de l'éloignement d'une société où l'on ne voit ni l'une ni l'autre de ces pestes. Cela étant ainsi, je n'ai pas cru que je dusse être le martyr de Calvin. Platon est mon ami, Aristote est mon ami, mais j'aime bien mieux la vérité. Qui peut donc trouver étrange que je sois passé d'un parti à un autre, puisqu'il n'y a que l'imagination et que le caprice qui les sépare?

« L'on m'a assuré, dites-vous, que nous étions à peu près d'accord. Qui doute de cela? L'on n'entend presque pas d'autre chanson depuis que M. de Condom a mis au jour son *Exposition de la doctrine catholique*, où, par des tours d'esprit, des raffinements, des subtilités et des équivoques, il fait de grands efforts pour rapprocher les deux partis, dont il prétend que l'éloignement vient plus de la disposition des esprits que du fond des choses. C'est sur ses pas que l'on marche depuis quelques années; c'est comme une machine universelle dont tout le monde se sert pour abattre finement la muraille de séparation, et l'on ne voit presque partout que des condomites qui font grand bruit sur cette artificieuse découverte.

« Je n'entrerai pas dans l'examen de ce qui nous sépare des papistes, car outre que cela a été fait souvent, ce n'en est pas ici le lieu. Mais je demande à ceux que l'on appelle nouveaux convertis s'ils ne sentent pas dans les églises des papistes que les condomites les ont trompés? En effet, ce que l'on dit et ce que l'on fait devant les images donne des idées d'adoration, mais si justes, si précises et si naturelles, que l'on ne sauroit regarder que comme une imposture les efforts que l'on fait pour s'en défendre.

« Il est vrai que M. de Condom, qu'on appelle présentement M. de Meaux, a affecté une grande douceur et de la sincérité même dans la composition de son livre; mais en vérité, il paraît que ce n'étoit que des charmes pour ensorceler plus adroitement le monde; car cet évêque ne vient-il pas d'écrire dans une lettre pastorale qu'il adresse aux nouveaux catholiques de son diocèse que personne n'a souffert en France? Voici ses propres mots: « Loin d'avoir souffert des tourments, vous n'en avez pas seulement entendu parler; j'entends dire la même chose aux autres évêques. »

« Juste ciel! est-il possible qu'un honnête homme puisse écrire une chose aussi notoirement fausse, et qu'il n'ait pas appréhendé cette sentence de condamnation: *Malheur à ceux qui font passer pour doux ce qui est*

amer ! (Es. 5.) Cet évêque me proteste qu'il n'y a presque pas de différence entre ma religion et la sienne, et comment veut-il que je le croie, puisque je le vois mentir devant tout Israël ? L'on a déjà fait voir dans des livres (1) que l'on a souffert dans son diocèse autant que dans les autres (2); j'ai vu une troupe de gens, où il n'y avoit pas seulement des hommes, mais des enfants, qui avoient tout quitté pour fuir la violence que les dragons y exercoient. Mais je veux que cela ne soit pas : se peut-il au moins que ces nouveaux catholiques n'aient pas *seulement entendu parler* de tourments ? Quoi ! le diocèse de Meaux est-il un lieu inaccessible aux cris et aux rugissements ? Est-il comme cette montagne fameuse, où le repos règne si fort, que la poussière ne change pas même de place dans le temps que les tempêtes font les plus grands ravages dans les campagnes ? *On a ouï en Rama une voix, une lamentation, un pleur et un grand gémissement* (Matth. 2); oui, en Rama, mais non pas à Meaux, que les prisonniers bruient dans leurs cachots ; que les femmes et les filles se plaignent dans leurs couvents ; que les galériens sous leurs chaînes fassent un grand bruit ; que les gens dévorés, battus, entraînés par les dragons hurlent ; que les martyrs étant sabrés dans les lieux où ils étoient assemblés pour prier Dieu ; que sur les échafauds et au milieu des feux ils poussent des voix lamentables : ces bruits, ces plaintes, ces hurlements, ces lamentations ne vont pas jusqu'à ces nouveaux catholiques ; *vous n'en avez pas*, dit cet évêque, *seulement entendu parler*. Que dis-je, jusqu'à eux ? Ils ne vont pas même jusqu'aux autres diocèses, si l'on en croit M. de Meaux ; *car*, ajoute-t-il, *j'ai entendu dire la même chose aux autres évêques*.

« Voilà donc tous les autres diocèses dans de profondes pâmoisons, ou, pour mieux dire, voilà bien des gens qui ferment leurs oreilles, *pour ne point ouïr le cri du pauvre*. Toute l'Europe sait les tourments que l'on a employés en France, et voici des évêques qui demeurent dans le royaume qui ne l'ont pas *seulement entendu dire*. Fiez-vous à ces prélats après cela : ils vous prêchent que la religion que vous professiez est fausse, et que celle que vous avez embrassée est la véritable ; croyez ces messieurs qui soutiennent qu'ils n'ont pas entendu parler d'aucun tourment, eux dont les maisons ruinées, les villes désertes, les provinces saccagées, les prisons, les couvents, les galères, les hommes estropiés, les femmes violées, les gibets et les corps morts trainés et déchirés publient la cruauté, et une cruauté de durée. Cette vérité est d'une notoriété si publique, qu'un abbé, en

(1) Allusion aux célèbres *Lettres pastorales* de Jurieu, qui venaient de paraître, et où celle de Bossuet se trouve réfutée de point en point. Voir aussi les *Réflexions sur la cruelle persécution que souffre l'Eglise réformée de France*, etc. In-18. s. l. 1686, 2^e partie.

(2) Voir en effet les documents publiés sous ce titre : *Bossuet et la révocation de l'Edit de Nantes*, dans ce *Bulletin*, t. IV, p. 113 et 213.

distribuant cette lettre pastorale à la Rochelle, fut contraint d'avertir ceux à qui il la donnoit, de ne s'arrêter pas à cet endroit, que M. de Meaux s'étoit mépris, qu'il avouoit que ces tourments n'étoient que trop véritables, mais qu'il étoit aussi certain que le reste de la lettre de M. de Meaux étoit vrai et incontestable. Fiez-vous à cela.

« Vous, pauvres abusés, qui, sur la foi des condomites, avez reçu des expédients pour accorder les religions, ravisez-vous, puisque vous trouvez leur chef convaincu d'une fausseté dont vos yeux, vos oreilles, vos plaies et votre ruine sont les témoins infailibles ! Ne saviez-vous pas que ces radoucissements sont les voies ordinaires dont se servent les hérétiques pour séduire facilement les fidèles ? C'est ainsi que Démophile et Fortunatien débauchèrent Libérius, car ils lui dirent qu'ils ne comprenoient pas comment un homme de son mérite pouvoit s'obstiner si longtemps dans son malheur sur une chimère qui ne subsiste que dans l'imagination du simple peuple... » (Hier., *De scrip. eccl. in fortun.*)

SUR LE NOM DE « HUGUENOTS »

D'APRÈS L'OUVRAGE DE M. LE PROFESSEUR SOLDAN : *Histoire du Protestantisme en France, jusqu'à la mort de Charles IX.* Leipzig, 1855. 2 vol. in-8°.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Berlin, le 10 août 1857.

Monsieur le Président,

Peut-être la monographie dont je vous envoie sous ce pli la traduction intéressera-t-elle les lecteurs de votre *Bulletin* : elle traite du moins l'une de ces questions peu éclaircies des origines de notre protestantisme, qui rentrent d'une manière toute spéciale dans le cadre de ses recherches. Le nom de son auteur ne leur est pas inconnu, depuis que M. le professeur Schmidt a rendu dans notre langue sa savante publication sur la Saint-Barthélemy, et qu'il en a été donné par M. Ad. Schæffer une intéressante analyse critique dans les colonnes du *Bulletin* (IV, 275). A ceux de vos lecteurs français qui n'ont pas cet ouvrage entre les mains, la lecture de cette dissertation pourra servir à leur faire connaître d'un peu plus près un des historiens les plus distingués de l'Allemagne, et en sa personne la valeur d'une littérature historique étrangère, qui, non contente de fouiller dans les trésors de ses antiquités nationales, exerce aussi sa critique sur les problèmes les plus controversés de l'histoire des autres peuples. Ce n'est pas chez nous, à coup sûr, que les savants de ce côté-ci du Rhin ont besoin de chercher leurs autorités pour ce qui concerne l'histoire de leur pays ; et c'est bien certainement auprès d'eux que nous, protestants français, nous avons le plus à apprendre en ce qui touche la réformation religieuse opérée par nos ancêtres. L'article que je vous envoie est un extrait de l'ouvrage de M. Soldan sur le protestantisme en France jusqu'à la mort de Charles IX

(2 vol. Leipzig, 1855), le travail, à ma connaissance du moins, le plus complet et le plus satisfaisant qui ait déjà paru sur cette importante période du protestantisme français. De quelques-uns des mérites qui y distinguent notre historien, connaissance très étendue des documents, sagacité remarquable d'esprit, extrême netteté d'exposition, vos lecteurs trouveront un spécimen très affaibli sans doute dans la dissertation que j'ai l'honneur de vous communiquer : ses conclusions sont peut-être contestables, mais non point le talent éminent de leur auteur. Tout mon désir est qu'en servant la publicité de son nom parmi nous, elle contribue pour sa faible part à rendre exécutable la traduction d'une œuvre qui donnerait à notre littérature protestante ce qui lui manque encore aujourd'hui, une histoire claire, judicieuse et richement documentée des premiers temps de notre Réformation française.

Veillez agréer, etc.

ERN. ALBARIC.

Du nom de « Huguenots. »

« Au lieu de me remercier, la sottise m'appela
« huguenot... »

(BERNARD PALISSY, *Recepte véritable*, etc., 1563.)

« On appela les protestants de France *huguenots*,
« à cause des *huguenots* de Genève, qui avaient eux-
« mêmes reçu ce nom lorsqu'ils avaient été admis parmi
« les confédérés (*eidgenossen*) de la Suisse. »

(MIGNET, *Journal des Savants* de 1837, p. 480.)

Vers l'époque de la conjuration d'Amboise, parut une nouvelle dénomination, des protestants de France. On commença à les appeler du nom de *huguenots*; et les anciennes dénominations : *luthériens*, *évangélistes*, *christaudins*, etc., devinrent dès lors de plus en plus rares. Quoiqu'il ait été beaucoup écrit sur cette nouvelle désignation, elle n'en est pas moins encore aujourd'hui un sujet de controverse, et nous ne pouvons nous dispenser, dans cet ouvrage, de faire quelques observations sur son origine et sur sa signification.

Et d'abord, pour ce qui regarde la *forme* du nom, apparaît dès le commencement celle qui est restée la plus généralement usitée, savoir : *huguenots*, ou bien *huguenotz*. Nous la trouvons déjà dans un édit royal du 19 avril 1561 (1). A côté de celle-là néanmoins apparaissent aussi presque simultanément les formes : *huguenots* (2), *hugnauds* (3), *huguenaux* (4), *hugenaux* (au sing. *hugenaault*, sans aspiration), et *huguenos*. (Cette dernière forme se trouve nommément

(1) *Mém. de Condé*, II, 334.

(2) *Mém. de Condé*, II, 9, 10.

(3) La Place, *Comment.*, p. 51 (édit. 1565).

(4) La Place, p. 63.

dans une lettre autographe du card. de Lorraine, du 10 juin 1560, par conséquent très peu de temps après le tumulte d'Amboise. Bibl. imp. de Paris, Msc. n° 8655, fol. 89.) Très singulière est la forme *Aignos*, *Aygnos* et *Aygnossen*, que nous trouvons appliquée aux réformés français dans un pamphlet guisard de 1562 (1).

Que ce nom ne soit pas émané des protestants eux-mêmes, mais qu'il leur ait été donné par leurs adversaires à titre d'épithète satirique et injurieuse, c'est un fait qui ressort d'une manière incontestable de l'édit royal cité plus haut, qui interdit aux deux partis religieux de s'irriter l'un contre l'autre par l'emploi des noms : *huguenots* et *papistes*. Les réformés désignèrent même, dès son origine, les Guises comme les auteurs malveillants de ce *sobriquet* (2).

Au point de vue de l'étendue de son application, nous avons à remarquer que le nom *huguenots* n'était pas, dans le principe, une désignation seulement religieuse, mais aussi politique, de même que la conjuration d'Amboise ne comptait pas moins d'adhérents politiques que religieux. Peu de temps après l'avortement de cette entreprise, Régnier de la Planche, jeune homme à l'esprit large, et confident des Montmorency, fut invité à une entrevue secrète avec Catherine, pour lui faire connaître quelle pouvait être la véritable cause des agitations du jour. La Planche lui expliqua que, parmi ceux que l'on appelait *huguenots* il y avait deux catégories à distinguer : ceux-là d'abord qui ne réclamaient que la liberté de conscience, ceux ensuite qui ne s'inquiétaient que de choses politiques, et par qui les premiers avaient été attirés dans l'entreprise, à l'aide de fausses promesses, et utilisés en vue d'un but qui leur était parfaitement étranger (3). Nous retrouvons ailleurs (4) cette même distinction entre *huguenots d'Estat* et *huguenots de religion*. Celui-là donc était un huguenot, vers l'époque de la conjuration d'Amboise, qui pour l'un ou l'autre de ces motifs était mécontent du gouvernement.

Mais bientôt l'application du nom se restreignit exclusivement aux calvinistes français; qu'on voulut simplement désigner par là une société religieuse, ou un parti religieux avec mélange politique. A la

(1) *Mém. de Condé*, III, 235 s.

(2) *Mém. de Condé*, I, 402.

(3) La Planche, *Hist. de Fr.*, I, 283. — La Place, p. 63.

(4) *Mém. de Condé*, VI, 45.

place du nom de huguenots, dans sa signification première, parut maintenant celui de *malcontents* ou *politiques*. Dans ce sens-là, le Vénitien Michiel pouvait déjà dire des *malcontents* de 1575, qu'ils comptaient dans leurs rangs la plus grande partie, pas seulement de la noblesse *huguenotte* (réformée), mais aussi de la noblesse catholique (1); et dans le même sens, ultérieurement le seul en cours, Tavnannes range les *huguenots* à côté des catholiques, lorsqu'il dit : « Il y a en France des catholiques et huguenots royaux, en toutes les deux religions des factieux et ambitieux » (2).

De ce qui précède, retenons les résultats suivants : la dénomination *huguenots*, déjà en usage vers le temps de l'attentat d'Amboise, est originairement un terme insultant, mis en vogue, au dire des protestants, par les Guises mêmes, en tous cas par leurs adversaires, désignant dans le principe les mécontents aussi bien politiques que religieux, et peu à peu restreint seulement aux réformés de France.

Les noms de partis volent de bouche en bouche; peu demandent, et moins encore savent d'où ils viennent et ce qu'ils signifient à l'origine. Blaise de Montluc, qui dans sa carrière de capitaine et de gouverneur fit passer des milliers de huguenots au fil de l'épée, et fit plus d'une fois connaissance avec la pointe de la leur, ajoute, dans le passage où il mentionne leur nom pour la première fois, cette sèche remarque : « Ainsi les appelle-t-on, je ne sai pourquoy. » Beaucoup d'autres auraient pu faire aussi commodément le même aveu; mais c'est une chose aussi naturelle que pardonnable, que ceux-là qui ont écrit autrefois sur les affaires des huguenots aient essayé, bien ou mal, de donner une explication de leur nom, à eux-mêmes et à leurs lecteurs. Nous avons au moins une bonne douzaine de pareilles explications, du temps même des guerres religieuses, explications qui non-seulement se contredisent carrément les unes les autres, mais touchent aussi souvent à la bouffonnerie. (Elles sont presque toutes mentionnées dans *Ménage, Dict. étymol.*, s. v. *Huguenot*.)

Deux pamphlets dirigés contre les Guises, qui ont dû paraître aussitôt après l'attentat d'Amboise, supposent que le nom a été dérivé de *Hugues Capet*, et a été inventé par les Guises pour avilir par ce moyen tous les descendants de ce roi, en particulier les Valois ré-

(1) Toinmaseo, II, 226.

(2) *Mém.*, II, 248.

gnants et les Bourbons, et pour se railler en même temps de ceux qui, comme les révoltés d'Amboise, s'étaient imposé la tâche de défendre contre les Guises, traîtres envers l'Etat, le trône de ces descendants de Hugues, sur lequel ils avaient eux-mêmes des vues secrètes, puisqu'ils prétendaient descendre de Charlemagne, et avoir été lésés dans leur droit héréditaire par l'usurpation de Hugues Capet (1). Cette explication est tellement tirée par les cheveux, et si peu naturelle, que nous n'hésitons pas à la tenir purement pour un tour d'escrime, calculé pour l'effet mais assez gauchement exécuté, d'un pamphlétaire protestant. Il est positif que, déjà en l'année 1560, il était reproché aux Guises de déclarer Hugues Capet un usurpateur, et d'aspirer, comme prétendus Carlovingiens, à remplacer François II sur le trône de France; mais il est tout à fait unimaginable que les Guises, même si nous voulions admettre qu'à cette époque déjà leurs desseins secrets fussent desseins de haute trahison, aient inventé ce sobriquet pour attaquer d'une manière aussi sotte la cause d'un roi dont ils voulaient être précisément considérés comme les défenseurs les plus zélés et les plus fidèles. Il est aisé d'ailleurs de démêler chez le pamphlétaire l'intention de donner une telle tournure au nom des huguenots (avec l'aide duquel, comme nous le verrons plus loin, les Guises voulaient rendre les protestants suspects comme rebelles), que les Guises, inversement, parussent être les vrais factieux, et ceux qu'ils raillaient les fidèles soutiens de la dynastie.

Une autre opinion, de bonne heure admise par la plupart des historiens, mais qui compte aussi de nombreux adversaires, nous adresse, pour l'origine du mot *huguenots*, à la ville de Tours. Ici encore les explications diffèrent beaucoup les unes des autres.

La Place, dont le livre fut publié cinq années à peine après le tumulte d'Amboise, dit que le nom *huguenauds* a été employé pour la première fois dans Tours peu de jours avant cet attentat, et qu'il est dérivé de l'une des portes de la ville, la porte *du Roy Huquon*, dans le voisinage de laquelle les protestants du lieu auraient ordinairement célébré leurs services religieux : ce nom, usité d'abord dans le peuple, aurait bientôt fait son entrée à la cour, et serait devenu plus tard d'un usage général (2).

(1) *Mém. de Condé*, I, 402, 404.

(2) La Place, p. 51.

Cette explication ne peut pas nous satisfaire. En premier lieu, il est positif que La Place était mal informé sur *un point*, au moins, de son sujet; et cela seulement pourrait déjà nous autoriser à des conclusions défavorables sur l'ensemble. Il affirme que le nom en question n'a pris naissance que *quelques jours* seulement avant le tumulte d'Amboise; or, nous pouvons lui opposer le témoignage de Pasquier, qui assure d'une manière positive avoir entendu ce nom *huit ou neuf ans* déjà avant cette époque, de la bouche d'amis qu'il avait en Touraine (1). De plus, admettrions-nous sans contestation, comme faits possibles, les prétendues réunions près de la *porte du Roy Huguenon*, le fait du rapport génétique entre le nom de la porte et celui des protestants de Tours n'est pour cela nullement établi; nous sommes bien plus dans notre droit de considérer ce rapport, tel qu'il se trouve exprimé, comme une pure combinaison sans fondement de La Place lui-même. Reste enfin la question, ici très importante : Comment a-t-il pu se faire que le susdit nom local ait franchi la banlieue de Tours pour être favorablement accueilli à la cour, et devenir ainsi d'un usage général? — Question que La Place a laissée entièrement de côté.

C'est encore à Tours, mais non plus par la *porte du Roy Huguenon*, que nous conduit l'explication du calviniste La Planche. A Tours, dit celui-ci, régnait la croyance populaire qu'un esprit lutin, que l'on appelait le roi *Huguet*, rôdait la nuit; et comme les luthériens, par motif de sûreté, allaient de nuit à leurs réunions, les prêtres leur donnèrent, par allusion à ce spectre nocturne, le sobriquet de *huguenots*, qui, mis d'abord en circulation parmi le peuple de Touraine et des environs d'Amboise, devint ensuite général lorsque arrivèrent à la cour d'Amboise les premières nouvelles d'une rencontre à main armée avec les gens de La Renaudie (2). L'auteur de l'*Histoire ecclésiastique* publiée sous le nom de Bèze, et remplie de sections entières de La Planche, s'est approprié cette explication, avec la seule différence qu'il raconte la chose comme si, non-seulement le premier rassemblement armé, mais aussi tout le complot avait été découvert à Tours et de là rapporté à la cour.

L'on voit que La Planche et l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*

(1) *Recherches de la France*, chap. LV.

(2) *Hist. de l'Etat de France*, I, 149. — *Hist. ecclés.*, I, 270.

ont mieux senti que La Plache la nécessité d'établir un fait à l'aide duquel la généralisation du nom fût rendue saisissable. Mais ici encore nous avons des raisons sérieuses à objecter.

Admettons, sans la contester, l'existence du roi lutin Huguet dans l'imagination superstitieuse des habitants de la Touraine : il n'est pas pour cela à nos yeux, tant que nous pourrions trouver quelque chose de plus satisfaisant, le parrain vraisemblable des huguenots de Tours et de la France entière. Faire émaner de Tours la première découverte du complot, est une contradiction de toutes les données historiques. La Plache raconte en détail, et l'*Histoire ecclésiastique* a adopté son récit, que ce n'est point de Tours, mais de Paris, et cela par le moyen de l'avocat Des Avenelles, qui parvinrent à la cour les premières informations précises sur l'existence et la nature de la conjuration (1). Quant à ce qui concerne la première rencontre à main armée mentionnée par La Plache, la chose se passa, d'après sa propre narration, de la manière suivante : Après que Des Avenelles avait déjà fait ses révélations, les Guises envoyèrent des hommes de confiance, Sipierre, Villegomblain, Sancerre et autres, à Paris, Orléans, Tours, etc., avec commission de faire un appel aux milices pour la cause royale, d'occuper certains points stratégiques, et de s'assurer des munitions dont on pouvait disposer. C'est ainsi que le comte de Sancerre arriva à Tours, comme chargé d'un commandement royal. Le 14 mars, Castelnau, l'un des conjurés, en marche pour rejoindre La Renaudie, vint à passer près d'un faubourg de Tours, et s'aventura à le traverser sans mot dire, avec ses gens, séparés ou deux à deux. Sancerre, qui en fut informé, voulut arrêter Castelnau au passage. Celui-ci se mit sur la défensive ; quelques coups de feu furent tirés en l'air, et Castelnau, qui se vit trop tôt découvert, revint sur ses pas vers Saumur. Pendant cette courte escar mouche, Sancerre avait appelé à son secours les citoyens de Tours ; mais personne ne répondit à l'appel, chacun s'enferma chez soi, tiédeur que le commandant royal interpréta comme un signe de mauvaise disposition envers le roi ; et qui, à la suite de son rapport immédiat, fut aussi très mal reçue par les Guises, et menacée par eux de punition (2).

Tel est le sommaire de l'événement à l'aide duquel La Plache

(1) La Plache, I, 110. — *Hist. ecclés.*, I, 262.

(2) La Plache, I, 122, s., 236, s.

veut expliquer la généralisation du nom huguenot. Nous avouons qu'il ne nous explique pas grand'chose. Depuis plus d'un mois, les Guises avaient connaissance du complot : leurs mesures étaient prises, leurs postes installés de tous côtés, pour arrêter ou écharper les colonnes des conjurés; le jour même où Sancerre en vint aux mains avec Castelnau, sans dépendance aucune de lui et de son rapport, des patrouilles royales amenèrent des prisonniers à Amboise, et toute l'affaire se termina dans les jours suivants, sans qu'une influence décisive de Sancerre ou de sa missive se manifestât nulle part. Dans la chaîne de ces événements, l'accident de Tours nous apparaît ainsi comme un anneau insignifiant, qui ne pouvait pas fournir de grandes révélations. Tout au plus, les Guises firent par lui l'expérience qu'à Tours aussi l'on n'avait nulle envie de prendre les armes pour leur cause. D'ailleurs, ce ne furent point les habitants de Tours qui expédièrent le rapport à Amboise, et eurent occasion d'y faire usage d'un nom local qui leur était familier, mais bien le chargé de pouvoirs du roi, envoyé auprès d'eux après la découverte seulement de la conjuration, et, de plus, ceux qui furent arrêtés dans leur marche par Sancerre n'étaient pas des visiteurs des conventicules de Tours, mais des étrangers qui ne faisaient que traverser la contrée. A raison de tout cela, La Planche ne nous satisfait point avec son explication. Il a reconnu, du moins nous le paraît-il ainsi, une certaine connexion entre la Touraine et le nom de huguenots (connexion qui existe en effet, comme nous le verrons plus loin), et il a cherché à tort à se l'expliquer par les relations locales de Tours : le lutin Huguet lui a fourni sa présomption passablement ingénieuse de l'origine du nom, et l'affaire de Sancerre et de Castelnau a dû lui servir tant bien que mal à s'expliquer sa diffusion.

Des historiens du XVI^e siècle qui suivent, les plus importants se prononcent ou bien avec La Place en faveur de la *porte Huguen*, ou bien avec La Planche, en faveur du *Roy Huguet* ou *Huguon*, la plupart avec désapprobation expresse de l'étymologie qu'ils n'ont pas choisie. La Popelinière se range avec La Place du côté de la porte, avec expulsion du fantôme (1); De Thou, au contraire, prend parti avec La Planche par le *fantôme* (2). De même, comme nous l'avons

(1) La Popelinière, I, 306.

(2) Thou, I, 1104.

déjà mentionné plus haut, l'auteur de la *Chronique protestante*, Pasquier, défend aussi le fantôme; mais, pour plus de sûreté, il se rapproche en même temps de la *porte* (1). Davila, en revanche, n'est que pour la porte, et, pour expliquer l'extension du nom, il ajoute que la ville de Tours est la localité d'où le protestantisme a pris véritablement son premier essor. C'est sans doute dans la même intention que De Thou observe qu'à cette époque la majorité des habitants de Tours a été protestante. C'est là encore un point que nous ne pouvons accorder. La ville de Tours n'a jamais joué un rôle dans l'histoire antérieure du développement du protestantisme; elle est à ce point de vue sans signification aucune, si on la compare à Meaux, Paris, Bourges, et quelques autres villes. Sa première communauté réformée s'organisa en 1556, et non sans grands débats intérieurs; et elle vécut d'une existence passablement insignifiante jusqu'en 1560, époque à laquelle elle fut, après l'attentat d'Amboise, dissoute pour quelque temps. Cela ressort suffisamment de ce que l'*Histoire ecclésiastique* nous rapporte sur son compte (2). Qu'ainsi, en mars 1560, la majorité des habitants ait été protestante, nous paraît être une assertion inexacte, si l'on veut parler d'une adjonction à la communauté protestante de cette ville, et une assertion tout au moins sans preuves, si l'on entend par là une secrète disposition au protestantisme.

Après avoir examiné dans ce qui précède quelques-unes des explications les plus usitées et réellement dignes d'une réfutation, nous nous permettrons d'en mentionner brièvement quelques autres, à raison seulement de leur singularité. Elles ont été en partie posées avec autant d'assurance que les précédentes.

Comme le nom des huguenots servait à désigner un parti hérétique, plusieurs se mirent dans la tête de le faire dériver de *Jean Huss*: *huguenots* devrait signifier comme les *guenons de Huss*! D'autres le rattachèrent à un prétendu sacramentaire *Hugues*, du temps de Charles VI; d'autres même remontèrent jusqu'aux *gnostiques*. Tout ceci ne mérite point les honneurs d'une réfutation. Il en est de même de l'affirmation que les premiers mots, plusieurs fois répétés, du discours un peu embrouillé d'un orateur: « *Huc nos*, serenissime prin-

(1) *Rech. de la Fr.*, chap. LV.

(2) Tome I, p. 105, 299, s.

ceps, advenimus, » ou bien : « *Ut nos*, » auraient été élevés à la dignité d'un nom de parti par les plaisanteries sarcastiques de quelques courtisans. L'explication de Castelnau n'est guère meilleure. D'après lui, des paysannes doivent s'être écriées, lorsque les bandes des conjurés revenaient d'Amboise en fuyant dans toutes les directions : « Ce sont de mauvais drôles qui ne valent pas un *huguenot* ! » Or, *huguenot* aurait été une pièce de monnaie, moindre en valeur qu'une *maille* (liard), en cours du temps de Hugues Capet. Il y a du plus grotesque encore que tout cela. Calvin, narre-t-on quelque part, aurait eu commerce avec une diablesse d'enfer du nom de *Nox* ; à chaque fois qu'il désirait la voir, il criait : *Huc, Nox* ! L'enfant qu'il aurait eu de cette relation satanique aurait été appelé de même *Huc-Nox*, et de là le nom de *huguenots* dont on a baptisé les disciples ou enfants spirituels de Calvin.

Venons-en maintenant à l'opinion qui nous paraît la seule valable. D'accord avec Tavannes, Diodati, Mézeray, Sismondi et Weber, je ne vois pas autre chose dans le nom de *huguenots* que la mutilation du mot *eidgenossen*. Tous les faits historiques l'appuient, et les doutes que l'on pourrait élever à l'encontre au point de vue philologique seront aisés à dissiper.

C'est particulièrement à Genève que nous devons chercher l'origine du nom. Il y avait là, depuis 1518, de grands mouvements populaires ; en face l'un de l'autre étaient deux partis politiques importants. L'évêque Jean, un bâtard de la maison de Savoie, agissait de concert avec le duc de Savoie pour dépouiller peu à peu Genève de ses libertés impériales et la ranger sous la domination de ce prince, dont le territoire l'enserrait de toutes parts, jusqu'au seuil même de ses portes. Afin de mieux résister à ces tentatives, une partie des citoyens chercha à amener une alliance avec Fribourg, et bientôt aussi avec Berne ; l'autre partie était savoyarde de sentiments. Or ceux qui désiraient s'allier aux deux villes confédérées reçurent de leurs adversaires l'épithète railleuse : *eidgnots*, ou bien *eignots*. Ils ripostèrent par celle de *mammeluks*, c'est-à-dire *esclaves*. Ces deux expressions passèrent promptement à l'état permanent de noms de partis. Les deux partis des *eignots* et des *mammelus* ne tardèrent pas à s'attaquer, d'abord à coups de couplets satiriques, ensuite à coups de poing. Les *eignots* vinrent à bout, en l'an 1526, d'effectuer la ligue de Genève avec Fribourg et Berne. Notons que l'homme qui dès le

commencement travailla avec le plus de zèle en faveur de cette alliance; qui, pour elle, se chargea de plusieurs missions diplomatiques, et parvint à atteindre son but en bravant toutes sortes d'obstacles et de dangers personnels, s'appelait *Besançon Hugues*, syndic de Genève, et peu de temps après capitaine général de la ville. Il était la tête du parti des *eignots*. La lutte intestine des deux partis, et les démêlés des *eignots* avec la Savoie subsistèrent longtemps encore, et les Fribourgeois eurent occasion de faire marcher des troupes au secours de leur nouvelle alliée. Lorsque la Réformation s'étendit en Suisse, ce fut le parti alors prépondérant des *eignots* qui lui fraya les voies dans Genève, et qui proclama l'indépendance aussi bien religieuse que politique de sa ville natale. Les *eignots* furent naturellement considérés par leurs adversaires comme des rebelles envers l'évêque et envers le duc; il arriva même que les Fribourgeois, qui étaient restés attachés à la confession romaine, rompirent avec Genève à propos de la Réformation; mais ses rapports avec Berne n'en devinrent que plus intimes.

Maintenant que le nom *eignots* ne signifie pas autre chose que *eidgenossen* (alliés), c'est chose trop évidente pour avoir besoin d'aucun commentaire. Mais à côté de cette forme un peu mutilée, il en existait une autre, comme nous le témoigne le chroniqueur de Genève, plus dénaturée encore, et indifféremment usitée avec l'autre, savoir, *huguenots* (1).

Le passage de la forme *eignots* à celle de *huguenots* était, comme l'observe très justement Sismondi (2), d'autant plus facile, que *Hugues* était le nom du chef des *eignots*, et qu'à dessein ou par méprise, on pouvait aisément les appeler ainsi. Peut-être aussi la satire trouvait-elle son compte dans la transition, vu que *huguenot* est le diminutif de *Hugues* (3). A l'aide de l'entremise du nom de *Besançon Hugues*, les difficultés élevées par Barthold à cause de l'aspirée H dans *huguenots* (4) s'évanouissent d'elles-mêmes. Nous pourrions, du reste, nous dispenser de cet auxiliaire. C'est un fait certain que le mot *huguenots*, dans le passé comme de nos jours, n'a jamais été généralement aspiré : ainsi, nous trouvons dans les procès-verbaux de 1561

(1) Spon, *Hist. de Gen.*, 3^e édit., II, 105, s.

(2) *Hist. des Fr.*, XII, 359.

(3) Le Duchat.

(4) *Deutschland und die Huguone*, I, 307.

du conseil municipal de Lyon : à *l'hugernaut* (1); dans Blaise de Montluc : *d'hugenots*, et dans Spon : *d'huguenots*, exemples où l'apostrophe témoigne que l'H est muette. Que nous importerait d'ailleurs, si nous avons dans le nom des huguenots un échantillon de plus de cette singularité assez fréquente, d'une aspiration accolée par une bouche française à des mots allemands où elle n'a rien à faire? N'est-il pas arrivé à l'étymologiste Ménage lui-même de produire l'article allemand *ein* sous la forme d'un aspiré *hein*? Avec quel sans façon, au XVI^e siècle, l'on reproduisait dans sa langue les mots étrangers; de cela nous avons d'étonnants témoignages jusque dans les correspondances diplomatiques. La Mothe-Fénelon, par exemple, ambassadeur à la cour de la reine Elisabeth, travestit de la manière la plus variée le nom de la ville de *Emden*, en *Emdhem*, *Endem*, *Hemdem*, *Henden*, *Hendem*; ailleurs, *Anthonne* pour Hampton, *Hatil* pour Athol, *Hirlande* pour Ireland, *Hormond* pour Ormond; *Bocaut*, *Boucard*, *Boucaut* et *Buchard* pour Bukhurst; *OExmester* pour Westminster, *joccondalles* pour joachimsthaler, etc.; Aubespine, ambassadeur à Madrid, masque le nom *Wilhelm Truchsess* derrière la caricature *Vilmen Trambesez*. De quelle importance, par conséquent, serait ici l'aspirée *huguenots*, lors même qu'un Besançon Hugues n'eût jamais existé?

Ainsi donc, le nom que nous avons à expliquer se trouve déjà dans Genève sous ses deux formes, *eignots* et *huguenots*, et il nous reste à éclaircir comment il passa aux protestants français.

Le lien religieux intime qui unissait Genève au protestantisme français, depuis que Calvin y agissait, est un fait trop connu pour que nous ayons besoin de le développer ici. Genève en devint la métropole. La profonde divergence, chaque jour plus frappante, qui séparait le luthéranisme du calvinisme, dut faire paraître bientôt comme très impropre le nom de *luthériens*, que l'on avait jusqu'alors donné aux protestants de France. Depuis longtemps le protestantisme en France avait été désigné comme dangereux au point de vue politique; il ne devint que plus suspect lorsqu'il entra en étroite relation avec la Suisse républicaine. Si huit ou neuf ans déjà avant le tumulte d'Amboise, Pasquier entendit donner aux protestants le nom de *huguenots*, ce fait tombe précisément au temps de l'édit de Châteaubriand, qui

(1) Péricaud, III, 4.

interdisait, sous les peines les plus sévères, toute importation de livres de Genève, aussi bien que tout envoi de lettres et d'argent aux émigrés qui s'y étaient réfugiés, en même temps que le procès des cinq jeunes prisonniers de Lyon et de bien d'autres témoignait combien l'on prenait ombrage des mouvements religieux de la Suisse.

L'on n'ignore pas à quel point avait trouvé faveur auprès de Henri II l'opinion que les réformés avaient une tendance démocratique hostile à la monarchie. De quelle manière les Guises firent-ils valoir contre eux cette considération, à l'issue de l'attentat d'Amboise, qui n'était en réalité dirigé que contre eux-mêmes?

Après que Des Avenelles eut donné aux Guises les premières nouvelles de l'existence du complot, ils le récompensèrent largement, le renvoyèrent à Paris, et par lui firent répandre que toute l'affaire n'avait pour instigateurs que les réformés : la haine publique devait par conséquent s'élever contre une doctrine dont les sectateurs avaient la soi-disant intention de se révolter contre le roi, de faire triompher leur religion avec l'épée au poing, de renverser le trône de France, et d'établir dans le pays une constitution cantonale républicaine (1).

Bientôt après, lorsque l'entreprise vint à éclater, ce ne fut point dans le mécontentement général contre les Guises, mais de nouveau dans Genève et dans le calvinisme que les édits royaux, dictés par les Guises mêmes, cherchèrent, ou du moins eurent l'air de chercher les causes de ce soulèvement. Livres et prédicateurs de Genève ont trompé la simplicité du peuple, la religion n'est qu'un masque dans ces affaires, l'on n'y vise qu'au renversement de tout ordre civil et politique, — ce sont là les idées principales qui sont développées dans ces actes publics, et contre lesquelles, dans les premiers temps du règne de Charles IX, le conseil et les théologiens de Genève publiaient encore des réfutations.

Rapprochons-nous maintenant du nom de *eidgenossen* et de sa variante *huguenots*, pour ce qui regarde la France. Les Guises, qui étaient accusés par les protestants eux-mêmes d'être les inventeurs ou les propagateurs de ce nom, doivent avoir eu parfaite conscience de la signification qu'ils voulaient lui donner. Or nous avons, relativement à cela, un libelle guisard très précieux, du printemps de

(1) La Planche, I, 413.

l'an 1562, époque de l'explosion de la première guerre civile. Il est rédigé avec autant d'intelligence que de sagacité, et a pour but de réfuter la proclamation de Condé du 8 avril. Les huguenots français y sont nommés *aignos* ou *aygnos* (c'est-à-dire évidemment *eidgenossen*). Les vieilles accusations contre les réformés y sont reproduites et appuyées par de prétendus aveux du parti. Un prédicateur réformé converti aurait, y est-il dit, confessé au duc de Guise, avec un profond repentir, qu'après une étude de sept années il était arrivé à la conviction que le calvinisme mène à la désobéissance envers les magistrats, et vise à l'établissement d'une liberté à la façon des cantons suisses. Cet aveu, poursuit le pamphlet, est rendu très vraisemblable par le nom *aignos* qu'ont pris les communautés réformées, ou plutôt *difformées*; car les Genevois, dont les rebelles d'Amboise sont issus, ont introduit dans leur ville bon nombre d'*eignos* lors de leur révolte contre le duc de Savoie; ensuite, ayant mis au vote si l'on voulait vivre à la manière des *eidgnossen* (en l'*aignossen*), et la majorité s'étant prononcée pour l'affirmative, ils ont chassé les croyants et les fidèles, auxquels ils donnaient le nom de *mammellus*, et se sont emparés de leurs biens (1).

Dans un autre passage du même libelle, il est dit au prince de Condé, avec une gentillesse toute diplomatique, qu'on ne lui suppose point, à lui personnellement, des vues séditeuses et intéressées, mais que ces vues existent chez un bon nombre des siens « nourriz en l'*aignossen* de Genève, » et qui ne pourraient revenir à l'obéissance vis-à-vis du roi sans être parjures à d'autres serments. Ailleurs, la ligue protestante d'Orléans est appelée une conjuration « que l'on a baptisée *association* en français, et en genevois *aignossen*. »

Les vues que le parti des Guises pouvait avoir, en transportant ainsi à dessein aux réformés de France le nom d'*aignos* ou *huguenots*, usité à Genève, dont il connaissait parfaitement l'histoire contemporaine, et en le généralisant à l'aide d'écrits partout répandus, se conçoivent d'elles-mêmes. Ce nom devait stigmatiser les réformés comme *hérétiques et rebelles à la manière des Genevois*; il devait servir à dissimuler l'indignation nationale, qui avait essayé à Amboise de se décharger contre l'administration des Guises, derrière le fantôme d'une faction étrangère n'ayant d'autre but, sous le masque de

(1) *Mém. de Condé*, III, 241.

la religion, qu'un bouleversement politique et social. Ce n'est en particulier qu'un rusé tour de finesse, là où le pamphlet donne à entendre que les réformés eux-mêmes se sont donnés le nom d'*aignos*. Son auteur n'ignorait pas aussi bien que tout autre que le roi, par son édit du 19 avril de l'année précédente, avait interdit l'emploi de ce nom comme étant injurieux; or, un parti n'invente jamais, pour son usage, un terme qui l'offense, quoi qu'il puisse parfois, comme les *gueux* par exemple, saisir au vol celui que ses ennemis lui adressent, et s'en faire un titre d'honneur. Les huguenots, pour leur part, n'ont jamais autrefois été fiers de cette dénomination.

Tavannes, l'ennemi implacable des huguenots, marche plus tard dans la voie qui lui avait été antérieurement tracée par le libelle. Remontant aussi pour la dérivation du nom au mot *eidgenossen*, il ajoute : « *Tels se sont nommés* ; et ayant toujours désiré les premiers ministres venus en France d'y établir l'*estat populaire*, usèrent de ce terme d'*eidgenossen* parmi les huguenos, qu'ils ne voulaient que tout le monde entendist; et les premiers de cette religion tenaient à honneur ce que leurs successeurs ont estimé à honte » (1). Ceci n'a pas besoin d'autre réfutation.

Si, comme nous l'avons observé plus haut, le nom des huguenots entra en circulation, et cela par le moyen des Guises, à l'époque du tumulte d'Amboise, sa relation avec la Touraine s'explique tout naturellement, les Guises résidant alors à Amboise, et Amboise étant en Touraine. Maintenant, que La Place et La Planche, à défaut de meilleurs renseignements, aient jeté les yeux sur Tours, capitale de la province, et aient trouvé leur satisfaction, à la suite de leurs recherches, l'un dans la porte *Hugon*, l'autre dans le roi *Huguet*, cela ne doit point nous étonner, mais aussi ne pas lier notre jugement.

Encore, tout en passant, une remarque à l'appui. A côté du nom de *huguenots*, eut cours pendant quelque temps dans certains endroits, nommément dans le Poitou, le nom de *fribourgs* ou *fribours* pour désigner les réformés (2). Ceci nous ramène de nouveau à Genève et à ses *eidgenossen*, qui, comme on sait, entrèrent d'abord avec Fribourg en confédération politique. Le fait que Fribourg ne tarda pas à devenir dans le domaine religieux une tranchante opposition

(1) *Mém.*, II, 460.

(2) La Popelinière, I, 306. — Ménage, *Dict. ét.*

de Genève et du calvinisme n'empêcha point qu'en France, soit par ignorance, soit avec intention, on ne se servît d'un nom qui portait dans tous les cas en lui-même une flétrissure politique pour les réformés.

Nous terminons cette excursion philologique par la remarque justificative que nous ne lui aurions pas donné une telle extension, si de semblables développements ne nous avaient paru nécessaires par suite de la circonstance que, tout récemment encore, des autorités considérables, comme Gieseler (1) et Barthold, ont révoqué en doute la vérité de l'étymologie que nous avons admise et que, pour leur compte, ils s'en sont tenus à la porte *Huguon* ou au *Roy Huguon*. Se confier avec Gieseler en ce que nous dit l'histoire ecclésiastique, comme venant de Bèze lui-même, est déjà chose dangereuse, vu que Bèze n'est certainement pas, en général, l'auteur de cet ouvrage, et que, dans tous les cas, le passage en question a été positivement emprunté d'ailleurs. Du reste, Bèze en serait-il réellement l'auteur que nous ne pourrions, malgré cela, lui accorder une autorité absolue, pour ce qui regarde les rapports avec la Suisse; ce livre ne place-t-il pas, par exemple, la ville de Zurich dans le canton de *Suich* (évidemment Schwitz)? Enfin, je ne vois pas bien clairement sur quoi Barthold se fonde pour affirmer que le nom de *Hugue* ou même de *Huguon* est le nom d'un hérétique; du moins n'existe-t-il rien qui l'y autorise dans les sources qu'il a citées.

Nous est-il permis d'ajouter quelques observations à la suite de cette longue dissertation? Elle ralliera probablement à ses conclusions la plupart de ses lecteurs par la finesse ingénieuse de sa critique et la manière plausible dont elle semble dénouer les principales difficultés de la question. Elle nous avait gagnés complètement nous-mêmes, nous l'avouons, sur l'impression favorable d'une première lecture, et c'est parce que nous la jugions de tous points irréfutable que nous avons entrepris de la traduire; ensuite, une étude plus attentive du problème, naturellement amenée par le travail de la traduction, quelques recherches indépendantes faites pour contrôler les assertions de l'auteur, nous ont insensiblement conduits, si ce n'est à une conviction entièrement opposée, tout au moins à des doutes qui nous paraissent assez sérieux pour que nous soyons autorisé à les

(1) *Kirchen geschichte*, t. III, s.; I, p. 535.

reproduire ici. — Une considération avant toutes nous a frappé dans la discussion du terme *huguenot*; c'est qu'entre les diverses étymologies qui ont été données au XVI^e siècle pour en expliquer l'origine, il n'y en a qu'une de vraiment sérieuse par le nombre et la qualité des historiens qu'elle compte en sa faveur, celle qui la fait remonter à la ville de Tours; l'étymologie *eidgenossen* lui est de beaucoup postérieure, ou du moins ne compte que Tavannes pour représentant parmi les historiens contemporains. La Place, La Planche, de Thou, Pasquier, Bèze (ou son secrétaire Des Gallards), d'Aubigné, Davila, La Popelinière, toutes les notabilités historiques de l'époque nous adressent, et cela de la façon la plus catégorique, à la ville de Tours, aucun d'eux à Genève. Sans être un défenseur quand même du témoignage externe, il faut reconnaître que ce témoignage a quelque droit à nos respects, lorsqu'il se présente en si bonne et si nombreuse compagnie, et, notons-le bien, en compagnie contemporaine du fait en question, alors, par conséquent, que l'influence de la tradition ou l'autorité d'une opinion individuelle ne pouvait en rien altérer l'indépendance de jugement de chacun de nos écrivains. C'est là, il est vrai, une considération tout *à priori* et qui n'entame pas sensiblement l'argumentation de notre historien; mais cette argumentation elle-même est-elle sans réplique? Nous pouvons, en quelques mots, l'analyser ainsi: les défenseurs de Tours ne s'accordent pas entièrement sur la filiation du nom, et accompagnent leur étymologie d'éclaircissements historiques inexacts; d'où rejet absolu de leur témoignage. En second lieu, le terme en question a une ressemblance frappante, si ce n'est une parfaite identité avec un terme genevois contemporain; d'où probabilité aprioristique qu'ils ne sont qu'une seule et même chose. Enfin, les protestants eux-mêmes attribuent l'invention du mot aux Guises; ceux-ci étaient évidemment intéressés à les confondre dans l'opinion publique avec des révolutionnaires étrangers au pays; de plus, des écrivains de leur parti ont positivement exploité dans ce sens la dénomination genevoise; d'où explication du pourquoi de son introduction et certitude historique de sa seconde origine.

Pour ce qui regarde le premier point, je ne saurais attribuer autant d'importance que M. Soldan à la bigarrure d'opinions des historiens qui ont déposé en faveur de la ville de Tours: les erreurs historiques qu'il a relevées avec beaucoup de sagacité dans leurs diffé-

rents récits n'ont à mes yeux qu'une valeur extrêmement secondaire; que tel ou tel d'entre eux ait vu mal à propos dans un rapport militaire le point de jonction du nom avec la cour, ce n'est guère qu'un accessoire qui importe peu à la cause; en admettant que le nom soit venu au monde dans Tours, je puis très bien concevoir, tout en ne pouvant en rendre exactement le compte historique, qu'il ait fait en peu de temps, à l'aide d'un véhicule quelconque, le trajet de cette ville à une résidence royale qui n'en était distante que de quelques lieues; ce n'est donc point sur ces inexactitudes de La Place, de La Planche et même de De Thou que je me crois fondé à rejeter leur témoignage. Sera-ce, parce qu'ils sont en désaccord sur le fond de la question, et que les uns s'abritent sous une porte Hugon, tandis que les autres s'accrochent au vêtement d'un fantôme? Le désaccord ici n'est qu'apparent, la porte ne tirant son nom (du témoignage même de Pasquier, d'une importance très grande dans cette discussion,) que de celui du fantôme qui l'aurait honorée de ses visites de préférence à tout autre quartier de la ville. La contradiction d'ailleurs existerait-elle, qu'elle me serait une preuve que tous ces historiens ont jugé très indépendamment les uns des autres; et s'ils sont unanimes, comme ils le sont en effet, sur le point essentiel, le lieu d'origine, cet accord me paraît mériter si ce n'est une adhésion entière, du moins la plus haute considération.

Quand au second point, j'avoue qu'il ferait pencher décidément la balance en faveur de Genève, s'il était bien avéré que le terme *huguenot* était indifféremment usité, du temps de ces luttes intestines, concurremment avec *eignots*, la similitude parfaite du nom emportant d'elle-même l'identité d'origine; mais je crains bien qu'en l'affirmant M. Soldan ait été un peu la dupe de ses propres préventions. Le passage de Spon, sur lequel il s'appuie, n'a point la valeur qu'il lui attribue. Spon a écrit son histoire de Genève près de deux siècles après les faits qu'il raconte (la première édition a paru en 1680), et l'on n'ignore pas sur combien de points sa critique historique a eu besoin d'être corrigée; dans ce cas particulier, son amour-propre d'écrivain était en jeu; il s'agissait pour lui de l'honneur d'une thèse dont il semble se décerner naïvement un brevet d'invention, à savoir que le vocable français et le vocable suisse sont frères; et cet amour-propre lui a fait croire très légèrement à une identité d'expression que ses sources mêmes n'autorisaient pas. Je dis *ses sources*, et la

preuve, c'est qu'une fois son opinion sur l'étymologie huguenote lancée en passant (avec un dédain, entre parenthèse, assez impertinent de l'opinion contraire dont il n'a l'air de connaître qu'un seul représentant, et lequel! le jésuite Petau!), il ne mentionne plus le nom de *huguenot* dans la suite de son histoire genevoise, si ce n'est dans un seul passage où sa préoccupation apologétique ressort trop évidemment pour que nous n'y suspicions pas sa loyauté d'historien. Il y a plus: la forme même *eignots* ou *eidgnots* à laquelle il s'attache de préférence, est une forme purement arbitraire et qui lui servait de juste milieu pour satisfaire tout à la fois sa conscience et son amour-propre d'écrivain. Dans les documents qui nous sont restés de cette époque tourmentée de l'histoire de Genève, dans les chroniques de Bonnivard, par exemple, l'une et l'autre formes y sont totalement invisibles, et c'est *eidgnoss* (prononcez aïdgnoss) qui y est le seul nom désignatif du parti indépendant. D'*eidgnoss* à huguenot (*huganaon* ou *higanaou*, dans le langage roman des provinces centrales et méridionales de la France), il y a un assez grand pas, et je ne vois pas trop quelle parenté il y a entre les deux, si ce n'est peut-être une sorte de cousinage à la mode de Bretagne. — Le témoignage documentaire faisant absolument défaut, reste à M. Soldan la ressource de l'induction historique: celle de notre auteur, qui s'appuie sur l'autorité, nullement infaillible, d'ailleurs, de Sismondi, est-elle bien fondée, et Besançon Hugues serait-il le parrain vraisemblable du terme en litige? Serait-elle autorisée par les faits, que cette induction ne pourrait, en aucun cas, contrebalancer le silence positivement négatif des documents; mais elle me paraît elle-même très hasardee. Il s'en faut de beaucoup, en effet, que Hugues ait joué le premier rôle dans l'histoire du parti des *eidgenossen*; d'après le témoignage de Spon lui-même, témoignage beaucoup plus significatif dans les mémoires du temps, ce n'est point Hugues, mais Berthelier, qui est le promoteur de l'alliance avec Fribourg, qui par son influence prépondérante et son action courageuse parvint à la faire triompher de l'opposition haineuse de ses adversaires, Berthelier, resté dans la mémoire de ses concitoyens comme le véritable héros de l'indépendance genevoise. Si, après sa mort héroïque, la personnalité de Hugues devint plus éminente dans Genève, il n'est pas pour cela reconnu comme chef de tout le parti; il n'en est que l'un des chefs les plus influents et les plus courageux, à côté de Bonnivard, de Levrier et autres; lui reconnaitrions-

nous d'ailleurs à cette époque une supériorité réelle d'influence dans les affaires des *eidgnoss*, que nous n'en pourrions rien conclure pour la déviation probable de la forme première du terme ; ce terme était déjà d'assez longue date uniquement usitée sous cette forme, et l'on sait combien peu la multitude aime à modifier ses expressions pas plus que ses usages populaires ; dès cette époque d'ailleurs, presque immédiatement après la mort de Berthelier, les dénominations *mammelus* et d'*eidgnoss* cessèrent d'être usitées dans Genève ; Bonni-vard, par exemple, ne désigne plus que sous le nom de *forensifs* (exilés) ceux de ce dernier parti qui suivirent Hugues à Fribourg, dans un moment de réaction des événements en faveur de la Savoie ; alors, ce semble, qu'il avait la plus belle occasion du monde de les appeler *huguenots*, si cette variante avait jamais été employée par allusion à l'un de leurs chefs. — Nous ne voyons donc entre *eidgnoss* et *huguenots* qu'un rapport de forme purement accidentel et dont nous ne devons point chercher l'origine dans Genève.

Reste enfin à savoir si les Guises ont été les premiers en France à faire usage de cette dénomination sous l'une ou l'autre forme, s'ils en sont, en un mot, les *véritables introducteurs*. Il est bon d'observer tout d'abord qu'en ceci M. Soldan est en opposition formelle avec les historiens de son bord, Tavannes, Diodati, Mézeray, qui affirment tous que le nom aurait été importé de Genève par les réformés eux-mêmes. A n'envisager, en effet, que le mode habituel de relation de la Suisse française avec la France, qui n'était autre que les rapports religieux des réformés des deux pays, cette opinion serait la plus plausible ; mais elle vient se heurter contre le fait parfaitement relevé par M. Soldan qu'à aucune époque de leur histoire, les protestants français ne se sont fait gloire de porter ce nom, par conséquent contre son impossibilité morale. Les réformés étant donc mis hors de la question, devons-nous sérieusement penser aux Guises ? Je ne crains pas d'avancer que cette affirmation n'est qu'une hypothèse gratuite, qu'il est impossible d'établir sur des bases historiques. Notre écrivain se croit en droit d'invoquer là-dessus le témoignage des protestants eux-mêmes, c'est-à-dire au bout du compte le témoignage d'un seul pamphlétaire du parti, dont il a du même coup ruiné lui-même l'autorité en démontrant la sottise de son commentaire sur l'intention qu'à ce propos il attribue aux Guises ; mais cette assertion, assurément suspecte, d'un inconnu, peut-elle avoir

quelque importance à côté du silence négatif de tous les écrivains protestants de cette époque? Si les Guises ont été les premiers à mettre ce nom en avant, s'ils l'ont emprunté d'un pays voisin pour en faire la symbolisation de tendances révolutionnaires du protestantisme français, pareille entreprise ne s'est sans doute pas effectuée sans provoquer une vive contradiction du côté du parti réformé, sans laisser par conséquent une empreinte sensible de son passage dans la polémique si virulente de ces temps! Comment donc se fait-il que nous n'en trouvions aucune trace dans les documents historiques du siècle, qu'en dissertant sur le terme *huguenot* aucun des historiens contemporains ne nous renvoie aux Guises comme à son auteur, qu'ils se soient tous mis martel en tête pour lui découvrir une étymologie dont la véritable origine se serait pourtant confondue avec les préoccupations les plus ardentes de leur carrière de réformateurs et d'écrivains? Ce silence complet de leur part a quelque chose de tout au moins surprenant, il faut en convenir. M. Sol-dan s'appuie, il est vrai, à cet égard sur un pamphlet guisard de l'année 1562; mais ce pamphlet, qui ne désigne les protestants que sous le nom *aignos*, alors que, bien positivement, ce nom n'a jamais apparu en France dans la lutte des passions populaires de l'époque, qui de plus prend tant de soin à expliquer sa signification politique étrangère, d'une date trop récente d'ailleurs pour faire autorité dans la question, dépose, ce nous semble, plutôt contre qu'en faveur de l'opinion de notre historien. Si, à la connaissance des Guises, les termes *eignoss* (corrig. *eidgnoss*) et *huguenots* ont été indifféremment usités dans Genève, comment le seul document qui nous reste de leurs intentions conjecturales à cet égard ne fait-il mention que de la première forme? Si c'est sous cette forme qu'ils ont introduit la dénomination en France, comment s'expliquer la modification que lui a fait subir le langage populaire? Si antérieurement déjà à la date du pamphlet, ils ont tâché de flétrir par l'emploi de ce terme les vues politiques des réformés, pourquoi cet acharnement de notre libelliste à catéchiser inutilement son public? Evidemment, son pamphlet n'est autre chose que l'œuvre d'un bel esprit, assez au courant de l'histoire de Genève, qui a cherché à exploiter une ressemblance fortuite de termes pour discréditer le nationalisme protestant, sans avoir néanmoins le courage d'affirmer hardiment leur identité. — Toute argumentation contraire vient d'ailleurs se briser contre cette

objection que nous fournit Pasquier; s'il a réellement entendu en Touraine, pour la première fois, le terme *huguenot*, huit ou neuf ans déjà avant la conjuration d'Amboise (et nous pouvons aisément l'en croire, ce n'était point une cervelle fêlée), comment concilier cette donnée historique avec l'idée que les Guises même ont gratifié les protestants de cette dénomination? A cette époque, ils ne se préoccupaient guère de leur opposition politique; ils étaient assez occupés à consolider contre d'autres adversaires leur crédit à la cour; dans tous les cas, cette cour ne siégeait pas alors, que je sache, à Amboise, et ce n'est sûrement pas dans ce coin du territoire, éloigné de la capitale, qu'ils auraient songé à expérimenter les effets de leur méphistophélique invention.

Quelques mots pour conclure, et nous avons fini. Ce débat étymologique nous a mené si loin que nous doutons fort que l'attention de nos lecteurs soit assez courageuse pour nous suivre jusqu'au bout. Nous ne voulions d'abord que leur soumettre quelques observations à la suite de la dissertation de notre historien, et nous en sommes venu, sans nous en douter, à lui contester toutes ses conclusions et à nous ranger décidément du côté de ses adversaires. Vouloir rendre compte de tous les faits dans une question de cette nature me paraît être une entreprise un peu hasardée, les noms de partis se confondant à leur origine avec des passions populaires dont les ressorts intimes échappent au bout de quelque temps aux regards investigateurs de l'historien. Je crois néanmoins que nous sommes assez bien partagés pour ce qui regarde le sobriquet dont nos pères ont été baptisés au XVI^e siècle, et qui subsiste dans toute sa vigueur là où l'ignorance et le fanatisme séparent encore les deux religions. C'était incontestablement un *sobriquet* dont la cause doit avoir par conséquent en soi quelque chose de ridicule; c'était de plus un sobriquet éminemment populaire, et c'est des entrailles mêmes de la vie du peuple qu'il a dû tirer son origine. Ni de la cour, ni des salons des grands, ni de la presse politique, il n'est descendu en bas pour pénétrer dans la multitude; c'est sur le pavé même de la rue qu'il a vu le jour, et c'est ricané par une populace fanatique dont il personnifiait la haine méprisante qu'il a fait le tour de la France et a sottement stigmatisé la plus noble de ses révolutions. Nous doutons fort que la glose savante des Guises, si elle avait jamais tenté en France

la naturalisation des *eidgnoss* (1), eût été comprise de la foule et eût rapidement joui de semblable fortune ; nous voyons, au contraire, tous les éléments indispensables d'un pareil succès dans l'hôte fantastique de la bonne ville de Tours, et nous n'hésitons pas, quoi qu'il en coûte à notre amour-propre, à l'accepter pour parrain, muni qu'il est des lettres de recommandation des plus sensés personnages du temps et de toutes les pièces nécessaires pour établir son identité. Quelque éloigné que nous soyons ainsi, en finissant, de notre point de départ, qui ne tendait à rien moins qu'à cette réconciliation, nous ne saurions méconnaître l'étendue des services que M. Soldan a rendus aux débats de cette cause ; il a été le premier à faire bonne justice de tous les éléments étrangers au procès et l'a sagement établi sur son véritable terrain ; nous ne regrettons en rien, par conséquent, le long emprunt que nous avons fait à l'un de ses ouvrages, et nous le prions d'excuser la témérité de notre critique, si ces quelques lignes viennent par hasard à tomber sous ses yeux. E. A.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

LA PERSÉCUTION DE L'ÉGLISE DE METZ

descrite par le sieur JEAN OLRV

Cy-devant avocat au parlement, et notaire royal en ladite ville,

Et où l'on voit en même tems plusieurs curiositez que l'auteur a remarquées pendant son exil dans l'Amérique, tant à l'égard des mœurs et coutumes de ces peuples, qu'à l'égard des fruits et autres raretés.

Hanau. Par Samuel Ammon, 1690. Un vol. in-12 de 182 pages.

Entre les ouvrages rares publiés à l'étranger par les réfugiés protestants de France après la révocation de l'Edit de Nantes, celui dont nous venons de transcrire le titre tout au long doit être signalé comme rarissime. Nous n'en connaissons point d'autre exemplaire que celui qui existe à la bibliothèque de Cassel et d'après lequel un ami avait bien voulu nous en faire la

(1) Nous appliquons la même réflexion au mot *Fribours*, qui doit avoir certainement son explication dans les relations locales du *Poitou*, et non point dans un canton de la Suisse dont ses habitants ignoraient sans doute l'existence.

description, et l'analyse exacte que nous reproduisons aujourd'hui du récit de Jean Olry.

En tête du volume se trouve une épître dédicatoire de l'auteur à sa femme et à ses enfants, datée de Cassel, le 2 juin 1690.

Dans une préface de deux pages, Ammon prémunit le lecteur contre les fautes d'impression de ce petit livre, qu'un proche allié de l'auteur a fait imprimer à son insu, bien que le mémoire ne fût point destiné à la publicité.

Le fait est que ce petit ouvrage, intéressant par les faits et les noms, n'a aucun mérite de style et qu'il accuse de la part de son auteur une excessive ignorance de la géographie et des sciences naturelles.

La persécution de l'Eglise de Metz.

Jean Olry rappelle d'abord qu'il a été emprisonné le 20 décembre 1687 dans la citadelle de Metz, puis transféré à la Martinique, d'où il est revenu en Europe par la Hollande.

Le 20 octobre 1685, fermeture du temple, après que les scellés ont été apposés sur les coffres et armoires par le procureur général au Parlement. C'était un samedi, vers 5 heures du soir.

L'Assemblée des anciens envoie immédiatement deux députés au roi. — Il ne nomme point ces deux députés. — Les pasteurs et les anciens s'empressent, pendant la nuit, de faire prévenir le peuple de ne point se rendre au temple le lendemain, et les inviter à prier chez eux.

Lundi, 22 octobre, publication à l'audience du Parlement de la révocation de l'Edit de Nantes et de celui de Nîmes, dont l'enregistrement fut ordonné sur la réquisition du procureur général.

Aussitôt après les ordres sont donnés d'aller abattre notre temple avec les bâtiments qui en dépendaient. Alors on vit une grande populace courir à l'exécution de ce projet... Leur diligence fut si grande à miner ces édifices, que le soir il ne paraissait pas qu'il y eût eu autrefois aucune apparence de temple en ce lieu-là.

Dieu fit la grâce, le même jour, à plusieurs fidèles de pouvoir se saisir de leurs meilleurs effets et quitter la ville avec leurs familles pour s'acheminer vers l'Allemagne. — Mais, le mercredi suivant, on établit des gardes aux portes de la ville, ce qui empêcha nos frères de sortir de captivité; — de plus on dépêcha des ordres aux habitants des campagnes de garder les passages.

Quelques jours après, il arriva des ordres de la cour qui condam-

naient aux galères les hommes qui seraient pris dans le dessein de se retirer hors du royaume, et les filles à entrer dans des couvents, après avoir été rasées.

Puis nos pasteurs nous furent enlevés, et nous fûmes privés de leurs consolations qui nous étaient si nécessaires. Mais le roi le voulait, et il fallait obéir.

Projet d'évasion pour l'Allemagne concerté entre les principales familles de la ville. Une soixantaine de personnes parviennent à s'évader; mais, dénoncées par un maire de village, les fugitifs sont arrêtés par un détachement de dragons, après s'être vigoureusement défendus. Obligés de se rendre, ils sont conduits à la forteresse de Hombourg, où ils furent bien traités. Quelques-uns, séduits par ces bons traitements, ont succombé.

1^{er} novembre. — Le président Colbert fait mander Olry, et lui déclare qu'il a reçu ordre de la cour de lui défendre (à lui, Olry) de faire aucune fonction de sa charge de notaire, jusqu'à ce que le roi en ait ordonné. — Tous les autres officiers ministériels de la religion reçoivent la même défense.

Quelques jours après des juges du Présidial, assistés du procureur du roy, se transportent chez tous les officiers ministériels protestants : les papiers sont mis sous les scellés et les études fermées.

Système de vexations résultant du logement, chez les réformés, des militaires les plus difficiles et les plus insolents. Les autorités répondant à leurs plaintes : « Vous avez le remède à tous ces maux en quittant vos erreurs, suivant le désir du roi... »

Ordonnance déclarant les parents responsables de la fuite de leurs enfants.

Emprisonnement de plusieurs pères de famille, que l'on est bientôt obligé de relâcher.

Autres emprisonnements, ou condamnations à l'amende sous prétexte de manque de respect au saint sacrement. — Tout accusateur cru sur parole.

Efforts tentés auprès des prisonniers et de leurs familles pour les porter à embrasser le catholicisme.

Profanation du corps de *Robin* (cordonnier), qui avait refusé d'abjurer la veille de sa mort. On le fait traîner sur une claie et conduire à la voirie.

Pareil traitement infligé au corps du conseiller au Parlement, *Chennevix*, vénérable magistrat mort octogénaire (1).

La femme de Jean *Baudesson*, marchand, ayant également refusé de se faire catholique à ses derniers moments, son corps fut transporté à la prison, puis traîné sur une claie et conduit par le bourreau à la voirie.

Indignation de l'évêque de Metz et de quantité d'autres catholiques.

Arrivée de dragons et autres troupes à Metz, à l'unique intention des protestants.

Convocation, par l'autorité, des protestants à l'hôtel de ville. L'intendant leur déclare que l'intention du roi est qu'ils se fassent catholiques, à l'imitation de leurs frères de France qui avaient déjà obéi au roi. — La grande majorité des membres présents signent leur abjuration. On impose aux autres des dragons, qui les violentent de toutes façons. Olry, après avoir essuyé l'insolence de ses garnisaires, abandonne, avec sa famille, son habitation à la discrétion de huit dragons *enragés*. Ils pillent et dévastent la maison.

Olry se décide à se rendre chez l'évêque pour signer son abjuration. Ses dragons lui sont aussitôt enlevés.

Novembre 1685. Le gouverneur (M. Bouffleur) exige que les protestants envoient leurs enfants au catéchisme deux fois par semaine, sous peine de dragons garnisaires. Le gouverneur, avec beaucoup de militaires, assistait souvent au catéchisme.

Peines sévères prononcées (dans les édits) contre les personnes qui viendraient à donner asile aux protestants. — Publication nouvelle par toute la ville.

Olry, après son abjuration, a beaucoup de peine à retrouver sa famille dispersée. Enfin, après quatre jours de recherches, il rejoint sa femme et sa fille, qui avaient passé plusieurs nuits dans la synagogue et la mesure de la citadelle. Aussitôt réunis dans leur maison, les femmes sont obligées d'abjurer, sous peine du couvent. Elles se décident à se rendre chez un curé, qui reçoit leur signature.

Olry est remis en possession de son étude de notaire.

Le parti persécuteur profite de l'obligation où est le nouveau converti de recevoir beaucoup de gens le dimanche pour l'accuser d'être

(1) Voy. *Bull.*, t. III, p. 566, un article de M. O. Cuvier sur Chenevix.

mauvais chrétien et esprit dangereux. Il est bientôt marqué à l'encre rouge, et son office de notaire en est le prétexte ou la cause.

1687. — Les conversions ne marchant point assez rapidement, M. Boufleur se laisse persuader de proposer à la cour l'exil de quelques-uns des principaux protestants. Une liste est donc formée.

Le 20 décembre 1687. Un officier et plusieurs soldats arrêtent Olry dans son lit, et le conduisent à la citadelle. Bien traité du commandant. — Il se trouve là en compagnie de plusieurs de ses coreligionnaires et concitoyens arrêtés pour le même délit : MM. de Mainvillier, de Pæydarest et de Rochefort, capitaines d'infanterie.

21 décembre. Le gouverneur Boufleur fait pendre deux protestants de la campagne, pour avoir tué des paysans qui voulaient les arrêter; avec eux sont pendus aussi deux pauvres gens qui leur avaient donné asile.

22 décembre. Olry, Pæydarest et Mainvillier sont transférés à Verdun, et incarcérés dans la citadelle de cette ville. Le gouverneur les traite fort bien et leur fait partager sa table.

La femme et la fille d'Olry sont envoyées dans un couvent de Franche-Comté, voisin de Besançon; mais il ignore leur sort.

1688. — Olry est rejoint à Verdun par d'autres protestants de Metz.

Dans les derniers jours de janvier, on extrait tous les prisonniers de la citadelle, après leur avoir mis des fers aux pieds; on les place sur deux voitures, qui se mettent en marche sans qu'on leur dise le lieu de destination.

Ils étaient là onze Messins : Olry et Goffin, avocats au parlement; de Rochefort, de Pæydarest et de Mainvillier, tous les trois capitaines d'infanterie; Madame Goffin, épouse de l'avocat; de la Cloche, de Failly, Marc et Guerse, ce dernier cordonnier.

Le convoi va coucher à Sainte-Menehould, puis à Châlons; après quoi on traverse Orléans, Blois, Amboise, Poitiers, Saint-Maixent; on arrive à la Rochelle, et enfin à l'île de Ré, pour être renfermés dans le fort de cette île.

Les exilés sont accueillis sur toute leur route par de nombreuses marques de sympathie, surtout dans le Poitou et à la Rochelle.

Après trois semaines de séjour au fort de l'île de Ré, les prisonniers sont embarqués sur un navire marchand de la Rochelle, en destination de la Martinique. En arrivant au bâtiment, ils y trouvent trois dames qui les y attendaient depuis deux jours, pour leur offrir,

de la part de leurs frères de la Rochelle, un assortiment de vivres délicats, de vins, de sucrerie, linge, vêtements de toutes sortes, menus ustensiles de ménage, et quelque peu d'argent. (2 mars.)

Avril 1688. — Les onze exilés arrivent à la Martinique en bonne santé, et sont bien accueillis de tous. — L'ordre du roi au gouverneur enjoignait de mettre des terres à leur disposition. Aucun n'en veut profiter.

Mai 1688. — Le 30 du mois suivant, Olry, de Manivillier, de Faily, de la Cloche et Guerse, trouvent moyen de s'échapper. Ils gagnent l'île de Saint-Christophe, l'une des Caraïbes, et se rendent de là à Amsterdam.

MM. de Rochefort et de Pæydarest s'étaient enfuis quelques jours auparavant; Marc et Simon étaient placés dans des maisons de commerce; M. et Madame Goffin avaient refusé de s'évader sur un navire hollandais.

Juillet 1688. — Arrivée d'Olry à Amsterdam, avec Manivillier.

Olry quitte Amsterdam pour Utrecht, où il séjourne plusieurs mois. Il retrouve dans cette ville plusieurs de ses coreligionnaires de Metz : le pasteur *Jennet*, le marchand *Ernehin*; d'excellents autres prédicateurs français : *Sorin*, *Jannisson*, *Martin*.

Une fille d'Olry avait épousé à Metz, le 18 novembre 1682, M. Klaute, commissaire conseiller des guerres du landgrave Charles de Hesse, ce qui détermine Olry à se rendre à Cassel, sur les instances de ses enfants.

Il va d'abord à La Haye, où il retrouve encore deux Messins : le colonel de génie *Le Goullon*, et le pasteur *du Vivier*; et trois autres Français de sa connaissance : *Muysson*, conseiller au parlement de Paris; *Larcher*, capitaine aux gardes, et *Fériet*, lieutenant au même corps.

A Rotterdam, il visite M. *Jurieu*.

Olry arrive à Cassel en avril 1690, s'y établit auprès de ses enfants, et y est bientôt rejoint par sa plus jeune fille, qu'il avait confiée, avant son départ, à une famille de Stuttgart.

N. B. Olry était d'un âge avancé lorsqu'il est venu habiter Cassel. Je n'ai point encore trouvé d'autre trace de son passage que le petit ouvrage dont je viens de faire l'extrait ci-dessus, et j'ignore s'il existe en Hesse une famille du nom de *Klaute*.

A. DE M.

Cassel, mai 1854.

BIBLIOGRAPHIE.

L'ÉGLISE SOUS LA CROIX, PENDANT LA DOMINATION ESPAGNOLE.

CHRONIQUE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE LILLE

par CH.-L. FROSSARD, pasteur. — Paris, Grassart et Meyrueis; Lille, Béghin
et Minart. 1857. In-8° de xx et 336 p.

Nos lecteurs ont eu les prémices de cet important travail. La communication que M. Ch.-L. Frossard a bien voulu faire à notre Société, et qui a été insérée au *Bulletin* (t. V, p. 558), donne une idée de l'intérêt qui s'attache à son livre. Fruit de trois années de patientes investigations dans des manuscrits que leur vétusté et leur délabrement condamne à disparaître dans peu, ce volume sauve du naufrage des noms et des faits bien dignes de mémoire, que la plupart des historiens avaient jusqu'ici ignorés ou négligés, et en le publiant, en complétant ainsi les pages que Crespin a consacrées aux martyrs de la châtellenie de Lille et des Flandres, M. Frossard a sans contredit rendu un service signalé.

L'ouvrage est divisé en trois parties, qui se présentaient d'elles-mêmes : Introduction, — Chronique proprement dite, — Pièces justificatives. Nous ne croyons pouvoir mieux le faire connaître dans son ensemble et le mieux recommander à nos lecteurs qu'en mettant sous leurs yeux la table même des matières qu'il renferme.

INTRODUCTION. — *Chronique de l'Eglise réformée de Lille.*

Préludes de la Réformation. — Les Gondulfiens. — Commencement de la Réforme. — Progrès et persécutions. — Dispersion de l'Eglise. — Maintien des restes du troupeau. — L'Eglise sous le secret. — La Société des Amis. — Reconnaissance officielle. — Liberté des cultes.

CHAPITRE I. — *Les Luthériens de Lille sous Charles-Quint.*

I. 1517 à 1525. — Origines et occasion de la Réforme luthérienne.	4
II. 1526. — Conflit de juridiction.	5
III. 1527, 1528. — Inquisition et persécution des premiers luthériens.	7
IV. 1529 à 1534. — Premiers supplices.	10
V. 1535 à 1539. — Les Anabaptistes.	16
VI. 1540 à 1549. — Nouveaux placards. — Brully. — La brève institution.	18
VII. 1550 à 1555. — Nombreuses ordonnances. — Guy de Brès.	30

CHAPITRE II. — *Persécutions contre les Réformés sous la régente Marguerite de Parme.*

I. 1555 à 1558. — Les Inquisiteurs. — Martyre des Aughiers.	35
---	----

- II. 1559, 1560. — Jacques de Los. — Pierre Petit. — Jean des Buissons. 43
- III. 1561. — F. Varlut et A. Dayken. — J. Delebecque. — J. Herme. G. Touart. 48
- IV. 1562, 1563. — Jacques Cunier. — Rogier de Candèle et Nicolas Cappion à Conty. — La famille de Zwarte martyrisée. — La farce de Mouveaux. 55
- V. 1564. — J. Castel. — Paul Millet, dit Chevalier, sa vie et sa mort. 62
- VI. 1565, 1566. — Le Concile de Trente. — J. Desremaulx, martyr de la onzième heure. — Les quatre ouvriers de Lille et leur supplice. 70
- VII. 1566, 1567. — Le compromis des Gueux. — Le culte à Tournay. — Les Iconoclastes et les Hurlus. 79

CHAPITRE III. — *Dispersion de l'Eglise de Lille sous la tyrannie du duc d'Albe.*

- I. 1568. — Le Conseil de sang. — Lettre de l'Eglise de Genève aux Réformés des Pays-Bas. — Pendaions et processions. — Les Eglises de refuge. — C. de Lezenne. 86
- II. 1569. — A. Thiberghien. — Ph. Wellecomine. — J. Bonniel. — G. Lachier. 96
- III. 1570 à 1573. — Les Pardons de Rome et de Madrid. — La Saint-Barthélemy. — L'Eglise flamande à Genève. — N. Pluquet et J. Monceau. 102

CHAPITRE IV. — *Fin de la Domination espagnole.*

- I. 1574 à 1580. — Requesens. — Don Juan. — Pacification de Gand. Prise de F. de la Noue. 108
- II. 1581 à 1590. — Jehenne de Lobel et Jeanne Maillotte. — Mariages et baptêmes huguenots. 144
- III. 1591 à 1594. — Controverse catholique. — La branche flamande d'Angleterre. 124
- IV. 1595 à 1598. — Jean Thiberghien. — Jacques de l'Hommel. — Mahieu Rohart. — Bannissements. 126
- V. 1599 à 1603. — Mort de Philippe II. — Michel Luccart. — Martin Dieu. — Pierre Desrousseaux. — J. Favoreau. 132
- VI. 1604 à 1667. — N. Flameng. — Christoffles Breant. — *La Rose* et les Eglises wallonnes. — Prise de Lille par Louis XIV. 140

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

- I. Ordonnance royale sur les indulgences. 1518. 145
- II. Ordonnance impériale sur les écrits luthériens. 1520. 146
- III. Placard impérial contre les assemblées, les prédications et les livres des luthériens. 1527. 149
- IV. Placard impérial contre les luthériens. 1529. 155
- V. Placard impérial contre les hérétiques. 1540. 163
- VI. La Confession de foi de Louvain (catholique). 1544. 171
- VII. Epître de Pierre de Brully. 1545. 179
- VIII. Edit contre les hérétiques. 1550. 182
- IX. Ordonnance impériale touchant les livres réprouvés. 1550. 199
- X. Lettre de Baudechon Aughier. 1556. 201
- XI. Lettre de Martin Aughier. 1556. 205
- XII. Catalogue des livres condamnés. 1558. 207
- XIII. Ordonnance de garder les placards sur le fait des hérétiques. 1559. 234

XIV. Ordonnance sur les farces et chansons. 1560.	236
XV. Première lettre de Jacques de Los. 1560.	237
XVI. Seconde lettre de Jacques de Los. 1560.	242
XVII. Troisième lettre de Jacques de Los. 1560.	247
XVIII. Sentence criminelle de Jacques de Los. 1560.	251
XIX. La Confession de foi d'Anvers (protestante). 1561.	253
XX. Lettre patente contre la Confession d'Anvers. 1561.	296
XXI. Certificat délivré à Cramblin. 1562.	297
XXII. Lettre de Marguerite de Parme concernant certains anabap- tistes. 1562.	298
XXIII. Lettre de Marguerite de Parme concernant les prêtres. 1562.	299
XXIV. Cantique de François Varlut et d'Alexandre Dayken. 1562.	301
XXV. Livre de Guy de Brès, <i>le Baston de la Foi</i> . 1562.	303
XXVI. Lettre de Paul Chevalier à sa femme. 1564.	303
XXVII. Lettre de Paul Chevalier à une Demoiselle. 1564.	303
XXVIII. Arrêt du Conseil d'Etat sur la requête de l'échevinage de Lille, relative au jugement de Paul Chevalier. 1564.	308
XXIX. Lettre close touchant Paul Chevalier, prisonnier hérétique. 1564.	310
XXX. Condamnation criminelle de Paul Chevalier. 1564.	314
XXXI. Lettre touchant la modération des placards sur les sectaires. 1566.	312
XXXII. Ordonnance touchant les conventicules et assemblées illi- cites. 1566.	314
XXXIII. Ordonnance touchant les séditeux, sectaires et casseurs d'images. 1566.	315
XXXIV. Patentes contre l'exercice de la nouvelle religion. 1567.	316
XXXV. Ordonnances diverses. 1569.	319
XXXVI. Appendice au Catalogue des livres prohibés. 1569.	321
XXXVII. Sentence de l'official de Tournay rendue contre Gratien La- chier. 1569.	325
XXXVIII. Ordonnance touchant la liberté de la religion. 1570.	327
XXXIX. Ordonnance sur les procès et l'exécution des hérétiques. 1572.	328
XL. Dépêche sur la Saint-Barthélemy. 1572.	329
XLI. Bannissement de Jehan Mahieu. 1585.	331
<i>Fac-Simile</i> des dessins à la plume, et figurant les supplices que le gref- fier traçait en marge des sentences criminelles. (8 pages contenant 20 dessins.)	

LES TRAGIQUES

Par THÉODORE-AGRIPPA D'AUBIGNÉ

Nouvelle édition, revue et annotée par LUDOVIC LALANNE. — Paris, chez P. Janet,
libraire. 1857. (Bibliothèque elzévirienne.)

Facit indignatio versum. (JUVÉNAL.)

« Là où est debout le vice,

« Là est le logis de la peur. »

(Préface des TRAGIQUES.)

D'Aubigné n'avait pas beaucoup plus de vingt-cinq ans lorsqu'il commença
d'écrire les *Tragiques*. « Il y a trente-six ans et plus, dit la préface de l'édi-

tion de 1616, que cet œuvre est fait. » Cloué par ses blessures sur un lit de souffrance, il occupait sa pensée du fatal destin de son pays, et son état maladif n'était point pour le lui faire voir sous de riantes couleurs. Partout, à la cour, où il avait déjà joué un rôle et beaucoup observé, sur les champs de bataille, rougis de son sang, il ne trouvait que des souvenirs, aliments pour sa haine. La noblesse catholique, esclave sous des rois lâches et cruels, et la France asservie par cette même noblesse, et luttant en vain pour sa délivrance, fournirent des sujets au jeune poète et lui firent exhaler, comme un long cri de vengeance, ces *Tragiques* que nous allons analyser, si faire se peut.

Et d'abord, hâtons-nous de dire qu'aucun plan n'a présidé à la composition des *Tragiques*. Le but auquel visait l'auteur suffisait à son inspiration. Tour à tour bafouer, ridiculiser, flageller les appétits grossiers et sanguinaires de la cour des Valois, voilà où il tend. Si son trait finement acéré et dirigé d'une main enthousiaste et vigoureuse ne brise quelquefois pas tous les obstacles, en récompense, il ne dévie jamais. « Malgré des prétentions plus ou moins heureuses à l'épopée et à l'enthousiasme sacré, a-t-on fait remarquer justement, ce qu'il y a de vrai et de vivant dans les *Tragiques*, c'est la satire sous ses formes diverses, descriptive ou lyrique, indignée ou simplement railleuse. Partout on trouve une poésie qui sent le maître et ne manque quelquefois de souplesse dans sa force que parce que le poète, impatient de frapper, précipite ses coups » (1).

Sept Chants ou Livres se divisent les neuf mille vers dont sont formés les *Tragiques*.

Le premier, qui porte pour titre : *Misères*, est un tableau général des ruines dont la guerre civile a couvert la patrie. Le second montre les *Princes* au milieu de leur cénacle éhonté. Les séides du Louvre, qui sont les parlements mercenaires et avilis, reçoivent la juste récompense de leurs crimes dans la *Chambre dorée*, troisième chant. Les bûchers, estrapades, potences et tortures de toute sorte, inventées dans les officines de ces parlements pour le châtimement des ennemis du papisme, sont livrés à l'exécution publique dans les quatrième et cinquième livres, intitulés : *les Feux* et *les Fers*. Au sixième, d'Aubigné appelle sur les persécuteurs les *Vengeances* du ciel, et l'on voit ses vœux exaucés dans le *Jugement* qui clôt son ouvrage.

« Les deux premiers livres sont, sans contredit, les plus remarquables du poème, fait remarquer M. Ludovic Lalanne, et ils le sont d'une manière absolue. D'Aubigné y déploie une richesse d'images et d'expressions, une véhémence et une énergie de langage dont notre poésie n'offre

(1) A. Sayous, *Etudes litt. sur les écriv. de la Réform.*, t. II, p. 268.

peut-être pas d'autre exemple. C'est l'idéal de la satire politique. — Je n'écris plus, s'écrie-t-il dès les premières pages,

Je n'écris plus les feux d'un amour inconnu...
 Autre fureur qu'amour reluit en mon visage...
 Nous avortons ces chants au milieu des armées,
 En délassant nos bras de crasse tout rouillés,
 Qui n'osent s'éloigner des brassards dépouillés.
 Le luth que j'accordoïs avec mes chansonnettes
 Est ores estouffé de l'éclat des trompettes,
 La mort joue elle-mesme en ce triste échaffaut.

« Jamais l'affreux malheur des guerres civiles n'a été retracé avec une pareille énergie, soit que le poète nous montre la France comme une mère affligée sur le sein de laquelle ses deux enfants se livrent un combat sacrilège,

Elle voit les mutins tout déchirés, sanglans,
 Qui, ainsi que du cœur, des yeux vont cerchans...
 Adonc se perd le lait, le suc de sa poitrine;
 Puis, aux derniers abois de sa proche ruine,
 Elle dit : « Vous avez, félons, ensanglanté
 Le sein qui vous nourrit et qui vous a porté.
 Or, vivez de venin, sanglante géniture,
 Je n'ai plus que du sang pour vostre nourriture. »

« soit qu'il nous représente

Les pitoiables mères

Prenant à l'estomac leurs enfans esperdus
 Quand les tambours françois sont de loin entendus.

Ces trois derniers vers font un tableau d'un poignant effet. On en trouve à tout instant de semblables. Voici un passage où, à part quelques mots, le poète s'est surpassé : la lyre d'un Homère, le burin d'un Tacite, le pinceau d'un Rubens, y fondent à la fois leur harmonie, leur couleur, leur éclat :

Jadis nos rois anciens, vrais pères et vrais rois,
 Nourrissons de la France, en faisant quelquefois
 Le tour de leur pays en diverses contrées,
 Faisoient par les cités de superbes entrées;

Chacun s'éjouissoit, on savoit bien pourquoi :
 Les enfans de quatre ans crioient : Vive le roi !
 Les villes employoient mille et mille artifices
 Pour faire comme font les meilleures nourrices,
 De qui le sein fécond se prodigue à s'ouvrir.
 Ces villes nourricières
 Prodiguoient leur substance, et en toutes manières
 Montroient au ciel serein leurs trésors enfermés,
 Et leur lait et leur joie à leurs rois bien-aimés.
 Nos tyrans aujourd'hui entrent d'une autre sorte,
 La ville qui les voit a visage de morte.
 Quand son prince la foule, il la voit de tels yeux
 Que Néron voyoit Rome en l'éclat de ses feux ;
 Quand le tyran s'égaye en la ville où il entre,
 La ville est un corps mort, il passe sur son ventre,
 Et ce n'est plus du lait qu'elle prodigue en l'air,
 C'est du sang !.....

Plus loin, avec quelle énergie il flétrit « le cardinal sanglant, » la reine-mère et ses dignes fils, et leur digne cour, ramas de flatteurs, d'assassins, de parjures, de traîtres, à qui il arrache leurs masques :

. . . En ce temps c'est plus de honte d'être
 Mal avisé qu'ingrat, mal pourvoyant que traître,
 Abusé qu'abuseur. Bien plus est odieux
 Le simple vertueux qu'un double vicieux.
 Le souffrir est bien plus que de faire l'injure :
 Ce n'est qu'un coup d'Estat que d'être bien parjure.

Mais assez d'autres critiques ont étudié dans ce poème le côté littéraire et politique. Interrogeons-le au point de vue de l'histoire. Les 4^e et 5^e livres contiennent une foule de détails précieux pour les annales de la persécution religieuse en France pendant la seconde moitié du XVI^e siècle. En ce sens, les *Tragiques* sont un martyrologe et corroborent ou complètent Crespin, en l'illustrant.

Jean Hus, Jérôme de Prague, ouvrent naturellement les listes de d'Aubigné. Les supplices d'Anne Askève et de Jeanne Gray lui arrachent de touchantes plaintes ; puis, laissant les *pays estranges* (étrangers), c'est le sang français le plus pur qui crie vengeance par sa plume :

Dieu des plus simples cœurs estoffa ses louanges,
 Faisant revivre au ciel ce qui vivoit aux fanges;
 Il mit des cœurs de rois aux seins des artisans,
 Et aux cerveaux des rois des esprits de paysans....
 Il esveilla celui (1) dont les discours si beaux
 Donnèrent cœur aux cœurs des *quatorze* de Meaux (2),
 Qui (en voyant passer la charrette enchaînée
 En qui la sainte troupe à la mort fut menée)
 Quitta là son mestier, vint les voir, s'enquerir,
 Puis, instruit de leur droiet, les voulut secourir,
 Se fit leur compagnon, et enfin il se jette,
 Pour mourir avec eux, lui-mesme en la charette.

L'histoire suivante est celle d'un martyr, désigné comme *paumier d'Avignon*, et dont le nom n'a pas été retrouvé par M. Lalanne, mais n'est peut-être pas perdu pour toujours ni pour tout le monde :

C'est Dieu qui point ne laisse au milieu des tourmens
 Ceux qui souffrent pour luy. Les cieux, les élémens,
 Sont serfs de cettuy-là qui a ouï le langage
 Du *paumier d'Avignon*, logé dans une cage
 Suspendue au plus haut de la plus haute tour.
 La plus vive chaleur du plus chaud et grand jour,
 Et la nuict de l'hyver la plus froide et cuisante,
 Luy furent du printemps une haleine plaisante.
 L'appuy le plus douillet de ses rudes carreaux
 Estoit le fer tranchant des endurcis bourreaux.
 Mais quand c'est pour son Dieu que le fidèle endure,
 Lors le fer s'amolit, ou sa peau vient plus dure.
 Sur son corps nud la bise attiédit ses glaçons;
 Sur sa peau le soleil rafraîchit ses rayons;
 Tesmoins deux ans six mois qu'en chaire si hautaine
 Ce prescheur effraya ses juges de sa peine.
 De vers continuels, joyeux, il louoit Dieu;
 S'il s'amassoit quelqu'un pour le voir en ce lieu,
 Sa voix forte preschoit : le franc et clair ramage

(1) Un paysan dans la forêt de Livry. (*Hist. univ.*, t. I, p. 101.)

(2) En 1546. Voyez leurs noms dans l'*Hist. univ.* (*Ibid.*, p. 101), et Crespin fol. 170).

Des pures vérités sortoit de cette cage ;
 Mais surtout on oyoit ses exhortations
 Quand l'idole passoit en ses processions,
 Sous les pieds de son throsne, et le peuple prophane
 Trembloit à cette voix plus qu'à la tramontane (1).

Dans le tableau suivant, quelle couleur et quelle animation !

Les Lyonnais ainsi résistèrent à Dieu,
 Lorsque deux frères saincts (2) se virent au milieu
 Des feux étincelans, où le ciel et la terre,
 Par contraires desseins, se livrèrent la guerre.
 Un grand feu fut pour eux aux Terreaux préparé ;
 Chacun donna du bois, dont l'amas asserré
 Sembloit devoir pousser la flamme et la fumée
 Pour rendre des hauts cieux la grande voûte allumée.
 Ce qui fit monstrueux ce monceau de fagots,
 C'est que deux jacopins, envenimez cagots (3),
 Crioyent, vrais escolliers du meurtrier Dominique :
Bruslons mesme le ciel, s'il fait de l'hérétique !
 Ces deux frères prioient quand, pour rompre leurs voix,
 Le peuple forcenant porta le feu au bois.
 Le feu léger s'enlève, et bruyant se courrousse
 Quand, contre luy, un vent s'eslève et le repousse.
 Mettant ce mont du feu et sa rage à l'escart,
 Les frères, achevant leurs prières à part,
 Demeurent sans ardeur (4). La prière finie
 Le peuple envenimé entreprend sur leur vie,
 Perce de mille coups des fidelles les corps,
 Les couvre de fagots. Ceux qu'on tenoit pour morts,
 Quand le feu eut bruslé leurs câbles, se levèrent,
 Et leurs poulmons bruslans, pleins de feu, s'escrièrent

(1) Nom que d'Aubigné a donné quelquefois au mistral. Cf. *Hist. univ.*, t. II, p. 706.

(2) Cfr. Crespin, fol. 235, v°.

(3) Plus loin d'Aubigné fait ce portrait de l'hypocrisie,

« Qui parle doucement, puis sur son dos bigot
 « Va par zèle porter au bûcher un fagot. »

(4) Sans être atteints par le feu.

Par plusieurs fois : *Christ! Christ!* Et ce mot bien sonné
 Dans les costes sans chair, fit le peuple estonné.
 Contre ces faicts de Dieu, dont les spectateurs vivent,
 Estonnés, non changés, leurs fureurs ils poursuivent.

Nous voudrions pouvoir citer la narration si émouvante de la mort d'Anne du Bourg et celle de la captivité du potier Bernard Palissy, ce grand artiste, ce grand citoyen, qui fait dire au poète qu'il eût bien mieux valu pour la France

Que ce potier fût roi, que ce roi fût potier!

Mais potier comme Palissy, ne l'est certes pas qui veut! et le lot des Charles IX et des Henri III, c'est la débâche et la cruauté. Ce qui leur sied, ce n'est pas l'outil de l'artiste, c'est l'arme de l'assassin. Mettez-leur en main l'arquebuse de la Saint-Barthélemy ou le poignard de Blois, à la bonne heure! C'est ce que d'Aubigné fait au livre suivant, lorsque, dans la célèbre nuit du 24 août, il nous montre (n'en déplaise à MM. Ed. Fournier et Méry) Sa Majesté Très-Chrétienne tirant sur ses sujets huguenots de cette célèbre fenêtre du Louvre sur l'existence de laquelle le Juvénal contemporain devait savoir à quoi s'en tenir. Ce remarquable passage, qui n'a pas encore été produit dans la discussion soulevée sur cette question (voir le *Bulletin*, t. V, p. 332 et ci-dessus p. 448), est donc intéressant à plus d'un titre :

Or, cependant qu'ainsi par la ville on travaille,
 Le Louvre retentit, devient champ de bataille,
 Sert après d'eschafaut, quand fenestres, créneaux
 Et terrasses servoient à contempler les eaux,
 Si encore sont eaux. Nostre Sardanapale,
 Ridé, hideux, changeant, tantost feu, tantost pasle,
 Spectateur, par ses cris tous enrrouez, servoit
 De trompette aux maraux; le hasardeux avoit
 Armé son lasche corps; sa valeur estonnée
 Fut, au lieu de conseil, de p..... entournée;
 Ce roy, non juste roy, mais juste arquebusier,
 Giboyoit aux passans trop tardifs à noyer,
 Vantant ses coups heureux; il déteste, il renie,
 Pour se faire vanter à telle compagnie...

En tel estat la cour, au jour d'esjouissance,
Se pourmène au travers des entrailles de France!

Quelle vigueur! quelle poésie! Ronsard, Régnier ont-ils de plus belles pages? Celle que nous allons citer en dernier lieu est un chef-d'œuvre de force et de grâce touchante. Dans une apostrophe de la plus haute éloquence, d'Aubigné exhorte les âmes candides, mais pusillanimes, à fuir l'asile empesté des courtisans :

Fuyez, Lots, de Sodome et Gomorre bruslantes;
N'ensevelissez pas vos âmes innocentes
Avec ces réprouvez : car combien que vos yeux
Ne froncent le sourcil encontre les hauts cieux,
Combien qu'avec les rois vous ne hochiez la teste
Contre le ciel esmeu, armé de la tempeste,
Pour ce que des tyrans le support vous tirez,
Pour ce qu'ils sont de vous comme dieux adorez,
Lorsqu'ils veulent au pauvre et au juste mesfaire,
Vous estes compagnons du mesfaict pour vous taire.
Lorsque le Fils de Dieu, vengeur de son mespris,
Viendra pour vandanger de ces rois les esprits,
De sa verge de fer, brisant, espouvantable,
Ces petits dieux enflez en la terre habitable,
Vous y serez compris. Comme, lorsque l'esclat
D'un foudre exterminant vient renverser à plat
Les chesnes résistans et les cèdres superbes,
Vous verrez là-dessous les plus petites herbes,
La fleur qui craint le vent, le naissant arbrisseau,
En son nid l'escurieu, en son aire l'oiseau,
Sous ce daix qui changeoit les gresles en rosée,
La bauge du sanglier, du cerf la reposée,
La ruche de l'abeille et la loge au berger,
Avoir eu part à l'ombre, avoir part au danger.

Les *Tragiques* ne furent complètement achevées qu'une année ou deux avant la mort d'Henri IV, et ne parurent pour la première fois qu'en 1616. Le titre de cette édition est bizarrement conçu : « *Les Tragiques, donnez au public par le larcin de Prométhée.* Au Désert, par L. B. D. D., in-4° » Plus tard, l'auteur le rectifia ainsi : « *Les Tragiques, donnez au public par le larcin de Prométhée, et depuis avouez et enrichis par le sieur d'Au-*

bigné. » Cette seconde édition, sans date ni lieu d'impression, est plus complète que la précédente; elles font à elles deux la base du texte de M. Lallanne. L'habile éditeur, à qui nous devons ce précieux poème devenu introuvable, a pris un soin tout particulier de la ponctuation, détail si important dans la réimpression des anciens auteurs. Il est venu à bout avec succès de la rude besogne d'éclaircir les énigmes de d'Aubigné; ses notes renvoient à un très grand nombre de manuscrits et d'imprimés; enfin le volume, terminé par un petit glossaire et un index de noms propres, ne laisse guère d'amélioration à désirer.

L. LACOUR.

Tome VII de la FRANCE PROTESTANTE de MM. Haag.

(1^{re} PARTIE.)

C'est surtout pour un labeur tel que la *France protestante* que le précepte du sage : « *Hâte-toi lentement* » est de toute rigueur. Ainsi faut-il que MM. Haag procèdent pour acquitter régulièrement leur dette, c'est-à-dire une livraison par semestre, — un volume chaque année. Et certes, ce n'est pas une petite tâche quotidienne que l'on a à accomplir, pour arriver à dresser de toutes pièces, en vue de l'échéance, une telle série de biographies et de bibliographies, aussi neuves, aussi diverses, aussi pleines, aussi consciencieuses, que celles dont il s'agit. Nous nous sommes permis déjà d'appliquer aux deux frères Haag une qualification historique glorieuse, celle « des deux derniers galériens protestants, » et, en vérité, si l'on considère attentivement et en connaissance de cause le travail forcé qu'ils poursuivent ainsi depuis une quinzaine d'années, c'est tout au plus si l'on peut taxer notre surnom de quelque amicale hyperbole. Nous en appelons sur cela aux gens du métier.

Une œuvre aussi méritoire est-elle comprise? Est-elle suffisamment récompensée par le suffrage et le concours du public auquel elle s'adresse tout spécialement? Nous avons déjà eu occasion de faire savoir par des témoignages trop authentiques combien notre public s'est montré, il faut bien le dire, peu intelligent, peu éclairé, peu empressé. (Voir *Bull.* t. II, p. 403). Nous pourrions malheureusement produire de nouvelles preuves de cette triste tiédeur (1). Nous aimons mieux faire connaître aujourd'hui une de ces

(1) Tout dernièrement, l'honorable auteur d'un excellent travail historique a reçu de M. Cherbuliez, à qui il en avait fait parler, une réponse significative que nous croyons devoir citer ici : « M.... m'a fait part de votre proposition « relativement à.... Je regrette de ne pouvoir me charger de cet ouvrage, me « trouvant avoir déjà plusieurs entreprises en train. D'ailleurs, le public protes-

marques d'estime et de sympathie, d'autant plus précieuses qu'elles sont plus tardives, qu'elles sont plus désintéressées, et qui doivent donner la conviction, et à MM. Haag et à M. Cherbuliez, que si la *France protestante* ne se place pas en nombre suffisant d'exemplaires, tandis qu'elle est en cours de publication, elle ne peut manquer de s'écouler rapidement dès qu'elle aura atteint sa dernière livraison qui n'est déjà plus éloignée, puisque les lettres N, O, P, sont sous presse. Le document dont nous voulons parler est une lettre que nous avons reçue pour la remettre à MM. Haag, à qui elle est adressée, et que nous ne leur avons point encore communiquée, afin de l'insérer ici même sans leur aveu : nos lecteurs en auront ainsi connaissance en même temps qu'eux. Cette lettre est de M. G. de Polenz, de Halle, qui, depuis plusieurs années (voir *Bull.* I, 5, note 2), consacrait ses veilles à la préparation d'une *Histoire du Calvinisme*, dont le 4^{er} volume vient de paraître à Gotha et sera prochainement l'objet de notre examen. C'est en nous envoyant ce volume, ainsi qu'à MM. Haag, que M. de Polenz leur a écrit la lettre suivante qui ne pourra être lue sans intérêt, et, nous l'espérons, sans fruit :

A Messieurs Eug. et Em. Haag, à Paris.

Halle-sur-la-Saale (Prusse), le 8 juillet 1857.

Messieurs,

Je ne puis écrire à M. Ch. Read, et le remercier lui-même des lumières que j'ai puisées dans le *Bulletin* de la Société qu'il préside pour mes travaux historiques (1), sans vous témoigner une égale reconnaissance pour tout ce que j'ai trouvé d'intéressant, de beau, de vrai et d'éclaircissant, dans l'ouvrage important dont on vous est redevable. Il ne me laisse à désirer qu'un progrès qui réponde un peu plus à mon impatience : mais je sens, il est vrai, que l'étendue de vos recherches ne vous permettrait point de satisfaire cette impatience. La préface du 1^{er} volume de mon *Histoire du Calvinisme français*, qui vous parviendra peu après cette lettre, et les nombreuses citations de la *France protestante* que vous y rencontrerez, vous mettront à même d'apprécier combien elle m'a été utile et importante.

L'impression du volume était déjà achevée lorsque je reçus la 13^e livraison de votre ouvrage. Si elle m'était parvenue plus tôt, j'aurais pu changer et corriger

« tant encourage si peu la publication des bons livres de ce genre, qu'elle devient de plus en plus difficile. J'en ai un exemple assez frappant dans la *France protestante*, dont le mérite est reconnu, et pour laquelle je trouve cependant « si peu d'appui et d'aide... »

(1) En nous écrivant à nous-même, M. de Polenz veut bien en effet se louer grandement du profit qu'il a tiré pour son ouvrage des matériaux mis par notre *Bulletin* à la disposition des travailleurs. « Ce sont, dit-il, les lumières que j'y ai puisées qui ont rendu et rendront, si ce n'est trop me flatter, mon Histoire moins stérile et surtout *plus vraie*. »

quelques passages sur Marguerite d'Orléans (p. 735), et je me serais épargné une rétractation pénible.

Pour ce qui concerne votre article *Le Coq*, je l'ai lu avec l'intérêt d'un vieux soldat qui non-seulement a fait les campagnes de 1809, 1812 et 1813, sous les ordres de ce général, mais qui a servi dans le régiment qui portait son nom, et qui, se trouvant en Suisse, est allé exprès à Glies (près de Brigg, en Valais), visiter le tombeau de ce brave et digne chef. Quant à la carte topographique de la Westphalie que vous lui attribuez d'après d'autres ouvrages, il y a erreur : c'est le frère aîné de mon ancien chef, général au service de la Prusse, qui en est l'auteur. La réputation militaire de cet officier, plus brillante que solide jusqu'à la guerre de 1806, y fut un peu entachée par la reddition de Hameln.

C'est en vain et avec regret, Messieurs, que j'ai cherché dans votre ouvrage, pourtant si complet, les noms de deux officiers généraux prussiens, probablement aussi descendus de réfugiés, qui, dans cette malheureuse guerre, ont contribué à sauver l'honneur des armes prussiennes, *Courbière* et *L'Estoc*. Le premier, commandant de Graudenz, répondit à la sommation de rendre cette place, sommation appuyée sur le prétexte qu'il n'existait plus de roi de Prusse : « Dans ce cas-là, je suis roi de Graudenz. » Le second, général en chef des débris de l'armée prussienne à la sanglante journée d'Eylau, fit si bien que ce fut la première bataille où l'on ait pu disputer l'honneur de la victoire au plus grand capitaine du siècle. Le roi de Prusse vient de faire ériger à ce général un monument qui a été fait à Halle, à quelques pas de ma demeure.

Excusez, je vous prie, Messieurs, ces remarques, par l'intérêt que je prends à vos inappréciables travaux, et par l'humeur causeuse d'un vieux soldat, qui vous demande d'agréer l'expression de sa plus haute considération et de ses plus vives sympathies.

DE POLENZ.

Dans sa marche lente, mais régulière, la *France protestante* nous a pourtant gagnés de vitesse. La 1^{re} partie du tome VIII est déjà à l'impression, sans que nous ayons encore donné la table des noms du tome VII. — Ce volume, qui contient la lettre L à partir de L'ESCALE, (Scaliger), et la lettre M en entier, pourrait être appelé le *Volume des Martyrs*, tant les confesseurs de la foi réformée s'y rencontrent en grand nombre. Dans la première moitié dont l'index va suivre, on remarquera entre autres les articles : LESUEUR, LEVÁSSOR, L'HOPITAL, LIGONNIER, LUNS (Philippe de), l'héroïque martyr après l'affaire de la rue Saint-Jacques, le 27 septembre 1557 ; MARIET, victime de la Saint-Barthélemy à Meaux ; MAJAL, pasteur du Désert exécuté à Montpellier (article où sont citées de curieuses lettres de Saint-Florentin) ; MALOT (Jean), ministre de l'Eglise de Paris, celui qui célébrait le culte au Patriarche-Saint-Marcel, lors du tumulte de Saint-Médard ; MALZAC (Matthieu), dont nous avons parlé (tome III, p. 591, et t. IV, p. 420), et qui fut prisonnier aux îles Sainte-Marguerite ; MARCEL-BLAIS, sieur du POET, le destinataire prétendu de ces fausses lettres de Calvin que nous avons mises en lumière (t. IV, p. 7), et qui, ainsi que M. Haag le fait remarquer, n'a jamais été « général de la religion en Dauphiné » et ne portait même pas encore les armes à la date où lesdites lettres lui auraient été

adressées sous cette qualification mensongère ; MARGAIN, victime de la Saint-Barthélemy à Troyes ; MAROLLES (L. de) galérien qui se signala par son admirable constance, etc.. etc.

- L'Escale (Joseph-Juste de), ou Scaliger, le plus sav. critique du XVI^e s.
 Lescherpière (Samuel de), past. à Rouen.
 L'Escluse (Charles de), sav. botaniste.
 Lescours (Jean de), sieur de Savignac, capitaine hug., et ses descend.
 Lescun (Jean-Paul de), conseiller à la cour souveraine du Béarn.
 Le Seigneur, famille normande.
 Le Seur (Jean), martyr.
 L'Espagnandel (Matthieu), sculpteur.
 Lespinay (Pierre de), et ses descendants.
 L'Espine (Jean de), pasteur à Saumur.
 L'Etang, famille du Poitou.
 Lestocq (Charles-Louis), conseiller de légation.
 — (Jean-Hermann), favori de la czarine Elisabeth.
 — (Jean-Louis), juge de la colonie française de Königsberg.
 Lestre (N. de), ministre de l'Eglise de Paris.
 Lesueur, famille normande.
 — de Petiville.
 — de Colleville.
 — (Hubert), statuaire.
 — (Jean), ministre et historien.
 — (François), ministre à Lisy.
 Le Tellier (David), réfug. en Angleterre.
 Lettes (Jean de), évêque de Montauban, converti au protestantisme.
 — (Jacques de), capitaine huguenot.
 Levade (Cyprien), chirurgien à Lyon.
 — (Louis), docteur en médecine.
 — (Jean-David-Paul-Etienne), prof. de théologie à Lausanne.
 Le Valois (Philippe), marquis de Villette, lieut. gén. des armées navales.
 Le Vasseur (Joachim), sieur de Coigners, et ses descendants.
 — (Ezéchiél), commissaire ordinaire des guerres, et ses descendants.
 — (Josué), prof. d'hébreu à Sedan.
 Le Vassor (Michel), paraphraste et historien.
 Le Vayr (Denis), martyr.
 Le Verrier (François), sieur de la Grosselière, et ses descendants.
 Levesque (Paris), page du prince de Condé.
 Le Vier (Charles), libraire à La Haye.
 Levis (Jean-Claude de), baron d'Audon, gouverneur du pays de Foix.
 — (Gaston de), sieur de Lérans, et ses descendants.
 Le Visconte, hôtelier à Paris.
 L'Hermite (Siméon), minist. du Poitou.
 L'Homme (Louis de), intendant des fortifications.
 — (René de), et ses descendants.
 L'Honoré (Samuel-François), avocat à La Haye.
 L'Hôpital (Michel de), chancelier de Fr.
 — (N. de), conseiller au parlement de Toulouse.
 — (René de), gouvern. d'Angoulême.
 L'Hormeaux (Samuel), pasteur à Berlin.
 L'Hostel (Pierre de), vice-chancelier de Navarre.
 — (Pierre de), ministre du Béarn.
 L'Houmeau (Mathurin), apôtre de la Réforme en Bretagne.
 L'Huillier (Etienne), réfugié à Genève.
 — (Simon), mathématicien.
 — (Théodore de), sieur de Chalandos, et ses descendants.
 Libertat (Christophe), dit Fabri, pasteur à Neuchâtel.
 Liçarrague (Jean de), traduct. du Nouv. Testament en langue basque.
 Lichtenberger (Jean-Frédéric), prof. au gymnase de Strasbourg.
 Licques (David de), gentilhomme de Duplessis-Mornay.
 Liège, victime des dragonnades dans le Poitou.
 Lieutaud (Antoine), chirurgien à Aix.
 Lignac, martyr.
 Ligonier, famille de Castres.
 — (Jean-Louis de), général anglais.
 — (Antoine), major dans l'armée anglaise.
 — (François-Auguste), brigadier au service d'Angleterre.
 — (Daniel), apostat, etc.
 Limiers (Henri-Philippe), docteur en droit et historien.
 Linas, capitaine huguenot.
 Lindern (François-Balthasar), médecin et botaniste.
 Lingelsheim (George-Michel), conseiller de l'électeur palatin.
 Link (Jérémie-Eberhard), jurisconsulte.
 — de Turnburg (Sébastien-Guill.), statmeistre de Colmar.
 Liotard, famille du Dauphiné, réfugiée à Genève.
 — (Jean-Michel), graveur.
 — (Jean-Etienne), peintre en miniature.
 Lippe (Jean), professeur de théologie à Strasbourg.
 L'Isle (François de), capit. huguenot.
 — (Louis), sieur d'Olon, victime des persécutions.

- Livache (Daniel), avocat de Grenoble.
 Lixant (Claudine), femme auteur.
 Lo (Jacques de), martyr.
 Lobel (Matthieu de), méd. et botaniste.
 Lobstein (Jean-Frédéric), anatomiste,
 doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg.
 — (Jean-Michel), pasteur et professeur de théologie.
 — (Jean-Frédéric), prof. de chirurg.
 Locamer (George-David), prof. de droit à Strasbourg.
 Logier (Jean-Bernard), musicien, inventeur d'une méthode d'enseignement musical.
 Lohier (Jean), gentilhomme huguenot, et ses descendants.
 — (Jacques), pasteur à Dieppe.
 Loiseleur (Pierre), fondateur de l'Eglise du Croisic, et chapelain du prince d'Orange.
 Lojardière, voyageur.
 Lolme (Jean-Louis de), publiciste célèbre.
 Lomagne (Géraud de), vicomte de Terride, chef des Huguenots dans le Quercy.
 Lombard, famille nombreuse.
 — (Jean-Guillaume), secrétaire intime du roi de Prusse.
 Lombart (Pierre), grav. en taille-douce.
 Loménie (Martial de), victime de la Saint-Barthélemy.
 — (Antoine de), secrétaire des commandements de Henri IV.
 Loque (Bertrand de), min. protestant.
 Loquet (Olivier), min. à Marennes, etc.
 Loré (Guillaume), mathématicien.
 Lorenz (Jean-Miche), pasteur et professeur de théol. à Strasbourg.
 — (Jean-Michel), prof. d'histoire.
 — (Sigismond-Frédéric), pasteur et professeur à Strasbourg.
 Loride (Pierre), avocat au conseil d'Etat et au conseil privé.
 Loriol, famille noble de la Bresse.
 — -d'Asnières.
 — -de La Grevillière.
 — -de Gerland.
 — -de Digoine.
 — (Pierre), savant jurisconsulte.
 Loris (Daniel), médecin.
 Lorme, famille protestante de Paris.
 — de La Massaye, du Poitou.
 — (Jean de), architecte du roi.
 Loron (Philibert), sieur du Tarot, capitaine huguenot.
 Lortie (André), ministre de La Rochelle.
 Losses (Dominique de), min. de St-Fulgen.
 Loubie, famille béarnaise.
 Louis (Nicolas), surintendant ecclésiastique du margraviat de Hochberg.
 Louveau (Jean), apôtre de la Réforme en Bretagne.
 Louvigny (Paul de), valet de chambre de Catherine de Bourbon, et ses descendants.
 Lucas, capitaine huguenot.
 Luckh (Jean-Jacques), sav. numismate.
 Lugandi (Jean), docteur en droit, réfugié en Prusse.
 Lugardon, peintre habile.
 Luns (Philippe de), martyr.
 Lupé-Maravat (Jean), sénéchal du Rouergue.
 — (Paul), sénéchal de Rhodéz.
 — (Phinée), vict. des persécutions.
 Lusignan, maison illustre du Poitou.
 — -Saint-Gelas.
 — -Séligny.
 — (François de), gouverneur de Puy-mirol.
 Luzac (Etienne), journaliste célèbre.
 — (Jean), imprimeur.
 — (Louis-Gaspard), avocat et ministre d'Etat en Hollande.
 — (Jean), prof. de grec et d'histoire.
 — (Elie), jurisconsulte et philosophe.
 Lyonet (Pierre), savant naturaliste.
 Machureau (Jean), chirurgien.
 Maciet (Jean), victime de la Saint-Barthélemy à Meaux.
 Macard, ministre à Paris.
 Macler, pasteur à Montbéliard.
 Macquin, naturaliste.
 Madaillan, famille de l'Agenois.
 — -Montataire.
 — -Chauvigné.
 Madier (Jean), martyr.
 Madoc (Jean de), martyr.
 Magallon (Daniel), premier consul à Embrun, et ses descendants.
 Mage (Antoine), poète.
 Mager (André), professeur en théologie à Greifswald.
 Magnan (Noël), ministre à La Rochelle.
 Magne (Antoine), martyr.
 Magneville (Arthur de), sieur de La Haye du Puy, et ses descend.
 Magnol (Pierre), médecin et botaniste.
 Mahiet, instituteur à Rouen, victime de l'intolérance.
 Mahot, pasteur à Saint-Malo.
 Mahu, petite fille victime du bigotisme.
 Maigre (Elysée), gentilhomme dauphinois, et ses descendants.
 Maillan de Granlac (Jean), sieur de La Case, et ses descendants.
 Maillard (Claude), doct. en médecine.
 — (Claude), pasteur à Clermont en Beauvoisis, etc.
 Mailté (Simon de), archevêque de Tours, partisan de la Réforme.
 Maillette-de-Buy (Armand), inspecteur général des manufactures en Prusse.
 Mailly (Madelaine de), sœur de l'amiral

- Coligny, et sa fille Eléonore, princesse de Condé.
- Maimbourg (Théodore), précepteur d'un fils de Charles II.
- Maison (Jean-George), pasteur à Dotenheim.
- Maittaire (Michel), savant bibliographe et philologue.
- Maizonnet (Jean-Louis), past. à Delft.
- Majal (Matthieu), pasteur du Désert, exécuté à Montpellier.
- Majendie (André de), min. à Sauveterre.
- (Jean-Jacques), past. à Londres.
- (Henri-William), évêque de Bangor.
- Majou (Samuel), victime des dragonnades, et ses descendants.
- Malabiau (Etienne), capitaine huguenot, et ses descendants.
- Malaval (Jean), chirurgien.
- Malescot (Etienne), juriconsulte.
- (N.), premier min. de Montaigne.
- Malherbe (Isaac-Henri), écrivain milit.
- (François), père du poète, converti au protestantisme, etc.
- Maliverne (Jacq. de), prof. à Marbourg.
- Mallet (Blaise), ministre à Milhau.
- (David), réfugié en Hollande.
- (Frédéric), astronome suédois.
- (Jacques), réfugié à Genève, et ses descendants.
- (Jacques), publiciste.
- (Isaac), banquier à Paris, et ses descendants.
- (Jean-Louis), correspondant des académies de Dijon et de Lyon.
- (François), lieutenant général.
- (Henri), géographe.
- (Paul-Henri), historien.
- (Jacques-André), astronome genevois.
- (Jean-Georges), nouvelliste.
- (Jean), avocat au parlement de Paris, et ses enfants.
- (N.), ministre à Valleraugue.
- Malortie, famille normande réfugiée dans le Hanovre.
- Malot (Jean), past. de l'Eglise de Paris.
- (Jean), chanoine de Beaune, converti au protestantisme.
- Malras (Pierre de), baron d'Yvetot, capitaine huguenot.
- Maltret (Pierre), avocat à Nîmes.
- Malvieux (Paul-Louis), médecin.
- Malzac (Matthieu), pasteur du Désert.
- Mandat (Galiot), trésorier d'Armagnac, et ses descendants.
- Mandinelli (Adémar), capitoul de Toulouse.
- Mandols (Gaspard de), martyr.
- Mangin (Roland), ministre à Aubais.
- (Paul), réfugié en Irlande.
- Maniald (Etienne), député général des Eglises.
- Manigault (Pierre), réfugié en Amérique.
- (Gabriel), riche négociant et zélé patriote.
- (Gabriel), président de l'assemblée de la Caroline.
- Manoël (Charles de), sieur de Végobre, réfugié à Genève, et ses descendants.
- Mapp (Marc), médecin et botaniste.
- Marafin (Antoine de), sieur de Guerchy, chef huguenot.
- Marbach (Jean), pasteur à Strasbourg.
- (Erasmus), profess. de théologie.
- (Philippe), profess. de théologie.
- (Ulric), professeur à Iéna.
- Marbault (Pierre), secrét. de Duplessis-Mornay, et ses descendants.
- Marcel-Blain (Louis), sieur du Poët, chef huguenot dans le Dauphiné.
- -Sauzet.
- Marcet (Thomas), et ses descendants réfugiés à Genève.
- (Alexandre), prof. de chimie.
- Marcha (Pierre), ministre apostat.
- Marchand, ministre apostat.
- (Prosper), savant bibliographe et critique.
- Marconnay, famille illustre du Poitou.
- -Châteauneuf.
- -Lugny.
- -Mornay.
- (Louis-Olivier), inspect. du collège français de Berlin.
- Marconnet (Abraham), doct. en droit.
- Marcus, gouverneur de Saint-Paul-Lamiatte.
- Marec (René de), sieur de Monbarot, gouverneur de Rennes.
- Marées (George de), peintre suédois, apostat.
- Marguerite d'Orléans, reine de Navarre.
- Marguin (Etienne), victime de la Saint-Barthélemy à Troyes.
- Marie (Jean), ministre réfugié en Angleterre.
- (Marin), martyr.
- Marillac (Charles de), archevêque de Vienne, partisan de la Réforme.
- Mariocheau (Elie), pasteur à Cognac.
- Marion (Elie), prophète camisard.
- (François), général américain.
- (Jacques de), gouvern. de Castres.
- Mark (Antoine), chef huguenot dans la Provence.
- Marlar (Jean), martyr.
- Marliaut, prophète camisard.
- Marlorat (Augustin), pasteur à Rouen et martyr.
- Marolles (Louis de), galérien pour cause de religion.

MÉMOIRES INÉDITS ET OPUSCULES DE JEAN ROU

Avocat au parlement de Paris (1659); secrétaire-interprète des Etats généraux de Hollande depuis l'année 1689 jusqu'à sa mort (1711).

Publiés pour la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*, d'après le manuscrit conservé aux archives de l'Etat à La Haye.

Par FRANCIS WADDINGTON.

2 vol. gr. in-8°. Paris, 1857. Agence centrale de la Société, et aux librairies protestantes. — A La Haye, chez Nyhoff.

Testimonia.

Nous n'avons pas l'intention de rendre compte à nos lecteurs habituels de cette publication, qui leur est spécialement destinée, et qui doit (ou qui devrait) se trouver déjà entre leurs mains. Mais il nous a paru intéressant et utile de consigner dans le *Bulletin*, par mention ou par extrait, les appréciations qui ont déjà été faites de cette première livraison du *Recueil* de documents de longue haleine que notre Société s'était dès le début proposé d'éditer.

Nous avons tout lieu d'espérer que les journaux et revues protestants salueraient avec empressement les deux volumes dont il s'agit, et notre attente à cet égard n'a pas été trompée. Mais il est vrai de dire que ce qui nous touche les touche également, et qu'en se prononçant en faveur de notre publication, ils sont en quelque sorte juges dans une cause qui est liée à celle qu'eux-mêmes représentent. Aussi nous abstiendrons-nous de citer les articles très favorables qui ont paru dans l'*Espérance*, le *Lien*, etc. Ce sont particulièrement les témoignages rendus par les critiques littéraires de la presse et des revues en général que nous voulons réunir sous les yeux de nos lecteurs.

La *Revue critique de l'Athenæum français*, annexe de la *Revue contemporaine* (livraison du 31 mai 1857), a donné une analyse exacte et complète de l'ouvrage, et l'a jugé en ces termes :

« Le style de Rou est en général fort simple, quelquefois même un peu lourd. Dans sa correspondance avec les femmes, il sacrifie au goût du siècle et parle *phœbus*; mais en général il écrit assez purement, et même, dans certains passages, il fait des critiques fort justes du style de divers prédicateurs du temps. Sa controverse avec Bossuet est une des parties remarquables du livre..... C'est une innovation heureuse d'avoir supprimé l'entête perpétuellement le même, ce titre banal : *Mémoires*, etc., qu'on a coutume d'imprimer sur chaque page d'un ouvrage, et de l'avoir remplacé par l'indication du fait saillant contenu dans la page. Un autre service rendu par

les éditeurs, nous disons les éditeurs parce que les mémoires publiés par M. Waddington sont dédiés à M. Ch. Read, à cause de la collaboration active qu'il a apportée à ce travail, c'est d'avoir publié des cartons tirés à part, ou feuille supplémentaire, et distribués aux amateurs et aux érudits seulement..... Cette méthode des cartons est excellente; elle permet de donner un livre complet, sans encourir le blâme de propager dans le public des choses qui, pour les érudits, peuvent avoir pourtant une importance sérieuse.

Nous croyons les *Mémoires de Rou* appelés à un grand succès. C'est la première publication annexe de la Société de l'Histoire du Protestantisme français..... Nous ne doutons pas que le succès de ce début ne décide la Société à publier bientôt d'autres volumes du même genre. Ce sera un service réel rendu à une branche peu connue de l'histoire de France. »

La *Correspondance littéraire* (avril 1857), après avoir fait connaître l'ouvrage par une analyse détaillée, s'exprime en ces termes :

« Tel est en résumé ce livre qui, malgré des longueurs et des détails trop personnels à l'auteur, contient bon nombre de particularités intéressantes pour l'histoire littéraire de la fin du dix-septième siècle; aussi adresserons-nous de sincères compliments à M. F. Waddington, et pour la publication elle-même, et pour l'excellente introduction placée en tête du premier volume. »

Le *Courrier de la librairie* (du 11 juillet 1857), commence ainsi :

« Quoique Jean Rou soit assez peu connu, que bien des nomenclatures et catalogues semblent narguer son nom en le laissant dans l'oubli, ce n'en est pas moins une des plus brillantes figures de cette courageuse phalange des bannis de 1685. Auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques de genres différents, théologien habile, érudit plein de distinction, traducteur au courant de toutes les difficultés de la langue, ami des arts et juriconsulte, Rou fut à bon droit l'ami des Bayle, des Chapelain, des Conrart, des Rapin-Thoyras et des Ménage, et les éloges que ces divers savants lui ont accordés ne sont point extraits du banal formulaire de la flatterie..... Il était urgent de tirer ses *Mémoires* de la poussière des archives de La Haye, et nous devons savoir gré à l'éditeur du soin qu'il a apporté à leur publication..... »

(Suite.)

RÉCLAMATIONS. — Plusieurs personnes ont écrit pour réclamer les *titre et table des matières* du tome V du *Bulletin*. Il faut qu'elles n'aient pas pris la peine de couper le cahier 41 et 42, dernier de la V^e année, car le *titre et la table* qu'elles réclament font partie intégrante de la feuille 34, et elles les trouveront attachant aux pages 522 et 526. — Bien des réclamations sont souvent aussi peu motivées.

CHANGEMENT D'ADRESSE. — Nous recommandons instamment aux souscripteurs et abonnés de prendre note du changement d'adresse de l'Agence, et de faire leurs envois et demandes *directement* à M. EM. COURTOIS, 174, *rue de Rivoli*.

RECouvreMENTS. — Nous prions aussi tout particulièrement les souscripteurs et abonnés de ne pas attendre, pour transmettre le montant de leurs cotisations et abonnements, soit *arriérés*, soit de *l'année courante*.

AVIS. — Ceux de MM. les Sociétaires qui n'ont pas encore réclamé leur exemplaire des *Mémoires de Jean Rou* au prix de faveur, sont priés de le faire sans délai.

En vente :

JEAN CALAS ET SA FAMILLE

Étude historique d'après les documents originaux

SUIVIE

DES DÉPÊCHES DU COMTE DE SAINT-FLORENTIN, MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT
ET D'AUTRES FONCTIONNAIRES PUBLICS

ET DES LETTRES DE LA SŒUR A.-J. FRAISSE
DU COUVENT DE LA VISITATION SAINTE-MARIE DE TOULOUSE
A LA DEMOISELLE ANNE CALAS

PAR

ATH. COQUEREL FILS

1 vol. in-12, avec gravures et *fac-simile*. Prix : 5 fr. — Chez Cherbuliez, éditeur, et aux librairies protestantes.

Histoire populaire du Protestantisme, suivie d'une biographie sommaire des protestants célèbres; par M. Baux-Laporte. 1 vol. in-18. Chez Grasset, éditeur, et aux librairies protestantes. Prix : 2 fr.

On s'abonne à l'Agence et chez les Correspondants.

PRIX DES 5 PREMIERS VOLUMES DU BULLETIN :

Pour les *nouveaux membres*, chaque volume, 7 fr., et pour les *nouveaux abonnés*, 10 fr.

Voir les Statuts de la Société, page 6 du tome I.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. <i>Aux Sociétaires.</i> Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DEPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* et avec les demandes (à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris), en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à *Monsieur l'Agent de la Société*, etc. (sans nom de personne). — De même pour les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer: A Lyon, chez M. Denis, lib., rue Impériale, 42; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 43; — A Montpellier, chez F. Pujol, libr., rue Argenterie, 24; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.

EN VENTE :

Œuvres françoises de Bonaventure Des Periers (*Cymbalum mundi*, *Poésies*, *Nouvelles récréations et joyeux devis*), revues sur les éditions originales et annotées par Louis LACOUR. 2 vol. in-12. En vente à la Bibliothèque Elzévirienne, chez P. Jannet, libraire, 45, rue Richelieu. 10 fr.

C'est la première édition complète des œuvres du célèbre conteur et pamphlétaire; l'éditeur a placé en tête du tome I^{er} une *Etude sur la vie et les œuvres de B. Des Periers*, dont les plus importants détails sont nouveaux, ainsi qu'un *Glossaire* et un *Index général des noms de personnes et de lieux mentionnés dans l'ouvrage*.

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... ie ne l'ay rien par force... Dieu me montre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'août 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIS, I, 5.)

« Je trouverois bon, qu'en chacune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, le m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise reformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. — J. Cherbuliez et Ch. Meyrueis et C^e. — GENÈVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — Léopold Michelsen.

AMSTERDAM. — S. De La Chaux et fils. — BRUXELLES. — Deltens-Walker.

1858

SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. AVIS, etc.	333
La Bible de Jean Fabre, père de « l'Honnête Criminel. »	<i>ibid.</i>
Au sujet du pasteur Gibert et des Eglises du Désert dans la Saintonge.	335
L'œuvre historique prescrite et poursuivie par les Synodes, à l'exemple de l'ancienne Eglise.	339
Questions et réponses.	340
De l'opinion de M. Michelet sur la conduite de Calvin à l'égard de Servet et du parti des Libertins.	<i>ibid.</i>
Eclaircissements sur la chanson attribuée à Calvin. — Qu'est-ce que « l'Epître de Cayet à l'évêque de Bazas » ?	341
Chansons, cantiques, plaintes historiques.	342
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	343
Fragment d'un sermon manuscrit de Calvin sur l'union nécessaire des fidèles par l'esprit et la charité de Christ (15..). Comm. par MM. Luzac Du Rieu et Bergmann, de Leyde	<i>ibid.</i>
Dédicace du Psautier des Eglises du Béarn au roi de Navarre, plus tard Henri IV (1583).	347
Lettre de Théodore de Bèze à Antoine Bacon (1593). Comm. par MM. G. Masson et F. de Witt.	350
La célèbre conférence de Fontainebleau entre Du Plessis-Mornay et le cardinal Du Perron, d'après les sources et l'opinion des juges (1600), par M. Eug. Haag.	351
Lettre du duc de Rohan à Louis XIII, sur les suites de l'assemblée de Loudun (1620). Comm. par M. B. Fillon.	362
Diplôme de maître ès arts de l'Académie protestante de Montauban (1628).	364
Lettre du Synode wallon de Rotterdam aux ministres de la principauté d'Orange, persécutés, et lettre de ceux-ci au Synode (1686-93). Comm. par M. Busken-Huet.	367
Le grand projet d'émigration du pasteur J.-L. Gibert pour les protestants de la Saintonge et des provinces voisines (1761-64). Communiqué par M. Fr. Waddington.	370
Relevé général des persécutions exercées contre les protestants de France, depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la révolution française (1685-1789). (<i>Suite et fin.</i>).	381
V. Déportations dans les colonies d'Amérique. — VI. Protestants traînés sur la claie ou déterrés et jetés à la voirie. — VII. Protestants enfermés dans des prisons d'Etat. Comm. par M. Eug. Haag.	382
NOTICES BIOGRAPHIQUES.	395
François Le Coq, sieur de Germain, conseiller au parlement de Paris, persécuté, puis réfugié en Angleterre après la révocation de l'Edit de Nantes.	<i>ibid.</i>
BIBLIOGRAPHIE.	401
Mittheilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsass (MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'EGLISE ÉVANGÉLIQUE EN ALSACE), par M. Rœrich, pasteur à Strasbourg. Art. de M. A. Muntz.	<i>ibid.</i>
Tome VII de la France protestante, 2 ^e partie. Table des articles.	403
Mémoires inédits et Opuscules de Jean Rou, publiés par Fr. Waddington. <i>Testimonia.</i>	410
AVIS. — Errata.	412

AVIS ESSENTIEL

En acquittant leurs souscriptions arriérées, plusieurs personnes nous ont suggéré l'idée de publier la liste des *numéros* qui sont encore redevables envers la Société du montant de leur souscription pour l'année courante ou les années antérieures. C'est ce que nous commençons aujourd'hui, en prévenant que notre Agent fournira
(La suite à la page 3 de la couverture.)

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.—

AVIS DIVERS, ETC.

La Bible de Jean Fabre, père de « l'Honnête criminel. »

L'intéressante communication qu'on va lire se rapporte à Jean Fabre, de Nîmes, dont on a vu figurer le nom dans la liste des *Galériens protestants* mis à la chaîne en 1736, et libérés en 1762 (voir ci-dessus, p. 108) :

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Nîmes, le 20 janvier 1858.

Dans mes recherches incessantes de documents concernant l'histoire de nos pères, au sein des anciennes familles protestantes de notre populeuse Eglise de Nîmes, dont la plupart en possèdent de précieux et d'inconnus, j'ai fait rencontre de la Bible qui a appartenu à Jean Fabre, le père de *l'Honnête criminel*, qui a donné lieu à la tragédie de Fenouillot de Falbaire (1). Elle n'a plus son ancienne couverture de parchemin, dont la moisissure verdâtre, résultant de l'humidité de la cachette profonde dans laquelle on l'a placée pendant les longues années de persécution, a usé les premiers et les derniers feuillets. Son propriétaire actuel, dans un but de conservation qui se comprend, mais que l'on regrette presque, lui a fait donner une nouvelle reliure, et, au moyen de bandes de papier blanc collées sur les marges,

(1) *L'Honnête criminel*, drame en 5 actes et en vers, fut le premier et le meilleur ouvrage de cet auteur dramatique. Composé en 1767, il fut joué pour la première fois en 1768, sur le théâtre de Versailles, à la demande de la reine; mais il ne fut représenté à Paris qu'en 1790. Il eut un grand succès, eut un grand nombre d'éditions, et fut traduit en plusieurs langues. Un passage de la *Poétique* de Marmontel donna l'idée de cette pièce à l'auteur, qui ignorait alors que son personnage principal, le jeune Fabre, vivait encore; il ne l'apprit même que plusieurs années après. Le duc de Choiseul avait déjà fait expédier au malheureux Fabre son congé des galères; mais ce fut au drame de Falbaire qu'il dut son entière réhabilitation. Il y a dans ce drame des situations attachantes, des rôles bien tracés; mais le style en est faible, négligé, quoique semé de beaux vers. (Weiss, *Biogr. univ. de Michaud*.) Voir aussi sur Jean Fabre et sur l'effet du drame de Falbaire, *l'Hist. des Egl. du Désert* de Ch. Coquerel, II, 502.

a fait restaurer aussi les pages qui tombaient en lambeaux. Si le frontispice de l'Ancien Testament manque, celui du Nouveau existe; il est ainsi conçu :
 « LA SAINTE BIBLE, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, revue sur
 « les originaux et retouchée dans le langage, avec les préfaces de chaque
 « livre, tirées de la Bible de M. Martin. — Nouvelle édition, revue et cor-
 « rigée, par Samuel Scholl, pasteur de l'Eglise française de Bienne, à
 « Bienne et à Yverdon, chez Christophe Keilmann et J.-J. Neubran, impri-
 « meurs et libraires. MDCCXLV.

C'est le 1^{er} janvier 1756 que Jean Fabre fut fait prisonnier, avec plusieurs habitants notables de la ville de Nîmes, et que le duc de Mirepoix consentit à ce que son fils prit la place du vieillard octogénaire pour aller au bagne de Toulon, où il fut revêtu de la livrée du crime et confondu avec les plus vils scélérats. Après cette douloureuse séparation, on comprend combien la Bible que possédait déjà ce malheureux père, dut devenir pour lui une source de consolation; aussi plusieurs passages portent-ils encore l'empreinte de ses larmes. S'il a écrit quelques souvenirs ou quelques réflexions sur les premières pages de ce saint livre, il n'en reste aucune trace, puisque ces pages ont disparu; mais sa pieuse héritière, Suzanne Delord, a tracé sur le volume restauré les lignes suivantes, que je copie textuellement sans en changer l'orthographe, ni le style, ni les expressions.

« *SOUVENIR*

« *Aux enfants Amalry Delord,*

« *de leur excellente mère et de ses respectables ayeux.*

« Cette sainte et ancienne Bible est un précieux héritage de famille
 « qui nous rappelle la piété de nos ayeux et leur zelle à la foi protes-
 « tante. — Madame Gervais grand'mère maternelle de notre bien-
 « aimée mère et madame Fabre sa sœur fesaient de ce volume sacré
 « un usage journalier pour leur édification et en fesaient encore la
 « lecture, à défaut de pasteur, aux fidèles protestans assemblés en
 « secret pendant les tristes temps des persécutions de leur culte. Ces
 « deux pieuses sœurs étaient dignement remarquables par leur foi éner-
 « gique et leur zelle à soutenir leurs coreligionnaires; plusieurs fois
 « elles eurent le bonheur de recevoir le digne pasteur Paul Rabaut,
 « pendant ses poursuites et ses courses nocturnes, et ces moments de
 « crainte et d'agitation furent toujours comptés par ces bonnes chré-
 « tiennes au nombre des plus heureux de leur vie, dont plus tard,
 « elles firent part à leurs enfants et qui nous ont été transmis avec
 « détails par notre bonne mère.

« Dans une assemblée au désert, où nos ayeux se rendaient très
 « exactement et en famille, quoique souvent, il fallût se sauver par
 « la fuite, au premier cri d'alarme, M. Fabre, mari de cette digne
 « tante de notre mère fut arrêté, un livre de Psaumes à la main, et
 « pour ce fait condamné aux gallères; mais il avait un fils, qui a
 « laissé de touchants souvenirs. Ce fut ce fils qui sollicita avec instance
 « et qui obtint la faveur de prendre les chaînes de son vieux père,
 « afin de laisser aller en liberté ce digne vieillard. Cet acte de dé-
 « vouement et d'amour filial fut généralement admiré et donna lieu
 « plus tard, ne pouvant rester dans l'oubli, à une pièce de théâtre,
 « intitulée : *L'honnête Criminel*.

« Le jeune détenu resta plusieurs années aux gallères, confondu
 « avec les malfaiteurs, mais soutenu par sa foi, et dans un temps plus
 « calme, la cause de sa peine étant généralement connue, il obtint
 « enfin sa liberté. Un homme important fut désigné pour aller le dé-
 « livrer; et fier de cette mission, il le présenta à grand diné qu'il avait
 « accepté dans une maison des plus recommandables, mais il exigea
 « que ce digne fils portât sur lui son costume de gallérien, qui était
 « devenu pour lui un costume honorable. Il se rendit à Ganges, où
 « était allé s'établir sa famille et eut le bonheur de trouver encore son
 « père, qui put lui donner sa bénédiction avant de quitter ce monde.
 « D'aussi honorables parents par leur foi et leur dévouement à la
 « religion chrétienne méritent bien qu'on retrace leur souvenir à la
 « postérité.

« Dieu veuille nous bénir dans la lecture et la méditation de cette
 « sainte Bible, et nous faire avancer par elle dans la foi et dans la
 « sanctification à l'exemple de nos ayeux, en Jésus-Christ, notre Sei-
 « gneur. Amen! »

J'ai pensé, Monsieur le Président, que ce pieux souvenir était digne de
 figurer dans le *Bulletin* de notre chère Société.

Veuillez agréer, etc.

A. BORREL.

**Au sujet du pasteur Gibert et des Eglises du Désert
 dans la Saintonge.**

*A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme
 français.*

Monsieur le Président,

L'intéressant récit publié par le *Bulletin* (t. III, p. 190) au sujet du pas-

teur du Désert Louis Gibert, m'a vivement touché et m'a porté à faire des recherches dans quelques vieux papiers relatifs à nos Eglises du Désert, qui sont en ma possession (V. *Bulletin*, I, 228). En voici le résultat, qui peut fournir quelques additions à l'article de la *France protestante*.

Si le récit que nous a transmis Etienne Gibert est pour nous une preuve du dévouement, du zèle, de l'esprit missionnaire de son frère, les Eglises de la Saintonge et de l'Angoumois en reconnaissent officiellement les heureux effets. Voici le témoignage public qu'elles lui rendent dans les articles 6, 7 et 11 de leur colloque des 16 et 17 décembre 1761, et cela huit ans après le fait que vous avez relaté. Preuve évidente que cet odieux guet-apens de l'évêché de Saintes n'a ralenti en rien son activité, ni refroidi sa charité, ni désarmé son courage. Après comme avant le danger, il est toujours le pasteur qui au nom de son divin Maître va de lieu en lieu faisant du bien.

« Art. 6. La compagnie ayant égard aux services que M. Gibert l'aîné a rendus aux Eglises et à ceux qu'il peut lui rendre encore, juge à propos que pour lui en faciliter les moyens, *il circulera dans toutes* en qualité de pasteur, avec le droit d'y exercer la discipline, ainsi que le pasteur qui y sera fixé pour en faire plus particulièrement la desserte; bien entendu que l'un et l'autre agiront de concert. »

Art. 7. « Pour la plus grande commodité des pasteurs et pour le bien des Eglises, il a été décidé, conclu et arrêté, que lesdits pasteurs, excepté M. Gibert l'aîné, n'observeront plus la circulation réglée par l'art. 12 du Colloque du 15 avril dernier; mais qu'ils auront chacun un quartier fixe. Lesquels quartiers ont été réglés comme suit : Saint-Savinien, le Port des Barques, Souhe, Luzac, Marennes et Mornac, formeront celui de M. Sollier. — La Tremblade, la Pimprière, Avallon, Patewe, Breuillet, le Pouyaud et Saint-Palais, celui de M. Dugas. — Les cinq Eglises d'Angoumois avec celle de Jonzac, celui de M. Martin. Royan, Didone, Méché, Coze, Mortagne, Saint-Fort, Gémozac et Pons, celui de M. Ta-Rousseau. — Et à l'égard de l'île de Rhé, il a été convenu que M. Martin y ferait une ronde par année et qu'elle serait d'ailleurs desservie alternativement par MM. Sollier et Dugas. »

Art. 11. « L'assemblée, ayant pris en considération les arrêtés du colloque des Eglises de l'Agénois par lesquels, elles se déclarent membres de notre province ecclésiastique, en vertu du consentement que notre synode du 4^{er} et 2 juillet 1760 a donné à leur jonction, de même que la lettre gracieuse qu'elles nous ont écrite en conséquence, en date du 15 septembre dernier, par laquelle elles nous demandent du secours, l'assemblée, dis-je, accorde à M. Gibert, *selon ses désirs*, la liberté d'aller visiter lesdites Eglises ou de tenir la place d'un des pasteurs du

« Périgord, suppose que celui-ci veuille bien aller dans lesdites Eglises et que celles du Périgord y consentent. »

Ces trois articles en établissant une exception si honorable pour M. Gibert l'ainé, nous le font connaître, je crois, sous son vrai jour : il nous paraît, en effet, avoir bien moins revêtu le caractère du pasteur que celui de l'évangéliste (*Ephésiens 4*, v. 14). A d'autres les dons nécessaires pour conduire, paître et surveiller les troupeaux; à lui ceux qui étaient indispensables pour les rassembler, les affermir, leur donner une heureuse impulsion, un premier élan. De là, il nous semble, le caractère particulier que lui conférèrent ces documents.

Maintenant voulons-nous savoir quelles ressources étaient accordées à ces fidèles ouvriers, écoutons les art. 9 et 10 du même colloque et le 10^e du synode provincial des Eglises de Bordeaux, Saintonge et Angoumois, tenu les 17 et 18 juillet 1771.

Art. 9 : MM. les pasteurs percevront la demi-année des honoraires qui échéront à la fin du présent mois, ainsi qu'à l'avenir, de la manière suivante, savoir :

« M. *Sollier*, l'île de Rhé, le Port des Barques, Marennes et Luzac, et il remettra huit livres par an, à M. Gibert;

« M. *Dugas*, la Tremblade, Avalon, Paterre et le Pauyaud.

« M. *Martin*, Jonzac et dans les Eglises d'Angoumois, 670 liv. par an, et le restant de la taxe desdites Eglises d'Angoumois sera payé à M. Gibert.

« M. *Jarousseau*, Mornac, Breuillet, Royan, Saint-Pallais, Coze, Mortagne et Pons, et il remettra 42 liv. par an, à M. Gibert; Gémozac, la Pimprelière, Saint-Fort; Saint-Savinien, Méché, Didonne, et tout le reste dont il est fait mention dans le présent article. »

Art. 10. « Pour que MM. les pasteurs aient chacun 1,000 liv. d'honoraires par an, l'assemblée a décidé que l'Eglise du Pauyaud payerait à l'avenir 150 liv.; celle de Méché, 75 liv.; celle de Didonne, 75 liv.; celle de Saint-Pallais, 440 liv.; celle de Marennes 208 liv.; et celle de la Pimprelière, 420 liv. »

Enfin l'art. 40 du Synode de juillet 1771 porte : « Sur l'assurance que nous a donnée M. Dugas, pasteur, que le sieur La Rante, du bourg d'Arse, a rempli les obligations qui lui furent imposées par le Synode de 1767, au sujet de ce qu'il devait à M. Gibert l'ainé, la Compagnie, en conséquence, le décharge des peines ecclésiastiques qui lui furent infligées par le Consistoire de Coze à cette occasion, et ordonne que le présent article sera lu un jour de dimanche dans l'Eglise dont il est membre afin que le public ne puisse lui rien imputer à ce sujet. »

Ces articles m'ont paru avoir leur intérêt.

Extrait du Colloque des 16 et 17 décembre 1764 : Art. 13 : « La Compagnie, prenant toute la part possible à la détention de M. le pasteur Rochette et autres personnes prisonnières avec lui, et n'ayant rien plus à cœur que de contribuer à leur procurer la liberté, elle charge MM. les anciens de faire incessamment une collecte qui sera employée, s'il est nécessaire, à cette fin; laquelle collecte sera envoyée au plus tôt à M. Etienne Gibert, pasteur à Bordeaux, afin que ce dernier la fasse parvenir à sa destination, si le cas y échoit. »

Les 17 et 18 juillet 1774, les Eglises de Bordeaux, Saintonge et Angoumois, se réunissent en synode provincial et délibèrent ce qui suit : — Art. 3 : « En vertu de la liberté qui fut accordée à l'Eglise de Bordeaux par le dernier Synode, art. 5, d'adresser vocation à tel pasteur qu'elle jugerait à propos pour remplacer M. Etienne Gibert, ladite Eglise ayant appelé dans son sein M. Jaques Olivier, ci-devant pasteur de l'Eglise d'Anduze, la présente assemblée approuve le choix de ladite Eglise de Bordeaux, fait bien des vœux pour le succès du ministère dudit M. Olivier et l'agrée avec plaisir au corps des pasteurs de la province. »

Mais quelle fut la cause du départ de M. Etienne Gibert de l'Eglise de Bordeaux? Il paraît qu'il y eut entre lui et le consistoire de cette Eglise de graves dissentiments qui amenèrent divers arrêtés de ce corps et un jugement du Synode des 20 à 22 septembre 1770. — Voici, en effet, ce que porte l'art. 8 du Synode de juillet 1774, cité plus haut.

« MM. les députés de l'Eglise de Bordeaux, ayant requis l'assemblée de prendre en considération les arrêtés consistoriaux du 26 septembre dernier, signifiés peu de jours après à M. Dugas, pasteur et modérateur du Synode tenu les 20, 21 et 22 septembre 1770, concernant le jugement prononcé contre et au sujet de M. Gibert, la Compagnie, après avoir mûrement réfléchi sur le contenu de ce jugement, n'a pu s'empêcher de remarquer que l'art. 3 qui accuse le consistoire de ladite Eglise d'avoir agi avec trop de précipitation dans ses divers arrêtés contre ledit sieur Gibert; d'avoir manqué de charité à son égard, et qui décerne, en conséquence, une censure contre ledit consistoire, forme un contraste sensible avec tous les autres points dudit jugement. Ainsi, sans imputer le Synode qui pouvait avoir alors et qui avait certainement des raisons de ménagement et de prudence pour statuer comme il le fit, la présente assemblée reconnaît que ledit consistoire n'a pu se conduire autrement qu'il l'a fait et que dans tous ses arrêtés au sujet de M. Gibert, il ne s'est écarté ni de l'ordre prescrit par la discipline, ni des lois de la douceur, du support et de la charité. »

Veuillez agréer, etc.

L. BÉNIGNUS.

**L'œuvre historique prescrite et poursuivie par les synodes,
à l'exemple de l'ancienne Eglise.**

*A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme
français.*

Nantes, le 23 septembre 1857.

Je croyais que la liste des synodes nationaux ou provinciaux qui se sont occupés de l'*OEuvre historique* devait être épuisée après les diverses mentions qui en ont été faites dans le *Bulletin* (Voir t. I, 323, II, 88, 579 et ci-dessus, p. 4). Mais je vois qu'il n'en est point ainsi, tant nos ancêtres ont eu cette matière à cœur. Voici, par exemple, de quel commentaire Matthieu de Larroque accompagne l'art. XXXIII de la Discipline, dans sa *Conformité de la Discipline des Eglises réformées de France avec celle des anciens chrétiens*, p. 243. Citons d'abord cet article :

« En chacune Eglise on dressera mémoires de toutes choses notables pour le fait de la religion et en chacun colloque sera député un ministre pour les recevoir et les porter au Synode national. »

Voici maintenant le commentaire :

« Le pape Fabien, qui finit ses jours par un glorieux martyre, pour la cause de Jésus-Christ pendant la persécution de Deccius environ l'an 250 du Christianisme, le pape Fabien, dis-je, établit des personnes pour recueillir les actes des martyrs, comme on le lit dans le *Livre pontifical*, qu'on attribue d'ordinaire à Damase (t. I, Conc. p. 443), et l'on peut dire que c'a été le principal sujet que notre discipline ait eu en vue dans l'article que nous examinons, comme il paraît par cet arrêté du Synode national de Privas de l'an 1612 : *Les provinces seront exhortées de recueillir soigneusement les histoires des pasteurs et autres fidèles qui en ces derniers temps ont souffert pour la vérité du Fils de Dieu, et seront tels mémoires envoyés à Genève, afin que ce recueil soit joint au livre des Martyrs, pour être mis en lumière.* »

« Dans ce même pontifical de Damase (*ubi supra*, p. 30) dont je viens de parler, il est remarqué que saint Clément, disciple des apôtres, avait partagé longtemps avant Fabien les sept quartiers de la ville de Rome à sept personnes fidèles de l'Eglise pour rechercher exactement chacun dans le sien les actes des martyrs, au nombre desquels il fut mis lui-même environ l'an 100 de J.-C. Le pape Antérus (*Ibid*, p. 440) fit à peu près la même chose que Clément. Mais si cela se faisait dans l'Eglise romaine, on le pratiquait aussi en beaucoup d'autres. Saint Cyprien le témoigne aussi de celles d'Afrique dans son épître XXXVII, où il ordonne de marquer le jour de la mort des martyrs, pour en célébrer la mémoire. C'est dans cette

« vue que Tertullien (*de Corona*, c. XIII) parle des fastes de l'Eglise; et la
 « lettre de l'Eglise de Smyrne, touchant le martyr de saint Polycarpe, nous
 « fournit encore une preuve de la pratique dont il est question, et que l'on
 « doit regarder comme l'origine de ce que nous nommons Martyrologes,
 « qui comprennent non les martyrs d'une Eglise seulement, mais générale-
 « ment de toutes autant qu'on en peut découvrir, à quoi on croit qu'Eusèbe
 « a travaillé le premier. »

Il ressort de ces faits que non-seulement l'Eglise réformée, mais l'ancienne Eglise elle-même, a dans tous les temps compris la grande importance de l'œuvre que nous voudrions voir de nouveau entreprise et en honneur parmi nous. Il suffirait peut-être que l'exemple en fût donné par l'un de nos consistoires les plus importants pour que la mesure devint générale...

B. VAURIGAUD.

Nous ajouterons nous-mêmes, pour compléter les rappels que nous avons faits ci-dessus (page 2) de tous les articles synodaux relatifs à l'œuvre historique qui avaient été jusqu'ici recueillis et rapportés dans le *Bulletin*, la délibération du synode provincial de Dauphiné, tenu à Pont-en-Royans, le 29 juin 1622, qui a été citée incidemment (t. V, p. 304) et qui est ainsi conçue : « Quelques synodes de cette province n'ayant point fait nomination
 « de ceux qui recueilleraient les mémoires des Eglises touchant les faits
 « mémorables arrivés en icelles depuis la Réformation, selon ce qui en avait
 « été ordonné par le synode précédent, a été dit que chaque colloque nom-
 « mera le sien, et à cet effet ont été élus et choisis : 1^o le sieur *Félix*,
 « pour le colloque du Viennois; 2^o le sieur *Murat*, pour le Valentinois;
 « 3^o le sieur *De la Croze*, pour les Baronnie; 4^o le sieur *Conel*, pour
 « l'Embrunois; 5^o le sieur *De la Combière*, pour le Gapençais; 6^o le sieur
 « *Guérin*, pour le Valcluzon, et 7^o le sieur *Appaix*, pour le Diois, auxquels
 « leurs colloques feront tenir dans trois mois précisément tous les mémoires
 « qu'ils pourront recueillir en leurs Eglises, de quoy lesdits autres pasteurs
 « rendront compte au synode prochain. »

Il s'agirait de savoir quels fruits portèrent finalement ces mesures.

Questions et Réponses.

De l'opinion de M. Michelet sur la conduite de Calvin à l'égard de Servet et du parti des Libertins.

Un de nos lecteurs, M. C. S. de R. (Gard), nous signale le passage suivant du volume de M. Michelet sur la *Ligue et Henri IV*, page 464 :

« *Calvin. — La mort du grand Servet.* — Non content des livres du temps et des travaux si importants qu'ont donnés sur Genève, Calvin et Farel, MM. Gaberel, Henry, Revilliod, Schmidt, Merle d'Aubigné, Bonnet, Pictet de Sergy, etc., j'ai été moi-même à Genève pour fixer mon opinion. Partisan de Servet et de la raison moderne, j'inclinai du côté de ses amis, les amis de la liberté (ou *Libertins*). Cette question, étudiée dans les *Archives de Genève*, spécialement dans les *Registres du Conseil*, devient plus claire. Je crois que le parti eût livré Genève à la France : malheur immense pour l'Europe. Servet comptait sur la victoire des *Libertins*, et c'est pour cela qu'il prolongea à Genève le séjour qui le perdit. Nul doute que Calvin n'ait cru sauver la religion et la patrie, la révolution européenne. C'était le moment le plus brûlant de l'école du martyr. Dans une lettre inédite que le savant historien de l'Eglise de Genève, M. Gaberel, me communique, Calvin peint son embarras pour choisir entre les solliciteurs qui s'étouffent à sa porte, qui se disputent, quoi? D'être envoyés à la mort. » (Voir les *Guerres de Religion*, chap. VI, p. 107.)

M. C. S., frappé de l'opinion émise par l'historien, et désireux de connaître les documents qui l'ont fait ainsi renoncer à ses sympathies pour Servet et les Libertins, et à se prononcer contre eux en faveur de la politique de Calvin, nous prie de demander à nos correspondants de Genève, et spécialement à M. Gaberel, les éclaircissements qu'ils doivent être à même de nous fournir à ce sujet, puisque M. Michelet parle des Archives de Genève, des Registres du Conseil et surtout d'une lettre inédite de Calvin.

Eclaircissements sur la chanson attribuée à Calvin. — Qu'est-ce que « l'Épître de Cayet à l'Évêque de Bazas, etc. ? »

(Voir ci-dessus, p. 18.)

Il paraît bien qu'elle existe cette chanson attribuée à Calvin par la vieille Dissertation suédoise, dont un extrait nous avait été signalé. Nous ne tenons pas encore le texte même, ni l'origine de cette chanson. Mais nous venons de découvrir un passage où elle est mentionnée et qui pourra nous faire remonter à la source.

C'est dans un des ouvrages du trop célèbre père Garasse, dans ses *Recherches des recherches d'Etienne Pasquier* (Paris 1622, in-8°), que se rencontre ce passage. Il se lit (page 712), à la section 4 du livre IV, où Garasse accuse Pasquier d'être « libertin (c'est-à-dire libre penseur), contre tous les ordres religieux, » et lui fait surtout un crime de se montrer ennemi du célibat monastique. Pasquier ayant dit « que la plupart de ceux

« qui se rendent religieux le font par dépit ou par désespoir d'hypocondriaque, comme Abaillard, » notre jésuite s'écrie : « Grand honneur certes à maître Pasquier, de symboliser en humeurs avec Rutilius et Ausone, ces deux vieux druydes, libertins, athées et sans religion ! Je m'estonne qu'après la déposition d'Abaillard, il n'ait fortifié ses preuves par la messe du concubinage de Carlostad, et par la *chanson que les premiers compagnons de Calvin, le Ramasseur et le Bonhomme, chantoient* es portes des couvents en Poitou et Angoumois, au rapport de Cayet en son épître à l'évesque de Bazas, dont le refrain estoit : O MOYNES, MOYNES, IL VOUS FAUT MARIER ! *Cœli enarrant gloriam Dei !* Car elles sont de mesme nature que les preuves empruntées à la vie d'Abaillard, homme aussi dangereux que Carlostad, plus ruzé que le Ramasseur, et plus pernicieux que le Bonhomme. »

Ainsi, il s'agit d'une chanson connue, mais que Garasse n'attribue pas à Calvin ; il dit seulement qu'elle était chantée en Poitou et Angoumois, aux portes des couvents, par les *compagnons de Calvin*. Que signifient ces deux mots « le Ramasseur et le Bonhomme ? » Sont-ce deux épithètes accolées au nom de Calvin ? Mais ne figurent-ils pas un peu plus loin, malgré l'absence de ponctuation, comme deux personnages distincts, compagnons de Calvin, l'un « ruzé », l'autre « pernicieux ? » Ou bien encore sont-ce des synonymes pour désigner Calvin lui-même ? Cela n'est pas clair.

Au surplus, Garasse ne fait que citer Cayet (Palma-Cayet), « en son épître à l'évêque de Bazas. » — Peut-être cette épître contient-elle les explications désirables et le texte de la chanson. Mais cette épître elle-même, quelle est-elle ? Nous l'avons vainement demandé à l'article que Bayle consacre à Cayet en son dictionnaire, et même à la bibliographie bien plus complète encore de l'article de la *France protestante*. Nous le demandons à nos lecteurs.

Chansons, cantiques, complaintes historiques, etc.

(Voir ci-dessus, p. 18.)

En réponse à notre demande de documents de ce genre, on nous a signalé un recueil de *Complaintes* populaires, composées au siècle dernier, et dont il existe, parmi les protestants du Midi, plusieurs copies. Nous en donnerons ici la liste dans l'ordre indiqué, afin de mettre nos lecteurs à même d'en signaler d'autres qui complèteraient notre collection :

- 1^o Sur la mort d'Etienne Arnaud, 1718 (40 versets). — 2^o Sur la mort de la mère de Roussel, (23 versets). — 3^o Sur la mort de Pierre Durand, avril 1732 (26 versets). — 4^o Sur la mort de Rang, mars 1745 (24 versets). — 5^o Sur la mort de Desubas, février 1746 (66 versets). — 6^o Sur la mort

de Benezet, 1752 (37 versets). — 7° Autre sur la mort de Desubas (24 versets). — 8° Autre sur la mort de Durand, (33 versets). — 9° Autre sur la mort de Durand, (35 versets). — 10° Autre sur la mort de Rang, (49 versets). — 11° Sur la mort de Rochette, septembre 176., (32 versets). — 12° Sur la délivrance de M. Claris, 1757 (49 versets). — 13° Reproches en vers sur l'abjuration de Molines, 1752 (26 versets). — 14° 26 versets de controverse, 1740. — 15° Sur la mort de Roussel, 1728 (22 versets). — 16° Sur la mort de Lafage, 1754 (93 versets).

Ces deux dernières ont été publiées dans l'*Histoire des Eglises du Désert*, de Ch. Coquerel, t. I, p. 320, et t. II, p. 571. Ce même auteur a donné, t. I, p. 314, une liste analogue, non moins complète que celle-ci. Enfin, M. Crottet, dans son *Hist. des Eglises réf. de Pons, Gémozac et Mortagne*, a inséré 43 couplets de la complainte sur la mort de Lafage. Deux de nos correspondants, ignorant sans doute cette publication, nous avaient déjà, depuis assez longtemps, adressé des copies de ces mêmes pièces.

Un autre membre de la Société, en nous faisant la communication qui a été insérée au t. I, p. 387 du *Bulletin*, nous avait, de son côté, informés qu'il avait vu dans le tome XIX des manuscrits d'Ant. Court, à la bibliothèque de Genève, diverses pièces fort intéressantes, telles que : 1° *Chanson chrétienne des français fugitifs*, en 19 versets; 2° un *Ave Maria des Irlandais*; 3° une *Ode au prince d'Orange*. En même temps, ce correspondant nous faisait aussi connaître un autre recueil de complaintes du Désert, qu'il avait à sa disposition. Comme cette liste diffère un peu de celle rapportée ci-dessus, et qu'elle est accompagnée de quelques extraits, nous la reproduirons prochainement.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

FRAGMENT D'UN SERMON MANUSCRIT DE CALVIN

SUR L'UNION NÉCESSAIRE DES FIDÈLES PAR L'ESPRIT ET LA CHARITÉ
DE CHRIST.

15..(?)

Ce fragment est celui qui appartient à la belle collection d'autographes de M. Luzac du Rieu, de Leyde, et dont M. J.-P. Hugues nous avait annoncé la communication (*Bull.*, V, 489). « C'est, nous dit-il, une page in-fol., recto et verso, dont l'écriture est surchargée d'abréviations et dont l'encre a beau-

coup blanchi, en sorte qu'elle était considérée comme presque indéchiffrable. Cependant M. J.-T. Bergmann, l'habile secrétaire de la commission des Archives de l'Eglise wallonne, est parvenu à la lire, à force de patience et de recherches, et c'est à son obligeance que nous devons ce morceau vraiment remarquable. »

Fragment.

.....point en leur recours à Christ et qu'ils ne luy ont point donné gloire comme il luy appartenoit. Ainsi donc, sachons que nostre Seigneur nous destituera de conseil, de sens et d'entendement. D'autant que nous ne l'aurons point requis en nostre nécessité, mais que nous aurons aimez [?] en nostre phantasie [plutôt] qu'en sa providence et sagesse. Or, il y a cependant cette mélodie dont j'ay parlé, à sçavoir qu'il ne fault point que nous soyions à Christ et que nous criions à luy de bouche et de voix, tant seulement, mais qu'il faut que nostre cœur soit eslevé, en sorte que nostre mélodie monte par dessus les cieulx et qu'elle parvienne jusques dans la majesté de Christ. Or, il est vray que pour ce faire il ne fault point que la langue y besoigne beaucoup; car ceulx qui n'ont point parlé quelquefois ont bien crié à Christ, et il les a ouys et exaulcés. Car il n'a pas des entrailles charnelles comme nous avons, et qu'il luy faille crier de bien hault pour luy faire entendre ce que nous luy demandons; il sçait ce qu'il nous fault avant que nous le requérons; il regarde donc nostre cœur et s'y arreste plus qu'il ne faict à la voix de la bouche. Car il y en a plusieurs qui cryent assez, mais il n'y a sinon une voix qui résonne en l'air, et tout cela ne sert de rien sinon que le cœur soit touché. Car si nous voulons que Christ nous ouïe et qu'il nous exaulce, il fault que le cœur parle et qu'il soit enflambé d'un ardent désir de la prière et de le louer. Or il y a, puis après qu'il fault que nous soyons d'un même accord, ce qui ne se peult faire sinon que nous soyions vrayement unis ensemble. Et de faict, si nous ne sommes en telle union, nous aurons [beau] chanter, nous ne ferons rien qui soit agréable à Christ. Car il fault que le saint Esprit soit nostre maistre, et qu'il touche nos affections [ensorte que nous soyions tous conformez ensemble par un mesme lyen d'amytié et de fraternité. Nous ne pourrons pas accorder l'un avec l'autre sinon que l'esprit de Christ

nous pousse à cela. Or, voyons maintenant si le saint Esprit n'est point appelé l'Esprit de paix, pourrions-nous estre menés de l'esprit de Christ sinon que nous soyons conformez ensemble par charité et amitié fraternelle. Tant que nous serons en haynes et en dissensions, il est impossible que nous puissions eslever nos voix à Christ d'un commun accord et pour le prier comme il appartient. Et cela nous doit bien toucher au vif afin que nous aprenions de ne point lascher la bride à nos meschantes affections, à haynes, à murmures, à dissensions et envyes contre nos prochains, mais que plustôt il nous fault estre tellement conformez ensemble en paix et vraye union, que ce ne soit qu'ung mesme esprit et une mesme volonté que de nous tous. Et pour autant que cela ne peult pas venir de nous, il fault que nous prions Christ qu'il luy plaise nous faire la grâce d'estre tellement conformez ensemble que nous le puissions prier tous d'un mesme accord et d'une mesme voix. Car quand nous sommes icy, au commencement du sermon, nous prions Christ, et en la fin aussy bien. Or, cependant, qu'est-ce qu'ung chacun doit penser en son entendement ? « Me voicy en la compagnie des fideles, où Jésus-Christ préside ; c'est le chef de toute l'assemblée ; il fault donc que je soys conforme aux aultres membres, si je veulx participer au chef. » Voilà comme nous devons estre disposez en priant. Et mesme cela nous doit bien inciter de le faire, quand nous voyons comme nostre Seigneur Jésus-Christ parle par David au psaulme vingt-deux, quand il dit : « Quel amour est le nom de Christ son père à ses frères, c'est-à-dire à nous comme ausquels il faict cest honneur de nous attribuer le tiltre de fraternité. » Voilà donc comme ung chacun de nous doit penser en soy-mesme ? « Nous prions Christ, icy en son temple, où Jésus-Christ préside. Invoquons le nom de Christ tous ensemble. Jésus-Christ nous conduit. Il faut que nous ayons ung mesme accord tous ensemble, que nous soyions disposez à louer Christ, que nous ayons une mélodie. . . . »

DÉDICACE DU PSAUTIER DES ÉGLISES DU BÉARN

AU ROY DE NAVARRE (PLUS TARD HENRI IV).

1583.

Il existe un volume rare dont voici le titre :

LOS PSALMES DE DAVID, *metuts en rima bernesà, per Arnaud de Salette M. à Ortès, per Louis Rabier, imprimur deu Rey.* 1583; (In-8° sans pagination, avec une vignette représentant un lion debout et tenant de ses pattes de devant un livre ouvert, dans lequel on lit : *Et aperuit lib. vitæ.* Sur la bordure ovale règne cette légende, tirée de l'Apocalypse, V, 5 : *Vicit leo de tribu Juda* (1).

C'est, on le voit, la traduction des Psaumes en langue béarnaise. Après cinq pages d'un Avertissement au lecteur, qui ne roule que sur la question de dialecte, se trouve la « forme des prières ecclésiastiques, etc. » En un mot, ce Psautier à l'usage des Eglises du Béarn est, y compris la musique, conforme à celui que possédaient les Eglises réformées de France. Il est dédié par le traducteur, le ministre Arnaud de Salette, au jeune roi de Navarre, qui, après la mort de Henri III, et grâce aux efforts du parti huguenot, devait dix ans plus tard monter sur le trône de France,

Et par droit de conquête et par droit de naissance.

M. Beigbeder a bien voulu nous traduire littéralement, vers pour vers, cette dédicace, qui a son intérêt historique.

AU ROI.

Je vous présente, ô mon Roi,

Les chansons que chantait

Le prophète David, quand il demeurait sur le Mont.

Je vous présente les chants qu'un savant et grand roi

(1) M. Lourde-Rocheblave nous a signalé cette vignette comme se trouvant à la dernière page d'un livre intitulé : *La face de l'Eglise primitive*, par A. Vidal, pasteur de l'Eglise de Lescar, en Béarn, et imprimé à Orthez en 1646, par « Jacques Rovrer, imprimeur ordinaire du Roy en Béarn. » Comme elle se trouve aussi à l'un des premiers feuillets du livre, au-dessous d'une approbation synodale et à côté de la signature des pasteurs Abbadie, de Pau, et Capdeville, de Sauveterre, chargés d'examiner l'ouvrage, M. Lourde-Rocheblave pense que c'était là le sceau du synode de Béarn.

Fit pour nous enseigner à bien chanter la loi.
Le sujet qu'il choisit pour faire parler sa Muse,
N'est pas ce Mont qui abuse tant de gens :
Car bien qu'il eût fixé son habitation sur la Montagne,
Ce n'est pas là qu'il fixait son affection ;
Aussi n'en parle-t-il point pour vanter les plaisirs
Que les mondains y trouvent,
Et que, hors de sens, tant de misérables approuvent ;
Mais son sujet est Dieu, le roi des cieux,
Qui l'avait tant de fois préservé de tout mal ;
Et mis en main le sceptre qu'il portait ;
Au lieu de la houlette avec laquelle
Il faisait tourner les brebis.
Son sujet, dis-je, est Dieu et ses commandements,
Qu'il arrangea mélodieusement
Avec sa harpe et sur sa douce lyre,
Montrant à tous les rois et le but et la mire
Pour marcher droit à la vue de tous.
O le délicieux plaisir que sa maîtresse voix
Faisait éprouver, à mon avis, à ceux qui l'entouraient !
O heureux les sujets qui servaient un tel prince !
Lequel non-seulement était fort de la main
Contre ses ennemis, et fort doux pour les siens,
Mais encore leur montrait d'avance
Le chemin qui conduit droit au ciel.
De bien faire on suit avec entraînement
L'exemple de ceux qui vivent saintement,
Fussent-ils valets ou seigneurs ;
Car, qui se soucie d'apprendre
Ne se plaint jamais de celui qui enseigne bien,
En reçût-il les plus mauvais traitements
Jusqu'à être décousu, déchiré ou percé de toutes parts.
Toutefois, si l'on voit celui qui porte sceptre et couronne
Cité en exemple par ceux qui exhortent,
On est plus vivement touché
Qu'on ne le serait par tout autre prédicateur,
Surtout quand le monarque
Soutient les décrets de Dieu, les enseigne et les pratique.

Ainsi, Dieu a marqué de sa marque authentique
Les rois, ses représentants; lesquels, de leur côté,
Ne doivent jamais perdre de vue,
Qu'approchant plus de la Divinité
Par la grandeur et par le grand lustre de leur personne,
Ils doivent être les premiers à le servir
Et à travailler à sa gloire.
David a fait ainsi, David, chantre agréable
Du grand Dieu souverain; David, qui maintenant
Encore retentit à nos oreilles,
Nous dit aussi haut que jamais ses merveilles.
De son temps, il chantait en hébreu seulement;
Après, Dieu a voulu que tout semblablement
Son prophète parlât le grec et le latin,
Et que, tant les Grecs que les Latins,
Tous enseignassent en leurs langues.
Depuis, il a parlé, entre nous, le français;
Et à présent, comme vous l'entendez, il parle le béarnais.
Le béarnais, peu exercé en versification,
Reçoit toutefois la même mesure
Que le souple gascon et le gentil français,
Et exprime aussi bien, à mon avis, l'hébreu
De David que les autres. Ce que je dis, non certes
Pour me vanter d'avoir la plume aussi discrète
Que les auteurs français qui y ont travaillé,
Je veux seulement dire
Que nous pouvons reproduire grossièrement
Tout ce que le français dit d'une façon guerrière.
Aussi mon principal but
Est d'aider les grossiers de notre nation
A savoir louer la majesté divine,
Ainsi que j'en ai reçu l'ordre de votre mère la reine
Il y a plus de quinze ans. Or, à cette époque
Je m'occupais bien plus des procès de mes clients
Que de chanter, comme j'aurais dû le faire, la grâce
De Dieu et de son Fils, qui déjà, à notre face,
Avait ressuscité son Nouveau Testament
Et découvert le teint de son beau visage,

Entre autres aux Béarnais, et auxquels il avait donné
 Cette âme de Dieu, cette âme éprouvée,
 En véritable foi, dis-je, votre mère,
 Le support et la joie de ceux qui craignent Dieu .
 Et l'épouvante des méchants. Elle qui
 Nourrissait dans son cœur les chansons rythmées
 Du prophète David, dans sa bonté elle voulait aussi
 Donner à ses sujets une part de ses principaux biens,
 Afin que les pères, les mères, les filles et les garçons
 Ne chantassent plus des chansons folles ou sottes.
 Mais, qu'à son exemple ils employassent leurs voix
 A célébrer le nom de notre grand Seigneur;
 Mais la mort, trop subite, hélas! et trop tôt arrivée,
 En l'éloignant de nous la transporta dans l'autre vie,
 Où, des anges admirée, elle voit le grand Dieu,
 Et le loue sans cesse avec le prophète hébreu.
 Or, vous êtes l'héritier, Sire, de sa couronne,
 Vous nous représentez sa céleste personne :
 Vous êtes fils du pays, vous êtes fils du château,
 Et vos yeux s'ouvrirent pour la première fois à Pau.
 A vous donc, de bon droit, toutes choses sont dues,
 Lesquelles furent, de son vivant, promises à votre mère.
 Aujourd'hui donc que le même zèle et la même et sainte affection
 Qu'elle avait pour les progrès de la Réformation
 (Grâces au Tout-Puissant) vous accompagne, Sire,
 Et fasse que quiconque craint Dieu vous admire.
 Voilà pourquoi je vous fais présent de mon œuvre,
 En vous priant de n'y rien trouver qui vous déplaie,
 Ni mon travail, ni mon don, ni même ma hardiesse;
 Et que vous ne le jugiez pas selon la petitesse
 De celui qui y a travaillé, mais selon le sujet
 Qu'il traite : du grand Dieu et de son mandement,
 De ce même grand Dieu qui, par une grâce spéciale,
 A placé sur votre tête la couronne royale
 Des habitants de Navarre, et vous a mis en main
 Du pays de Béarn le bâton souverain.
 Que ce même grand Dieu, dis-je, vous conduise
 Dans tous vos sentiers, et qu'il établisse en droit

Votre trône, et fasse qu'à jamais
 Vous le louiez d'accord, et vous et vos sujets.

Le très humble sujet de Votre Majesté Royale ,

A. D. S.

LETTRE DE THÉODORE DE BÈZE A ANTOINE BACON.

1593.

La lettre suivante se trouve tout à la fois aux manuscrits du British Museum (Bibl. Birch., n° 4114) et aux archives de Lambeth Palace, à Londres (n° 649, in-fol.). C'est à ce dernier dépôt que l'a transcrite M. G. Masson, qui nous en a transmis une copie, tandis que M. F. de Witt nous en communiquait une autre conforme qu'il avait relevée au British Museum.

A Monsieur Anthoine Bacon, à Londres.

Monsieur, j'estois tellement obligé par plusieurs bienfaits à Madame la chancelière vostre mère, et à vous, qu'il m'estoit impossible de la remercier, ni vous aussi, condignement. Tant s'en falloit qu'il fust besoin d'un tel accroissement que celui qu'il luy a pleu et à vous de m'envoyer, surmontant de beaucoup, quant à ce qui est au mien, la valeur de ce mien petit présent, de l'acceptation, duquel il a pleu à Madame vostre mère m'honorer. Je ne sçay si on aura fait ceste faute d'en présenter aussi un exemplaire à Monsieur Edouard vostre frère, et un autre à vous. Ce qui sera, s'il plaît à Dieu, réparé par l'impression de la suite de mes sermons sur l'histoire de l'ascension du Seigneur, et de l'envoy du Saint-Esprit : voire, si tant est que ce Seigneur, au lieu de poursuivre en ses justes vengeance, nous préserve de la ruine de laquelle nous sommes par deçà de plus en plus menacés : comme, par sa singulière grâce il nous en a guarentis jusques à présent, et comme encores il ne nous a destitués de son courage pour continuer jusques au bout, nonobstant ce qui est tant estrangement, et tant inopinément advenu en France (1), et qui nous a bien esmeus à la vérité, et à bon droit, mais non pas esbranlés : pour ne nous estre jamais fondés que sur la puissance et bonté de nostre Dieu qui nous recevra en haut si on ne nous peut plus sous-

(1) L'abjuration de Henri IV, qui avait eu lieu un mois auparavant.

tenir icy-bas. Au surplus, Monsieur, je suis infiniment joyeux de ce que finalement vous estes de retour en vostre patrie en très bonne disposition en tout et partout, et au contentement non-seulement des vôtres, mais aussi de toutes gens de bien et d'honneur, après une si longue et ennuyeuse pérégrination : laquelle espreuve, comme j'espère, ne vous servira pas seulement cy-après pour vous avancer de plus en plus en piété et toute vertu, suivant les pas de ceux dont vous estes issu, mais aussi vous rendra tant plus utile et recommandable à Sa Majesté et à toute vostre patrie à laquelle est due la moisson de tout ce que le Seigneur a semé en vous, pour son honneur et gloire : comme je le supplie de bon cœur vous en fais la grâce de plus en plus.

Sur quoy faisant fins, Monsieur, après vous avoir humblement présenté ce que desjà vous vous estes acquis, à savoir la personne et tout le peu qui y est, je supplie vostre mesme Dieu qu'avec multiplication de toutes ses grâces il vous conserve et accroisse en toute sainte prospérité.

De Genève, ce 20 d'aoust 1593.

(1) Vostre entier et très affectionné à vous servir,

THÉODORE DE BESZE.

A la main tremblante duquel vous pardonneriez, s'il vous plaist.

LA CÉLÈBRE CONFÉRENCE DE FONTAINEBLEAU

ENTRE DU PLESSIS-MORNAY ET LE CARDINAL DU PERRON

D'après les sources et l'opinion des juges.

1600.

« J'y ai faict merveilles... »

HENRI IV (Lettre au duc d'Epemon).

« Le Roy (Henri IV) ne fut catholique que depuis la conférence de Fontainebleau. »

Le cardinal Du Perron (*Perroniana*).

La conférence théologique qui eut lieu le 4 mai 1600, à Fontainebleau, entre Du Plessis-Mornay et le cardinal Du Perron, en présence de Henri IV et de juges nommés par lui, est un de ces événements caractéristiques, d'où

(1) Cette fin est autographe.

sont découlés de graves conséquences et que l'on connaît en gros, mais dont on ignore généralement les détails. C'est un de ces faits qui portent dans l'histoire le cachet qu'une main habile a réussi à leur imprimer : on sait bien que tout n'y est pas de parfait aloi ; mais, sans y regarder de trop près, on admet la version accréditée... Si pourtant on y regardait de près ? C'est ce qu'il nous paraît très essentiel de faire pour ce qui concerne cette célèbre conférence, qui fut une triste campagne pour Du Plessis-Mornay, un bruyant triomphe pour Du Perron, — pour Henri IV surtout. Le mot de Du Perron placé ci-dessus en épigraphe, indique que ce fut pour le roi un fait capital, un grand *point de départ*. Lui-même, dans cette lettre à Du Perron où il écrit gaiement : *J'y ai fait merveilles*, dit aussi : *C'est un grand coup*, et parle du *fruit à tirer de cette œuvre*. Examinons donc quel fut le caractère de cette défaite et de cette victoire, quelle en fut la réalité, la moralité. Voilà pourquoi nous reproduisons ici le compte rendu fidèle et minutieux que M. Eug. Haag a donné dans l'article important qu'il a consacré à Du Plessis Mornay. Nous y ajoutons seulement quelques notes.

La conférence de Fontainebleau.

Mornay avait conservé de ses premières études un goût très prononcé pour la théologie, dont les sublimes problèmes offraient un attrait particulier à son génie grave et méditatif. Il consacrait les rares loisirs que lui laissaient ses innombrables occupations à l'examen des questions controversées, dans l'espoir que le fruit de ses travaux profiterait à l'Eglise protestante. Telle fut l'origine de son fameux traité de *l'Institution de l'Eucharistie*, qu'il mit au jour au mois de juillet 1598. Cet ouvrage, qui parut avec l'approbation de trois pasteurs, Merlin, Macefer et Vincent de Saumur, est divisé en quatre livres. Le premier traite de la messe, prétendu sacrifice qui n'est fondé ni sur l'Ecriture ni sur la pratique des apôtres, invention des théologiens du VI^e siècle, aussi contraire au christianisme primitif que les cérémonies dont on l'accompagne, toutes nouvelles ou superstitieuses, comme l'eau bénite et l'encens, qui ont été empruntés aux rites du paganisme. Dans le deuxième, l'auteur discourt des temples et des autels, noms inconnus aux premiers chrétiens, qui n'usaient ni de consécration, ni de dédicace ; des images, introduites à une époque assez récente dans les églises et d'un usage dangereux ; du pain azyme, dont l'Eglise primitive se servait indifféremment ; de la célébration du culte en langue vulgaire, recommandée par les

Pères, ainsi que la lecture de l'Écriture sainte; du célibat des prêtres, inconnu en Orient et longtemps rejeté en Occident. Dans le troisième, revenant à la messe, il établit qu'on l'appelle improprement sacrifice, puisque dans la nouvelle alliance il n'y a pas d'autre sacrifice expiatoire que celui de la Croix; puis il discute les dogmes de l'invocation des saints, du purgatoire, de la justification, qui ne s'opère que par la foi en Jésus-Christ. Le quatrième traite de la Cène, considérée comme sacrement. L'auteur cite à l'appui de ces assertions environ cinq mille passages tirés des Pères de l'Eglise ou d'autres théologiens. Cet étalage d'érudition lui fut funeste.

Dès qu'il parut, le traité de Mornay devint le but des plus violentes attaques. Pendant tout le carême, les chaires de Paris retentirent de déclamations furibondes contre l'ennemi de la messe. Son livre fut condamné par la Sorbonne comme un livre pestilentiel. Les jésuites de Bordeaux le déférèrent au parlement; mais le premier président leur répondit que le temps n'était plus où l'on brûlait les écrits hérétiques, et qu'il ne leur restait d'autre parti à prendre que de le réfuter. Bulenger, un des aumôniers du roi, Dupuy, chanoine de Bazas, les jésuites Fronton le Duc et Richeome l'entreprirent. Leurs réponses, véritables libelles, eurent peu de succès et ne servirent guère qu'à piquer la curiosité. Mal satisfait d'un pareil résultat, le clergé catholique se tourna du côté du prince. Clément VIII écrivit lui-même à Henri IV pour se plaindre d'être traité d'Antechrist par un membre de son conseil d'Etat, en lui donnant à entendre qu'un bon catholique ne l'eût pas souffert (1). Le roi, qui avait besoin du souverain pontife pour la dissolution de son mariage, s' alarma de le voir élever des doutes sur la sincérité de sa conversion, et se promit de donner satisfaction entière à Sa Sainteté. La vigueur avec laquelle Mornay s'opposa à la publication du concile de Trente que Clément demandait avec instance, et à laquelle il était très disposé à consentir, n'était certes pas propre à changer sa résolution, en sorte que, partie pour faire plaisir au pape, partie pour punir Mornay de sa résistance à ses volontés, il sacrifia, sans beaucoup hésiter, un homme qui, pendant plus de vingt ans, l'avait servi de ses conseils, de sa plume, de sa fortune et de son épée, avec une fidélité, un dévouement, un désintéressement sans exemple.

(1) Il est inutile de dire que Mornay figure dans l'Index romain parmi les hérétiques de première classe.

Au commencement de 1599, Mornay, qui se tenait depuis longtemps éloigné de la cour, vint à Paris pour recevoir les excuses de Saint-Phal et poursuivre en même temps le remboursement des sommes considérables qu'il avait empruntées pour le service du roi. Quelque temps après son arrivée, Henri Aux-Epaules, sieur de Sainte-Marie-du-Mont (1), fils de Nicolas Aux-Epaules et de Françoise de Monchy, qui ne cherchait qu'un prétexte honnête pour abjurer, alla prier la princesse d'Orange de lui ménager une entrevue avec lui, désirant, disait-il, lui soumettre des doutes qui tourmentaient sa conscience. La princesse en parla à Mornay, et le pressa de se prêter à cette bonne œuvre. Mornay eut beau s'en défendre et représenter « que cela ne feroit qu'ung éclat sans proffict, peut-estre même avec dommaige; » il dut céder aux instances de la pieuse dame.

Le lendemain donc, 17 mars 1600, il se rencontra à dîner chez la princesse avec Sainte-Marie-du-Mont, qui lui répéta un bruit répandu par l'évêque d'Evreux et propagé par le roi lui-même, que la plupart des passages cités dans son livre étaient falsifiés, en ajoutant que, dans l'intérêt de la religion réformée, il était urgent qu'il songeât à effacer des esprits la mauvaise impression que cette grave accusation y avait laissée. Mornay aurait pu se contenter de répondre que, s'il y avait dans son livre cinq cents fausses citations, comme le prétendait Du Perron, il les lui abandonnait pour s'en tenir aux bonnes, dont il resterait encore près de quatre mille; mais indigné qu'on osât soupçonner sa bonne foi, il tomba dans le piège. Il répondit donc que s'il plaisait au roi de nommer des arbitres, il prouverait la calomnie, et deux jours après il envoya un défi à l'évêque d'Evreux.

Dès le 25, Du Perron, s'empressant de faire, comme le lui reprocha Mornay, « d'une semonce privée, de particulier à particulier, ung defy de party à party, » répondit à son cartel par un écrit public où il s'engagea à montrer à Du Plessis, « en tel lieu pourvu de livres, et en « telle compagnie de personnes capables qu'il plaira au roy d'ordonner, voire en présence de S. M. mesmes, si elle veut avoir le contentement d'en veoir une partie, cinq cens énormes faucetez de

(1) Sainte-Marie-du-Mont était gouverneur de Harfleur. Il mourut, en 1607, bailli et gouverneur de Rouen, et chevalier du Saint-Esprit. On voit que sa conversion lui fut profitable.

« compte faict et sans hyperbole, dans son livre contre la Messe, « lesquelles, disait-il, je choisiray d'entre un beaucoup plus grand « nombre, pour éviter une trop excessive longueur, et les choisiray « si expresses et si manifestes, qu'il ne faudra autre dispute pour les « convaincre que la seule ouverture des livres qu'il allègue. » En même temps, il écrivit au roi pour le supplier de permettre la conférence, et, de son côté, Mornay fit présenter, le 31, à Henri IV par le duc de Bouillon une requête tendant à ce qu'il lui plût de nommer une commission pour examiner son livre. « Cette dispute, lit-on dans l'*Estoile*, fait l'entretien de tout Paris. Les uns, qui ont admiré l'éloquence et la pureté du style du livre de Du Plessis, souhaitent que les témoignages des Pères qu'il cite soient fidèles; d'autres assurent qu'un homme de ce caractère est exempt d'imposer, voire de suspicion; quelques-uns, qu'il n'est pas surprenant que dans un si grand nombre de passages cités dans le livre de l'*Institution de l'Eucharistie*, on n'en trouve peut-être quelques-uns mal cités ou allégués : cependant on ne doit point en conclure que ce livre soit mauvais. Plusieurs qui savent que les occupations du sieur Du Plessis ne lui permettent point d'avoir examiné par lui-même tous les passages cités dans son livre, croient véritablement qu'il y en a un grand nombre de défectueux, et qu'il a tort d'avoir fait le défi auparavant de les avoir revus lui-même : et en ce cas blâment les ministres et autres qui lui ont fourni ces passages, que la mauvaise foi doit tomber sur eux et non sur lui » (1).

Henri IV accorda la conférence le 2 avril. Le 7, Du Perron arriva à Paris. Le 10, des commissaires de l'une et l'autre religion furent nommés; c'étaient, pour les catholiques : le chancelier Bellièvre, tout dévoué au pape, de Thou et Pithou, dont la timidité était connue, et le médecin Jean Martin, catholique passionné; pour les protestants : Du Fresne-Canaye, qui songeait déjà à se vendre, et Casau-

(1) Telle est aussi notre opinion, et ce sera celle de tout juge impartial. Le temps et les livres nécessaires manquèrent également à Mornay pour vérifier un nombre immense de citations. Son seul tort fut d'avoir trop compté sur l'exactitude et peut-être sur la bonne foi de ceux qui lui fournirent cette multitude de passages. — Les adversaires des huguenots, même les jésuites, savaient si bien à quoi s'en tenir là-dessus, que voici ce qu'on lit dans l'ouvrage publié alors par l'un d'eux (*Actes de la Conférence tenue à Nismes entre le père Coton et Daniel Chamier*, etc. in-8°. Lyon, 1601, p. 133) : « M. Chamier sera donc averti de ne « faire désormais comme le sieur Du Plessis, à sçavoir, de ne croire aisément « aux mémoires qu'on luy donne, sur peine de broncher à tout propos et se mes- « prendre à toute heure. » Enfin, Richelieu, qui n'est pas suspect de bienveillance, exprime la même opinion au livre XIV de ses *Mémoires*.

bien, dont on n'avait pas à craindre un excès de fermeté. Inquiet de ce qui se préparait, le nonce s'empessa, dès le 12, de protester contre la conférence, l'autorité ecclésiastique ayant seule le droit de décider en matière de religion ; mais Henri IV le rassura facilement en lui promettant « que le démenti en demeurerait aux hérétiques. »

Toutes les dispositions préliminaires prises, Mornay fit, le 14, demander à Du Perron ses moyens de faux, afin d'avoir le temps de se préparer à y répondre. L'évêque lui répondit que cela exigeait beaucoup de temps, que la discussion fatiguerait S. M., et que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de mettre entre les mains des commissaires une liste de « cinq cents passages falsifiés. » Le 27, Du Perron se rendit à Fontainebleau (1). Du Plessis l'y suivit le lendemain, et, le 29, il présenta au roi une nouvelle requête où il représentait que, Du Perron prétendant qu'il n'y avait dans son livre aucun passage qui ne fût mutilé ou inutilement allégué, il était juste de procéder à l'examen de tous, afin que ceux qui ne seraient point attaqués fussent tenus pour vérifiés. Il demandait, en même temps, que son adversaire lui donnât par écrit les cinq cents passages qu'il prétendait falsifiés. Ni l'une ni l'autre de ces demandes ne lui fut accordée ; la seule concession que Du Perron voulut faire, fut qu'il remettrait au roi la liste des cinq cents passages, d'où l'on en tirerait chaque jour cinquante pour être examinés. Il est évident qu'il voulait tenir son adversaire à sa discrétion et lui ôter, autant que possible, les moyens de se défendre. Par ordre de S. M., le chancelier « fit entendre à Du Plessis la justice de la réponse du sieur évêque. » Mornay refusa d'accepter ces conditions comme injustes, *et erant sane iniquæ*, dit Casaubon dans ses Ephémérides, *nisi ipse hostem lacesisset et ad pugnam provocasset* (2). Il alla trouver le roi à qui « il représenta humblement la douleur qu'il ressentait que S. M. eût cru qu'il eût usé de fausseté dans son livre ; qu'il tâcherait de lui faire voir la droiture de ses intentions et la vérité qu'il soutient, si S. M. n'avait d'autre désir que de la connaître ; mais qu'ayant reconnu la grande affection qu'elle avait à faire réussir cette affaire au contente-

(1) Il est plus que probable, selon nous, qu'on choisit Fontainebleau plutôt que Paris, afin de priver Du Plessis du secours des bibliothèques et des conseils de ses amis. Une relation catholique de la conférence, où nous puisons la plupart de ces détails, prétend que ce fut pour éviter le bruit d'une grande ville.

(2) « Et elles l'étaient incontestablement, mais c'est Du Plessis qui avait lui-même provoqué son adversaire. »

ment de l'évêque d'Evreux, et que, par l'artifice dudit sieur évêque, le nonce et même le pape s'y intéressoient, il voyoit bien qu'elle réussiroit à l'avantage de l'Eglise romaine : ayant le malheur d'avoir son juge intéressé dans cette cause, son roy et son maître pour partie. Néanmoins, s'agissant de la défense de la vérité et de l'honneur de Dieu, il supplioit très humblement S. M. de lui pardonner s'il prenoit les moyens de se défendre. » Il insista donc de nouveau pour obtenir communication de la liste des cinq cents passages, et l'évêque s'y étant refusé, il déclara qu'il n'assisterait point à la conférence. Henri IV ordonna d'abord de passer outre, mais il se ravisa. Réfléchissant que le départ de Mornay déjouerait toute l'intrigue, il chargea Castelnau et Chambert de l'avertir que Du Perron lui enverrait une liste de soixante passages. Du Plessis consentit donc à rester, à condition qu'on lui fournirait les livres dont il aurait besoin. Selon Casaubon, ce fut à minuit seulement qu'il reçut par Salettes une liste de soixante-deux passages et un paquet de livres que Du Perron fit redemander avant six heures du matin. « C'étoit peut-être, dit Mézeray, un stratagème pour assoupir sa vigueur et engourdir la pointe de son esprit, en l'obligeant de travailler toute la nuit. » L'historien aurait pu supprimer le *peut-être*. On affirme même que, pour déconcerter son adversaire, l'évêque eut soin de produire à la conférence d'autres éditions que celles sur lesquelles Mornay avait travaillé toute la nuit.

La conférence, qui devait s'ouvrir à huit heures du matin, le 4 mai, fut remise à une heure de l'après-midi. On se réunit dans la salle du Bain, où l'on avait placé trois tables, l'une près de la cheminée, pour le roi, l'évêque d'Evreux et Du Plessis, l'autre pour les commissaires, et la troisième pour les secrétaires, dont l'un était Des Bordes-Mercier. Autour du roi étaient assis les princes, les officiers de la couronne, les secrétaires du roi, plusieurs évêques, des abbés et d'autres ecclésiastiques. Henri IV, qui avait passé la nuit entière dans une agitation fébrile, ouvrit la séance par quelques mots, puis le chancelier exposa le but de la conférence, et Du Perron, se levant, loua le roi de son grand dessein. Prenant la parole à son tour, Du Plessis reconnut, — que ne s'en fût-il avisé plus tôt ! — « qu'il étoit malaisé que sur quatre mille passages et plus qu'il avoit cités, il ne s'en trouvât quelques-uns où il auroit pu faillir comme homme, mais que pour le moins il s'asseuroit que ce n'auroit point été avec mauvaise

foy »; et il termina son allocution en protestant « que cet acte étoit particulier et ne pouvoit préjudicier à la doctrine des Eglises réformées de France, qui avoit été devant lui et seroit après lui. »

Dans les quatre ou cinq heures que la supercherie de Du Perron l'avait forcé de prendre sur son sommeil pour vérifier les passages argués de faux, il n'avait pu en collationner que dix-neuf. Serait-il vrai qu'il les choisit à son avantage, comme Henri IV le lui reprocha ? La commission n'eut le temps, dans sa première séance, que d'en examiner neuf.

Sur le 1^{er}, tiré de Duns Scot : *Jehan Duns (dit l'Escot), près de cent ans après le concile de Latran, aosa bien remettre en question si le corps de Christ est réalement compris sous les espèces, et dit que non, et ses fondements sont que la qualité ne le peut souffrir*, l'évêque d'Evreux soutint que Du Plessis avait pris l'objection pour la solution, et que la foi de Scot étoit conforme à la doctrine catholique. Du Plessis le nia, et il ne fut rien prononcé.

Sur le 2^e, tiré de Durand : *C'est témérité de dire que le corps de Christ, par la divine vertu, ne puisse estre au sacrement en autre manière que par la conversion du pain en iceluy, car cela semble déroger à la toute-puissance divine, etc.*, le chancelier, les deux parties ouïes, prononça que Du Plessis avait pris l'objection pour la solution. « On le condamna certainement un peu vite, dit à ce sujet l'abbé de Longuerue ; Durand combat certainement la transsubstantiation. » C'est ce que Du Plessis soutenait, disant que Durand n'avait pas osé parler plus clairement, mais qu'au fond on voyait bien quel étoit son sentiment.

Sur le 3^e passage, tiré de Chrysostome : *Il ne se faut point arrêter à la prière des Saints, ains plustost acheminer nostre salut avec crainte et tremblement*, la décision des commissaires fut que Du Plessis avait omis des mots essentiels, en supprimant cette phrase incidente : « Non que nous nyons qu'il ne nous faille prier les Saints, phrase qu'il avait omise, dit-il, parce qu'elle concerne les saints vivants, et non pas les saints morts. »

Même décision touchant le 4^e passage, tiré aussi de Chrysostome : *Nous sommes bien plus seurs par nostre propre suffrage que par celui d'autrui, et Dieu ne donne pas si tost nostre salut aux prières d'autrui qu'aux nostres*. Il fut décidé que ces paroles de Chrysostome s'appliquaient aux saints vivants.

Sur le 5^e, pris du commentaire de saint Jérôme sur Ezéchiel : *S'il y a confiance en quelcun, confions-nous en un seul Dieu, car maudit soit l'homme qui a confiance en l'homme, bien qu'ils soient saints ou prophètes. Il ne faut point se confier aux principaux des églises, lesquels (quand bien ils seroient justes), ne délivreroient que leurs âmes, et non pas celles de leurs fils*, l'évêque reprocha à Du Plessis d'avoir supprimé, à la fin du passage, ces mots : « S'ils sont négligents, » et le chancelier prononça que le passage n'était pas entier.

Sur le 6^e : *Que diront-ils de Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui respond à l'empereur Julien, longtemps après Constantin, lui reprochant l'honneur rendu à la croix : Que les chrestiens ne rendoient adoration ny révérence au signe de la croix*, Du Perron soutint qu'il était faux, et Du Plessis reconnut qu'il ne se trouvait pas textuellement dans Cyrille. C'est ce que la décision des commissaires constata (1).

Sur le 7^e, tiré des lois des empereurs : *Parce que nous n'avons rien en plus grande recommandation que le service de Dieu, nous deffendons à toutes personnes de faire le signe de la croix de nostre Sauveur J.-C. en couleur, ny en pierre, ny en autre matière, ny le graver, prendre, ny tailler, ains voulons qu'en quelque lieu qu'il se trouve, ils soient ostez à peine aux contrevenans d'estre très grièvement punis*, Du Perron accusa Mornay d'avoir omis à dessein quelques mots d'une très grande importance. Du Plessis répondit qu'il avait cité cette loi d'après Petrus Crinitus [auteur catholique], et les commissaires déclarèrent que la citation était exacte, mais que Crinitus s'était abusé.

Sur le 8^e, tiré de saint Bernard : *Elle (la vierge Marie), n'a pas besoing de faux honneurs où elle est; ce n'est pas l'honorer, mais luy oster l'honneur, etc.*, le chancelier déclara qu'il auroit été bon de séparer par un etc. les différents textes dont il se compose.

Enfin sur le 9^e, extrait de Théodoret : *Dieu fait ce qu'il luy plaist, mais les images sont faictes telles qu'il plaist aux hommes; elles ont des domiciles des sens, mais elles n'ont point de sens*, il fut décidé, conformément à l'opinion de l'évêque d'Evreux, que ce passage devait s'entendre des idoles des païens et non des images des chrétiens.

Tel fut le résultat de cette fameuse conférence de Fontainebleau, résultat fort mince au jugement de l'historien de Thou, qui s'exprime

(1) Au reproche de Julien : Vous avez quitté les anciles, et maintenant vous adorez la croix, Cyrille répondit : Quiconque dit cela est ignorant et menteur. C'est de cette réponse que Du Plessis avait tiré la conséquence que les premiers chrétiens n'adoraient pas la croix. Son induction n'était-elle pas juste?

ainsi : *Ex quo colloquio Perronius sibi visus est insignem de adversario triumphum deportasse, quod ex aliquot mille locis in libris a Plessao allegatis, decem excerpisset, ex quibus arbitri a rege constituti quædam parum ad rem facere judicarunt* (1). Cependant Mornay éprouva un échec, et Henri IV en ressentit un plaisir extrême. Tirant gloire de la part qu'il avait prise à cette méprisable intrigue de cour, le roi s'écria le soir, en présence de ses courtisans, en s'adressant à Du Perron, qui se pavanait dans son triomphe : « Dictes vérité, M. d'E-
« vreau, bon droict a eu bon besoing d'aide. » Et quelques jours après, le 6 mai, il écrivit au duc d'Epéron cette lettre, dont ses admirateurs les plus enthousiastes ne peuvent s'empêcher de rougir (2) :
« Le diocèse d'Evreux a gaingné celui de Saumur, et la douleur
« dont on y a procédé a osté occasion à quelque huguenot que ce
« soit de dire que rien y ait eu force que la vérité; ce porteur y
« estoit, qui vous contera comme j'y ai faict merveilles; certes, c'est
« ung des grants coups pour l'Eglise de Dieu, qu'il se soit faict il y a
« longtems; suyvant ces erres, nous ramenerons plus de séparez de
« l'Eglise en ung an que par une aultre voye en cinquante... » Ces éclats d'une joie au moins indécente n'en imposèrent à personne. Au sortir de la conférence, Mayenne dit « qu'il n'y avoit veu, sinon un ancien et fort fidèle serviteur très mal payé de tant de services, » et aussitôt après la réception de la lettre du roi, d'Epéron s'empressa de faire assurer Mornay qu'il le tenait toujours pour homme d'honneur et pour son ami.

Les fatigues d'une nuit passée sans sommeil, les émotions de la lutte, la douleur que lui causait la partialité blessante du roi, la crainte surtout que sa défaite ne tournât au préjudice de l'Eglise protestante, tout accabla Mornay. Au sortir de la conférence, il éprouva une grande oppression et fut pris de vomissements opiniâtres. Mandé en hâte, le médecin La Rivière le trouva fort mal, et alla déclarer à Henri IV que les conférences ne pouvaient continuer. Le croi-

(1) « Du Perron s'imagina avoir remporté une grande victoire sur son adversaire, parce que, sur plusieurs milliers de passages cités par Du Plessis, il en avait relevé une dizaine que les juges nommés par le roi avaient trouvés peu pertinents. » Il est à remarquer que le jugement de De Thou sur cette conférence fait partie des endroits supprimés d'abord et rétablis dans le *Thuanus restitutus* de Wicquefort (Amsterdam, 1663, in-18, p. 107).

(2) Nous nous trompions. Il s'est trouvé de nos jours un écrivain, rédacteur de la revue catholique *le Correspondant*, pour applaudir à cette lettre (numéro du 25 juin 1857). Ne serait-il pas temps de répudier la maxime immorale que la fin justifie les moyens?

ra-t-on, le roi hésita s'il ferait visiter son vieux serviteur. Il finit pourtant par envoyer à son logis le secrétaire des commandements, Loménie, qui dit à Mornay qu'il ne devait pas s'affliger, que le roi serait toujours son maître et son ami. « De maistre, lui répondit Mornay, je ne m'en suis que trop apperceu ; d'amy, il ne m'appartient pas ; j'en ai veu qui ont entrepris sur la vie, l'honneur et l'estat du roy, sur son liet mesmes ; contre ceulx-là tous ensemble, le roy n'a jamais montré tant de rigueur que contre moi seul, qui luy ai faict toute ma vie service. » Loménie répliqua que le roi était irrité de ses attaques contre le pape, et que s'il voulait cesser d'écrire, il lui rendrait toutes ses bonnes grâces ; mais le zélé Mornay ne voulut pas rentrer en faveur à ce prix et déclara franchement qu'il continuerait à remplir son devoir en défendant la vérité. Sa réponse, rapportée à Henri IV, le mit dans un grand courroux ; « ce fut à dire le pis qu'il pouvoit » contre un écrivain assez audacieux pour s'en prendre « au meilleur de ses amys. »

Le cœur ulcéré, Mornay retourna brusquement à Saumur. Afin de prévenir le mauvais effet que devait produire la lettre du roi à d'Épernon répandue à profusion dans tout le royaume, il se mit, tout malade qu'il était, à écrire une relation de la conférence, travail dans lequel il fut aidé par La Roche-Chandieu, Des Bordes-Mercier, Du Coudray et Lafin. L'apparition de cette brochure acheva d'exaspérer Henri IV, qui n'entendait pas se laisser enlever ainsi le fruit de ses manœuvres secrètes. Il retira à Mornay la surintendance générale des mines qu'il lui avait accordée peu de temps auparavant, et supprima ses pensions ; il alla même jusqu'à le menacer de lui faire faire son procès, et il n'est pas douteux qu'il n'eût exécuté sa menace s'il n'avait été retenu par la crainte de soulever les huguenots.

Du Plessis, au reste, ne se laissa pas intimider ; il le prouva en préparant une nouvelle édition de son livre, dans laquelle il fortifia les passages attaqués par d'autres en grand nombre, et en continuant à répondre avec vigueur aux écrits de controversistes catholiques, en sorte que ses ennemis, ne pouvant ni l'effrayer ni le perdre par leurs calomnies et leurs basses intrigues, et voulant à tout prix imposer silence à un aussi redoutable adversaire, tentèrent de le faire assassiner.

LETTRE DU DUC DE ROHAN A LOUIS XIII

LORS DE LA CONVOCATION DE L'ASSEMBLÉE DE LA ROCHELLE.

1620.

Cette lettre nous est communiquée par M. B. Vaurigaud, au nom de M. Benjamin Fillon. Elle est très belle, comme tout ce qui sort de la plume du duc de Rohan, et très importante pour l'histoire de cette grande affaire du Béarn et de l'assemblée de Loudun, qui fut le point de départ de la guerre contre les réformés de France et de la ruine de l'Edit de Nantes.

On sait que l'assemblée politique autorisée à se réunir à Loudun le 26 septembre 1619, n'ayant obtenu aucune satisfaction sur les justes doléances qu'elle soumettait au roi, lui avait fait porter le 20 décembre par les députés Couvrelles, Bouteroue et Alain, un cahier général de plaintes. Au lieu d'y répondre, le roi, poussé par Luynes, exigea que l'assemblée se séparât au plutôt, et comme une telle exigence avait rendu les députés d'autant plus résolus à demeurer réunis jusqu'à ce qu'on leur eût fait réponse, l'ordre leur fut deux fois réitéré de se dissoudre, et une déclaration royale du 26 février 1620 leur enjoignit de se séparer dans le délai de trois semaines, sous peine d'être traités comme rebelles et criminels de lèse-majesté. L'assemblée ayant tenu bon, la cour en revint aux négociations et eut recours à l'entremise de Lesdiguières et de Châtillon, qui reçurent du duc de Luynes et du prince de Condé la promesse royale que, l'assemblée se séparant, il serait répondu au cahier de plaintes et fait justice sur plusieurs griefs, que les remontrances de ceux du Béarn seraient écoutées, enfin que si tout cela n'était pas fait *dans les sept mois*, non-seulement on obtiendrait une permission de se rassembler de nouveau, mais qu'on pourrait même le faire *de plein droit*. « Voilà, dit Benoît, le piège où la confiance fit tomber l'assemblée. »

On va voir ces faits confirmés par Rohan, dans la lettre qu'il écrivait de Saint-Jean-d'Angély, au roi, le 8 novembre 1620 (1).

L'assemblée provinciale réunie à Milhau le 26 octobre avait convoqué l'assemblée générale à La Rochelle pour le 24 décembre suivant.

(1) Nous croyons cette lettre inédite. Mais nous pensions à tort que les deux lettres qui ont paru ci-dessus, p. 54, avaient été publiées pour la première fois en 1837. Elles se trouvent déjà dans le *Supplément aux Mémoires de Rohan*, éditions de Paris, 1661, et d'Amsterdam, 1756.

AU ROY.

SIRE,

Par la lettre que Vostre Majesté m'a faict l'honneur de m'escire, le 25 de septembre, et que je n'ay reçue que le 6 de ce mois, elle me commandoit de lui faire savoir l'estat de sa province de Poictou, et que je l'advertisse si l'auctorité qu'elle m'y a donnée a le crédit que je puis avoir envers ses subjects de la religion pour les contenir en devoir et obéissance. Sur quoy je ne puis céler à Vostre Majesté la grande allarme qui est en Poictou, formée sur les gens de guerre qui y sont demeurés, sur les menaces qu'on faict de les mettre dedans les faux bourgs des villes, les bourgs de Marans, Maillezais et autres le long du marais; sur les prédications qui se font ès carrefours des villes et sous les halles pour exciter des séditions et désordres; sur ce que plusieurs gentilshommes catholiques s'asseurent publiquement de gens de guerre; sur le partage qu'ils font de nos honneurs, biens et vie, comme si tout cela leur estoit desjà donné pour proie; bref, SIRE, ces choses ont passé si avant, qu'il ne faut s'esmerveiller sy la vanterie des uns a donné de la défiance aux aultres, qui toutesfois se sont tenus dedans les bornes de leurs devoirs, n'ayant entrepris aucune chose, mesme pour leur conservation. A la vérité ma venue semble les avoir un peu assurés. Quant à l'autre point je ne manqueray, selon vostre commandement, de m'employer à remettre les esprits des uns et des aultres en meillenre correspondance et de contribuer ce qui sera de moy, afin que le respect qui est dû à Vostre Majesté lui soit entièrement gardé, et n'y ait personne en son royaume plus dévoué de la servir fidèlement en toute chose que moy. C'est ce qui me donne la hardiesse de parler franchement à Vostre Majesté, et surtout des députés qui se sont rendus à La Rochelle qu'elle témoigne n'avoir pour agréable.

SIRE, je n'entrerais point en contestation de ce qui fut promis de vostre part à la séparation de l'assemblée de Loudun, pour ce que n'y aient esté employés ès choses qui n'est de ma cognoissance. Bien sais-je que tous les députez retournèrent dans ces provinces avec créance qu'on leur permettait de se rassembler dans six mois, si les choses promises n'estoient exécutées. C'est ce qu'ilz ont faict, d'autant plus librement, qu'ils n'ont point eu deffiance de le point faire, et que telz remèdes qui ne consistent qu'en supplications peuvent plus

émouvoir pitié que colère. Quant au faict de la ville de La Rochelle, les menaces sont sy universelles qu'on la veut totalement ruyner, qu'il n'est point estrange que l'on tasche à esviter ce naufrage. Pour moy, SIRE, je crois vostre bonté sy grande qu'elle suportera facilement quelques petits défauts de formes aux procédures de vos subjects de la religion, s'il s'en treuve, puisqu'ils n'ont but que de se garantir d'oppression, par la seule voie ouverte à leurs très humbles supplications sur leurs nécessités, et ne doute nullement que sa prudence, ne considérant que le faict de la ville de La Rochelle, ne le distinguera jamais que comme d'un faict particulier, ne s'occupant point que telles voies sont périlleuses aux plus grands et puissants Estats que cestuy-cy, et a plus d'expérience que aucun autre, et qu'elle n'apporte en ceste affaire le tempérament requis, et son auctorité ne choque point le bien de son service, lequel ne demande le trouble de son royaume, pourceque, en iceluy ces victoires au lieu d'augmenter le nombre de ses provinces, luy diminueront sans doute celluy de ses meilleurs et plus asseurés serviteurs. Je prie Dieu de tout mon cœur qu'il conduise Sa Majesté, et qu'il luy fasse connaître le cœur d'ung chascun et discerner les subjects qui ont pour but sa grandeur, de ceux qui n'ont désir de satisfaire leurs passions; qu'il luy donne une sage conduite et maintienne ses peuples en paix, et à moy la grâce d'estre aussi utile en son service que je luy suis fidèle et affectionné.

Ce sont les vœux de vostre très humble, très affectionné, très fidèle serviteur et subject.

HENRY DE ROHAN.

De Saint-Jean, ce 8 novembre 1620.

DIPLOME DE MAÎTRE-ÈS-ARTS

DE L'ACADÉMIE PROTESTANTE DE MONTAUBAN.

1628.

Nous publions la pièce suivante (texte latin et traduction) comme spécimen des diplômes délivrés par les anciennes académies protestantes.

PIERRE OLLIER, *Recteur de l'illustre académie de Montauban,*
à tous ceux qui verront ces diplômes,

SALUT.

Tout don parfait, comme nous l'annonce l'Apôtre, vient du Père des lumières. Il n'est personne qui ne compte au nombre des plus grands dons de Dieu, la connaissance des sciences humaines. Le Saint-Esprit lui-même n'a pas dédaigné de louer dans Moïse l'érudition égyptienne, et dans Daniel la science chaldéenne. L'expérience de chaque jour nous apprend aussi que l'instruction étend ses effets au loin et au large, dans toutes les parties de notre vie. Tous les dons de Dieu méritant d'être honorés et d'être acceptés de nous avec un cœur reconnaissant, il convient que toutes les académies donnent aux jeunes gens qui ont terminé leurs cours de belles-lettres et de philosophie, une attestation publique qui leur donne accès aux études plus élevées de la théologie, du droit et de la médecine. Conduits par ces raisons, nous avons jugé et nous jugeons, par avis du Sénat académique, digne du titre de maître, *Jacques DURBAN*, qui, après avoir achevé son cours de littérature et de philosophie, a donné des preuves de son application et de son intelligence, non-seulement dans des discussions publiques, mais dans l'examen privé, désigné communément du nom d'examen rigoureux. En conséquence, par l'autorité

PETRUS OLLERIUS, rector inclytæ academix Montalbanensis, omnibus hæc diplomata inspecturis.

S. P. D.

OMNE BONUM DONUM, ut Apostolus nos commonitos habet, a Patre luminum proficiscitur; nemo autem est qui in maximorum donorum censu non numeret humanarum scientiam disciplinarum : neque Spiritus Sanctus dedignatus est eruditionem ægyptiam in Mose laudare et in Daniele chaldaicam. Quotidiana quoque testatur experientia istius institutionis fructus in omnes vitæ nostræ partes longe lateque dimanare, sive ecclesiam et conscientiam, sive politiam et in communis administrationem spectes. Cum igitur omnia Dei dona suum mereantur honorem et grato a nobis animo accipienda sint, haud temere est quod omnes academix adolescentibus litterarum humaniorum et philosophiæ stipendiis meritis publicum perhibent testimonium quo aditus iis ad sublimiora theologiæ, jurisprudentiæ et jatrices adyta pateat. Hac nos adducti ratione, *Jacobum DURBANUM*, et humanæ litteraturæ et philosophiæ curriculo feliciter decurso, eximio quoque diligentix et ingenii specimine edito, non tantum in publicis disputationibus, sed privato quoque examine quod vulgo rigorosum audit : de senatus academici sententia, magistri titulo dignum judicavi-

royale à nous conférée, nous donnons, accordons, conférons et cé-
dons avec les cérémonies usitées, audit *Jacques DURBAN*, le grade de
maître, pour qu'il lui donne désormais droit et pouvoir d'instruire,
d'enseigner, de disputer, d'interpréter les arts libéraux, aussi bien
dans des écoles privées que dans des écoles publiques, et nous lui
donnons, à l'unanimité des suffrages, toutes les prérogatives de cette
maîtrise reçues parmi les hommes instruits, voulant qu'il en jouisse
en qualité de maître ès arts, justement admis par nous. En foi de
quoi nous avons apposé à ce diplôme les deux sceaux de notre aca-
démie et nous avons signé, nous et les professeurs. Donné à Montau-
ban, le 25 septembre 1628.

P. OLLIER, recteur de l'académie *pro tempore*. — P. BE-
RAUD, fils de Michel, ministre de la Parole, professeur
en théologie. — GARISSOLLES, ministre de la Parole de
Dieu, professeur en théologie. — DELON, pasteur à
Montauban. — P. CHARLES, pasteur de l'Eglise de Mon-
tauban. — BICHETEAU, pasteur et professeur de langue
hébraïque. — ROBERT REMONS (?), principal du Gym-
nase et professeur de grec. — GILBERT BOURGADE.....

mus et judicamus. Quocirca pro auctoritate majestate regia nobis collata
prædicto *Jacobo DURBANO*, ritibus solemnibus observatis, magistri gradum
contulimus, conferimus, concessimus et cedimus ut dehinc liberum jus et
potestatem obtineat regendi, docendi, disputandi, interpretandi, in privatis
publicisque scholis, artes liberales et quæcumque istius magisterii prærogativæ
inter viros eruditos receptæ sunt, ea eidem lubentes omnibus suffragiis nemine
repugnante, meritissimo damus, volumusque eum iisdem uti, frui, ut qui jure
optimo, quippe qui magister artium a nobis jure declaratus sit; in cujus rei
robur, utrumque academiæ nostræ sigillum huic diplomati anneximus et lubenter
subscripsimus cum nostra, tum professorum manu. Datum Montalbani anno
salutis 1628 et 25 septembris.

P. OLLERIUS, academiæ rector
pro tempore.

P. BERALDUS, Michaelis f., GARRISSOLIUS, verbi Dei
Verbi minister, S. theologiæ minister, S. theologiæ
professor. professor.

DELONUS, ecclesiastes montalbanensis.

BICHETÆUS,
pastor et linguæ hebraicæ professor.

P. CAROLUS, ecclesiæ montalbanensis pastor.

ROBERTUS REMONS (?), GILBERTUS BURGADA, E. P. M.
gymnasiarcha et linguæ græcæ professor.

LETTRE DU SYNODE WALLON DE ROTTERDAM

AUX MINISTRES DE LA PRINCIPAUTÉ D'ORANGE PERSÉCUTÉS

ET

LETTRE DE CEUX-CI AU SYNODE WALLON.

1686-1693.

Les deux lettres qu'on va lire sont celles que M. Hugues a recueillies à Harlem, et dont il a annoncé la communication due à M. Busken-Huet (*Bull.*, V, 494):

A Messieurs les ministres de la principauté d'Orange.

Rotterdam, 3 mai 1686.

Messieurs et très honorés frères.

Nous compatissons avec toutes vos peines, et nous souffrons avec vous, comme si nous étions prisonniers dans le lieu même de votre détention. Nous avons appris avec une extrême sensibilité, ce que vous endurez pour la gloire de notre commun maître. Nos prières publiques et particulières demandent à Dieu votre délivrance; Nous vous regardons comme des Antipas (Apoc. II, 13), comme fidèles martyrs de notre Seigneur Jésus-Christ, et si vos chaînes sont pesantes, elles sont précieuses à Dieu et à son Eglise. Vous êtes le spectacle du monde, des hommes et des anges. L'Eglise qu'on croit avoir détruite, est encore visible dans votre sang et dans vos larmes. Dieu, qui ne se laisse pas sans témoignage dans la nature, ne nous laisse pas dans la grâce sans témoins de la vérité. Vous êtes ces heureux témoins! Vous êtes fidèles à Christ, et pour envisager cette affliction qui lasse la constance des plus fermes, regardez-la comme légère, en la comparant avec la gloire dont vous devez être un jour couronnés. Vous combattez un beau et bon combat, les anges et les hommes en sont les admirateurs; mais cette force est en Dieu et non pas en vous; elle est en celui qui vous promet la couronne de justice. Que vous bénirez un jour les combats qui produiront en vous un poids de gloire excellemment excellente! Nous espérons de notre grand Dieu et de notre miséricordieux Sauveur, qu'ayant commencé cette bonne œuvre il ne vous abandonnera pas; qu'avec les violentes tentations, il vous donnera la force de les soutenir! Vous avez prêché à votre troupeau pendant la paix de l'Eglise, vous preschez par

vos liens aux anges du ciel, et aux anges de l'Eglise; vous faites ce que nous prêchons aux autres, et vous êtes nos docteurs et nos prédicateurs! Soyez fidèles jusqu'à la mort, vous confondrez les démons et les émissaires de l'Anti-Christ; nous ne cesserons d'élever nos mains à Dieu pendant votre combat, espérant avec vous le triomphe que nous vous souhaitons et que nous demandons à Dieu avec toute l'ardeur dont nos âmes sont capables. Nous solliciterons le ciel et la terre pour votre liberté, et nous serons avec vous à vivre et à mourir. Nous sommes, Messieurs et très honorés frères, vos très humbles et très affectionnés frères,

Les pasteurs et anciens assemblés en synode à Rotterdam, et au nom de tous.

PHINÉAS PIELAT, modérateur; DE JONCOURT, secrétaire.

Les ministres de la principauté d'Orange aux frères réunis en Synode à Dordrecht.

8 avril 1693.

Messieurs et très honorés frères et pères en Jésus-Christ.

Ce nous est une grande consolation d'avoir l'honneur d'écrire à votre vénérable assemblée, que nous passons enfin par-dessus les craintes, qui jusques ici, ont arrêté notre plume et nous ont empêché de répondre à la lettre dont il vous plut de nous honorer il y a déjà quelque temps, et que M. Pielat, notre cher et bien-aimé frère, nous écrivit de votre part. Nous vous prions d'être fortement persuadés que notre silence n'a été qu'involontaire et que nous conservons chèrement dans nos cœurs le souvenir de toutes les bontés que vous avez eues pour nous depuis que nous sommes dans les liens. Nous n'avons jamais douté de votre charité et de votre affection cordiale en Jésus-Christ. Mais l'assurance que nous a souvent donnée notre dit frère, M. Pielat, que vous vous souvenez de nous comme si vous étiez emprisonnés avec nous, et que vous faites sans cesse mémoire de nous dans vos oraisons, a servi de beaucoup pour adoucir nos amertumes et dissiper, en quelque manière, les ennuis de notre prison. C'est Dieu, à la vérité, qui nous soutient par sa main puissante dans ce long et rude combat d'affliction, auquel il lui a plu de nous appeler. Il accomplit si bien en nous la vertu de son Esprit, que plus nous sommes faibles et plus nous sommes forts, et nous espérons que, comme ses dons et sa vocation sont sans repentance, nous ayant

délivrés jusques ici, il nous délivrera encore cy-après, mais moyennant aussi votre aide par la prière que nous vous supplions de lui faire pour nous. Car nous reconnaissons (que) aussi faibles et aussi infirmes que nous le sommes naturellement, nous ne pourrions que succomber si Dieu suspendait en nous l'efficacité de sa grâce, et nous abandonnait à nous-mêmes. Nous vous prions donc, Messieurs, par notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité de l'Esprit, que vous combatiez toujours avec nous par vos prières à Dieu pour nous, afin que nous sortions victorieux de notre combat, que nous parachevions notre course en sanctification et en honneur, que Jésus-Christ soit glorifié en nous, soit par notre vie, soit par notre mort; que nous fassions un bon usage de la discipline du Seigneur, et que nous possédions nos âmes par notre patience, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de briser nos chaînes et de nous introduire dans ses tabernacles pour le bénir et lui rendre avec toute l'Eglise des solennelles actions de grâces pour l'issue heureuse qu'il aura donnée à toutes nos tentations. Cependant, comme M. Pielat, notre frère, s'est employé jusques ici pour nous avec un zèle tout à fait grand et une affection toute singulière, nous vous supplions, Messieurs, etc., de continuer à la charge de ce soin charitable, afin qu'il continue avec la même ardeur et le même empressement d'en agir pour nous, et sans aucun obstacle, partout où sa présence sera nécessaire pour notre consolation. — Nous ne saurions finir, Messieurs, etc., sans vous témoigner combien nous sommes sensibles aux bienfaits que M. Chion, notre compagnon de souffrance, a reçu de votre assemblée en la personne de son fils aîné; et sans vous supplier en même temps d'achever à son égard ce que vous avez si charitablement et si heureusement commencé. Vous consolerez un père affligé de se voir hors d'état de donner ses soins à son enfant. Vous aurez de la joie d'avoir poussé dans le champ du Seigneur un ouvrier pour y travailler efficacement, et vous nous donnerez un nouveau sujet de bénir Dieu, de ce que la recommandation que nous vous en faisons n'aura pas été vaine devant vous! — Après cela, nous n'avons qu'à prier le Seigneur, par le rapport de la miséricorde duquel vous avez le bonheur et la liberté de vous assembler en son nom, de vous donner son Esprit de conseil et d'intelligence, afin que dans toutes vos délibérations, vous puissiez dire véritablement comme les apôtres, *il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous*. Nous vous souhaitons l'esprit d'union et de paix, afin que dans

une sainte concorde, vous avanciez puissamment l'œuvre du Seigneur. Nous vous souhaitons enfin l'esprit, non de timidité, mais de zèle, de force, et de sens rassis, pour pouvoir vous acquitter dignement de votre saint ministère, à la décharge de vos consciences, à l'édification de l'Eglise, et à l'avancement de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que quand ce grand et souverain, et évêque de nos âmes reparaitra, vous receviez de sa divine main la couronne de gloire et d'immortalité. Nous finissons par ce souhait que nous faisons à votre vénérable assemblée, et par la protestation sincère du profond respect avec lequel nous sommes, à tous en général, et à chacun en particulier,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs et frères au Seigneur,

Les ministres de la principauté d'Orange :

L. P. GONDRAND, AUNET, CHION, PETIT.

PROJET D'ÉMIGRATION DU PASTEUR GIBERT

POUR LES PROTESTANTS DE LA SAINTONGE ET DES PROVINCES VOISINES.

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS.

1761-1764.

[Communiqué par M. Fr. Waddington.]

Les archives de *Lambeth Palace*, résidence de l'archevêque de Canterbury, à Londres (V. *Bull.*, t. II, p. 500), fournissent d'intéressants détails sur la dernière émigration importante de protestants français, celle qui eut lieu en 1763 vers les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, et qui fut organisée dans la Saintonge par le pasteur Gibert. (V. ci-dessus, p. 337.)

Nous avons lu attentivement les pièces relatives à cette affaire et elles nous permettent de suivre quelques-unes des nombreuses négociations auxquelles cette entreprise donna lieu (1).

Le pasteur Gibert, délégué des Eglises de Saintonge, arriva à Londres le 6 avril 1764 : il se mit d'abord en rapport avec MM. Majendie et Muysen, pasteurs de l'Eglise française de la Savoie à Londres. Gibert était porteur des actes du Synode tenu dans les Hautes-Cévennes, en 1758, et de la délégation de plusieurs de ses compatriotes.

(1) L'historien des Eglises du Désert n'a eu sur cette matière que très peu d'informations. Il dit seulement (t. II, p. 371) que « l'un des pasteurs, Gibert, de la Saintonge, alla s'établir en Floride, avec deux cents colons. »

Présenté à l'archevêque de Canterbury, il lui remit la lettre suivante, qui explique suffisamment le but de sa mission :

Mylord,

Les Eglises et les pasteurs des provinces de Saintonge, Angoumois, Périgord et Bordelais, prennent la liberté de s'adresser à Votre Grâce, pour vous supplier d'intervenir en leur faveur auprès des puissances protestantes. Ces Eglises, Mylord, sont dans l'idée que les circonstances présentes sont des plus favorables pour obtenir de leur roi la liberté de conscience après laquelle elles soupirent depuis si longtemps, et vos rares vertus, vos talents distingués, leur sont un sûr garant, que votre zèle pour l'avancement du règne de notre commun Seigneur est proportionné au rang que vous tenez dans l'Eglise.

Ce qui donne lieu à ces Eglises, Mylord, de croire que le roi de France ne serait pas éloigné de leur donner le libre exercice de leur religion, si les puissances protestantes voulaient s'y intéresser et en particulier la cour de Londres, et qu'il n'y a que le clergé qui s'y est opposé jusques ici assez fortement pour embarrasser et intimider le conseil; c'est en premier lieu la tolérance dont jouissent les protestants de la Saintonge depuis l'an 1753, ayant des temples, leur culte réglé et public, mais dont le clergé menace de les priver après la paix.

Ils tirent en second lieu cette conjecture des avis que feu M. le maréchal de Mirepoix donna secrètement aux pasteurs du Bas-Languedoc, les assurant et leur donnant sa parole d'honneur, que s'ils faisaient leurs exercices dans des maisons, il ne leur arriverait rien de fâcheux, assurances que M. le maréchal de Richelieu donna aussi aux protestants de son gouvernement de Guyenne. Mais comme les protestants ont été tant de fois la dupe des intendants et autres magistrats, d'ailleurs respectables, ils ont craint qu'on ne prit ce tour-là, afin de venir plus facilement à bout de les détruire; c'est sous ce point de vue que le plus grand nombre envisagent depuis cinq ans le sort auquel doivent s'attendre les Eglises de Saintonge et d'Angoumois après la paix.

C'est, Mylord, en conséquence de toutes ces considérations, que ces deux provinces de concert avec celles du Périgord et Bordelais, qui font en nombre au delà de 60,000 protestants, ont formé le généreux dessein de s'expatrier, s'il ne leur est pas possible d'obtenir la

liberté de prier Dieu dans le royaume, et chargent leur député qui a l'honneur de s'adresser à Votre Grâce en leur nom, de savoir (afin de leur en faire ensuite un fidèle rapport) quels sont les secours et les avantages auxquels ces Eglises peuvent s'attendre, en se transplantant dans l'Amérique septentrionale et en devenant les fidèles sujets de Sa très auguste Majesté, le roi de la Grande-Bretagne.

Ces Eglises, Mylord, le chargent sur toute chose, de représenter à V. G., l'impossibilité qu'il y aura qu'elles s'expatrient en aussi grand nombre, femmes et enfants, jeunes et vieux, si au traité de paix, on ne leur obtient pas pour cet effet la permission de sortir du royaume, au moins pendant le court espace de six mois ou un an, selon la saison où l'on conclura la paix.

De plus, Mylord, ces Eglises doivent sur toute chose mettre sous les yeux de V. G. (pour justifier leur démarche auprès d'elle) les vives, les cruelles alarmes, qui les agitent par rapport à leur état futur, s'ils sont abandonnés à la merci de leurs persécuteurs, état infiniment plus à craindre, que n'est celui de nos malheureux forçats et cela par les parjures, les apostasies, les sacrilèges, dont les âmes naturellement faibles et timides vont se rendre coupables. Hélas! Mylord, si l'on peut compter par milliers ceux qui sont morts (parmi ces infortunés) de douleur et de désespoir d'avoir trahi la vérité par faiblesse ou par surprise, que ne devons-nous pas craindre pour des Eglises sorties nouvellement de leur état léthargique, si elles sont livrées à des ennemis, dont rien n'est capable d'assouvir la rage.

Que cet état de perplexité, que nous appréhendons avec tant de raison, et qui semble nous autoriser à interrompre le cours de vos occupations, vous touche, Mylord, et vous porte à vous intéresser vivement en notre faveur, auprès de Sa très auguste Majesté le roi de la Grande-Bretagne et des autres puissances protestantes que Dieu protège aujourd'hui si visiblement. Comme premier ministre de la religion, c'est V. G. seule, qui peut faire comprendre à ces puissances, qu'elles ne doivent pas dédaigner de plaider la cause de plusieurs millions de malheureux, qu'elles peuvent tirer de l'esclavage, et avancer par là le règne du Dieu tout-puissant, qui affermit si glorieusement le leur. Puissiez-vous, Mylord, leur faire goûter cette vérité et que le Dieu des miséricordes les soutienne, les protège, les fasse toujours triompher de tous leurs ennemis, et comble V. G. de ses plus précieuses faveurs dans le temps et dans l'éternité : ce sont là

les vœux très ardents de celui qui a l'honneur d'être avec un profond respect, Mylord,

De Votre Grâce, le très humble et très obéissant serviteur.

GIBERT,

Pasteur et député des Eglises de Saintonge.

Cette lettre fut communiquée par l'archevêque à Lord Hardwicke et au duc de Newcastle, puis à M. Pitt et à sa recommandation à lord Bute, un des secrétaires d'Etat.

Ces quatre ministres tombèrent d'accord, que toute démarche en faveur des protestants français pourrait compromettre la paix ou donner lieu à des concessions réciproques envers les catholiques en Angleterre, mais qu'il fallait assurer la meilleure réception possible aux réfugiés français qui de leur propre gré se rendraient dans les Etats du roi d'Angleterre.

Peu de temps après, l'archevêque de Canterbury, Secker, eut une conversation avec le roi, au sujet de cette affaire ; en ayant rendu compte au pasteur Gibert, ce dernier lui dit que ses mandataires étaient disposés à se conformer au rite anglican et à avoir des évêques, et qu'ils pourraient s'occuper en Amérique de la culture de la soie et de la fabrication de toiles grossières.

Cet entretien avec l'archevêque eut lieu le 23 avril 1764 : quelque temps après, Gibert s'en retourna en France.

Voici une lettre du pasteur Gautier, de Bristol, adressée à M. Majendie et relative au même projet :

Bristol, le 21 décembre 1762.

Monsieur,

Comme il n'est personne dans le refuge qui ne connaisse votre zèle pour ses intérêts et vos liaisons honorables, c'est d'après le sentiment que j'en ai, et dans la vue de procurer quelque avantage à un pays qui est présentement ma patrie, que je vous informe qu'on fait état qu'il doit bientôt sortir environ 10,000 familles protestantes de France.

Une cour attentive à tous ses intérêts fait les offres les plus séduisantes aux futurs réfugiés. J'ai cru que dans les conjonctures présentes, la nation anglaise pourrait les désirer ici ou en Amérique. Un synode national va se tenir où sera vraisemblablement résolu vers qui on se tournera.

Si ce que je marque paraît mériter quelque attention, voyez, Monsieur, quelles conditions on ferait aux émigrants, ou quelles offres on

pourrait leur faire au nom du gouvernement, et adressez pour plus de diligence votre lettre à M. de Gautrespac, à Lausanne en Suisse : elle parviendra sûrement sous ce nom à M. le ministre Court, correspondant actuel des Eglises sous la croix en France, fils de notre ancien correspondant et député.

Faites, je vous prie, toute la diligence possible ; c'est l'occasion, me dit-il, *de faire ces ouvertures, il la faut prendre aux cheveux ou se consoler pour toujours de l'avoir manquée.*

C'est pour ne perdre aucun temps, que j'envoie son adresse. Avant de partir pour le synode, il recevra votre lettre, ou celui qui sera à son bureau saura bien la lui faire parvenir.

Veuillez bien faire observer que le refus de nous naturaliser a fait présumer en France, qu'on ne voulait plus de nous ; même c'est ainsi que l'interprétèrent les membres opulents qui ont quitté l'Eglise française de cette ville, dont la retraite l'a mise à deux doigts de sa ruine et nous empêche d'accorder aucun secours à nombre de familles, qui pourraient se fixer ici et en attirer d'autres.

Mais je n'ai à parler ni des besoins de mon Eglise, ni de ce qu'il convient ou ne convient pas à l'Etat de faire, pour s'acquérir de nouveaux et fidèles sujets.

Il me suffit de vous informer qu'on est à la veille de voir former des colonies considérables, qu'on peut se procurer, je pense, et de m'acquitter ainsi, autant que je peux, des bienfaits particuliers que je reçois ici, comme ministre réfugié. Charmé, d'ailleurs, d'avoir une occasion toute naturelle de vous convaincre de mon respect, et de la confiance, et de la considération distinguée avec laquelle je suis, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

P. GAUTIER.

Cette lettre communiquée d'abord à l'archevêque puis au successeur de Pitt, lord Egremont, fut mise sous les yeux du roi, qui voulut que les mêmes assurances données à M. Gibert, au mois d'avril 1764, lui fussent renouvelées de la manière proposée par M. Gautier.

Secker s'empressa de se rendre au désir exprimé dans la lettre de M. Gautier de Bristol, et d'après ses instructions M. Majendie écrivit à M. de Gautrespac (Court de Gébelin) la lettre suivante (1) :

(1) Copie d'une lettre écrite par ordre de l'archevêque de Canterbury à M. de

●Londres, le 17 janvier 1763.

Monsieur,

Une lettre qui m'est parvenue dernièrement de M. le pasteur Gautier, domicilié à Bristol, me fournit l'occasion de vous adresser ces lignes. Par son canal, j'ai appris que quantité de nos frères seraient disposés à s'expatrier, par les raisons que vous savez, et seraient portés d'inclination à se réfugier soit dans ce royaume, soit dans nos nouvelles colonies, pourvu qu'ils y pussent trouver un asile avantageux et commode. Sur cet exposé, qui m'a paru fournir quelque occasion pour le bien de la cause commune, j'ai tout aussitôt fait les démarches requises pour consulter les personnes qui sont à la tête de nos affaires, et voici, Monsieur, ce que je suis autorisé par elles à vous transmettre. C'est : *Que le haut Bienfaiteur est touché de la situation de nos frères, et qu'il est disposé à les secourir par un principe d'humanité et de religion, mais que pendant qu'ils continueront à rester dans leur patrie, il ne voit point qu'il puisse rien entreprendre en leur faveur, sans en même temps courir le risque de leur nuire : que s'ils se déterminent à se rendre dans ses Etats, ils recevront toutes les marques de sa protection, de sa faveur et de sa libéralité, qui seront alors compatibles avec les circonstances, n'étant pas possible pour le présent de rien spécifier, en fait de particularités, vu que les circonstances que peut amener l'avenir sont inconnues.*

Voilà, Monsieur, ce que j'ai ordre de vous notifier, pour votre gouverne, afin que vous en fassiez l'usage que votre prudence vous suggérera. La situation actuelle de nos frères sous la croix me paraît être aujourd'hui des plus critiques. Je compatis sincèrement et cordialement à leurs peines, j'en appréhende même pour eux de nouvelles. Bon Dieu, qu'ils seront alors à plaindre ! A mon avis, ils se sont mis trop à découvert, surtout dans de certaines provinces. Pourquoi ce zèle n'est-il pas toujours accompagné de prudence ? N'en serait-il pas bien plus aimable, peut-être plus estimable ? Du moins se verrait-il plus souvent couronné de succès. N'y aurait-il pas moyen, en faisant des assemblées moins nombreuses et en les écartant davantage des grandes villes, de montrer que l'on cherche à concilier les droits de la conscience avec les égards dus aux puissances ? L'Eglise primitive

nous a laissé à cet égard, comme à tant d'autres, un beau modèle. Mais l'a-t-on suivi ce modèle, dans un certain royaume? C'est sur quoi je n'ose décider, j'aime mieux joindre ici mes vœux aux vôtres en faveur de nos frères sous le joug de l'oppression, au sort desquels je m'intéresse de la façon la plus vive, priant le ciel de les éclairer dans cette conjoncture si délicate pour eux, et de bénir la part dont vous êtes chargé dans l'administration de leurs affaires, étant avec toute la considération possible,

Monsieur, etc., etc.

J.-J. MAJENDIE.

P. S. J'ai été un peu en suspens, si je me mêlerais dans l'affaire délicate sur laquelle roule cette lettre, surtout étant en correspondance avec un certain comité que vous savez, et qui ne m'a nullement sondé là-dessus. Mon zèle a pourtant, comme vous le voyez, pris le dessus. J'ai risqué le paquet, et j'ose espérer qu'il en résultera du bien; Dieu le veuille.

M. de Botans et les autres messieurs intéressés au bien de l'hoirie, trouveront ici, s'il vous plaît, les assurances de mon respectueux attachement.

Au mois de mars 1763, Gibert revint à Londres, annonçant l'arrivée prochaine d'une première troupe d'émigrants, qu'il devait aller rejoindre en Suisse, aussitôt qu'on serait convenu du lieu de leur embarquement pour l'Amérique.

Malgré les promesses du gouvernement anglais, aucun préparatif n'était encore fait pour recevoir les réfugiés français, et leur chef se trouva en face de beaucoup de difficultés et de mécomptes.

Le zélé et constant protecteur des protestants français, Secker, vint à son secours; vers la fin d'avril il eut une longue audience du roi, qui lui dit qu'il ne s'attendait pas à ce que les réfugiés de la Saintonge, dont M. Gibert l'avait entretenu deux années auparavant, seraient venus aussitôt après la signature de la paix, et surtout sans que le gouvernement en fût prévenu quelque temps à l'avance. Aucun plan n'avait été arrêté pour leur embarquement et leur établissement dans les possessions anglaises de l'Amérique, aucuns fonds n'avaient été collectés pour leur subsistance. Toutefois, il fut convenu que les réfugiés français qui débarquèrent à Portsmouth et à Plymouth trouveraient des secours à leur arrivée, et que si d'autres s'étaient déjà rendus en Suisse et qu'ils ne voulussent pas rentrer en France, on leur accorderait les mêmes avantages. Le roi pria l'archevêque de Canterbury

d'empêcher que d'autres protestants français ne s'embarquassent pour l'Angleterre, avant qu'ils n'y fussent autorisés par un nouvel avis ; il ne voulait pas les décourager par là dans leurs tentatives, mais il fallait attendre qu'on eût fait les préparatifs nécessaires pour les recevoir.

Le roi donna l'ordre que 4,000 liv. st. sur sa caisse privée, fussent versées de suite à des fondés de pouvoirs, pour subvenir aux besoins des émigrants français : la caisse pour le soulagement des prisonniers devait venir en aide à ceux qui séjourneraient en Angleterre. On chargea M. Majendie de trouver quelques personnes recommandables à Plymouth et à Portsmouth, auxquels on pût remettre les fonds, et de former un comité de secours.

Dans un supplément d'instructions envoyées à l'archevêque, Gibert fut autorisé à engager ceux de ses compagnons qui pourraient gagner leur vie en Angleterre, à y rester ; on leur accorderait pendant quelque temps des secours, sur les fonds des prisonniers, jusqu'au moment où ils pourraient s'établir.

Les protestants français qui désireraient devenir les sujets de Sa Majesté Britannique, pourraient avoir des concessions de terrain en Amérique aussitôt qu'on aurait pu concevoir un plan à cet égard ; mais il fallait qu'ils fissent le voyage et s'établissent à leurs dépens, comme les protestants allemands, qui s'expatriaient à ces conditions.

La première troupe de réfugiés français arriva à Plymouth dans le courant de l'année 1763, sous la conduite des pasteurs Gibert et Boutiton ; il fallut attendre plusieurs mois que le navire qui devait les transporter fût prêt et que le vent fût favorable pour mettre à la voile ; de là bien des mécontents ; quelques familles se séparèrent de leurs compatriotes et se fixèrent en Angleterre, et de plus de deux cents personnes qui devaient faire partie de l'expédition, il n'en restait plus que 138 (ainsi que le prouve la lettre que nous publions plus loin) au moment du départ.

M. Majendie écrivait le 10 décembre 1763 :

Un esprit de discorde s'est élevé parmi les réfugiés français à Plymouth, et beaucoup d'entre eux sont mécontents de M. Gibert qu'ils accusent de prendre et mener les choses sur un ton un peu hautain. Nous cherchons à prévenir le développement de ce mauvais esprit et pour atteindre ce but nous comptons beaucoup sur M. Boutiton, qui est parti pour Plymouth avec environ vingt colons qui étaient ici.

Les lettres qui suivent adressées à l'archevêque de Canterbury, quoi qu'elles soient antérieures au départ de Plymouth, renferment cependant des détails intéressants sur le but et le caractère de l'expédition.

Plymouth, 29 novembre 1763.

Mylord,

J'ai l'honneur de répondre à Votre Grâce, que, quelques précautions que j'aie prises pour former la société actuellement réfugiée à Plymouth, je commence à m'apercevoir qu'il y a beaucoup de partialités, soit qu'elles soient occasionnées par des sollicitations du dehors, soit que l'intérêt particulier en soit l'unique principe, de sorte que je prévois que nous ne serons pas plutôt arrivés au lieu de notre destination que chacun prendra son parti comme il le jugera bon, et fera venir dans le terrain que le gouvernement lui aura assigné les productions qu'il croira les plus avantageuses; de sorte que la culture des vignes et particulièrement celle des mûriers sera laissée de côté, ce qui me fera peut-être regarder du roi et de ses ministres comme un étourdi et un inconsideré, qui ai promis ce que je ne suis pas en état de tenir, ou qui me mets peu en peine de ce que j'avance; qui ai méprisé les bienfaits du roi, qui ont peut-être été accordés dans cette vue. Cependant j'ai lieu de croire que si le gouvernement nous avait accordé un certain terrain en commun, les choses auraient été à peu près comme j'avais eu l'honneur de les représenter à V. G.; il y en a même un grand nombre qui sont encore dans ces dispositions, qui se proposent de répondre aux vues du roi, en s'appliquant à travailler en commun à la culture de la soie; mais il se présente des difficultés que nous supplions V. G. de daigner lever, en nous expliquant si les intentions du roi sont que les présents qui nous sont faits et sont employés à des outils ou à autres choses, pour la prospérité de la colonie, soient distribués proportionnellement, à chacun de ceux qui voudraient vivre en leur particulier et se séparer du corps; ou si les fonds, qu'il pourra y avoir, provenant de la bénéficence du roi ou du présent que V. G. nous a fait, resteront au profit et en faveur de ceux qui demeureront en communauté pour s'appliquer spécialement à la culture de la soie. Nous osons, Mylord, prier V. G. de nous donner là-dessus les instructions qui nous sont nécessaires, pour prévenir les brouilleries que les esprits inquiets et préoccupés de leurs intérêts pourront occasionner.

J'ai l'honneur d'être, avec une profonde vénération, de Votre Grâce,

Le très humble et très obéissant serviteur.

GIBERT.

Plymouth, 29 novembre 1763.

Mylord,

La protection de Votre Grandeur, les soins qu'elle a daigné prendre de nous, en nous comblant d'honneur, nous pénètrent de la plus vive reconnaissance, de sorte qu'il ne nous est pas possible de trouver des expressions pour exprimer notre sensibilité et notre reconnaissance pour le présent considérable que V. G. daigne faire à notre société. Elle se reconnaît dans l'impuissance de pouvoir répondre au nombre et à la grandeur de vos bienfaits, et elle me charge, Mylord, de supplier Votre Grâce, d'accepter ses très humbles remerciements et d'avoir pour agréable qu'elle continue à adresser à Dieu une prière particulière pour la prospérité de Votre Grâce, comme elle fait depuis six semaines, après le sermon du dimanche matin. Elle me charge aussi de prendre la liberté de supplier Votre Grâce de nous recommander à la miséricorde et à la protection de Dieu, le second dimanche du mois prochain, que nous espérons d'être embarqués et peut-être en mer. Cette faveur, que nous osons demander à Votre Grâce, nous sera un puissant motif de résignation et de tranquillité, à la vue des périls et des dangers qu'il y a à craindre en mer et particulièrement en cette saison, et nous ne cesserons jamais de bénir Dieu de nous avoir protégés si visiblement, en nous donnant, Mylord, Votre Grandeur pour protectrice, de laquelle nous avons l'honneur d'être avec une profonde vénération,

Mylord, de Votre Grandeur,

Les très humbles et très obéissants serviteurs.

GIBERT.

Plymouth, 10 janvier 1764.

Mylord,

Si jusqu'à présent je n'ai pu m'acquitter envers Votre Grandeur d'un devoir aussi juste, et aussi indispensable que celui de lui faire mes très humbles remerciements pour les faveurs dont elle a daigné m'honorer, et pour la charité et la générosité dont elle a comblé la colonie, j'espère, Mylord, de vos grâces que Votre Grandeur voudra bien me le pardonner et avoir pour agréable l'assurance de mes respects les plus profonds, que je prends la liberté de lui offrir, les vœux les plus sincères et les plus étendus, que je fais en sa faveur et pour sa conservation, de même que les sentiments de la plus vive recon-

naissance avec lesquels je serai toujours très respectueusement, de
Votre Grandeur,

Le très humble et très dévoué serviteur.

Pr^e BOUTTON.

P. S. Si Votre Grandeur, Mylord, souhaite de savoir le nombre des colons et le temps de notre départ, j'aurai l'honneur de lui dire que les longs délais les ont réduits au nombre de 138, et que le premier bon vent, que nous espérons depuis trois semaines et qui sera, je crois, demain matin, s'il continue, nous mettra, moyennant Dieu, à la voile.

Cette émigration, qui, dans la pensée du gouvernement anglais, devait avoir des proportions si considérables, se borna donc à une poignée d'exilés, qui allèrent se fixer en Caroline et se joindre à d'autres Français, qui y étaient déjà établis.

Nous lisons dans l'*Histoire des réfugiés protestants* de Ch. Weiss (t. I, p. 389) :

« En 1764, après la conclusion de la paix de Paris, 212 exilés volontaires de France (1) vinrent apporter un nouvel élément de force et de durée à la société française en Caroline. Un pasteur, nommé Gibert, détermina ces hommes opprimés dans leur patrie à chercher la liberté sur le sol américain. Le gouvernement anglais leur en fournit le moyen. Sortis de France isolément pour échapper à la surveillance ombrageuse des autorités locales, ils se réunirent à Plymouth et furent dirigés de là sur Charlestown, où ils arrivèrent au mois d'avril 1764. Les habitants se cotisèrent pour subvenir à leurs pressants besoins. On leur distribua des terres vacantes qu'ils défrichèrent. Bientôt une ville nouvelle s'éleva, et ses fondateurs lui donnèrent le nom de New-Bordeaux, en souvenir de la capitale de la Guyenne, dont la plupart étaient originaires. »

Cependant l'éveil avait été donné en France, et de différents points du territoire, on se disposait à suivre l'exemple des émigrés de la Saintonge.

C'est ainsi que M. César de Missy vint solliciter l'intervention et les secours de l'archevêque de Canterbury en faveur de quelques familles protestantes de la Normandie, qui désiraient se réfugier en Angleterre ou dans les colonies anglaises, si on voulait payer leur voyage et pourvoir aux frais de leur établissement. Secker ne put leur offrir de la part du gouvernement anglais que des concessions de terrain en Amérique.

Le gouvernement français s'alarma de ce mouvement; le duc de Choiseul

(1) Ce chiffre de 212 est sans doute erroné. Voir la lettre ci-dessus.

écrivit à tous les intendants et leur enjoignit de prendre les mesures nécessaires pour arrêter le cours de cette émigration.

Il envoya à l'intendant de Rouen, M. de la Michodière, la dépêche suivante, qui se trouve aux archives départementales de la Seine-Inférieure :

A M. de la Michodière, intendant de Rouen.

Versailles, le 31 janvier 1764.

Il est venu, Monsieur, des avis d'Angleterre, que nombre de familles protestantes françaises, parties des Cévennes, du Périgord et de Normandie s'étant rendues en Angleterre, par les ports de Marseille et de Bordeaux, et ceux des côtes de Normandie, dans des vaisseaux marchands anglais, y ont été embarquées pour les possessions anglaises, avec deux ministres nommés Gibert et Boutiton, qui les ont débauchées ; comme il est important d'arrêter le cours de ces émigrations, je mande à M. le duc d'Harcourt, que l'intention du roi étant qu'il soit pris à cet effet toutes les précautions que la prudence et la connaissance des lieux pourront suggérer, il voudra bien se concerter avec vous à ce sujet et donner en conséquence les ordres qui seront jugés convenables, de l'exécution desquels vous aurez agréable de me faire part.

J'ai l'honneur d'être très parfaitement, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Le Duc DE CHOISEUL.

RELEVÉ GÉNÉRAL DES PERSÉCUTIONS

EXERCÉES CONTRE LES PROTESTANTS DE FRANCE

DEPUIS LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

1685-1789.

Voici la fin de cette grande statistique des persécutions qui, reproduite ci-dessus (page 84), a excité un vif intérêt. Elle comprend les listes suivantes :

5° *Déportations dans les colonies d'Amérique en 1687* : 1° Morts dans la traversée ; — 2° Naufragés ; — 3° Conduits aux colonies ou dans un port de mer pour y être embarqués.

6° *Protestants trainés sur la claie ou déterrés et jetés à la voierie.*

7° *Protestants enfermés dans les prisons d'Etat :* 1° Bastille ; — 2° Vincennes ; — 3° château de Ham ; — 4° de Boulogne ; — 5° de La Fère ; — 6° citadelle d'Amiens ; — 7° château de Guise ; — 8° citadelle de Montreuil ; — 9° château de Péronne ; — 10° du Pont-de-l'Arche ; — 11° de Saint-Malo ; — 12° de Nantes ; — 13° d'Angers ; — 14° de Loches ; — 15° de Saumur ; — 16° d'Angoulême ; — 17° de Niort ; — 18° citadelle de l'île de Rhé ; — 19° château Trompette, à Bordeaux ; — 20° de Saint-Jean-Pied-de-Port ; — 21° de Foix ; — 22° de Carcassonne ; — 23° de Lourdes ; — 24° d'Alais ; — 25° fort de Brescou ; — 26° château de Beaugard ; — 27° citadelle du Saint-Esprit ; — 28° citadelle de Montpellier ; — 29° château de Sommières ; — 30° de Ferrières ; — 31° îles Sainte-Marguerite ; — 32° tour de Constance, à Aigues-Mortes ; — 33° tour de Crest ; — 34° château de Pierre-Encise, à Lyon ; — 35° de Châlons ; — 36° fort Saint-André, près de Salins.

V° Déportations dans les colonies d'Amérique en 1687.

I° Morts dans la traversée.

Gabriel André, viguier de La Tour.

Jacq. Bonnet.

V^{ve} Bosc, de Montpellier.

Bouchet.

Françoise Cabrit.

Jacq. Chatal.

Henri Durand.

V^{ve} De Ferragut.

Jacq. Fimel.

Fouquet de Boisebard, du Vigan.

Grüillet père, des Cevennes.

Gui, de Bédarieux.

Jacq. Hue.

J. Jonquet.

P. Lause, de Nismes.

Franç. Martin, de Nismes.

Henri de Matthieu-de-Monramé, avocat de Bordeaux.

Pascal.

Mlle de Pechels.

Franç. Ricard.

Marthe Roque, de La Salle.

Annibal Roubaud.

M^{me} de Verlhac.

Sur un vaisseau parti de Nantes, en 1687, chargé de 160 transportés, 42 moururent dans la traversée ; sur deux autres partis de Marseille, en 1688, avec environ 180 personnes, 40 périrent ; on ignore leurs noms.

II° Naufragés.

Jacq. Alloger, de Nismes.

V^{ve} Arnaud.

Dauphine Arnaud.

Louise Arnaud.

Mlle Baldine.

Jacq. Bernard, de Nismes.

F^{me} Bessonné, des Cevennes.

V^{ve} Bonami.

Gui Bourgeois, de Bédarieux.

Franç. Chappelle, des Cevennes.

Jacq. Crozier, de Villeneuve-de-Berg.

Dodé, d'Anduze.

V^{ve} Donnadieu, de Nismes.

V^{ve} Dumas, d'Anduze.

Mlle Esperte, de Puy-Laurens.

P. Fesquet, des Cevennes.

Claude Fontane, d'Anduze.

J. Fontane, d'Anduze.

F^{me} Gradelle, des Cevennes.

J.-P. Gras, des Cevennes.

Madon Joyeuse, des Cevennes.

P. Huc, d'Anduze.

F^{me} La Combe.

Marie Laune, de Nismes.

V^{ve} Lause.

Ant. Malzac, des Cevennes.

Laurent Mazel, des Cevennes.

F^{me} Mieugue, des Cevennes.

F^{me} Passette, de Nismes.

Isabeau Peyrique, de St-Ambroix.

Jeanne Peyrique, de St-Ambroix.

Guill. Renaud, des Cevennes.

P. Roque, des Cevennes.

V^{ve} Roques, de La Salle.

Isabeau Roques, de La Salle.

Jeanne Roques, de La Salle.

P. Roux, de Nismes.

Raimond Tourrène.

III^o Conduits aux colonies ou dans les ports de mer pour y être embarqués.

Marie Aigoïn.

F^{me} Alloger, de Nismes.

P. Amblard, des Cevennes.

Nicolas Audiger, des Cevennes.

Aumède, d'Alais.

F^{me} Aumède, d'Alais.

P. Barrefort.

Jacq. Bernard, de Nismes.

Constant Bertezène, de Valleraugue.

F^{me} Bertezène.

Filles Bertezène.

Blanque, d'Anduze.

F^{me} Boissette, d'Alais.

Isaac Boisson, de Nismes.

Jean Boisson, de Nismes.

Antoinette Bony, de Générargue.

Henri Bordarieu, de Sainte-Croix-de-Cardelles.

Claude Bourdy, des Cevennes.

Jacq. Bousquet, de La Coste.

Louise Breton, de Générargue.

P. Brun, de Nismes.

Brunet, d'Anduze.

Marie Cabanis, de St-Pierre-de-La Salle.

Cabrit, de Cardelles.

D^{lle} de Cabibel, de Castres.

F^{me} Carrièresse, de St-Jean de-Gardon-
nenque.

André Cers, des Cevennes.

F^{me} Clémence, d'Uzès.

V^{ve} Coras.

F^{me} Couppé, de Metz.

César Coutelle, de St-Jean.

M^{me} Du Carnet.

P. Duclos, de Nismes.

Jacq. Ducros, des Cevennes.

F^{me} Dumas, de Millerines.

F^{me} Dumas, de Nismes.

P. Durand, de St-Pierre-de-La Salle.

F^{me} Durand, de St-Jean.

Claude Fabre, de St-Jean.

Fulcrand Fabre, des Cevennes.

Abraham Fagès.

Anne Fagès.

Marie Fagès.

J. Falguerolles.

J. Farges, de Peyroles.

Ferrand, de Nay.

David Fesquet, des Cevennes.

Jacq. Fontane.

Et. Fontanier, de St-André.

Forcal, de Ganges.

D^{lle} Forcal, de Ganges.

Fouquet, de Vigan.

Fille Gautier.

F^{me} Gente, d'Ardailles.

Isabeau Giberne.

Jeanne Giberne.

Marie Giberne.

Goffin, de Metz.

D^{me} Goffin, de Metz.

Goiran, d'Uzès.

Espérance Gras, de Cardelles.

Jacques Gras.

Grasset, de Metz.

F^{me} Grenesse, de Sondorgues.

Jacq. Gras, de St-Jean.

Claude Gruillet fils.

Marie Guérin.

Philippe Guérin.

Guiraud, des Cevennes.

Issanchon, de Montauban.

F^{me} Jalabert, de Nismes.

Le Jeune, de Villeneuve-de-Berg.

Jonquière, de St-Jean-de-Gardon-enque.

Jacques Julien.

Pierre Julien.

Claude Jurand, des Cevennes.

De La Cloche, de Metz.

Guill. La Combe, de La Salle.

J.-Antoine Lafont.

Henri Lafont.

F^{me} Jeannin.

Jacq. Laget.

Laporte.
Daniel Latger, de Montpellier.
Ant. Lebré, de St-André.
Et. Lerpinière, de Saumur.
Annibal de Leuse.
Fem. Liron, de Valleraugue.
De Mainvilliers, de Metz.
J. Malzac, des Cevennes.
Paul Marc, de Metz.
Charles Marcou, des Cevennes.
Dlle Marie, de Nismes.
Guill. Martin, de Mastenac.
J. Martin, des Cevennes.
Mazauric, d'Anduze.
Mazel, de Saillans.
Dlle Mazel, de Saillans.
Antoine Mazel, de Soudorgues.
Pierre Mazel, de Soudorgues.
J. Mercier, de Saumane.
P. Merle, d'Alais.
Antoinette Merlon, de Gènerargues.
Meynadier, de Castres.
P. Michel, de Nismes.
Dlle Motte, d'Anduze.
P. Noguier, de Conqueyrac.
Nouvel, de Nismes.
Olry, de Metz.
P. Orange, des Cevennes.
Annibal Pagès, de St-Jean-de-Gardonnenque.
Marie Pagès, de St-Jean-de-Gardonnenque.
Matt. Palot, de Clermont-de-Lodève.
De Paris, de Vallon.
Dlle Pau, d'Anduze.

Jacq. Paul.
Pellat, de Sommières.
Pechels-de-La Buissonnade.
Henri Péredez, de Pechjurade.
Jacq. Pic.
De Poiedaret, de Metz.
Fem. Puech, de Bussac.
Quillet, d'Alençon.
Dlle Raisin.
Simon Restouble, de St-André.
Rigal, de St-Jean-de-Gardonnenque.
Fem. Riquet, de Clarensac.
De Rochefort, de Metz.
Catherine Romain.
Susanne Roussarière.
Dlle de Saint-Bresson, de Montauban.
Scipion de Saint-Etienne.
Franç. Salendre, de La Salle.
Et. Serres, de Montpellier.
Marie Sers, de Montauban.
Simon, de Metz.
J. Sourbier, d'Uzès.
Jacq. Teissier, de Gènerargues.
Terrieu, des Cevennes.
Fem. Tondou, de Valleraugue.
Ant. Turc, des Cevennes.
Valdeyron, de Valleraugue.
David Vedel, de Clarensac.
Fem. Vedel, de Clarensac.
Verdier, de Chamborigaud.
Jeanne Viala, de Millerines.
Jacq. Vieljuif.
Marguerite Vielles, de Peyroles.
J. Ant. Vigne, de Genouillac.

VI^e Protestants traînés sur la claie ou déterrés et jetés à la voirie.

Matthieu Albert, dit Peruset, de La Rochefoucauld.
André, du Pont-de-Montvert.
Fem. Baudesson, de Metz.
Jacq. Baurin, de St-Valery.
Jeanne Beaumont, de Vitry.
P. Bennetot, de Bolbec.
V^e Béquart, de la Champagne.
V^e Blondel, de Châlons.
Fem. Bobin, de Thouars.
Elisabeth Bonami, d'Alvert.
De Bruges.
Abraham Cambois, de La Rochefoucauld.

V^e Capelain, de la Normandie.
Samuel Carquet, de Montpellier.
Gratiane de Champagne, d'Oléron.
Chollet, de La Rochelle.
Robert Cordonnier, de Metz.
Pierre Crousil, de Clermont-de-Lodève.
Marie Demoud, de Tracy en Picardie.
Fem. Diel, de Dieppe.
Samuel Doye, de Calais.
Du Domaine, de la Normandie.
Galliot, d'Angoulême.
Esaïe Gallois, de Vitry.
Madeleine Georges, de la Picardie.
Timothée Giraudon, de Jarnac.

P. Hébert, de Rouen.
Sara Héliot, de Châlons-sur-Saône.
Hoissard, de Poitiers.
Samson Hubert, de Châlons.
Jarsi, du Pont-de-Veyle.
Fem. Lajarnat, de Soubise.
Lalouette, de Rouen.
J. de Lamare, de Calais.
Daniel de La Primaudaye, du Poitou.
J. de La Tour-Ozanneau, de Loudun.
Paul Le Chenevix, de Metz.
Fille Lécu, d'Alençon.
Antoine Léguille, de Sainte-Foy.
Abraham Lemaire, de la Champagne.
V^{ve} Lespineaux, de la Champagne.
Lorrain, de Châlons.
Lyvelinière, de la Normandie.
Anne Magnane.
Dame Marin-de-La Rolandière, du Dauphiné.
Marthe Marvaut, de La Rochefoucauld.
Menuret, de Valence.

Débora Mignot, de La Rochefoucauld.
J. Mollières, de Montpellier.
Dlle de Montalembert, d'Angoulême.
Fem. Paris, du Dauphiné.
Michel Poirée, de Calais.
Jacq. Poulignat ou Pontignac, de La Rochefoucauld.
Marguerite Prévôt, de Roucy.
Quissac, de Nismes.
Rachel de Renouard, dame de La Framerie, de La Rochefoucauld.
Claudine Ribeaucourt.
Robin, de Metz.
Judith de Rouch, femme de P. Jacot, de Caussade.
Dlle de Saint-Genis, de Puch.
Sarres, de Caumont.
Thoulouse, de Montpellier.
Robert d'Ulli, vicomte de Novion, de Coucy.
V^{ve} Vaita, d'Ardres.
Vereul fils, de Rouen.
Fem. Vivien, de Rouen.

Ces hideuses exécutions eurent presque toutes lieu dans le courant de l'année 1686. Elles révoltèrent l'opinion publique à tel point que, dès 1687, *David Lopin*, chirurgien de Mirebeau en Bourgogne, étant mort relaps, et l'intendant ayant commencé de faire le procès à sa mémoire, la Cour lui défendit de le poursuivre (*Arch. gén. M. 675*). La même année, le parlement de Rouen cassa la sentence de l'intendant qui avait condamné le cadavre de *Pierre Lalouel*, horloger de Saint-Lô, à être traîné sur la claie (*Ibid. M. 676*).

VII^e Protestants enfermés dans des prisons d'État.

I^o Bastille.

1685.

J.-Franç. Ausson.
Joseph Batet.
Bayle.
M^{me} Bellanger.
Bertou, de Vitry-le-Français.
Marie-Magd. Boursin, fem. Vaillant.
Marthe Chabin.
André Crommelin, apost. 1686.
Olivier de Cuville, apost. 1686.
Dolon de La Goupillière, expulsé en 1688.
Durand.

Göbelin.
Le Blanc.
M^{me} Le Maistre.
De Malnoë, apost. 1686.
M^{me} de Malnoë.
Margas, de Chatou, apost. 1685⁽¹⁾.
Marie de La Combe, v^{ve} Le Maistre, exp. 1688.
De Saull, du Béarn.
 1686.
Amproux de La Massaye, apost. 1686.
D'Anville, de Villefagnan.
D'Aulnay, transféré en 1687.
Aufrère, apost. 1687.
Jacq. Badois, transf. 1687.

(1) On l'avait en vain accablé de garnisaires, dans l'espoir, comme l'écrivait le secrétaire d'Etat (11 déc. 1685), « qu'une charge aussi forte l'obligeroit enfin à prendre une résolution. » On voit que sa persévérance fut enfin vaincue par les horreurs de la Bastille.

- De Beaumont.
 Belhomme.
 M^{me} Berchet.
 De Bérighen, transf. 1687.
 M^{me} de Bessé-Bataillère.
 Jeanne Boen, femme Bellory, transf. 1687.
 De Boncour.
 Elisabeth Bonnefons, femme de Rieu, transf. 1687.
 M^{me} de Bournault.
 M^{me} de Boussac.
 De Briquemault, apost. 1686.
 M^{me} Brunier, transf. 1687.
 De Cahanel, transf. 1687.
 De Campagnac.
 Châtelain.
 Coignard.
 Constans, transf. 1687.
 Roger Costard, banquier.
 M^{me} Des Fontaines ou de La Fontaine.
 Deux demoiselles Des Fontaines, transf. 1687.
 Abraham Dufour.
 Duprez avec sa femme et ses filles.
 Du Vignau, ministre.
 Louis-Paul d'Espagne.
 Ferdinand fils, peintre.
 M^{lle} Goyon de La Moussaye, exp. 1691.
 De Grimpré, apost. 1686.
 Matthieu Hamonnet, transf. 1687.
 M^{me} Hamonnet.
 De Jandun.
 M^{me} de Jandun, transf. 1687.
 J. Joyeux, transf. 1687.
 La Capelle, transf. 1687.
 André de La Motte, transf. 1687.
 De Langey, transf. 1687.
 Ant. Langrand, transf. 1687.
 De Launay.
 Le Clerc-de-Verdeilles, transf. 1687.
 M^{lle} de Lespinay, transf. 1687.
 Louis Levesque, transf. 1687.
 M^{me} Mallet, apost. 1687.
 Pierre Marchand, transf. 1687.
 Masclari, transf. 1687.
 Femme Melon.
 Mesnage-de-Cagny, transf. 1687.
 Meusnier, apost. 1686.
 Monginot, transf. 1687.
 De Netz.
 De Péray.
 M^{me} de Péray, transf. 1687.
 V^{ve} Pitan, transf. 1687.
 Pons-de-Thors, exp. 1688.
 Prévost-de-Touchimbert.
 Rambouillet de La Sablière.
 De Rapin.
 De Romerou, transf. 1687.
 Joachim Rozel, transf. 1687.
 De Sainte-Hermine, exp. 1688.
 De Saint-Jean, transf. 1687.
 De Saint-Martin, exp. 1688.
 M^{lle} de Saint-Seurin, transf. 1687.
 Jeanne Sasserie, transf. 1687.
 Tavernier.
 De Théobon.
 P. Vallière, transf. 1687.
 Louis Veroux, transf. 1687.
 De Vertot.
 M^{me} de Villarnoul, libérée 1687.
 Deux demoiselles de Villarnoul, transf. 1687.
 Virazel, transf. 1687.
 De Vrigny, transf. 1687.
 De Vrilhac.
 1689.
 Baille, transf. 1695.
 André-Paul Bernier, de Paris, transf. 1691.
 Blisson, de Paris.
 De Boisbreuil.
 P. Bompailard-de-Pavillois, transf. 1695.
 Bouay et sa femme.
 Paul Cardel, de Rouen.
 Carré, avocat, de Châtellerault.
 De Caumont-La Force.
 Chapelier, transf. 1695.
 De Liembrune.
 Isaac Mercat, proposant, de Duras, apost. 1699.
 De Vivans.
 1690.
 Braconneau.
 Jean Cardel, de Tours.
 De Colleville, de Rouen.
 Des Vallons, transf. 1691.
 Lestang, de Guyenne.
 Mallet, transf. 1691.
 Paradez, transf. 1691.
 1691.
 Bernier, transf. 1691.
 De Boisroque, du Poitou.

Des Minières, transf. 1692.
Dieq, transf. 1691.
Farie de Garlin, lib. 1714.
Grandon.
Grimaudet, apost. 1692.
Guy, transf. 1691.
Hudel, du Poitou, transf. 1692.
La Gaillarderie, transf. 1692.
De La Maisonneuve, du Poitou, apost. 1691.
P. Valet de La Chastaudière, avocat, de Niort, transf. 1698.
 1692.
P. Baril.
Deyrolles.
Du Passage, transf. 1693.
Jonas La Mas, d'Ancy-le-Franc.
Lardeau.
Patras-de-Théval, du Poitou, exp. 1699.
 1695.
De La Fontaine et sa femme.
 1695.
Isaac Armet d'Avoisotte.
Gédéon Philibert, banquier.
 1696.
Dezimberg.
 1697.
Charles Baron.
Marie Chevalier, femme Plâtrier.
Enoch Grimaud.
Salomon Le Clerc, min., de Loudun.
Edme Martin.
Esaïe Martin.
Louis Mascarenc-Rivière.
Thomas Olivier.
Simon Plâtrier.
 1698.
Jean Cottereau, de Nismes.
Petit.
 1699.
Amyot.
Marguerite de Beusze, femme Sounin.
Boucher.
Charbonnier, d'Alençon.
François Charras, apost. 1706.
Etienne-Simon Dubourg, officier.
Falaiseau.
Foissin, de Meaux.
Henri Francion, de Saint-Marcellin.
Paul Girardot.
Julien, avocat.

Le Pouilloux.
J. Mestrezat.
Pardieu, de Vitry-le-Français, abj.
Susanne Perrieux, v^{ve} Rivery.
 1700.
Jean Bonneau, d'Aubusson.
Dargent.
Jacq. Duhamel.
Le Berthon.
Luc-Brachetière, du Poitou, lib. en 1701.
Louise Mercier, femme Robert, de Châteaudun.
Poupardin.
De Ramesay.
M^{me} Seheult.
 1701.
Brebion, du Poitou.
Louis Lefèvre, de Château-Chinon.
Pierre Pigeon, de Louviers.
François Tassel.
Jean Thomas, banquier, de La Rochelle.
 1702.
Julienne Fisselère.
René-Auguste-Constantin de Renneville, d'Angers.
 1703.
Blette.
Pierre Bertrand.
P.-François Dauchemont.
Jean Hamart, de Tours.
Esaïe Ledet-de-Segray, de Pithiviers.
François Le Quêru, de Paris.
Pierre Migeon, de Paris.
J.-P. Molain, de Saint-Marceau.
Charles de Roset.
 1704.
Antoine Lacaute, de Castres.
 1705.
Germain Amilhat (le même que J.-P. Molain).
 1706.
Louis de Montgomery.
 1708.
Louis Legrand.
Christophe Lemaire.
 1709.
Mahuet.
 1711.
Michel-Elie Genay-du-Chail, de Fontenay-le-Comte.

1712.
Pierre Girod, de Gex.
 1713.
V^{re} Foissin.
M^{lle} Gastebois, transf. en 1713.
Hamon, avocat.
 1719.
Raby, horloger, transf. en 1719.
 1724.
Henri Chardon, transf. 1724.
 1725.
M^{me} Begon.
 II° *Vincennes*.
 1685.
Jean Cardel, de Tours, transf. en 1690.
Des Vallons, transf. en 1690.
 1686.
La Capelle, transf. 1686.
 1687.
Du Clusel, transf. 1690.
 1690.
Lestang, transf. 1690.
Mallet, transf. 1690.
Paradez, transf. 1690.
 1692.
Elisée Gérant, transf. 1694.
Gardien Givry, transf. 1694.
Malzac, transf. 1692.
 1693.
Papus, apost. 1697.
Roger.
 1696.
Augustin Charbonnier, transf. 1699.
Francion, transf. 1699.
Le Pouilloux, transf. 1699.
Le baron de Serres, transf. 1699.
 1697.
Pardieu, transf. 1699.
Plâtrier, transf. 1697.
 1698.
Abraham Charton, transf. 1698.
 III° *Château de Ham*.
 1686.
Abraham Dufour, transf. 1686.
 1688.
M^{me} de La Guipière.
De Louvigny avec sa mère et sa femme.

1689.
M^{lle} de L'Isle, exp. 1697.
M^{lle} de Longeon, transf. 1691.
 1690.
Bert.
F^{me} Cochart.
Jacob de Ventre, exp. 1699.
 1693.
Bonhomme.
M^{me} Prou, évadée en 1699.
 1694.
J. Aubert, de Vassy.
 1701.
Sénégat.
 IV° *Château de Boulogne*.
 1698.
Philippe de Haffrengue.
 V° *Château de La Fère*.
 1687.
M^{me} de Saint-Delys.
 VI° *Citadelle d'Amiens*.
 1687.
M^{me} Brunier, exp. 1688.
M^{me} Hamonnet, exp. 1688.
M^{me} de Saint-Léger, exp. 1688.
 1689.
M^{me} de La Martinière.
M^{lle} de La Vespière.
 VII° *Château de Guise*.
 1686.
De La Charmoye.
 1687.
M^{me} de Saint-Delys-d'Heucourt.
 1689.
Jeanne Besnard.
M^{me} Cibot, exp. 1697.
M^{me} de La Taillée, exp. 1697.
 1690.
Prévost et sa femme, exp. 1699
 1691.
Bernier.
Des Vallons.
Dicq.
Guy.
Mallet.
Paradez, transf. 1691.

1701.

V^{re} *Fétizon*, morte 1706.VIII^o *Citadelle de Montreuil.*

1687.

M^{me} *Brunier*, exp. 1688.M^{me} de *Champguilmain*, exp. 1688.M^{lle} *Dury* aînée, apost. 1687.M^{me} *Gibert*, exp. 1687.M^{me} de *La Fontaine*.M^{me} *Le Coq*.M^{lle} *Mauger* jeune.M^{lle} *Morisset*, exp. 1688.M^{me} d'*Orignac*.IX^o *Château de Péronne.*

1686.

Charlotte Papin, de Blois.*Elisabeth Picquet*, de Blois.X^o *Château du Pont-de-l'Arche.*

1686.

M^{lle} *Allix*.M^{me} de *La Fresnaye*, de Montfort-l'A-
maury, exp. 1697.

1689.

De *Seligné*.

1690.

M^{me} de *Liembrune*.

1691.

Des *Minières*, transf. 1692.

1693.

Baille.*Susanne de Besset*, femme *Mallet*,
transf. 1701.*Bompaillard*.*Chapelier*.M^{lle} *Fenon*.*Marie d'Hambure*, dame de La Con-
audière, transf. 1694.

1695.

Susanne Beauvais, exp. 1697.M^{me} de *Brasnay*.M^{lle} *Fouquet*, exp. 1697.

1703.

M^{lle} de *Brasnay*.

1719.

Doré.*Serville*.XI^o *Château de Saint-Malo.*

1687.

Du Bois-de-Nemetz.*Focart*.*Le Coq*, exp. en 1688.*Monteil*.

1694.

M^{me} de *La Viewille*, apost. 1699.XII^o *Château de Nantes.*

1687.

M^{lle} *Dury*, cadette.M^{lle} *Guignard*.*Françoise Jaquinot*, exp. 1688.M^{lle} de *La Roque*.M^{lle} *Le Juge*.M^{lle} *Mauger*, aînée.M^{lle} *Mauger*, cadette.M^{lle} de *Saint-Seurin*.

1691.

De *La Chevallerie*, du Poitou, libéré
en 1695.

1692.

Hudel, transf. 1701.

1698.

Sanceau.

1699.

Jean Leggé de La Baratière.*Moisant*, médecin.*Pelletier*, médecin.

1700.

De *Champferrand*, apost. 1701.*Cottibi*.*Dumont*.*Marie d'Hambure*, dame de La Con-
taudière.*La Douespe*.*La Violière*.*La Voute*.*Pandin-du-Chail*.*Prévost-de-Lestorière*.De *Ramesay*, transf. 1700.De *Thiors*.

1701.

La Gaillarderie.

1704.

M^{me} de *La Lardière*.

1712.

Hudel, ramené.

XIII^e Château d'Angers.

1687.

Jeanne Boen, femme Bellory.*Elisabeth Bonnefons*, femme de Rieu,
lib. 1687.*Fem. Fourrier*.*Monginot*.*V^e Pitan*.*Romerou*.*Jeanne Sasserie*.*De Verdeilles*, exp. 1688.

1688.

Leduc.

1694.

Marie d'Hambure, dame de La Con-
laudière, transf. 1700.

1695.

Prévost-de-Lestorière, du Poitou,
transf. 1700.

1697.

Chabot-Puyravault.

1699.

De Ramesay, transf. 1700.

1701.

Hudel, transf. 1712.

1715.

Paul Blot.XIV^e Château de Loches.

1686.

De L'Isle-du-Gast, exp. 1688.*Anne Martroy*, femme Fontaine.

1687.

Béringhen, exp. 1688.*Cahanel*.*Hamonnet*.*M^{me} de Marconnay*.*Mesnager-de-Cagny*, exp. 1688.*De Saint-Jean*, exp. 1688.*De Vrigny*, exp. 1688.*M^{me} Paul*, apost. 1695.

1691.

De Puichenin.*Des Minières*, transf. 1694.

1692.

Cibot.*Des Loges*.*Hudel*, transf. 1692.*Ingrand-de-La Dornatière*.*La Gaillarderie*, transf. 1701.

1695.

Chaille, médecin, transf. 1695.

1699.

M^{me} Devorie.

1701.

M^{lle} Des Moulins, de Blois.XV^e Château de Saumur.

1687.

Jacques Badois.*Constans*.*Des Minières*, transf. 1691.*Jean Joyeux*.*La Capelle*.*André de La Motte*.*Ant. Langrand*.*Louis Levesque*.*P. Marchand*.*Joachim Rozel*.*Tallemant*, exp. 1688.*Pierre Vallière*.*Louis Veroux*.

1691.

Marthe Beschet.

1693.

De Robigny, exp. 1695.

1695.

Prévost-de-Gagemont, apost. 1705.

1697.

M^{me} de La Choisière.

1698.

Paul de La Fontenelle, sieur de La Vio-
lière, transf. 1700.*M^{lle} de Médicis*, transf. 1699.

1699.

De Ferandrie.*M^{lle} de La Chouanière*.

1701.

M^{lle} de Brasnay, transf. 1705.*M^{lle} de Canaye*.*M^{lle} de Chalandos*.*M^{lle} de Mondreville*.*M^{lle} de Neuville*.

1715.

J. Sauzé.

1714.

Paul Couvret.

1728.

De La Largère.

XVI^e Château d'Angoulême,

1686.

Saint.

1687.

Gervaise.

Mariette.

Masclari.

Pierre Nicolas, avocat de Turenne.

Virazel, exp. 1688.

1688.

Serry-de-Beauregard.

1689.

Grimaudet.

1698.

M^{me} de Beauregard.

De Boisvert.

1699.

P. Valet-de-La Chastaudière.

1745.

De Rivoire.

1745.

Cante et son fils.

Isaac Rousseau.

Tessier.

1747.

De La Chebaudie.

XVII^e Château de Niort.

1698.

Du Chesne de Vauvert.

1698.

P. Valet-de-La Chastaudière, transf.

1699.

1699.

Boisrousseau-de-La Fauretière, lib.

1700.

M^{me} de La Tour-Cochon.

Moisant.

1700.

Guiton.

De Châteaueux, lib. 1700.

1701.

La Cour-Forestier.

1702.

De Gourville avec sa fille aveugle,
apost. 1702.M^{me} de La Mauvoisinère.XVIII^e Citadelle de l'île de Ré.

1686.

Madelaine Bertrand.

Mlle de Boisragon.

Anne de Chauffepié, exp. 1688.

Mlle Dumas, id.

Mlles de La Forest.

Mlle de La Pommeraye, exp. 1688.

Susanne de Ruffignac.

Mlle de Saint-Laurent.

Madelaine de Siébat.

Mlle de Saumaise, lib. 1686.

XIX^e Château Trompette
à Bordeaux.

1685.

Du Parc-d'Archiac.

1690.

Abraham La Serre.

1691.

Jacques de La Borie.

1695.

Chaille.

1745.

Dumarchet.

XX^e Château de Saint-Jean-
Pied-de-Port.

1745.

Legal, prédicant.

XXI^e Château de Foix.

1759.

Fismes.

XXII^e Château de Carcassonne.

1698.

Brunel, officier.

1705.

Eléonore Bérusse.

Catin Brieuse.

Florette Fontanière.

Jeanne Fontanine.

Susanne La Pierre.

Jeanne Soulier.

Marie Triayre.

Avant 1715,
date de leur libération.

Jacquette Andabre, 54 ans.

Jeanne Arnaud, 32 ans.

Madelaine Bérusse, 30 ans.

Jeanne Cudel, 42 ans.

Isabeau Couderc, 22 ans.

Marguerite-Espérance Ducros, fem.
d'*Antoine Bompar*, 52 ans.
Antoinette Fabre, v^{ve} d'*Antoine Labrie*, 62 ans.
Françoise Galière, 36 ans.
Gabrielle Labrique, 22 ans.
Catherine Martine, 42 ans.
Esther et Jeanne Monteil, sœurs.
Marguerite Potavine, 34 ans.
Marguerite Privade, 29 ans.
Marguerite Rainaud, 32 ans.
Isabeau Rovivière, 32 ans.
Marguerite Seriane, 41 ans.
Marguerite Trouliande, 57 ans.

XXIII° Château de Lourdes.

1691.
P. Darrac, apothicaire.
1694.
Cellérier.
1698.
Rat.
1745.
La Tour.
1745.
Bonhomme.
Fontès, de Milhau, lib. 1745.

XXIV° Château d'Alais.

1744.
Jean Faucon, sieur de La Vabre.
Louis de Leuze, sieur de La Liquière,
avocat.
De Rieu, des Vans.

XXV° Fort de Brescou.

1686.
Gui, de Bédarieux, déporté en 1687.
Le baron de *Verlhac*.
1730.
Matth. Serres, lib. 1750.
1732.
Pierre et Jean Cambon.
1744.
Desmarets, transf. 1745.
Revel.
Roques, de Bédarieux.
Louis Triadou, de Bédarieux.
Valette, transf. 1745.
1746.
Louis Betz.

1748.
Terson-de-Paleville, lib. 1750.
1752.
Malleville.
1754.
Chapiat, dit Saintonge.
P. Loubier, de Mazamet.
1758.
Jean Durand, de La Caune.
1759.
Abric, de Mandagout.
Rambert.
1764.
Antoine Durand.
Jean-Pierre Rioux.
Jacques et Jean Vareilles.

XXVI° Château de Beauregard.

1729.
De *La Baume*, de Boffre.
1744.
Philippe Blache.
Bougnard.
Claude Ponton, de Gluiras.
Claude Roche.
Antoine Terras, de Saint-Fortunat.
Monteil, mort en 1751.

XXVII° Citadelle du Saint-Esprit.

1745.
Alexandre Blancard.

XXVIII° Citadelle de Montpellier.

1744.
Rey, avocat, de Nîmes.
Vierne, de Nîmes.
1745.
Desmarets.
Pignan, de Calvisson.
Valette.
1766.
Le Cointe.

XXIX° Château de Sommières.

1686.
Mlle de Najac.
1687.
Experte, de Puy-Laurens.
Susanne de La Vabre.

XXX° Château de Ferrières.

1744.

Daniel Faulière, de Mazamet.
La Roquette, officier, de Puy-Laurens.
Jean Marin, de Réalmont.
Henri Mascarenc, avocat de Castres.
Etienne Phila, avocat de Pierreségade.
Portal-de-Saint-Alby, sieur de Font-
 couverte, de Mazamet.
Jean Ricard.
André Sicard, de Castres.
Vareillès aîné.

1752.

Blanc et son fils, de Castres.
Maffre.

XXXI° Iles Sainte-Marguerite.

1689.

Cardel, ministre.

1690.

Lestang, ministre.*Salve*, ministre.

1692.

Géraut, ministre.*Givry*, ministre.*Malzac*, ministre.

1749.

Sambuc.XXXII° Tour de Constance
à Aigues-Mortes.

1719.

Annie Saliège, de Vébron, 50 ans (en-
 core détenue en 1754).

1723.

Victoire Boulet.

Anne Gaussen, v^{ve} d'*André Cros*,
 de Sommières, 46 ans (1754).

1723.

Marie Béraud, 51 ans (1754).

1726.

Susanne Vassas.*Jacquette Vignes*.

1728.

Marie Robert, v^{ve} de *Jacq. Frisol*,
 de Saint-Césaire, 43 ans (1754).

1729.

Marie Vernes.

1750.

Marie Durand, de Bouchet, 59 ans,
 libérée en 1768.

1731.

Isabeau Sautel.

1732.

Marie Cambon.

1734.

Anne Soleyrol, d'Alais, 19 ans, lib.
 1761.

1757.

Isabeau Menet, rendue folle à son père
 en 1750.

Marie Nériliard, v^{ve} de *Daniel Sauzet*,
 de La Combe, 45 ans (1754).

Marie Vey ou Rey, v^{ve} de *Jean Goutes*
 ou *Goutel*, de Saint-Georges, 40 ans
 (1754).

Marie Vidal, femme de *Daniel Durand*,
 de Meyras, 55 ans (1754).

1739.

Jeanne Alterioud.

Susanne Bousiges, v^{ve} de *Pierre Bou-*
rette, de Nismes, 55 ans, lib. 1768.

Antoinette Cabiac.

Madelaine Nivard, v^{ve} d'*Antoine Sa-*
vanier, de Nismes, 40 ans, lib.
 1768.

Susanne Pagez, de Nismes, 20 ans,
 lib. 1768.

Catherine Rouvière, v^{ve} de *Jean Mar-*
sel, de Nismes, 40 ans.

Marguerite Roux.

1740.

Louise Peyron.

1741.

Anne Faugier, v^{ve} d'*André Goutes*,
 d'Alais, 26 ans.

1742.

F^{me} Chabanel, apost. 1742.*F^{me} Julien*, apost. 1742.*F^{me} Liron*, v^{ve} *Rigoulet*, apost. 1742.*Annette Peyre*, apost. 1742.

1743.

F^{me} Aberlin, apost. 1745.*F^{me} Domelon*, apost. 1745.*M^{lle} Guibal*.

1745.

Marie Roux, v^{ve} de *Louis Chassefière*,
 de Générac, 41 ans, lib. 1768.

1749.

Françoise Barre, v^{ve} de *François Non-*
ton ou *Hanton*, de Saint-Médiers,
 61 ans.

Claire Domergue, femme de *Louis-*

Martin Poissonnier, de St-Quintin, 45 ans.
Gabrielle Gignes, femme de *Paul Mathieu*, de Nismes, 60 ans.

1752.

Jeanne Auguière, v^{ve} de *Jean Bastide*, de Clarensac, 75 ans.

Jeanne Brémond, de Clarensac, 52 ans.

Isabeau Monmejean, v^{ve} d'*André Armingaud*, de Clarensac, 62 ans, lib. 1766.

Marie Picard, v^{ve} de *Jean Cabanis*, de Saint-Cosme, 68 ans.

Madelaine Pilot ou *Pittot*, v^{ve} de *Jean-Louis de Sensens*, de Marsillargues, 46 ans, lib. 1766.

Susanne Séguin, v^{ve} de *Firmin Vedet*, de Clarensac, 76 ans.

1754.

Françoise Sarrut, femme de *Jean Caldier*, de Bédarieux, 50 ans.

1759.

Marguerite Robert, femme de *Joseph Vincent*, de Valeirargues, 51 ans.

XXXIII^e Tour de Crest.

1699.

Moyse Arnaud, 75 ans, apost. 1700.

Marguerite Fauchier, 25 ans.

Lucrèce Grimolle, 52 ans.

Anne Mazel, 50 ans, de Mornans.

Jacques Mazel, 76 ans, *id.*

Lucrèce Mazel, 25 ans, *id.*

Madelaine Mazel, 18 ans, *id.*

Marie Mazel, 25 ans, *id.*

Jeanne Pialouze, 50 ans, de Montmeyran.

Philippe de Sausse, 78 ans, de Bourdeaux.

1700.

Barthélemy Beaumont, 68 ans, de La Baume-Cornillane.

Olympe Ripert, 50 ans, de Mens.

Pierre Rodet, 55 ans, de Bezaudun.

Judith Vigne, 69 ans, de Nions.

1701.

Matthieu Achard, 40 ans, d'Aoste.

Marguerite Evesque, 80 ans, de La Roche-des-Arnauds.

Pierre Raillen, 40 ans, de Montclar.
Marguerite Sauvan, 80 ans, de Menglon.

1702.

Jeanne Bonfils, 55 ans, de Sisteron.

Jean Garnon, 56 ans, d'Orange.

Catherine Raudet, 56 ans, de Bezaudun.

1705.

Louise Atenoue, 21 ans, de Saou.

Jean Colongin, 65 ans, d'Espenel.

Jacques Guitton, 25 ans, de Mornans.

XXXIV^e Château de Pierre-Encise, à Lyon.

1686.

Sainte-Croix.

1687.

Les frères *Baudan*.

Castelnau.

Espérandieu, d'Uzès, 80 ans.

Riffart, de Nismes, transf. 1699.

1689.

De Boisragon, apost. 1689.

Elie Coyart, pasteur de La Forêt-sur-Sèvre.

Claude de Thomas.

1691.

Jean-Louis de Cambis, baron de Fons.
Du Fesq.

Pierre de Paradez, sieur de Sauzet (1).

Henri de Rochemore, baron d'Aigremont.

1694.

Morelet.

1703.

François Farenges, de Montpellier.

Adelbert de Saint-Martin, baron de Barre.

1708.

Jean Haubert, d'Aulas.

Dates inconnues.

Susanne Baudouin, marquise du Fresnay.

M^{me} de Montjoux.

Prévost-de-Gagemont, transf. 1705.

Prévost-de-Lestorière, transf. 1705.

(1) En 1705, la ville de Lyon lui fut donnée pour prison à cause de son grand âge et de ses infirmités.

XXXV° *Château de Châlons.* XXXVI° *Fort Saint-André près de Salins.*

1699.

1700.

Riffart.

M^{me} de Feautrier.

Tout incomplets que sont ces tableaux, ils suffisent pour donner une idée assez exacte du sort des protestants en France, depuis la révocation de l'Edit de Nantes jusqu'à la fin du règne de Louis XV. Tels furent les doux moyens que l'on employa pour leur conversion ! Ajoutez à ces listes celles des milliers de réformés, hommes et femmes, qui furent enfermés dans des couvents, dans des hôpitaux, dans des prisons, pour n'avoir pas voulu se convertir, pour avoir assisté à des assemblées religieuses, pour s'être mariés ou avoir fait baptiser leurs enfants au désert, même pour avoir essayé de soustraire leurs fils ou leurs filles aux convertisseurs; ajoutez-y celles des milliers d'enfants arrachés à la tendresse de leurs parents pour être élevés de force dans le catholicisme; ajoutez-y encore celles des maisons rasées, des biens confisqués, des amendes énormes frappées sur des districts entiers, etc., etc., et vous vous associerez bien certainement au témoignage rendu par l'Anglais Smedley à l'Eglise protestante de France : *No portion of Christendom has undergone severer trials for the sake of truth than Protestant France.*

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

FRANÇOIS LE COQ, SIEUR DE GERMAIN

CONSEILLER AU PARLEMENT DE PARIS

PERSÉCUTÉ, PUIS RÉFUGIÉ EN ANGLETERRE APRÈS LA RÉVOCATION
DE L'ÉDIT DE NANTES.

Jean Rou nous apprend en ses *Mémoires* (t. I, p. 44) qu'il fit une partie de ses études chez M. Aymar Le Coq, conseiller en la chambre de l'Edit du Parlement de Paris, en compagnie de son fils François Le Coq, qui fut plus tard sieur de Germain, et, devenu lui-même conseiller en 1665, « se distingua, dit-il, sur les fleurs de lys. » François Le Coq épousa en 1672 Marie de Beringhen; il était ainsi beau-frère du duc de Caumont La Force qui avait épousé Suzanne de Beringhen. On sait que toute cette famille se signala par sa fermeté dans les persécutions dont elle fut l'objet à la révocation de l'Edit de Nantes; les documents officiels que nous avons publiés (*Bull.*, II, 64, 451, 560; et III, 67, 161, 298, 477) en ont fourni d'abondantes preuves.

François Le Coq, ayant lassé la patience des convertisseurs, put sortir de France, et se retira avec sa femme en Angleterre, vers 1687. M. Haag a

raison de lui attribuer un *Examen de la Transsubstantiation* qui fut publié à Londres après sa mort, en 1720 (1 vol. in-8°). M. Guill. Monod nous communique, de la part de Madame Paul Lecoq de Boislandeau, de Cognac, descendante de la famille, une copie de la préface annexée à cet ouvrage. C'est un document instructif, qui complète d'une manière très intéressante ceux que nous avons publiés et l'article même de la *France protestante*, M. Haag n'ayant pu se procurer que le titre du livre. Il donne divers détails et fixe quelques dates, notamment celle de la mort de l'auteur, arrivée lorsqu'il atteignait sa soixante-dix-neuvième année, le 9 avril 1719 (il avait perdu sa femme sur la fin de 1702). On pense, nous dit M. G. Monod, que son testament doit s'être conservé en Angleterre.

Nous appelons l'attention sur ce fait remarquable que lorsqu'en 1688, l'ambassadeur de Louis XIV auprès de Jacques II eut à craindre les insultes de la populace, *c'est dans la petite maison de ce réfugié*, victime du fanatisme de son maître, *qu'il trouva un asyle*.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. (1)

Le petit ouvrage que l'on donne ici, peut, en quelque sorte, être regardé comme faisant partie du testament de Monsieur Le Coq : il composa ce traité sur la fin de sa vie, et dans sa dernière maladie, il s'occupoit de temps en temps à le revoir et à le faire mettre au net. Il n'avoit pas dessein de le rendre si public ; mais on n'a pas cru devoir mettre une si belle lumière sous le boisseau. Cet ouvrage est un fruit de sa charité ardente et sincère pour ceux qu'il croyoit dans l'erreur sur le sujet qu'il y traite, et en particulier pour des personnes très considérables, non-seulement par leur rang dans le monde, mais encore par leur mérite et par leur vertu, avec lesquelles il avoit eu toute sa vie les liaisons les plus intimes de la plus cordiale amitié, et dont quelques-unes même lui étoient jointes par le sang ou par l'alliance.

Ceux qui ont eu l'avantage de connoître particulièrement Monsieur Le Coq, ne seront pas surpris de son dessein et de ses vœux en cette rencontre, ni de la manière dont il les a exécutés. Son esprit étoit net et solide, cultivé dès sa jeunesse par l'étude de toutes les belles sciences. Il possédoit à fond les langues sçavantes, les belles-lettres, la jurisprudence et la théologie chrétienne, à laquelle il s'étoit toujours très particulièrement attaché. Il avoit une excellente mémoire,

(1) Le titre du volume manque à notre exemplaire.

que l'âge n'avoit point affoiblie, et qu'il a conservée dans toute sa force et dans toute son étendue, jusqu'à sa fin. Il en donna une preuve quatre ou cinq ans avant sa mort : car s'étant trouvé à la campagne dans le temps que les disputes à l'occasion d'Homère faisoient tant de bruit, il composa sans livres, un discours sur l'Iliade, rempli de fruits d'érudition, que sa seule mémoire lui fournissoit, et où il y a de quoi admirer également, et l'étendue de ses connoissances, et la beauté de son génie, et la force de son jugement.

Mais ce qui éclatoit le plus en lui, c'étoient les vertus chrétiennes et morales. Il les possédoit toutes dans un degré éminent. Et il en avoit si bien compris les véritables bornes, qu'il alloit sans peine, celles entre lesquelles il est souvent difficile de trouver un juste tempérament. Franc et sincère, mais sans rudesse ; poli et civil, mais sans bassesse et sans dissimulation ; sage et prudent, mais sans artifice et sans finesse ; ferme et inébranlable dans ce qu'il jugeoit droit et véritable, mais sans opiniâtreté et sans arrogance ; sévère envers lui-même, et indulgent pour les autres.

Il possédoit la source de toutes les vertus dans un grand fonds de religion et de piété. C'étoit là son premier principe, ce qui dirigeoit tous ses sentimens et toutes ses actions. Son attachement à la religion et la sincérité, aussi bien que la fermeté de sa foi, parurent avec éclat lorsqu'il lui fallut quitter la France. L'épreuve étoit terrible, et la tentation violente. Monsieur Le Coq possédoit en France tout ce qui pouvoit lui rendre, selon le monde, la vie douce et agréable : une charge de distinction, un bien très considérable, et par-dessus tout, une réputation qui lui avoit acquis la considération et l'estime, non-seulement de l'auguste corps dont il étoit membre, mais encore de tous les honnêtes gens, dans tous les partis.

Il avoit accoutumé de passer le temps des vacations du Parlement, dans quelqu'une de ses terres, et il étoit dans sa maison de la Ravi-nière, auprès de Blois, lorsque l'édit de Nantes fut révoqué. Il reçut là une lettre de cachet qui lui ordonnoit de se rendre incessamment à Paris, pour y recevoir les bienfaits que le roi lui destinoit, s'il se réunissoit à l'Eglise romaine, si non, de remettre sa charge aux parties casuelles. Monsieur Le Coq ne balança point, et étant arrivé à Paris, il donna la démission de sa charge. On l'envoya à Meaux, où il demeura huit jours chez l'Evêque de cette ville. Mais toute l'habileté, la souplesse et l'adresse de ce fameux convertisseur, ne gagnèrent

rien sur Monsieur Le Coq. On le relégua au Mans, où il fut conduit par un exempt. On lui donna la ville pour prison et il y demeura environ dix mois, pendant les deux derniers desquels on mit autour de lui douze soldats, qui eurent ordre de le tourmenter. Mais, par une disposition favorable de la Providence, les officiers de ces soldats avoient été de la religion et ils firent entendre à leurs gens qu'ils prissent bien garde de n'exécuter pas cet ordre à la rigueur ; de sorte que Monsieur Le Coq n'eut rien à souffrir de leur part, en sa personne.

Ses biens ne furent pas épargnez, et pendant qu'il étoit au Mans, on envoya des dragons dans sa maison de la Ravinière, qui y commirent les désordres et les ravages que l'on peut s'imaginer. On ramena Monsieur Le Coq à Paris et on le mit à Saint-Magloire, de là on le transféra au château de Saint-Malo, où il fut étroitement renfermé sans qu'on lui permist, pendant quelque temps, d'avoir ni encre, ni papier, ni livres ; dans la suite on lui en donna. La chambre où on le mit étoit fort mal accommodée. La santé de Monsieur Le Coq qui étoit très foible en souffrit, et ses amis, à force de sollicitations, obtinrent enfin de la Cour qu'on lui permettroit de sortir du château et de prendre l'air pour tâcher de se remettre. Un riche marchand de Saint-Malo, ancien catholique-romain, le reçut dans sa maison de campagne, où il lui fit le meilleur accueil qui lui fut possible. Monsieur Le Coq n'en parloit qu'avec de vifs sentiments de reconnaissance et de tendresse.

Tandis qu'il étoit exposé à tant de vexations, on n'épargnoit pas son illustre épouse, dont on doit dire que Dieu la lui avoit donnée comme une aide véritablement semblable à lui. On la mit aux Nouvelles-Catholiques, où l'on n'épargna ni sollicitations, ni artifices, ni promesses, ni menaces, ni dureté pour tâcher de la réduire. Un de leurs plus particuliers amis, homme de mérite et de crédit, ancien catholique-romain, et qui travailloit avec d'autant plus d'ardeur à leur persuader de se rendre, qu'ayant pour eux une affection très sincère et très intime, il ne voyoit pas d'autre voye pour leur procurer quelque repos, vint dire à Madame Le Coq lorsqu'on mit des soldats auprès de Monsieur son mari, qu'il étoit temps qu'elle l'exhortast à céder, et qu'elle cédist elle-même ; qu'elle ne devoit point se flatter, et qu'inafailliblement, dans quinze jours, Monsieur Le Coq seroit, ou mort, ou fou, ou catholique.

La Cour n'ayant pu vaincre leur patience, leur courage et leur fermeté, on prit le parti de les envoyer hors du royaume. On ne voulut pas leur donner la consolation de faire le voyage ensemble. On les fit partir l'un d'un côté et l'autre d'un autre. Ils se rejoignirent à Londres, bénissant Dieu de leur délivrance. Leur état ne paroissoit pourtant pas fort favorable selon le monde. On ne leur avoit donné ni le temps, ni la permission de mettre quelque ordre à leurs affaires et d'emporter avec eux quelque petite partie des grands biens qu'ils abandonnoient. Ils trouvèrent même l'Angleterre dans la consternation où la jettoient les entreprises hardies et violentes du papisme, sur la fin du règne de Jacques II. Le libérateur, d'immortelle mémoire, vint peu de temps après, et dans le bonheur public, Monsieur et Madame Le Coq trouvèrent leur consolation particulière. On ne doit pas omettre ici une particularité remarquable. A l'arrivée du prince d'Orange à Londres, Monsieur de Barillon, qui y étoit ambassadeur, craignit les insultes de la populace et se retira chez Monsieur Le Coq. Ainsi sa petite maison de réfugié servit de refuge et d'asyle au ministre d'un grand roi qui l'avoit exilé et chassé de ses Etats (1).

Tout fut bientôt tranquille en Angleterre, et la guerre qu'elle fut obligée de soutenir au dehors ne l'empescha pas de goûter le bonheur de sa délivrance. Monsieur et Madame Le Coq, nés et élevés dans l'abondance, se trouvèrent d'abord à Londres assez à l'étroit. Bien loin de s'en inquiéter, jamais on ne s'aperceut qu'ils s'en aperceussent eux-mêmes. Le roi de France avoit permis qu'on donnât à Monsieur Le Coq une pension de quatre mille livres tournois sur le revenu de ses biens. La somme étoit bien modique, par rapport à son état et à ce qu'il avoit laissé : cependant elle lui fut très mal payée les premières années de son refuge. La Providence y pourvut d'ailleurs, en donnant à Monsieur Le Coq la moitié du gros lot de la première lotte-

(1) Les dépêches de Barillon des 2 et 8 janvier 1689, citées par M. Ch. Weiss (*Hist. des réfug. prot.*, I, 301) nous apprennent aussi que, par une de ces dérisions du sort si fréquentes dans les bouleversements politiques, ce fut un réfugié, le sieur de L'Estang, lieutenant des gardes de Guillaume III, qui fut choisi pour lui enjoindre de quitter Londres dans les vingt-quatre heures, et de se rendre à Douvres, et qu'un autre réfugié reçut la mission de l'accompagner et de le défendre au besoin. « C'est, dit-il, un gentilhomme du Poitou, nommé Saint-Léger, qui s'est retiré en Hollande avec sa femme et ses enfants. » — Ce doit être *Le Coq de Saint-Léger*, capitaine de cavalerie, que M. Ch. Weiss nomme parmi les officiers de l'armée de Guillaume (*ibid.*, p. 296). Une branche de la famille *Le Coq* étoit en effet originaire du Poitou, mais nous n'en voyons pas qui eût le titre de *Saint-Léger*.

rie publique d'Angleterre. Les pauvres y profitèrent autant que lui, car, en quelque état qu'il se soit veu, les aumônes ont toujours été un des principaux articles de sa dépense. Il les faisoit de la manière dont elles doivent étre faites, non-seulement avec abondance et avec joye, mais avec une parfaite modestie, et avec un secret qu'il auroit bien voulu, s'il lui eust été possible, rendre impénétrable, prenant toute sorte de soins et de précautions pour les cacher aux autres et se les cachant, pour le dire ainsi, à lui-même.

Madame Le Coq mourut sur la fin de l'année 1702. Monsieur Le Coq sentit vivement ce coup, mais il le sentit en chrétien soumis à la volonté de Dieu, et parfaitement résigné aux ordres de la Providence. Il rend à cette illustre épouse ce témoignage avantageux dans son testament, que Dieu l'ayant retirée du monde avant lui, elle lui a laissé l'exemple de bien vivre et de bien mourir. C'est aussi ce qu'il a parfaitement rempli. Il lui a survécu seize ans et environ quatre mois, qu'il a passés comme les années qu'il avoit vécu avec elle, dans une grande tranquillité d'esprit et de cœur, et dans l'exercice de toutes les vertus. En parlant ainsi de ce grand homme, on ne craindra pas d'être soupçonné de flatterie. Il y auroit plutôt lieu de se plaindre que l'on n'en dist pas assez. Mais il a fallu se souvenir qu'on parle de celui de tous les hommes, qui a peut être porté la modestie et l'humilité chrétienne au plus haut degré de perfection où de simples hommes peuvent parvenir sur la terre.

Quoiqu'il fust d'un tempérament délicat et foible, il n'étoit pourtant pas sujet à de fréquentes maladies. Il fut attaqué, il y a environ neuf ans, d'une rétention d'urine qui dura neuf jours, pendant lesquels on lui faisoit l'opération deux fois par jour. Cinq ans après, il retomba dans le même accident qui dura alors vingt-deux jours. Le même mal le reprit au mois de novembre 1718, et dura seize jours. Il en paroissoit bien revenu, mais peu de temps après, il eut une espèce de rheume accompagné d'un peu d'oppression, à laquelle se joignit une fièvre lente, qui, insensiblement, épuisa le peu de forces qui lui restoient et l'enleva de ce monde le 9 d'avril 1719, achevant presque sa soixante dix-neuvième année.

Sa vie avoit été une préparation habituelle à la mort. Mais dans ses dernières maladies, il redoubla ses soins et sa diligence pour se mettre en état de rendre son âme à son Créateur. On n'a jamais veu une mort plus douce, à peine s'aperçeut-on qu'il étoit passé. Il con-

serva jusqu'à la fin toute la solidité, toute la netteté et toute la force de son esprit, qu'il employa à donner, jusqu'au dernier moment, les témoignages les plus sensibles et les plus touchants de sa foi, de sa repentance, de son espérance et de son amour pour Dieu.

On a tout lieu d'espérer que le petit ouvrage de ce grand homme, que nous donnons ici, sera reçu favorablement. Dieu veuille y répandre sa bénédiction céleste, pour le faire servir à confirmer dans la vérité ceux à qui il en a donné la connoissance, et à y attirer ceux que les préjugés, l'éducation où les passions en ont éloignés.

BIBLIOGRAPHIE.

Mittheilungen aus der Geschichte der evangelischen Kirche des Elsass, u. s. w.

ÉTUDES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE EN ALSACE

Par M. RÖHRICH, pasteur à Strasbourg. — Strasbourg, 1855. 3 vol.
Chez Treuttel et Würtz.

L'intérêt qui s'attache à l'histoire des Eglises protestantes de l'Alsace est très grand, et l'on doit vivement souhaiter que la littérature française soit plus tôt que plus tard dotée de quelque bon ouvrage sur ce sujet, notamment sur l'introduction de la Réforme à Strasbourg. La raison qui, jusqu'à présent, a détourné d'un pareil travail les nombreux savants de cette ville illustre, se trouve peut-être précisément dans la facilité de l'exécution, puisque, pour atteindre le but, il suffirait à peu près de reproduire sous une forme française ce qui a déjà été imprimé en allemand. Quoi qu'il en soit, nous nous permettons de rappeler humblement à qui de droit qu'il y a là une lacune importante à combler, et qu'il serait fâcheux qu'une œuvre si utile, nous dirons même si nécessaire, restât omise par le seul motif qu'au lieu de nouvelles recherches, elle ne demande plus guère que la mise à profit de labeurs déjà accomplis dans une autre langue.

Parmi les auteurs qui ont le plus contribué à réduire ainsi cette tâche, il faut nommer avant tout MM. Jung (1) et Röhrich, l'un et l'autre de Strasbourg. Nous ne parlerons ici que du second de ces deux savants éminents. Déjà en 1830 et 1832, M. Röhrich publia, en trois volumes, une excellente

(1) *Geschichte der Reformation in Strasburg*, 1830. Malheureusement cet ouvrage de M. Jung ne va pas au delà de 1525.

Histoire de la Réformation en Alsace au XVI^e siècle (*Geschichte der Reformation in Elsass*), munie de nombreuses pièces justificatives. Dans l'ouvrage plus récent, dont nous avons transcrit le titre en tête de cette note, il donne une série de monographies ou d'études détaillées sur différents points de l'histoire du protestantisme en Alsace pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Partout, dans les travaux de cet écrivain, l'on reconnaît avec joie, non-seulement l'infatigable explorateur et l'érudit profond, mais aussi l'homme impartial et modéré. Pour montrer l'intérêt qu'offre son dernier ouvrage, nous nous bornerons à indiquer les principaux sujets qui y sont traités :

Événements avant-coureurs de la Réforme en Alsace; — histoire du protestantisme dans l'ancien comté de Hanau-Lichtenberg (chef-lieu, Bouxwiller), dans l'ancienne Lorraine allemande, dans l'ancienne seigneurie de Ribeaupierre, à Haguenau, etc.; — histoire de l'Eglise évangélique à Strasbourg, pendant le XVII^e et le XVIII^e siècle; — l'Eglise de nos pères sous la croix; — livres liturgiques introduits parmi les protestants d'Alsace; — biographies de quelques pasteurs remarquables de l'Alsace.

Entre ces derniers, celui auquel l'auteur a consacré le plus de pages, c'est le courageux promoteur de la Réforme parmi la bourgeoisie de Strasbourg, Matthieu Zell, dont l'*Apologie* (*Christliche Verantwortung*, 1523) mériterait bien d'être traduite en français. Nous en dirons autant d'un autre document de quelque étendue, cité par M. Rœhrich, quoiqu'il se rapporte à la situation générale de l'Allemagne d'alors plutôt qu'aux affaires particulières de l'Alsace. Nous voulons parler du *Mémoire* (*Bedenken*) que le fameux général Lazare de Schwendi adressa à l'empereur Maximilien II en 1574, « sur le gouvernement de l'empire et la tolérance des religions, » Mémoire dont les sages conseils, s'ils avaient été suivis par les empereurs, auraient arrêté l'influence des jésuites et préservé l'Allemagne des horreurs de la guerre de Trente ans. Cet écrit très remarquable est daté de Kienzheim (près de Colmar), où le général possédait un château et où il fut enterré.

A. MUNTZ.

Tome VII de la FRANCE PROTESTANTE de MM. Haag.

(2^e PARTIE.)

Nous achevons de donner l'index des noms du tome VII. On remarquera particulièrement dans cette deuxième partie, les articles suivants :

Clément MAROT, le grand poète du XVI^e siècle, et Jean et Daniel MAROT, les célèbres architecte et graveur; — P.-H. MARRON, le pasteur au nom duquel se rattache la restauration de l'Eglise réformée de Paris à la fin du siècle dernier et sous l'empire; — MARTINEAU; — MATHURIN, le prison-

nier des îles Sainte-Marguerite, dont il a été question ci-dessus (p. 278); — Louis de MEAUX, capitaine huguenot, qui donne lieu au récit des massacres de Meaux, en 1562; — les MERCIER, entre autres le meunier de Nîmes, martyr dans le drame horrible de cette assemblée de cent cinquante fidèles, que Montrevel fit brûler vive le jour des Rameaux 1703, et où l'évêque Fléchier ne voit que « la réparation d'un scandale occasionné par le chant « des psaumes, à l'heure où l'on était à vêpres; » — les MERLIN, les MERNARD, les MESTREZAT, les MICHELET, les MILA; — Jean MOLINES, ministre, dont l'apostasie suivie de repentance, donne lieu à de curieuses révélations; — les MOUGINOT, les MONTALEMBERT; — MONTCHRESTIEN, le poète, économiste et homme de guerre; — les MONTGOMMERY, les MONTMORENCY; — les MOREL, et entre autres Léonard, le ministre de Vassy, lors du massacre qui ouvrit la carrière des guerres civiles; — MORUS (Alexandre), le célèbre prédicateur de l'Eglise de Paris; — entre tous, *Philippe* du PLESSIS-MORNAY, dont le nom est une de gloires les plus pures de la réforme française.

A ce volume est jointe la 97^e des pièces justificatives. C'est le tableau des persécutions exercées contre les protestants, depuis la révocation de l'Edit de Nantes, que nous avons reproduit ci-dessus, p. 84.

- | | |
|---|---|
| Marot (Jean), architecte et graveur. | — (Guillaume), ministre apostat. |
| — (Daniel), graveur. | — (Jacques), réfugié à Genève, et ses descendants. |
| — (Clément), le plus grand poète français du XVI ^e siècle. | — (Jean), victime des persécutions. |
| Marquet (François), victime des persécutions. | Martineau (Denis), géographe. |
| — (Barthélemy), conseil. à la chambre de l'édit du Dauphiné. | — (James), ministre de Liverpool. |
| Marreau (Marc-Antoine), sieur de Boisguérin, gouvern. de Loudun. | — (Harriet), femme auteur. |
| Marron (Paul-Henri), pasteur de l'Eglise de Paris. | Martinez (Pierre), professeur d'hébreu à La Rochelle. |
| Marteilhe (Jean), confesseur sur les galères du roi de France. | Martini, moine dominicain converti; martyr. |
| Martel, famille normande. | Masclari (Gaspard), secrétaire des finances, et ses descendants. |
| — -Bacqueville, | Maserès (François), mathématicien et littérateur. |
| — -Lindebœuf. | Massanes, famille noble. |
| — -Rames. | — de Montpellier. |
| — -Fontaine-Martel. | — de Paris. |
| — (Achille), défenseur de Brouage. | Massard (Jacques), médecin. |
| — (André), professeur de théologie à Montauban. | Massieu (Jean), fabricant de drap, et ses descendants. |
| — (Elie), musicien. | — de Clerval, famille. |
| — (François), chirurgien du roi. | Massin, ministre de Pailhat. |
| Martin (Arnaud), pasteur apostat. | Masson (Charles-François-Philibert), poète et littérateur. |
| — (Aubert), sieur de Champoléon, chef huguen. dans le Dauphiné. | — (Jean), pasteur à Cozes. |
| — (Bernardin), apothicaire de la reine. | — (Samuel), ministre à Dordrecht. |
| — (Daniel), ministre apostat. | — (Jean), théol. et habile critique. |
| — (David), traducteur de la Bible. | — (Pierre), martyr. |
| — (Gaspard), capucin converti, et ministre de Saillans. | Massué (Nicolas), et ses descendants. |
| | — (Daniel), gouvern. de la Bastille. |
| | — (Henri), sieur de Ruvinny, député général des Eglises, et ses fils. |

- Massuet (Pierre), instituteur à Amsterdam, et littérateur.
- Masurier (Martial), prédicat. renommé.
- Mathurin, ministre réfug. en Hollande.
- Matras (Daniel), prof. de langue française en Danemark.
- Matthieu (Antoine), past. à Francfort.
- Mathy (Matthieu), pasteur à Beaufort.
- (Paul), catéchète à La Haye.
 - (Matthieu), médecin renommé.
 - (Paul-Henri), bibliothécaire au British Museum.
- Maubert de Gouvest (Jean-Henri), écrivain politique.
- Mauchard (Burchard-David), médecin du roi de Wurtemberg.
- Mauclerc (Paul-Emile de), prédicateur de la cour de Prusse.
- (Jérémie), avocat au parlement de Paris, etc.
- Mauduit (Isaac), min. à Bermondsey.
- (Israël), écrivain politique.
- Mauger (Jacques), grav. en médailles.
- Mauget (Guillaume), pasteur à Nîmes.
- Maumont (Famille de).
- Maupeou (Gilles de), contrôleur général des finances.
- Maure (Marc-Bertrand), jurisconsulte.
- Maurice (Antoine), réfugié à Genève, et ses descendants.
- (Paul), ministre en Provence.
 - (Charles), pasteur à Eyguyères.
 - (Antoine), pasteur et professeur de théologie à Genève.
 - (Frédéric-Guillaume), maire de Genève.
- Mauru, confesseur sur les galères du roi de France.
- Maury (Jean-Louis), camisard.
- Mauvillon (Eléazar), historien et grammairien.
- (Jacob), professeur de tactique militaire à Brunswick.
- Mayer (David), prof. de langue française à Baireuth.
- Mayerne (Louis de), hist. et publiciste.
- (Théodore de), célèbre médecin et chimiste.
- Mazel (Abraham), chef camisard.
- (David), min. réfugié à Londres.
 - (Jean), historien.
- Mazères, comte de Bourfranc, capitaine huguenot.
- Mazicq (Paul), négociant dans l'île de Rhé, et ses descendants réfugiés en Amérique.
- Mazières (Andréde), past. à La Rochelle.
- Meaux (Louis de), capitaine huguenot.
- Méhérenc (Pierre), sieur de La Conseillère, pasteur à Alençon, puis à Altona.
- Meigret (Lambert), trésorier de France, réfugié à Genève.
- (Louis), prédicateur de la Réforme à Lyon et à Grenoble.
- Meillier (Jacques), traducteur.
- Melet (Bertrand de), capit. huguenot.
- (Jean), chapelain d'Anne de Coligny.
- Melin (François), pasteur à St-Maixent.
- Melot, médecin à Rennes.
- Menjot (Antoine), doct. en médecine.
- Menour (Jacques de), commissaire ordinaire des guerres, et ses descendants.
- Menuret (Jean), avocat à Montélimart, martyr.
- Méquillet (Samuel), pasteur à Chagey.
- Marault, écrivain polémique.
- Mercier (Charl.), notaire à Montbéliard.
- (Fr.), prof. de philos. à Genève.
 - (Jean), célèbre hébraïsant.
 - (Josias), député général des Eglis.
 - (N.), meunier à Nîmes, martyr.
 - (Philippe), peintre.
 - (Pierre), tapissier de l'électeur de Brandebourg.
- Mergey (Jean de), historien.
- Merlat (Elie), pasteur à Saintes, et prof. de théologie à Lausanne.
- Merle (Jean-Louis), réfugié à Lausanne, et ses descendants.
- d'Aubigné.
 - (Matthieu), chef huguenot dans l'Auvergne.
- Merles (Pierre de), capitaine huguenot.
- Merlin (Jean-Raimond), pasteur à Paris et à Genève.
- (Pierre), ministre de l'amiral Coligny.
 - (Jacques), pasteur à La Rochelle.
- Mermet, ministre à Nérac.
- (Ezéchiel), ministre du duc de Rohan.
- Mervault (Pierre), historien.
- Meschin (Charles de), gentilhomme poitevin, et ses descendants.
- Mesmes (Jean de), ou de Mesmy, capitaine huguenot.
- Mesmin (Pierre), chanoine de Montpelier, converti au protestantisme.
- Mesnard, famille du Poitou.
- (Jean), past. de l'Eglise de Paris.
 - (Philippe), pasteur à Copenhague.
- Mesplez, famille de la Guienne.
- Mestrezat (Jean), minist. de Charenton.
- (Jean), min. enfermé à la Bastille.
- Metel (François), favori du cardinal de Richelieu.
- Mettayer (Jean), pasteur à St-Quentin.
- (Samuel), ministre à Thorpe.
 - (Jacques), ministre apostat.
- Metzger (Daniel), professeur d'anatomie à Königsberg.
- Meusel (Wolfgang), ou Musculus, célèbre hébraïsant et théologien.
- Meusnier (Philippe), peintre d'architecture, et ses descendants.
- Meyer (Sébastien), cordelier converti.

- Meynier (Jean-Jacques), professeur de langue française à Erlangen.
- Meyssonnier (Lazare), médecin apostat.
- Michel (Jean), bénédictin converti, et martyr.
- (Marie), prophétesse de la troupe des Cavalier.
- Michelet (Pierre), past. à Burtoncourt.
- (Charles-Louis), professeur de philosophie à Berlin.
- Michelin, famille d'artistes.
- Micqueau (Jean-Louis), maître d'école à Orléans.
- Migault (André), pasteur du Désert.
- (Jean), maître d'école à Mougou, victime des dragonnades.
- Mila (Jean), procureur à Montauban.
- de Cabarien.
- Milet (Pierre), martyr.
- Mimbielle (François de), victime des persécutions.
- Mirande (Jean de), juge de l'amirauté de La Rochelle.
- Mirman (Famille de).
- (Henri de), président à Nîmes, réfugié en Suisse.
- Misathée (Théophile), apologiste.
- Misson (Jacques), ministre à Sainte-Mère-Eglise.
- (Maximilien), voyageur et historien.
- Missy (César de), chapelain de St-James.
- Mitois, président de l'assemblée de La Rochelle, en 1621.
- Mizaubin (Jean), pasteur à Sainte-Foy.
- (Jean), ministre apostat.
- Mizière (François), médecin et antiq.
- Moillon (Nicolas), peintre et graveur.
- Moisant de Brieux (Jacques), poète latin, et ses descendants.
- (Pierre), sieur de La Roche-Logerie, victime des persécutions.
- Moivre (Abraham), sav. mathématicien.
- Molard (David), apostat.
- Molènes (Jean de), relaps.
- Molénier (Etienne), ministre réfugié en Angleterre.
- (N.), pasteur à Foix.
- Molines (Jean), dit Fléchier, ministre apostat et repentant.
- Moltzer (Jacques), poète latin et habile critique.
- Monceau (Louis de), receveur général en Champagne, et ses descend.
- (Isaac de), aide de camp du roi d'Angleterre.
- Monchy (Jean de), sieur de Sénarpoint, lieutenant du roi en Picardie, et ses descendants.
- Mondut (M^{me} de), victime des persécut.
- Monginot (François de), médecin du roi.
- (François de), confesseur.
- (Etienne), fermier général.
- Monier (Arnaud), martyr.
- (Claude), martyr.
- Monjoye (Anne), martyr.
- Monsanglard (Etienne de), pasteur à Corbigny.
- Montagnac (Famille de).
- Montagne (Jacques de), avocat général en la cour des aides de Montpellier.
- Montagut (M^{me} de), victime des persécut.
- Montalembert (Famille de).
- -Vaux et Estrades.
- -Varaize.
- Montand (Nicolas de), écriv. satirique.
- Montargues (Pierre de), major général dans l'armée prussienne.
- (Jean-Pierre), major général dans l'armée danoise.
- Montauban (François de), comte de Sault, gouverneur de Lyon.
- -du Villard, grand maître de l'artillerie en Dauphiné, et ses descendants.
- Montaut (Famille de).
- -des Isles (Isaac), avocat de Loudun.
- Montberon (René de), sieur de Thors, capitaine huguenot.
- Montbonnoux, chef camisard.
- Montbouchier du Bordage, famille bretonne.
- (René), maréchal de camp.
- Montcalm-Saint-Véran, famille du Bas-Languedoc.
- (Louis), prier de Milbau, converti au protestantisme.
- (Louis), conseiller à la chambre de l'édit de Castres, etc.
- Montchrestien (Antoine de), poète, économiste et homme de guerre.
- Montclar (Antoine de), chef huguenot dans le Quercy.
- Montdenis (Abdias de), past. à Fécamp.
- Montdoré (Pierre), mathém. et poète.
- Monteil, pasteur du Désert.
- Montenay (Georgette de), poète.
- Montferrand, baron de Langoiran, capitaine huguenot.
- Montgomery (Gabriel de), un des plus vaillants capitaines huguenots.
- (Jacq. de), gouvern. du Castrais.
- (Jean), maréchal de camp.
- (Louis de), mort à la Bastille, etc.
- Montluc (Jean de), évêque de Valence, partisan de la Réforme.
- Montlyard (Jean de), minist. à Céligny.
- Montmaur, famille provençale.
- Montmorency-Bours (Jean de), et ses descendants.
- Montolieu, famille du Languedoc, réfugiée en Suisse et en Angleterre.
- Montréal (N. de), victime d'un prêtre fanatique.
- Montrond, famille protestante du Dauphiné.
- Mordant, pasteur du Désert.
- Moreau (Macé), martyr.

- (Pierre), voyageur.
- Morel (Abdias), dit Catinat, chef camisard.
- (François), pasteur de l'Eglise de Paris.
- (Jean), martyr.
- (Jean), gentilhomme normand, et ses descendants.
- (Léonard), ministre à Vassy.
- (Marc-David), past. à Stuttgart.
- Morelet (Pierre), avocat à Dijon.
- Morely (Jean-Baptiste), adversaire de la discipline calviniste.
- Moret de La Fayolle, avocat au parlement de Paris, apostat.
- Morin (Etienne), savant orientaliste.
- (François de), président aux enquêtes.
- (Luc), médecin à Montpellier.
- Morlas (Jean de), conseiller d'Etat, apostat.
- Morlot (Marc), professeur de médecine à Genève, et ses descendants.
- Mormès (Pierre de), sieur de St-Hilaire, lieutenant général de l'artillerie, et ses descendants.
- Mornay (Charles de), grand maréchal du royaume de Suède.
- (Philippe de), sieur Du Plessis, conseiller d'Etat et gouverneur de Saumur.
- Morogues (Jacques de), gouverneur de La Charité, et ses descendants.
- Morus (Alexandre), pasteur à Paris, prédicateur célèbre.
- Motherer (Henri), réformateur de l'Eglise de Wissembourg.
- Motteux (Pierre-Antoine), poète et traducteur.
- Moulans (David), ministre de Coutras.
- Moulines (Guillaume), pasteur à Berlin, et membre de l'Académie des sciences.
- Moutarde (Thomas), martyr.
- Moynet (Jacques), conseiller au parlement de Normandie.
- Mozet (Etienne), pasteur à Metz.
- Mugad (Samuel-Paul), minist. apostat.
- Muisson, famille de Paris, réfugiée en Hollande.
- Müller (Philippe-Jacob), professeur de philosophie.
- Munderlein (Christophe), directeur de l'école de Wissembourg.
- Marat (François), ministre à Grenoble.
- Musnier (Paul), martyr.
- Mussard, famille réfugiée à Genève.
- (Pierre), ministre à Lyon.
- Mutillet (Jean-Louis), médecin à Cassel.
- Mutonis (Jean), jacobin converti et martyr.

MÉMOIRES INÉDITS ET OPUSCULES DE JEAN ROU

Avocat au parlement de Paris (1639); secrétaire-interprète des Etats généraux de Hollande depuis l'année 1689 jusqu'à sa mort (1711).

Publiés pour la *Société de l'Histoire du Protestantisme français*, d'après le manuscrit conservé aux archives de l'Etat à La Haye,

Par FRANCIS WADDINGTON.

2 vol. gr. in-8°. Paris, 1857. Agence centrale de la Société, et aux librairies protestantes. — A La Haye, chez Nyhoff.

Testimonia. (Suite.)

Le *Moniteur universel* (dans ses numéros des 23 juin et 2 juillet) a, par la plume de son judicieux et spirituel critique M. Edouard Thierry, consacré deux articles à Jean Rou, qu'il a esquissé au point de vue de l'homme de lettres, de l'honnête émule des Balzac, des Voiture et des Ménage de son époque, non sans mêler à ce portrait une teinte assez prononcée de douce ironie, à laquelle prête bien quelque peu, il faut le reconnaître, l'auteur de nos *Mémoires*. Voici ce que dit M. Thierry du terrain neutre, circonscrit, en quelque sorte officiel, sur lequel il a entendu se placer :

« Je sais bien que je prends les choses par le moindre côté. Pour la Société de l'Histoire du Protestantisme français, Jean Rou est un religionnaire courageux qui a souffert la prison et l'exil, presque un théologien, presque un docteur, une plume militante et toujours prête à la controverse. Ce n'est pas précisément par ce zèle hétérodoxe que m'attire l'auteur des *Tables chronologiques et historiques*. Il y a entre nous deux une de ces différences d'opinion qui n'empêchent pas deux hommes de se rechercher et de s'agréer mutuellement, à une condition toutefois, celle de ne pas s'offrir l'un à l'autre par le point qui les blesse. Ainsi devait faire M. de Montausier à l'égard de Jean Rou. Ainsi fais-je à l'égard de ses *Mémoires et opuscules*. Je laisse de côté ce qui nous divise. Je ne sais pas si Jean Rou fut de la religion, ou plutôt, je le sais, et je réserve mon jugement là-dessus. Je sais surtout qu'il est homme de plume et qu'il professe les belles-lettres, qu'il se mêle de prose et de vers, qu'on l'imprime au palais, qu'il tourne une lettre d'apparat comme Balzac et une lettre d'amusement comme Voiture, qu'il est diversement traité en qualité de précepteur et de bel esprit, qu'il a ses trois admiratrices comme Trissotin, dans Madame du Plessis, dans Madame du Plessis-Rambouillet et dans Mademoiselle Des Forges; qu'il a connu M. Robinet (le précepteur), sa comtesse d'Escarbagnas dans la duchesse de Sunderland, et dans Madame la princesse d'Orange, devenue reine de la Grande-Bretagne, sa princesse Uranie. C'est pour cela, je l'avoue, que je le recherche. C'est pour cela que ses *Mémoires* me plaisent. Il a longtemps vécu de la vie un peu gênée et un peu précaire des lettrés du dix-septième siècle; il a eu leurs satisfactions d'amour-propre et les mécomptes de leur vanité! Il a eu commerce avec plusieurs d'entre eux, et avec les plus célèbres; il ressemble à un certain nombre de ses confrères :

Il est vêtu de noir et parle d'un ton doux.

« En lisant son histoire, j'ai souvent cru lire celle de toute une classe d'originaux que représentait Corbinelli auprès de Madame de Sévigné, émules ou disciples de Ménage..... »

Après avoir ensuite analysé d'une manière très piquante la vie et les aventures de Rou, M. Thierry revient encore sur l'estime réelle qu'il a pour lui, tout en le rapprochant à certains égards de ceux dont se sont moqués l'auteur des *Satires* et l'auteur des *Femmes savantes*; il ne voudrait pas

que l'on s'y méprit, et se fait fort d'avoir l'adhésion de Rou lui-même à son jugement littéraire. Puis, s'arrêtant court au moment où il a aiguisé la curiosité du public, il le renvoie au livre même pour en savoir davantage sur le résumé suivant :

« A la façon dont Jean Rou raconte le procédé de la police (dans l'affaire de ses *Tables*), on devine avec quel intérêt de détails inédits le narrateur ingénu et persécuté racontera son séjour à la Bastille... Je ne l'y suivrai pas... Je le laisse sur le seuil de la formidable citadelle. Qu'il y soit en paix sous la garde du lieutenant La Grisolle ; qu'il en sorte dans le carrosse du gouverneur et escorté de deux flambeaux ; qu'il aille faire ses remerciements à M. de Montausier et qu'il dîne à la table du duc, seul habillé de noir, entre des chapeaux rouges et des cordons bleus ; qu'il rende visite à ses trois examinateurs de Sorbonne ; qu'il soit précepteur à Londres, à Paris et à La Haye, qu'il donne tour à tour des leçons au fils du comte de Sunderland, au comte de Northumberland, aux comtes de Witgenstein, et au fils de M. de Sommerdick ; qu'il se brouille avec la comtesse de Sunderland pour n'avoir pas voulu avoir tort sur les différentes parties des belles-lettres, et avec Madame de Sommerdick pour ne lui avoir pas donné raison sur le mérite de son prédicateur favori ; qu'il s'entende mal avec la duchesse de Cléveland, et qu'il coure risque d'être assassiné par l'ex-gouverneur des comtes de Witgenstein ; qu'il mette en ordre les papiers de M. de Montausier, concernant l'éducation du Dauphin ; qu'il soit presque nommé secrétaire de l'Académie de peinture et de sculpture ; qu'il écrive sur les beaux-arts et sur toute matière d'érudition ; qu'il disserte sur la généalogie des Ponthieu ; celle de Charles I^{er} et celle de la maison de Langey, sur Pétrarque et sur la langue française, sur Mariana et sur les devises ; qu'il traduise en français le *Gargilius Mamurra*, de Ménage, et badine sur l'incroyable procédure dont le dernier exemple fut donné dans l'affaire de M. de Langey ; je dis à cette suite des *Mémoires inédits* de Jean Rou, mais avec un autre sentiment, ce qu'Ovide exilé disait à ses vers :

Parve, *sed* invideo, sine me, liber, ibis in Urbem.

« Le livre ira auprès de nos lecteurs, et je regrette de ne pas le lire jusqu'au bout avec eux, tant il renferme de bonnes choses et tout à fait nouvelles, et qu'il faut recueillir en passant..... Jean Rou est un

original du temps des vrais originaux..... Il faut l'estimer pour une foule de qualités réelles, il faut s'amuser de lui, doucement et sans qu'il s'en aperçoive, comme on s'amuse quelquefois de tels que l'on estime. Ses faiblesses ne sont pas seulement les siennes. Elles lui ont valu des applaudissements et des louanges. Je l'ai comparé à Vadices : Claude Le Petit, dont on ne savait que la fin tragique, et que Jean Rou nous fait connaître plus amplement aujourd'hui, le comparait presque à Voiture :

Ton style est fin et délicat,
 Tu ne sens point ton avocat,
 Et sans flatter ton écriture
 En faveur de notre amitié,
 Si tu n'es tout à fait Voiture,
 Rou, du moins tu l'es à moitié.

« Je n'ai donc pas eu tort de dire que les *Mémoires de Jean Rou* étaient les mémoires de l'homme de lettres au XVII^e siècle..... »

Nous avons encore trouvé une honorable mention des *Mémoires de Rou* dans le *Moniteur* du 28 décembre, où M. de Sainte-Beuve, en les mettant à contribution pour une notice sur l'abbé de Marolles, les a recommandés en ces termes :

« C'est un des ouvrages les plus remplis de particularités intéressantes sur le dix-septième siècle religieux et littéraire. L'éditeur, M. Waddington, a apporté à cette publication tous les soins et l'exactitude d'un érudit d'autrefois. L'article *Marolles*, qui fait partie du second volume, est tout à fait piquant et neuf. »

La Revue suisse (juillet 1857) :

« Voici des mémoires d'un grand intérêt et offrant toutes sortes d'échappées sur le dix-septième siècle..... Non-seulement Jean Rou nous raconte ses propres aventures, et il eut sa petite part de persécution (car des *Tables chronologiques* où il n'avait cru que faire de l'histoire, lui valurent l'honneur d'aller coucher quelque temps à la Bastille); de plus, à propos de divers incidents de ses récits, il nous livre, sans y penser, maint détail naïf sur la vie moyenne et courante de la société, telle qu'elle était alors. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans ses relations avec Ménage et Chapelain, et autres beaux esprits de ce temps. On en tirerait plus d'un trait de mœurs ou de caractère. On pourrait aussi relever çà et là bien des faits de nature

à confirmer une impression dont on ne saurait se défendre, en regardant ainsi d'un peu près ce dix-septième siècle si encensé aujourd'hui, et de plus en plus proposé à la France comme son grand titre de gloire : C'est qu'il y règne pourtant, qu'il y souffle à tous les degrés de l'état social, en haut et en bas, un profond esprit de servitude et de servilisme, de dépendance et de courtoisie, auquel la foi religieuse, chez de pauvres protestants odieusement persécutés, fait presque seule exception, et une exception d'autant plus honorable..... »

Dans la *Bibliothèque universelle de Genève* (août 1857), un des écrivains les mieux qualifiés pour apprécier une publication du genre de la nôtre, M. A. Sayous (l'auteur des *Etudes sur les écrivains français de la Réformation* et de l'*Histoire de la littérature française à l'étranger*), a consacré aux *Mémoires de Rou* une analyse faite de main de maître, et qui remplit trente-six pages, dont nous citerons la première et la dernière :

« La Société de l'Histoire du Protestantisme français, fondée à Paris depuis peu d'années à l'exemple de la grande Société de l'Histoire de France, dont elle est comme une branche particulière, commence aujourd'hui une série de publications historiques destinées soit à vulgariser des écrits devenus rares, soit à faire voir le jour aux ouvrages inédits que ses recherches lui feront découvrir. Les *Mémoires inédits de Jean Rou*, qu'elle a choisis pour son coup d'essai, prouvent que la société ne borne pas sa tâche à éclairer l'histoire ecclésiastique de la Réformation, et que l'histoire des vieilles mœurs de la littérature protestante lui paraît rentrer tout naturellement dans le cercle de ses recherches. Ce point de vue est très juste, et pour notre part nous regretterions qu'un programme plus étroit eût laissé dormir dans la poussière des archives de l'Etat à la Haye, où M. Francis Waddington les a découverts, les *Mémoires* du bonhomme Rou, peintre à son insu des mœurs et de l'esprit de la bourgeoisie protestante de Paris, sous Louis XIV; témoin naïf et quelquefois observateur très fin de beaucoup de choses et de personnages de cette époque fameuse, mêlés accidentellement à sa vie. Cette vie est d'ailleurs moins obscure qu'on pourrait le croire, car le nom de Jean Rou, à peu près oublié aujourd'hui, fut connu de son temps pour celui d'un auteur de mérite, très habile dans les matières d'histoire.

« Bien que la dernière moitié de sa vie se soit écoulée en Hollande,

Jean Rou n'est pas un réfugié, il est à peine un émigré de la veille. La persécution religieuse le fixa en Hollande, mais elle ne l'y avait point envoyé : il y précéda Bayle et Jurieu, l'un et l'autre ses amis. Fils d'un procureur au Châtelet, vrai bourgeois de Paris, avocat de titre, mais homme de lettres par goût et par état; puis par nécessité précepteur et gouverneur de fils de famille, il partit en 1680 pour la Haye en cette dernière qualité, qu'il échangea bientôt contre un emploi dans le greffe des États généraux de Hollande. Il exerçait depuis près de vingt ans la charge honorable de secrétaire interprète des États, lorsqu'il mourut, en 1711, quatre ans après Bayle.

« Voilà toute l'histoire de Jean Rou. Elle n'est pas longue, mais le héros la trouvait bonne, il en remerciait la Providence, et sur ses vieux jours il prit à la raconter un plaisir qui en donne à la lire. C'est là le mérite particulier de ces *Mémoires*; il y règne un mélange attrayant de satisfaction personnelle, de pieuse reconnaissance, de bonhomie et de finesse, de simplicité et d'esprit. Et puis, surtout dans la première partie de l'ouvrage, Rou raconte à merveille : sa phrase est un peu longue et diffuse, mais elle a du trait et de la couleur; en tout, c'est un de ces conteurs à la vieille gauloise qui, au besoin, disent le mot et la chose. Ce genre de naïveté, pour le remarquer en passant, a jeté dans un grand embarras les savants éditeurs, trop fidèles serviteurs de la vérité historique pour sacrifier une page d'un vieux manuscrit, trop délicats pour laisser des détails grivois dans une œuvre destinée au public protestant, qui compte, on le sait, autant de lectrices que de lecteurs. La difficulté a été tournée : une feuille tirée à part, où l'on a réuni les anecdotes scabreuses et qui ne se donne qu'aux savants, car les savants sont pour tout lire, a concilié des scrupules opposés, mais également respectables..... »

Après avoir relevé avec un grand tact dans la première partie de l'ouvrage tout ce qui lui paraissait « le plus neuf ou le plus intéressant, à titre de renseignements sur l'époque et la société dont ils montrent un coin assez « étendu et utile à bien connaître, » M. Sayous signale en quelques mots les principaux morceaux que renferment la seconde partie et les suppléments, puis il conclut en ces termes :

« Le plus grand nombre de ces pièces de genres divers méritait d'être publié; entre autres une courte, mais très remarquable cor-

respondance entre Rou et Bossuet, Rou tenant la plume pour un réfugié, M. de Vrillac, que l'évêque de Meaux pressait de se convertir. L'écrivain protestant se montre digne de croiser le fer de la dispute théologique avec son grand adversaire : il déploie là de la force, de l'adresse, et s'y montre plus qu'ailleurs habile écrivain. En un autre genre, c'est encore un piquant et curieux morceau que son portrait de l'abbé de Marolles : la figure est vivante et de la plus agréable couleur. Au total, Rou a mis assez de son talent de peintre dans la meilleure partie de ses *Mémoires*, pour que l'ouvrage dont le public est redevable à la Société de l'Histoire du Protestantisme français ait autant de valeur littéraire que d'intérêt historique. Quand il ne nous aurait fait connaître que le personnage de l'auteur lui-même, il aurait encore son prix. Je crois qu'on en conviendra après les extraits qu'on vient de lire : Jean Rou offre une heureuse et attrayante physionomie de bourgeois huguenot, d'honnête homme et de vrai chrétien. Sa vie honorable et courageuse, la franchise de ses sentiments, et le bon esprit qu'il porte en toutes choses, présentent d'excellentes leçons et de meilleurs exemples. J'ajoute que ces *Mémoires* font honneur à cette ancienne société bourgeoise que nous sommes encore loin de bien connaître, dont les mœurs simples n'empêchaient ni les esprits de se former, ni les talents de naître, si peu bourgeoise enfin au sens actuel du mot, qu'elle donna Molière à son siècle, et à Molière son parterre ; cette société enfin, riche en caractères solides, en bonnes têtes, en hommes de sens et de réflexion, et qui, pour le malheur de la France, perdit la moitié de son élite, par l'imprévoyante politique du gouvernement de Louis XIV.

« A. SAYOUS. »

Errata. — Page 142, l. 13, au lieu de *messieurs Conrard*, lisez : *Mss. Conrart*.

— 189, note 2, l. 3, au lieu de *Friaro*, lisez : *Friars*.

— 190, l. 23, au lieu de *Bostaguet*, lisez : *Bostaquet*.

— 278, l. 19, lisez : *Molines*.

AVIS. — *L'Assemblée générale annuelle de la Société aura lieu le mardi 13 avril 1858, à trois heures, dans le temple de l'Oratoire, rue Saint-Honoré.*

SUITE DE L'AVIS ESSENTIEL

ientôt après un mandat de recouvrement (y compris 50 c. pour les frais) sur ceux qui n'auraient point tenu compte de ce dernier avis. Le *numéro* de chaque souscripteur étant joint à son nom sur la bande d'envoi du *Bulletin*, il est facile de vérifier si l'on se trouve ou non débiteur. — Nous n'avons que trop tardé à presser ainsi le recouvrement de l'arriéré, et l'on sait combien le Trésorier de la Société s'en est plaint dans ses derniers comptes rendus.

Numéros d'inscrip. les années :	Doit l'année ou l'année :	Numéros d'inscrip. les années :	Doit l'année ou l'année :	Numéros d'inscrip. les années :	Doit l'année ou l'année :	Numéros d'inscrip. les années :	Doit l'année ou l'année :	Numéros d'inscrip. les années :	Doit l'année ou l'année :
13 — 5, 6.	103 — 5, 6.	182 — 5, 6.	263 — 5, 6.	345 — 6.					
14 — 4, 5, 6.	104 — 6.	183 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	264 — 5, 6.	347 — 1d.					
15 — 4, 5, 6.	105 — 1d.	184 — 6.	265 — 6.	349 — 4, 5, 6.					
16 — 6.	106 — 1d.	185 — 1d.	266 — 1d.	351 — 5, 6.					
17 — 5, 6.	107 — 1d.	186 — 11.	267 — 5, 6.	352 — 5, 6.					
18 — 5, 6.	108 — 1d.	187 — 1d.	268 — 6.	355 — 6.					
19 — 5, 6.	109 — 1d.	188 — 5, 6.	269 — 5, 6.	357 — 5, 6.					
21 — 5, 6.	110 — 5, 6.	189 — 6.	270 — 6.	359 — 4, 5, 6.					
23 — 5, 6.	111 — 6.	191 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	271 — 1d.	360 — 5, 6.					
24 — 6.	112 — 1d.	192 — 5, 6.	273 — 5, 6.	361 — 5, 6.					
25 — 1d.	114 — 1d.	193 — 6.	275 — 6.	363 — 4, 5, 6.					
30 — 1d.	115 — 1d.	195 — 5, 6.	276 — 1d.	364 — 4, 5.					
31 — 5, 6.	116 — 1d.	196 — 6.	277 — 1d.	366 — 5, 6.					
33 — 6.	117 — 1d.	197 — 1d.	278 — 1d.	367 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.					
34 — 3, 4, 5, 6.	118 — 1d.	198 — 5, 6.	279 — 1d.	370 — 6.					
35 — 6.	119 — 4, 5, 6.	199 — 5, 6.	280 — 4, 5, 6.	372 — 1d.					
37 — 5, 6.	121 — 5, 6.	200 — 4, 6.	281 — 3, 4, 5, 6.	373 — 4, 5, 6.					
38 — 5, 6.	122 — 4, 5, 6.	201 — 4, 5, 6.	282 — 4, 6.	374 — 6.					
40 — 5, 6.	123 — 6.	202 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	283 — 2, 4, 5, 6.	375 — 1d.					
41 — 5, 6.	124 — 1d.	203 — 4, 5, 6.	284 — 5, 6.	376 — 1d.					
42 — 6.	125 — 1d.	204 — 5, 6.	285 — 3, 4, 5, 6.	378 — 1d.					
43 — 3, 4, 5, 6.	126 — 1d.	206 — 6.	286 — 6.	379 — 1d.					
44 — 6.	127 — 1d.	207 — 4, 5, 6.	287 — 4, 5, 6.	380 — 5, 6.					
45 — 1d.	128 — 1d.	208 — 4, 5, 6.	288 — 4, 5, 6.	381 — 4, 5, 6.					
46 — 1d.	130 — 1d.	209 — 4, 5, 6.	289 — 5, 6.	382 — 6.					
49 — 5, 6.	132 — 1d.	210 — 5, 6.	290 — 4, 5, 6.	383 — 1d.					
50 — 6.	134 — 4, 5, 6.	211 — 2, 4, 5, 6.	291 — 6.	385 — 1d.					
51 — 1d.	135 — 6.	212 — 6.	292 — 1d.	386 — 5, 6.					
52 — 1d.	136 — 5, 6.	213 — 1d.	293 — 1d.	387 — 5, 6.					
53 — 1d.	137 — 6.	214 — 5, 6.	294 — 1, 6.	388 — 5, 6.					
54 — 5, 6.	138 — 1d.	215 — 5, 6.	295 — 6.	389 — 5, 6.					
55 — 5, 6.	139 — 1d.	217 — 6.	297 — 1d.	390 — 5, 6.					
56 — 6.	140 — 4, 5, 6.	218 — 1d.	298 — 1d.	393 — 5, 6.					
57 — 6.	141 — 6.	219 — 1d.	299 — 1, 5, 6.	396 — 6.					
58 — 5, 6.	142 — 1d.	220 — 5, 6.	300 — 6.	397 — 1d.					
59 — 6.	143 — 1d.	221 — 6.	301 — 1d.	400 — 1d.					
60 — 1d.	144 — 5, 6.	222 — 1d.	303 — 2, 3, 4, 5, 6.	401 — 5, 6.					
63 — 1d.	145 — 4, 5.	223 — 1d.	304 — 6.	403 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.					
66 — 1d.	147 — 5, 6.	225 — 5, 6.	305 — 1, 4, 5, 6.	404 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.					
67 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	149 — 5, 6.	226 — 5, 6.	306 — 5, 6.	406 — 3, 4, 5, 6.					
68 — 6.	150 — 5, 6.	227 — 5, 6.	308 — 6.	407 — 5, 6.					
69 — 5, 6.	151 — 5, 6.	229 — 5, 6.	309 — 4, 5, 6.	409 — 6.					
70 — 6.	152 — 5, 6.	230 — 5, 6.	311 — 6.	410 — 1d.					
71 — 1d.	153 — 5, 6.	231 — 6.	313 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	414 — 5, 6.					
72 — 1d.	154 — 4, 5, 6.	232 — 1d.	314 — 6.	415 — 6.					
73 — 1d.	155 — 4, 5, 6.	233 — 4, 5, 6.	317 — 1d.	416 — 2, 3, 4, 5, 6.					
74 — 4, 5, 6.	157 — 2, 3, 4, 5, 6.	234 — 5, 6.	319 — 1d.	417 — 4, 5, 6.					
75 — 6.	158 — 6.	236 — 5, 6.	322 — 5, 6.	419 — 6.					
77 — 1d.	159 — 4, 5, 6.	237 — 5, 6.	325 — 6.	422 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.					
78 — 5, 6.	160 — 6.	238 — 5, 6.	326 — 1d.	421 — 5, 6.					
79 — 6.	161 — 1d.	239 — 6.	327 — 1d.	425 — 5, 6.					
80 — 5, 6.	162 — 4, 5, 6.	240 — 1d.	328 — 4, 5, 6.	426 — 5, 6.					
82 — 4, 5, 6.	163 — 6.	241 — 1d.	329 — 6.	427 — 5, 6.					
84 — 6.	164 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	242 — 1d.	330 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	431 — 6.					
87 — 5, 6.	166 — 6.	243 — 1d.	331 — 5, 6.	432 — 5, 6.					
90 — 4, 5, 6.	167 — 4, 5, 6.	244 — 2, 6.	332 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	433 — 6.					
91 — 6.	168 — 5, 6.	247 — 5, 6.	333 — 6.	434 — 5, 6.					
92 — 5, 6.	169 — 5, 6.	248 — 5, 6.	335 — 1d.	435 — 6.					
94 — 6.	170 — 6.	249 — 2.	336 — 1, 2, 3, 4, 5.	437 — 1d.					
95 — 3, 4, 5, 6.	171 — 1d.	251 — 6.	337 — 6.	439 — 5, 6.					
96 — 6.	172 — 1d.	253 — 1d.	339 — 1d.	440 — 3, 4, 5, 6.					
98 — 5, 6.	174 — 5, 6.	254 — 1d.	340 — 5, 6.	442 — 5, 6.					
99 — 6.	176 — 6.	255 — 1d.	341 — 6.	443 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.					
101 — 1d.	179 — 1d.	256 — 1d.	342 — 1d.	444 — 6.					
102 — 1d.	180 — 1, 2, 3, 4, 5, 6.	259 — 1d.	344 — 5, 6.	446 — 1d.					

(Suite de cette liste à la page suivante.)

SUITE DES NUMÉROS QUI SONT REDEVABLES ENVERS LA SOCIÉTÉ

Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :
447	— Id.	520	— 6.	590	— Id.	640	— Id.
448	— 4, 5, 6.	522	— 2, 4, 5, 6.	581	— 5, 6.	644	— 4, 5, 6.
449	— 6.	523	— 4, 5, 6.	582	— 4, 5, 6.	645	— 6.
450	— Id.	524	— 5, 6.	584	— 6.	646	— 4, 5, 6.
451	— Id.	525	— 4, 5, 6.	585	— Id.	647	— 1, 2, 3, 4, 6.
453	— 5, 6.	526	— 3, 4, 5, 6.	586	— Id.	649	— 4, 5, 6.
455	— 5, 6.	527	— 5, 6.	587	— 5, 6.	650	— 4, 5, 6.
456	— 4, 5, 6.	528	— 6.	590	— 2, 3, 4, 5, 6.	651	— 4, 5, 6.
457	— 6.	529	— Id.	591	— 6.	653	— 2.
459	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	532	— Id.	596	— 5, 6.	654	— 5, 6.
462	— 2, 3, 4, 5, 6.	535	— 3, 6.	599	— 6.	655	— 5, 6.
463	— 5, 6.	542	— 6.	600	— Id.	656	— 6.
464	— 6.	547	— 2, 3, 4, 5, 6.	601	— 5, 6.	637	— Id.
465	— Id.	549	— 2, 3, 4, 5, 6.	603	— 4, 5, 6.	658	— Id.
466	— Id.	550	— 6.	604	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	659	— Id.
468	— Id.	551	— Id.	605	— 4, 5, 6.	660	— 3, 4, 5, 6.
471	— 5, 6.	553	— 5, 6.	606	— 4, 5, 6.	661	— 6.
472	— 2, 3, 4, 5, 6.	555	— 6.	608	— 4, 5, 6.	664	— 3, 6.
473	— 5, 6.	557	— Id.	609	— 5, 6.	635	— 6.
474	— 1, 3, 4, 5, 6.	558	— Id.	611	— 5, 6.	666	— 4, 5, 6.
475	— 6.	559	— Id.	612	— 4, 5, 6.	668	— 6.
477	— Id.	560	— Id.	613	— 5, 6.	676	— 5, 6.
483	— 5, 6.	561	— Id.	614	— 5, 6.	677	— 6.
504	— 5, 6.	562	— Id.	616	— 1, 5, 6.	678	— Id.
503	— 6.	564	— 4, 5, 6.	617	— 1, 3, 4, 5, 6.	679	— 5, 6.
505	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	565	— 5, 6.	618	— 5, 6.	680	— 5, 6.
507	— 6.	569	— 5, 6.	620	— 6.	681	— 6.
508	— 5, 6.	570	— 5, 6.	623	— 3, 4, 5, 6.	683	— 4, 5, 6.
509	— 5, 6.	574	— 5.	624	— 6.	686	— 4, 5, 6.
510	— 5, 6.	572	— 5, 6.	625	— 5, 6.	687	— 6.
511	— 5.	573	— 5, 6.	627	— 6.	689	— Id.
512	— 5, 6.	574	— 5, 6.	628	— 5, 6.	690	— Id.
513	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	575	— 6.	630	— 6.	691	— Id.]
515	— 5, 6.	576	— Id.	634	— Id.	693	— Id.
516	— 6.	577	— 4, 5, 6.	635	— 6.	696	— Id.
517	— Id.	578	— 5, 6.	637	— Id.	698	— Id.
519	— 4, 5, 6.	579	— 6.	638	— Id.	702	— 5, 6.

(Suite au prochain Cahier)

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. Aux Sociétaires. Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DEPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* et *avec les demandes* (à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris), en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à *Monsieur l'Agent de la Société*, etc. (sans nom de personne). — De même pour les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouverois bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles. et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, rue de Rivoli. (Ecrire franco.)

PARIS. — J. Cherbuliez et Ch. Meyrueis et C^e. — GENÈVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — Léopold Michelsen.

AMSTERDAM. — S. De La Chaux et fils. — BRUXELLES. — Deltenre-Walker.

1858

SOMMAIRE DU N° 11

	Pages.
CORRESPONDANCE. — OBSERVATIONS et COMMUNICATIONS relatives à des documents publiés. AVIS, etc.	413
Le pasteur Ricotier et les persécutions dans l'Agenois en 1672. . .	<i>ibid.</i>
Renseignements bibliographiques sur l'ouvrage de François Le Coq, sieur de Germain.	415
Notes sur l'Eglise réformée de Constantinople au XVII ^e siècle. . .	<i>ibid.</i>
Questions et réponses.	416
La chanson attribuée à Calvin. — Eclaircissements sur « le Ramasseur et le Bonhomme. » — Epître de Cayet à l'évêque de Bazas. . .	<i>ibid.</i>
Quinze vers sur la cour de Charles IX. Quel en est l'auteur? . .	418
Les archives de l'Eglise réformée de La Rochelle. — Que sont-elles devenues?	419
Le sceau des anciens Synodes nationaux des Eglises réformées de France.	<i>ibid.</i>
DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.	420
Deux exécutions à Paris pour cause d'hérésie en 1542. Lettre d'un jeune catholique allemand, témoin oculaire. Comm. par M. A. Muntz. .	<i>ibid.</i>
Requête de l'Eglise réformée de Montauban dans le procès en interdiction qui lui fut fait aux approches de la révocation de l'Edit de Nantes (1683).	428
Le zèle de la dragonnade en Dauphiné, modéré par un maréchal de France (1765). Comm. par M. Ch.-L. Frossard.	436
Protocole de l'Eglise française de Bâle. Deux réfugiés français itinérants (1765).	439
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DU PROTESTANTISME FRANÇAIS. . .	440
Recueil de quelques Mémoires servans d'instruction pour l'établissement de l'isle d'Eden, 1689. Amsterdam. In-12.	<i>ibid.</i>
MÉLANGES.	443
Lettre de François de France, le défenseur de la liberté belge (1582). Comm. par M. Ch. Rahlenbeck.	<i>ibid.</i>

SOMMAIRE DU N° 12

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ.	445
LE MYSTICISME QUIÉTISTE EN FRANCE, au début de la Réformation, sous François I ^{er} . Par M. le prof. C. Schmidt.	449
LA SAINT-BARTHELEMY EN NORMANDIE. Par M. le past. Paumier. .	465

NOTA. — *A ce Cahier sont joints les titres et table du tome VI du Bulletin.* — Il aurait été distribué depuis plusieurs semaines si un retard dans l'envoi de l'un des morceaux qu'il contient n'en avait retardé l'achèvement et l'envoi.

AVIS ESSENTIEL

En acquittant leurs souscriptions arriérées, plusieurs personnes nous ont suggéré l'idée de publier la liste des *numéros* qui sont encore redevables envers la Société du montant de leur souscription pour l'année courante ou les années antérieures. Notre Agent fournira

(La suite à la page 3 de la couverture.)

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS.

CORRESPONDANCE.

OBSERVATIONS ET COMMUNICATIONS RELATIVES A DES DOCUMENTS PUBLIÉS.---

AVIS DIVERS, ETC.

Le père Ricotier et les persécutions dans l'Agenais en 1672.

A M. le Président de la Société de l'Histoire du Protestantisme français.

Tonneins, le 3 mars 1858.

Monsieur le Président,

L'intéressante notice publiée dans le *Bulletin* par M. le pasteur Hugues, sur son voyage d'exploration en Hollande, vient m'expliquer une lacune qui existe dans les registres consistoriaux de l'Eglise réformée de Tonneins.

Parmi les ministres réfugiés dans la ville d'Amsterdam et admis à prêcher, en l'an 1688, chacun à leur tour, dans la nouvelle église wallonne de cette ville, figure *Jean Riroltier, de Tonneins, en Guyenne*.

Au lieu de Riroltier, il faut lire *Ricoltier* ou *Ricutier*. Le nom du pasteur est écrit de ces deux dernières façons dans les registres de l'Eglise de Tonneins, mais jamais *Riroltier*. On sait que de pareils changements dans l'orthographe des noms propres étaient alors très fréquents, et je pourrais en citer un grand nombre dans les archives des Eglises de l'Agenais.

En 1672 et 1673, plusieurs pasteurs de l'Agenais furent décrétés de prise de corps, notamment les pasteurs de Calonges, de Puch et de Monheurt. La démolition de plusieurs temples fut ordonnée. Le temple de Grateloup, qui était desservi par un pasteur portant aussi le nom de *Ricotier*, fut interdit. « Cette rigueur (dit *l'Histoire de l'Edit*) fit perdre courage aux ministres de cette province. »

Cependant l'exercice du ministère évangélique fut continué, sans interruption, à Tonneins, dans les deux églises (Tonneins-Dessus et Tonneins-Dessous), jusqu'en 1676. Un registre destiné à constater la naissance et le décès « de ceux de la religion prétendue réformée, dûment signé et paraphé » par le juge et son greffier, commencé le 1^{er} janvier 1669, porte, pour la première fois, à la date du 17 novembre 1669, la signature de M. Ricotier, comme pasteur de Tonneins-Dessous. Ce pasteur continue à tenir le

registre jusqu'au 4^{er} mars 1676 ; puis viennent deux mentions de baptême non signées, puis des pages blanches, auxquelles les persécutions exercées dans l'Agenais à cette époque, et la note de M. Hugues, donnent une éloquente signification.

C'est probablement ce même pasteur Ricotier qui lut à Londres, en 1705, une dissertation *sur le Mensonge officieux*. M. Hugues donne l'indication de cet écrit dans le dépouillement des manuscrits de la Bibliothèque de Leyde.

Les deux Eglises de Tonneins furent frappées en même temps. Le registre de Tonneins-Dessus se termine aussi avec le mois de février 1676 ; il contient, après cette date, des pages blanches qui disent assez le deuil du troupeau. M. de Latané était pasteur de cette Eglise. Il est cité dans l'excellent ouvrage de MM. Haag.

La famille Ricotier a fourni aux Eglises de l'Agenais un grand nombre de pasteurs. Dès l'année 1560, on trouve un pasteur de ce nom desservant l'Eglise de Clairac. Son fils, qui lui succéda dans le ministère évangélique, a rapporté les circonstances de la mort et de la sépulture de son vénérable père dans une note que j'ai en main, et que je transcris littéralement :

« Monsieur mon père, nommé Bertram Ricotier, ministre de la Parole de
 « Dieu et pasteur de l'Eglise de Clérac, mourut ferme et constant en la foy
 « et religion salutaire de Jésus-Christ nostre Sauveur, Dieu-Homme et
 « Homme-Dieu, et en priant et invoquant le vray Dieu Eternel distingué en
 « trois personnes, le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, un lundi, 27^e jour
 « du mois de juillet, en l'an 1620, sur l'heure de midy précisément, ayant
 « esté exhorté par Monsieur Denys, mon nepveu, et par moy ; si bien qu'il
 « receut nos saintes exhortations et ouït nos prières avec ardente dévo-
 « tion, et nous rendit tesmoignage de vive voix et par eslevation de sa
 « main, de sa vraye et salutaire foy et espérance en Jésus-Christ, et de
 « sa communion avec luy. Et a exercé en laditte Eglise fidèlement son saint
 « ministère environ 60 ans, et est mort bien heureusement, ayant atteint
 « environ l'âge de 95 ans ; et son corps a esté enseveli honorablement au
 « cimetière de Clérac, ayant esté porté en son sépulchre par les anciens de
 « l'Eglise, suivis d'une grande assemblée, où estoyent Messieurs les consulz,
 « avec leurs livrées consulaires, et Messieurs Seillade, Alba, Denis et Rey-
 « nal, ministres de la Parole de Dieu. Et cest honneur a esté fait aux funé-
 « railles et à l'enterrement du corps de mon père, le 28^e jour dudit mois,
 « après la prière du matin. »

Le ministre Ricoltier dont M. Hugues a trouvé le nom parmi les prédicateurs de l'Eglise wallonne d'Amsterdam en 1688, était sans doute le fils du pasteur qui racontait en 1620, d'une manière à la fois si simple et si touchante, la mort et la sépulture de son vieux père.

J'ai pensé que ces détails pouvaient avoir le double avantage de concourir à démontrer l'utilité des recherches confiées au zèle de M. Hugues, et de faire connaître une famille qui, depuis les premières années de la Réformation jusqu'à la fin du XVII^e siècle, a si fidèlement servi l'Eglise réformée. C'est dans ce but que je prends la liberté de vous adresser cette lettre.

Veuillez agréer, etc.

ALPHONSE LAGARDE.

Renseignements bibliographiques sur l'ouvrage de François Le Coq, sieur de Germain, conseiller au parlement de Paris, réfugié en Angleterre. (1687-1720.)

M. Ath. Coquerel père nous fait connaître qu'il a dans sa bibliothèque un exemplaire complet de l'ouvrage de François Le Coq, dont le *Bulletin* a publié la préface historique si intéressante (ci-dessus, p. 395), et il est heureux de pouvoir nous communiquer ainsi le titre textuel de ce volume, qui nous avait manqué, aussi bien qu'aux descendants actuels de la famille Le Coq et aux auteurs de la *France protestante*. Le voici :

EXAMEN DE LA TRANSSUBSTANTIATION, par feu Monsieur LE COQ, conseiller au parlement de Paris. A Londres : de l'imprimerie de Jean Watts, dans Wild-Court, prez Lincoln's Inn-Fields. MDCCXX.

La *Préface de l'Editeur* (que nous avons reproduite) a xvi pages.

Il y a ensuite une *Préface de l'Auteur* (*sic*), et une table des chapitres, en quatre feuillets non paginés.

Le corps de l'ouvrage a 94 pages.

Ce livre, aujourd'hui très rare, était déjà estimé 20 francs en 1754.

Notes sur l'Eglise réformée de Constantinople au XVII^e siècle.

Aymon, l'éditeur du *Recueil des Synodes* que nous avons si souvent occasion de citer, a publié à La Haye, en 1708, un volume intitulé : *Monumens authentiques de la religion des Grecs et de la fausseté de plusieurs confessions de foi des chrétiens orientaux, produites contre les théologiens réformés par les prélats de France et les docteurs de Port-Royal, dans leur fameux ouvrage : De la Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique*, etc. C'est dans cet ouvrage que M. Ch.-L. Frossard a rencontré les trois passages suivants, qu'il nous signale. Ce sont des renseignements à ajouter à ceux que nous avons déjà recueillis (*Bull.*, IV, 384 et 432) :

« M. Antoine Léger, plus tard professeur en théologie à Genève, où il est mort en 1661, avoit passé de 1628 à 1636 à Constantinople. Il résidoit à Galata, et prêchoit dans l'hôtel de M. Hugo, ambassadeur à la Porte Otto-

mane de la part des états généraux des provinces unies des Pays-Bas. » (Pag. 9 et suiv.) Il étoit en relation avec le patriarche Cyrille Lucar.

« Les faubourgs de Péra et de Galata, où logeoient la plupart des ambassadeurs, renfermoient un petit nombre de commerçants réformés. (P. 58.)

« Le pasteur A. Léger fut remplacé par M. Sartorius, auquel le patriarche Cyrille Lucar a rendu ce témoignage : « Il n'y a personne qui n'honore et « qui ne respecte votre successeur, M. Sartorius, qui s'acquitte fort bien « de sa charge, en prêchant la Parole de Dieu d'une manière orthodoxe. » (Extrait de la 40^e lettre de Cyrille Lucar à M. A. Léger, pasteur et professeur à Genève.) (P. 449.)

Questions et Réponses.

La chanson attribuée à Calvin. — Eclaircissements sur « le Ramasseur et le Bonhomme. » — L'épître de Cayet à l'évêque de Bazas.

(Voir ci-dessus, p. 341, 342.)

A défaut du texte de la chanson : *O moynes, il vous faut marier !* dont la source nous échappe encore, voici des éclaircissements sur le passage du père Garasse, ci-dessus cité. Nous les puisons, d'après l'indication de M. Haag, dans *l'Histoire de l'Hérésie*, de Florimond de Rœmond. (Paris, 1610, in-4^e de 1,065 pages.) Les travailleurs savent que ce gros volume, ramassis considérable de faits de toute sorte, est une de ces œuvres d'ennemi acharné, d'où il y a grande utilité à tirer, pourvu que l'on contrôle soigneusement tout ce qui y est rapporté. En voici la preuve : au liv. VIII, chap. xi, sur *Calvin et ses premiers apôtres*, etc., nous trouvons ce qui suit :

« C'est là (dans un jardin, à Poitiers) où le premier concile calviniste fut tenu, qui coûta depuis si cher à la France, où se trouvèrent un docteur régent, nommé Antoine de la Duguie ; Philippe Véron, procureur au siège ; Albert Babinot, un lecteur de la Ministrerie (ainsi s'appelle la salle où se lisent les Institutes), et Jean Vernon fils, de Poitiers... L'un (Albert Babinot) se fit appeler *le Bonhomme*, et parce qu'il avoit été lecteur des Institutes en la Ministrerie, Calvin et les autres le nommoient *Monsieur le Ministre*. Cestui-ci, allant par pays, faisoit quelques prières en secret, enseignoit comme il falloît faire la manducation du Seigneur, comme cet homme de Dieu, disoit-il, leur avoit appris. Encore que *Ministre* soit un nom général qu'on donne aux serviteurs de l'Eglise et autres, si est-ce que ce lecteur en la Ministrerie fut la cause première que Calvin appela de ce nom de

Ministre les pasteurs et enseignants de sa nouvelle Eglise, combien que ce nom ne fut jamais approprié devant lui à certain ordre et sorte de gens de religion. Mais ceci ailleurs. Le troisième (Philippe Véron) se nommoit *le Ramasseur*, comme celui qui vouloit entreprendre de ramasser les brebis du Seigneur. Ce Ramasseur employa plus de vingt ans à ce métier, allant, trottant et furetant partout, portant les nouvelles de la vérité. Et posé ores qu'il ne sçut presque rien, il avoit ceste prérogative d'être excellent surtout à médire des gens d'Eglise. Il avoit son emplette auprès de Calvin, duquel il portoit quelques écrits, en faisant montre par grand'merveille, comme si c'eussent été des vers de Sybilles. « Ces trois bons apôtres furent les exécuteurs de ses mandements, les boute-feux de la France, et premiers auteurs du schisme des François, » dit celui qui naguère a rompu les filets où l'Hérésie l'avoit longuement enveloppé (Victor Cayet, au Discours des astuces de Calvin)... Celui-ci ne peut parler véritablement comme celui qui a de longue-main connaissance de toutes vos affaires, qui a vu ces trois apôtres... « Le Ramasseur, dit-il, battit aux champs, et ne laissa coin de Poitou, Xaintonge ou Angoumois, où il n'allât sonder le gué, pour voir s'il pourroit faire prise. » Le Bonhomme coule, suivant le conseil de Calvin, à Tholose, école des enfants des meilleures maisons de France et la pépinière des plus beaux esprits... Ce fut le Bonhomme qui fit couler en la ville d'Agen, lieu de ma naissance, un régent nommé Sarrasin, le premier pasteur du calvinisme en ce pays-là (l'an 1536)... »

Plus loin, au livre VIII, chap. vi, *De l'Origine des ministres*, etc., notre auteur dit encore :

« Comme les noms se donnent souvent par rencontre, aussi fit Calvin à ses prédicants celui de Ministre, car ainsi que j'ai dit cy-dessus, comme il eût dépêché ses trois premiers apôtres de Poitiers : Vernon, le Bonhomme et le Ramasseur, pour aller faire la découverte, l'un desquels il appeloit Monsieur le Ministre (c'étoit le Bonhomme), parce qu'il lisoit les Institutes en la Ministrerie (ainsi appelle-t-on ce lieu où s'enseignent les premiers rudiments de la jurisprudence), ce nom de Ministre lui demeura, alla çà et là parmi la France, prêchant l'Evangile de Calvin, nom qui fut communiqué depuis aux autres appelés à semblable charge et vocation... »

Plus loin, enfin, au chap. vii de ce même livre VIII, Florimond de Rœmond allègue que « le pauvre Babinot, que Calvin à son avènement honora de cette charge (de diacre), et le premier de ce nom, est mort vendeur de caques de harans... »

C'est d'après ces passages que M. Crottet a parlé du Bonhomme et du Ramasseur, dans sa *Petite Chronique protestante*, p. 104, 121 et 124. M. Haag nous apprend en outre, à l'article *Babinot* (t. I, p. 206 de la *France protestante*), que le Bonhomme était poète, et auteur d'un recueil

de sonnets, d'odes, etc., intitulé *la Christiade*, imprimé à Poitiers vers 1559.

Nous voici donc fixés sur ces deux personnages, qui sont bien des *compagnons de Calvin*, et il se peut, comme on le voit, que l'un d'eux fût l'auteur de la chanson calviniste, point de départ de nos recherches. Quant à « l'Épître de Cayet à l'évêque de Bazas, » où il en est apparemment question, nous ne l'avons pas encore découverte, mais ne serait-ce pas ce même opusculé de Cayet que Florimond de Rœmond cite fréquemment, et qu'il appelle son « Discours des astuces de Calvin? » Il est vrai qu'aucun ouvrage ainsi intitulé ne figure dans la bibliographie de Cayet; mais nous y voyons deux pamphlets publiés en 1597, sous le nom : 1^o *Les tromperies des ministres qu'on appelle, qu'ils font à leurs gens qui les suivent, avec la tyrannie qu'ils exercent contre leurs compagnons, et la surprise dont ils usent envers les pasteurs et docteurs catholiques*. 2^o *La condamnation de Calvin par lui-même*. C'est peut-être l'un ou l'autre de ces libelles que Florimond de Rœmond cite en changeant de titre. Nous n'avons pu encore nous procurer les moyens de vérifier. Les pamphlets de controverse de Cayet sont devenus rares, comme ceux d'un autre apostat contemporain, Reboul, et ne sont guère plus connus que par les nombreux emprunts que les écrivains catholiques se sont toujours plu à leur faire.



Quinze vers sur la cour de Charles IX. — Quel en est l'auteur?

Voici des vers remarquables, qui se trouvent copiés, isolément et sans nom d'auteur, dans un ancien recueil d'extraits manuscrits :

Ne le crois pas que jamais je soye seure,
 Tant qu'on verra la *Maison de Valois*
 Fausser la foy et se rire des lois;
 Les faux édits d'un parlement esclave
 D'un *Cardinal*, parement de conclave;
 Tant qu'un *Conseil* de monstres composé,
 Une *Chimère*, un *Garde-sceaux* ruzé,
 Qui n'ont pour Dieu que l'Estat et la panse,
 Tiendront en main le gouvernail de France;
 Tant qu'Italie en France régnera;
 Tant que la France hors de France fuyra;
 Tant qu'on verra de *Florence la fée*
 D'un *Clerc* servie, et d'une *Retz* coiffée;

Et que *Catin* aura ses estalons,
Un *Diable* au ventre, un *Prestre* à ses talons.

On nous demande à quel poète (huguenot sans doute, et de la fin du XVI^e siècle) peut appartenir ce fragment, dont les traits ne sont pas tous également clairs, mais qui évidemment se rapporte à la cour italienne de Charles IX, à sa mère, Catherine de Médicis, — « la fée de Florence coiffée du comte de Retz, » — au cardinal de Lorraine; — « maître du parlement et lui-même parement de conclave; » — enfin, au « Conseil de monstres, » qui enfanta les massacres de 1572.

Ces vers ont bien un air de famille avec certains passages des *Tragiques* de d'Aubigné; mais ce dernier poème est tout en alexandrins, et ce sont ici des vers de dix syllabes. Quelques recherches pour en trouver la source sont demeurées sans résultat. D'autres seront peut-être plus fructueuses.

Les archives des Eglises réformées à La Rochelle. — Que sont-elles devenues ?

On trouve parmi les actes de l'Assemblée générale de Saumur la décision suivante, prise le 8 juin 1614 :

« Sur la demande faite par les députés de Provence, a esté résolu qu'il sera escript à Messieurs du corps de ville de La Rochelle, et à Monsieur du Coudray, conseiller du Roy en sa cour du parlement de Paris, pour les prier en leur esgard de donner ordre à faire tenir en cette Assemblée les Actes de l'Assemblée générale des Eglises tenue à Châtellerault en 1597 et 1598. »

D'un autre côté, on voit par diverses prescriptions des synodes nationaux (notamment par les art. 1 et 3 du compte des académies et collèges, aux actes du 21^e synode national, tenu à Tonneins en 1614), que les papiers soumis aux synodes devaient être « portés aux archives de La Rochelle. »

Sait-on en quoi consistaient ces archives, et ce qu'elles sont devenues ?

Le Sceau des anciens Synodes nationaux des Eglises réformées de France.

L'art. 20 (Matières générales) des actes du 12^e synode national, tenu à Vitré en mai 1583, est ainsi conçu :

« Il a été résolu qu'on fera un *cachet*, pour sceller les lettres d'importance qui seront envoyées au nom dudit Synode national, et que ce cachet sera envoyé à la province où se doit tenir ledit Synode. »

L'article précédent avait décidé que « l'Eglise où le Synode national aura été assemblé, sera chargée d'envoyer tous les actes dudit Synode à la province qui aura charge d'assembler ledit Synode. »

Nous demandons si l'on a rencontré parfois de ces pièces portant l'empreinte du cachet synodal, et si l'on en peut donner la description.

DOCUMENTS INÉDITS ET ORIGINAUX.

DEUX EXÉCUTIONS A PARIS POUR CAUSE D'HÉRÉSIE

LETRE D'UN JEUNE CATHOLIQUE ALLEMAND, TÉMOIN OCULAIRE.

1542.

[Communiquée par M. A. Müntz.]

On lira sans doute avec un profond intérêt la lettre qui suit. Elle fut adressée, en 1542, par un jeune Allemand catholique, *Eustathius de Knobelsdorf*, qui s'était rendu à Paris dans l'intérêt de ses études, au savant théologien *George Cassander*, catholique comme lui, mais comme lui porté à des sentiments de concession à l'égard du nouveau culte. Nous traduisons cette pièce du latin, sauf une vingtaine de lignes au commencement, que nous omettons parce qu'elles ne renferment que l'expression de l'attachement du jeune correspondant pour Cassander, dont il avait probablement été l'élève (1).

A. M.

Au très savant George Cassander, professeur au collège de Bruges.

....Vous me priez, très honoré ami, de vous communiquer exactement ce que j'ai pu savoir des luthériens condamnés à être brûlés. Je vais le faire, autant que la brièveté du temps me le permet, car il faut que je réponde à votre lettre au moment même où je viens de la recevoir, sous peine de laisser le messenger s'en retourner les mains vides.

Je vous ai parlé des services de prières qui se faisaient ici; je pen-

(1) Cette lettre se trouve dans le recueil intitulé : *Illustrium et Clarorum virorum epistolæ selectiores, superiore sæculo scriptæ vel à Belgis vel ad Belgas. Lugduni Batavorum, 1617*. Elle est citée par M. le professeur Baum, dans sa *Vie de Th. de Bèze*.

sais alors qu'ils n'avaient rien d'extraordinaire ; mais, depuis, j'ai su qu'ils ont une cause spéciale et qu'ils se rapportent à des événements malheureux. Le roi de France avait écrit au Parlement de Paris pour lui recommander d'ordonner des prières publiques à cette fin qu'il réussit à recouvrer son patrimoine légitime, détenu injustement par des usurpateurs (1) et à venger la mort de ses envoyés, qui avaient été tués contrairement au droit des gens, à toute humanité et à toute foi. En outre, le roi recommandait au Parlement de faire exécuter, selon l'usage, les gens hétérodoxes qui se trouvaient détenus dans les prisons. On se hâta d'obtempérer au vœu du roi et, après de nombreuses processions, un service général de supplications fut célébré avec beaucoup de pompe par tout le clergé et tout le peuple. Des prédicateurs furent chargés d'apprendre au peuple que le but principal de cette solennité était d'obtenir du ciel le succès des entreprises du roi et le relèvement de l'Eglise romaine, très gravement menacée, et qu'en conséquence on brûlerait vifs, après la solennité, huit individus qui avaient mal parlé du siège apostolique (2).

A peine le service de prières était-il terminé que la foule se porta à la place Maubert pour y attendre les victimes. Mais ce jour-là rien ne fut fait. Les luthériens, à ce qu'on disait, en avaient appelé au Parlement. J'en ai vu brûler deux. Leur sort m'inspira des sentiments bien divers. Si vous y aviez été, vous auriez souhaité à ces infortunés un châtimement moins rigoureux.

Le premier était un tout jeune homme, encore sans barbe, à peine un peu de duvet lui avait poussé au menton ; la plupart des assistants ne lui donnaient pas vingt ans. Il était fils d'un cordonnier. L'autre était un vieillard plus que sexagénaire, déjà affaîssé par l'âge, d'une figure vénérable, avec une longue barbe blanche. Le jeune avait dit des choses malsonnantes sur les images miraculeuses (ici on ne les vénère pas seulement, on accourt de toutes parts pour les adorer) ; il avait soutenu qu'elles ne diffèrent guère des dieux de pierre des Gentils, et qu'on doit les rejeter des temples chrétiens si elles deviennent une occasion d'idolâtrie. Il était accusé d'avoir tenu encore

(1) Le Milanais, probablement.

(2) C'est à-dire le siège de Rome : style introduit par les bulles pontificales, absolument comme s'il n'y avait eu d'apôtre que dans la ville aux sept collines. C'est par un abus semblable qu'on appelle l'Eglise de Rome, fondée après tant d'autres, *Mater omnium Ecclesiarum*.

d'autres propos qui se rapprochaient des doctrines de Luther. Quand on l'exhorta à se rétracter, loin de le faire, il se déclara prêt à confirmer même par sa mort ce qu'il avait avancé. Il fut amené devant les juges et condamné à avoir la langue coupée et à être brûlé ensuite. Sans changer de visage, le jeune homme présenta sa langue au couteau du bourreau, en la sortant autant qu'il pouvait. Le bourreau la tira encore davantage avec une pince, la coupa et en frappa plusieurs fois les joues du patient. On dit que ceux de la foule qui étaient le plus près (ô pitié des Français !) ramassèrent cette langue encore palpitante et la jetèrent à la figure du jeune homme ! — Placé ensuite sur une charrette, celui-ci fut conduit au lieu du supplice ; mais, à le voir, on eût dit qu'il allait à un festin. Il descendit spontanément et seul de la voiture, et se plaça à côté du poteau qui devait servir à l'exécution. Quand on lui eut mis la chaîne autour du corps, je ne puis vous dire avec quelle égalité d'âme et avec quelle expression dans les traits il supporta les cris d'allégresse et les insultes de la foule ameutée contre lui (*insultantis turbæ plausum et oblatrationem*). Il ne proférait aucun son ; de temps à autre il crachait le sang qui emplissait sa bouche, et il dirigeait ses yeux vers le ciel, comme s'il s'attendait encore à quelque secours miraculeux. Quand on eut couvert sa tête de soufre, le bourreau lui montra le feu d'un air menaçant ; mais le jeune homme, sans s'effrayer, fit comprendre, par un mouvement de son corps, qu'il se laissait brûler volontiers. En vérité, cher Cassander, je doute que les illustres philosophes qui ont tant écrit sur le mépris de la mort eussent supporté avec la même constance de si cruels tourments, tant cet adolescent paraissait élevé au-dessus de ce qui est de l'homme.

Le sort du vieillard fut un peu plus doux, mais me révolta beaucoup plus. C'était un bourgeois de Paris, père d'une nombreuse famille, estimé à cause de sa vie honnête. Ayant tenu quelques propos trop libres contre les moines au sujet de l'invocation des saints (car ici il faut être sur ses gardes), et ayant dit que tous les chrétiens sont prêtres, il fut convaincu par des témoins et jeté en prison. Attaqué là par des théologiens, il fut aisément réduit au silence ; il ne savait pas discuter. Il avoua son erreur et déclara qu'il se repentait. Ce triomphe vint fort à propos pour le clergé, car de telles gens donnent souvent beaucoup de besogne, même à nos docteurs les plus fameux. On exhorta le vieillard à persévérer dans ses sentiments de

pénitence et on lui dit qu'il mourrait ainsi en chrétien, tandis que s'il ne s'était point rétracté, il serait mort en luthérien. Il fut lié par le bourreau et placé sur une charrette, à côté de deux jeunes gens qui furent attachés à lui, revêtus de chemises blanches et portant dans leurs mains des torches ardentes. Ils avaient entendu le vieillard parler contre les moines et ne l'avaient point dénoncé. C'était là leur crime. Conduits avec le vieillard à l'église de Notre-Dame (*in templum Deiparæ Virginis*), ils y obtinrent leur pardon. Le vieillard y dut de nouveau se rétracter en invoquant la sainte Vierge. De là il fut mené au gibet, où il répéta qu'il avait tout rétracté et qu'il n'avait rien de commun avec Luther. En conséquence, il fut subitement étranglé, puis jeté, demi-mort, dans les flammes. Beaucoup d'assistants jugeaient cette peine trop douce; ils auraient voulu voir le vieillard brûlé vif. S'ils m'avaient interrogé, ils auraient trouvé en moi des sentiments tout à fait opposés. Qu'y a-t-il, en effet, de plus indigne que de livrer un homme au feu pour une erreur qu'il ne défend pas obstinément? Les saints Pères eux-mêmes n'ont-ils pas dit que l'hérésie consiste dans l'opiniâtreté? Ce malheureux vieillard fut brûlé peu de jours après le départ de Cornélius (1). J'apprends que le même sort attend des victimes innombrables. Prions Dieu pour que ces gens se convertissent s'ils sont dans l'erreur; si au contraire ils ont raison, Dieu veuille leur donner de combattre intrépidement! Mais en voilà plus qu'assez, il faut que je m'arrête. Veuillez lire, dans des sentiments d'indulgence et d'amitié, ce récit fait à la hâte. Adieu.

Paris, le 10 juillet 1542.

EUSTATHIUS DE KNOBELSDORF.

REQUÊTE DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE DE MONTAUBAN

DANS LE PROCÈS EN INTERDICTION QUI LUI FUT FAIT AUX APPROCHES
DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

1683.

C'est en 1682 que l'assemblée du clergé de France imagina sa célèbre lettre aux réformés intitulée : *Avertissement pastoral*, qui fut solennellement signifiée aux consistoires, à commencer par celui de Paris.

(1) Nous ignorons qui était ce Cornélius.

A dater de ce moment, on *procéda* plus activement que jamais par voie de chicane devant les parlements et le conseil, afin d'arriver à faire interdire et fermer les temples. Le prince de Condé avait indiqué ce moyen comme le plus expéditif pour *convertir* les huguenots, en disant à la duchesse de La Trémouille, qu'il fallait leur ôter la commodité de prier Dieu et les priver du commerce de leurs ministres. (Benoît, t. IV, p. 519.)

Benoît énumère quarante-deux Eglises qui se virent ainsi, sous un prétexte ou sous un autre, dépouillées de leurs droits et interdites en l'année 1683.

« Mais rien, dit l'historien ne mérite d'être comparé au procès qui fut fait cette même année à l'Eglise de Montauban, et qui ne fut terminé que par l'interdiction de ses exercices et la démolition du temple qui lui restait.

« On l'entreprit sous prétexte qu'on avait souffert que des *relaps* y assistassent aux assemblées; mais de cinq qu'on prétendait qui étaient de cette qualité, il n'y en avait pas un de qui l'abjuration eût été signifiée. Il y en avait plusieurs dont le retour avait précédé de quelques années les Déclarations qui défendaient de les recevoir, et quelques-uns même qui avaient été reçus près d'un an avant la première Déclaration qui eût été donnée sur ce sujet. Il y avait même un de ces prétendus *relaps* qu'on ne pouvait prouver qui eût été dans le temple depuis le temps qu'on disait qu'il avait embrassé la religion catholique. Ces difficultés réduisirent le procureur général à se départir en quelque façon de l'action fondée sur ce qu'on avait reçu des *relaps*, et à soutenir qu'on avait contrevenu à la Déclaration qui défendait de recevoir des catholiques. Il croyait mieux trouver son compte à tourner la chose de ce côté-là, parce que cette Déclaration n'ordonnait point de signification comme l'autre. Mais ces deux Déclarations traitaient de choses si différentes, qu'il n'était pas possible de les confondre : l'une parlant des nouveaux catholiques, qui seuls pouvaient être appelés *relaps*; et l'autre, de ceux qui étaient nés dans cette communion et qui n'en avaient jamais embrassé d'autre. Les cinq dont on se servait contre l'Eglise de Montauban étant du rang des premiers, il est évident que la Déclaration qui parlait des autres ne pouvait leur être appliquée. »

Après avoir rapporté l'insigne fraude employée par les jésuites à l'égard de l'un des cinq, nommé De Bia, et les autres chicanes suscitées au consistoire pour faire considérer ses assemblées religieuses comme illicites, Benoît poursuit ainsi :

« Les cinq ministres qui servaient l'Eglise de Montauban, Brassard, Satur, Ysarn, Saint-Faust et Repey; trois de ses anciens, Lugandi, Caminel et La Peyre; le chantre Abouli et son fils, la veuve Malemousque et l'aveugle Couget, se rendirent volontairement à Toulouse, et y furent retenus plus de quatre mois. Leur constance, et particulièrement celle des cinq ministres,

fut d'une grande consolation pour leur peuple, qui les aimait et les considérait déjà beaucoup à cause de leurs qualités personnelles; et la manière dont ils se conduisirent dans tout le cours du procès fit honte à leurs juges, qui n'osèrent les condamner à toutes les peines des Déclarations. Brousson, leur avocat, plaida leur cause avec une extrême hardiesse, et fit en pleine audience, en présence de l'archevêque de Toulouse et de plusieurs évêques qui étaient au siège, l'apologie de la religion réformée. On l'écouta sans l'interrompre, et l'avocat général, reprenant la parole après lui, se contenta de répliquer que c'étaient là de belles idées de religion, mais que les *prétendus* réformés n'y répondaient pas par leur vie : après quoi il conclut en peu de mots à l'exécution des Déclarations. La cause ne fut pas jugée à cette audience; mais enfin il y eut arrêt, au mois de juin, qui ordonnait d'abattre le temple, et qui défendait de faire à l'avenir l'exercice à Montauban. Les ministres furent interdits, et les autres prisonniers élargis. L'arrêt donnait quinze jours pour la démolition du temple, et chargeait le lieutenant principal du sénéchal d'y faire travailler, au refus du consistoire. L'intendant, craignant peut-être quelque sédition populaire si les catholiques mettaient la main à cette démolition, se fit presque une affaire d'obliger cette compagnie à se charger de ce soin; mais elle ne voulut jamais y entendre, et il fallut que le lieutenant fit exécuter l'arrêt... »

La requête que nous reproduisons ici, et que nous croyons inédite, se trouve aux Archives de l'Empire (Tr., 253). Elle fut peut-être rédigée par Claude Brousson, alors avocat au parlement de Toulouse, et qui se signala, comme on vient de le voir, par le zèle dont il fit preuve en cette circonstance.

AU ROY.

SIRE,

Vos sujets, les ministres et anciens de vostre ville de Montauban, faisant profession de la Religion prétendue Réformée, sont contraints de recourir très humblement à la justice de Vostre Majesté pour éviter la plus terrible de toutes les désolations.

Les suppliants, SIRE, et voz autres sujets de ladite ville fesant profession de ladite Religion, qui sont fidelles à Vostre Majesté, et qui le seront toute leur vie, n'ont rien de plus cher dans le monde que la liberté de s'assembler pour prier Dieu et pour chanter ses louanges, pour laquelle ils abandonnent volontiers tous les emplois et tous les avantages du siècle, et pour l'establisement de laquelle les Roys prédécesseurs de Vostre Majesté ont eu la bonté de leur accorder des édits si solennels, si justes, si importants, si souvent réitérez et tant de fois confirmez par Vostre M^{esté}. Cependant, comme s'ils n'a-

voient pas l'honneur d'estre les sujets de Vostre Majesté et de vivre sous sa juste et puissante protection, on prétend les priver d'un droit si précieux et si sacré, et les jeter par ce moyen dans une désolation extrême, sous des prétextes entièrement vains et recherchés ;

On a, sous de pareils prétextes, fait décréter au Parlement de Thoulouze tous leurs ministres, trois de leurs anciens et quatre particuliers, habitans dudit Montauban, et toutes ces personnes sont dans les prisons dudit Parlement, et quoyque lesdits ministres et anciens aient été contraints de faire signifier, le vingt-cinq de ce mois, une cédula évocatoire fondée sur des raisons très pertinentes, et qu'en effet le Parlement ayt déjà donné dans cette instance divers arrests, les 4 febvrier, 8^e et 9^e mars 1683, qui font voir clairement que lesdits ministres et anciens ne peuvent y espérer justice.

Le Sr procureur général de Vostre Majesté ne laisse pas d'y continuer ses poursuites, mesme il est nottoire que le XXX^e dudit mois le parlement a commencé de juger les objects ou reproches proposés dans les confrontations contre les témoins.

C'est pourquoy les supplians prosternés, Sire, aux pieds de Vostre Majesté, la supplient très humblement de cesser lesdites poursuites attantatoires et lesdits arrêts, et évoquant l'instance, relaxer lesdits ministres et anciens de l'accusation dont il s'agit.

Premièrement il est juste de cesser lesdites poursuites et l'arrest qui juge les objects ou reproches proposés dans les confrontations contre les prétendus témoins, puisque l'art. XII du titre des Evocations de votre ordonnance de 1669, deffend, à paine de nullité, de procéder aux jugemens des procès criminels au préjudice des cédules évocatoires, et que néanmoins ledit Parlement n'a pas laissé de juger les reproches contre les témoins, comme il est de notoriété, quoyque ce soit la principale partie du procez, et que mesme tout le surplus du procez en dépende, ce qui est d'autant plus nul et cassable, que les supplians, qui se reposoient sur la foy de ladite cédula évocatoire et de l'ordonnance de Vostre Majesté de 1669, n'avoient fait ni pu faire aucune production pour justifier et appuyer ledit reproche, et que lesdits reproches n'ont esté d'ailleurs ainsy jugés attentatoirement que par les mesmes officiers qui sont compris et récusez dans ladite cédula.

A l'égard de l'arrest dudit jour 4 febvrier, il a esté donné, contre l'expresse disposition des art. 12 et 13 du titre 13 de votre ordon-

nance de 1670, qui veulent que les décrets de prinze de corps jouissent du délai de deuz assignations, l'une à la quinzaine et l'autre à la huitaine, avant que les juges puissent ordonner contre eux le récollement des tesmoins, après lequel lesdits témoins ne peuvent plus se rétracter. Car, quoyque le délai desdites assignations concernant M. Brassard, le plus vieux desdits ministres, quy est accablé d'infirmités, ne deult échoir que le 12 febvrier, l'arrest dudit jour 4 febvrier a ordonné contre luy le récollement desdits témoins, lesquels, se trouvant liez par ce moyen, n'ont pas osé se rétracter dans la suite.

A l'égard de celuy du 8^e mars, il est contraire à la déclaration de Vostre Majesté du 10^e octobre 1679, qui veut que les abjurations de ceux que l'on prétend estre relaps seront signifiées, et à l'art. 6 du titre 2 de vostre ordonnance de 1667, qui veut que copie des pièces sur lesquelles la demande est fondée soit baillée au deffendeur, car ledit arrest a démis ledit Brassard des lettres par lui impétrées, pour demander la communication de certain procez sur lequel on prétend que le nommé Debia, que l'on dit avoir esté souffert par ledit Brassard aux exercices de la R. P. R., a esté déclaré relaps par un arrest dudit Parlement, quoyque ledit procez contienne la prétendue abjuration dudit Debia, laquelle n'a jamais esté signifiée audit Brassard, et divers actes sur lesquels on prétend establir la validité de cette prétendue abjuration, quy avoit été extorquée d'un jeune écolier pour les Jésuites ses maîtres, contre les termes des déclarations de Vostre Majesté, et qui, pour cette raison, n'avoit jamais paru; et que ledit sieur procureur général employa ledit procès comme le fondement de sa demande. Il est vray que ledit arrest réserve à l'avocat dudit Brassard d'aller voir par le jour, dont la moitié estoit déjà consommée par l'audience, les pièces non secrètes dudit procès, entre les mains du sieur rapporteur; mais outre que ladite déclaration et ladite ordonnance veulent que les abjurations et autres pièces soient communiquées par copie, afin qu'on les puisse examiner mûrement et esviter les surprises, Vostre Majesté jugera si dans une affaire de cette importance la moitié d'un jour pouvoit suffire pour se deffendre légitimement. Il y a plus, c'est que, pour mieux otter auxdits ministres et anciens la liberté de se deffendre, le mesme arrest deffend aux procureurs de la cause d'empescher à l'advenir de pareilles lettres, quoyque le sieur rapporteur ait refusé d'appointer plusieurs requestes auxdits ministres et anciens.

Et à l'égard de l'arrest qui feut rendu sans deffense le lendemain, 9 dudit mois, et qui ordonna qu'il seroit procédé extraordinairement contre ledit Brassard par confrontation de témoins : 1^o la précipitation est évidente et inouïe; 2^o ledit arrest a esté donné sans que ledit Brassard ait peu se deffendre, car ledit sieur procureur général n'avoit communiqué aucun des arrests ny autres pièces non secrètes employées dans son inventaire, ni mesme fait signifier l'arrest du jour précédent, sans quoy le procès n'estoit pas en estat d'estre jugé; 3^o il détenoit les pièces que lesdits ministres avoient remises au parquet pour la plaidoirie du fond de la cause, lesquelles pièces estoient absolument nécessaires pour instruire le relaxe dudit Brassard; et 4^o la prétendue abjuration et autres pièces du procez dudit Debia n'avoient pas non plus esté communiquées audit Brassard en la forme prescrite par la déclaration et par les ordonnances, ce qui fut cause que le mesme, pour ledit Brassard, feut contraint de protester de la nullité desdites poursuites par un acte attaché à cette requeste, qui justifie que les sujets de Vostre Majesté n'ont plus la liberté de se deffendre audit Parlement.

Au fond, l'accusation formée contre lesdits ministres et anciens est manifestement injuste; elle a deux chefs, le premier d'avoir souffert de prétendus relaps aux exercices de la R. P. R., le second d'avoir tenu le consistoire dans une chambre destinée à cet usage.

*1^{er} CHEF, d'avoir souffert de prétendus relaps aux exercices de la
R. P. R.*

Les prétendus relaps sont les nommés Hurtaud, Rigau, Jambon, Lafont et Debia; mais Hurtaud, qui avoit quitté, comme on prétend, la R. P. R., y estoit revenu et y avoit esté reçu publiquement le 27 janvier 1663, comme il est justifié par un extrait du livre des délibérations du consistoire, ce qui feut avant toutes les déclarations de Vostre Majesté qui deffendent à ceux qui ont abjuré la R. P. R. de retourner dans sa communion, et dont la première est du mois d'avril 1663, et les lois n'ont point d'effet rétroactif et ne regardent que l'avenir.

Pour Rigau, elle n'a pas esté reçue aux exercices de ladite religion depuis que sa prétendue abjuration a esté signifiée, quoyque cette signification n'eût pas mesme esté faite dans les formes pres-

crites par la déclaration de Vostre Majesté du 10^e octobre 1679.

A l'égard de Jambon et de Lafont, leurs prétendues abjurations n'ont point esté signifiées selon le désir de ladite déclaration.

Et pour ce qui concerne Debia, que l'on dit avoir esté condamné comme relaps au bannissement par un arrest du 4 juillet 1682, sa prétendue abjuration n'avoit jamais non plus esté signifiée.

On allègue que cette prétendue abjuration étoit de notoriété publique, mais 1^o les suppléans prétendent que le contraire est justifié par le procès sur lequel ledit Debia feut jugé et qu'on n'a pas voulu communiquer auxdits ministres et anciens, car il résulte dudit procez que cette prétendue abjuration est un billet qu'un Jésuite du collège de Montauban avoit écrit, et que tous les Jésuites dudit collège avoient fait signer par force audit Debia pendant qu'il étoit un jeune écolier dans leur dit collège et sous leur puissance, en le menaçant de luy donner la salle, contre les deffenses portées par les édits et déclarations de Vostre Majesté; que, nonobstant ce prétendu billet qui n'avoit jamais paru, ledit Debia avoit toujours continué pendant douze ans de faire une profession ouverte et publique de la R. P. R., ayant mesme étudié au ministère, à l'académie de Puylaurens; que, pour ces raisons, ledit Debia ayant demandé dans ledit procez la cassation dudit billet lorsqu'il fut produit, les Jésuites remirent sous le nom dudit sieur procureur général certaines lettres par lesquelles ils prétendoient que depuis ledit billet ledit Debia leur avoit donné quelque espérance de se faire catholique; que le Parlement, n'ayant pas trouvé lesdites pièces suffisantes, et ayant ordonné que l'information seroit continuée, on feut contraint, à faute de témoins, de faire voir et confronter audit Debia trois des mesmes Jésuites qui luy avoient extorqué ledit billet, lesquels dirent qu'ils avoient veu communier ledit Debia dans une église, et quoyque lesdits Jésuites eussent esté valablement objectez comme étant manifestement suspects en cette cause, ledit Debia feut condamné sur leur témoignage, non à toutes les peines des relaps, mais seulement au bannissement, ce qui détruit entièrement la prétendue notoriété publique dudit billet, qui n'avoit jamais paru et qui feut mesme jugé insuffisant et ne sert qu'à faire voir combien ledit Parlement est suspect aux sujets de Vostre Majesté, fesant profession de la R. P. R. 2^o Lesdits ministres n'auroient pas esté obligez d'ajouter foy au bruit que l'on auroit peu faire courir sur le sujet dudit billet, puisque la déclaration de Vostre Majesté

dudit jour, 10^e octobre 1679, veut absolument que les abjurations leur soient signifiées; qu'en effet l'on fait courir tous les jours de faux bruits, et que s'il falloit y ajouter foy, il dépendroit des catholiques de publier que tous ceux que bon leur sembleroit ont abjuré la R. P. R. pour mettre les consistoires dans la nécessité de les retrancher de leur communion, ce qui seroit également contraire à la déclaration et à la raison naturelle.

L'on prétend encore, Sire, prouver par deux ou trois témoins que depuis six ou sept ans le promoteur de Montauban auroit dénoncé audit Brassard que ledit Debia estoit catholique, mais c'est une supposition insigne et pourtant inutile. 1^o Le promoteur ne pouvoit pas deviner plusieurs années auparavant que Vostre Majesté défendrait un jour aux ministres, sur peine d'interdiction, de souffrir les relaps aux exercices de la R. P. R., et si l'on remettait l'acte, que l'on prétend avoir esté fait en ce temps-là, il paroîtroit qu'il n'y enra pas dit un seul mot de la prétendue abjuration dudit Debia, et que le promoteur prétendoit seulement que bien que les suppliants aient l'exercice public de leur religion dans ladite ville de Montauban, ils ne pouvoient pas admettre ceux qui étudient au ministère et faire de propositions dans leurs temples, mais les prétendus témoins n'ont aucune pudeur sur ces matières, ce qui renverse la société civile. 2^o Vostre ordonnance de 1667 ne permettant pas la preuve par témoins dans les matières qui excèdent 100 livres, il ne seroit pas juste de faire dépendre ce que vos sujets de ladite religion ont de plus précieux dans le monde de la déposition de deux ou trois personnes apostées, qui n'ont aucun scrupule de conscience sur ce sujet. 3^o Cette supposition est clairement convaincue par le procez dudit Debia, que l'on a refusé de bailler en communication et qui justifie que le prétendu billet extorqué dudit Debia par les Jésuites ses maîtres avoit demeuré secret jusques au procez fait audit Debia, et qu'il fut jugé d'ailleurs inutile.

Mais quand même cette prétendue dénoncée seroit véritable comme elle est fausse et supposée, elle ne serviroit de rien pour une autre raison, c'est que la déclaration de Vostre Majesté de 1679 veut absolument que les abjurations soient signifiées, ce qui n'a jamais été fait à l'égard de celle que l'on prétend avoir esté faite par ledit Debia; et en effet, il dépendroit autrement des catholiques de dénoncer que tous ceux que bon leur sembleroit ont abjuré la R. P. R. pour

obliger les consistoires à les chasser de leurs temples, ce qui ne peut estre soutenu raisonnablement et seroit directement opposé à ladite déclaration.

On dit enfin que ledit Debia s'estoit fait catholique, et que la déclaration de Vostre Majesté du mois de juin 1680 deffend aux consistoires de recevoir les catholiques à faire profession de ladite R. P. R. sans parler de signification d'abjurations; mais c'est toujours abuser des déclarations de Vostre Majesté, car celle du mois de juin 1680 parle de ceux qui sont nez catholiques et non des relaps; elle dit que l'Edit de Nantes permet à ceux de ladite R. P. R. de faire profession de ladite religion et non aux catholiques, c'est pourquoy elle deffend aux catholiques d'embrasser ladite religion et aux ministres de les recevoir; mais elle ne fait pas seulement mention des relaps, lesquels sont toujours désignés par ce nom de relaps, qui leur est propre et particulier. En effet, il avoit été pourveu à leur égard par la déclaration de Vostre Majesté du 10^e octobre 1679, à laquelle il n'est point dérogé par celle de 1680; aussy est-il constant qu'il y a une très grande différence entre recevoir un catholique à abjurer sa religion et souffrir aux exercices de la R. P. R. une personne qui est née dans ladite religion; car l'on ne peut recevoir un catholique à abjurer sa religion sans sçavoir qu'il étoit catholique, et que l'on contrevient à la déclaration de Vostre Majesté de 1680, qui deffend de recevoir les catholiques à faire profession de la R. P. R., mais l'on peut souffrir aux exercices de la R. P. R. une personne qui est née dans ladite religion sans sçavoir qu'elle l'eût abjurée. C'est pourquoy la déclaration de Vostre Majesté de 1679 veut absolument que les abjurations soient signifiées aux ministres et anciens pour les soumettre à la peine d'interdiction.

II^e CHEF, d'avoir tenu le consistoire dans une chambre destinée à cet usage.

L'on auroit de la peine, SIRE, à croire que les sujets de Vostre Majesté, qui vivent sous la protection du plus grand monarque du monde, fussent exposez par les poursuites de vostre procureur général ou de ceux qui agissent en son nom, et pour lesquels les supplians n'ont jamais manqué de respect, à la rigueur d'une prison pour une chose aussy innocente.

Il est vray que par les déclarations de Vostre Majesté, du mois d'aoust 1682, il est deffendu à vos sujets de ladite religion de s'assembler sous prétexte de prières publiques, de lecture et autres actes d'exercices de leur religion, que dans les temples et en présence d'un ministre.

Mais, premièrement, les supplians, SIRE, ont sujet de se plaindre des impressions peu sincères que l'on donne à Vostre Majesté sur la conduite de ses sujets de la R. P. R. On veut luy persuader que les assemblées qu'ils font dans leurs temples sont tumultueuses, et l'on veut insinuer qu'ils s'y assemblent pour conspirer contre l'Estat. Cependant les portes de leurs temples sont toujours ouvertes et tout le monde sçait qu'ils ne s'y assemblent que pour s'humilier devant Dieu, pour invoquer son saint nom et pour chanter ses louanges. Tout le monde sçait qu'ils ont fait paroître leur fidélité dans des occasions importantes, et particulièrement vos sujets de ladite ville de Montauban, et Vostre Majesté eut la bonté de leur en rendre un témoignage authentique dans sa déclaration de 1652. Ils continuent même toujours à faire paroître autant de zèle pour son service que ses autres sujets, et ils sont prêts à signer de leur sang le serment de fidélité dont leur religion leur apprend que les sujets ne peuvent jamais être dispensez. C'est pourquoy, Sire, vos sujets de ladite R. P. R. osent espérer de votre équité naturelle qu'elle aura la bonté de révoquer une déclaration obtenue avec tant de surprise.

Il y a plus, c'est que les supplians ne sont nullement au cas de cette déclaration, soit que l'on en regarde les termes ou que l'on en considère le motif et l'esprit.

A l'égard des termes, elle deffend de s'assembler sous prétexte de prières publiques, de lectures et autres actes d'exercice de la R. P. R., que dans le temple; or, l'exercice de ladite religion se fait dans le temple des supplians et non dans la chambre dont il s'agit, où l'on a accoutumé de tenir le consistoire pour régler la discipline, pour distribuer les charités, censurer les vicieux, et réconcilier les familles divisées, lesquelles choses ne se font ni ne peuvent se faire dans le temple, mais dans une chambre particulière destinée à cet usage.

On allègue que les délibérations du consistoire portent que les séances commencent après l'invocation du nom de Dieu, mais il est étrange que l'on veuille faire un crime de commencer une séance par implorer l'assistance du Saint-Esprit, comme si des chrestiens ne

devoient pas commencer par là toutes leurs actions, puisque les payens eux-mêmes leur en ont donné l'exemple, et comme si le matin et le soir, avant et après le repas, dans leurs testamens et ailleurs, hors des exercices publics de religion, ils n'en usent pas de cette manière. En un mot, ce n'est pas l'exercice de ladite religion, c'est le consistoire pour le règlement de la discipline, ce qui est permis par l'art. 34 des particuliers de l'Édit de Nantes, qui distingue formellement l'exercice de ladite religion d'avec la tenue du consistoire pour le règlement de la discipline.

Et à l'égard du motif et de l'esprit de ladite déclaration, elle veut éviter les assemblées tumultueuses en l'absence des ministres ; or, il n'y a pas d'assemblées plus réglées que le consistoire, outre qu'il y a deux ou trois ministres à celui dont il s'agit.

On peut encore ajouter que dans tout le royaume les consistaires se tiennent dans des chambres séparées et destinées à cet usage, et que c'est dans de pareilles chambres que la lecture de l'avertissement pastoral a été faite à Charenton, à Bergh et dans d'autres villes, en présence des intendans.

Après quoy l'on oppose injustement que la chambre dont il s'agit, qui dépend de la maison du sieur Le Clerc, ne joint pas le temple, car outre qu'il n'y a ny édit, ny déclaration de Vostre Majesté qui ordonnent que les chambres des consistaires soient joignant les temples, et qu'ainsy lesdits ministres et anciens ne peuvent avoir commis sur ce sujet aucune contravention, le péché étant ce qui est contre la loy, et n'y ayant point de péché lorsqu'il n'y a point de loy qui fasse des deffenses ; de plus l'ancienne chambre du consistoire des supplians joignoit le bâtiment de leur autre temple et feut démolie lorsque ledit temple feut abattu, depuis lequel tems on tient le consistoire dans ladite chambre, qui a esté louée depuis dix-huit ans, et qui, depuis ce tems-là, est destinée à cet usage, à cause que le temple qui reste aux supplians est environné de la rue publique ou de la maison consulaire.

Aussy il est évident que tout ce procez est une pure oppression exercée contre de fideles sujets de Vostre Majesté.

Accusation contre quatre particuliers.

Lorsque l'on a veu que le procez intenté contre lesdits ministres et

anciens estoit manifestement injuste, l'on a fait décréter quatre particuliers, sçavoir : le nommé Abouly avec son fils, qui est un jeune garçon de 13 à 14 ans, pour avoir, comme on prétend, leu l'Ecriture sainte et chanté les pseumes dans sa maison; et une pauvre veuve avec un aveugle mendiant qu'elle recueilloit tous les soirs par charité, pour avoir aussy, comme on prétend, chanté les pseumes dans la maison de cette pauvre femme, et l'on a affecté de faire dire à quelques prétendus témoins, qui ne sont point scrupuleux sur cette matière, que ces pauvres gens, en chantant les pseumes, fezoient autant de bruit que s'ils eussent été dans le temple.

Mais outre que dans tout ce procez, qui a esté fait par le clergé du diocèze de Montauban, l'on ne se sert que du témoignage de onze prêtres du mesme diocèze, qui sont parties en qualité de membres dudit clergé, ou de quelques personnes de mauvaise vie, c'est un fait particulier qui ne regarde pas lesdits ministres et anciens, moins encore dix ou douze mil personnes de la R. P. R. qu'il y a dans Montauban; au fondz, les maisons de ces pauvres gens ne seroient pas capables de contenir dix personnes; aussy les prétendus témoins ne nomment que ledit Abouly et son fils à l'égard du chant des pseumes prétendu fait dans la maison dudit Abouly, et la pauvre veuve avec l'aveugle mendiant qu'elle recueille tous les soirs par charité à l'égard de la maison de cette pauvre femme, et ils ne disent pas avoir veu entrer ny sortir aucune autre personne desdites maisons; en un mot, quelle apparence que lesdits habitans, qui avoient tous les jours l'exercice libre et public de leur religion dans leur temple, feussent allez s'assembler dans les petites retraites de ces pauvres gens pour le même exercice de leur religion.

Vostre Majesté, SIRE, voit donc clairement que les supplians ont bien raison de recourir à sa justice souveraine pour éviter que sous des prétextes aussy légers et aussi injustes on les prive d'un droit qui leur est mille fois plus cher que tous les liens du monde et que la vie même.

A ces causes, SIRE, il sera le bon plaisir de Vostre Majesté de casser lesdits arrests et poursuites, et évoquant l'instance, relaxer lesdits ministres et anciens, et faire deffense de troubler les supplians en l'exercice de leur religion dans leurdit temple, et les supplians continueront de prier Dieu pour la conservation de la sacrée personne

de Vostre Majesté et de toute la famille royale, et pour la gloire et la prospérité de l'Etat.

SAINT-FAUST, BRASSARD, LATUR, REPEY,
CAMINEL, YSARN, LAPEYRE, LUGANDI.

L'an mil six cens quatre-vingt-trois et le premier jour du mois d'avril, par nous, Isaac Ferrières, huissier au Parlement de Chalons et résidant rue de Coings de Molins, paroisse de la Dalbade, soussigné, à la requeste des supplians, lesquels ont constitué pour leur advocat au conseil M^e Masclary, advocat ez conseils du roy, lesquels ont fait élection de domicile es la maison et la personne de M. Stocry, procureur au Parlement dudit Tholouze, pour la validité du présent exploit, tant seulement signifié la présente requeste à monsieur le procureur général du roy audit Parlement de Tholouze, et parlant à sa personne trouvée dans son hostel, susdite paroisse, déclarant lesdits supplians qu'ils poursuivront le jugement de la présente requeste dans un mois à compter de ce jourd'huy; ledit sieur procureur général a répondu que c'est sans raison que lesdits Brassard, Satur, Ysarn, Saint-Faust, Repey, Lapeyre, Lugandi et Caminel se plaignent, puisque le procez a esté instruit avec toutes les formalités portées et prescrites par les ordonnances et arrêts de réglemens; et pour le fond, lesdits Brassard, Satur, Ysarn, Saint-Faust, Repey, Lapeyre, Lugandi et Caminel ont déguisé et supposé le fait, qui est tout contraire, leurs crimes et contraventions aux édits et déclarations du roy étant prouvées par les pièces du procez, les informations, récolemens et confrontations de nombre de tesmoins, et baillé copie.

Gervais. Ferrières.

Contrôlé à Tholouze, le 1^{er} avril 1683, fol. 22.

LE ZÈLE DE LA DRAGONNADE EN DAUPHINÉ

MODÉRÉ PAR UN MARÉCHAL DE FRANCE.

1765.

M. le pasteur Ch.-L. Frossard a trouvé, parmi ses papiers provenant de Court de Gébelin (*Bull.*, I, 237, 292; II, 571; V, 442), les trois documents qu'on va lire. Ils sont classés sous la rubrique d'*Affaires des Eglises, Pièces justificatives*, t. VI, p. 434. Le paragraphe huitième de l'*Instruction* du maréchal est digne de remarque, et justifie bien le titre que M. Frossard a donné à cette communication.

Instruction pour le capitaine commandant les deux compagnies du régiment des dragons de Beaufreumont détachées à Nions.

L'officier commandant les dragons à Nions aura soin d'informer exactement M. de Rions, commandant de la ville, faisant sa résidence au Buis, de tout ce qui pourra intéresser le service du Roi, et il me rendra également compte des objets d'une certaine importance, et qui pourroient mériter une attention particulière de ma part.

Il fera faire par sa troupe le service de la place conformément à la nouvelle instruction du 1^{er} mars 1765, qui a été rendue publique dans toute l'étendue de la province.

Il portera la plus grande attention à faire observer à la troupe la meilleure police et discipline, et à punir sévèrement tout dragon qui seroit trouvé aux prises ou ayant des difficultés avec quelque habitant, soit catholique soit protestant, et principalement avec ces derniers.

Il évitera scrupuleusement de se mêler en rien de la police bourgeoise, laissant à la justice du lieu à pourvoir aux désordres qui pourroient avoir lieu entre les habitans; il leur donnera même main-forte chaque fois qu'il en sera requis.

Dans le cas où des dragons seroient trouvés commettant quelque désordre avec des habitans, il se déchargera de la punition du dragon et veillera à ce que l'habitant soit également puni et en rendra compte. Il sera très circonspect dans les propos qu'il tiendra relativement aux religionnaires, et veillera très attentivement, sans paroître trop s'en occuper, sur toutes leurs démarches.

Pour en être mieux instruit, il fera faire de temps en temps des patrouilles jusqu'à une certaine distance des lieux, sous prétexte qu'aucun dragon ne se jete ni s'éloigne trop avant dans la campagne, où il pourroit quelquefois vexer le paysan.

Il mettra toujours à la tête de ses patrouilles, autant que faire se pourra, des gens intelligents, prudents et sages, pour éviter qu'ils n'aillent s'engager dans quelque mauvaise affaire : il leur recommandera expressément de s'informer des endroits où les religionnaires tiennent leurs assemblées, et par les avis qu'il en aura, il enverra de petits détachements proportionnés à la force de sa troupe pour chercher à les dissiper ; mais comme ces assemblées sont toujours très nombreuses, et qu'il ne seroit pas naturel de se flatter de pouvoir leur inspirer assez de crainte par la force de la troupe, il faut employer adroitement tour à tour la douceur et la menace, en leur faisant envisager le danger où ils s'exposent s'ils continuent de se rendre aussi ouvertement rebelles aux ordres du Roi. L'essentiel enfin est de détourner et d'empêcher les assemblées par la gêne, ne pouvant le faire par la violence. Si cependant tous ces moyens ne réussissent point, et que soit par le conseil de M. de Rions ou parce que la circonstance paraîtroit absolument l'exiger, il pouvoit se flatter, en réunissant quelque troupe du voisinage, d'exercer avec succès quelque acte d'autorité, comme par exemple d'enlever quelque prédicant ou quelque autre personne de considération parmi eux, il aura la liberté de le faire, ayant attention d'en rendre compte sur-le-champ ; mais à moins d'être bien assuré de faire réussir l'entreprise, il vaudra toujours beaucoup mieux ne pas l'hazarder pour ne pas se compromettre.

MM. les curés, conduits par un zèle trop ardent et souvent mal entendu, ne connoissent que la violence et le châtimement pour réprimer le scandale du protestant, tandis qu'ils ne devoient employer que les moyens de douceur et de persuasion pour les ramener au devoir. Il se tiendra en garde contre de pareilles insinuations, afin qu'elles ne le fassent point écarter du plan de conduite qu'il se sera formé en suivant ce qui est prescrit dans la présente instruction. Cependant si quelqu'un d'entre les protestants se rendoit trop publiquement réfractaire aux ordres du Roi, il le fera arrêter et conduire dans les prisons, et le remettra ensuite entre les mains de la justice ordinaire et en rendra compte sur-le-champ.

S'il y a une brigade de maréchaussée dans l'endroit, il se fera rendre compte par le brigadier des avis qu'il pourroit avoir sur les démarches des protestants, et il pourra même se servir de la maréchaussée dans le besoin et pour s'éclairer. Mais autant qu'il ne détournera point de tout autre service plus pressant qu'elle auroit à faire pour le moment. Il se concertera au surplus avec le subdélégué et les autres officiers municipaux du lieu lorsqu'il aura reconnu le degré de confiance qu'il peut leur accorder.

Je laisse enfin à sa prudence et à ses lumières de faire pour le bien du service tout ce qu'il jugera convenable et qui ne seroit pas prévu dans la présente instruction.

Fait à Grenoble, le 28 octobre 1765.

Le M^r DE TONNERRE.

Copie d'une lettre de M. de Rions.

Ecrit du Buis, le 11 décembre 1765.

Monsieur,

J'ai trouvé ici à mon arrivée la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vois avec une véritable douleur l'inconduite et le peu de prudence des religionnaires de Nions et de Vinsobres. M. le maréchal m'écrit qu'il est persuadé que la présence des troupes, quoique en petit nombre, leur en imposeroit assez, pour les empêcher de continuer leurs assemblées. Il est véritablement fâcheux qu'ils veuillent, nous forcer par une affectation des plus indécentes, à exécuter avec vigueur les ordres dont nous sommes chargés par M. le maréchal, après avoir tenté toutes les voies de douceur et de persuasion inutilement. Il faudra bien y venir. S'ils continuent, il n'y a qu'à suivre votre instruction et en faisant marcher la compagnie de Vinsobres, et les deux détachées de Nions les faire conduire par les cavaliers de la maréchaussée, jusque dans l'endroit où se tiennent les assemblées, faire mettre pied à terre aux dragons, si le lieu n'est pas praticable pour les chevaux, et voir s'il n'y auroit pas jour à enlever le prédicant en le faisant suivre, si l'assemblée se disperse; et si on ne peut faire mieux en se repliant sur un ou deux d'entre les principaux de l'assemblée, en vous conformant aux instructions de M. le maréchal.

Autre du même.

Du 27 décembre 1765.

Monsieur,

Il est bon que vous fassiez assembler chez vous les plus notables d'entre les religionnaires de Nions, Vinsobres et Vental, et que vous leur notifiiez, de la part de M. le maréchal, que s'ils continuent à s'assembler au mépris des ordres du Roi, sur le compte qui lui en sera rendu, il les fera arrêter et les rendra responsables des assemblées qui se feront, attendu qu'étant les plus considérables ils ne peuvent que beaucoup influencer sur les démarches de leurs confrères, et qu'ils seront emprisonnés au moment qu'ils s'y attendront le moins s'ils persistent d'assister aux assemblées après la défense qui leur en aura été faite. C'est avec regret que M. le maréchal se détermine à en venir à cette extrémité, mais il voit qu'il faut absolument quelque exemple de cette espèce pour en imposer et contenir tous les autres.

M. le maréchal m'ajoute qu'il ne sauroit trop m'exhorter de mon côté de seconder ses intentions à cet égard dans tous les lieux où s'étend mon commandement, en prenant néanmoins toutes les précautions pour faire ces actes d'autorité sans courir le moindre risque de nous compromettre et de rendre nos efforts inutiles.

Je vous prie, Monsieur, de donner tous vos soins et ne rien négliger pour parvenir à remplir de votre côté toutes les vues et intentions de M. le maréchal. Il sera nécessaire de prendre les noms de tous les principaux de chaque endroit auxquels vous ferez cette défense, afin qu'on le puisse mander à notre général.

PROTOCOLE DE L'ÉGLISE FRANÇAISE DE BALE.

DEUX RÉFUGIÉS FRANÇAIS ITINÉRANTS.

1765.

Le fragment qu'on va lire fait suite à ceux que nous avons publiés t. I, p. 368, et t. IV, p. 429.

Extrait.

Dimanche 24 mars 1765 fut produite une lettre du pasteur des Eglises de Stoultgard et de Canstadt du 11 mars, par laquelle il recommande à notre Eglise un nommé CADINAT, Français réfugié, et sa femme, laquelle se dit de la famille de LAFFON, et née ici, à l'effet de leur accorder un petit subsidé annuel en considération de leur âge avancé et de leur grande misère. Sur quoi ayant délibéré et trouvé dans les protocoles de notre Eglise que ladite femme de ce Cadinat était effectivement une nièce de Jean LAFFON, Français réfugié, mort ici en 1723, lequel a légué à nos pauvres 50 florins, en outre chargé les conducteurs de notre Eglise de l'administration de son bien en faveur de ses héritiers, fut résolu de leur accorder un louis d'or neuf, non à titre de pension, mais comme une charité; on pria M. le pasteur Chavannes de répondre en conséquence à la lettre ci-dessus.

BIBLIOTHEQUE HISTORIQUE
DU PROTESTANTISME FRANÇAIS.

RECUEIL DE QUELQUES MÉMOIRES

SERVANS D'INSTRUCTION POUR L'ÉTABLISSEMENT DE L'ISLE D'ÉDEN.

A Amsterdam, chez Henry Desbordes, dans le Kalver-Straat,
 près le Dam. 1689. In-12.

Ce volume, qui se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal (n° 45144), étant tout à la fois curieux et extrêmement rare, nous en donnerons l'analyse suivante :

Avertissement. « Depuis la dispersion des réformez de France et de
 « ceux des valées de Piedmont, on n'a parlé que de colonies et de
 « nouveaux établissemens : plusieurs en ont fait des projets suivant
 « leurs inclinations et leurs génies, et il s'en est commencé quelques-
 « uns dans les Etats protestans d'Allemagne, dans quelques provinces
 « de l'Amérique, au cap de Bonnè-Espérance et ailleurs. On pourra
 « peut-être opposer à ceci qu'il est hors de saison de penser à des
 « établissemens éloignez, dans le temps que toutes les espérances se

« renouvellent d'un prompt retour dans la patrie, et il est vrai que
« l'heureux changement qui est arrivé en Angleterre flatte agréablement
« plusieurs de cette pensée. »

Mémoire contenant le premier projet qui a été fait de cet établissement, où l'on verra en général le but qu'on s'est proposé, et de quelle manière on a dessein de se gouverner.

On avait choisi un chef puis douze sénateurs, pris parmi ceux qui ont le plus contribué à mettre en avant le projet; la voix du chef aurait compté pour trois. On ne sait pas encore connaître l'endroit.

« L'on doit être informé qu'il y a encore six places à occuper dans
« notre conseil, afin que ceux qui auront intention de se joindre à
« nous, et dont le mérite distingué pourra leur donner lieu d'y pré-
« tendre, pensent de bonne heure à se déclarer. »

Addition au mémoire précédent (p. 20), qui contient une description abrégée de l'endroit où l'on veut aller.

Autre mémoire contenant une instruction plus ample de ce qui concerne l'établissement de l'isle d'Eden.

Passage et nourriture, 100 francs (82 florins environ) par personne au-dessus de 12 ans; au-dessous de 6, passage gratuit.

On pouvoit, pour être mieux, payer deux ou trois cents livres.

Ces frais de passage pouvoient être avancés soit par des particuliers, soit par la société, et remboursés soit en argent, soit moyennant 200 journées de travail.

Les terres devoient être achetées à l'avance sur le pied de 5 livres l'arpent, franchises et exemptes à perpétuité de toutes charges. On devait choisir les terres selon son rang d'inscription.

Les lettres devoient être adressées à M. *Edward Villet*, sur le *Cingle*, à Amsterdam. (Les mots en italique sont écrits à la main.)

On fournira des graines moyennant la dîme de la première récolte seulement.

On parle d'un traité fait avec la Compagnie des Indes pour aller jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Maison d'hospitalité avec un revenu pour entretenir les pauvres, les malades et les infirmes, chacun dans des appartements séparés.

Soin des veuves et des orphelins. On fera valoir leur bien.

Maison pour les filles et demoiselles sans proches parents.

« Pour ce qui regarde les charges et les emplois, chacun y pourra
« parvenir par son mérite et le talent qu'il aura pour être utile au
« public; car en toutes choses, et particulièrement en cela, ce sera
« toujours la première considération que l'on fera : on aura toutefois
« les égards raisonnables que l'on doit avoir, soit pour la naissance
« ou pour d'autres semblables considérations. »

Charges. Le chef, à qui on donnera tel titre qui conviendra dans la suite; douze conseillers ou sénateurs; un capitaine général, qui sera toujours du corps du sénat; un chancelier, un sociétaire, un trésorier, trois colonels, qui seront aussi gouverneurs, présidents de la justice intérieure, juges civils et criminels et de police. Ils auront chacun six capitaines sous eux, qui seront conseillers et qui jugeront avec eux tout ce qui sera de leur ressort. Chacun de ces capitaines aura sa compagnie, dans laquelle il aura un lieutenant et un enseigne. Il y aura un major dans chaque régiment, qui servira aussi de secrétaire du colonel et de son conseil, et les sergens serviront d'huissiers; un capitaine des gardes, deux lieutenans et deux sous-lieutenans; un capitaine d'artillerie et un lieutenant, un ingénieur et un sous-ingénieur, un grand-voyer et un arpenteur sous lui, un intendant et trois commissaires, quelques inspecteurs ou directeurs des terres du domaine ou des ouvrages qu'on fera faire, un bibliothécaire, quelques gens pour enseigner la jeunesse. Quelques-uns de ces emplois sont remplis, d'autres vacans.

« Tous ceux qui seront en charge, de quelque nature qu'elle soit,
« seront obligés d'en faire la fonction sans prendre ny recevoir rien
« des particuliers; la justice même se rendra gratis. »

Le peuple interviendra lorsqu'on voudra introduire ou changer une loi, faire la paix ou la guerre, changer la valeur de la monnaie, établir une imposition nouvelle.

« Tous les seconds jours de l'année, après les prières du matin et
« le sermon qui sera fait exprès sur ce sujet, tout le peuple assemblé
« dans chaque communauté défilera par régiment et par compagnie,
« et en passant chacun pourra jeter dans une boëtte, faite exprès
« pour cela, un billet non signé et écrit de telle main qu'on voudra,
« où il sera permis à chacun de dire son sentiment sur toutes choses,
« sans que pour cela il en puisse être recherché, et chacun ayant mis
« le sien, les boëtes seront fermées et scellées et portées puis après

« dans le sénat, pour y être examinées et y avoir ensuite tels égards
« que la chose le requerrera. »

Le chef même n'est pas exempt de la contribution nécessaire à l'expédition.

L'expédition étant sur le point d'avoir lieu, on fait connaître l'endroit.

Description particulière de l'isle d'Eden (p. 52). C'est l'île appelée Mascarenhas par les Portugais; d'autres l'ont appelée l'isle d'Apolonie, et les François, du temps qu'il étoient à Madagascar, auprès de qui elle est située, la nommoient quelquefois l'isle Bourbon ou Mascareigne, corrompant son premier nom; d'autres enfin l'ont appelée l'isle d'Eden, et c'est ce dernier qu'on a retenu comme luy convenant mieux, parce que sa bonté et sa beauté la peuvent faire passer pour un paradis terrestre, et c'est ainsi en effet qu'elle est qualifiée par plusieurs auteurs qui en ont parlé.

MÉLANGES.

LETTRE DE FRANÇOIS DE FRANCE

LE « DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ BELGIQUE. »

1582.

La lettre inédite qu'on va lire est tirée de la collection d'autographes de M. Ch. Rahlenbeck, de Bruxelles. Elle est de François de France, de ce prince si mal à propos décoré du titre de « défenseur de la liberté belge-que. » Adressée au cardinal d'Est et de Ferrare, elle prouve toute l'orthodoxie de celui qui était venu se mettre par calcul d'ambition à la tête des protestants des Pays-Bas.

« Mon cousin, je fais telle preuve de vostre amitié que je ne feré difficulté de vous employer en une affaire qui se présante et dont Sa Sainteté ne se trouvera par l'équité de ma requeste pas trop importunée. J'ai antendu que l'esveque de Cambray est décédé, et quaucuns chanoines en fort petit nombre banis de la ville pour leurs forfaits et avoir voulu notoirement, au préjudice des privilèges et liberté publique asservir les habitants soubz le joug d'une autre servitude et obéissance que celes qui leur est de tout tems per-

mise, essayent de faire une élection à leur poste et propre à leur dessein et volonté, encore que ce fust hors du lieu et contre l'ordre ancien et acoustumé en acte sy solennel qui le rend de soy mesmes par ceste façon inusitée et incapacité des ministres nul et impertinant auquel je m'assure que Sa Sainteté n'aura nul resgard que je néanmoins désire bien informer de la vérité du fait par vostre moyen et qu'en toute liberté et sans aucune contrainte le clergé dudit Cambray procédera à nouvelle élection avec les statuts, lois et usances acoustumés, sans que par aucun monopole artifice ny empeschement la dite élection soit corrompue, pourveu quis ayent eu recommandation de ne nommer nulle personne suspecte au party contraire à leur liberté, et qui ne fust occasion de les mettre en danger dont ils ne sont bonnement sortis. Je vous prie, mon cousin, prandre pour moy et pour ces pauvres habitans de Cambray seste juste cause en main faisant, bien antendre à Sa Sainteté que s'est un peuple qui s'est garanti de toute exersice de religion ny en ayant aucun que celui de la nostre catolique apostolique et roumaine; osant dire avec vérité qu'il ny a ville en France ny ailleurs plus nette et purgée de telle chose que celle-là. En quoi je la maintiendré toujours, et tant qu'il plaira à Dieu la laisser en ma protection, Sa Sainteté y sera reconnue servie et respectée, comme celluy entre les mains duquel nous commetons nos consienses et que je reconnoistre jamais pour mon souverain pasteur et père spirituel avec l'obeissance et submission qui luy est due. Et croies, mon cousin, qu'en une plus belle ocasion ne me sauriez vous obliger à reconnoistre les bons offices que vous m'avez jà fais auprès de Sa Sainteté qu'en celle qui se présente que je vous prie avoir pour singulièrement recommandée. Et je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous maintiene et conserve en toute prosperité. A Anvers, le..... jour de juing 1582.

« Votre très affectionné cousin, »

« FRANÇOYS. »

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

tenue le 13 avril 1858

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. CHARLES READ, PRÉSIDENT.

La Société s'est réunie pour la sixième fois en assemblée générale, le mardi 13 avril 1858, au temple de l'Oratoire.

La séance, ouverte à 3 heures, l'invocation d'entrée a été prononcée par M. le pasteur Larcher; puis M. le Président a pris la parole en ces termes :

Messieurs,

Nous ne retarderons pas aujourd'hui votre juste impatience d'entendre les lectures qui doivent remplir cette séance. Nous ne vous adresserons point de discours d'ouverture, et notre trésorier, M. Oppermann (qui a le regret de ne pouvoir être des nôtres), ne vous présentera pas son rapport accoutumé, qu'il renvoie à l'année prochaine. Nous vous dirons seulement, en son nom et au nôtre, que des circonstances particulières, des obstacles passagers ont rendu plus lourd l'accomplissement de notre tâche pendant ce sixième exercice, mais que des mesures sont prises, et en voie d'exécution, pour que la marche de nos travaux soit dorénavant plus satisfaisante, et pour nous-mêmes et pour tous ceux qui s'y intéressent. Les nouvelles dispositions adoptées pour le chapitre important de l'Agence paraissent devoir cette fois enfin porter leurs fruits. Nous espérons, dans le cours de cette année, et la liquidation d'un arriéré obstiné, qui a été légué à notre

agent actuel par les précédentes gestions, et une exactitude propre à contenter les gens exacts et à combattre les négligents, toujours trop nombreux. Pour faciliter la régularisation des comptes, la clôture en sera opérée trois mois plus tôt que par le passé, c'est-à-dire au 31 décembre de chaque année. Il a été reconnu que cette modification aurait de notables avantages et nous mettrait à même d'obtenir une situation plus favorable.

Il est un point sur lequel notre trésorier aurait voulu appeler spécialement votre attention, et nous nous sommes chargé de le suppléer à cet égard. Nous voulons parler de l'ouvrage par lequel nous avons inauguré le *Recueil*, les *Mémoires de Jean Rou*. D'après le désir qui nous était fréquemment exprimé, de divers côtés, de voir commencer la série de publications spéciales promises en dehors du *Bulletin*, nous devons compter sur l'empressement d'un assez grand nombre de sociétaires à retirer l'exemplaire des *Mémoires de Jean Rou* qui leur était destiné. Les honorables témoignages rendus par la critique des journaux et des revues à notre première publication étaient de nature à affermir encore notre attente : malheureusement elle n'a pas été tout à fait remplie. Le nombre de ceux qui ont souscrit est insuffisant. Nous ne sommes pas rentrés encore dans les déboursés que nous a occasionnés cette importante publication, et par conséquent nous nous voyons empêchés d'entreprendre immédiatement l'impression de plusieurs autres manuscrits, très dignes aussi de voir le jour et déjà prêts à être édités. Nous espérons que notre appel à cet égard sera entendu et compris, et que le placement de notre première et si intéressante livraison du *Recueil* nous rendra avant peu les ressources nécessaires à la poursuite de cette partie de nos travaux.

Maintenant, Messieurs, vous allez recevoir communication des mémoires historiques, que deux de nos amis ont bien voulu préparer en vue de notre réunion :

Le premier, de M. le professeur Schmidt, de Strasbourg, sur le caractère mystique des premières tendances de la Réformation en France, sous François I^{er}, tel qu'on le trouve chez Lefèvre d'Etaples, Guillaume Briçonnet, Marguerite de Navarre et son prédicateur Gérard

Roussel, Michel d'Arande, Le Coq, curé de Saint-Eustache, et enfin chez l'auteur anonyme d'un manuscrit inédit du XVI^e siècle. Vous retrouverez dans ce travail les lumières qui distinguent l'auteur du beau livre sur les Albigeois et des excellents essais biographiques sur Farel, sur Pierre Martyr, sur Gérard Roussel.

Le second mémoire, de M. Paumier père, président du consistoire de Rouen, est le résultat de ses savantes recherches sur les faits qui signalèrent les jours néfastes de *la Saint-Barthélemy en Normandie*. Il appartenait à M. Paumier de nous faire ainsi profiter de ses longues études sur l'histoire protestante d'une province qu'il connaît si bien. Déjà cette année nous avons eu à le remercier d'une notice pleine d'intérêt sur le célèbre pasteur et martyr rouennais Marlorat, et nous espérons lui être encore redevable d'autres communications non moins utiles.

La lecture de ces deux Mémoires historiques, faite par M. le Président et par M. le pasteur Paumier fils, a été écoutée avec un grand intérêt.

La séance a ensuite été levée, après une prière de clôture prononcée par M. le pasteur L. Rognon.

LE MYSTICISME QUIÉTISTE EN FRANCE

AU DÉBUT DE LA RÉFORMATION

SOUS FRANÇOIS 1^{er}.

LEFÈVRE D'ÉTAPLES. — GUILLAUME BRIÇONNET. — MARGUERITE DE NAVARRE. —

GÉRARD ROUSSEL. — MICHEL D'ARANDE. — LE CURÉ LECOQ. —

L'AUTEUR ANONYME D'UN MANUSCRIT INÉDIT DU XVI^e SIÈCLE.

Lors de la Renaissance, avant même qu'en Allemagne Luther eût affiché ses thèses, quelques savants français, éclairés par les lumières des nouvelles études et habitués aux libertés de l'Eglise gallicane, avaient reconnu avec tristesse les abus et les erreurs du catholicisme. Tandis que les humanistes italiens, frivoles et enthousiastes, défendaient le système de Rome, tout en adoptant le langage et les mœurs du paganisme, les Français dont nous parlons étaient revenus à la Bible, pour y chercher ce que les formes extérieures de leur culte ne leur offraient plus. Mais ils ne s'en tenaient pas à la simplicité de la Parole de Dieu. Au zèle pour la science ils alliaient, comme le chancelier Gerson, dont ils suivaient les traces, un grand amour pour la spéculation mystique. L'interprétation allégorique leur servait à découvrir sous la lettre un sens spirituel conforme à leurs théories; leurs lectures favorites étaient les ouvrages attribués à Denis de l'Aréopage, ceux des chanoines de Saint-Victor et de Gerson lui-même; ils aimaient à rentrer dans les paisibles domaines de l'âme, pour oublier, par la contemplation des choses divines, les vanités et les misères du monde. Quand on apprit en France les premières nouvelles de la réforme allemande, ces hommes pieux applaudirent à un mouvement qui devait rendre à la conscience ses droits méconnus, en substituant à l'autorité de l'Eglise celle de la Bible, et au mérite des œuvres la justification par la foi. Mais à mesure que la Réforme prenait un caractère plus prononcé, elle leur inspirait des sympathies moins vives. Effrayés de la témérité des novateurs, ils s'arrêtèrent à moitié chemin, et les mêmes tendances mystiques qui les avaient ramenés à l'Evangile leur fournirent des arguments pour justifier leur indécision. L'idée de se séparer de Rome, de rompre l'unité de l'E-

glise, de voir s'écrouler cet antique établissement, objet de la vénération des siècles, leur parut un sacrilège; le pressentiment des orages qui allaient éclater les remplit d'effroi, et pour ne pas compromettre ce qu'ils appelaient la paix de leurs âmes, ils demeurèrent dans les liens de leur communion. Malgré leurs désirs de réforme, il leur répugnait d'aller au delà de ce qu'avaient tenté les Gerson, les Dailly et tous ceux qui avaient défendu les libertés gallicanes contre l'absolutisme ultramontain. Comme, dans les luttes nouvelles, il s'agissait de choisir entre un complet renouvellement de l'Eglise et le maintien non moins complet du système catholique, ils reculèrent devant les conséquences de ce choix redoutable et se réfugièrent dans le mysticisme; la vie contemplative leur parut le moyen le plus sûr de concilier les besoins de leur conscience avec les intérêts de leur position, et de rester fidèles à l'ancien culte, tout en adoptant quelques principes du protestantisme évangélique. Leur mysticisme leur avait appris à ne voir dans les formes sensibles que les enveloppes fortuites et passagères des idées éternelles; à leurs yeux, ces formes étaient indispensables pour les hommes dont les connaissances imparfaites avaient encore besoin de signes matériels; quant à eux-mêmes, ils n'y attachaient plus d'importance, mais continuaient de s'en servir, pour ne pas scandaliser les faibles. Persuadés d'être des fils dévoués de leur Eglise, ils s'empressaient de protester, chaque fois qu'on les accusait d'hérésie; et tel d'entre eux qui souffrit un instant la persécution, se retrouve plus tard parmi les dignitaires du catholicisme. Nous essayerons de caractériser en traits rapides les principaux de ces personnages, en nous servant à cet effet de leurs propres écrits; c'est là que nous chercherons la preuve de ce mysticisme quiétiste, qui est un des phénomènes les plus intéressants et les moins connus de l'histoire de la réforme française.

Le premier qui s'offre à notre étude est *Jacques LEFÈVRE D'ETAPLES*. On sait avec quelle ardeur Lefèvre s'est occupé de la philosophie d'Aristote et des mathématiques, et on pourrait s'étonner que ces études, si incompatibles avec toute obscurité, ne l'eussent pas détourné du mysticisme, s'il n'avait pas cru trouver en ce dernier un aliment spirituel que ne lui procuraient ni la dialectique ni la science des nombres. Selon lui, la connaissance de Dieu devait être le but suprême de tous les efforts de l'intelligence; ce but, la scolastique l'avait perdu de vue; Lefèvre parlait avec indignation de la sagesse aride des docteurs de son temps, de leur esprit ergoteur impuissant à rien édifier, de leurs disputes sans utilité pour la science et pleines

de périls pour la foi ; il voulait qu'on y renonçât franchement, pour revenir à Dieu par Jésus-Christ. A « l'ignorance de Dieu » qu'il reprochait aux sophistes de la Sorbonne, il opposait la contemplation mystique, l'union avec Dieu par un amour pur ; l'homme, disait-il, doit se détacher du monde, tendre vers les choses supérieures, s'élever au-dessus des imperfections et des contrastes des êtres créés, et s'unir avec l'Être parfait et éternellement un ; parvenue à la conscience de l'union avec Dieu, l'âme retrouve la paix, le plus doux fruit de la vie contemplative. Dans la théorie de la contemplation, Lefèvre suivait, comme l'avait déjà fait Gerson, la méthode de Hugues et de Richard de Saint-Victor ; admirateur d'Aristote, il ne dédaignait pas la dialectique pour elle-même, mais n'en faisait usage que pour résoudre les problèmes accessibles à l'esprit, en tant qu'il est *raison* ; au delà des limites de la raison commence le domaine supra-rationnel de l'*intelligence* ; c'est celui de la contemplation, seule capable d'apercevoir la lumière divine, à jamais cachée à la raison seule. Lefèvre plaçait les écrits de Pseudo-Denis, dont l'authenticité lui paraissait hors de doute, au nombre des meilleures sources de la religion ; ils les défendait contre le reproche de platonisme qu'on commençait à leur adresser, et appelait la doctrine qu'ils enseignent « une nourriture fortifiante, une théorie donnant la vie. » En même temps il a réfuté le jugement, fort juste, que Gerson avait porté sur le livre du Flamand Ruysbroek, intitulé : *l'Ornement des Noces spirituelles* ; ce livre profondément mystique était pour lui un trésor de sagesse divine ; il pensait que Gerson ne l'eût pas désapprouvé, s'il n'en avait pas eu une copie falsifiée ; et cependant il est probable que la version latine dont s'est servi Lefèvre a été celle même sur laquelle Gerson avait basé son blâme ; d'ailleurs les passages critiqués par ce dernier sont parfaitement conformes au texte original. Lefèvre allait plus loin dans son mysticisme que l'illustre chancelier ; il ne s'effrayait pas de la tendance panthéiste du vieux prieur de Groendal.

Pour propager les principes de la vie contemplative, Lefèvre fit des éditions de plusieurs auteurs mystiques des siècles antérieurs. Il publia *Denis de l'Aréopage*, le livre de *Richard de Saint-Victor* sur la Trinité, celui déjà cité de Ruysbroek, les ouvrages du cardinal Nicolas de Cuse, et quelques autres traités théologiques ou ascétiques. Un moyen plus efficace de combattre la stérile philosophie des écoles de son temps, fut sa traduction française du *Nouveau Testament*. Quelle que fût sa prédilection pour le mysticisme, il voyait dans la Bible le témoignage le plus certain de la foi, et bien qu'il l'expliquât au moyen d'allégories, il y puisa pourtant des principes qui le

rapprochèrent des réformateurs. Il avait coutume de dire à ses disciples que « Dieu renouvellerait le monde et qu'ils en seraient les témoins un jour ; » pour contribuer lui-même à préparer cet avenir meilleur, il voulait rendre au peuple la Bible dans la langue vulgaire ; c'était, selon lui, le seul remède aux grands maux de la chrétienté, le moyen suprême de faire comprendre aux fidèles qu'il faut renoncer à la vaine confiance dans les hommes et revenir au Seigneur, qui seul peut sauver les âmes. Attendre le salut d'un autre que de Jésus-Christ, c'est être plongé dans les ténèbres ; les systèmes humains n'ont aucune valeur, s'ils ne se fondent sur la Bible ; c'est d'après celle-ci qu'il faut les examiner et les apprécier ; elle doit donc être mise à la portée de tous ; celui qui l'empêche assume sur sa tête la responsabilité la plus grave. Lefèvre n'a pas osé développer dans toute son étendue ce grand principe, qui est à la base de toute l'œuvre des réformateurs ; dominé par la théorie mystique de l'indifférence des formes extérieures, il recula devant les conséquences, et n'alla pas jusqu'au bout. Il ne croyait pas au mérite des œuvres, il était convaincu que le salut ne dépend que de la grâce, il réfutait plusieurs erreurs du catholicisme, se plaignait fréquemment de la décadence de l'Eglise, travaillait lui-même pour la Réforme par sa traduction de la Bible, et souffrit même la persécution, qui de Paris le chassa à Meaux, et de Meaux à Strasbourg. Mais à partir de ce moment, il s'arrêta. Malgré les impressions qu'il reçut dans l'Eglise admirablement organisée de Strasbourg, il s'en retourna à la cour de la princesse Marguerite, non pour se consacrer à la périlleuse mission de propager l'Evangile, mais pour passer le reste de ses jours dans une retraite profonde. Il avait vu une Eglise nouvelle s'élever à côté de la vieille et la séparation devenir de plus en plus irrémédiable ; le cœur du pieux vieillard se troubla, il ne chercha plus que le repos loin des luttes. De même que dans ses spéculations théologiques, il avait essayé de concilier les divergences apparentes, en unissant la foi de Paul aux œuvres de Jacques, il avait voulu conserver l'unité de l'Eglise par des concessions mutuelles ; il redoutait le schisme ; son principe, exprimé déjà dans son Commentaire sur les Evangiles, était que l'Eglise devait rester une. Il songeait, il est vrai, à une unité plus spirituelle qu'extérieure ; mais c'est précisément à cause de cela qu'il ne se sépara point du catholicisme ; il croyait pouvoir aller à la messe, tout en conservant l'unité intérieure avec ceux qui, comme lui, croyaient en Christ. C'était une conséquence de son mysticisme ; les formes lui semblaient indifférentes ; l'âme devait s'élever au-dessus des divisions du monde visible pour reconnaître, par la contemplation,

l'unité divine, et pour s'unir avec elle par l'amour; cette union n'était ni favorisée ni empêchée par la condition accidentelle des phénomènes extérieurs.

L'ami de Lefèvre, GUILLAUME BRIÇONNET, évêque de Meaux, professait ce même mysticisme, sympathique à une réforme, mais s'accommodant à l'ordre établi. Aussi pieux que savant, sévère dans ses mœurs et doué d'une sensibilité profonde, Briçonnet serait devenu un des appuis les plus solides de la réforme française, si à ces qualités il avait joint un caractère plus énergique et un esprit plus clair. Sa théologie se résume dans le principe de l'amour mystique; c'est la théologie *affective*, telle qu'on la trouve dans les œuvres de Gerson, seulement plus obscure et moins psychologique. L'amour, disait Briçonnet, est la seule chose nécessaire; c'est par lui qu'on triomphe de tout; pour combattre contre le monde, « ayez le grand géant, l'amour insupérable; la guerre est conduite par amour. » Pour s'unir à Dieu « qui seul est tout et hors de qui ne se peut aucune chose chercher, » il enseignait la vraie méthode, mais en l'exagérant: il faut renoncer au monde, se détacher de toute créature, s'humilier jusqu'à s'annihiler soi-même; l'âme qui, par la raison, veut approfondir les mystères de Dieu, est semblable à une brebis qui, égarée dans une forêt épaisse, en cherche vainement l'issue; elle ne retrouve son chemin qu'en s'élevant, sur les ailes de la contemplation, à l'Être infini qu'elle reconnaît par la foi et auquel elle s'unit par l'amour. Rien n'est plus vrai que le fond de cette pensée, mais Briçonnet s'égare à son tour quand il dit, dans le sens des mystiques du moyen âge, que l'âme soupire après le *désert* de l'unité divine absolue, sans nom et sans bornes, et qu'elle doit s'abîmer dans ce gouffre; c'est-à-dire que, pour se dépouiller de tout ce qui la sépare de Dieu, elle doit perdre jusqu'au souvenir de sa propre personnalité. C'est dans cet abîme que Briçonnet se perd dans toute la force du terme; son mysticisme revêt les formes les plus obscures, il emploie des locutions étranges, des allégories subtiles, des comparaisons bizarres, aussi dépourvues de goût que souvent vides de sens. Ce caractère est manifeste surtout dans la correspondance de l'évêque avec Marguerite d'Angoulême; on a de la peine à concevoir l'édification qu'ont pu produire ces lettres confuses, dont plusieurs se composent de plus de cent pages; et cependant Marguerite les attendait avec impatience et elles faisaient la consolation de Lefèvre et de ses amis dans l'exil. Notre jugement ne sera pas trouvé trop sévère quand on lit des passages comme ceux qui suivent; pour dépeindre l'ardeur de l'amour

qui doit embraser l'âme, Briçonnet s'écrie : « O que bienheureuse est
 « l'âme fidèle qui, par union au boulet du double canon fondu en la
 « fournaise virginale, plein et chargé de poudre d'amorce, est par
 « charité enflammé pour forcer le royaume des cieus auparavant
 « imprenable ! O abisme sonore et mine infinie de poudre anéantie,
 « et fournaise d'amour inextinguible, tout attirant, partout tirant ! »
 Ailleurs il dit, en comparant à une galette mal préparée le triste sort
 des hommes pécheurs : « Un seul en congnois qui a régné en ce
 « monde, venu de zizanie sursemée, moulu au moulin d'ennuy, pes-
 « tri d'eau froide en la huche d'infidèle et inobédiente présomption,
 « cuit au four de propre amour, dont le manger a été une figue em-
 « poisonnant les architectes et leur postérité, jusqu'à ce que la fa-
 « rine sans levain a esté mise au pot de nature humaine. »

Malgré ce mysticisme obscur, l'évêque de Meaux a partagé un instant les tendances des réformateurs. Mais de même que les grands mystiques du moyen âge, qui à leur tour voulaient ramener les fidèles à la pureté de la foi et de la vie évangéliques, ne se sont pas séparés de l'Eglise dont les formes leur paraissaient soit indifférentes soit susceptibles d'interprétation spéculative, Briçonnet, qui n'avait ni leur vigueur morale, ni leur haute intelligence, est resté naïvement fidèle au système de Rome. Dans plusieurs endroits de sa correspondance, il exprime ses sentiments chrétiens ; la Bible était pour lui « une nourriture divine, à laquelle on revient d'autant plus souvent qu'on y a plus souvent goûté ; » dans cette conviction, il permit à Lefèvre et à ses disciples de répandre parmi le peuple de son diocèse la traduction du Nouveau Testament. Dans un discours synodal prononcé devant son clergé, le 13 octobre 1519, il dit avec amertume : Les troupeaux se sont égarés, car leurs pasteurs aveugles ont perdu le chemin de Dieu ; préoccupés uniquement de leurs intérêts terrestres, les ministres de l'Eglise oublient l'intérêt éternel des âmes qui leur sont confiées ; ils plantent des arbres et des vignes, améliorent leurs bénéfices, défendent leurs privilèges, mais n'édifient personne ; l'amour est refroidi, la foi perdue, la religion prête à faire naufrage ; le devoir des prêtres est « d'amener les hommes à Christ et de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix ; » mais cela n'est possible que par une charité ardente, et celle-ci n'est qu'un effet de l'amour qui, nous détachant des choses créées, nous unit à Dieu et nous anéantit en quelque sorte en lui. Dans ses lettres à Marguerite, Briçonnet parle de son espoir de voir la lumière de l'Evangile se lever en France, et se félicite « du feu qui s'est logé au cœur de la princesse et en celui du roi et de sa mère. » Mais quand éclatèrent les

colères de la Sorbonne contre Lefèvre et ses compagnons d'œuvre, et que lui-même devint suspect d'hérésie, le courage lui manqua, il renvoya ses prédicateurs et s'opposa à toute nouvelle tentative de réforme. En se retirant de l'arène, il s'imaginait qu'il faisait un grand acte de renoncement au monde, et qu'il pouvait continuer de jouir de l'amour divin, sans rien changer aux formes de son Eglise et en laissant son peuple dans l'ignorance. Il aurait consenti à quelques réformes paisibles; dès qu'il s'aperçut qu'elles n'étaient pas possibles sans lutte, il désespéra du succès et rentra en lui-même dans le silencieux domaine de la contemplation mystique.

Ces tendances étaient aussi celles de la gracieuse et spirituelle MARGUERITE, depuis 1527 *reine de Navarre*. Cette noble femme a été diversement appréciée; pour les uns elle a été une fervente catholique, pour d'autres une protestante non moins décidée; d'autres encore l'ont comptée parmi les libres penseurs ou lui ont attribué je ne sais quel caractère frivole, jouant tour à tour avec le monde et avec la piété. Aucun de ces jugements n'est exact; le dernier est le plus faux de tous. Les contrastes dans la vie de Marguerite s'expliquent par son incontestable mysticisme. Chez une femme douée d'imagination et de sentiment, ce mysticisme n'a rien d'étrange; il est prouvé du reste par la correspondance de la princesse avec Brignonnet et avec le doyen du grand chapitre de Strasbourg, Sigismond de Hohenlohe, par ses relations avec Lefèvre, Gérard Roussel, Michel d'Arande. Lui seul nous fait comprendre la position qu'elle prit vis-à-vis du catholicisme et du protestantisme. Marguerite était sincèrement pieuse, mais sa piété était essentiellement intérieure, indifférente à toute forme. Les cérémonies catholiques lui paraissaient tolérables, dès qu'on n'y vit que des *formes*, dont les âmes simples ne pouvaient pas se passer encore. Elle fut confirmée peut-être dans cette manière de voir par les mémoires envoyés à François I^{er} par Mélanchthon et par les réformateurs strasbourgeois, sur les moyens de réconcilier les Eglises, et d'après lesquels les coutumes extérieures pouvaient être maintenues comme indifférentes, pourvu qu'on accordât la foi en Christ, la liberté de conscience et la prédication de l'Evangile. Les réformateurs, il est vrai, demandaient plus que Marguerite et ses amis mystiques; ils ne parlaient de l'indifférence de certaines formes que pour réclamer la liberté pour ceux qui, mieux éclairés, ne croyaient plus devoir les suivre; pour Marguerite, au contraire, cette indifférence était un argument pour justifier son accommodation aux rites du catholicisme. Toutefois la foi profonde du Sau-

veur ne lui manquait pas; elle l'a exprimée en termes touchants dans de nombreux passages de ses poésies; qu'on lise son *Miroir de l'âme pécheresse*; qu'on lise ces vers tirés de son *Discours de l'esprit et de la chair* :

« Verbe divin, Jésus-Christ salvateur,
Unique Fils de l'éternel Auteur,
Premier, dernier, de tous instaurateur,
Evêque et roy, puissant triomphateur,
Et de la mort, par mort libérateur :
L'homme est par foy fait fils du Créateur,
L'homme est par foy juste, saint, bienfaiteur,
L'homme est par foy remis en innocence;
L'homme est par foy roy en Christ régnateur;
Par foy j'ay Christ et tout en affluence. »

Qu'on lise enfin ces belles paroles, qu'elle écrivit peu de temps avant sa mort :

« Je cherche aultant la croix et la desire
Comme autrefois je l'ay voulu fuir ;
Je cherche aultant par tourment d'en jouir,
Comme autrefois j'ay craint son dur martyre;
Car cette croix mon âme à Dieu attire,
C'est le chemin très seur pour l'aller voir,
Parquoy les biens qu'au monde puis avoir
Quitter je veulx, la croix me doit suffire. »

Pourquoi Marguerite, avec ces sentiments évangéliques, n'est-elle pas devenue franchement protestante? Disciple de Briçonnet, contente de sa piété mystique, elle ne croyait pas qu'à cause des formes extérieures il fallût troubler la paix; et sous l'influence de son frère, qu'elle aimait d'un amour enthousiaste, elle n'eût pas osé se séparer de Rome. Le roi, qui voulait sauver à tout prix l'unité religieuse de la France, essayait de l'établir tantôt en négociant des concessions réciproques entre les deux Eglises, tantôt en opprimant durement les hérétiques. Comment Marguerite aurait-elle pu se déclarer protestante, en voyant son frère si décidément opposé au schisme? Mais il est une chose dont il faut lui tenir compte : elle ne se fit pas persécutrice comme lui; elle intercédait pour les victimes et accueillait les fugitifs. Evangélique de cœur, tout en allant à la messe, elle se flat-
tait d'unir par l'amour les principes contraires; ce qu'elle appelait

une séparation hérétique lui répugnait autant que le maintien des fausses traditions de Rome. Dans une épître à François I^{er}, écrite en 1545, elle dit en parlant du roi et de l'empereur :

« Par eux veult (Dieu) que la foy confirmée
Soit, et aussy l'Eglise réformée,
Et d'une part ostées les hérésies,
De l'autre aussy les vaines fantaisies,
Et que la foy nous face en toute guise
En triumpfant triumpher sainte Eglise. »

C'est dans ce sens qu'elle a réformé les Eglises de la Navarre; elle laissa subsister la communion avec Rome, mais fit introduire quelques améliorations réelles dans la doctrine et dans le culte. A sa paisible cour de Nérac, elle partageait son temps entre des entretiens religieux avec son évêque Gérard Roussel et avec les savants dont elle aimait à s'entourer, et ces occupations littéraires, « ces momeries et farces, » qu'on lui a si souvent reprochées. En 1544, elle accueillit avec faveur Antoine Pocquet et Quintin, chefs d'une secte mystique qui s'était répandue dans quelques contrées de la France; c'étaient des hommes peu instruits, enseignant un faux spiritualisme au moyen duquel on pouvait échapper aux rigueurs de la persécution, tout en se croyant parfaitement évangélique. L'hospitalité que Marguerite accorda à ces deux hommes, dont les doctrines étaient si conformes aux siennes, lui attira de la part de Calvin des remontrances sévères qui excitèrent son humeur contre le réformateur.

Nous avons nommé déjà le prédicateur de Marguerite, GÉRARD ROUSSEL, disciple de Lefèvre et ami de Briçonnet. Dans un ouvrage encore inédit, écrit après la mort de la reine, Roussel a exposé sa théologie sous forme d'une *Familière exposition du symbole et de l'Oraison dominicale*. Le fond de ce livre, qu'on croirait sorti de la plume d'un réformateur et qui fut condamné par la Sorbonne, est la doctrine de la justification par la foi; la seule autorité que l'auteur invoque est celle de l'Ecriture sainte : Jésus-Christ, dit-il, est le seul chef de l'Eglise; l'Eglise parfaite, c'est l'Eglise invisible, la communion des saints; l'Eglise visible se reconnaît à la prédication de l'Evangile dans sa pureté et à l'administration des sacrements conformément au but de leur institution, et les sacrements ne sont qu'au nombre de deux. Dans l'exposition des dogmes de la sainte Cène et de la prédestination, Roussel est complètement calviniste; et cependant il est

resté évêque romain ! malgré l'énergique appel que Calvin lui avait adressé dès 1537, et où il lui avait crié : « A la trompette, toi qui dois faire le guet ! à tes armes, pasteur ! Qu'attends-tu, à quoisonges-tu ? est-il temps de dormir ? » — Roussel s'était contenté d'améliorer son Eglise lentement et prudemment, sous la protection royale, sans sonner la charge contre le catholicisme. Un passage d'une lettre qu'en 1525 il écrivit à Briçonnet suffit pour nous expliquer cette conduite ; après avoir parlé avec admiration de l'Eglise de Strasbourg, il avait ajouté que les réformateurs avaient aussi pris quelques mesures, trop hardies selon lui et susceptibles de choquer les faibles ; la manière dont il s'exprime à ce sujet montre qu'il partageait les chrétiens en deux catégories : les uns, assez avancés dans la « doctrine de l'esprit, » dans la compréhension spirituelle du christianisme, pour dédaigner les choses extérieures et s'élever aux choses invisibles ; les autres, ayant encore besoin des signes visibles, de la forme matérielle ; la charité commande aux premiers de s'accommoder à la mesure des seconds, et cela leur est d'autant plus facile qu'envisageant les choses extérieures comme indifférentes, ils ne les retiennent pas comme nécessaires et ne les rejettent pas comme pernicieuses. Roussel se comptait parmi ces hommes spirituels, tandis que le peuple de la Navarre se composait de faibles qu'il ne fallait point scandaliser.

Maître MICHEL D'ARANDE, également disciple de Lefèvre et ami de Roussel, prédicateur évangélique à Meaux, chargé de porter à Marguerite les mystiques lettres de Briçonnet, puis aumônier de la princesse et enfin évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux, en Dauphiné ; et LECOQ, curé de Saint-Eustache, à Paris, appartenaient à la même école. Au dire d'un historien catholique, Lecoq, « quoiqu'il blâmât le schisme de Luther pour avoir désuni l'Eglise, » s'écria un jour en prêchant devant le roi : « Sire, *sursum corda !* » en ajoutant qu'il ne fallait pas s'arrêter aux choses de la terre, mais « se guider avec les ailes de la foi au ciel » pour chercher Jésus-Christ, non pas dans le sacrement, mais « à la dextre du Père. » Sommé de se rétracter, Lecoq n'hésita pas à le faire.

Nulle part ce spiritualisme quiétiste ne se trouve plus nettement exposé que dans une série de traités, écrits dans les années 1547 à 1549, et dont nous possédons le manuscrit ; c'est sous ce rapport un des monuments les plus curieux du seizième siècle. L'auteur en est inconnu ; il n'est désigné que par un monogramme absolument in-

déchiffrable. D'abord, dit-il, il avait servi le monde; mais tourmenté du besoin de vérité et de paix, il avait fini par trouver ces trésors auprès de Jésus-Christ; par reconnaissance, il veut amener au Sauveur toutes les âmes fatiguées, et c'est à cet effet qu'il écrit ses traités « selon la petite possibilité de notre rural entendement. » Ces expressions ne doivent pas être prises à la lettre; l'auteur, il est vrai, paraît avoir été un laïque, mais la théologie et les humanités ne lui ont pas été étrangères; un homme illettré se fût servi d'un langage plus populaire, plus *français*; le sien abonde en tournures et en termes formés d'après le latin théologique du temps, et trahissant des études classiques et scolastiques. La plupart de ces traités sont des épîtres adressées « à des élus de Dieu; » ils ne sont ni polémiques ni spéculatifs; leur unique but est d'exhorter et de consoler.

L'auteur distingue entre l'homme extérieur selon la chair, et l'homme intérieur selon l'esprit. Par suite de cette différence, les uns reconnaissent Jésus-Christ d'après la loi naturelle, les autres d'après la loi spirituelle. Cette dernière connaissance est la seule qui soit suffisante et vraie; elle a été cachée depuis le temps des apôtres, qui eux-mêmes ont connu le Sauveur plutôt « figuralement » que spirituellement, d'après son apparition extérieure plutôt que d'après son être intime. Les disciples de Jésus-Christ ont pris la plupart de ses paroles à la lettre, bien qu'elles fussent esprit et vie; ils ne pouvaient pas encore s'élever plus haut, c'était l'enfance du genre humain. Dans la suite même on n'a connu Jésus-Christ que « littéralement; » à la plupart des docteurs l'esprit était « caché mystiquement. » Aujourd'hui les jours sont venus où la lumière doit se dégager des ténèbres, où l'on doit comprendre les paroles du Seigneur dans leur véritable sens. Il faut renoncer aux traditions reçues sur l'interprétation littérale, pour recourir à l'interprétation spirituelle. C'est à la découverte de cette dernière que tendent tous les efforts de notre auteur, dont il est facile dès ce moment d'entrevoir la théologie. Il dit, à la vérité, qu'il faut commencer par connaître Jésus-Christ visiblement, d'après son existence terrestre, avant de vouloir le connaître et le recevoir en tant qu'il est « la divine substance spirituelle de Dieu. » Ce Christ spirituel est le Verbe qui doit naître dans l'âme; l'auteur revient avec complaisance à cette idée de « la spirituelle génération du Dieu vivant en nous, » développée déjà par les mystiques du quatorzième siècle. A ce point de vue, la personnalité historique du Seigneur perd beaucoup de son importance; aussi l'auteur fait-il constamment abstraction du phénomène extérieur, contingent, et en lui-même indifférent, pour relever, au détriment de la vérité

littérale, le sens mystique. Son intention est d'affranchir l'esprit créé de tout ce qui l'empêche de s'unir à l'esprit incréé; à cet effet, il prêche, non-seulement le détachement du monde, mais la mortification de la chair, car la chair est le siège du péché et la cause de la servitude de l'âme. Persuadé que Jésus-Christ n'a pas pu nous enseigner une prière se rapportant aux choses sensibles, il traduit dans l'Oraison dominicale : « Notre pain supersubstantiel donne-nous aujourd'hui »; cette traduction était conforme à la Vulgate, mais plus conforme encore au spiritualisme mystique de notre écrivain. Une de ses interprétations les plus caractéristiques est celle de la Parole du Seigneur (Matth. XIX, 12); la troisième classe d'hommes dont il est parlé en ce passage obscur, ce sont les hommes spirituels et libres, qu'il décrit en termes presque panthéistes : « Ils sont les vrais hommes virilz, les libres enfans de la femme franche..... le temple, throsne et habitacle de Dieu, les enfans légitimes de la vivante charité et vérité de Dieu, purement conceptz sans tache, ride ou macule, espritz et spirituellement engendrez de Dieu en l'esprit de sa puissance, chair de sa chair, os de ses os, toutesfoys n'ayant chair ny os, mais parlé en belle manière pour l'intelligence; estans son corps, âme et esprit mesme, formez, esleuz et appelez avant que jamais nulle chose visible ou invisible fut créée, ayans esté et sont sans commencement ou fin avec Dieu..... créez d'éternité; les eaues vivantes sur lesquelles le Seigneur se demenoit et se jouoit en l'imagination et félicité de ses pensées; et icelles eaues ou espritz, l'exaltant, adorant et esjouissant en son âme, cœur, courage, sens et esprit; n'ayant... quelque soing ou doubance qu'ilz se peussent eslongner ou séparer de luy, en tant qu'ilz sont luy-mesme, lequel n'est départy ne divisé, ains seulement un. » Parvenus à la conscience de leur identité avec l'esprit divin, ces hommes libres ne sont plus sous la loi; ils se sont à eux-mêmes « la loy franche et libre, qui est dictée de l'esprit; » ils possèdent Dieu et se possèdent eux-mêmes en lui; ils ne pèchent plus volontairement, et s'ils tombent par inadvertance, leur chute sert à leur inspirer une horreur plus vive pour le mal et un plus grand désir de Dieu.

En plusieurs passages, l'auteur parle de prédicateurs de la lettre, « d'évangélistes littéraux, » ne servant Dieu que de parole et affirmant qu'on trouve tout dans la Bible, qu'on n'a rien à faire que de croire; il blâme « l'aveuglement » de ces hommes, qui ne comprennent pas que le Christ historique n'a dû être qu'une « figure, » dont le sens spirituel reste caché à la simple foi : « ne vous reposez point avec les littéraux évangélistes, lesquels servent le Seigneur de la bouche

et se font accroire qu'ilz ont foy, disantz que tout est faict, et qu'il ne reste plus que de croire; ô quel aveugle entendement! n'avez-vous point entendu de ce que j'ay parlé de Christ selon la chair ou homme extérieur, qu'il ne nous ha esté qu'une figure et patron? » Par ces évangélistes de la lettre, il n'entend pas les prêtres catholiques, mais les réformateurs qui insistaient sur la simplicité de la foi, au lieu de recommander la spéculation mystique. Il reconnaît, il est vrai, que la Réforme n'a pas pu débiter autrement que par la prédication de la lettre; mais ce n'est là qu'un état transitoire; la lettre doit faire place à la liberté et à la connaissance spirituelle; Dieu a suscité des docteurs ayant « une mission apostolique plus parfaite » que ceux qui se sont introduits dans le ministère sans inspiration supérieure; ces docteurs nouveaux travaillent à l'établissement du règne de la liberté et à la réalisation de la vraie Eglise.

L'application que l'auteur fait de son mysticisme à la notion d'Eglise, l'éloigne autant des réformateurs que des catholiques. Il rejette aussi bien le dogme de l'infailibilité de l'Eglise romaine que la distinction protestante entre Eglise visible et Eglise invisible. D'accord avec les sectaires de tous les temps, il croit à la possibilité immédiate de la communion des saints; seulement il diffère des fondateurs de sectes, en ne se séparant pas ostensiblement des Eglises établies. Le vrai temple de Dieu, dit-il, est l'esprit; les formes ecclésiastiques extérieures n'ont nulle valeur, elles peuvent être bonnes comme moyens d'éducation pour les faibles; une fois uni à Dieu, on n'en a plus besoin. La vraie Eglise est partout où se trouvent de vrais croyants, quelle que soit la communauté à laquelle ils appartiennent; le vrai croyant apporte avec lui la vraie Eglise; elle est là où il est. Il est donc inutile de se séparer du catholicisme; on peut continuer d'assister à son culte, de payer les dîmes et les taxes, de se soumettre aux réglemens disciplinaires, sans s'en inquiéter, « puisque la chose ne nous touche. » Cette conduite, du reste, est commandée par la prudence; elle est le meilleur abri de la piété intérieure; ce que l'auteur dit à cet égard est assez significatif pour être rapporté : « Oyez maintenant sur ce point; et voyez comment il fault estre prudentz sur la terre, faisant toute son œuvre du cœur et intérieurement... Aussi d'aller à leur église, leur ferez contentement, car l'Eglise de Dieu est là où sont les cœurs fidèles. Ne parlez point de leurs ordonnances et édictz, mais bien plustost faites ce que Dieu vous commande. Et s'ilz lisent ou sont assis sur l'Evangile, ou la chayre de Moyse, faictes ce qu'ilz vous commandent, mais n'ensuivez point les mauvais. Et si peu qu'il y en a de bons, selon l'exté-

rieur, ensuivez ce qui est bon... Quant est du loyer sacerdotal, ecclésiastique et romanique, vous aurez à leur stipendier et payer leur ordinaire, sans murmuration, sçaichant qu'en cela gist et est entretenue leur vie. Si vous me dites qu'il y peult avoir abus, monstrez-moy, je vous prie, quelque estat (sy petit qu'il soit) au monde, où il n'y n'a point d'avantaige; il vous en faudroit prendre (si vous en estiez constituez judicateurs) aux inventeurs et fondateurs du principe et origine de la chose. »

A côté de ce passage remarquable, l'auteur en a d'autres où il blâme franchement quelques abus du catholicisme; il dit, par exemple, en parlant des prêtres : « Ilz ne mettent point de différence entre le nom du Dieu du ciel et de leur dieu terrestre; semblablement en leur prospérité, ilz le servent par oblations, perfumigations, jeunes, oraisons, chantz et aornementz de louenges... D'avantaige, quand leurs maisons prospèrent, ilz y establissent la figure de son ymage, et tiennent pour la solennité de leur dieu quelques regentz de ses suppostz, lesquelz sçaivent pindariser et prescher la vertu de sa puissance, tellement qu'il n'y a riens à espelucher en la reigle de leur affaire... Somme, que leur équipage est merveilleusement fort à priser, n'estoit que fraudulently il les meine à perdition et damnation... Si c'est un prestre, sa résonnance sera de services, gaudes et messes; si c'est un chappelain ou chanoine, leurs breborions seront de jecter et compter le revenu de leur office, et sur ce poinct ordonner leur estat et maison; et s'il vient à poinct, ilz ne reprendront point les charnelz, mais seront les plus enflammez au péché...; » de ce péché « il ne sera nullement question, encore moins mémoire de parler de Dieu ne de son Evangile. S'il advient que quelque simple y entrevienne, qui vueille sonner quelque parolle, lors il sera nommé d'un chacun un resveur des sectes nouvelles; ce qui seroit peu de chose, s'il eschappoit pour sy bon marché; ô non, mais incontinent sera appréhendé et accusé, puis on enverra à la forest pour luy achapter des fagotz, ou (pour le plus doux) chez un armurier querir le baston pour luy bailler l'accollée. »

On peut conclure de ces dernières paroles que l'auteur lui-même a été persécuté. Son accommodation passive aux formes extérieures ne pouvait contenter une Eglise pour laquelle ces formes n'étaient rien moins qu'indifférentes. Ses principes quiétistes ne l'empêchaient pas de recommander à ses disciples de se réunir en congrégations contemplatives et charitables; il est naturel que ces tentatives durent le rendre suspect au clergé catholique. Il paraît qu'arrivé dans une contrée plus libre, il y forma des associations d'hommes et de fem-

mes, dont il devint le directeur spirituel, et auxquelles il donna, outre des préceptes de vie pieuse, des conseils sur les vêtements et la nourriture. Un de ses traités, adressé à ses « très honorés frères et sœurs, » est intitulé : « Petite ordonnance de la manière de soy gouverner en la maison des enfantz de Dieu ; » son « oraison contemplative à Dieu » est destinée à ses « très aymés frères et sœurs, selon la reigle et sens de la doctrine de nostre sainte et immaculée congrégation et assemblée en Christ, à laquelle Dieu par Jésus-Christ vous ha donné l'huys ouvert. » « La manière comment se doitvent gouverner les sœurs fidèles en Christ, » contient des règles de conduite pour une association de dames nobles qui, sans être astreintes à un régime monastique, se livraient à la contemplation et aux œuvres de la charité.

A l'époque où éclatèrent les persécutions contre les protestants de France, ces tendances trouvèrent de nombreux partisans. La profession de l'Evangile exigeait le sacrifice de la position, de l'influence, de la patrie, sinon de la vie. Ceux qu'intimidaient la grandeur de ces périls, s'empressèrent d'accueillir les doctrines plus faciles du mysticisme quiétiste ; ils se persuadèrent aisément qu'assister à la messe était une chose indifférente, et que la liberté consistait à s'élever par l'esprit au-dessus des formes, tout en s'y accommodant pour ne pas choquer les faibles. S'abusant sur les motifs secrets de leur conduite, ils croyaient agir par charité, tandis qu'ils n'obéissaient qu'au désir de ne pas se compromettre. Aussi les réformateurs les ont-ils jugés avec une sévérité qui ne nous étonne pas. Dès 1526, le courageux prédicateur Pierre Toussaint blâmait Briçonnet de manquer de sincérité, et écrivait à Farel : « Priez le Seigneur qu'il suscite en France des prédicateurs ayant l'esprit de la force au lieu de celui de la crainte. » Théodore de Bèze reprochait à Marguerite de Navarre « de se plonger aux superstitions comme les autres, tout en les désapprouvant en son cœur ; » Calvin surtout censurait énergiquement ces amateurs « platoniques » de l'Evangile, qui attendaient une réforme sans vouloir y contribuer, et qui se croyaient au-dessus des formes extérieures, tout en les jugeant nécessaires pour la masse du peuple.

Ces reproches, assurément, étaient mérités ; si quelques âmes pieuses se livraient de bonne foi aux illusions mystiques, beaucoup d'autres, moins sincères, n'adoptaient la théorie quiétiste que pour voiler la faiblesse de leurs convictions. Il est certain que cette prétendue retraite sur les hauteurs de la vie contemplative, a contribué à faire échouer les premières tentatives de réforme en France. En

voyant des princes, des savants, des évêques, rester fidèles extérieurement à un culte que, dans leur intérieur, ils condamnaient, le peuple, qui ne savait pas faire la distinction entre choses indifférentes et choses essentielles, a dû se dire qu'il ne valait pas la peine de s'exposer à la persécution pour la foi. Les mystiques, moitié catholiques, moitié protestants, se croyaient en possession de la liberté de conscience, dont eux aussi sentaient le prix ; mais leur liberté n'était qu'un vain idéal ; ce n'était pas celle que réclamaient les réformateurs, et dont la conquête exigeait des sacrifices auxquels le quiétisme voulait se soustraire par ses théories séduisantes. Cependant nous sommes loin de juger avec une rigueur extrême les caractères moins énergiques qui, dans les orages du seizième siècle, ont cherché par l'amour mystique l'union des contrastes et la paix intérieure. Nous comprenons l'attrait que présente le mysticisme à des âmes plus tendres que fortes ; souvent même, à des époques d'oppression, il a été le refuge des plus nobles cœurs ; il a inspiré des actes de renoncement qu'on admire, sans vouloir les imiter. D'ailleurs les mystiques français du seizième siècle n'ont pas été sans servir, pour leur part, la cause de l'Evangile. Les prédicateurs de Meaux ont fondé en cette ville une communauté qui a eu de glorieux martyrs ; Marguerite, secondée par Roussel, a laissé dans la Navarre des germes qui, sous son héroïque fille ont porté leurs fruits.

Respectons la mémoire de ces personnages, tout en nous préservant de leurs illusions ; au lieu de les suivre dans leur faux spiritualisme, maintenons intactes les doctrines qu'ont remises en lumière nos réformateurs, et pour lesquelles nos martyrs ont versé leur sang. Tel est le devoir et le privilège du chrétien protestant, qu'il ne se soumet qu'à la seule Parole de Dieu, pour qu'affranchi par elle il demeure ferme et intrépide dans la profession de la vérité.

C. SCHMIDT.

LA SAINT-BARTHÉLEMY EN NORMANDIE.

- Quis cladem illius noctis, quis funera fando
- Explicet? aut possit lacrymis æquare labores? »

S'il est un événement à jamais déplorable, qui ait donné lieu aux jugements les plus divers et les plus contradictoires, c'est, il faut en convenir, celui qui va nous occuper. La Saint-Barthélemy, que tous les chrétiens, tous les amis sincères de l'humanité doivent considérer comme un crime inouï qui a violé toutes les lois, la Saint-Barthélemy a trouvé, qui le croirait? des défenseurs assez hardis pour en vanter « les rigueurs salutaires! » Et de nos jours encore il est des écrivains qui n'ont pas honte de s'en constituer les apologistes. — On sait qu'à l'occasion de cet effroyable massacre, un *Te Deum* d'actions de grâces fut solennellement chanté à Rome. Un cardinal français donna mille écus d'or au messager qui lui en porta la nouvelle. Un pape voulut en perpétuer le souvenir, en faisant frapper une médaille où il célébrait « l'extermination des huguenots; » et pendant très longtemps on a pu voir, dans une chapelle du Vatican, un tableau représentant la Saint-Barthélemy, et l'Amiral qu'on jette par la fenêtre, avec cette incroyable et scandaleuse inscription : « Le souverain pontife approuve le meurtre de Coligny : *Pontifex Colinii necem probat!* » (1)

Mais, Messieurs, il y a quelque chose de plus étonnant encore : c'est qu'en même temps qu'on ose ainsi appeler *bien* ce qui est *mal*, et transformer en action louable un crime à jamais odieux et sans exemple dans l'histoire, on en vient par une flagrante contradiction, jusqu'à préconiser hautement la conduite du petit nombre de ceux qui ont refusé d'y prendre part. On multiplie, à cet égard, des récits inventés après coup, et qu'un auteur n'hésite pas à appeler « des impostures historiques » (2). Et une fois que ces sortes de mensonges ont pris cours, on ne se figure pas combien il est difficile de les com-

(1) *Mémoires d'Aubery de Maurier*, préface, p. 17. — M. Henri Martin dit que ce tableau s'y voit encore (*Hist. de France*, t. X, p. 398).

(2) Louis Dubois, *Archives de la Normandie*, 1^{re} année, p. 137.

battre et de rétablir la vérité ! Même quand on y parvient, dans certains cas, à force de recherches et de confrontations des auteurs, on réussit rarement à donner aux résultats obtenus une publicité suffisante. Les faits erronés et longtemps admis sont connus ; la réfutation ne l'est pas, ou bien on la perd de vue : et voilà comment il est arrivé que d'excellents ouvrages ont répété récemment sur la Saint-Barthélemy quelques erreurs qu'il n'est plus permis de reproduire, depuis qu'une critique éclairée en a fait justice en en prouvant la fausseté.

C'est pour prévenir, Messieurs, autant qu'il dépendra de nous, cette reproduction trop ordinaire de mensonges historiques, que nous allons tâcher de répandre quelque jour sur ce qui se passa dans la province de Normandie à la funeste époque de la Saint-Barthélemy. — On a longtemps soutenu qu'alors les protestants furent protégés et sauvés, à *Lisieux*, par l'évêque *Le Hennuyer* ; à *Dieppe*, par le gouverneur *De Sigognes* ; et à *Rouen*, par *Le Veneur de Carrouges*, lieutenant du gouverneur général. — Or, il nous sera facile de démontrer, en utilisant les recherches que d'autres ont faites avant nous, que ce sont là des assertions dénuées de tout fondement, et que par conséquent la mémoire de ces prétendus libérateurs de nos ancêtres n'a aucun droit à notre reconnaissance.

§ I. — L'évêque *Le Hennuyer*, à *Lisieux*.

Pour nous mettre à portée d'apprécier sagement et avec impartialité la conduite que dut tenir *Le Hennuyer* à la Saint-Barthélemy, il est nécessaire de remonter à quelques faits antérieurs, et de bien étudier le caractère de ce prélat.

Quoique évêque de *Lisieux*, il était, avant tout, homme de cour, et influent dans les conseils du roi.

Après avoir été précepteur du duc de Vendôme, père de *Henri IV* ; du dauphin, fils de *François Ier* ; des deux princes *Charles de Bourbon* et *Charles de Lorraine*, tous deux devenus plus tard cardinaux ; après avoir été encore confesseur et aumônier de *Henri II* et de *François II* son fils, il fut appelé ensuite à diriger les consciences de *Diane de Poitiers*, de *Charles IX*, de *Catherine de Médicis*, et enfin de *Henri III*, tout en conservant, sous ces divers règnes, la grande aumônerie.

Or est-il vraisemblable, je le demande, qu'un évêque si haut placé, jaloux de conserver ses titres, et ayant tant de susceptibilités à ménager, est-il vraisemblable qu'un tel homme eût osé, quand il en aurait eu l'inclination, se montrer bienveillant envers les réformés,

odieux à la cour, et dont la perte était jurée? Quel courage ne lui aurait-il pas fallu avoir pour désobéir ouvertement à un roi jeune et passionné, et surtout à une reine implacable dans ses vengeances? Et en s'opposant ainsi à des mesures que comme confesseur il avait peut-être conseillées, ne se fût-il pas mis en quelque sorte en contradiction avec lui-même?

Mais allons plus loin, et observons quelle a été sa manière d'agir, avec les protestants de son diocèse, quand il s'est trouvé en face d'eux, dix ans auparavant. En 1562, fut publié l'édit de janvier, qui leur était favorable et tolérait leur culte. Si l'évêque de Lisieux eût été disposé à les protéger; s'il avait désiré de gagner leur confiance par la tolérance et la douceur, une excellente occasion lui en était offerte : il n'avait qu'à laisser les choses suivre leur libre cours, en se soumettant lui-même à l'édit du roi par amour de la paix. — Que fit-il, au contraire? Il protesta énergiquement contre ce même édit; il s'opposa de toutes ses forces à sa publication; et, en présence des magistrats, il en vint jusqu'à déclarer par écrit « qu'il était prêt à « déduire les motifs de son opposition devant le roi lui-même, en son « conseil, s'il y était appelé. » Cet acte inattendu de quasi-rébellion de la part d'un prélat eut alors beaucoup de retentissement à Lisieux et dans tout le diocèse. Les protestants surtout en conservèrent un vif ressentiment; et quand, trois mois plus tard, la Réforme triompha momentanément dans la plupart des villes de Normandie, ce souvenir dut contribuer beaucoup aux regrettables dégâts que subirent la cathédrale de Lisieux et le palais épiscopal.

Sans contredit, Messieurs, de tels événements, et divers autres qui eurent lieu pendant les dix années qui s'écoulèrent jusqu'à la Saint-Barthélemy, ne semblaient guère propres à prédisposer Le Hennuyer à la conduite qu'il a tenue, prétend-on, à cette fatale époque. — Aussi, cette conduite est-elle bien avérée? Cette nouvelle désobéissance au roi, mais dans un sens tout contraire, est-elle vraiment digne d'être crue? Cette protection subite dont il aurait couvert des calvinistes destinés à la mort, est-ce un fait certain et qui repose sur des témoignages authentiques? Non, Messieurs, non, malheureusement; et nous le regrettons, car il nous serait doux de joindre notre admiration à celle qu'aurait méritée une action si généreuse et si extraordinaire.

Voyez en effet, Messieurs, comme tout se réunit pour dépouiller cette action supposée de toutes les circonstances et de tous les caractères qui seraient nécessaires pour en démontrer la crédibilité.

D'abord, la conduite attribuée à Le Hennuyer repose-t-elle sur des

documents locaux, ou sur des témoignages contemporains? En aucune manière. Les procès-verbaux de l'époque, conservés à la mairie de Lisieux, n'en offrent aucune trace; aucun témoin oculaire n'a déposé, de vive voix ou par écrit, qu'il en ait eu la moindre connaissance. Une longue épitaphe latine, à la louange du prélat, placée dans la cathédrale de Lisieux après son décès, en 1578, garde un *profond silence* (1) sur sa tolérance prétendue. — Ce ne fut que soixante-dix ans plus tard que deux écrivains (2), sans critique et sans valeur réelle, s'imaginèrent de lui attribuer, on ne sait trop dans quel but ni de quel droit, l'honneur, si peu compatible avec ses antécédents, d'avoir sauvé les calvinistes. Mais cette anecdote parut si invraisemblable, qu'insérée plus tard dans le *Mercure de France* (en 1746 et 1748), elle y fut aussitôt réfutée par l'abbé *Lebeuf*, et par d'autres auteurs consciencieux, en possession de la confiance publique. Et ni le *père Daniel*, ni *Mézelay*, tous deux historiens normands, et bien informés de tous les faits relatifs à leur province, n'ont fait l'éloge de la belle conduite de Le Hennuyer. Leurs histoires, en général si complètes et si détaillées, n'en disent rien; ce qui montre suffisamment, ce nous semble, qu'ils n'y croyaient pas.

De plus, Messieurs, remarquez que pour donner des ordres dans un lieu quelconque, et surtout des *contre-ordres*, il est presque indispensables d'y être présent, de voir ce qui s'y passe, et de parler et d'agir, pour faire prévaloir l'autorité qu'on oppose à celle du gouvernement. — Or, est-il démontré, est-il même probable que l'évêque de Lisieux était dans son diocèse lors de la Saint-Barthélemy? Rien ne porte à le croire, et le contraire paraît certain. On ne voit son

(1) *Altum silentium* (*Gallia christiana*, p. 803, t. XI, édit. de 1759).

(2) *Claude Héméré*, auteur d'une histoire latine de Saint-Quentin : *Augusta Viromanduorum vindicata et illustrata*, in-4°, Paris, 1643; et le *P. Antoine Mallet*, dans son *Histoire des Hommes illustres du couvent de Saint-Jacques*.

Maimbourg a emprunté de ces deux écrivains, si peu dignes de créance, ce qu'il appelle « l'excellamment belle action » de Le Hennuyer; et pour dépayser ses lecteurs, il cite en marge l'ancienne *Gallia christiana* de 1656, qui n'en dit pas un mot.

Matthieu Texte s'étant plaint de ce que dans l'épitaphe de l'évêque de Lisieux on n'eût pas fait la moindre mention de son action héroïque, bien digne d'un mot d'éloge, l'abbé *Lebeuf* lui répondit : « Eh! comment y aurait-on parlé d'un fait inconnu jusqu'en 1643? » (*Mercure de France*, juin 1741, t. II, p. 63.)

L'auteur, évidemment protestant, de la *Légende du cardinal de Lorraine*, imprimée en 1874, reproche à ce cardinal d'avoir baillé au roi Henry un sien docteur sorboniste, homme ignorant et meschant jusques au bout. Aurait-il parlé ainsi de l'évêque de Lisieux si celui-ci, deux ans auparavant, avait sauvé les réformés de son diocèse? — Voyez *Mémoires de Condé*, in-4°, t. VI, p. 33.

Aussi *M. Floquet* n'hésite pas à adopter cette conclusion : « Si touchante que soit la tradition qui fait honneur à Jean Le Hennuyer d'avoir sauvé les sectaires, qu'il n'aimait pas, nous ne saurions enregistrer un fait que rien n'établit, et que tout au contraire semble rendre peu probable. » (*Hist. du Parlement de Normandie*, t. III, p. 134.)

nom figurer sur aucun registre, ni dans aucune délibération, durant les mois d'*août*, de *septembre* et d'*octobre*. Et en effet, comment le grand aumônier de France aurait-il pu s'absenter de la cour, à l'époque où la sœur du roi venait d'épouser le jeune prince de Navarre? Une telle cérémonie ne rendait-elle pas sa présence et sa coopération nécessaires? Elle y était même d'autant plus indispensable, que son collègue à la grande aumônerie, le savant traducteur *Amyot*, évêque d'Auxerre, était alors en congé dans cette dernière ville, pour y activer les travaux de la cathédrale qu'il y faisait bâtir (1).

Aussi, Messieurs, la réunion de ces diverses considérations, que nous ne pouvons en quelque sorte qu'indiquer, et l'absence totale de preuves en faveur de la clémence si vantée de Le Hennuyer, ont, depuis longtemps déjà, fait révoquer cette clémence en doute. Ni les derniers éditeurs du dictionnaire de *Moréri*, ni les savants bénédictins auteurs de la *Gallia christiana*, n'ont pu y ajouter foi, pas plus que le curé *Noël Deshayes*, qui fit, en 1754, les plus actives recherches sur les évêques de Lisieux. Au doute a succédé plus tard la disposition à nier ouvertement ce qu'on avait d'abord cru sur parole avec trop de facilité. *Louis Dubois*, entre autres, ancien sous-préfet de Lisieux, et très versé dans l'étude de nos antiquités provinciales, a pris à tâche, après un mûr examen, de faire apprécier la conduite de Le Hennuyer à sa juste valeur. Dès 1817, après avoir exploré pendant trois ans les archives de Lisieux, il publiait une dissertation (2) très remarquable pour prouver que les calvinistes de cette ville n'avaient aucune obligation à leur évêque; dissertation que la *Biographie universelle* de *Michaud* s'empressa d'accueillir. Et depuis lors jusqu'à la publication de son dernier ouvrage (3), en 1843, c'est-à-dire pendant vingt-six ans, il n'a fait que s'affermir de plus en plus dans l'opinion qu'il avait adoptée. Cette opinion a aussi été soutenue par le savant *Millin*, dans le *Magasin encyclopédique*; par le professeur *Durosoir*, dans la *Revue* du même nom, et par les rédacteurs de la *Revue rétrospective*. Le docte et impartial abbé *Delarue*, qui s'est beaucoup occupé de l'histoire de Normandie, n'a pas craint de traiter de *fable* ce qu'il appelle l'*esprit de tolérantisme* de Le Hennuyer. Et plus récemment encore, M. *De Formeville*, conseiller à la cour impériale de Caen, publia une brochure tout exprès (4), pour exclure du domaine

(1) *Mercure de France*, décembre 1748.

(2) Voyez ses *Archives de la Normandie*, t. I.

(3) *Recherches archéologiques, historiques, etc., sur la Normandie*, par Louis Dubois. 1 vol in-8°.

(4) *Les Huguenots et la Saint-Barthélemy à Lisieux*. Caen, 1840, in-8° de 33 p.

de l'histoire une action selon lui évidemment supposée; « une action, dit-il, contre laquelle eût certainement protesté celui à qui on la prête, si on la lui eût attribuée de son vivant : non-seulement parce qu'elle eût été en contradiction avec son intolérance bien connue, mais encore parce qu'elle l'aurait exposé sûrement à la disgrâce de ses puissants protecteurs. »

Et qu'on ne vienne pas nous objecter qu'en niant la mansuétude de l'évêque de Lisieux, on ôte à cette ville la plus belle page de ses annales. Quand cela serait fondé, il n'en faudrait pas moins dire la vérité, qui doit passer avant tout. Mais quoi, parce que ce n'est pas Le Hennuyer qui a sauvé les protestants de Lisieux, ils n'en ont pas moins été sauvés; et c'est de cette délivrance que tout ami de l'humanité doit se réjouir. Ces victimes destinées à une mort cruelle et injuste par un jeune roi en délire, avaient été réunies en prison par mesure de sûreté. Les registres publics constatent qu'un capitaine *Fumichon*, et les conseillers municipaux, qu'on appelait alors *les Ménagers*, se bornèrent à prendre de sages mesures, pour prévenir l'effusion du sang. Tandis qu'ailleurs, surtout dans les grandes villes, on massacrait les réformés, à Lisieux, huit jours se passèrent sans qu'ils fussent l'objet d'aucun acte d'hostilité. Alors des ordres nouveaux et plus humains arrivèrent de la cour; et nul acte public ou privé ne fait plus mention du sort des détenus, qui durent être purement et simplement remis en liberté.

Ainsi s'explique naturellement, selon nous, le salut des protestants de Lisieux, sans qu'il soit besoin d'en attribuer la gloire à un prélat courtisan, qui fut toujours leur adversaire déclaré (1), et le protégé, l'ami et le directeur de conscience de leurs cruels persécuteurs. C'est pourquoi, Messieurs, d'après tout ce nous venons de dire, nous n'hésitons pas à émettre ici un vœu; c'est que, dans une nouvelle édition de l'excellente *Histoire des Protestants de France*, son pieux et savant auteur (2) en supprime l'anecdote apocryphe de Le Hennuyer, qui la dépare; et qu'il ne cite plus, à l'appui, l'ex-jésuite *Maimbourg*, le moins digne d'être cité, entre les écrivains de Rome qui ont travesti notre histoire et dénaturé nos croyances.

§ II. — Le gouverneur *De Sigognes*, à *Dieppe*.

Venons-en maintenant, Messieurs, au sieur *De Sigognes*, gouver-

(1) Le Hennuyer, d'après le savant Launoy, « pro religione contra novatores acriter depugnavit. » (*Historia gymnasii Navarrici*, p. 995.)

(2) M. G. de Félice

neur de Dieppe. On a aussi prétendu qu'à la Saint-Barthélemy, après avoir reçu de la cour des ordres sanguinaires, il rassembla les protestants à l'Hôtel de ville, et leur adressa le discours le plus propre à les rassurer, en dissipant leurs craintes. Mais ce discours, et l'action généreuse dont il aurait été suivi, pour sauver les protestants de Dieppe, sont-ils plus authentiques et plus réels que le discours et la conduite de l'évêque de Lisieux? Nous ne le pensons pas : et voici les motifs qui nous semblent autoriser nos doutes, ou notre incrédulité.

Premièrement, ce discours qu'on prête à De Sigognes, est si peu dans le style et dans le langage du temps, qu'on y découvre aisément une rédaction toute moderne, et dès là même un peu suspecte. Il existe, en manuscrit, plusieurs *Chroniques* ou *Mémoires* sur l'histoire de Dieppe; les uns composés par des auteurs catholiques, les autres par des auteurs protestants, et nous nous en sommes procuré de fidèles copies. Comment se fait-il qu'aucune d'elles ne contienne le discours en question? Ce n'est, si nous ne nous trompons, qu'en 1785, c'est-à-dire 213 ans après l'événement, qu'il a été imprimé pour la première fois, dans des *Mémoires* (1) *chronologiques* anonymes, pour servir à l'histoire de Dieppe. C'est de là que Charles Lacretelle l'a tiré, en 1814, pour l'insérer dans son *Histoire de France pendant les guerres de religion*; et depuis lors, d'autres auteurs, se copiant aussi les uns les autres, ont exalté, avec une crédule confiance, l'éloquence tolérante du sieur De Sigognes, en même temps que celle de Le Hennuyer. Jusque-là, nos meilleurs historiens n'avaient pas célébré celle-là plus que celle-ci; et vous en chercheriez vainement quelque mention, non-seulement dans les auteurs normands que j'ai déjà cités, le père Daniel et Mézeray, mais encore dans De Thou, D'Aubigné, Davila, Varillas et Anquetil; pas plus que dans Audin, l'historien de la Saint-Barthélemy, ou dans les récentes *Histoires de France*, de Sismondi, et de Henri Martin. D'où peut venir ce silence presque unanime, sinon de ce que tous les écrivains ont regardé le fait dont il s'agit, comme suspect ou douteux (2).

Mais, en second lieu, si le discours qu'on a mis dans la bouche du gouverneur de Dieppe manque ainsi d'authenticité, l'action dont il aurait été accompagné, est-elle plus en harmonie avec le caractère de son auteur?

Qu'était-ce que ce sieur De Sigognes?

(1) Attribués à Desmarquets. 2 vol. in-12. Paris, 1785.

(2) Ce ne peut donc être que par distraction que M. Vitet affirme que le discours et la conduite de Sigognes « sont consignés dans presque toutes les histoires de France. » (*Histoire de Dieppe*, t. I.)

M. Vitet nous apprend, dans son *Histoire de Dieppe*, « qu'il est
 « très difficile de le bien juger, et même de savoir au juste quelle
 « était sa naissance et sa position sociale. Au dire des catholiques,
 « dit-il, De Sigognes était de bonne noblesse, gentilhomme de mar-
 « que; avait eu de beaux emplois en Piémont, et possédait de belles
 « terres dans la Beauce. A entendre les protestants, au contraire, il
 « sortait de bas lieu, avait été valet, puis domestique de M. de Brissac,
 « façonné de sa main, et propre à exécuter ses moindres ordres.
 « Selon les premiers, il était un modèle de douceur, de modération
 « et de sagesse; tandis que les autres le peignent comme la perversité incarnée et digne, par son caractère et sa conduite, de son
 « obscure extraction, et de sa première profession servile. » Ce qu'il
 y a de certain, ajoute M. Vitet, « c'est qu'il avait un esprit délié,
 « plein d'adresse, de politique et même de ruse : en un mot, c'était
 « un homme tel que Catherine de Médicis l'eût fait elle-même, et qui
 « devait merveilleusement servir ses desseins » (1).

En effet, Messieurs, il ne les servit qu'avec trop de dévouement et de persévérance. Pendant tout le temps que dura son administration, son but constant fut de détruire ou d'affaiblir l'Eglise réformée, qui, avant lui, avait conquis les trois quarts des habitants de Dieppe. Tous les moyens lui étaient bons pour parvenir à cette fin. D'abord, usant de dissimulation, « il commença par se familiariser avec le ministre *François de Saint-Paul*, le traitant souvent à sa table, et lui « faisant entendre, ainsi qu'aux plus notables du parti, qu'il avait « les plus grandes inclinations à se faire de leur religion, et qu'il « n'attendait que le moment propice. » Plus tard, levant le masque, il fit entrer secrètement dans la ville un régiment d'infanterie, au moyen duquel il put donner une libre carrière à sa malveillance, longtemps cachée. Non content de renouveler tous les procédés violents dont on s'était servi, depuis trente ans, soit à Paris, soit dans le reste du royaume, pour tourmenter les consciences, il ne négligea rien pour rançonner les réformés, et pour s'emparer de leurs biens. « Ce « qu'il y avait de plus odieux, » de l'aveu de M. Vitet, « c'est que « De Sigognes ne laissait pas même à ses victimes la faculté de fuir, « surtout quand il leur savait encore un peu d'or. Ainsi, par exemple, « il apprit un jour que 30 ou 40 riches protestants, soit de Dieppe, « soit de Luneray, Bacqueville et autres lieux voisins, avaient fait « marché avec un marinier, pour les passer en Angleterre. Cet « homme devait leur amener une grande barque, au bord de la mer,

(1) *Histoire de Dieppe*, t. I, *passim*.

« près du petit port de Veules : ils s'étaient tous trouvés au rendez-
 « vous, à l'heure dite ; mais au moment de monter sur la barque, les
 « voilà entourés par les cavaliers de Sigognes, qui les ramenèrent
 « à Dieppe, la corde au cou. Les uns, après avoir longtemps langui
 « en prison, n'en sortirent qu'à force d'argent ; d'autres y terminè-
 « rent misérablement leur vie ; le marinier fut pendu. » Une autre
 fois, sous prétexte de je ne sais quelle conspiration, réelle ou suppo-
 sée, l'insatiable gouverneur parvint à faire condamner et exécuter
 plusieurs seigneurs calvinistes du premier ordre, et dix-neuf bour-
 geois, dont les biens furent confisqués, en partie à son profit ; et les
 têtes et les quartiers furent exposés sur des poteaux, au pied du châ-
 teau, quoique, plus tard, la sentence de ces infortunés ait été cassée,
 et révoquée comme injuste !

Telle est, Messieurs, la triste et trop ressemblante peinture que
 l'impartiale histoire nous a tracée du caractère et de la conduite du
 gouverneur de Dieppe. Et après avoir ainsi contracté pendant long-
 temps la criminelle habitude d'accabler ses administrés protestants de
 vexations, de cruautés et d'avanies de tout genre, pour *assouvir*, nous
 dit naïvement M. Vitet, *sa haine de catholique*, on voudrait nous faire
 croire qu'à la Saint-Barthélemy il aurait cédé, tout d'un coup, à un
motif généreux, à un *mouvement d'honneur et d'humanité* !... Comme
 si le fanatisme persécuteur, ou plutôt cette *haine catholique* dont on
 convient qu'il était animé, n'était pas incompatible avec ces nobles
 sentiments ! On convient encore qu'aussitôt que la nouvelle de cette
 fatale nuit du 24 août vint retentir aux oreilles des réformés diep-
 pois, au bout de quelques heures, pasteurs et troupeau, tout était
 dispersé. La plupart se sauvèrent par mer en Angleterre ou à La Ro-
 chelle ; d'autres se cachèrent dans les châteaux ou dans les masures
 du voisinage ; d'autres enfin, cédant aux circonstances, apostasièrent
 par faiblesse ; en sorte qu'il ne resta dans la ville que quelques
 femmes, des enfants et des vieillards, qui n'avaient pu s'enfuir. Certes,
 dans un pareil état de choses, si quelqu'un devait, par calcul, s'abs-
 tenir du massacre des protestants comme d'une cruauté inutile, ou
 même dangereuse, c'était évidemment le cauteleux De Sigognes. Il
 savait qu'un grand nombre de ceux qui étaient passés à l'étranger
 y avaient emporté ce qu'ils avaient de plus précieux. Plusieurs des
 marins calvinistes qui tenaient la mer lui avaient fait craindre des
 représailles, en menaçant de faire subir aux catholiques qui leur tom-
 beraient sous la main le même traitement dont leurs femmes et leurs
 enfants seraient victimes. Aussi, quand vingt ou vingt-cinq des scé-
 lérats qui avaient pris part aux massacres de Rouen arrivèrent à

Dieppe pour y commettre les mêmes atrocités, De Sigogne, comprenant que s'il les laissait faire il perdrait toute son influence, sans aucun profit pour lui-même, les somma de quitter la ville sur-le-champ, sans quoi il saurait bien les y contraindre par la force. C'est alors qu'il adressa, d'après M. Vitet, au conseil du roi cette réponse peu propre à le compromettre, savoir : « Que les calvinistes de Dieppe « étaient presque tous en fuite, qu'un certain nombre avait abjuré, « et que ceux qui restaient fidèles à leurs croyances ne valaient pas « la peine qu'on leur fit l'honneur de les craindre. » Après cela, le prétendu *sauveur* des protestants reprit son rôle habituel de *persécuteur*, et prescrivit les mesures les plus sévères pour qu'il ne restât pas dans la ville une seule personne qui ne vécût à la catholique. « Ils me doivent la vie, disait-il ; il faut qu'ils la rachètent maintenant. » Et comme plusieurs se montrèrent inébranlables dans la confession de leur foi, il continua jusqu'à sa mort à agir comme leur ennemi le plus dangereux et le principal auteur de la décadence de leur parti. Pendant les dix-huit ou dix-neuf ans que dura son gouvernement, « il ne passa pas un seul jour sans travailler à leur ruine, » de l'aveu même de l'historien de Dieppe, que nous n'avons fait en partie que copier. Qui pourrait donc s'étonner, Messieurs, que ceux auxquels il avait fait tant de mal n'aient pas pleuré son décès (1), et que leurs descendants refusent encore à sa mémoire un hommage de gratitude dont elle n'est nullement digne ?

§ III. — *Le Veneur de Carrouges, à Rouen.*

Il ne nous reste plus, Messieurs, qu'à rappeler ce qui se passa à Rouen, lors de la Saint-Barthélemy. Trouverons-nous enfin, dans cette dernière partie de la tâche que nous sommes imposée, un nom pur et sans reproche, un fonctionnaire haut placé qui ait énergiquement résisté à des ordres barbares, et protesté avec succès contre l'exécution d'un crime de lèse-humanité ? Nous le désirerions sincèrement ;

(1) Si la fin de l'homme intègre et droit est la paix (Ps. XXVII, v. 37), il n'en fut pas ainsi de celle de Sigognes. Parmi les terres des riches protestants qu'il avait confisquées en si grand nombre, se trouvaient celles du sieur de *Lirrebœuf*, l'un des prétendus conspirateurs qu'il avait fait décapiter. Un jour qu'il allait visiter ces beaux domaines, monté sur le cheval même de l'infortuné *Lirrebœuf*, qu'il s'était adjugé, il tomba dans une fondrière ; et le cheval, en se débattant, lui donna du pied dans la poitrine si rudement, qu'il en mourut. — M. Vitet convient qu'il fut ainsi *puni par où il avait péché* ; mais on regrette de l'entendre ajouter, d'un ton persifleur et avec un sourire d'incrédulité : « De là, les réfor- « més de crier au miracle, et de rendre grâce à la justice de Dieu. » (*Hist. de Dieppe*, t. I, p. 214.)

car, au milieu des affligeants récits que contient notre histoire, de cruautés, de perfidies et de persécutions sans cesse renouvelées, rien ne repose doucement la pensée, et ne fait de bien au cœur comme la rencontre d'un homme de bien, qui s'honore par une action vraiment noble et désintéressée, et oppose un heureux contraste à la perversité de son siècle ! Mais, ici encore, nous craignons d'être de nouveau trompé dans nos espérances ; et, après avoir reconnu que Le Hen-nuyer et De Sigognes n'ont aucun droit d'être comptés parmi les bien-faiteurs des protestants, il pourra bien arriver aussi que Le Veneur de Carrouges se trouvera ne mériter ce titre que d'une manière bien incomplète, puisque ses faibles efforts pour les sauver furent finalement sans résultat.

Pour bien comprendre comment les événements que nous allons raconter se passèrent à Rouen, il faut remonter à un autre massacre qui y précéda celui de la Saint-Barthélemy.

Pendant plusieurs années, après que la ville avait été reprise sur les calvinistes, en 1562, ceux-ci furent obligés de se rendre, chaque semaine, pour la célébration de leur culte, au château de *Pavilly*, dont le seigneur, protestant, avait le privilège de faire prêcher dans sa maison. Ce fut là que fonctionna longtemps, avec une grande édification, le pasteur *Feuqueray*, le digne collègue et puis le successeur du glorieux martyr *Marlorat*. Mais une distance de quatre lieues était pénible à parcourir, soit pour l'allée, soit pour le retour. Il n'est donc pas étonnant que les réformés de Rouen aient instamment réclamé l'autorisation de se réunir à Bondeville, à une distance moitié moindre, dans le château d'un sieur *Duboc de Radepont*, protestant appartenant à l'une des plus nobles familles du pays. Il s'y étaient rendus en grand nombre et avec joie le dimanche 18 mars 1571. Les salles du château s'étant trouvées trop petites, la prédication avait eu lieu « sous la feuillée des avenues, » où l'on avait chanté, avec un saint enthousiasme, les psaumes de Bèze et de Marot, accompagnés des airs harmonieux de Goudimel. Il fallait avoir traversé de lugubres années de persécution, et *soupiré* longtemps après les parvis de l'Eternel, pour sentir tout ce qu'une pareille journée avait de charmes pour ceux qui en jouissaient. Hélas ! ce jour de bonheur devait trop tôt finir, et être suivi, pour plusieurs, de conséquences bien funestes ! Après le service, lorsque tous ces fidèles, ravis et édifiés, rentraient ensemble dans Rouen, par les portes Cauchoise et de Bouvreuil, ils se virent brusquement attaqués par environ quatre cents catholiques, armés pour la plupart, qui se ruèrent sur eux avec rage, en vomissant des blasphèmes et des imprécations. Dans une attaque si violente, si imprévue, où la fureur

semblait transformer les assaillants en bêtes féroces, de nombreuses victimes succombèrent. Un auteur du temps les évalue à cent ou cent vingt, tant tués que blessés, dont quarante au moins restèrent sur la place.

Un pareil attentat, si contraire à toutes les lois et d'un exemple si dangereux pour la tranquillité publique, réclamait une prompte et sévère punition; mais il resta longtemps impuni, grâce à la mollesse du parlement et des autres magistrats. Après des délais sans fin, qui permirent aux plus grands coupables de s'évader, on ne condamna guère que des *contumaces* qu'on ne pendit qu'en effigie; n'exécutant réellement qu'un tailleur, qu'on eut soin d'enivrer préalablement, pour lui ôter l'appréhension de la mort, et quatre autres qui, depuis longtemps, avaient mérité l'échafaud pour plusieurs autres crimes.

Les protestants de Rouen et des environs commençaient à peine à se remettre de cette terrible attaque faite à leur existence et à leur liberté religieuse; leurs cœurs, encore plongés dans le deuil et l'affliction, se rouvraient à peine à l'espérance d'un meilleur avenir, en reprenant le chemin du prêche à Bondeville, autorisé par un nouvel édit de pacification; lorsque l'affreuse nouvelle des massacres de Paris éclata au milieu d'eux comme un coup de foudre, et vint les replonger dans la consternation. On assure que Le Veneur de Carrouges, qui commandait à Rouen pour le gouverneur général absent, reçut des lettres du roi qui lui enjoignaient d'exterminer tous ceux de la nouvelle religion, sans en excepter aucun. Sa première impression, à la réception de tels ordres, qui répugnaient à sa conscience, paraît avoir été de les éluder ou du moins d'en retarder l'exécution. Touché par les prières et les larmes d'une dame de haute condition qui exerçait sur lui beaucoup d'empire, il en vint jusqu'à tenter de fléchir la colère du roi, en expédiant vers lui un gentilhomme, qui essaya vainement de l'attendrir, et qui revint à Rouen avec la contenance d'un envoyé dont le message de paix avait été mal accueilli. Après cette espèce de trêve, que valut aux protestants ce que M. Floquet appelle la *modération* ou l'*indécision* de Carrouges, plusieurs d'entre eux commencèrent, les uns à s'enfuir en Angleterre, les autres à s'aller cacher dans leurs maisons de campagne. L'historien de Thou nous montre ceux qui restèrent dans la ville, menacés par des catholiques emportés et sanguinaires, qui connaissaient les intentions du roi, et qui n'étaient que trop disposés à s'en faire les exécuteurs; surtout par les assassins du 18 mars 1571; par ces *contumaces*, toujours avides de revenir dans Rouen, d'où on les avait bannis, et de se venger des condamnations qu'on avait prononcées contre eux. C'est

alors qu'on eut l'idée d'engager les réformés à se retirer dans les prisons, comme dans un refuge, où, à l'abri pendant l'orage, ils seraient oubliés de leurs ennemis, et d'où, le danger passé, ils sortiraient sains et saufs. Carrouges lui-même approuva cette mesure de précaution. Chaque jour, on put voir ses gardes conduire des huguenots à la Conciergerie, comme pour apaiser le peuple par ces feintes rigueurs. « Mais l'heure de Rouen, dit le savant (1) historien du *Parlement de Normandie*, allait sonner bientôt. Des rumeurs sinistres venaient, à chaque instapt, effrayer les hommes paisibles ; et ces noirs pressentiments redoublèrent encore quand le bruit se répandit que Carrouges allait quitter Rouen. A toutes les sollicitations qu'on lui faisait d'y rester, il répondait qu'il était dans la nécessité d'aller visiter les villes de son gouvernement ; qu'il avait reçu du roi message sur message, et qu'il ne pouvait plus différer d'exécuter la volonté de Sa Majesté. Enfin, il partit, et personne ne fut chargé de commander en son absence. » Presque aussitôt on vit éclater l'orage qui grondait depuis longtemps. Le 17 septembre, dès le matin, des cris de mort retentirent dans Rouen. Des bandes de forcenés, composées de bourgeois, d'hommes du peuple, et même de militaires, parcouraient les rues, criant, vociférant, armés de haches, d'épées ou de massues. Des gardes posés aux portes, aux murailles, dans les rues et sur les places, ôtaient tout moyen de fuite aux réformés qui étaient restés dans leurs maisons. Ceux qui s'étaient retirés dans les prisons furent les premiers que les cannibales allèrent immoler ; en sorte que ces malheureux trouvèrent la mort là où ils espéraient la sûreté. Appelés l'un après l'autre, dans l'ordre où ils avaient été inscrits sur les listes ; persuadés, parce que les geôliers les en assuraient, que le danger était passé et qu'on venait les délivrer, tous s'acheminaient pleins de confiance et arrivaient tour à tour au guichet, impatients d'embrasser leurs libérateurs. Mais là étaient l'excaptaine Maromme et ses égorgeurs qui les assommaient aussitôt. Ce fut une horrible boucherie : la cour du palais était inondée de sang et jonchée de cadavres.

Ces horreurs se continuèrent, en ville, dans les maisons des réformés, et durèrent quatre grands jours, du 17 au 20 septembre. Age, sexe, maladie, larmes, supplications, rien ne pouvait désarmer la rage de ces bourreaux. Ce fut un pêle-mêle épouvantable de jeunes gens, d'hommes faits et de vieillards égorgés, jetés du haut des fenêtres sur le pavé, ou noyés dans la Seine ; de femmes outragées,

(1) A. Floquet, *Histoire du parlement de Normandie*, t. III, p. 119 et suiv.

puis bientôt mises à mort, malgré de fortes rançons, par lesquelles elles avaient cru racheter leur honneur et leur vie. Après ces quatre mortelles journées, les massacreurs enfin, se sentant las, s'arrêtèrent. Tous les cadavres, dont les rues étaient couvertes, furent chargés en hâte sur des tombereaux, et jetés dans de grandes fosses, qu'on avait creusées d'avance, près la porte Cauchoise. On avait commencé par les dépouiller, et leurs habillements lavés furent distribués à la plus vile populace, que ces étranges largesses achevaient de gagner. Selon *De Thou*, le nombre des victimes fut de 500; mais d'après les *Mémoires de l'Etat de la France sous Charles IX*, et le *Martyrologe de Crespin*, plus de 600 y périrent, et les noms de plus de 200 nous ont été conservés (1).

Selon M. Floquet, dont nous venons de transcrire les lugubres récits, en les abrégeant, Le Veneur de Carrouges mérite quelques éloges, pour les efforts qu'il fit, afin de tâcher de détourner des protestants de Rouen l'affreux malheur qui les menaçait. Il suppose qu'il ne s'absenta momentanément, que pour ne pas contrarier les desseins sanguinaires du Roi, et pour n'être ni l'exécuteur, ni le témoin d'une inévitable catastrophe, dont il avait horreur : mais le même écrivain ajoute plus loin (et nous trouvons très juste cette observation finale) que tout en louant Carrouges d'avoir détesté les ordres barbares de Charles IX, on doit le plaindre de n'avoir point osé saintement lui désobéir, comme quelques autres gouverneurs de provinces, dont les noms, immortalisés par la résistance vraiment chrétienne qu'on leur prêle, ne périront jamais.

Nous terminerons ici, Messieurs, le développement du sujet peu attrayant, que nous avons entrepris de traiter. Et pour reposer vos esprits et votre attention fatiguée, nous vous présenterons, en finissant, une réflexion bien consolante pour le chrétien, et dont la vérité, prouvée par l'expérience, sera toujours incontestable : c'est que plus on étudie l'histoire attentivement, consciencieusement et avec *les yeux de la foi*, plus on a lieu de se convaincre, même dans les pages les plus obscures et dans les événements les plus inexplicables en apparence, que souvent ce que les hommes avaient pensé en mal, la divine providence de notre Père céleste sait le faire tourner en bien, et que véritablement *toutes choses*, même les plus cruelles épreuves, *contribuent au bonheur de ceux qui aiment Dieu*, comme elles tournent

(1) Mézeray dit *six ou sept cents personnes*. Tom. III, in-fol., p. 261.

à la confusion des méchants. Deux citations en rapport avec notre sujet nous serviront à le démontrer une fois de plus.

Nous tirons notre première citation de Chateaubriand : « Cette exécrable journée de la Saint-Barthélemy, dit-il, ne fit que des martyrs; elle donna aux idées philosophiques un avantage qu'elles ne perdirent plus *sur les idées religieuses* (1); et en rendant les catholiques odieux, elle augmenta la force des protestants. »

M. Floquet, auquel nous aimons beaucoup à emprunter, nous fournira notre seconde et dernière citation :

« On avait cru, nous dit-il, le calvinisme mort, avec les huguenots; et maintenant écoutez comment Dieu exauce ceux qui croient lui plaire, en trempant leurs mains dans le sang ! Après le massacre de la Saint-Barthélemy, un nouveau dénombrement des calvinistes fut fait, et il prouva que leur nombre s'était accru de cent dix mille!!! C'est de *Rulhière*, homme grave et bien informé qui nous l'apprend, et il avait puisé aux plus pures sources de l'histoire. Que si vous voulez savoir ce que pour la ville de Rouen il advint de ces massacres, écoutez encore : le 14 avril 1573, sept mois après ces scènes de sang, au palais, devant toutes les chambres du parlement assemblées, les échevins, le lieutenant général du baillage, tous ardents catholiques, déplorent encore avec larmes le trouble advenu à Rouen en septembre 1572; la mort d'un grand nombre de personnes et bourgeois; l'absence de la tierce partie des habitants qui sont en fuite et ont emporté leur avoir; la diminution de la substance des citoyens par le pillage; le trafic cessé, la cherté grande; et par-dessus tout cela la famine qui était imminente si Dieu n'y mettait la main » (2).

(1) Lisez : *sur les idées d'intolérance du catholicisme romain. (Etudes histor., t. IV, p. 293.)*

(2) *Hist. du Parlement de Normandie*, t. III, p. 137 et 138.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

ROBERT DE LA SOCIÉTÉ

PARIS. — TYP. DE CH. MEYRUEIS ET C^e
rue des Grès, 11. — 1858.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

SIXIÈME ANNÉE



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay délibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroys bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour écrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles: et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Patissier.

(Recepte véritable, etc., La Rochelle, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

174, RUE DE RIVOLI

1858

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Abjurations à La Rochelle, en 1560.	8
Académies protestantes. Les professeurs de l'ancienne académie de Montauban.. . . .	242
— Diplôme de maître ès arts de l'académie de Montauban	364
— Projet de fondation d'une école de théologie à Londres, après la Saint-Barthélemy	488
Archives du consistoire de Nîmes. Catalogue analytique des manu- scrits qui s'y trouvent	44
— Des Eglises réformées à La Rochelle. Que sont-elles devenues? .	419
Assemblée générale de la Société en 1858. Allocution du président. .	445
Augustin Marlorat, pasteur et martyr à Rouen.	83, 409
Avis aux lecteurs	4
Bible de Jean Fabre, père de l' <i>Honnête criminel</i>	334
Bibliographie.	83, 309
Bibliothèque historique du protestantisme français.	4, 309, 440
Chanson attribuée à Calvin. — Eclaircissements	48, 344, 446
Chansons huguenotes en général. Cantiques, plaintes histo- riques, etc.	48, 342
Charles IX a-t-il tiré sur les huguenots? Le balcon d'où il aurait tiré existait-il en 1572?	448
— Lettre de M. Auguste Bernard	ibid.
— — de M. Ad. Berty	449
Conduite de Calvin à l'égard de Servet et du parti des Libertins. Opi- nion de M. Michelet à ce sujet.	340
Conférence théologique à Nîmes, entre Daniel Chamier, ministre de Montélimar, et le jésuite Coton	29
— à Fontainebleau, entre Du Plessis-Mornay et le cardinal Du Perron	351
Confession de foi de l'Eglise réformée française de Strasbourg, par Jean Garnier	478
Conversion des officiers de la marine du port de Brest, sous Louis XIV. .	475
Correspondance	5, 473, 334, 443
Coup d'œil sur les principes et les lois qui régissaient en France la question de la punition des hérétiques, lorsque éclata la Réfor- mation du XVI ^e siècle.	20
Cour de Charles IX (Quinze vers sur la). Quel en est l'auteur? . . .	418
Déclaration de guerre du duc Wolfgang à la cour de France, en 1569. .	49
Dédicace du Psautier des Eglises du Béarn au roy de Navarre (depuis Henri IV)	346
Deux duchesses (Les). Lettres de Madame de Bouillon et de Madame de la Trémouille	494
Dialogue entre deux drapiers de Saint-Nicaize, sur les controverses prêchées par le P. Véron en l'église de Notre-Dame de Rouen, le tout en langage de la Boïse.	207
Dragonnade (La) en Dauphiné, modérée par un maréchal de France. .	435

Ecole de théologie à Londres. Projet de fondation pour les ministres réfugiés en Angleterre après la Saint-Barthélemy.	188
Eglise réformée de Villers-les-Guise, en Picardie.	173
— française de Strasbourg	179
— de Metz persécutée.	309
— de Lille, pendant la domination espagnole	314
— de Constantinople, au XVII ^e siècle.	415
Enlèvement des enfants protestants après la révocation de l'Edit de Nantes, d'après les documents officiels	274
Epître de Cayet à l'évêque de Bazas. <i>Quid?</i>	341, 342, 416
Etablissement de la Réforme en France	149
— Etat de l'Eglise. Réformes légitimes et possibles à opérer.	<i>ibid.</i>
— Conduite à tenir à l'égard des dissidents.	151
— Effets de l'intolérance et de l'inquisition	152
— Conduite de François I ^{er} à l'égard de la Réforme	154
— Commencements de la Réforme. Luthéranisme. Tolérance du roi	156
— Persécution du clergé et du parlement.	157
— Zwinglianisme	158
— Efforts du clergé contre la Réforme. Fanatisme des réformés. Rigueurs de François I ^{er}	<i>ibid.</i>
— Persécutions à Vienne, Séz, Toulouse. Inquisiteurs	160
— Oscillations du roi	<i>ibid.</i>
— Nouveaux excès des réformés. Nouvelles rigueurs du roi. Edits odieux	161
— Edit de Coucy.	162
— <i>Institution chrétienne</i> de Calvin. Son contenu et sa forme. Circonstances de sa publication.	163
— Progrès de la Réforme. Calvinisme.	165
— Etat de la Réforme après la trêve de Nice.	<i>ibid.</i>
— Etat des Vaudois.	166
— Arrêt contre les Vaudois. Suspension des poursuites	167
— Les supplices recommencent contre les réformés	168
— Exécution de l'arrêt contre les Vaudois	169
— Etat de la Réforme à la fin du règne de François I ^{er}	170
Etudes pour servir à l'histoire de l'Eglise évangélique en Alsace	401
Exécutions (Deux) à Paris, pour cause d'hérésie, en 1542. Lettre d'un jeune catholique allemand, témoin oculaire.	420
FRANCE PROTESTANTE, de MM. Haag	325
— Liste des notices du tome VI.	328, 402
Galérien protestant (Un) obtenant la liberté... de servir dans les grands grenadiers du roi de Prusse.	270
Gibert (Le pasteur) et les Eglises du Désert en Saintonge	335
— Son projet d'émigration pour les protestants de la Saintonge et des provinces voisines	371
Huguenots. Etymologie de ce nom.	287
Inscription commémorative (Une) de la révocation de l'Edit de Nantes a-t-elle existé sur l'arc de la porte Saint-Denis?	426
<i>Institution chrétienne</i> de Calvin (la première édition de l').	437, 163
Journal inédit d'Arnaud d'Andilly. Particularités sur le siège de La Rochelle.	443
Journal manuscrit d'Anne de Chauffepié, à l'époque des dragonnades et du refuge	57, 257

Le Coq (François), sieur de Germain, conseiller au Parlement de Paris, persécuté, puis réfugié en Angleterre	395
— Son Examen de la transsubstantiation.	415
Lettre inédite de Jaqueline d'Antremont, veuve de l'amiral Coligny, à François Hotman	29
— du prince de Condé, et réponse du duc de Rohan.	53
— de Jean Cavalier aux Etats généraux de Hollande	69
— de Rapin-Thoyras à Le Duchat, sur Pélisson, son oncle.	71
— de Saint-Florentin au duc de Choiseul, sur la justice et l'humanité de Louis XIV, à l'égard des condamnés pour cause de religion	77
— du chancelier Voysin à l'évêque de Gap, sur l'exécution rigoureuse des ordres du roy contre les religionnaires.	269
— inédite du comte de Maurepas	270
— oubliée de Jacques Saurin, sur la prédication et la tolérance	271
— de Théodore de Bèze à Antoine Bacon.	350
— du duc de Rohan au roi Louis XIII, lors de la convocation de l'assemblée de La Rochelle.	362
— du synode wallon de Rotterdam aux ministres de la principauté d'Orange, et réponse de ceux-ci	367
— d'Eustathius de Knobelsdorf, témoin de deux exécutions à Paris pour cause d'hérésie, en 1542.	420
Martyrologe de Jean Crespin (Les diverses éditions du).	434
Mémoires et Opuscules de Jean Rou, etc. <i>Testimonia</i>	331, 406
— Revue critique de l'Athenæum français	<i>ibid.</i>
— Correspondance littéraire.	332
— Courrier de la Librairie	<i>ibid.</i>
— Moniteur universel.	406
— Revue suisse.	409
— Bibliothèque universelle de Genève.	411
Mysticisme (Du) quétiste en France au début de la Réformation, sous François 1 ^{er}	449
Œuvre historique (L') recommandée par les synodes.	2,309
— prescrite et poursuivie par eux, à l'exemple de l'ancienne Eglise.	339
Papiers de Bouhereau à la bibliothèque Marsh, de Dublin	8
Persécution (La) de l'Eglise de Metz décrite par le sieur Jean Olry, cy-devant avocat au parlement, etc.	309
Pièces et documents pour l'histoire des colonies françaises dans la Hesse-Cassel	146
Protocole de l'Eglise française de Bâle	439
Psautier et liturgie des Eglises réformées	18
— (La musique du) et celle de certains cantiques catholiques	130
— des Eglises du Béarn	346
Questions et réponses.	4,48,340,446
Relevé général des persécutions exercées contre les protestants de France, depuis la Révocation de l'Edit de Nantes, jusqu'à la Révolution française	65-81
— I. Assemblées religieuses surprises	<i>ibid.</i>
— II. Prédicateurs exécutés	70
— III. — en effigie	71
— IV. Galériens pour cause de religion	<i>ibid.</i>
— — 1 ^o Mis à la chaîne, de 1685 à 1690	<i>ibid.</i>
— — 2 ^o — de 1690 à 1695	79

— — 3° —	de 1695 à 1700	81
— — 4° —	de 1700 à 1705	82
— — 5° —	à une date inconnue, antérieure à 1705.	84
— — 6° —	depuis 1705 jusqu'en 1714, que l'inter- vention de la reine Anne fit rendre la liberté aux protestants détenus aux galères pour cause de religion.	87
— — 7°	Condamnés aux galères sous la régence du duc d'Orléans.	89
— — 8°	Mis à la chaîne depuis le fameux édit de 1724.	<i>ibid.</i>
— V.	Déportation dans les colonies d'Amérique en 1687	381
— — 4°	Morts dans la traversée.	382
— — 2°	Naufragés	<i>ibid.</i>
— — 3°	Conduits aux colonies ou dans un port de mer pour y être embarqués	383
— VI.	Protestants trainés sur la claie ou déterrés et jetés à la voirie	384
— VII.	Protestants enfermés dans des prisons d'Etat	385
Recueil de pièces : Montauban justifié, etc. Remontrance de l'assem- blée du clergé (1665). Factums pour Nîmes, le Vigan, Vitré, etc. Déclarations et arrêts (1680-87). Signification aux consistoires de l'acte de l'assemblée du clergé (1682).	9	
— de quelques Mémoires servant d'instruction pour l'Etablissement de l'Isle d'Eden, en 1689.	440	
Réponse au brouillon qui a fait le Baillon (le père Véron)	222	
Requête (La) sur les billets de confession, et le journal de l'avocat Barbier	5	
Requête de l'Eglise réformée de Montauban, dans le procès en inter- diction qui lui fut fait en 1683.	423	
Ricotier (Le pasteur) et les persécutions dans l'Agenais, en 1672.	414	
Saint-Barthélemy (La) en Normandie	465	
Sceau des anciens synodes nationaux de l'Eglise réformée de France.	419	
Sermon manuscrit de Calvin, sur l'union nécessaire des fidèles par l'esprit et la charité de Christ. Fragment	343	
Services impayables d'un petit président d'Aubusson pour la conversion des religionnaires.	268	
Tragiques (Les), de Théod. Agrippa d'Aubigné.	317	
Traité (Un) à l'usage des victimes de la révocation de l'Edit de Nantes. (<i>Les feuilles de Figuier</i> , par Mathurin, avec préface de Jean Rou).	278	
— Faiblesse de ceux qui succombent	280	
— Violence des persécuteurs.	281	
— Louis XIV.	283	
— Bossuet	285	
Welsh ou (Welsch), gendre de John Knox. Renseignements demandés sur lui	49	

SOCIÉTÉ POUR LA PUBLICATION
DES
MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE BELGIQUE (1).

*Prospectus d'une collection de Mémoires sur l'histoire de Belgique,
depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours.*

L'étude de l'histoire a pris dans notre siècle un très grand essor. Dans tous les pays dont le mouvement intellectuel n'est pas absolument arrêté par les institutions politiques, on a vu se multiplier les publications historiques de toute nature :

Les chartes, les correspondances, les négociations, les Mémoires isolés ou en collections publiés en Europe depuis trente ans, formeraient à eux seuls une bibliothèque où les volumes se compteraient par milliers.

En Angleterre, en Allemagne, en France, des écrits de ce genre voient le jour chaque année, en nombre considérable, sans jamais lasser l'inépuisable curiosité des lecteurs.

Des publications d'un grand intérêt ont également été faites en Belgique ; il faut mentionner au premier rang les travaux de la Commission royale d'Histoire. Néanmoins, en rendant aux publications de cette commission et à celles des écrivains qui se sont occupés des mêmes matières, un hommage mérité, il est permis de penser que la richesse de nos bibliothèques et de nos archives générales et particulières laisse un vaste champ à exploiter à ceux qui entreprendront des publications historiques, en dehors du cercle parcouru jusqu'ici par nos collectionneurs et nos historiens contemporains.

Il a semblé aux fondateurs de la *Société pour la publication de Mémoires relatifs à l'histoire de Belgique*, qu'un recueil de ce genre aurait un degré d'utilité très réel, et qu'il serait accueilli avec faveur par tous les hommes qui s'intéressent aux études historiques. En portant principalement leur attention sur les mémoires et les récits originaux, ils ont été mus par le désir de rendre populaires les sources de l'histoire nationale, et de faire revivre aux yeux des contemporains les événements et les hommes des siècles passés. Les chartes, les lois, les documents officiels, forment sans doute une partie essentielle de l'histoire, ils en sont la charpente et le fondement ; mais si les travaux de ce genre sont indispensables à ceux qui veulent se livrer à des études sérieuses, ils ont peu d'attrait pour les gens du monde. La diplomatique, que l'on nous permette cette comparaison, est le squelette de l'histoire, les mémoires en sont la chair, le sang et la vie. Ce sont eux qui nous font connaître les hommes et les choses, ils nous initient aux pas-

(1) A Bruxelles, rue du Musée, 7.

sions générales de la foule et dessinent nettement devant nous le caractère des chefs qui la dirigeaient.

Le but de la Société dont nous annonçons les travaux étant de mettre au jour ou de reproduire une série de récits dont la lecture puisse plaire et instruire tout à la fois, les mémoires contemporains, qui réunissent l'intérêt de l'histoire à celui du roman, devaient être l'objet principal de ses études. Ce genre d'écrit a, en effet, un charme particulier ; c'est la biographie d'un homme qui se mêle aux événements les plus graves de la vie des nations, c'est l'appréciation des faits historiques par un témoin oculaire. Ce témoin est presque toujours partial et passionné sans doute, mais il est plus entraînant par cela même, et quand les ouvrages de cette nature sont publiés en collection, on peut les lire sans aucun danger, car la publication des écrits émanés des partis opposés a pour conséquence naturelle la rectification des erreurs et des exagérations de chacun des écrivains.

Après avoir déterminé la nature des écrits qui doivent entrer dans son cadre, il était important pour la Société de décider le point de départ de ses publications, et ce n'est point arbitrairement que le XVI^e siècle a été désigné. La Collection des Mémoires devant s'adresser surtout, comme nous l'avons déjà dit, aux gens du monde, aux hommes instruits, mais entraînés hors des études spéculatives par leurs spéculations ou leurs affaires, il était dès lors nécessaire de la composer d'ouvrages qui fussent non-seulement d'un vif intérêt, mais encore d'une étude facile. Avant l'époque dont il s'agit, la langue française n'est pas claire ; elle diffère essentiellement de la langue parlée aujourd'hui, son orthographe capricieuse et sans règles est une source de difficultés sans cesse renaissantes pour le lecteur. A partir du XVI^e siècle, ces défauts, sans disparaître entièrement, s'amoindrissent d'une notable manière, le langage se forme et se règle ; des écrivains célèbres se placent dans la littérature à un rang élevé qu'ils n'ont point perdu depuis lors, et sous leur direction le français devient cette langue précise, claire, énergique, qui a pris l'une des premières places parmi les idiomes de l'Europe.

Si cette considération sur la forme a été l'un des motifs qui ont engagé la Société à choisir le XVI^e siècle comme point de départ, cependant la raison principale de ce choix a été puisée dans le fonds même des écrits produits à cette époque célèbre.

Nous ne croyons pas, en effet, qu'il y ait dans l'histoire une lutte d'un intérêt plus puissant, plus irrésistible que celle dont la Belgique fut alors le théâtre. Tous les sentiments les plus vifs et les plus intimes parmi ceux qui agitent l'âme humaine, étaient en jeu à cette époque sur le territoire restreint des Pays-Bas. La nationalité belge menacée luttait, avec une énergie qui fut longtemps invincible, contre la domination espagnole, à laquelle le fils de Charles-Quint entendait la soumettre. La liberté civile et politique, garantie par les anciennes institutions du pays, combattait avec une persévérance indomptable pour repousser les tentatives du sombre despotisme de Philippe II. Enfin, la liberté de croyance se soulevait en même temps

contre l'inquisition, que l'on essayait d'établir au nom de la religion de l'Etat, tandis que l'esprit de la Réforme envahissait rapidement nos villes et nos provinces.

Il est facile de comprendre qu'en présence des événements émouvants, suite de ces luttes acharnées, les contemporains ne soient pas restés insensibles et froids. Prenant chaque jour leur part dans les combats et dans les dangers, les écrivains des deux partis ont raconté avec une vivacité remarquable les faits dont ils ont été les acteurs, les témoins, et quelquefois les victimes.

Les récits, les mémoires, les apologies, les défenses et les justifications, qui sont des mémoires sous une autre forme, ont été écrits ou publiés en nombre considérables et dans presque toutes les langues. Le français le plus beau et le meilleur du XVI^e siècle, le français wallon, le flamand, l'allemand, le latin, l'italien, l'espagnol, ont tour à tour été employés pendant ces longues guerres, où la plume et la presse ont joué un rôle presque aussi important que les armes.

C'est à ses sources si abondantes, que la Société puisera les éléments de ses publications; elle choisira, parmi tant de documents remarquables et pleins d'intérêt, ceux qui lui sembleront les plus dignes d'être mis en lumière ou reproduits.

Pour ceux qui ne sont point écrits en français, elle usera des traductions anciennes quand il en existera, et dans le cas contraire elle les fera traduire avec le plus grand soin. Elle publiera quelquefois ces ouvrages avec le texte en regard, surtout lorsqu'il s'agira de mémoires écrits en flamand; enfin, elle fera de son mieux pour que la *Collection de Mémoires sur l'histoire de Belgique* puisse prendre place dans les bibliothèques, à côté des grandes publications du même genre qui ont été faites chez les peuples voisins.

Si les documents sur le grand drame du XVI^e siècle doivent occuper le premier rang dans le recueil historique qu'elle compte publier, le règne d'Albert et d'Isabelle, la fin de la domination espagnole, les invasions françaises, l'établissement des Autrichiens en Belgique, les troubles sous le marquis de Prié, pourront fournir à leur tour des pages intéressantes et curieuses dont la publication ne sera point négligée.

En entreprenant de réunir en un corps d'ouvrage une partie importante des sources de l'histoire belge, les fondateurs de la *Société pour la publication de Mémoires relatifs à l'histoire de Belgique* pensent faire une œuvre éminemment utile et patriotique; ils espèrent donc trouver appui et sympathie chez tous ceux qui pensent, avec raison, que rien n'est plus favorable à la nationalité belge que le récit des luttes animées dont elle a été le sujet dans les temps anciens.

SOUS PRESSE :

1. — LES MÉMOIRES NON ENCORE VÉUES DU SIEUR FERRY DE GUYON ESCUYER, *bailli général d'Anchin*, etc., publiés en 1664, par P. DE CAMBRY, son petit-fils. — Avec une notice historique et un commentaire, par M. A. de Robaulx de Soumoy, auditeur militaire, etc. (Ces mémoires s'étendent de 1523 à 1568. Leur auteur a fait presque toutes les guerres du règne de Charles-Quint, il a assisté au sac de Rome, au siège de Naples, à la prise de Tunis, et sa carrière militaire s'est terminée en courant sus aux briseurs d'images de Belgique.)
2. — MÉMOIRE ANONYME. (Attribué au président VIGLIUS.) *La source et le commencement des troubles suscitez ez Pays-Bas, sous le gouvernement de la duchesse de Parme, par ceux qui avoient pris le nom de geueux* (sic), 1564 à 1573. — Avec des notes historiques par M. Alph. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles.
3. — RECUEIL PAR FORME DE MÉMOIRE *des actes et choses plus notables quy sont advenues es Pays-Bas, et espécialement en la ville de Tournay, depuis l'an MDLXV*, mises et rédigées par escript, par PASQUIER DELEBARRE. — Avec une notice historique et des notes, par M. Alex. Pinchart, employé aux archives du royaume.
4. — MÉMOIRES DE JACQUES DE WESENBEKE, *conseiller et pensionnaire de la ville d'Anvers*. — (Sous ce titre seront compris : l'ouvrage intitulé : *La Défense de Jacques de Wesenbeke*, et celui qui a pour titre : *La Description de l'Estat, succès et occurence advenues au Pays-Bas du faict de la religion*.) — Avec une notice historique et des notes, par M. C. Rahlenbeck, consul de S. M. le roi de Saxe.
5. — MÉMOIRES DE JEAN DE POTTER. (*Bibliothèque de Bourgogne*.) *Relation de ce qui s'est passé dans les Pays-Bas, et principalement dans la ville de Bruxelles, depuis 1549 jusqu'en 1582*. (Journal en flamand). — Traduit et publié par M. Alph. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles.
6. — A. BRIEFVE MÉMOIRE *de la forme et des ressorts du gouvernement politique des provinces des Pays-Bas sous l'obéissance de Sa Majesté*, par le président Hovynnes. — B. CONSIDÉRATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DES PAYS-BAS, achevé le 15 avril 1646, par Lievin-Etienne Van der Noot. — C. MÉMOIRES SUR LE GOUVERNEMENT DES PAYS-BAS AUTRICHIENS, par le comte de Wynants. — (Ces trois ouvrages inédits seront publiés avec des notes de M. F. Tielemans, conseiller à la cour d'appel, recteur de l'Université de Bruxelles.)
7. — DE LA GUERRE CIVILE AUX PAYS-BAS, JUSQU'À L'ARRESTATION DU COMTE DE MONTIGNY, par Pontus Payen, avocat d'Arras. — Publié par M. Alex. Henne, auteur de *l'Histoire de la ville de Bruxelles* et de *l'Histoire de Charles-Quint*.
8. — RECUEILS D'ARÉTOPHILE, *contenant par quels moyens les gens de guerre espagnols amenez ez Pays-Bas par le duc d'Alve, s'étant mutinez en iceux diverses fois, entrèrent en Anvers le 21 avril 1574, où ils commirent d'innombrables désordres*. (Apologie de Champagny, frère du cardinal de Granvelle.) — Publiés par M. A. de Robaulx de Soumoy, auditeur militaire.

Plusieurs autres publications importantes sont en préparation.

SUITE DES NUMÉROS REDEVABLES ENVERS LA SOCIÉTÉ

ientôt après un mandat de recouvrement (y compris 50 c. pour les frais) sur ceux qui n'auraient point tenu compte de ce dernier avis. Le numéro de chaque souscripteur tant placé à côté du nom sur la bande du *Bulletin*, il est facile de vérifier si l'on se trouve ou non débiteur. — Nous n'avons que trop tardé à presser ainsi le recouvrement de l'arriéré, et l'on sait combien le Trésorier de la Société s'en est plaint dans ses derniers comptes rendus.

Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :
05	— 2, 3, 4, 5, 6.	829	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	981	— 5, 6.	1104	— 6.	1212	— 5, 6.
15	— 3, 5.	830	— 6.	982	— 6.	1109	— 5, 6.	1213	— 5, 6.
18	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	835	— 6.	983	— 5, 6.	1110	— 5, 6.	1214	— 6.
19	— 5, 6.	838	— 4, 5, 6.	984	— 5, 6.	1113	— 5, 6.	1215	— 6.
23	— 4, 5, 6.	839	— 3, 4, 5, 6.	985	— 3, 6.	1117	— 4, 5, 6.	1216	— 5, 6.
24	— 5, 6.	840	— 5, 6.	987	— 6.	1118	— 1, 4, 5, 6.	1218	— 6.
25	— 3, 4, 5, 6.	841	— 6.	988	— 6.	1121	— 5, 6.	1219	— 6.
26	— 4, 5, 6.	842	— 1, 6.	989	— 6.	1122	— 4, 5, 6.	1220	— 5, 6.
27	— 5, 6.	843	— 5, 6.	996	— 6.	1122	— 3, 4, 5, 6.	1221	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
29	— 5, 6.	844	— 5, 6.	998	— 5, 6.	1123	— 5, 6.	1223	— 5, 6.
30	— 5, 6.	845	— 4, 5, 6.	1006	— 6.	1129	— 5.	1226	— 5, 6.
31	— 4, 5, 6.	846	— 4, 5, 6.	1007	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1130	— 6.	1227	— 3, 4, 5, 6.
32	— 5, 6.	847	— 6.	1008	— 4, 5, 6.	1131	— 6.	1228	— 3, 4, 5, 6.
33	— 5, 6.	848	— 2, 3, 4, 5, 6.	1009	— 5, 6.	1132	— 5, 6.	1230	— 4, 5, 6.
34	— 6.	849	— 2, 3, 4, 5, 6.	1010	— 6.	1134	— 5, 6.	1232	— 5, 6.
35	— 6.	850	— 5, 6.	1011	— 4, 5, 6.	1135	— 3, 4, 5, 6.	1233	— 5.
38	— 3, 5.	851	— 5, 6.	1013	— 6.	1137	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1234	— 3, 4, 5, 6.
40	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	852	— 5, 6.	1014	— 6.	1139	— 6.	1235	— 5, 6.
46	— 6.	853	— 5, 6.	1017	— 2.	1141	— 5, 6.	1236	— 4, 5, 6.
47	— 2, 3, 4, 5, 6.	854	— 6.	1021	— 3, 6.	1142	— 4.	1237	— 6.
49	— 6.	855	— 5, 6.	1022	— 6.	1144	— 6.	1243	— 6.
4	— 4, 5, 6.	856	— 5, 6.	1023	— 6.	1146	— 5, 6.	1247	— 5, 6.
8	— 5, 6.	858	— 5, 6.	1024	— 6.	1149	— 5, 6.	1248	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
9	— 4, 5, 6.	859	— 6.	1025	— 5, 6.	1150	— 1, 5, 6.	1249	— 4, 5, 6.
0	— 5, 6.	860	— 6.	1026	— 6.	1154	— 5, 6.	1250	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
1	— 2, 3, 4, 5, 6.	862	— 4, 5, 6.	1027	— 4, 5, 6.	1155	— 5, 6.	1251	— 5, 6.
2	— 6.	867	— 5, 6.	1034	— 5, 6.	1158	— 5, 6.	1252	— 5, 6.
3	— 6.	868	— 4, 5, 6.	1035	— 6.	1159	— 6.	1255	— 5, 6.
4	— 6.	870	— 6.	1036	— 5, 6.	1160	— 6.	1257	— 4, 5, 6.
5	— 6.	871	— 5, 6.	1038	— 5, 6.	1162	— 5, 6.	1258	— 6.
6	— 5, 6.	874	— 6.	1040	— 5, 6.	1163	— 5, 6.	1259	— 6.
7	— 4, 5, 6.	875	— 4, 5, 6.	1041	— 3, 4, 5, 6.	1167	— 5, 6.	1261	— 4, 5, 6.
8	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	877	— 6.	1047	— 6.	1168	— 5, 6.	Id.	1 Jean Row.
9	— 5, 6.	878	— 5, 6.	1048	— 4, 5, 6.	1169	— 3, 4, 5, 6.	1264	— 4, 5, 6.
2	— 3, 4, 5, 6.	879	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1051	— 5, 6.	1170	— 5.	1565	— 4, 5, 6.
3	— 5, 6.	880	— 6.	1052	— 5, 6.	1171	— 5, 6.	1266	— 6.
5	— 6.	881	— 3, 4, 5, 6.	1033	— 5, 6.	1172	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1268	— 6.
6	— 5, 6.	882	— 3, 5, 6.	1055	— 6.	1174	— 6.	1269	— 4, 5, 6.
7	— 5, 6.	883	— 5, 6.	1056	— 5, 6.	1175	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1270	— 5, 6.
0	— 5, 6.	887	— 6.	1037	— 6.	1176	— 5, 6.	1271	— 3, 4, 5, 6.
7	— 2, 3, 4, 5, 6.	888	— 2, 3, 4, 5, 6.	1058	— 3, 4, 5, 6.	1177	— 5, 6.	1272	— 5, 6.
3	— 4, 5, 6.	915	— 6.	1059	— 5, 6.	1178	— 4, 5, 6.	1275	— 1, 2, 4, 5, 6.
3	— 5, 6.	916	— 2, 3, 4, 5, 6.	1061	— 6.	1179	— 4, 5, 6.	1276	— 5, 6.
0	— 6.	922	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1062	— 3, 4, 5, 6.	1180	— 4, 5, 6.	1284	— 6.
5	— 6.	923	— 6.	1064	— 6.	1183	— 6.	1287	— 6.
3	— 6.	924	— 5, 6.	1065	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1184	— 6.	1288	— 5, 6.
3	— 5, 6.	927	— 5, 6.	1067	— 3, 4, 5, 6.	1185	— 6.	1291	— 5, 6.
0	— 5, 6.	928	— 5.	1068	— 6.	1186	— 6.	1295	— 4, 5, 6.
0	— 4, 5, 6.	99	— 6.	1070	— 2, 3, 4, 6.	1187	— 6.	1297	— 6.
2	— 6.	931	— 5, 6.	1077	— 6.	1188	— 5, 6.	1303	— 6.
1	— 6.	932	— 2, 3, 4, 5, 6.	1078	— 5, 6.	1189	— 3, 4, 5, 6.	1305	— 6.
1	— 4, 5, 6.	933	— 3, 4, 5, 6.	1079	— 2, 3, 4, 5, 6.	1191	— 5, 6.	1306	— 3, 4, 5, 6.
7	— 1 Jean Row.	939	— 5, 6.	1080	— 3, 4, 5, 6.	1192	— 5, 6.	1307	— 4, 5, 6.
7	— 6.	940	— 5, 6.	1083	— 4, 5, 6.	1193	— 6.	1310	— 4, 5, 6.
1	— 6.	947	— 5, 6.	1084	— 6.	1197	— 6.	1311	— 5.
5	— 5, 6.	949	— 5, 6.	1085	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1198	— 3, 4, 5, 6.	1313	— 3, 4, 5, 6.
5	— 5, 6.	950	— 5, 6.	1086	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1199	— 6.	1315	— 5, 6.
3	— 3, 4, 5, 6.	951	— 6.	1087	— 2, 3, 4, 5.	1200	— 5, 6.	1316	— 4, 5, 6.
0	— 4, 5, 6.	960	— 6.	1088	— 5, 6.	1204	— 5, 6.	1323	— 3, 4, 5, 6.
0	— 5, 6.	961	— 5, 6.	1090	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1205	— 5, 6.	1326	— 6.
3	— 5, 6.	963	— 5, 6.	1092	— 6.	1207	— 3, 5, 6.	1328	— 5, 6.
1	— 6.	974	— 4, 5, 6.	1098	— 4, 5, 6.	1208	— 4, 5, 6.	1329	— 6.
0	— 5, 6.	965	— 3, 4, 5.	1101	— 5, 6.	1209	— 5, 6.	1330	— 5, 6.
7	— 5, 6.	976	— 3, 4, 5.	1102	— 6.	1210	— 4, 5, 6.	1331	— 5, 6.
3	— 5, 6.	980	— 6.	1103	— 5, 6.	1211	— 5, 6.	1334	— 5, 6.

(Suite de cette liste à la page suivante.)

On s'abonne à l'Agence et chez les Correspondants.

SUITE DES NUMÉROS QUI SONT REDEVABLES ENVERS LA SOCIÉTÉ

Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :	Numéros d'inscrip.	Doit l'année ou les années :
1337	— 6.	1403	— 4, 5, 6.	1461	— 5, 6.	1536	— 6.
1338	— 1, 3, 4, 5, 6.	1404	— 4, 5, 6.	1463	— 4, 5, 6.	1538	— 6.
1340	— 3, 4, 5, 6.	1407	— 5, 6.	1464	— 6.	1539	— 6.
1341	— 3, 6.	1409	— 4, 5, 6.	1468	— 4, 5, 6.	1543	— 5, 6.
1344	— 4, 6.	1410	— 5, 6.	1475	— 5, 6.	1544	— 5, 6.
1345	— 5.	1411	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1476	— 6.	1546	— 5, 6.
1347	— 6.	1412	— 5, 6.	1478	— 3, 4, 5, 6.	1550	— 5, 6.
1348	— 4, 5, 6.	1415	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1480	— 5, 6.	1551	— 6.
1349	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1416	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1481	— 6.	1552	— 6.
1354	— 6.	1417	— 6.	1481	— 5, 6.	1553	— 6.
1359	— 4, 5, 6.	1418	— 5, 6.	1482	— 5, 6.	1554	— 6.
1365	— 4, 5, 6.	1419	— 1, 2, 3, 4, 5.	1487	— 5, 6.	1555	— 6.
1366	— 4, 5, 6.	1420	— 6.	1488	— 5, 6.	1556	— 6.
1367	— 3, 6.	1421	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1389	— 6.	1557	— 6.
1369	— 5, 6.	1422	— 6.	1491	— 5, 6.	1558	— 6.
1370	— 4, 5, 6.	1425	— 4, 5, 6.	1494	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1559	— 6.
1372	— 6.	1426	— 4, 5, 6.	1495	— 6.	1560	— 6.
1373	— 5, 6.	1428	— 5, 6.	1496	— 5, 6.	1561	— 6.
1374	— 6.	1432	— 5, 6.	1499	— 5, 6.	1562	— 6.
1376	— 4, 5, 6.	1433	— 5, 6.	1500	— 2, 3, 4, 5, 6.	1563	— 6.
1380	— 3, 4, 5, 6.	1434	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1501	— 4, 5, 6.	1564	— 6.
1381	— 6.	1435	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1502	— 5, 6.	1565	— 6.
1382	— 5, 6.	1436	— 4, 5, 6.	1503	— 6.	1566	— 6.
1383	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1437	— 6.	1508	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1567	— 6.
1386	— 5, 6.	1438	— 4, 5, 6.	1507	— 6.	1568	— 6.
1387	— 4, 5, 6.	1440	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1508	— 6.	1570	— 6.
1390	— 6.	1442	— 3, 4, 5, 6.	1509	— 4, 5, 6.	1571	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
1393	— 4, 5, 6.	1443	— 6.	1510	— 5, 6.	1572	— 5.
1394	— 6.	1444	— 4, 5, 6.	1511	— 5, 6.	1573	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
1395	— 2, 3, 4, 5, 6.	1445	— 4, 5, 6.	1512	— 4, 5, 6.	1574	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.
1396	— 2, 3, 4, 5, 6.	1447	— 4, 5, 6.	1513	— 6.	1575	— 5, 6.
1397	— 4, 5, 6.	1448	— 1, 2, 3, 4, 5.	1516	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1576	— 5, 6.
1398	— 6.	1452	— 4, 5, 6.	1520	— 5, 6.	1577	— 5, 6.
1399	— 6.	1456	— 4, 5, 6.	1523	— 5, 6.	1578	— 5, 6.
1400	— 6.	1458	— 5, 6.	1524	— 5, 6.	1579	— 5, 6.
1401	— 6.	1459	— 5, 6.	1525	— 4, 5, 6.	1580	— 5, 6.
1402	— 6.	1460	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.	1534	— 6.	1581	— 1, 2, 3, 4, 5, 6.

(Suite au prochain Cahier)

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. <i>Aux Sociétaires.</i> Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DÉPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MÔDE DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* et *avec les demandes* (à l'Agence de la Société, 174, rue de Rivoli, à Paris), en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à *Monsieur l'Agent de la Société*, etc. (sans nom de personne). — De même pour les changements de domicile et les réclamations. (Ecrire lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

The HF Group

Indiana Plant

095991 D 10 00



5/25/2007

